UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

XV | 5

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiressurless03acad

F. Boucher invenit.

J.P. Le Bas Sculp. 1742.

PRIX

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE.

TOME III.

Depuis l'année 1750 jusqu'en 1758.

SOCIETY OF LONDON MEDICAL

Explication de la Médaille.

LA Médaille fondée par M. la Peyronie, représente d'un côté le Buste du Roi, avec cette Légende: Ludovicus XV. Rex Christanissimus ; *& il est dit dans son testament que ce Buste y sera représenté à perpétuité. On voit au revers, sous un palmier où est attaché un écusson aux armes de M. la Peyronie, Apollon, Dieu de la Médecine, & Hygie Déesse de la Santé, tous deux caractérisés par leur attributs. Apollon est couronné de lauriers; il tient sa lyre d'une main, il a son carquois sur l'épaule. Hygie s'appuye de la main gauche sur le bâton d'Esculape, & de la droite elle montre au Dieu un squelette placé auprès d'elle. A leurs pieds sont des livres & des plantes. Dans le lointain on apperçoit une portion de l'amphitéatre des Chirurgiens de Paris. Les mots :* Apollo salutaris, *se lient avec la Légende tracée sur l'autre côté de la Médaille, & ils expriment d'une manière simple & noble la protection que le Roi accorde à l'Académie. Les mots latins de l'Exergue signifient :* Prix fondé en 1747 dans l'Académie Royale de Chirurgie de Paris.

RECUEIL DES PIECES QUI ONT CONCOURU POUR LE PRIX DE L'ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE.

TOME III.

A PARIS;

Chez P. AL. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi, de l'Académie Royale & du Collége de Chrirurgie, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE
DES PIECES CONTENUES dans ce Volume.

SUR LA MÉTASTASE; les maladies où elle arrive, & celles qu'elle produit; les cas où l'on doit l'éviter, & ceux où il faut la procurer; enfin les moyens à employer dans ces différens cas. Par M. GOURSAUD. page 3

Sur le caractère des Tumeurs scrophuleuses, leurs espèces, leurs signes, leur cure. Par M. FAURE, de Lyon. 25

Sur le même Sujet. Par M. BORDEU. 43

Sur le même Sujet. Par M. CHARMETTON. 142

Sur le même Sujet. Par M. GOURSAUD. 288

Sur le même Sujet. Par M. MAJAUT. 311

Sur le même Sujet. Anonyme. 336

Mémoire sur la Question : Le feu ou cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes ? En quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des Maladies chirurgicales, & quelles sont les raisons de préférence ? Par M. DE LA BISSIERE. 357

Sur le même Sujet. Par M. LOUIS. 413

Sur le même Sujet. Anonyme. 444

Mémoire sur le Sujet : L'amputation étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui sont faites par armes à feu ; déterminer les cas où il faut faire l'opération sur le champ, & ceux où il convient de la différer ; & en donner les raisons. Par M. FAURE. 489

Sur le même Sujet. Par M. LE CONTE. 521

Mémoire sur le Sujet : Déterminer les cas où les injections sont nécessaires pour la cure des Maladies chirurgicales, & établir les règles générales & parciculières qu'on doit suivre dans leur usage. Par M. GRILLON. 547

Nouveaux Prix établis par l'Académie Royale de Chirurgie en 1755. 590

ERRATA.

PAGE 12, *ligne* dernière, par la matière, *liſ.* par la matrice. p. 20. *l.* 2. rocommandée, *liſ.* recommandée. p. 57. *l.* 17. & l'efficacité, *liſ.* à l'efficacité. p. 68. *l.* 25. nourricer, *liſ.* nourricier. p. 108. *l.* 11. pas, *liſ.* par. p. 126. *l.* 30. nourriure, *liſ.* nourriture. p. 158. *lig.* dernière, donnent-elles lieu, *ajoûtez* à. p. 186. *l.* 35. s'eflammera, *liſ.* s'enflammera. p. 229. *l.* 34. e udé, *liſ.* éludé. p. 238. *l.* 10. idiquées, *liſ.* indiquées. p. 253. *l.* 34. réſiſter, *liſ.* réſider. p. 279. *l.* 24. clavelées, *liſ.* gravelées. p. 294. *l.* 18. dans celui, *liſ.* dans le tems p. 411. *l.* 22. les nerfs, *liſ.* des nerfs. p. 465. *l.* 16. *comprobatur*, liſ. *comprobetur*. p. 477. *l.* 25. *venæ ſectione*, liſ. *venæ ſectioni*. p. 610. *l.* 12. *effacez*, opiniâtres.

SUJET

PROPOSÉ EN 1749.

POUR LE PRIX DE 1750.

Déterminer le caractere des Tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpèces, leurs ſignes, & leur cure.

C'est pour la premiere fois que l'on annonça la médaille d'or de cinq cens livres fondée par M. de la Peyronie pour le prix, & gravée au frontiſpice de ce volume.

Dans les différens Mémoires que l'Académie reçut ſur cette matiere, ne s'en étant trouvé aucun qui l'eut pleinement ſatisfait, elle ne crut pas devoir adjuger le prix, & elle remit le même Sujet pour l'année 1752.

SUJET

PROPOSÉ EN 1750.

POUR LE PRIX DE 1751.

DÉTERMINER ce que c'eſt que la Métaſtaſe, les maladies chirurgicales où elle arrive, & celles qu'elle produit; les cas où l'on doit l'éviter, & ceux où il faut la procurer; enfin les moyens que l'on doit employer dans l'un & l'autre cas.

LE Prix a été adjugé au N°. 6. ayant pour deviſe: *Labor omnia vincit improbus.*

L'auteur eſt M. GOURSAUD, Elève des Hôpitaux de Paris, & des armées du Roi, reçu depuis ce tems-là Maître du College de Paris, & actuellement Conſeiller du Roi, Chirurgien au Châtelet.

MÉMOIRE
SUR
LE SUJET PROPOSÉ
Par l'Académie Royale de Chirurgie.

POUR LE PRIX DE 1751.
SUR LA MÉTASTASE.

Par M. GOURSAUD.

POUR déterminer ce que c'eſt que *Métaſtaſe*, il faudroit ſuivre la Nature dans ſes démarches, ne jamais s'en écarter; porter des yeux clairvoyans pour diſtinguer les différens reſſorts qu'elle fait agir, enfin etre parfaitement inſtruit de l'action organique de nos parties. Les travaux des grands Maîtres ont à la vérité applani ces ſentiers épineux, mais ils n'ont pas ôté

tous les obſtacles qui peuvent arrêter en les parcourant. S'il eſt difficile d'y marcher, c'eſt ſans doute pour un Elève; heureux ſi ces premiers efforts peuvent mériter les regards de l'Académie.

Ce que c'eſt que Métaſtaſe.

La Métaſtaſe en Grec Μεταστάσις, a été définie par quelques Auteurs*, le tranſport d'une maladie, d'une partie à une autre; mais il eſt inutile de combattre cette définition, puiſqu'il ſe fait des tranſports d'humeurs d'une partie à une autre, ſans que la maladie principale ceſſe. Ainſi la métaſtaſe ne pouvant avoir lieu que dans les maladies cauſées par quelque fluide; on doit plutôt la définir le tranſport d'une humeur morbifique, d'une partie à une autre. Les différentes maladies où elle arrive, la font regarder ſous différens aſpects; ſi elle ſurvient aux apoſtêmes, on la nomme *déliteſcence;* ſi elle arrive aux plaies, aux ulcères, on l'appelle *reflux*, réſorbtion de matieres purulentes.

La premiere, c'eſt-à-dire, la déliteſcence arrive quelquefois aux maladies inflammatoires; & pour-lors à raiſon de ce qui en réſulte, on la regarde comme une bonne ou une mauvaiſe terminaiſon. La réſolution & la déliteſcence étant communes aux apoſtêmes & aux inflammations, examinons en quoi elles différent l'une de l'autre.

La réſolution eſt la diſſipation inſenſible de la matiere qui forme un apoſtême: elle ſe fait peu à peu ſans ſolution de continuité, du moins apparente, la tumeur diminue & diſparoît enfin totalement. La déliteſcence au contraire, eſt un retour ſubit de la matiere qui forme la tumeur, dans les voies de la circulation. Dans l'une, l'humeur ſe dépoſe peu à peu dans le tiſſu cellulaire, & rentre lentement dans les vaiſſeaux. Dans l'autre, l'humeur morbifique ſe mêle promptement avec les autres liqueurs, & ſi elle n'a ſubi auparavant la coction néceſſaire, elle porte par-tout en circulant, le mauvais levain qu'elle contient, & laiſſe ſouvent dans quelque

* *Lexicon Blancardi.*

partie de triſtes marques de ſon action. L'une eſt une guériſon parfaite, l'autre n'en a d'abord que les apparences, & produit ſouvent une autre maladie ou une inflammation nouvelle dans quelqu'autre endroit; & c'eſt ce que Boerhaave appelle criſe métaſtatique *. La déliteſcence n'eſt pas toujours ſuivie de la métaſtaſe : elle ſe borne quelquefois à la ſimple détumeſcence de la partie, & produit alors la véritable guériſon de la maladie.

Les matieres purulentes fournies par les plaies & les ulcères, s'ouvrent des voies par leſquelles elles s'échappent d'une maniere ſenſible; & comme cet ouvrage de la nature peut être troublé de différentes façons, il en réſulte quelquefois des accidens, connus ſous le nom de reflux ou de réſorbtion de matieres purulentes, que l'on regarde comme des eſpèces de métaſtaſes. Voyons par les dérangemens qui peuvent en réſulter, en quoi diffèrent le reflux & la réſorbtion de matieres purulentes.

Le reflux ſuppoſe ſeulement la ſuppreſſion ou le défaut de ſuppuration. Le pus ſe forme dans les vaiſſeaux, & il n'a ce nom que lorſqu'en étant ſorti, il paroît ſous une forme ſenſible; mais s'il arrive que la ſuppuration ne ſe manifeſte pas au-dehors, ou qu'étant établie dans une plaie, elle diminue peu à peu, pour-lors, elle reprend la voie de la circulation, & n'ayant point été expoſée à l'action de l'air extérieur, ni au croupiſſement, comme ſi elle étoit parvenue juſques dans la plaie, elle reprend inſenſiblement la route des vaiſſeaux, & elle ne produit aucun effet ſenſible, & c'eſt ce qu'on doit appeller reflux ou ſuppreſſion de ſuppuration. Il n'en eſt pas de même lorſque le pus s'eſt répandu dans la plaie, il y ſouffre différentes altérations, tant par ſon ſéjour que par l'impreſſion de l'air; & s'il arrive par quelque cauſe que ce ſoit, qu'il ſoit repris par les vaiſſeaux, & qu'il ſuive le torrent de la circulation, la nature s'en débarraſſe quelquefois par la voie des ſécrétions; mais il arrive auſſi ſouvent qu'il n'y rentre pas

* *Inſtitut. Med.* N°. 940.

impunément; il cause bien-tôt des accidens qui font appercevoir son retour dans le sang; & c'est ce qu'on appelle résorbtion du pus.

Le reflux se fait peu à peu. La résorbtion au contraire, se fait plus promptement, ensorte qu'une plaie qui fournissoit une certaine quantité de pus, devient presque aride d'un pansement à un autre; de-là on peut conclure lequel de ces deux accidens est le plus à craindre.

Il se fait encore une espèce de Métastase qu'on doit appeller translation; mais dans ce cas, l'humeur ne reprend point les voies de la circulation, elle se glisse simplement dans le tissu cellulaire; ces cas sont rares, & ils ne peuvent même arriver que dans des parties où ce tissu cellulaire est extrêmement lâche.

La Métastase n'étoit point inconnue aux anciens; leur ignorance sur la circulation leur avoit fait imaginer différentes hypothèses que les connoissances modernes sur l'œconomie animale détruisent. Le sentiment de quelques-uns étoit que le pus se jettoit sur les parties nobles. Fabrice d'Aquapendente & quelques autres, pensoient que le pus se faisoit jour au travers des pores des parties, & se vuidoit par les urines; & ce qui les confirmoit dans ce sentiment, c'est qu'ils n'avoient jamais rien trouvé dans les reins ni dans la vessie de ceux qui étoient morts de Métastase. D'autres ont eu recours à la communication de la veine *azigos* avec les poumons & les artères émulgentes; mais la matiere des sécretions étant portée aux reins par les artères émulgentes, & ces artères n'ayant point leur communication avec la veine *azigos*, il est évident que cette méchanique ne pouvoit avoir lieu.

Il suit donc de ce que nous venons de dire sur la délitescence, le reflux, & la résorbtion des matieres purulentes, que la Métastase n'est pas le transport subit d'une humeur morbifique, d'une partie à une autre: en effet dans tous ces trois cas, l'humeur rentre dans les voies de la circulation, elle se porte par conséquent

également vers toutes les parties, elle ne peut donc pas se porter directement d'une partie à une autre. Il est vrai qu'après les délitescences, des suppressions, & des résorbtions de pus, on a trouvé des abscès dans différentes parties intérieures, que l'on a regardé comme une suite de ces accidens; mais ces abscès pouvoient en être eux-mêmes la cause. Différens accidens peuvent causer des inflammations intérieures; ces inflammations peuvent être suivies de suppuration; ce qui trouble l'œconomie animale, en dérange les fonctions & produit les inconvéniens dont nous venons de parler.

La Métastase ne peut donc pas se faire subitement, ni produire tout-à-coup ces abscès que l'on regarde comme les suites de cet accident; car pour que l'humeur purulente qui rentre dans les voies de la circulation, & qui se dépose sur quelque partie, puisse y former un abscès, il faut qu'elle y produise une inflammation, & qu'elle parcoure les mêmes tems que celles qui arrivent dans les autres parties. Les tumeurs critiques nous prouvent ce que je viens d'avancer; nous voyons que ces dépots qui terminent si heureusement les maladies malignes, pourvû que l'humeur se dépose en total, ne se forment pas aussi promptement; elles paroissent peu à peu & parcourent les mêmes tems que les autres tumeurs. L'humeur des gonorrhées virulentes nous le confirme encore; lorsqu'elle se dépose sur quelque partie, elle n'y produit pas tout-à-coup un abscès; les tumeurs qui en résultent, parcourent les mêmes tems que celles dont nous venons de parler; puisqu'il est vrai que le pus d'une gonorrhée qui reflue dans le sang, & qui se dépose sur quelque partie, n'y produit pas tout-à-coup un abscès, pourquoi n'en seroit-il pas de même de celui qui vient d'une plaie?

L'humeur morbifique rentrant dans les voyes de la circulation, se dépose quelquefois sur certaines parties plutôt que sur d'autres, mais cela ne se fait pas subitement; l'irritation, la foiblesse des vaisseaux, la lenteur

de la circulation dans la partie, en font fouvent des caufes éloignées, & produifent dans les Métaftafes un reflux réel, mais qui n'eft pas fubit.

D'ailleurs comment feroit-il poffible que le pus d'une playe qui rentre dans le voies de la circulation, & qui fe dépofe fur quelque partie, pût produire des déperditions de fubftance, comme on le remarque très-fouvent à l'ouverture des cadavres ; la chofe ne paroît pas poffible, la matiere fût-elle des plus dépravée. D'un autre côté, fi cette matiere étoit fi rongeante, pourquoi, comme l'a remarqué M. Quefnay, n'avoit-elle pas produit tous ces ravages dans la plaie.

OBSERV. I. J'ai vû un foldat de la Milice de Bordeaux à l'Hôpital de Limoges, qui avoit reçu un coup d'épée au petit doigt ; il furvint des mouvemens convulfifs dans tout le bras, la fiévre & le gonflement de la partie, ne tarderent pas à fe manifefter. On fit plufieurs faignées au malade fans aucun fuccès. Au bout de trois jours, il fentit une douleur fourde dans l'hypocondre droit ; les mouvemens convulfifs ne diminuant point, non plus que le gonflement, on lui coupa le doigt pour appaifer les accidens qui le menaçoient d'une mort prochaine ; en effet dès le foir même les mouvemens convulfifs cefferent, le gonflement diminua peu à peu ; mais la fiévre perfifta toujours, & le malade mourut au bout de vingt jours. A l'ouverture du cadavre, on trouva un demi-feptier de pus dans la propre fubftance du foye, avec une déperdition de fubftance affez confidérable. On attribua la mort du malade à une métaftafe, parce que la plaie fuppura très-peu les derniers jours de fa vie ; mais il n'eft pas poffible que le pus d'une plaie de fi peu de furface, reflué dans la maffe du fang, eût pû produire tous ces ravages. Il y a apparence que ce dépôt avoit commencé, comme cela arrive prefque toujours dans de femblables cas, à fe former dès le tems que la fiévre & les convulfions fe manifefterent, & que les mouvemens fpafmodiques qui arrivent dans ces cas,

doivent

doivent être regardés comme la cause éloignée.

L'on porta à l'Hôpital de la Charité en 1746 un malade qui étoit tombé d'un quatriéme étage, & s'étoit fracturé la rotule & le peroné du côté droit ; il avoit aussi une contusion considérable à l'œil gauche, & du délire. Le malade fut saigné plusieurs fois du pied & de la gorge. Le délire cessa le sixiéme jour ; mais il fut suivi d'un assoupissement qui dura deux jours, au bout duquel tems le malade revint dans son bon sens. Ses fractures & son échymose étant guéries, & le malade prêt à sortir de l'Hôpital, il fut attaqué d'un assoupissement létargique qui le conduisit au tombeau. A l'ouverture du cadavre, on trouva un abscès au lobe extérieur du cerveau avec déperdition de substance, & les nerfs olfactifs presque détruits. Il faut observer que le malade se plaignit toujours d'une douleur sourde dans cette partie, & qu'il ne pouvoit ni se moucher ni voir de l'œil du côté affecté. Sans doute que si le malade eût eu une playe, même légere, on n'eût pas manqué d'attribuer ces désordres à la Métastase. Cependant l'examen anatomique de la partie a fait voir qu'un tel jugement auroit été faux ; cette suppuration ayant commencé dès les premiers tems de la maladie. OBSERV. II.

Un homme ayant reçu un coup sur la partie supérieure du tibia du côté droit, presque sur la tubérosité, qui lui occasionna une vive douleur, il ne parut sur la partie qu'une simple contusion, qui fut pansée avec des compresses trempées dans de l'eau-de-vie camphrée. Le dixiéme jour de l'accident, le malade fut pris d'une fiévre assez considérable, & il mourut au bout de cinq jours, c'est-à-dire, le quinziéme de la blessure. A l'ouverture du cadavre, on trouva un abscès au foye assez considérable. Sans doute que si la chute eût occasionné une playe, on n'auroit pas manqué d'attribuer la mort à une Métastase. OBSERV. III.

Pigrai, en parlant des plaies de tête, dit avoir vû périr plusieurs blessés auxquels il n'étoit survenu aucun OBSERV. IV.

accident manifeſte, principalement de ceux à qui la fiévre commençoit le troiſiéme jour de la bleſſure; & qu'on trouvoit à l'ouvetture des cadavres des abſcès au foye.

Ces Obſervations nous font voir combien les plaies où le genre nerveux eſt affecté, ſur-tout dans ſon principe, ſont ſujettes à la ſuppreſſion de la ſuppuration, & peuvent donner lieu à différens dépôts qui ſe font intérieurement. Il arrive dans ces cas que les eſprits animaux ne ſont pas diſtribués dans les différentes parties avec liberté, & ſouvent même que la quantité en eſt diminuée; pour lors les fonctions des viſcères ſont dérangées, & les vaiſſeaux qui forment leur ſtructure ont moins de reſſort; ce qui peut donner occaſion à des obſtructions, & être une cauſe ſeconde d'abſcès dans les différentes parties.

J'ai vû pluſieurs fois des abſcès dont la matiere formée & décidée, étoit rentrée dans les voyes de la circulation ſans produire aucun accident. L'on ſçait que le pus qui rentre dans la maſſe des liqueurs, & qui n'eſt pas d'un mauvais caractere, peut y rouler quelque tems ſans l'altérer; & quand bien même il ſeroit vicié, il ne formeroit pas tout-à-coup un dépôt; ſoumis aux loix de la circulation & diſtribué dans toutes les parties du corps, il pourroit, tout au plus après pluſieurs circulations répétées, ſe dépoſer ſur quelque partie, & y occaſionner une inflammation.

Maladies où la Métaſtaſe arrive.

Les maladies ſujettes à Métaſtaſe ſont les dartres habituelles, la gale, la petite vérole, la goutte, les rhumatiſmes, les lochies, le lait des femmes nouvellement accouchées, la gonorrhée, les plaies & les ulcères, les bubons vénériens, peſtilentiels, les dépôts critiques, & généralement toutes les tumeurs humorales.

Les maladies que la Métaſtaſe produit, ſont différentes à raiſon des parties où l'humeur ſe dépoſe.

Maladies que la Métaſtaſe produit.

Si l'humeur des dartres habituelles rentre dans la maſſe des liqueurs, & qu'elle ſe dépoſe ſur les poumons, elle produit la péripneumonie, ou l'hémoptoïſie;

ſi elle ſe porte au foye, elle occaſionne un engorgement qui ſe termine ſouvent par induration ; ce qui donne naiſſance à l'hydropiſie. Cette humeur ſe jette quelquefois ſur les inteſtins & produit des coliques ſuivies ſouvent de dyſſenterie ; ſi elle s'arrête à la veſſie, elle cauſe des ardeurs & quelquefois des rétentions d'urine.

Les accidens que la galle produit, ſont à peu près les mêmes.

L'humeur de la petite vérole, lorſqu'elle ſe dépoſe ſur les poumons, produit la difficulté de reſpirer, & un engorgement ſuivi quelquefois de crachement de ſang ; ſi elle affecte le foye, ce viſcere s'enflamme ; enfin lorſque l'humeur ſe porte à la tête, elle produit preſque toujours le délire & beaucoup d'accidens mortels.

On attribue tous ces déſordres à la rentrée du pus formé dans les puſtules qui paroiſſent au-dehors ; mais n'y a-t-il pas plutôt lieu de croire que c'eſt au contraire une portion de l'humeur varioleuſe qui ne peut pas ſe ſéparer de la maſſe des liqueurs, & qui produit tous ces accidens : cela paroît d'autant plus vraiſemblable, que dans les petites véroles, même confluentes, où les boutons ſe rempliſſent bien, il paroît rarement d'accidens, parce que la dépuration eſt complette. Mais il arrive ſouvent que l'humeur varioleuſe eſt en ſi grande quantité, qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle puiſſe ſe porter totalement à la peau ; pour lors il en reſte une portion qui circule dans le ſang, & tant qu'elle ne s'arrête pas ſur quelque partie intérieure, il n'y a d'accidens que ceux qui ſont ordinaires à cette maladie. Si elle ſe fixe ſur quelque viſcere, elle conduit preſque toujours le malade au tombeau ; mais ſi cette portion d'humeur ne ſe dépoſe ſur aucune partie intérieure, les malades en reviennent, & alors ils ſont ſujets, dans leur convaleſcence, à des furoncles & à des dépôts dans différens endroits, qui entraînent ſouvent la perte de la partie où l'humeur s'eſt dépoſée, & quelquefois du malade même.

L'humeur de la goutte portée à la tête, produit un engourdiſſement, une peſanteur, une douleur peu aiguë, un aſſoupiſſement ſuivi quelquefois de délire: dépoſée ſur la poitrine, elle cauſe un reſſerrement, une inflammation ſuivie ſouvent de crachement de ſang: fixée à la gorge, elle produit l'eſquinancie: aux extrémités, un gonflement inflammatoire: lorſqu'elle ſe dépoſe ſur les inteſtins, elle cauſe des coliques; ſur la veſſie, des ardeurs & des rétentions d'urine; ſur le foye, un engorgement qui ſe termine ſouvent par induration; ſur le diaphragme, des mouvemens convulſifs qui font périr quelquefois le malade.

Lorſque l'humeur qui forme l'éréſipèle malin, ſe dépoſe ſur quelque partie, elle y produit une inflammation qui eſt bien-tôt ſuivie de la mort, ſi c'eſt ſur quelque viſcere.

Il arrive après l'accouchement un écoulement qu'on appelle lochies, occaſionné par le déchirement des vaiſſeaux dans l'expulſion du placenta. Cette évacuation eſt quelquefois ſupprimée, & l'humeur reſtante dans la maſſe des liqueurs ſe dépoſe ſur quelque partie intérieure, & y produit des inflammations qui ſont plus ou moins dangereuſes, ſelon les différentes parties qui ſont attaquées. Je ne crois pas que la ſuppreſſion de cette évacuation produiſe tous les accidens qu'on lui attribue.

Les femmes ont une fiévre de lait vers le trois ou le quatre après leurs couches: cette fiévre ſe termine ſouvent très-promptement; mais il arrive quelquefois qu'elle dégénere en fiévre putride-maligne, & fait périr les malades en très-peu de tems. La matrice éprouve, lorſque ces accidens arrivent, ce qui ſurvient à une plaie lorſqu'un bleſſé a de la fiévre, c'eſt-à-dire, une ſupreſſion d'évacuation; mais ce n'eſt pas cette ſuppreſſion qui produit ces accidens, au contraire ce ſont ces accidens qui cauſent la ſuppreſſion. D'ailleurs, l'évacuation qui ſe fait par la matiere après l'accouchement, n'eſt pas

d'un mauvais caractere : elle ne pourroit par conséquent, produire rien de fâcheux, quand bien même l'humeur reflueroit dans le sang.

Le lait des femmes nouvellement accouchées produit de grands désordres. La plus grande partie des meres sont dans l'usage de ne pas allaiter leurs enfans, aussi en sont-elles souvent les victimes. Le lait qui devroit être séparé du sang pour servir de nourriture à l'enfant, devient une humeur étrangere dans le sang, susceptible d'acrimonie; d'où suivent des inflammations dans les visceres, des fiévres putrides, ou des dépôts dans différentes parties du corps, qui font souvent périr l'accouchée.

L'humeur de la gonorrhée se porte souvent à l'œil, au périnée, aux testicules, aux articulations, &c. & cause aux parties non-seulement de très-vives douleurs, mais encore inflammation, abscès, & quelquefois la perte de la partie.

L'humeur des bubons vénériens, produit des douleurs dans les bras, dans les jambes, dans les articulations & dans les reins, des insomnies, des maux de tête, des gonflemens dans les os, quelquefois la cataracte, la surdité, &c.

L'humeur des bubons pestilentiels détermine une inflammation dans les parties où elle se dépose, qui éteint le principe vital, & qui est bien-tôt suivi de la mort, si c'est sur quelque viscere.

L'humeur des ulcères sordides des vieillards occasionne des fiévres lentes & des inflammations dans les différentes parties où elle se fixe; ces accidens sont pour l'ordinaire terminés par la mort.

L'humeur des dépôts critiques déposée sur quelque partie intérieure, est presque toujours suivie de la mort des malades.

Enfin toutes les humeurs viciées qui rentrent dans le sang, produisent des accidens plus ou moins considérables, soit par leur degré d'acrimonie, soit par leur

quantité, soit à raison des différentes parties où elles se déposent.

Cas où il faut éviter la Métastase.

Les maladies où il faut éviter la Métastase, sont la galle, les dartres habituelles, les gonorrhées, les ulcères sordides, les dépôts critiques, gangreneux, pestilentiels, la petite vérole, les lochies, la goutte lorsqu'elle est située extérieurement, l'érésipèle malin, les hémorroïdes, &c. on conçoit de quelle importance il est de prendre garde dans tous ces cas de ne rien faire qui puisse déterminer l'humeur qui forme ces maladies, à rentrer au-dedans. Nous avons expliqué dans ce Mémoire les accidens qui pourroient en résulter.

Cas où il faut procurer la Métastase.

S'il est des cas où il faut éviter la Métastase, il en est d'autres où il est d'une grande conséquence pour le malade, de pouvoir la procurer. Les maladies où il faut procurer la Métastase, sont l'esquinancie suffoquante, les inflammations des parties intérieures, les dépôts intérieurs, ceux qui sont extérieurs & qui sont produits par une humeur bénigne, à moins que l'engorgement ne fût très-considérable, les exostoses, la goutte lorsqu'elle affecte quelque viscere ou quelque partie interne, & même dans les cas où elle est vague, c'est-à-dire, qu'elle va d'un endroit à un autre sans s'y fixer, les rhumatismes qui attaquent les parties intérieures, la gonorrhée lorsqu'elle se porte à l'œil ou en quelqu'autre endroit, les inflammations opiniâtres des yeux, les bubons vénériens, & généralement toutes les inflammations & les dépôts qui ne sont point d'un mauvais caractere, soit qu'ils attaquent les parties internes, soit qu'ils occupent les externes, parce que l'humeur qui les produit est chassée par la voie des excrétions sans causer aucun accident.

Je crois qu'avant d'indiquer les moyens qu'il convient de mettre en usage pour prévenir la Métastase, il faut dire quelque chose des causes qui peuvent la produire; car ce n'est qu'en les éloignant qu'on peut y parvenir.

Causes de la Métastase.

La subtilité de l'humeur, le caractere de certaines

plaies, la diſpoſition du ſujet, le vice des humeurs, les paſſions de l'ame, le mauvais régime, l'air, les purgatifs mal adminiſtrés, l'application indûe des remèdes répercuſſifs, aſtringens, corroſifs, les panſemens peu méthodiques, la fiévre, le dévoyement, les dépôts intérieurs, &c. ſont ces cauſes.

La ſubtilité de l'humeur devient cauſe de Métaſtaſe, en ce que plus une humeur eſt tenuë, plus elle eſt facilement reſorbée.

Le caractere de certaines playes doit être regardé comme cauſe de la Métaſtaſe; par exemple, les plaies contuſes, & les ulcères qui ſont la ſuite des dépôts par congeſtion, ſuppurent beaucoup, le pus de ces ſortes de plaies a peu de conſiſtence, & les vaiſſeaux ont peu de reſſort; par conſéquent l'humeur qui en découle eſt facilement repompée, & tranſmiſe dans le torrent de la circulation.

Les perſonnes maigres, exténuées, languiſſantes, cacochymes, ſont plus ſujettes à la Métaſtaſe que les perſonnes bien conſtituées. Dans les premiers, les vaiſſeaux ont peu de reſſort, la ſuppuration ſe fait lentement, les liqueurs ſont obligées de ſéjourner long-tems, & peuvent par conſéquent refluer facilement dans le ſang; d'ailleurs, les liqueurs des cacochymes ſont très-âcres, & propres par conſéquent, à déterminer des inflammations dans les parties intérieures, qui ſe terminent ſouvent par ſuppuration.

Il arrive ſouvent que les plaies ſont compliquées de quelque virus particulier. Dans ce cas, le pus ne peut être que d'une mauvaiſe qualité, & par ſon acrimonie, il peut produire un froncement dans les vaiſſeaux de la plaie, ce qui peut donner occaſion au reflux.

Les paſſions de l'ame portent un trouble ſubit dans l'œconomie animale, ſoit en augmentant le mouvement des parties, ſoit en le diminuant.

Les bleſſés qui n'obſervent point de régime, ſont ſujets au dévoyement & à la fiévre, ce qui trouble la ſup-

puration ; la plaie n'en fournit plus la même quantité, parce que le dévoyement entraîne une portion de l'humeur, & la ſiévre cauſe une conſtriction dans les vaiſſeaux de la playe. Le pus dans ces cas, reflue ſouvent dans la maſſe du ſang, & produit quelquefois des accidens.

L'air froid criſpe les vaiſſeaux, & empêche par conſéquent, la ſortie de la matiere ; il peut être auſſi une cauſe éloignée de Métaſtaſe, en viciant les humeurs ſur leſquelles il agit.

Les purgatifs donnés dans le commencement de la ſuppuration d'une plaie, & dans le tems où il y a encore une phlogoſe, augmentent l'inflammation, & troublent par conſéquent la ſuppuration.

Les corroſifs appliqués ſur les plaies douloureuſes, cauſent un ſpaſme dans les vaiſſeaux, & déterminent ſouvent une inflammation.

Les répercuſſifs en agiſſant ſur les vaiſſeaux, ſoit par leur irritation, ſoit par leur reſſerrement, déterminent l'humeur qui y eſt contenue à reprendre les voies de la circulation.

Les aſtringens reſſerrent les extrémités des vaiſſeaux, & obligent l'humeur de rentrer dans le ſang ; c'eſt ce qui ſe remarque dans les gonorrhées, lorſqu'on ſe ſert de ces remèdes dans le tems où l'écoulement eſt conſidérable.

Les boiſſons vulnéraires augmentent le mouvement du ſang, & peuvent troubler la ſuppuration.

Lorſqu'on laiſſe ſéjourner le pus dans des ſinus, il devient très-âcre, & eſt facilement repompé & tranſmis dans la maſſe des liqueurs.

Par les panſemens trop fréquens, on donne le tems à l'air d'agir ſur les embouchures des vaiſſeaux de la playe, ce qui produit une criſpation.

Le trop grand éloignement des panſemens dans les playes qui ſuppurent beaucoup, & dans celles où le pus eſt d'une mauvaiſe qualité, donne le tems à la matiere d'être reſorbée.

Les

Les tentes & les bourdonnets compriment les vaisseaux, & sont un obstacle à la sortie de la matiere.

La situation du blessé mérite encore quelque considération, sur-tout dans les playes des capacités.

Les bandages trop serrés compriment les vaisseaux, & empêchent la transudation du pus dans la playe.

Les dépots intérieurs troublent l'œconomie animale, en dérangent les fonctions, & causent la perte du malade.

Les signes de la Métastase sont, selon les Auteurs qui en ont parlé, la diminution de la suppuration, l'affaissement des bords de la playe, la fiévre, des angoisses, des oppressions, la concentration du pouls, sa foiblesse, des sueurs froides, des frissons irréguliers, des mouvemens convulsifs, &c. mais ces signes doivent être regardés comme des symptômes de mort, plutôt que des signes de Métastase. Chaque maladie où la Métastase arrive, a des symptômes particuliers, relativement à la partie affectée, & au caractere de l'humeur qui s'est déposée; il faut donc rapporter à chaque espèce de maladie où la Métastase peut arriver, les signes qui lui sont propres & qui les caractérisent. Lorsqu'une playe un peu considérable est pâle & qu'elle ne fournit presque plus de suppuration, si le blessé sent quelque douleur intérieure, qu'il ait des frissons irréguliers & de la fiévre, il y a tout lieu de croire qu'il s'est fait une Métastase; sur-tout si les accidens dont nous venons de parler, c'est-à-dire, les frissons, la fiévre, la douleur, ont paru après le défaut de suppuration dans la playe. Si après la disparition d'une tumeur dans quelque partie, le malade sent de la douleur dans un endroit opposé, & que cette douleur soit suivie d'accidens, il paroît vraisemblable qu'il y a une Métastase. La cessation de l'écoulement dans la gonorrhée, & une tumeur qui se manifeste aux testicules, au périnée, ou une inflammation à la conjonctive, sont des signes non équivoques de la Métastase de cette humeur. On aura ainsi égard dans les autres

Signes de la Métastase.

cas aux signes qui sont propres à chaque espèce.

Moyens pour prévenir la Métastase.

Si l'humeur est disposée à être facilement resorbée, il faut appliquer des remèdes capables de la fixer sur la partie; tels que des cataplasmes maturatifs, si c'est une tumeur, & des remèdes balsamiques, si c'est une playe.

Il ne faut pas attendre la parfaite coction de l'humeur dans les dépôts critiques & malins, pour en faire l'ouverture. Les pierres à cautere sont préférables à l'instrument tranchant dans ces cas, parce que finissant de digérer la matiere, elles la fixent dans la partie. Il arrive quelquefois à ces sortes de tumeurs, que dans l'endroit où le dépôt s'est fait, le principe vital y est éteint, & que les pierres à cautere ne peuvent pas former d'escarre. Je pense que c'est-là un cas où l'on devroit se servir du cautere actuel.

Lorsque la suppuration est lente dans une plaie, il faut se servir d'un digestif animé, & appliquer sur la partie des compresses trempées dans du vin chaud, même du vin aromatique.

On fera prendre aux personnes maigres, foibles, languissantes, de bon bouillon, du potage, de la crême de ris, de la purée de lentilles, quelquefois du lait, quelquefois un peu de vin, s'il n'y a pas de fiévre.

Il faut purger de tems en tems les personnes qui sont cacochymes, avec des purgatifs résineux, & leur faire prendre des boissons qui donnent du mouvement aux liqueurs.

Si la masse du sang est empreinte de quelque vice particulier, il faut le détruire.

On doit éloigner les objets capables d'exciter des passions.

Le malade doit être à la diete, sur-tout dans les premiers tems de la suppuration, & elle doit être continuée long-tems dans les personnes qui sont robustes.

Il faut placer le malade dans un endroit où l'air soit tempéré, c'est-à-dire, qu'il ne soit ni trop chaud, ni

trop froid, ni trop sec, ni trop humide. On peut le corriger s'il est corrompu, par des fumigations appropriées.

Les corrosifs ne doivent point être appliqués sur les plaies douloureuses, & sur celles où il y a beaucoup de nerfs.

Dans la gonorrhée, la goutte, les rhumatismes, les dartres, les tumeurs critiques, &c. on ne doit point employer les remèdes astringens ni les répercussifs.

Il ne faut pas laisser séjourner le pus dans une plaie, lorsqu'elle suppure beaucoup, & que la matiere est d'une mauvaise qualité. S'il y a des sinus, il faut les ouvrir; s'ils sont situés dans des endroits où l'on ne peut pas faire d'incision, on doit avoir recours aux bandages expulsifs.

La partie affligée doit être placée de façon qu'elle puisse faciliter le retour des liqueurs, & l'écoulement du pus.

Les pansemens doivent être faits promptement, & mollement; & on ne doit rien mettre dans la plaie qui puisse s'opposer à la sortie de la matiere.

Les bandages doivent être peu serrés, lorsqu'il ne s'agit que de contenir un apareil.

Enfin dans la cure des maladies dont nous venons de parler, le Chirurgien doit être attentif à examiner s'il ne se forme pas quelque dépot intérieur, & à éloigner ce qui est capable de porter quelque trouble dans l'œconomie animale.

Moyens pour procurer la Métastase.

Si l'humeur de la goutte se porte à la tête & à la gorge, où si elle affecte particuliérement ces parties, il faut faire tremper souvent les pieds dans l'eau chaude, & même avoir recours à la saignée du pied. Lorsqu'au contraire, cette humeur affecte la poitrine, l'estomac, le diaphragme, &c. les saignées du bras sont préférables à celles du pied; & si ces moyens ne suffisent pas, il faut appliquer la moutarde ou autres vessicatoires aux pieds. Les mêmes moyens peuvent encore être employés pour déterminer la goutte au-dehors, lorsqu'elle

n'eſt fixée ſur aucune partie. On peut auſſi ſe ſervir de l'urtication rocommandée par quelques Auteurs.

L'humeur de la gonorrhée s'étant dépoſée ſur l'œil ou ſur quelqu'autre partie, la ſaignée du bras devient ſouvent néceſſaire; mais il faut avoir attention de ne les point multiplier, car j'ai obſervé que plus l'on ſaigne, moins l'écoulement revient, & plus l'engorgement augmente. Le petit lait, l'eau de graine de lin, les bains, & les frictions mercurielles, ſont les ſecours efficaces pour diſſiper ces accidens; & ſi la ſuppreſſion de l'écoulement avoit été produite par des injections aſtringentes, il faudroit joindre à ces ſecours, les injections d'eau de graine de lin ou de lait, dans le canal de l'urethre.

Les ophtalmies anciennes ſont ſouvent occaſionnées par quelque vice particulier des liqueurs, il faut donc tâcher de découvrir de quelle nature il eſt pour le combattre; mais il arrive auſſi quelquefois qu'il n'y a qu'un vice général; il faut employer dans ce cas, les délayans, les diurétiques, les purgatifs doux, les ſudorifiques, & appliquer un cautere ou un ſéton, ſi ces moyens ne ſuffiſent pas.

Il arrive quelquefois que les différentes inflammations des viſceres & des parties intérieures, ſont produites par la ſuppreſſion de quelque évacuation; les ſaignées & les délayans ne ſuffiſent pas dans ces cas, il faut avoir recours à des remèdes plus efficaces; ainſi ſelon les différentes circonſtances, on pourra employer les veſſicatoires, les cauteres, les ſétons, les ſangſuës, & autres moyens appropriés ſelon l'eſpèce de maladie.

Les remèdes propres à diſſiper les dépôts extérieurs, ſont la ſaignée, les remèdes répercuſſifs, les aſtringens, les fondans, les purgatifs, &c.

Quoique les bubons vénériens paroiſſent diſpoſés à la ſuppuration, il faut tâcher d'en obtenir la réſolution, attendu qu'il n'y a rien à craindre, lorſqu'on emploie en même-tems les frictions mercurielles, parce qu'il

arrive souvent, lorsqu'on les fait suppurer, qu'ils sont très-long tems à guérir; l'ulcere dégénere même quelquefois en cancer.

On doit tenter, autant qu'il est possible, la résolution des exostoses; il faut avoir égard pour y parvenir, au virus qui produit cette maladie, afin qu'on puisse employer les remèdes convenables, comme les remèdes mercuriels appliqués extérieurement ou pris intérieurement dans le cas de vice vénérien, les remèdes apéritifs & fondans dans le virus scrophuleux, &c.

Lorsque la suppuration manque dans une plaie, les remèdes relâchans; si la plaie est enflammée, la saignée, la diete, les topiques anodins, rempliront les indications convenables.

Si la Métastase a été occasionnée par le mauvais régime, il faut tenir le malade à la diete, & le purger, pour enlever les crudités qui sont dans les premieres voies.

Enfin, si l'humeur hétérogene qui aura été cause de quelque inflammation ou de quelque maladie, rentre tout-à-coup dans les voies de la circulation, l'usage des boissons apéritives, diurétiques, diaphorétiques, sudorifiques, les purgatifs mêmes employés avec précaution, lorsqu'il y a quelque indication qui semble l'exiger, présentent de grandes ressources dans ces cas; & c'est aux Maîtres de l'Art, à distinguer quels sont les moyens qu'il convient d'employer, selon les circonstances.

SUJET
REMIS EN 1751.
POUR LE PRIX DE 1752.

DÉTERMINER le caractere des Tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpèces, leurs ſignes, leur cure.

L'ACADÉMIE, obligée de propoſer ce Sujet pour la ſeconde fois, n'eut qu'à ſe féliciter du ſuccès, par la quantité de Mémoires qu'elle reçut. Elle déclare qu'ayant balancé équitablement le mérite de ſix Mémoires mis au concours, elle a été embarraſſée pour adjuger le Prix, parce qu'aucun des Auteurs n'avoit ſatisfait exactement à toutes les parties de la propoſition; cependant comme elle a trouvé dans ces différens Mémoires des choſes très-intéreſſantes ſur différens points de la matiere, elle a cru contribuer aux progrès de l'art, en les faiſant imprimer tous les ſix, après avoir partagé entre deux, le Prix qui étoit double.

LE premier a été adjugé au Mémoire N°. 12. qui a pour deviſe cette phraſe de Celſe: *Struma quoque eſt tumor in quo ſubter concreta quædam ex*

pure & sanguine quasi glandulæ oriuntur, quæ vel præcipuè fatigare medicos solent. Il y a dans ce Mémoire une bonne pratique chirurgicale. L'Auteur est M. FAURE, Chirurgien d'une grande réputation à Lyon, devenu depuis Correspondant de l'Académie.

LE second Prix a été adjugé au Mémoire N°. 13. qui a pour devise : *Que de maux en la vie* ! L'Auteur est M. BORDEU fils, Médecin, pourlors Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, depuis Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. L'on trouvera dans ce Mémoire des remarques utiles sur les Ecrouelles endémiques des habitans des montagnes ; & pour la pratique chirurgicale, l'on voit que l'Auteur a bien mis à profit celle des Chirurgiens de l'Hôpital de la Charité qu'il a suivi pendant plusieurs années.

Le N°. 11. a pour devise : *Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.* L'Auteur est M. CHARMETTON, Maître-ès-Arts, & en Chirurgie, Professeur en Anatomie, ancien Chirurgien en Chef de l'Hôpital de la Charité à Lyon. Il étoit Correspondant de l'Académie, lorsque le Sujet a été proposé ; il a été mis sur la Liste des Associés, lorsque le Roi a adopté l'Académie. Ce Mémoire contient une bonne théorie, mais un peu diffuse.

Le N°. *9.* a pour devise : *Pugnare non gloriosum.* L'Auteur est M. GOURSAUD, qui a gagné le Prix sur la *Métastase.*

Le N°. 10. a pour devise : *Nonne moræ satis est ? finem mihi ponet Apollo.* L'Auteur est M. MAJAUT, Licentié en Médecine dans la Faculté de Douay, & Chirurgien-Major du Régiment de la Reine Cavalerie.

Le N°. *6.* a pour marque distinctive un cercle avec ces lettres inscrites : *J. ad. hoc. m.* L'Auteur ne s'est point fait connoître. La théorie de ce Mémoire est foible ; mais dans la partie qui concerne la cure, l'Auteur annonce qu'il a fait beaucoup de guérisons avec des remèdes différens de ceux que nous employons ordinairement, qui paroissent très-bons, & dont il donne généreusement la composition au public.

L'Académie a vû avec peine que quelques Auteurs impatiens d'avoir leurs Ouvrages imprimés, n'ont pas attendu qu'elle les publiât. L'exactitude avec laquelle elle donne les Mémoires des Prix à l'impression, à mesure qu'il y a de quoi en faire un volume, devroit rendre les Auteurs plus circonspects, & peut-être même plus jaloux de se trouver honorablement associés aux autres.

MÉMOIRE
SUR LES
ECROUELLES.

Par M. FAURE.

IL y a eu des maladies qui ont paru & disparu, comme la lépre ou ladrerie, une espèce de gangrene, appellée feu de S. Antoine, la sueur Angloise, &c. D'autres ont eu un commencement connu, & depuis leur apparition, elles n'ont cessé de se faire sentir en différens endroits, comme la petite vérole, la maladie vénérienne, le *Rachitis*, &c. mais les Ecrouelles semblent être aussi anciennes que le monde, & n'ont jamais cessé de paroître. Hippocrate les connoissoit; il en a écrit, & après lui, les Médecins Grecs, les Latins, les Arabes, & ceux des différens pays. Effectivement, cette maladie est de tous les lieux; elle attaque toutes les parties du corps humain. Elle a été traitée de toutes les façons; mais jusqu'ici on n'a pû la dompter. Elle exerce principalement sa fureur sur la jeunesse, & elle peut se communiquer aux familles nombreuses & ramassées.

En parcourant les Auteurs qui en ont écrit, on voit qu'il n'y a presque point de cause qu'on ne lui ait assignée, qu'il n'y a presque point de remèdes que l'on n'ait pratiqués pour la vaincre. *Hippocrate* accuse la pituite, & veut qu'en la purgeant, on guérisse les Ecrouelles (*a*); *Galien* dit tantôt que c'est une matiere froide, tantôt une surabondance de pituite (*b*) qu'il faut sécher, ou

(a) *De Glandulis.*
(b) *In Isag ge.*

qu'il faut dissiper par l'usage du *cyclamen*, ou de l'*adianthum* (*a*). Ce même Auteur blâme *Archigene*, de prétendre guérir les Ecrouelles par une aspersion réitérée d'eau chaude : il blâme *Dioscoride* d'assurer que l'usage de la coriandre les guérisse ; & néanmoins il a la simplicité de conseiller de la belette à manger.

Celse dit que l'Ecrouelle est un concret de sang & de pus (*b*) ; & après avoir conseillé des topiques préparés avec le soufre, le nitre, la myrrhe, l'encens, le sel ammoniac, il ajoute que l'on guérit de cette maladie en mangeant un serpent. Ce qui est, dit-il, fort connu de certains paysans.

Ætius qui est entré dans un assez grand détail sur les Ecrouelles, les a distinguées avec ordre, sans trop en déterminer la cause ; il donne pour moyens de guérison, de manger des viperes, & l'application de différens topiques ; mais il paroît n'avoir confiance qu'aux moyens que la Chirurgie fournit (*c*).

Les Médecins Arabes, *Averrhoës, Rhasis*, *Avicenne*, *Albucasis*, conseillent une infinité de topiques.

Suivant *Vesale*, l'humeur mélancolique (*d*), est la cause des Ecrouelles ; les divisions qu'il donne de cette maladie, sont comme celles de la plus grande partie des anciens, si nombreuses, qu'à peine peut-on les retenir ; ces divisions superflues jettent de la confusion ; elles multiplient les difficultés, loin de servir à les dissiper. Il prescrit pour la cure, l'usage des moëlles, des graisses de grand nombre d'animaux, & des mucilages de plantes ; & finit en recommandant de recevoir sur les tumeurs, la vapeur des pierres à fusil, jettées brûlantes dans l'eau bouillante.

Fallope a donné sur cette matiere presque, mot à mot, tout ce qu'on trouve dans *Vesale* (*e*).

(a) *Ad Glauc. Libr.* II.
(b) *Libr.* I. *cap.* XXVIII.
(c) *Tetrabibl.* 4. *Sermon.* 3.
(d) *In Chirurgiâ.*
(e) *De tumoribus præter naturam.*

Marc-Aurele Severin (*a*), rapporte l'opinion de plusieurs Auteurs sur les Ecrouelles, & tâche d'accorder les divers sentimens de *Celse* & de *Galien* sur cette maladie. Il excuse *Hippocrate* sur ce qu'il a dit que les Ecrouelles sont des glandes endurcies, friables cependant comme des pelotons de laine; disant que la comparaison ne tombe que sur la figure de ces tumeurs. Il n'approuve pas le sentiment de ceux qui disent que les Ecrouelles sont renfermées dans des membranes, ou des kistes particuliers; la cause qu'il assigne aux Ecrouelles, est une pituite limoneuse. Il reconnoît la difficulté presque insurmontable qu'elles opposent aux remèdes. Il entre dans quelques détails sur leurs différences; & cependant, si je ne me trompe, il les confond avec d'autres sortes de tumeurs, comme la glande dont il dit avoir été atteint lui-même sous l'aisselle, qui étoit skirroïde. Il prétend enfin guérir les Ecrouelles, en les ouvrant par le moyen d'un caustique, en les faisant suppurer, &c.

Duret reconnoît pour cause des Ecrouelles, une pituite putride & salée; & à l'exemple d'*Ætius*, il ne sçait de meilleur moyen de les guérir, que ceux que donne la Chirurgie: *Tantùm præsidia sunt in manu* (*b*).

La difficulté de guérir les Ecrouelles a paru insurmontable à *Sanctorius*. Il en attribue la cause à l'affluence perpétuelle de l'humeur excrémentitielle que filtrent les glandes, & il ne propose d'autre expédient pour la curation, que l'extirpation: *Ergo strumæ nunquam sanabuntur, nisi evellantur.*

On trouve dans *Riviere* plusieurs Observations sur les Ecrouelles (*c*). La malade qui fait le sujet de la 76^e^ Observation, fut traitée avec poudres, fomentations, parfums, emplâtres, bochets de salse-pareille, infusions appropriées, eaux minérales, régime de vie, dessicatifs; cependant tout cela fut inutilement employé. On en

(a) *De reconditâ abcessuum naturâ.*
(b) *In Coacis.*
(c) *Centur.* 1.

vint à l'ouverture par le caustique, & la sortie d'une certaine quantité d'eau claire dissipa la tumeur qui suppura, & guérit. Une autre Observation du même *Riviere* roule sur la guérison d'une malade opérée par l'application d'un cataplasme composé de feuilles de concombre sauvage, le régime, & une opiate où entroit le mercure doux. Cet Auteur, quoique grand Observateur & grand Praticien, ne donne cependant aucune méthode fixe & réglée pour la guérison des Ecrouelles.

On peut voir dans *Sydenham* (*a*), ce qu'il pense de certaines glandes engorgées dans le mésentère, *strumæ soboles*, dont la cause est établie dans le trop fréquent usage des purgatifs, qui occasionne l'affluence des humeurs, & donne lieu à l'engorgement : ce qu'il prétend guérir par l'usage du vin d'Espagne, des herbes corroborantes, & par l'application d'un liniment fort composé, dont il donne la description.

Donatus, Médecin Napolitain, dans son chapitre des Parotides (*b*), donne pour cause aux Ecrouelles, une humeur froide & grossiere; & procéde à leur guérison, par l'application de différens topiques, dont plusieurs se trouvent décrits dans *Galien* & *Ætius*. Il recommande d'appliquer les ventouses, pour déterminer efficacement ces sortes de tumeurs à suppuration.

Le Commentateur de MESUÉ, (*François de Piémont*) reconnoît la cause des Ecrouelles dans l'humeur appellée mélancolique; & après avoir dit qu'il croit cette maladie incurable, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucune douleur, *quibus dolor non associatur*, il entre dans le détail d'une grande quantité de remèdes tant internes qu'externes, & finit par recommander l'extirpation.

Il seroit certainement trop long, & peu instructif, de rechercher un plus grand nombre d'Auteurs qui ayent écrit sur les Ecrouelles, soit en général, soit *ex professo*.

(a) *Differt. epist. tom.* I.
(b) *Cap.* 36.

Il suffira de dire que, presque tous les Auteurs modernes jusqu'à ceux de nos jours, & tous les Praticiens d'aujourd'hui, reconnoissent pour cause des Ecrouelles, l'épaississement de la lymphe, dont *Thomas Bartholin* découvrit les vaisseaux en 1652. A la place de tout ce fatras d'onguens, de cataplasmes, de fumigations, d'onctions, de linimens, &c. tirés des trois regnes, ils ont substitué les préparations mercurielles de toutes les espèces; l'*æthiops*, la panacée, le mercure doux, intérieurement: & pour l'usage extérieur, les frictions, emplâtres, cataplasmes & parfums. Dans tous ces remèdes appellés fondans, le mercure tient toujours le premier rang & fait la principale espérance du Praticien. On ajoute à ces préparations de mercure, les tisannes ou bochets des bois sudorifiques, des scrophulaires, & des plantes aromatiques; on se sert aussi des purgatifs mercuriels, & de la confection hamech.

Mais le fruit qu'on en a retiré est-il bien grand, est-il bien sûr, en est-on venu à avoir une méthode certaine dans le traitement des Ecrouelles? Il paroît au contraire, que l'on ne peut pas compter sur le mercure, comme sur un spécifique certain.

La difficulté de guérir les Ecrouelles a fait recourir nos anciens aux prieres, & aux miracles. Le Roi de France, selon Guibert abbé de Nogent (*a*), touchoit les malades, & les guérissoit; ce dont il dit avoir été témoin oculaire, en accompagnant Louis-le-Gros dans cette cérémonie.

Le Continuateur de Monstrelet dit avoir vû Charles VIII. Roi de France, dans son séjour à Rome, toucher les malades, les guérir, & ravir d'étonnement les Italiens qui en étoient témoins.

On dit aussi que le Roi d'Angleterre a le même privilége; & M. Freind (*b*) ne néglige rien pour appuyer ce point contesté. Il apporte en preuve le té-

(*a*) *De pignoribus Sanctorum.*
(*b*) Histoire de la Médecine.

moignage de plusieurs de ses Compatriotes.

Le peuple attribue encore le même pouvoir au septiéme des fils, nés de suite d'une même mere, sans qu'elle ait fait aucune fille entre eux sept. On l'attribue aussi au fils aîné de la maison d'Aumont en Bourgogne : mais, si tout cela étoit vrai, comment pourroit-il se faire qu'il y eût tant de malades travaillés d'Ecrouelles dans tous les pays, sur-tout dans certains où cette maladie est, pour ainsi dire, endémique, & presque générale, comme en Espagne?

Le résultat de cette narration historique, prouve que cette maladie est de toute ancienneté, & fort difficile à guérir. C'est ce qui doit engager à faire de nouveaux efforts pour en démêler le caractere, en découvrir les véritables causes, en rechercher les différences essentielles, en connoître les progrès & les suites, trouver des remèdes généraux & particuliers pour la guérir; enfin lui opposer des antidotes capables de la prévenir.

Mais qui peut se flatter de parvenir à un but si désiré? Si l'on ne peut y atteindre, il faut du moins tâcher de concourir aux vûes d'une Académie attentive à se procurer des biens qu'elle veut répandre au profit du genre humain.

Caractere & diagnostic des Ecrouelles.

Cette maladie que l'on cache fort soigneusement par une sorte de préjugé, est aisément apperçue par les vrais connoisseurs de l'art de guérir, au maintien, à la figure, au visage, à la couleur, & à je ne sçais quel air de ceux qui en sont attaqués.

Elle passe pour être héréditaire: mais, outre qu'il n'est pas démontré qu'il y ait des maladies de cette espèce, nous tâcherons de faire voir, en parlant des causes, que nous n'avons pas besoin d'embrasser cette opinion pour expliquer la succession & la propagation de cette maladie.

Elle paroît rarement avant l'âge de quatre ou cinq ans, souvent vers la septiéme ou huitiéme année, jamais après l'âge de puberté ou de vingt ans. Pour l'or-

dinaire, à cette derniere époque, elle disparoît, ou tout au moins, elle diminue insensiblement. A cette même époque, on la voit aussi changer de caractere, & devenir skirre, tant dans les parties internes qu'externes. En général, les enfans n'ont jamais de skirre, & les gens âgés n'ont jamais d'Ecrouelles.

Cette maladie sévit sur-tout dans les lieux où plusieurs jeunes personnes vivent en commun, sont nourries de mets grossiers, mangent beaucoup de pain, sont vêtues mal-proprement, respirent un air mal-sain : & sur-tout, si ces jeunes gens sont renfermés, & couchent dans des lieux humides.

Un autre caractere distinctif de cette maladie, c'est d'être indolente. On voit tous les jours des tumeurs scrophuleuses ouvertes, ne causer que peu de douleur, quoique leur siége soit dans des parties fort sensibles, comme aux pieds & aux mains. Celles de ces tumeurs qui ne sont pas ulcérées, sont moins sensibles, à moins qu'elles ne soient prêtes à s'ouvrir.

La qualité de la matiere qui sort, sur-tout au moment de l'ouverture d'un abscès scrophuleux, sert encore d'indice à un vrai Observateur. Ce sont des grumeaux d'une matiere endurcie que l'on ne voit guéres sortir à l'ouverture des autres abscès.

Il arrive assez souvent que les tumeurs scrophuleuses diminuent peu-à-peu, au point de faire penser qu'elles vont se dissiper entiérement : mais elles ne tardent pas à reparoître, soit dans la partie qu'elles ont d'abord attaquée, soit dans quelqu'autre. J'ai vû une jeune Demoiselle, en qui pendant trois années de suite, on a apperçu une diminution de plus de la moitié, d'une tumeur à la parotide droite ; & ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que cette tumeur commençoit réguliérement à diminuer à la fin du mois de Juin jusqu'à la fin de Décembre, & qu'elle augmentoit depuis ce tems jusqu'au mois de Juin suivant. OBSERV. I.

Les Ecrouelles sont fréquemment annoncées par une

élévation à la lévre supérieure, & par une ophtalmie: elles n'ont souvent qu'un de ces deux symptômes extérieurs, d'autant plus caractérisés qu'ils résistent plus opiniâtrement aux applications extérieures. Une chose digne d'être remarquée, c'est que les scrophuleux guérissent aisément des opérations de Chirurgie qu'on leur fait, soit en extirpant la partie affectée de scrophules, soit que l'on opere ailleurs pour quelqu'autre maladie.

Causes des Ecrouelles.

En réfléchissant sur ces diverses particularités, on pourra peut-être découvrir quelque chose sur les causes des Ecrouelles : elles nous paroissent en général dépendre d'une part, de la laxité & foiblesse des parties solides; d'autre part, de la surabondance des liqueurs épaissies, sur-tout chez les enfans; ajoûtez à cela, la disposition particuliere des parties attaquées de cette maladie.

Puisque cette maladie n'attaque que les enfans, il faut rechercher dans leur constitution générale, ce qui peut donner lieu à la production de cette sorte de tumeurs. Il est incontestablement reconnu qu'avant l'âge de puberté, & l'entier accroissement des enfans, leurs corps n'ont pas encore le degré de solidité qu'ils acquierent dans la suite. D'ailleurs les fluides de toute espèce, si l'on en excepte la semence, sont en plus grande quantité, & cet excès est produit par la voracité des enfans, qui les porte à prendre beaucoup d'alimens sans choix. De plus, les glandes étant formées par les replis & contours des arteres, veines & autres vaisseaux qui les constituent, & la force élastique des fibres, dans les enfans, étant moindre, la circulation y est plus retardée, & l'obstruction plus aisée. Les fluides n'étant pas repoussés hors des lieux où il ne doivent pas séjourner, il doit arriver accumulation de liqueurs d'autant plus grande, que la résistance des solides sera moindre, & l'abord des fluides plus grand. C'est en général de cette maniere, que se forment toutes les tumeurs du corps humain, soit qu'elles soient produites par l'arrêt d'une humeur

seule

seule & simple, ou par le mélange de plusieurs.

Nous avons dit que les parties solides des enfans n'ont pas encore acquis la force qui ne peut leur arriver que par succession de tems, apres le développement fait : mais, si cette foiblesse expose les enfans à plusieurs maladies, elle procure aux parties la flexibilité nécessaire à leur accroissement. De même, dans cette surabondance de liquides, il y a une grande quantité de sucs nourriciers, & cela étoit également nécessaire pour le développement & l'accroissement des parties.

Mais, comme cette surabondance est produite en partie par la voracité des enfans qui prennent quantité d'alimens sans choix, ce n'est pas une chose surprenante, que la lymphe nourriciere ne soit pas toujours bien conditionnée ; la bouche, l'estomac, & les autres organes de la digestion, ne travaillent pas toujours le chyle avec exactitude ; le sang qui en résulte est souvent fort visqueux, & le suc nourricier se ressent du vice du sang.

Le plus prochain dérangement qui résulte de la viscosité du chyle, se fait appercevoir dans les glandes du mésentère qui en sont tuméfiées, & le dérangement qui procéde de la viscosité du suc nourricier s'apperçoit dans la tuméfaction des glandes, sur-tout de celles, qui, répandues à la superficie du corps, sont exposées à l'impression de l'air extérieur : ce qui est fort capable d'arrêter des sucs visqueux, très-propres par cette disposition, à la stagnation. Elle est même, pour ainsi dire, naturelle au sang. Il est aisé de se convaincre de sa viscosité, en laissant refroidir, entre deux doigts, quelques gouttes de ce liquide qui vient de sortir d'un vaisseau, même artériel.

Cette viscosité du sang est nécessaire dans tous les âges pour l'agglutination ; elle l'est encore plus dans la jeunesse, par les raisons déduites ci-dessus. Elle est indispensable dans le suc nourricier ; néanmoins, si elle est excessive, les glandes en sont bien-tôt obstruées par la quantité qu'elles en reçoivent pour leur propre nutri-

tion, & pour leurs fonctions particulieres, telles que la filtration de certaines liqueurs, &c.

Si donc le suc nourricier est trop visqueux, il séjournera dans le tissu de la glande; & par l'abord d'un nouveau suc de même qualité, il se fera un commencement d'obstruction, une augmentation de volume dans les glandes, & un engorgement de la liqueur: & si ce que dit *Arbuthnot* (a) est vrai, qu'il entre dans l'estomac une livre de salive, quand on avale une livre de pain que l'on a mâché, à quelle grosseur ne pourront pas parvenir les parotides, les maxillaires, &c. par l'affluence d'une liqueur si abondante?

L'indolence suit naturellement de ce que le suc qui forme le fond des Ecrouelles n'a de sa nature, aucun mauvais caractere, & ne contient aucune qualité capable de causer dilacération ou picotement aux nerfs; d'ailleurs, on sçait que les tumeurs qui se forment lentement, ce que nous appellons par congestion, ne sont ordinairement point accompagnées de douleur: la raison en est que la tumeur venant par succession de tems, les tuyaux nerveux sont peu à peu pressés, & le passage est interdit au fluide qui les traverse, de même qu'il arrive dans la paralysie.

Beaucoup d'enfans qui vivent en commun, sont nourris d'alimens grossiers, sont vêtus mal-proprement, se lavent & changent de linge rarement; de-là le mauvais air qui les environne, & qui contribue beaucoup aussi à fomenter ces causes. Le même raisonnement peut être fait à l'égard des Espagnols, chez qui les Ecrouelles sont endémiques; leur paresse, leur mal-propreté, leur indolence, leur maniere de se nourrir (on parle du peuple en général), leur climat: tout concourt à dissiper les plus subtiles parties de la masse des liqueurs, & à n'y laisser que le plus grossier & le plus visqueux. A ces considérations, on doit en ajouter une autre sur le mêlange d'une liqueur, qui, vers l'âge de sept ou huit ans,

(a) De la nature & du choix des alimens.

commence à se mêler avec le sang, comme récrément. C'est la semence, sur-tout dans le sexe masculin. Il est certain qu'à mesure que nous avançons en age, & que les glandes qui servent à la filtration de cette liqueur grossissent & se fortifient, il s'en sépare une plus grande quantité; & cette liqueur ne s'évacuant point encore par les voies qui lui seront ouvertes dans la suite, est obligée de refluer dans la masse; peut-être y cause-t-elle quelque altération.

Quoiqu'il en soit de cette considération du mélange de la liqueur séminale, si l'on n'en peut rien conclure *à priori*, du moins on aura des phénomènes, qui mériteront quelque attention.

En effet, on voit souvent les Ecrouelles se terminer à l'âge de puberté; lorsque la semence a un libre cours par les voies que la nature lui a frayées; ou, lorsqu'elle peut être ramassée comme en réserve dans les vésicules destinées à la contenir. *Quincy* remarque que l'acte vénérien diminue la quantité de l'humeur scrophuleuse. Les Ecrouelles attaquent principalement les glandes des émonctoires; & c'est dans ces parties, qu'à l'âge de puberté, les poils croissent en même-tems que les tumeurs scrophuleuses diminuent, & s'évanouissent.

Quoique l'on ait en quelque façon, fixé l'âge de puberté pour les deux sexes, à quatorze ou quinze ans, on voit cependant que cette crise n'est entiérement terminée que vers la vingtiéme année. J'ai vû une Demoiselle affligée d'Ecrouelles dans les glandes maxillaires qu'on lui avoit ouvertes à l'âge de sept ou huit ans, sans avoir pû détruire la plus grande partie de leur grosseur & de leur dureté, parvenir peu à peu, depuis sa quinziéme année jusqu'à la dix-huitiéme, à guérir entiérement, sans qu'il restât aucun vestige du mal, quoique les régles ne coulassent ni réguliérement, ni abondamment; ce qui pourroit faire penser qu'autre chose est aux filles l'âge de puberté, & le libre cours des menstrues. OBSERV. II.

Il ne sera donc pas nécessaire de donner pour cause des Ecrouelles, les sels, les acides, les âcres, les humeurs mélancoliques, la pituite dégénérée, &c. La viscosité de la lymphe nourriciere, & le mêlange de la liqueur séminale, constituent une cause plus vraisemblable, & d'autant plus opiniâtre qu'elle est plus naturelle.

Mais doit-on admettre la succession héréditaire de cette maladie? Elle ne paroît pour l'ordinaire que vers la quatriéme ou cinquiéme année; elle n'attaque pas tous les enfans d'une même famille; le nourriçon ne la communique point à sa nourrice, ni la nourrice au nourriçon, comme la maladie vénérienne, qui, malgré cela, ne peut être regardée que comme acquise. Enfin les Ecrouelles ne commencent que lorsqu'on se nourrit d'alimens solides, &c.

La diminution & augmentation successives que l'on voit arriver quelquefois aux glandes affectées d'Ecrouelles, se rendent plus sensibles aux parotides & aux maxillaires par l'abondance remarquée & reconnue de la liqueur salivale qui y aborde en plus grande, ou en moindre quantité: mais le fond consiste en la lymphe nourriciere y stagnant par sa viscosité.

Si l'on reconnoît que les scrophuleux ont le suc nourricier visqueux, on doit aussi reconnoître qu'il est chez eux fort abondant; ainsi les réparations se feront promptement, ils guériront bien vîte des opérations qu'on leur fera, ils jouiront dans les parties exemptes de scrophules, Observ. III. de la plus parfaite santé. J'ai vû un jeune homme d'environ douze ans, fort scrophuleux, guérir en quatorze jours de l'amputation d'un bras. Par conséquent, lorsqu'on verra que les Ecrouelles formeront des tumeurs douloureuses, des ulcérations, des inflammations, &c. on en imputera la cause à quelque mêlange de liqueur capable d'altérer la lymphe nourriciere, qui seule ne sçauroit produire aucun ravage.

Eu égard à quelques rapports qu'on a cru appercevoir entre la maladie vénérienne, & les Ecrouelles,

quelques-uns ont confondu ces deux maladies : mais, outre qu'il est démontré que cette derniere est de toute ancienneté, & la premiere connue seulement depuis environ la fin du quinziéme siécle, les symptômes de l'une sont bien différens des symptomes de l'autre.

De l'erreur des causes, on a passé à celle du traitement ; mais inutilement a-t-on prétendu guérir les Ecrouelles par les mêmes voies que l'on guérit les maladies vénériennes : il arrive même fort rarement que les Ecrouelles guérissent par le traitement fait à un Sujet attaqué de ces deux maladies tout à la fois. J'ai eu entre les mains une fille âgée d'environ vingt ans, qui, dès l'âge de sept ou huit ans, avoit des glandes scrophuleuses au col, aux aisselles, & aux deux avant-bras : cette maladie fut compliquée de la maladie vénérienne que cette fille contracta dès l'âge de quatorze ans, avant que ses régles parussent. Par les frictions mercurielles, la maladie vénérienne fut entiérement dissipée, & les Ecrouelles n'ont commencé à céder qu'après l'administration du remède qu'on verra ci-après. OBSERV. IV.

Des diverses causes d'Ecrouelles détaillées précédemment, & différemment combinées, suivant que ces diverses causes agiront ensemble ou séparément, il en doit résulter des différences infinies. Il ne sera pas difficile a quelqu'un versé dans l'art de guérir, de discerner les Ecrouelles d'avec l'éréspéle, le phlegmon, l'œdème, &c. qui ont leurs signes caractéristiques ; mais on doit reconnoitre qu'il y a quelque ressemblance, sur-tout pour les causes, entre les tumeurs appellées enkistées, & les Ecrouelles ; entre cette derniere maladie & le *rachitis*, le goëtre, le *spina-ventosa*, le skirre. La lymphe nourriciere simplement visqueuse, peut être regardée comme le germe de toutes ces maladies, qui ne changent de maniere d'être, que par le mêlange ou l'addition de quelqu'autre matiere, & par la partie du corps humain, & de la glande qu'elles occupent. Différences & prognostic des Ecrouelles.

De cette addition ou mêlange, dépendent les sup-

purations fauſſes & bâtardes qui arrivent à ces ſortes de tumeurs. J'ai trouvé, à l'ouverture du cadavre d'un enfant de ſept ou huit ans, mort rachitique & ſcrophuleux, la tête du fémur droit, & toute la cavité de l'articulation, infectées & rongées par l'effet d'une diſſolution putride du ſuc nourricier qui abordoit & ſe corrompoit aux environs de cette partie, ſans cauſer la moindre inflammation. Le méſentère étoit rempli de tumeurs ſcrophuleuſes, les vertèbres du col étoient contournées, & leurs cartilages rongés.

OBSERV. V.

Les Ecrouelles ſont internes, ou externes. Les premieres attaquent principalement le méſentère, quelquefois elles forment des tubercules aux poumons, ſuivis d'oppreſſion, d'aſthme, de ſuppuration, de phtiſie: au cerveau, elles peuvent cauſer des épilepſies, des vertiges, des paralyſies, des apoplexies, &c.

Les externes ſont viſibles & ſenſibles; elles paroiſſent dans toutes les parties du corps humain, mais principalement dans les parties glanduleuſes, ſur-tout au col, aux aiſſelles, aux aînes, &c. elles différent encore en figure, en dureté, en nombre, en ancienneté, &c.

La figure peut permettre ou défendre l'extirpation; la ſituation profonde exclut, ou rend peu avantageuſe l'application des topiques; la dureté marque l'embarras dans le fond des glandes; le nombre des glandes affectées, ſon opiniâtreté; &c.

Certaines autres différences, conſiſtent dans le mêlange & complication de quelqu'autre maladie ou virus, qui exige un traitement particulier & diſtinct. D'ailleurs, les tumeurs ſcrophuleuſes ſont ouvertes, ou ne le ſont pas; le Sujet a atteint, ou paſſé l'âge de puberté, ou n'y eſt pas encore parvenu : c'eſt ſur tous ces différens états que doit être réglé le traitement, qui, pour être méthodique, doit rouler ſur deux intentions générales, remplies par les moyens qu'il faut employer intérieurement, & extérieurement. On voit rarement les Ecrouelles ſe borner à attaquer les parties internes; elles

ſont toujours accompagnées d'accidens extérieurs, tel que le gonflement des glandes : il eſt donc néceſſaire d'étendre le traitement ſur l'intérieur & ſur l'extérieur.

Pour y procéder avec ordre, & ſe conduire avec clarté, on ſe rappellera que les Ecrouelles étant cauſées principalement par les viſcoſités du chyle, du ſang, du ſuc nourricier, & par le changement arrivé dans l'organiſation de la partie affectée & tuméfiée, on viendra à bout de remédier à l'un & à l'autre de ces inconvéniens, ſi l'on trouve un remède, lequel pris intérieurement, puiſſe détruire la viſcoſité des ſucs dans leur propre ſource, & pénétrer juſqu'au foyer de la maladie, & ſi on emploie extérieurement un topique capable, en s'inſinuant ſans irritation, de déglutiner, de délayer & de réſoudre la lymphe viſqueuſe. Cure des Ecrouelles.

Je crois avoir trouvé un remède ſpécifique pour produire ces effets : mais la pratique, l'expérience, & le ſuccès, m'ont convaincu que l'effet du remède qu'il faut employer intérieurement, doit être ſoutenu par un régime exact dans lequel on évitera la pareſſe, la malpropreté, le froid exceſſif, les alimens groſſiers, &c. Ce Spécifique conſiſte au bol ſuivant que l'on proportionne pour la doſe, à l'âge & à l'état des malades, avant ou après la puberté, les remèdes généraux ayant précédé.

Prenez *du Savon d'Alicante, depuis quinze grains, juſqu'à une dragme ; de la poudre d'éponge brûlée & calcinée, depuis dix grains, juſqu'à demi dragme ; de la poudre des deux ſcrophulaires, depuis ſix grains, juſqu'à un ſcrupule ; de la limaille d'acier, depuis ſix grains, juſqu'à un ſcrupule. Liez le tout avec ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines.* Spécifique propoſé contre les Ecrouelles.

Si ce remède manquoit d'activité on pourroit y ajouter de la poudre de viperes. On doit d'ailleurs donner aux

malades pour boiſſon ordinaire, de l'eau ſeconde de chaux, ſe ſervant pour l'affuſion d'eau de fontaine, autant qu'il eſt poſſible, dans laquelle on aura fait bouillir auparavant une pincée de ſommités de romarin.

Il faut éviter les trop fréquens purgatifs; il ſuffit de vuider de loin en loin avec la manne & la confection hamech.

C'eſt par analogie que je me ſuis ſervi de ce remède avec lequel j'ai guéri entiérement deux Dames attaquées
Obs. VI. & VII. de skirre à la matrice. L'une eſt une Religieuſe âgée d'environ quarante-quatre ans, que pluſieurs perſonnes de l'art, & pluſieurs Empiriques avoient déja traitée ſans ſuccès; & l'autre une Dame âgée d'environ quarante ans, qui n'a jamais fait d'enfans. La Religieuſe avoit ſon skirre depuis plus de quatre années. Les régles qui à l'une & à l'autre malade couloient rarement, & fort irréguliérement, quelquefois trop abondamment, ſe ſont parfaitement rétablies.

Je fais donner le bol aux ſcrophuleux chaque jour, ou de deux jours l'un, obſervant de leur faire avaler par-deſſus, une taſſe d'infuſion de romarin.

A l'égard des moyens que j'emploie extérieurement, ſi la tumeur eſt ouverte, ils ſont différens de ceux qu'il faut employer, lorſqu'elle eſt ſans ſolution de continuité. Dans ce dernier cas, j'applique une pommade, ou liniment, compoſé de ſavon ordinaire, diſſout dans de l'eau de chaux premiere, & je fais tenir la partie extrêmement chaude, ſoit par l'application d'un ſachet de ſon, renouvellé ſouvent, ſoit par une compreſſe de flanelle d'Angleterre. Si au contraire, la tumeur eſt ouverte, je fais fomenter pluſieurs fois dans la journée, & appliquer chaudement une compreſſe trempée dans une diſſolution liquide de ſavon, dans laquelle je fais jetter des cendres chaudes & neuves de ſarment.

On ſera étonné du ſuccès que l'on aura par cette leſſive qui n'irrite jamais, ni ne cauſe aucune inflam-
Obs. VIII. mation. J'ai traité une jeune Demoiſelle ſcrophuleuſe, âgée

âgée d'environ dix ans, qui me fut amenée d'une petite Ville voisine de la nôtre, avec une main ressemblante à celle que l'on trouve dépeinte dans *M. A. Severin*, page 374^{e}. *de l'Pædarthrocace*: avec cette différence, que les doigts de ma malade étoient, de même que la main, tuméfiés à l'excès. Par le moyen de ma lessive, je suis parvenu à en diminuer plus des deux tiers. On lui avoit fait une ouverture dans la paume de la main, qui s'est cicatrisée, ainsi que deux autres qui se sont faites au-dessus. OBS. IX. A cette observation, j'en ajoute une autre, d'un jeune homme âgé d'environ quinze ans, peu formé pour son âge, qui avoit une tumeur scrophuleuse ouverte sous le jaret, de laquelle il a été guéri en très-peu de tems par le même remède.

Quant à l'extirpation que plusieurs Auteurs conseillent, on ne sçauroit y apporter trop d'attention. L'expérience a souvent fait voir que la maladie ne consistoit pas en la seule glande engorgée que l'on extirpoit; & la reproduction subite d'autres symptômes de scrophules a rendu l'opération infructueuse. D'ailleurs, il faut faire réflexion scrupuleusement aux vaisseaux principaux, dont la situation est quelquefois voisine des glandes scrophuleuses, & à la figure de ces glandes; parce que l'extirpation est délicate.

On demande présentement s'il convient d'ouvrir les tumeurs scrophuleuses, lorsque la matiere paroît être amassée en un foyer, & prête à percer les tégumens. Je crois que le plus sûr moyen est de la laisser agir elle-même, par plusieurs raisons. 1°. C'est qu'il est souvent arrivé que la résolution s'en est faite malgré les apparences d'ouverture prochaine. 2°. C'est que si la tumeur est au visage, ou au col, ou à quelqu'autre partie à découvert, on attribue toujours la difformité de la cicatrice, à l'impéritie, ou à la précipitation du Chirurgien. 3°. C'est qu'eü égard au traitement on ne gagne rien, étant obligé d'en user à peu près, comme si la tumeur n'étoit point ouverte. 4°. C'est que l'on peut ouvrir avant l'entiere maturation des matieres.

On ſera peut-être ſurpris du peu de remèdes que je propoſe : le mauvais ſuccès de ceux qui ont été mis en uſage juſqu'ici, tant par les Anciens que par les Modernes, m'a paru autoriſer cette réforme, étant aſſuré d'ailleurs par les cures que j'ai faites, qu'avec le peu qui a été preſcrit, on viendra à bout de vaincre une maladie que certains ont cru avoir guéri, lorſque la nature ſeule avoit opéré la guériſon à l'âge critique, & que les autres ont regardée comme honteuſe, incurable, épidémique, héréditaire, &c.

Cure préſervative des Ecrouelles.

Le meilleur moyen de la prévenir, conſiſte à tenir les jeunes gens qui vivent en commun, vêtus proprement, les faiſant laver ſouvent, & changer de linge. Il faut en hiver allumer des poëles dans les lieux qu'ils habitent, les nourrir avec des alimens les moins groſſiers, & les moins peſans que faire ſe pourra, obſervant de leur donner de tems en tems un Bol de ſavon d'Alicante, ou d'autre ſavon, & pour boiſſon, de l'eau de chaux ſeconde ; mettre dans leur pain de la poudre de romarin, d'anis, de ſaffran, de fenouil ; &c. dans le beau tems, renouveller ſouvent l'air des lieux où ils ſont renfermés, leur faire prendre un exercice modéré, & journalier, les occuper aſſidument au travail de corps, pour éviter la pareſſe.

DISSERTATION
SUR LES
ECROUELLES,

Où l'on tâche de déterminer le caractere des Tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpèces, leurs ſignes, & leur cure.

SUIVANT L'INTENTION DE L'ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE.

Par M. BORDEU.

L'ACADÉMIE a ſans doute jugé en propoſant un Problême ſur les Ecrouelles, que tout ce qui ſe trouve dans les Auteurs au ſujet de cette maladie, ne ſçauroit ſuffire, lorſqu'on veut procéder avec connoiſſance de cauſe, & d'une maniere avantageuſe pour les malades.

Il paroît qu'il n'eſt rien de plus juſte qu'un pareil jugement: & l'on ne peut voir en effet, ſans un étonnement ſingulier, combien les Auteurs s'accordent peu ſur cette matiere.

Il y en a qui ſe fixent ſur le cours de la lune, pour traiter les Ecrouelles; d'autres veulent les guérir en faiſant boire le malade dans un crâne enterré trois fois; ou bien en lui faiſant porter de la racine d'aigremoine

ou de vervene, pendue au col ; d'autres enfin, en lui faisant toucher les parties malades par le septiéme mâle, comme on le trouve dans bien des Auteurs qui ne sont pas même des plus anciens ; tels qu'un *Gruelingius*, un *Mizault*, & *Allen* lui-même.

Ces prétentions étonnantes ne sont que le résultat du peu de connoissance que l'on a de la maladie ; elles sont une suite de l'ignorance que la superstition accompagne toujours de près ; l'on sçait combien celle-ci s'est glissée dans le traitement des Ecrouelles.

Il est vrai qu'il y a des Médecins qui se sont formés un plan sur cette maladie ; *Galien* & son Ecole, *Rondelet*, *Baillou*, *Hecquet*, & bien d'autres, ont proposé des traitemens méthodiques, qui indiquent, au moins, que ces grands hommes se mettoient au-dessus des erreurs populaires, sans se livrer au pur Empirisme.

Il est vrai encore qu'il s'est trouvé de ces génies singuliers qui n'ont pas fait de façon de s'opposer aux idées ordinaires. *Potier* a avancé en propres termes, *qu'il ne sçauroit approuver ce que les Médecins disent de la cause & de la génération des Ecrouelles : on attribue*, dit-il, *leur origine a un certain mêlange de pituite ; mais ce n'est rien dire*, ajoute-t-il. *Baillou* rioit de ceux qui *promettent merveilles*, au sujet des Ecrouelles, & il dit que *ce mal se moque d'eux. Lommius* prétend que *strumæ omnes magno negotio tolluntur;* & *Rhases* n'avoit pû s'empêcher de s'écrier avant eux tous, que *ceux qui ont des Ecrouelles, ne vivent pas en assurance*. Qui ne sçait que cette maladie passe communément pour l'*opprobre de la Chirurgie ?*

Mais quels que soient les embarras que les différentes opinions, & les bévûes mêmes des Auteurs font naître, il ne faut pas se rebuter pour cela ; le Pirronisme seroit encore plus à craindre, que l'attachement servile à une méthode particuliere.

Pourquoi douterions-nous de la sincérité de bien des hommes respectables qui ont travaillé sur cette matiere ?

Pourquoi ne pas s'en rapporter à *Ruland*, qui assure avoir guéri des Ecrouelles avec son baume & son huile de soufre ; ainsi qu'à *Lotichius*, qui en a guéri par le secours des ventouses, des pilules céphaliques, & des emplâtres ; de même qu'à *Tragus* qui en a guéri aussi par la ligature ? Pourquoi ne pas compter sur ce que *Chauliac*, *Fuschius*, *Fumanellus*, *Baillou*, *Etmuller*, & plusieurs autres, assurent sur l'utilité des purgatifs réitérés dans cette maladie ? Il est des assertions de certains Auteurs qui font, pour ainsi dire, une sorte de loi.

On est même obligé de s'en rapporter jusqu'à un certain point, à quelques observations particulieres ; ainsi on peut assurer que *Pline*, ou ceux qu'il copioit, avoient quelque raison pour avancer que l'os de la queue de la raye, est bon pour les Ecrouelles ; de même qu'*Oribaze* qui recommande la chaux vive avec le miel ; *Panarole* qui fait grand cas des feuilles d'aloës, pilées & appliquées sur la partie ; *Gumanus*, qui vante les feuilles de pêcher ; enfin, *Fuller*, qui met la décoction des feuilles de tussilage, au rang des spécifiques pour les Ecrouelles.

Ces observations ne doivent pas servir de régle générale, sans doute ; mais elles peuvent trouver leur application dans un systême complet, tel que celui qu'on veut tâcher de trouver.

Cette découverte seroit toute faite, si on pouvoit s'en rapporter à de certaines gens que rien n'arrête, & qui avancent simplement, & avec beaucoup de confiance, comme *Dionis*, *qu'on guérit les Ecrouelles par un bon régime de vie, & par les remedes tant généraux que particuliers, comme la panacée, une opiate fondante, & l'application de l'emplâtre de Vigo.*

S'il ne falloit que suivre cette méthode, le traitement seroit aisé ; mais il faut peu compter sur de pareilles promesses, & sur ces régles générales ; on l'éprouve lorsqu'on en vient à leur application.

L'ACADÉMIE l'a très-bien senti, & ses doutes marquent assez sur quel pied il faut prendre certaines propositions hazardées, qui n'en imposent qu'à ceux qui n'ont aucune sorte d'expérience.

Il s'agit de profiter des lumieres de ceux qui nous ont précédés, & même de leurs fautes, s'il se peut. Il est important de joindre nos propres observations aux leurs; c'est le moyen de remplir les vûes de l'ACADÉMIE.

Ainsi, mettant à part toutes les ridicules histoires que l'ignorance a répandues sur le traitement des Ecrouelles, & qui sont marquées au coin de la superstition; profitant des opinions des Médecins systématiques, autant que des reproches que les plus séveres Praticiens leur ont fait; & enfin, rappellant les remarques précieuses des sages Observateurs, sans montrer trop de confiance pour ceux qui passent légérement sur les matieres, nous tâcherons d'éclaircir une question, aussi embrouillée par elle-même, que par tout ce qu'on en a dit.

Notre plan est simple; il est pris dans la Nature; il se réduit à un enchaînement de *Faits* & d'*Observations*, qu'on éclaircira les unes par les autres, en les liant autant qu'il se pourra; de façon que les discussions purement théoriques, soient la moindre partie de l'Ouvrage.

PREMIER FAIT.

On regarde ordinairement comme Ecrouelleux, ceux qui sont sujets à des fluxions aux yeux, à des maux aux oreilles, qui ont la lèvre supérieure gonflée, le nez morveux, rouge, & douloureux, les joues élargies, les glandes du col gorgées, & toutes les autres plus ou moins tuméfiées, le ventre bouffi, & les extrémités amaigries, les os recourbés.

Tous ces symptômes venant à se développer, les glandes du col suppurent, les yeux deviennent chassieux & s'éraillent, les lèvres se gercent, les extrémités des os

groffiffent, il fe forme des ulceres aux articulations, & ailleurs, la toux & la fiévre fe mettent de la partie; la maigreur, le marafme, & le dévoyement, précédent la mort de ceux qui fuccombent.

Ceux qui réfiftent, reftent avec des glandes gorgées au col, fous les aiffelles, & aux aînes, avec des ulceres & des caries aux os, avec des toux, des fiévres paffageres, des indigeftions plus ou moins fréquentes, & des tumeurs aux vifceres du bas-ventre.

Il y a des filles qui guériffent de toutes leurs infirmités, lorfque leurs régles paroiffent; comme des garçons qui deviennent fujets à quelque évacuation naturelle.

Il y a auffi des Sujets dans lefquels tous les mauvais fymptômes fe diffipent d'eux-mêmes, fans nulle forte de crife ou d'évacuation évidente.

Ces accidens arrivent à tout âge, aux enfans à la mammelle, ou lorfqu'ils vivent d'alimens folides, & foit qu'ils foient nés de parens reconnus écrouelleux, des gens du peuple, ou des nobles, malades ou fains, foit qu'on les tienne avec foin, ou qu'on les néglige dans le régime.

Les adultes y font auffi fujets, mais beaucoup moins que les enfans; les habitans des Villes, comme ceux des villages, fur-tout ceux qui habitent des lieux marécageux, les montagnes, & les bords des rivieres; ceux qui fe nourriffent mal.

Tel eft en racourci, l'hiftoire des Ecrouelles; ceux qui auront quelque expérience, reconnoîtront cette maladie à ce tableau; la plûpart des Auteurs qui en ont fait mention, l'ont décrite à peu près de cette façon.

Mais tous les fymptômes dont il eft queftion, ne fe trouvent pas toujours à la fois, dans le même Sujet; les uns font plus évidens que les autres, fuivant la différence des tempéramens. Les tumeurs aux glandes du col, d'où la maladie a tiré fa dénomination, font des fignes des plus ordinaires; bien des gens paroiffent s'arrêter à ceux-ci, & femblent croire qu'ils caractérifent uniquement

la maladie ; on verra dans la ſuite le fondement de cette opinion.

Nous n'avons beſoin pour le préſent, que de faire quelques réflexions, ſur la deſcription que nous venons de donner : elle vaut mieux, ce ſemble, que toutes ſortes de définition ; elle nous dirigera dans nos recherches, ſur cette maladie bizare & ſinguliere.

Le premier pas qu'il y ait à faire, eſt de tâcher de connoître autant qu'il ſe pourra, les cauſes de tous les ſymptômes des Ecrouelles, & de bien ſuivre les changemens dans leſquels paſſent les parties affectées ; c'eſt le moyen le plus aſſuré pour en venir à l'établiſſement d'une curation méthodique & heureuſe.

Les cauſes des Ecrouelles.

Ne nous aheurtons pas à courir après les premieres cauſes que nous ne connoîtrons vraiſemblablement jamais ; bornons-nous à découvrir par l'analogie, des rapports utiles à ceux qui ont l'eſprit de l'art.

Il eſt dit dans notre *premier Fait*, que les enfans ſont plus ſujets aux Ecrouelles, qui ſe montrent principalement à la tête, que les adultes ; l'expérience journaliere confirme cette vérité, que *Lommius* a apperçue ; car il dit avec bien d'autres Auteurs que, *ſtrumæ maximè pueris accidunt*.

Il ſuit de cette remarque, que l'état des liqueurs & des ſolides dans les enfans, eſt plus ſuſceptible des diſpoſitions écrouelleuſes, quelles qu'elles ſoient, que dans les adultes ; & que nous ſerons en droit d'avancer, que les adultes qui ſont attaqués des Ecrouelles, ont plus de rapport avec le tempérament des enfans, que ceux qui ne ſont pas ſujets à cette infirmité.

Mais quel eſt cet état particulier à la jeuneſſe ? en quoi conſiſte-t-il ? N'entrons pas dans des détails inutiles ; laiſſons parler la Nature, & ceux qui l'ont étudiée avec ſoin.

SECOND

SECOND FAIT.

Stahl a fort bien remarqué, après quelques Anciens, que les humeurs se portent en plus grande abondance, & avec beaucoup plus de force vers la tête pendant l'enfance, que pendant l'âge viril; le développement de l'embrion, que *Malpighi* a vû commencer par la tête, est une suite de cette tendance des liqueurs vers les parties supérieures.

Il ne faut donc pas être surpris, que les enfans soient sujets à des maux à la tête, au visage, au col, puisque le torrent du sang y dirige la plus grande partie des sucs excrémentitiels, & doit naturellement y faire des ravages. Ce torrent diminue avec l'âge, il change de direction; ces changemens fournissent la raison que nous cherchions; il n'est pas question de sçavoir comment ils se font, & quel est leur usage; il suffit qu'ils apprennent, pourquoi les glandes du col des enfans, s'engorgent plus aisément, que celles des adultes.

L'application de cette observation qu'on fera dans la suite, justifiera sa justesse; elle indique, en général, outre ce que nous venons d'en conclure, que les Ecrouelles sont de ces maladies, qui suivent quelquefois les mouvemens des humeurs.

Il y a encore dans les enfans, d'autres dispositions particulieres, qui les rendent plus sujets aux tumeurs des glandes, qui sont un des principaux symptômes des Ectrouelles; (1. *Fait.*) les solides & les liqueurs semblent concourir à favoriser la formation de ces sortes de tumeurs; il convient d'examiner cette vérité, & de la mettre dans un plus grand jour.

TROISIEME FAIT.

Toutes les parties de l'embrion, paroissent être des portions de pâte, de pulpe ou de bave, dans lesquelles

il eſt impoſſible de diſtinguer des vaiſſeaux ; la ſtructure organique ſe développe avec l'âge, plutôt ou plûtard, ſuivant l'uſage des parties ; les glandes ſont celles dans leſquelles ce développement ſe fait le plus lentement ; elles reſtent long-tems mollaſſes & paroiſſent ſans reſſort.

Tout le monde convient de la vérité de cette obſervation. Les *Malpighiens* & les *Ruiſchiens* y trouvent leur compte ; ceux qui auroient une autre opinion ſur la ſtructure des parties, ſeroient tout auſſi peu embarraſſés. Il y a des moyens de retourner les obſervations, ſuivant le ſyſtême qu'on embraſſe.

Il paroît qu'en donnant à ceux de *Malpighi* & de *Ruiſch*, l'étendue qui leur convient, & en les mariant, ſi l'on veut l'un avec l'autre, on peut encore aller plus loin, & prendre chaque partie de l'embrion, ſur le pied d'une portion de ſubſtance pâteuſe, qui ſe change enſuite en tiſſu cellulaire, & qui ſoutient les vaiſſeaux, ou les veſſicules, qui germent dans ſon intérieur.

Ce ne ſera ici, s'il le faut, qu'une façon d'énoncer ce que l'on apperçoit au premier coup d'œil : qu'un petit corps qui doit être muſcle, ou glande un jour, ſoit dans l'embrion, un morceau de pâte nourriciere, comme nous le penſons ; une eſpèce de matrice, propre à donner aux nerfs & aux vaiſſeaux, la tournure qui leur convient ; une portion de tiſſu cellulaire ; ou bien enfin, une grape de veſſicules, ou un peloton de vaiſſeaux & de houpes nerveuſes, peu importe pour ce que nous examinons ; encore une fois, chacun pourra s'en tenir à l'opinion qui lui paroîtra la plus vraiſemblable.

Il eſt toujours évident, que le mouvement eſt très-lent dans un corps auſſi peu élaſtique, que les rudimens de la glande, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi ; celle-ci même formée, reſte mollaſſe, pulpeuſe, & ſujette aux effets des mouvemens ſpontanés, que les humeurs peuvent prendre d'elles-mêmes dans ſa cavité ; la circulation s'y fait avec plus de lenteur que par-tout ail-

leurs; les liqueurs y ſont ſans action, elles y paroiſſent preſques paſſives, & elles ont beſoin d'etre excitées ou dégourdies.

Nous avouerons aux *Mécaniciens*, que les vibrations, & les oſcilations des ſolides, entrent pour beaucoup dans le mouvement qui fait l'accroiſſement des glandes & leur nutrition; mais nous croyons avec les *Chimiſtes* que les humeurs elles-mêmes, ont une ſorte de jeu par lequel elles deviennent plus égales, plus liantes, & plus actives; ce jeu ſe réduit vraiſemblablement, à un mêlange des parties entre elles, & avec les ſucs, que les vaiſſeaux ſanguins apportent; ces unions vivifient les humeurs qui croupiroient ſans cela.

Toutes les parties, & notamment les glandes, ſont donc, dans les jeunes Sujets, beaucoup moins élaſtiques que dans les adultes; on peut même conclure, ce ſemble, de ce que nous venons d'expoſer, que l'action des glandes, eſt moindre chez les enfans, par rapport à toutes les parties, que dans les adultes; en effet, il ne peut y avoir preſque aucun rapport, entre l'action des parties organiques déja formées dans l'enfant, & celle des glandes qui ne ſont qu'une eſpèce de pâte qui n'a preſque aucun reſſort; les glandes des adultes ont leur action particuliere, qui contrebalance, à certains égards, celle des autres parties; ces glandes réſiſtent par leur reſſort, celles des jeunes Sujets n'en ont point, & ne réſiſtent que par leur inertie; allons plus loin encore.

QUATRIEME FAIT.

La comparaiſon des humeurs des adultes, & de celles des enfans, prouve que celles-ci ſont moins élaſtiques, moins vives, & plus glaireuſes; le poids reſpectif de ces liqueurs, la différence de leur ténacité, & les changemens par où elles paſſent, lorſqu'on les expoſe à l'air libre, démontrent ce que nous avançons; les humeurs des enfans auroient trop peu de reſſort pour les adultes, & celles

des adultes feroient trop lourdes, trop maſſives, & trop fortes pour les enfans.

Suppoſons que la partie rouge du ſang, ſoit le réſultat de l'union des parties mucilagineuſes, & ſéreuſes, jointes par un *gluten* phlogiſtique ; il paroît qu'il y a plus de ce ciment phlogiſtique dans le ſang des adultes, que dans celui des enſans ; le ſang des premiers eſt plus intimément uni, ſes parties ſont plus rapprochées, elles ſont mieux liées, & elles s'oppoſent davantage à la déſunion à laquelle le ſang des enfans eſt plus ſujet.

Suppoſons encore que la bile ſoit un récrément, dont les parties ſont eſſentielles, pour donner aux humeurs, la tournure qui leur convient ; celles des adultes, ſont plus bilieuſes, que celles des enfans, elles ont auſſi communément, plus de penchant à tomber dans les changemens que ſoufre la bile, tandis que les autres ſe laiſſent beaucoup plus aller aux mouvemens ſpontanés auxquels le ſuc bilieux peut réſiſter.

Bien des gens trouveront peut-être à redire aux ſuppoſitions que nous faiſons ici ; mais qu'on les réduiſe à leur juſte valeur : nous ne les donnons que comme un moyen d'expliquer un fait qu'on ne ſçauroit déſavouer ; c'eſt que les liqueurs des jeunes Sujets ont plus de penchant à devenir acides, que celles des adultes.

CINQUIEME FAIT.

Il en eſt des liqueurs, comme des parties ſolides elles-mêmes ; chacun peut éprouver que celles-ci, ſur-tout les glandes, les ligamens, & les extrémités des os, fourniſſent dans les jeunes animaux un ſuc gélatineux qui devient beaucoup plutôt acide, que celui que fourniſſent les vieux ; l'acide eſt moins maſqué dans les parties des jeunes animaux, il s'y démontre davantage & plutôt.

On eſt donc en droit d'avancer, que les glandes, les os, & les tendons des enfans, livrés à eux-mêmes, & arroſés d'une liqueur qui ne s'oppoſe pas directement

aux mouvemens spontanés dont ils sont susceptibles, permettent le développement d'un acide plus ou moins rapproché, qui peut aisément faire beaucoup de ravages.

Or c'est précisément dans cette disposition des parties, que consiste, à notre avis, l'état écrouelleux.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, & dont chacun peut faire les applications convenables, fournit au moins des présomptions, qui favorisent une opinion que nous ne donnons pas pour nouvelle, & qu'on pourra trouver dans différens Auteurs : ce que nous dirons encore, l'établira plus évidemment, & nous mettra à même de la développer de plus en plus.

En effet, on convient (1. *Fait.*) que les gens qui habitent les bords des rivieres, & les montagnes, & qui se nourrissent de mauvais alimens, sont plus sujets aux Ecrouelles, que tous les autres ; il n'est point d'Auteur qui n'ait fait cette observation. *Dionis* a remarqué de plus, que *de cent Ecrouelleux qui se présentent, les trois quarts sont paysans ;* ce qui est plus vrai en France, que dans d'autres pays. Il est pourtant assuré, que quoique les habitans des villes, soient sujets à cette maladie, elle doit être regardée, comme appartenant plus particuliérement aux gens de la campagne, sur-tout aux montagnards.

Or l'*Eau*, l'*Air*, & les *Alimens* des montagnes, concourent à disposer la machine, aux Ecrouelles & à leurs suites ; elles favorisent l'état des humeurs, & des solides, dont nous parlions plus haut.

SIXIEME FAIT.

Hippocrate a avancé, que les eaux de neige, & de glace, sont toutes très-mauvaises, parce qu'une eau qui a été gelée, ne recouvre jamais sa premiere qualité ; *elle perd*, ajoute-t-il, *en se glaçant, ce qu'elle a de plus clair, de plus léger, & de plus doux.* L'Eau.

Quoiqu'il en soit, les eaux de tous les torrens qui se trouvent dans les montagnes, viennent de certains réservoirs toujours pleins de neige, & de glace ; elles sont crues, dures, & froides, chacun l'éprouve en les buvant ; & il est aisé d'appercevoir, que les gens qui en boivent habituellement, ne sont pas bien sains.

Il faut avouer que, comme le dit *Heister, on ignore la maniere dont cet élément opere pour causer des maladies,* (telles que les Ecrouelles) *quoiqu'on ait avancé un grand nombre d'opinions spécieuses sur ce sujet;* ce n'est pourtant pas à dire, qu'on ne puisse trouver quelques raisons d'un fait aussi évident; il paroît même, que quelques corollaires tirés de certaines observations avérées, suffisent pour éclaircir cette matiere.

Les eaux des montagnes ne prennent pas bien le savon, elles ne blanchissent pas le linge comme il faut, elles sont plus rudes au tact que toutes les autres; elles ne cuisent pas bien la viande, & les légumes ; elles les durcissent, au lieu de leur donner cette mollesse égale qui convient; elles ne font jamais du pain parfait.

N'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut, pour faire présumer qu'elles font sur la digestion à peu près les mêmes effets; elles se lient mal avec les parties qui doivent former le chyle ; elles ne se marient pas avec les sels, & les huiles du suc nourricier, & celui-ci devient par-là, moins liant, & moins coulant.

D'ailleurs, l'eau des torrens des montagnes, n'est pas égale à toutes les heures du jour; nous en connoissons plusieurs, dont l'eau n'est pas la même le matin, à midi, & le soir ; ces variations journalieres dépendent de l'action du soleil, qui fond plus ou moins les neiges, & des pluies, & des orages qui arrivent sur les montagnes. Quelles révolutions singulieres ne doit pas exciter une pareille eau ! *Hippocrate* l'a dit, *il est impossible, qu'une eau soit, en tout, semblable à une autre eau; les hommes qui boivent de toutes sortes d'eau, sont sujets à bien des maladies.* Les habitans des montagnes sont évidemment dans ce cas.

C'est à dessein, que nous ne disons rien du poids des différentes eaux ; on avance communément, que les plus légeres sont les meilleures ; nous avons pourtant observé, que celles des montagnes sont quelquefois plus légeres, que celles qui jaillissent dans les vallées : cependant il y a une grande différence pour leur bonté ; celle-ci dépend peut-etre d'une certaine terre, ou des sels, avec lesquels l'eau se joint ; la plus pure, celle qui approche le plus de l'état élémentaire, est trop vive, trop tenuë, trop dure.

Mais arrêtons-nous aux expériences dont nous venons de parler ; elles indiquent que les humeurs de ceux qui boivent de l'eau de neige, & des torrens, n'ont pas la lubricité, la douceur, & l'égalité convenables.

Les éloges qu'on fait de l'air des montagnes, peuvent en imposer ; les observations mêmes sur lesquelles on fonde ces éloges, sont souvent suspectes ; les *Citadins* habitués à l'air impur des grandes villes, se trouvent quelquefois à merveille de l'air des montagnes ; mais il agit alors, comme une sorte de médicament ; il est question de connoître les impressions qu'il fait sur ceux qui le respirent continuellement. L'Air.

Quels effets singuliers ne doit-il pas produire ? il change de constitution plusieurs fois dans le jour ; ici, il est toujours ombrageux, & froid ; là il s'échauffe prodigieusement pendant les fortes chaleurs, & devient tout d'un coup extrêmement frais, dès que le soleil disparoît. Il y a des vallées, où il reste des mois entiers, chargé de brouillards épais ; il y en a, où le soleil ne paroit presque point. Enfin, celui du pied des montagnes, est souvent marécageux ; & celui du sommet n'est respiré que difficilement, vû sa légereté.

Qui ne voit, que toutes ces variations doivent nécessairement porter sur la transpiration, & la rendre fort imparfaite.

D'ailleurs il semble, qu'on peut considérer l'air, comme l'eau ; celle-ci trop pure, trop élémentaire, porte.

ſur le tempérament, comme nous le diſions ci-deſſus; il faut de même peut-être que l'air ſoit chargé de certains miaſmes qui *maſquent* ſon reſſort, & qui l'adouciſſent, afin qu'il ſoit moins vif, & moins nuiſible.

S'il eſt vrai, que de certaines exhalaiſons dont l'air ſe charge, ſont comme autant de *mephitis* pernicieuſes aux animaux, & aux végétaux eux-mêmes; ne peut-on pas avancer auſſi, que les exhalaiſons douces, & nouvelles, des animaux, & des végétaux, rendent l'air plus analogue à la poitrine, & aux autres parties? Après tout, il ſemble que la nature ait craint de les expoſer à l'air le plus pur; la tranſpiration qui ſort du poumon, celle qui entoure tout le corps des animaux, charge l'air de certaines parties qui l'adouciſſent, & qui le rendent plus propre à l'animal qui va le reſpirer; ces préparations ſont une eſpèce de digeſtion à laquelle l'air doit ſe prêter, & à laquelle un air *vierge*, comme celui des montagnes, réſiſte peut-être trop.

Il n'y a qu'à faire attention à ce qui ſe paſſe dans les jeunes animaux, pour convenir de ce que nous avançons. Tous leurs ſens ont été munis de certaines forces qui s'oppoſent à l'effort des corps qui les environnent; l'organe de la vûe, celui de l'ouie, & la peau, elle-même, ne s'accoutument que peu à peu à leurs fonctions; le poumon a pour ſe préſerver des impreſſions de l'air, une grande quantité de tranſpiration; & c'eſt dans cette tranſpiration, qui fomente une chaleur convenable, que les animaux déja formés vivent, & que les jeunes grandiſſent. Prenez garde à la nature de l'air que ceux-ci reſpirent dans leurs nids, dans des grottes, ſous la terre, où l'air ne ſe renouvelle qu'imperceptiblement, tout comme dans un bercail. Enfin, voyez, comme les Bouchers & les Cuiſiniers engraiſſent & deviennent vigoureux, dans un atmoſphere que bien des gens craindroient.

Ces exemples, & bien d'autres que nous pourrions rapporter, prouvent que le froid, les vents & l'air ſubtil des montagnes, détruiſent l'atmoſphere animale, s'il

eſt

eſt permis de parler ainſi, ils mettent la peau à nud, ils l'irritent trop bruſquement, & conſéquemment ils la dérangent dans ſes fonctions.

On ne nous accuſera pas ſans doute d'ignorer, combien il eſt ſouvent important, de renouveller l'air trop chargé d'exhalaiſons pernicieuſes, mais il y a un milieu raiſonnable en toutes choſes; & encore une fois, l'air des montagnes ne nous paroit pas auſſi utile pour ceux qui en uſent habituellement, qu'il eſt agréable à ceux qui ne le reſpirent, que pendant les belles ſaiſons.

L'acide qui le contient, eſt moins *maſqué*, & peut-être plus abondant qu'il ne l'eſt dans les plaines; ce qui ſe prouve, ſoit par la grande quantité qu'on peut en ramaſſer, en renouvellant ſur une montagne l'expérience de *Stahl*, avec la diſſolution de ſel de tartre, ſoit en ne faiſant qu'une légere attention aux vives couleurs des fleurs des montagnes, & l'efficacité & la quantité des ſels que les plantes y contiennent, auſſi-bien qu'à celui qu'on trouve en cryſtaux, ſur la ſurface de la plûpart des rochers. On ſçait que tous ces phénomènes dépendent de la préſence d'un acide qui doit néceſſairement déranger la nature des humeurs des montagnards.

Rappellons, pour preuve ultérieure, les impreſſions que font la chaleur & le froid ſur les montagnes; on peut avancer qu'elles ne ſont pas précisément les mêmes qu'on ſent dans les villes, ou dans les plaines: le froid eſt ſec, vif & pénétrant ſur la montagne; c'eſt de lui qu'il convient de dire, *Penetrabile frigus adurit*, & la chaleur y eſt toujours mêlée d'une ſorte de fraicheur importune à bien des gens; oui, quelque chaud qu'il faſſe au ſoleil ſur une montagne, on ſent ſa peau picotée par un air vif, qui irrite en rafraichiſſant; on ſent en même-tems, le froid & le chaud; on eſt dans un état pareil à celui où l'on ſe trouve, lorſqu'on a paſſé deux ou trois nuits, & que l'on tâche de s'échauffer au ſoleil, ou devant un bon feu; la peau eſt dans un reſſerrement ſingulier, qui démontre ſa gêne.

Ainsi, sans parler des effets de la gravité, & de l'élasticité de l'air des montagnes, ni des vapeurs & des exhalaisons dont il s'y charge; nous nous en tenons à des observations, que tout le monde peut faire. Elles prouvent, que l'inconstance de cet air, le rend moins précieux, moins salutaire qu'on ne le croit communément. Nous parlerons plus spécialement un peu plus bas, de la modification que nous croyons qu'il donne aux liqueurs & aux solides.

Les Alimens. Le lait, le petit-lait, le fromage, & les farineux, sont la nourriture ordinaire des montagnards. Ils combinent différemment ces sortes de mets, pour en faire des bouillies, de la pâte, & du pain; ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est qu ils font aux Pyrenées avec le *Mays*, qui est leur bled le plus ordinaire, beaucoup de pain sans levain; ils font cuire la farine dans l'eau, ou le lait; ils en forment une pâte, qu'ils font griller sous la cendre; tous ces mêlanges n'ont pas été préparés par la fermentation? qui ne voit combien ils doivent être de difficile digestion; Ils forment une sorte de colle, ou de gluë, dont l'estomac ne peut se défaire qu'avec beaucoup de peine; le chyle qui en résulte, est visqueux, & lent, & il porte avec lui tous les principes de la fermentation; il a beaucoup plus de penchant à s'aigrir, que celui qui est fait avec la viande.

La masse des humeurs se ressent, sans doute, de cette disposition du chyle; il est évident que l'acide viendroit à prendre le dessus, si les travaux de la sanguification, & le mêlange des sucs bilieux ne s'y opposoient, & si les différentes excrétions ne l'emportoient à proportion qu'il se développe.

L'urine des habitans des montagnes, donne plus communément des signes d'acidité, que celle des gens des villes; nous avons éprouvé qu'elle rougit plus souvent le syrop violat; cette expérience, qu'il est aisé de refaire, n'est pas moins vraie, quoiqu'elle soit opposée, à ce que des Auteurs de réputation en ont dit. L'u-

rine des enfans sent principalement l'acide ; elle est souvent laiteuse, & se concret comme de la crême, ou de la colle légere.

La transpiration de ces mêmes habitans, est si évidemment chargée d'acides, qu'il est impossible de rester dans un endroit, où ils sont assemblés ; on y sent l'aigre le plus vif. Ainsi la nature fait son possible, pour chasser toutes les parties nuisibles, qu'un chyle mal travaillé fournit habituellement.

Mais à proportion que les urines, la transpiration, & les autres excrétions, emportent les acides superflus, les variations de l'air s'opposent, comme nous l'avons remarqué, à ces évacuations, elles les suspendent ou les dérangent. D'ailleurs, l'air lui-même chargé d'acide, le communique aux humeurs, & l'eau vive favorise l'action de ce sel, de maniere que les montagnards sont continuellement exposés à un enchaînement de causes qui fomentent l'acrimonie acide des humeurs, ou la disposition la plus prochaine aux Ecrouelles. (5. *Fait.*)

Il n'y a qu'à les voir, & étudier leur tempérament, pour en mieux juger ; quelque brillante que semble leur santé, quoiqu'il paroisse qu'ils n'ont rien à souhaiter à cet égard, & qu'on vante beaucoup leur embonpoint, il est de fait cependant, qu'ils ne sont pas aussi vigoureux, que les paysans des plaines ; ils sont mous, lents, paresseux, & moins capables qu'on ne pourroit le croire, de supporter de violens exercices ; en un mot, ils approchent de l'état qui caractérise le tempérament des enfans, ils ont avec eux des rapports qui font qu'ils sont sujets aux mêmes maladies.

SEPTIEME FAIT.

Rapportons ici une observation qui nous paroît singuliere, & peu connue, & que nous avons faite en ouvrant les cadavres de quelques enfans morts des Ecrouelles. Nous avons trouvé leur foye gros, & blanc, ou du

moins d'un jaune fort clair : la vésicule du fiel étoit pleine d'une substance blanche, & transparente, comme de la colle de poisson, & l'intérieur même du foye étoit sec & blanc, comme l'extérieur.

Ceci nous rappelle ce qui se passe dans les animaux que l'on nourrit avec de la pâte & du lait; leur foye devient fort gros, & fort blanc, il n'a ni la couleur, ni l'amertume qui caractérise ce viscere, dans les animaux vigoureux.

Qu'est-il arrivé à ces animaux ainsi engraissés? Il est évident que la bile a perdu son action, & que les liqueurs acides ont pris le dessus; le même accident arrive aux enfans Ecrouelleux. Cette preuve nous semble convaincante pour notre opinion; car enfin, les animaux engraissés, comme ceux dont nous parlons, deviennent sujets à des dépôts à la tête, & au croupion, qui ont bien du rapport avec les tumeurs Ecrouelleuses; & quoiqu'ils semblent fort sains, ils le sont bien moins que ceux de leur espèce qui sont maigres. D'ailleurs, les Ecrouelles ne maigrissent pas toujours les enfans qui les ont; il y en a au contraire, qui en sont attaqués & qui sont fort gras.

Mais éclaircissons, avant d'aller plus loin, une observation qui paroît contradictoire à celle que nous venons de rapporter, & qu'on ne manqueroit pas, sans doute, de nous opposer.

HUITIEME FAIT.

Il y a des Ecrouelleux d'un âge déja avancé, & qui sont évidemment bilieux ; ils sont maigres, jaunes, noirâtres; & enfin, on trouve après leur mort, leur foye d'un brun noirâtre, & la vésicule du fiel pleine d'une bile extrêmement jaune, épaisse, & abondante ; comment imaginer, que l'acide domine dans de pareils tempéramens ?

L'observation est vraie, mais elle ne conclud rien

contre nous. Ceux qui examineront les choses de près, verront que ces gens qui paroissent bilieux, ont en effet, des humeurs disposées à devenir acides; il y en a dont la bile est fort âcre, mais leurs sucs lymphatiques sont glaireux, & *acescens*, on diroit que les deux acrimonies existent dans ces tempéramens; ceci est plus conforme à l'observation, qu'à ce que l'on apprend dans les Auteurs classiques; comment concevoir que l'acide & l'alkali domine dans le même sujet?

Ce qu'il y a de positif, c'est que nous trouvons tous les jours des gens qui vômissent des matieres aigres & acides, & puis des sucs bilieux fort amers & fort âcres; il semble que ceux-ci soient si tenaces, qu'ils ne peuvent pas se mêler avec les premiers, & comme ils ne se mêlent point, chacun prend la tournure qui lui est naturelle, les sucs glaireux deviennent acides.

En un mot, tout concourt à prouver que les humeurs ont beaucoup de penchant à devenir acides, & qu'elles le sont même déja dans les Ecrouelleux. Examinons cette vérité plus particuliérement, tâchons de découvrir la disposition que les solides & les humeurs prennent.

Changemens dans lesquels passent les parties affectées.

NEUVIEME FAIT.

Ceux qui ont ouvert des cadavres de Sujets morts des Ecrouelles, se sont apperçus que toutes leurs glandes lymphatiques, notamment celles du col, & même souvent les glandes conglomerées, & les visceres glanduleux, sont plus ou moins engorgés, durcis, & comme on dit, skirreux, ou tuberculeux.

Mais on n'a pas exactement déterminé la nature de ces tumeurs, on ne les a pas suivies dans toutes les modifications qu'elles souffrent, on n'a pas assez bien marqué leurs différences. Voici nos observations à cet égard.

Tantôt les glandes sont simplement tuméfiées, ou

plus étendues que dans l'état naturel; la ſubſtance qui les compoſent, eſt une ſorte de parenchyme, ni trop dur, ni trop mou; on diroit que la glande a ſeulement groſſi.

Cet état eſt bien différent de celui où elles ſe trouvent deſſéchées, maigries, *recoquillees* ſur elles mêmes, ſans être toujours dures, comme ſi elles avoient été ſeulement arrêtées dans leur accroiſſement.

Tantôt elles ſont plus ou moins groſſes, dures, & calleuſes, comme de la coënne de lard; elles paroiſſent pleines d'une ſubſtance ligamenteuſe qui occupe leur cavité, leur écorce, ou quelqu'un de leurs cotés; cette ſubſtance naît ſouvent au centre, & s'étend vers la circonférence en maniere de rayons; il ſemble que la glande ait été déprimée, ſerrée, & que ſes différentes portions ſe ſoient collées pour compoſer un tout; ce qui paroît d'autant plus ſingulier, qu'il y en a ſouvent de ſemblables qui ont groſſi au lieu de diminuer.

Enfin, on les trouve quelquefois plus ou moins pleines d'une ſubſtance, comme du ſuif, de la graiſſe, de la chaux, ou de la terre blanchâtre.

Celles qui ont ſuppuré, ſont calleuſes, irréguliérement groſſies, ſouvent imbibées de ſucs étrangers, & *carnifiées*, ou dénaturées, au point qu'il eſt impoſſible de reconnoître la ſtructure naturelle qui les diſtingue des autres parties.

Au reſte, quelle que ſoit leur modification, elles ſont quelquefois renfermées dans une ſorte de capſule ligamenteuſe, cartilagineuſe, plus ou moins épaiſſe, & connue ſous le nom de kiſte; les glandes qui ſont ſimplement engorgées, & celles qui ſont deſſéchées, ſont moins communément enkiſtées que celles qui ſont devenues calleuſes. Le kiſte paroît beaucoup plus ordinairement dans celles qui ſont changées en ſubſtance ſébacée & pierreuſe, mais il ne s'y trouve pas toujours, même dans ces cas.

Ces obſervations reviendront, lorſqu'il ſera queſtion

du traitement des tumeurs Ecrouelleuses ; il s'agit ici de connoître, autant qu'il se pourra, la méchanique de ces changemens ; ils sont sans doute, une suite du dérangement qui arrive à la nutrition du corps glanduleux : & voici comment nous concevons ce dérangement.

La glande ayant pris quelque consistance, n'est qu'un peloton de substance cellulaire, sur lesquels les vaisseaux rampent & s'étendent singuliérement. (3. *Fait.*) Cette substance se développe par couches, dont les unes paroissent avant les autres, & se durcissent, dans le même rapport des humeurs aqueuses qui arriveront en grande quantité vers la glande ainsi constituée, engorgeront ses vaisseaux, & les relâcheront ; ils en rendront tout le parenchyme plus mollasse, plus gonflé ; ce qui sera l'engorgement simple de la glande.

Le suc nourricier étant appauvri, & se trouvant en petite quantité, ne sera porté que fort difficilement vers le corps glanduleux, où les vaisseaux sont presque sans ressort ; & celui-ci, ne se nourrissant presque plus, ne grossira point, au contraire, il se flétrira, & on le trouvera desséché & *r.petissé.*

Si ce suc est abondant, & en même-tems trop tenace, trop gluant, ou peu aqueux, la glande grossira pendant un tems, mais les feuillets de la substance cellulaire n'étant plus séparés par une rosée aqueuse qui leur est nécessaire, pour qu'ils ne se collent pas, se colleront en effet, ils ne formeront qu'un corps, la glande sera calleuse ou ligamenteuse, & ces callosités paroîtront le plus dans les endroits où la pression des vaisseaux aura été la plus forte.

Ce suc nourricier croupissant, livré à lui-même, & qui n'aura pas les qualités nécessaires pour former des lames de substance cellulaire, durables, s'aigrira & fermentera, sa constitution se bouleversera, il deviendra comme du suif, comme de la terre, suivant que ses mouvemens spontanés seront plus ou moins dérangés.

Or comme la glande, qui est elle-meme divisée en

mille & mille feuillets de ſubſtance cellulaire, eſt auſſi renfermée toute entiere dans des productions de cette ſubſtance; il eſt évident, qu'à proportion qu'elle groſſira, pluſieurs lames ſeront appliquées les unes contre les autres, ce qui formera le kiſte plus apparent, lorſque le ſuc nourricier eſt abondant, & qu'il s'épanche irréguliérement, parce qu'alors il eſt lui-même étendu en couches concentriques, par la preſſion des parties du voiſinage, & par les nouveaux ſucs qui entrent dans la cavité de la glande; ou bien en couches excentriques, ce qui fait des kiſtes multipliés qu'on trouve ſouvent dans un ſeul.

Quant à la *carnification* du corps glanduleux qui ſe trouve ſur-tout dans ceux qui ont ſuppuré; elle n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition irréguliere de la ſubſtance cellulaire qui prend le deſſus ſur toutes les autres parties; ce qui arrive dans toutes ſortes de cicatrices, comme nous le remarquons plus bas.

Telle eſt, à peu près, la méchanique de tous les changemens qui arrivent aux glandes des Ecrouelleux; des obſervations réitérées en démontrent les fondemens, & ce que les Auteurs en diſent, s'accommode fort bien à notre Théorie. En effet, *Tulpius* a remarqué dans les glandes d'un Ecrouelleux, une grande quantité de petits tubercules, comme des lupins, qui gardoient *toujours cet ordre, que les plus gros étoient ſur les plus petits; qui alloient toujours en diminuant, tant qu'ils étoient enfin comme des grains de ſéſame, qui ne laiſſoient pas d'avoir leur petite peau, de laquelle il pouvoit ſe former une petite Ecrouelle.* Ce qui revient à ce que nous avons dit, des couches de la ſubſtance cellulaire.

Ainſi *Rhodius* a guéri un tubercule aqueux au front, *qui ſe ſeroit*, dit-il, *converti en melliceris ou ſtéatôme.* Ce qui prouve l'épanchement d'une matiere propre à ſe *concrêtre* par degrés, comme nous l'avons dit; & *Riviere* a trouvé dans une Ecrouelle, *comme de l'eau claire, qui ſe ſeroit certainement épaiſſie*, ainſi que la matiere gluante,

que

que *Fabricius Hildanus* tiroit d'un skirre, & qui *s'appesantissoit à l'air.*

En un mot, il arrive à toutes les glandes, ce qui survient aux sublinguales qui se changent en grenouillettes, que *Salmuth*, *Thomas*, *Bartholin*, *Aquapendente*, *Severinus*, *Laillou*, & bien d'autres, ont vû contenir de la matiere, comme du blanc d'œuf, un suc mielleux, blanc ou noirâtre; ou une substance sébacée, ou plâtreuse. Nous avons vû ces glandes skirreuses, en imposer à des ignorans, qui les prenoient pour des vers, parce que les skirres remuoient dans les mouvemens de la langue. Au reste il n'est pas douteux que toutes les parties solides ne se ressentent dans les Ecrouelleux, de la disposition dans laquelle leurs glandes se trouvent; elles sont moins bien nourries, la substance cellulaire qui les forme en partie, n'a pas l'égalité & la ductilité convenables; ce qui doit nécessairement déranger la digestion, la transpiration & les autres excrétions plus ou moins sensiblement.

Les liqueurs sont de même plus ou moins atteintes des mauvaises tournures qui se développent plus évidemment dans les sucs des glandes; ce qui se prouve, outre ce que nous avons remarqué ci-dessus, en examinant attentivement le sang qu'on tire à des Ecrouelleux; on apperçoit aisément, qu'il est plus aqueux, plus glaireux, moins *rutilant*, moins vif, que celui des gens qui se portent bien; il a beaucoup de rapport avec le sang des filles qui ont les pâles couleurs, & quelque ressemblance avec le sang des hidropiques, c'est-à-dire, qu'il est moins bien travaillé; ce qui dépend du dérangement des fonctions dont nous parlions tout à l'heure.

Explication des symptômes ordinaires des Ecrouelles.

On peut la tirer aisément, de ce que nous avons établi sur les causes, & des observations que nous avons rapportées.

La partie plus affectée, celle qui résiste le moins au

penchant que toutes les humeurs ont à devenir acides, eſt ſans doute la partie blanche du ſang.

Nous croyons, pour étendre ce que nous avons inſinué plus haut, que c'eſt elle qui nourrit les différens organes, en s'appliquant couche par couche ſur les premieres fibres, comme M. *Duhamel* l'a démontré à l'Académie des Sciences, au ſujet de la lame extérieure du périoſte, qui fait l'accroiſſement dans les os.

Or ces feuillets compoſés d'une pâte mal travaillée, ne ſçauroient avoir la ſoupleſſe, & la conſiſtence convenables, ni s'arranger, comme il eſt néceſſaire, pour former des corps plus ou moins durs; ainſi, les os des Ecrouelleux, ſont ſujets à ſe plier & à groſſir irréguliérement, par la mauvaiſe diſpoſition du ſuc nourricier.

Toutes les glandes ſont par la même raiſon, & par rapport à celles que nous avons rapportées ailleurs ſujettes à des engorgemens plus ou moins conſidérables, que *Morton* attribuoit à ce que les vaiſſeaux des glandes, étoient diſpoſés non, *rectis lineis*, comme dans les muſcles, mais *ſpiratim, undè remora*; & comme les paupieres ſont compoſées dans leurs bords, de vaiſſeaux très grêles, & de petites glandes ſébacées, qui ont naturellement très-peu de reſſort; il eſt naturel que ces parties ſoient auſſi priſes à proportion plus que les autres, ce qui caractériſe la diſpoſition aux maux des yeux auxquels les Ecrouelleux ſont très-ſujets; diſpoſition qui augmente certainement dans les habitans des montagnes, par l'effort que font les yeux, en fixant ſouvent les rochers eſcarpés, couverts de neige, ou éclairés par les rayons du ſoleil, comme chacun peut l'éprouver aiſément.

En effet, il n'eſt perſonne qui en parcourant les montagnes, ne ſe ſente la vûe très-fatiguée, & les yeux atteints d'une ſorte de cuiſſon fort incommode; nous avons vû des gens qui avoient acquis par-là, l'habitude de clignoter, dont ils ne ſe défaiſoient qu'avec peine dans les plaines; joint à ce que l'air, les brouillards, & les

différentes vapeurs des vallées, ou des gorges des montagnes, portent nécessairement sur la vûe.

Le nez, ou du moins, les membranes qui le tapissent intérieurement, ainsi que les lèvres, étant de même, très-garnies de glandes, & formées par une substance cellulaire fort lâche, il n'est pas surprenant qu'elles s'engorgent dans les Ecrouelleux, au plus léger changement de tems, parce qu'elles sont plus délicates, & plus sensibles, qu'elles ne devroient l'être.

Les Anatomistes qui ont observé les différens degrés d'accroissement dans le fœtus, sçavent comment, & avec quelle lenteur, la lèvre supérieure se forme; & combien, si on peut s'exprimer ainsi, la Nature évite difficilement le bec de liévre naturel. *Blondel* a tiré parti de cette remarque, contre l'opinion de ceux qui croyent que l'imagination de la mere fait de certaines impressions sur l'enfant; nous en concluerons, qu'il paroît naturel de penser que cette lèvre supérieure, formée d'un suc nourricier mal constitué, & plus nouvelle que toutes les autres parties, soit aussi plus mollasse, & ait plus de penchant à s'étendre dans ceux qui sont nés de parens Ecrouelleux; ce qui revient à ce que nous observions ci-dessus, sur l'engorgement des glandes.

Les gencives mêmes des Ecrouelleux, se ressentent de la mauvaise constitution de la substance cellulaire, non point qu'elles soient constamment rougeâtres, bouffies, mollasses, & saignantes, comme dans bien des scorbuts décidés; mais c'est qu'elles sont souvent *blafardes*, calleuses, desséchées irréguliérement, & racornies, comme dans certaines espèces de scorbut, qui ne sont quelquefois, comme on le sçait, que des Ecrouelles déguisées; cette disposition des gencives, pour le dire ici en passant, fait que les habitans des montagnes, paroissent avoir les dent beaucoup plus longues, que les habitans des villes; cette grosseur apparente, & l'éclat qui en résulte, en imposent quelquefois; on prend au premier coup d'œil, des bouches gâtées, pour des bou-

ches fort saines, comme *Bunon* Dentiste l'a remarqué; en un mot, les gencives des montagnards ne sont pas ordinairement aussi souples, aussi douces, aussi liantes, que celles des habitans de la plaine, & ces vices sont beaucoup plus marqués dans ceux qui sont évidemment Ecrouelleux; leurs dents ne durent pas long-tems, elles ont en général l'émail peu luisant, peu cassant, & sujet à la carie.

Enfin, comme les parotides, & les maxillaires, tiennent une bonne partie du fond du visage, il est évident, que pour peu qu'elles soient tuméfiées, la portion inférieure de la face s'élargira; ce qui établira la disposition que les Praticiens nomment quelquefois *ganache*.

Au reste, nous sommes bien assurés, d'avoir observé, que bien des enfans Ecrouelleux ont le col court & gros, la mâchoire inférieure plus étendue qu'à l'ordinaire, la bouche plus grande, les lèvres plus grosses; ce qui est naturel aux habitans de certaines vallées des Pyrénées. *Lommius* a dit : *Pueris accidunt strumæ, si breve his collum, & pressa tempora, & largæ maxillæ.*

N'oublions pas que tous les symptômes dont nous parlons, paroissent plus dans la jeunesse qu'à tout autre âge; non-seulement, parce que les parties croissent actuellement, & qu'elles prennent les modifications dépendantes de la disposition du suc nourricer; mais encore, parce que, comme nous le remarquions (2. *Fait.*) d'après *Sthal*, le torrent des liqueurs est dirigé vers la tête dans le jeune âge, & parce que comme *Dionis* l'a dit, les enfans mangent souvent, & tiennent toujours leurs glandes salivaires en haleine; ce qui fait, qu'il s'y passe à proportion plus de changement, qu'aux extrémités; au contraire, le torrent des humeurs changeant avec l'âge, les maladies se portent ailleurs qu'à la tête, ce qui a été remarqué; car il est rare, comme nous le dirons ailleurs, que les Ecrouelles se démontrent pour la premiere fois dans les adultes, par des glandes au col.

Quoiqu'il en soit, en voilà ce semble assez, pour

rendre raison des symptômes que nous avons examinés, ainsi que de bien d'autres, tels que les maladies de la poitrine, celles du bas-ventre, & les ulceres irréguliers, auxquels les Ecrouelleux sont sujets, & qu'on voit dépendre évidemment de la cause que nous avons assignée. Passons de suite à d'autres symptomes plus importans, ou qui sont du moins plus particuliérement du ressort de la maladie dont nous parlons.

Remarques sur quelques symptômes singuliers.

DIXIEME FAIT.

Des Observations réitérées nous ont appris : 1°. Que tous les symptômes des Ecrouelles se dissipent quelquefois, dans les filles, à l'âge de puberté, lorsque leurs regles paroissent, ainsi que dans les enfans mâles, dont la constitution change avec l'âge, & devient bilieuse, & hémorroïdale, soit qu'il y ait des évacuations sensibles, ou qu'il n'y en ait point. 2°. Qu'un ulcere ou une dartre diminuent ou augmentent les tumeurs Ecrouelleuses dans bien des Sujets, suivant que l'écoulement est plus ou moins copieux. 3°. Que les tumeurs Ecrouelleuses, ou les ulceres déterminés, sont souvent de bon augure, & délivrent tout le corps de bien des incommodités qui paroissent, si les tumeurs diminuent d'elles-mêmes, si les ulceres se dessèchent, ou si l'on vient à les faire disparoître : & 4°. Enfin, que les tumeurs Ecrouelleuses, vont & viennent quelquefois, & se transportent d'un endroit du corps à l'autre.

On trouve dans les différens Auteurs, des Observations qui sont conformes à celles que nous rapportons. Nous nous contenterons de citer *Riviere*, qui a vû des Ecrouelles au col, à la suite d'une suspension des régles ; *Fabrice Hildan* qui a observé des tumeurs Ecrouelleuses à une jambe par la suppression d'un écoulement qui se faisoit autrefois vers l'œil ; *Amatus Lusitanus* qui parle

de quelques tumeurs Ecrouelleuſes qui alloient du col aux tempes, & de-là à la nuque ; *Jacotius* qui a vû des tumeurs au col, diſſipées par des ulceres à la tête, formés par une grande quantité de poux ; ſans parler de *Baillou*, qui a vû dans un enfant, des tumeurs qui alloient & venoient ; ni de *Warton*, qui obſerve que, *Juvenes cælibes ſtrumoſi fiunt, poſteà verò matrimonio ſponte curantur ;* ni enfin de bien d'autres, que chacun peut conſulter.

Tous ces ſymptômes ne ſçauroient être attribués uniquement à la cauſe dont nous avons parlé ; mais ils ont un rapport immédiat avec les différens mouvemens organiques, qui donnent aux humeurs, des directions particulieres, & qui développent même des maladies qui étoient cachées, ou aſſoupies.

La théorie de ces mouvemens, n'eſt pas de ce lieu ; elle regarde la plûpart des maladies tant croniques, que aiguës, & elle tient ſur-tout à la théorie des métaſtaſes de certains ulceres, & des cauteres, dont l'Académie de Chirurgie vient de propoſer l'examen pour le Prix de l'année 1753.

Il ſuffit que nous ſçachions, que quelle que ſoit la méchanique de ces mouvemens, il y en a qui cantonnent, pour ainſi dire, toute la diſpoſition Ecrouelleuſe dans un endroit, & qui la tranſportent d'un lieu à un autre. Il en eſt comme des cancers auxquels la moindre cauſe donne naiſſance dans les Sujets mal conſtitués ; puiſque *Baillou* en a vû ſurvenir au nez, à la ſuite d'une plaie faite, en arrachant un poil, &c.

Ce n'eſt pourtant pas à dire, que nous penſions que tout le levain Ecrouelleux va toujours former un dépôt particulier, ou bien, ſe répandre plus ou moins dans les humeurs ; nous l'avons déja inſinué, nous regardons les Ecrouelles, comme une maladie générale du ſuc nourricier, maladie qui ſe démontre dans une partie plutôt que dans une autre, ſuivant la diſpoſition particuliere de cette partie, ou ſuivant les directions des mouve-

mens des vaisseaux & des nerfs, & des mouvemens toniques de toutes les portions de la substance cellulaire qui ont acqui, la consistence des membranes. *Hecquet* a donné pour la cause des Ecrouelles, le suc nerveux dépravé dans la huitiéme paire. Encore une fois, nous ne sçaurions aller plus avant sur cette matiere, sans nous écarter du sujet que nous traitons; ajoutons seulement, que ceux qui ont regardé les Ecrouelles comme une maladie particuliere du col, ont pris un seul symptôme pour toute la maladie; les glandes au col, sont l'effet de la disposition Ecrouelleuse, & des mouvemens qui la développent dans cet endroit plutôt que dans un autre, par les raisons que nous avons indiqué plus d'une fois, & qui ont fait qu'on a comparé cette infirmité à une maladie des cochons, qui en ont en effet, une pareille, tant peut-être, à cause du siége de la maladie elle-même, qu'à cause que ceux qui ont le col garni de tumeurs, font souvent, comme nous l'avons remarqué, en respirant, & en toussant, un bruit pareil à celui que font les cochons.

Voyons, avant d'aller plus loin, si les tumeurs à la glande thiroïde, & les gouëtres, sont des symptômes des Ecrouelles. Les Auteurs paroissent partagés là-dessus, & nous avons vû des gouëtres, avec des Ecrouelles, mais moins communément, que des gouëtres sans Ecrouelles; il semble que la premiere incommodité, soit un supplément de la derniere, dans les habitans des vallées des Pyrénées; car la plûpart, sur-tout les femmes, ont des gouëtres, ou des Ecrouelles, & quelquefois l'un & l'autre.

Au reste, quoique *Freind* prétende que les tumeurs à la thiroïde sont scrophuleuses, mais non point les tumeurs des tégumens de cette glande, qu'il nomme des gouëtres, nous croyons que toutes les tumeurs au col, excepté celles qui viennent par quelque accident, ou à la suite d'une inflammation, ne sont que les symptômes d'une disposition Ecrouelleuse plus ou moins détermi-

née. Ce qui nous engage à penser ainsi, c'est qu'outre que le traitement & la théorie de ces deux maladies sont les mêmes, nous avons observé qu'il y a des cantons entiers dans nos vallées, dans lesquels les femmes ont presque toutes des gouëtres, & qui ne sont séparés d'autres cantons, où l'on ne trouve presque point de gouëtre, que par un torrent; avec ceci de singulier, que les habitans des deux bords du torrent se nourrissent de même, boivent de la même eau, qui est pour l'ordinaire, celle du torrent mitoyen; mais que les villages dont les habitans sont sujets aux gouëtres, sont tournés vers le Nord, aux pieds des montagnes, qui leur cachent le soleil levant, au lieu que les autres sont au Levant & au Midi; ce qui prouve évidemment, que la formation des gouëtres dépend moins de la nature de l'eau, à laquelle on les attribue généralement, que de l'action du soleil, ou de l'air plus ou moins chaud, qui fait sur le corps des impressions générales, dont les gouëtres ne sont que les symptômes; impression qui n'est autre chose, que la disposition Ecrouelleuse.

Ceci nous conduit naturellement à une réflexion de *Chauliac*, que nous ne sçaurions rendre mieux que *Joubert*, son Traducteur, qui dit, que *glande*, *écrouelle*, *nœud*, *loupe*, *tortuë*, *nate*, *gouetre & bubon fugilin*, *sont mis sous le genre des exitures*, *& excroissances phlegmatiques*. Tout le monde conviendra aisément, que toutes ces maladies ont bien des rapports; c'est ce que *Wiseman* a prétendu, lorsqu'il dit, d'après *Allen*, que *Struma*, *seu scrophula*, *ubique in glandulas*, *musculos*, *membranas*, *in ipsa ossa*, *incidit*, & que le *spina ventosa est hujus morbi species*. Toutes ces tumeurs peuvent être comprises, comme on le fait ordinairement, dans la classe des tumeurs froides; ainsi, il paroît qu'il est inutile d'entrer dans de longs détails, pour concilier les Auteurs, sur les différences qu'ils trouvent entre ces maladies. Ceux qui voudront distinguer comme *Warton*, *struma*, de *scrophula*, ou regarder avec *Severinus* le *pædartrocace*, comme une

une tumeur Ecrouelleuse, ou considérer celle-ci comme une espèce de skirre, avec *Rondelet*, sont au fond, très-libres ; cependant, il est bon de se fixer, jusqu'à un certain point, & de ne pas regarder tous les skirres, les stéatomes & les loupes, comme de vraies Ecrouelles. Ce sont, si l'on veut, des maladies, qui n'en diffèrent que par quelques nuances, mais ces différences sont essentielles à connoître ; nous ne sçaurions par conséquent regarder dans toutes les occasions, comme des Ecrouelles véritables, les tumeurs au col, qui sont la suite des inflammations, quoiqu'on le trouve en termes exprès, dans le Livre de *Glandulis*, attribué à *Hippocrate*. Il ne convient pas de décider légérement qu'une maladie est Ecrouelleuse, ne fût-ce qu'à cause de l'impression, qu'une semblable décision fait toujours sur le malade, & sur les assistans. Il faut d'ailleurs, distinguer les différens degrés d'une maladie, ses commencemens, d'avec son développement, & son état fixe, comme nous le dirons plus bas. (Voy. *Traitement particulier des differens états des Ecrouelles.*)

Au reste, telle est la nature de bien des maladies, qu'elles ont souvent, quoique différentes dans leur origine, une même fin. On a dit que la plûpart des maladies croniques, peuvent dégénérer en scorbut ; on peut de même avancer, que bien des maladies finissent, en prenant un caractere Ecrouelleux.

Nous avons vû des dépôts de lait dans les femmes, aux mammelles, ou dans d'autres parties, auxquels succédoient à la longue, la carnification de quelques os, la formation de plusieurs glandes au col, & aux aisselles ; & enfin, des ulcéres, dont le pus étoit liquide, & mal travaillé, & les chairs baveuses & blanchâtres.

Nous avons encore vû les cancers, la vérole, la galle, les dartres, & l'excrétion de la sueur arrêtée, sous les aisselles, ou aux pieds, dégénérer de même en Ecrouelles très-bien caractérisées, ainsi que d'autres maladies. L'état Ecrouelleux étoit secondaire dans ces cas, au lieu

qu'il eſt indépendant de toute autre maladie dans les Ecrouelleux ordinaires, dans ceux qui ont cette maladie par leur conſtitution naturelle & par celle du climat qu'ils habitent, &c.

Contagion des Ecrouelles.

Voyons enfin, ſi les Ecrouelles peuvent ſe communiquer d'un ſujet à l'autre. Les Auteurs ne nous éclairent pas à cet égard; contentons-nous de nos propres obſervations. Une jeune fille très-bien conſtituée épouſa un homme de famille Ecrouelleuſe, & elle fut atteinte de la maladie, dont le mari mourut.

Une jeune femme dont l'époux eut la galle, & puis les Ecrouelles, eut elle-même la galle & les Ecrouelles.

Un homme dont la femme mourut pulmonique à la ſuite des tumeurs Ecrouelleuſes, devint lui-même pulmonique, & mourut de cette maladie.

Il eſt fort ordinaire de voir que les nourrices Ecrouelleuſes, communiquent leur mal à leurs nourriſſons; nous avons vû cela, même dans les brebis, qui ont quelquefois des tumeurs au col, fort ſemblables aux tumeurs Ecrouelleuſes.

Quant à ce qui concerne la communication des Ecrouelles des peres & des meres aux enfans, elle eſt aſſez connue.

Ainſi nous croyons que les Ecrouelles peuvent ſe communiquer quelquefois, comme la vérole ou la galle; mais ce ſoupçon de contagion eſt peu allarmant; parce qu'il eſt aſſuré que quelqu'un n'en eſt atteint que très-difficilement, à moins qu'il n'ait du penchant à la maladie, ce que d'autres obſervations qu'il eſt inutile de rapporter, nous ont appris.

Il exiſte donc dans la Nature, une ſorte de miaſme ſcrophuleux, qui eſt ſans doute, formé quelquefois, par les révolutions qui arrivent aux différentes humeurs, & qui peut fort bien, en paſſant d'un ſujet à l'autre, aller

comme le levain dans la pâte, gâter des humeurs saines; mais encore une fois, il faut qu'il trouve une disposition particuliere dans le sujet pour y agir, il a besoin d'y être mis en action par un certain jeu des organes, & par l'état particulier des liqueurs. Quoiqu'il en soit, ces questions qui ne sont après tout, que de pure curiosité, ne regardent pas plus spécialement les Ecrouelles, que tant d'autres maladies. Passons à quelque chose de plus essentiel.

Traitement général des Ecrouelles.

Il ne faut pas moins, pour guérir un Ecrouelleux décidé, que changer entiérement sa constitution, ou donner une nouvelle tournure à son tempérament. Il seroit inutile de s'attacher aux symptômes uniquement, il est important d aller à la cause.

Le penchant que les humeurs ont à s'aigrir dans cette maladie, & le peu de consistence qu'a acquis le suc nourricier sont nécessairement accompagnés d'un dérangement plus ou moins sensible dans la digestion, & dans la transpiration, comme on peut aisément le conclure de tout ce que nous avons dit jusqu'ici ; ce que nous avons déja remarqué ci-dessus.

Il est essentiel de porter d'abord ses vûes sur les premieres voies, puisque c'est dans ces parties, que prend sa source une humeur pernicieuse, qu'il faut nécessairement épuiser, & que d'ailleurs, elles influent singuliérement, & par une méchanique peu connue, sur toutes les fonctions.

Les purgatifs sont nécessaires; quelques bons Praticiens, que nous avons indiqués au commencement, les conseillent. *Aux Ecrouelles*, dit *Joubert*, d'après *Chauliac, les purgatifs font grand profit. Etmuller* veut qu'on y emploie l'hellebore noire. *Baillou* conseille une poudre laxative; & enfin, l'usage du mercure doux est recommandé par tout le monde, pour cete maladie. Purgatifs. Emétiques.

Il est vrai qu'il paroît qu'on donne ce dernier remède à titre d'altérant, & que la plûpart des Auteurs n'ont pas fait grand usage des purgatifs décidés pour les Ecrouelles. Nous n'en trouvons gueres qui ayent vanté l'usage des vomitifs autant que *Fuschius*; il dit que, *vomitus debet assiduè provocari ad scrophulas.* Malgré cela, les vomitifs ont été communément regardés comme des remèdes trop vifs, ce qui est enfin dégénéré en habitude, qui a souvent en Médecine la force de loi.

Mais ayant réfléchi sur ce que *Galien*, & après lui *Montanus*, disent avoir guéri des skirres cancéreux, par des purgatifs réitérés, & l'expérience nous ayant instruit là-dessus, nous ne sçaurions nous empêcher de dire, que quelle que soit la disposition d'un Ecrouelleux, les purgatifs réitérés font toujours de bons effets sur lui, pourvû qu'il soit en état d'en supporter l'action; les vômitifs mêmes, donnés plus souvent qu'on ne pourroit le croire, nous ont toujours paru avoir des succès très-heureux.

D'un côté, l'évacuation souvent copieuse des sucs glaireux, qu'ils procurent dans cette maladie, dégage efficacement les premieres voies, répare le défaut de transpiration, remet la digestion, & emporte des levains de matiere acide, & d'autre part, ces remèdes remettent le ton des nerfs gastriques, & redonnent par-là, une force notable à toutes les parties du corps.

En un mot, les vômitifs, & les purgatifs, employés sagement, mais avec une confiance & une fermeté qu'on acquiert par les succès, sont aussi néceffaires dans les Ecrouelles, que dans toutes les autres maladies croniques & aiguës.

C'est au Praticien éclairé à préparer le corps par la saignée & les autres remèdes ordinaires, & à bien saisir les contre-indications qui peuvent se présenter, par l'état de la poitrine & du bas-ventre. Mais plusieurs exemples nous ont appris qu'il ne faut pas trop s'amuser à des remèdes préparatoires, ni se multiplier à soi-même, par des idées puisées dans la théorie, les motifs de

crainte : nous ne nous sommes faits les loix dont nous parlons, qu'après avoir vu des cas où nous n'osions pas nous décider, & qui réussissoient entre les mains de gens plus hardis que nous. Ceci pourroit regarder d'autres maladies que les Ecrouelles ; mais c'est à celle-là seulement, que nous nous bornons ici.

Le vomitif qui nous a paru lui être le plus approprié, est l'*ipecacuanha*. On a dit, qu'il fondoit les sucs visqueux des premieres voies ; ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il en fait souvent rendre une quantité prodigieuse ; nous osons en appeller à l'expérience. Qu'on le donne dans ces enfans, dont le col est gorgé, & bouffi dans sa totalité ; dans ces filles, qui ont des glandes au col, des maux aux yeux, & qui sont dans un abattement général ; ainsi que dans ceux qui ont de vieux ulceres Ecrouelleux ; on verra malgré les terreurs paniques des malades, que tout change en bien, deux ou trois jours après l'effet du vômitif. Nous n'indiquons ici aucun cas que nous n'ayons vû bien des fois, avec toute la réflexion qu'ils exigent.

Quant à l'espèce des purgatifs, les doux, tels que la manne & la casse, nous ont manqué quelquefois, quoiqu'ils procurassent des évacuations ; elles n'étoient pas plenieres, si on peut parler ainsi, elles ne nous paroissoient être, que l'excrétion des humeurs déja mobiles, & contenues dans les intestins, dont l'intérieur étant enduit d'un vernis glaireux, avoit besoin d'être irrité, jusqu'à un certain point ; aussi, nous sommes-nous restraints à employer en pareil cas, autant qu'il est possible, le séné & le jalap, dont l'usage devient si rare, parcequ'ils excitent quelquefois de certaines douleurs passageres, comme si ces douleurs mêmes, que l'on prétend éviter, n'étoient pas l'effort le plus salutaire qui puisse arriver aux intestins, & la suite nécessaire de l'heureuse impression des remèdes. Nous employons aussi souvent les purgatifs avec le quinquina, dont nous parlerons ci-dessous ; les sels catartiques nous sembleroient

convenir à certains égards, mais nous n'avons point d'expérience là-dessus, & nous laissons ce point à discuter, à ceux qui ont accoutumé de les employer plus que nous ne le faisons.

Absorbans. Les absorbans sont presque de tous les remèdes pris intérieurement, ceux qui ont le plus réuni le suffrage des différens Auteurs. Il en est peu qui n'en recommandent l'usage, comme *Etmuller, Ruland*, & tant d'autres. L'éponge brûlée & la pierre ponce, ont été très-communément données pour tels. *Thomas Burnet* parle de quelqu'un, qui juroit qu'il avoit souvent guéri des Ecrouelles avec des pilules faites de miel, & les cendres d'une taupe.

Tous ces témoignages ne peuvent que donner un grand poids à l'usage de ces remèdes, qui sont aussi employés ordinairement dans les Pyrénées ; on en combat les gouëtres, comme les Ecrouelles, & nous en avons vû quelquefois des effets surprenans.

Nous employons les absorbans les plus communs, comme les plus assurés ; tels sont les coraux, les yeux d'écrevisse, & la magnésie blanche, que nous avons vû que des Charlatans gardoient comme un secret rare & précieux, & dont ils n'accordoient la connoissance qu'à ceux qui avoient en eux une confiance aveugle, & à l'épreuve ; ou bien, à ceux qui la leur payoient bien cher.

Ces remèdes n'agissent pas tant, sans doute, en enlevant aux sucs contenus dans les premieres voies, quelques parties d'acide auxquels ils se joignent, qu'en purgeant souvent très-efficacement par leur union avec ces acides ; ce que nous avons vû arriver à la magnésie blanche, avec un succès marqué. D'ailleurs, ils réveillent aussi l'action de l'estomac & des intestins, qui étant irrités dans une seule partie, reprennent leur jeu dans toute leur longueur ; ce que *Junker* a très-bien remarqué après *Stahl* ; or c'est de cette action tonique, sur-ajoutée aux intestins des Ecrouelleux, que nous attendons la

révolution favorable à leurs premieres voies.

Baillou nous ayant indiqué l'usage de la pimprenelle, de la véronique, & de la fumeterre dans les Ecrouelles, & ayant trouvé dans *Thomas Burnet*, le chamædris & la scolopandre en décoction, fort vantées pour la même maladie; nous avons jugé, vû la constitution glaireuse ou pituiteuse de l'estomac, de ceux qui en sont atteints, & l'inertie assez évidente dans laquelle leur bile se trouve, que les amers étoient très convenables dans ces cas. Amers. Quinquina.

Nous nous sommes bornés au Quinquina, que nous regardons comme un des stomachiques des plus efficaces. Il n'a jamais manqué de redonner l'appétit, de dissiper les langueurs d'estomac, & la sorte de dévoyement & de foiblesse qui arrivent souvent aux Ecrouelleux, bien entendu que nous avions fait précéder les évacuans.

D'ailleurs, le Quinquina est un des amers qui étend le plus évidemment son action sur le sang, & sur toute la machine. Les belles cures que *Morton* a fait avec ce remède (& qui le lui ont fait trop vanter) suffiroient pour établir ce que nous avançons, si l'on ne sçavoit outre cela, les effets surprenans qu'il a produit sur quelques gangrénes. Nous lui avons vû, pour ce qui nous concerne, opérer des guérisons, qui semblent incroyables; & pour nous renfermer dans la maladie que nous traitons, nous avons souvent observé, comme nous venons de le dire, qu'il redonne l'action, le jeu de la respiration, la couleur & la gaïeté aux Ecrouelleux, & qu'il change en moins de tems qu'on ne sçauroit le croire, l'état de leurs ulceres, en leur donnant un coup d'œil, une consistence, & une sensibilité quelquefois nécessaire, ce que les baumes ne produisent pas; joint à ce qu'il y a presque toujours dans les Ecrouelleux, des espèces de redoublemens de fièvre, de douleurs, ou de tumeurs, plus ou moins marqués: ce qui vient de la débilité de leur estomac, qu'il faut souvent relever avec les précautions convenables.

Anti-scorbutiques. Nous avons encore tiré de grands avantages de l'usage des anti-scorbutiques alkalins, tels que le cresson & le cocléaria, dont il n'est pas nécessaire de vanter la vertu, & dont on voit évidemment le rapport avec l'état glaireux, & tendant à l'acidité, qui rend les humeurs des Ecrouelleux sans presque aucune vivacité, & leurs solides sans jeu.

Ainsi l'ipécacuanha & les purgatifs réitérés, l'usage des absorbans, des plantes cruciferes, & du quinquina, différemment combinés, & administrés avec les précautions convenables, suivant que le cas l'exige, sont les principaux secours que nous fournissons aux premieres voies des Ecrouelleux, afin de leur donner la force nécessaire, pour vaincre le penchant des humeurs qui y croupissent, & de celles qui y aboutissent, & pour les disposer à fournir un chyle plus vif, & à soutenir leurs oscillations qui influent sur tout le reste du corps.

Laitage. On nous opposera peut-être ce que *Baillou* opposoit à *Rondelet*; c'est que ce dernier ordonnoit pour les Ecrouelles des médicamens qui ont trop de chaleur, & que l'humeur des Ecrouelles étant âcre, mordante & salée, il convient de l'adoucir, & de diminuer son activité, par des incrassans & des relâchans, au lieu de l'effaroucher par des toniques, & des spiritueux. Enfin, bien des gens seront peut-être de l'avis du même *Baillou*, qui conseilloit le petit lait, & le lait d'ânesse, avec plusieurs autres Auteurs, & notamment *Wiseman*, qui le met au rang des spécifiques pour les Ecrouelles.

Il s'en faut beaucoup, que nous soyons éloignés de l'usage de ces remèdes adoucissans, lorsqu'on ne les donnera, que pour ce qu'ils valent, & dans des cas où il est important de relâcher, & d'humecter beaucoup; comme il y en a, ce que nous dirons plus bas: mais autre chose est de donner un remède, comme préparatoire; autre chose est de le regarder, comme spécifique ou curatoire.

Le lait, par exemple, est souvent très-bon pour

préparer;

préparer, pour corriger de certains symptômes urgens ; il peut même être employé à titre d'aliment, mais l'expérience apprend tous les jours, à ceux qui suivent de près les maladies, & qui sçavent ne pas prendre un faux calme pour une guérison, qu'il ne fait rien moins que les effets qu'on en attend.

Il est d'ailleurs directement contraire à l'indication principale qu'il y a à remplir, autant qu'il est possible, dans le traitement des Ecrouelles ; c'est celle qui est tirée de la cause qu'on doit combattre. En un mot, le lait favorise l'état d'inertie, de foiblesse, d'affaissement, & même de sécheresse, dans lequel les solides se trouvent dans les Ecrouelleux, & il porte dans les liqueurs un chyle prêt à s'aigrir pour peu qu'il trouve des dispositions dans le Sujet : ce que nous prouvons principalement, par les femmes Ecrouelleuses, qui lorsqu'elles deviennent nourrices, sont souvent sujettes à des engorgemens extraordinaires dans le genre glanduleux ; par celui des enfans à la mammelle, qui sont très-communément attaqués de tumeurs qui ont plus ou moins de rapport aux Ecrouelles ; & enfin, par celui de nos montagnards, qui se nourrissent de laitages, & qui sont plus Ecrouelleux que ceux qui boivent du vin.

On verra pourtant ci-dessous, que nous employons ce remède, mais ce n'est qu'en l'aiguisant, ou lorsque nous y sommes forcés ; notre intention est de faire sur les Ecrouelleux, un changement qui a du rapport à celui que l'on fait dans les enfans que l'on sévre ; c'est de leur donner des forces, en accoutumant leur estomac à la digestion de quelque chose de plus actif que le lait, & à fournir au sang un suc nourricier plus solide.

L'effet de tous les remèdes dont nous venons de parler, est passager, ils n'agissent presque que sur les premieres voies ; mais il s'agit de renouveller toute la lymphe, de fournir des sucs mucilagineux plus abondans à tout le tissu cellulaire, d'ouvrir les couloirs de la peau,

ſans compter qu'il faut aller emporter les embarras des glandes, & quelquefois des os.

Eaux-minérales.

Il eſt donc important d'avoir un médicament général, ſi on peut s'exprimer ainſi, ou qui agiſſe ſur toute la machine, qui faſſe des révolutions permanentes, & qui ait enfin le degré d'efficacité néceſſaire, avec la douceur convenable.

Les eaux minérales, les Bonnes en Béarn, & celles de Bareges en Bigorre, nous ont fourni cette ſorte de remède; on ſçait tout ce qui a été dit ſur leur nature ſavonneuſe, huileuſe, ſulphureuſe, ſur leur odeur d'œuf cuit, ſur leur chaleur de différens degrés, & ſur leurs ſels neutres, le marin, & un ſel vitriolique, ſemblable à celui d'Ebſom qu'elles contiennent en très-petite quantité; voici ce qui nous a engagé à les employer pour les Ecrouelles.

1°. Elles font tranſpirer, priſes en bains, beaucoup plus qu'un bain d'eau commune chaude au même degré; ce que nous avons prouvé, en faiſant peſer deux hommes qui ſe ſont baignés, l'un dans l'eau naturelle chaude, l'autre dans l'eau Bonne, & celle de Bareges: celui qui prit le bain d'eau minérale, perdit de ſon poids beaucoup plus que l'autre. L'état de ſoupleſſe & de douceur qu'elles donnent à la peau, indiquent la même propriété, auſſi-bien qu'une moëteur ſouvent abondante qu'elles excitent, étant priſes intérieurement.

2°. Elles font rendre quand on les boit, pour de certaines maladies, une grande quantité de glaires, ou du moins, elles les diſpoſent à ſortir, par l'action du moindre purgatif, & quelquefois, d'un ſimple lavement. Elles remettent l'appétit, & la digeſtion, & elles redonnent des forces, & ſouvent de l'embonpoint.

3°. Elles donnent au ſang une conſtitution plus vive, plus forte, plus élaſtique; ce qui ſe prouve, par les couleurs qu'elles procurent à la plûpart des filles *clorofiques;* par l'inſpection de leur ſang, lorſqu'elles ont pris des

eaux un certain tems, on s'apperçoit aisément qu'il est devenu rutilant, vif, quelquefois comme celui des pleurétiques; ce qui est encore indiqué par l'effet qu'elles produisent sur le sang extravasé, car elles le rarefient, & lorsqu'on fait bouillir un mélange d'eau minérale, & de sang, ce dernier ne se coagule point, comme cela lui arrive avec toute autre eau; la fièvre légere & salutaire que ces eaux excitent, est encore une preuve de la même propriété.

4°. Nous leur avons vû, entre mille cas que nous pourrions citer, redonner la souplesse, & le mouvement, à des membres, des jambes, & des bras, qui étoient dans une sécheresse extraordinaire, & en convulsion, depuis des années entieres, & de plus, dissiper des dépôts de lait dans plusieurs parties du corps, & dans les mammelles; fondre quelques tumeurs aux aînes, au dos, sous les aisselles, & au col; cicatriser des vieilles fistules, sans carie ou avec carie, dans tous les os du corps humain, depuis les pieds jusqu'à la tête, aux orbites, au palais, dans les narines, dans les oreilles, à la nuque, au col, à l'épine du dos, aux côtes, au *sternum*, à l'*os sacrum*, aux os innominés, & à tous ceux des extrémités; sans parler de ce que nous leur avons vû faire sur des maladies internes.

Enfin, nous avons éprouvé que les concrétions de la bile, ou les pierres de la vésicule du fiel, les tumeurs skirreuses, certaines espèces de pierres, des reins, & de la vessie, étant mises à tremper dans ces eaux, diminuent à la longue, & se dissolvent, du moins en partie; nous avons observé qu'elles se mêlent avec le pus, mieux que l'eau commune, ainsi qu'avec la lymphe, & sur-tout avec le lait, qu'elles ne caillent pas même par l'ébullition, & qu'elles rendent plus propre à résister à l'action des acides. Mais ces dernieres expériences, n'étant ni aussi décisives, ni aussi multipliées, que les observations faites sur le corps vivant; c'est aussi aux premieres que nous nous en tenons.

Il n'eſt perſonne qui n'en concluе, qu'elles indiquent, que nos eaux peuvent être très-ſalutaires aux Ecrouelleux ; l'événement confirme cette idée à bien des égards; mais l'expérience nous ayant appris qu'il y a des Ecrouelles, qui réſiſtent à nos eaux, & que celles qu'elles guériſſent, ſont ſujettes à des récidives, nous avons cru qu'il falloit leur joindre un autre remède.

Frictions mercurielles. Nous n'avons pas été long-tems à nous déterminer ; le mercure s'eſt bien-tôt préſenté à nous, comme ayant les qualités néceſſaires pour faire le complément qui manque à nos eaux. Inſtruits par *Varton* qui dit que *frequenter ſtrumæ evaneſcunt mercurii ſalivatione*, & par *Amatus Luſitanus* qui en a guéri *inunctione mercurii;* raſſurés d'ailleurs, contre l'opinion de bien des Auteurs, qui n'en diſent pas un mot dans le traitement des Ecrouelles, par celle de tant d'autres, qui ne ceſſent de vanter l'uſage du mercure doux, & des autres préparations mercurielles, nous nous ſommes déterminés pour les frictions; non que le mercure ou ſes préparations priſes intérieurement, ne nous ait paru avoir quelques bons ſuccès ; mais c'eſt que nous avons cru qu'introduit immédiatement dans le tiſſu de la peau, il agit plus efficacement.

Nous ne doutons pas, que pris intérieurement, & appliqué extérieurement, il ne puiſſe entrer dans les voies de la circulation, ou dans les arteres & les veines qui tiennent au cœur ; mais, à dire vrai, il nous ſemble que s'il y entroit, comme on le penſe communément, il devroit s'accumuler dans les ventricules du cœur, & y cauſer bien des ravages : or comme nous n'avons jamais vû ce cas, & que des Auteurs que nous nous rappellons, il n'en eſt qu'un cité dans le Dictionnaire de Médecine, qui dit avoir trouvé le mercure ainſi accumulé dans le cœur, comme d'autres qui l'ont trouvé dans des cavités oſſeuſes, & comme *Cheyne* qui l'a apperçu ſur la peau même ; nous ſommes portés à croire, que ce minéral agit très-ſouvent ſans entrer dans la cavité des vaiſſeaux,

en passant d'un lieu à un autre, dans la substance cellulaire, & ses interstices.

Le mercure confondu avec les humeurs, dans les vaisseaux, s'accumuleroit comme dans une bouteille, dans lequel on le mêleroit avec du sang, & qu'on secoueroit sans faire un changement notable sur ce même sang, comme on peut l'éprouver. Ce que le mercure fait dans une bouteille, il le feroit dans un vaisseau sanguin, ou dans un lymphatique; les veines ne sçauroient le faire mouvoir, & les arteres ne l'empêcheroient pas de se joindre à celui qui arriveroit de nouveau. Encore une fois, n'étant pas miscible avec les humeurs, & étant d'une pesanteur spécifique, si différente de la leur, il s'accumuleroit; on auroit beau l'avoir divisé, dès que deux parties de ce minéral circuleroient dans le même vaisseau, elles se joindroient dans le tronc ou dans les ramifications.

Au lieu qu'en supposant comme nous le pensons, qu'il passe d'une cellule à l'autre, qu'il va & vient en parcourant les mêmes routes, dans lesquelles il est toujours aussi gêné, que lorsqu'il y est entré, il paroît sensiblement, qu'il doit faire une grande quantité de compressions qui seront comme autant de petites ligatures qui étrangleront les vaisseaux, & qui en augmenteront l'action; il agira sur la substance cellulaire, en la comprimant, en l'étendant, en donnant à ses couches, une grosseur égale, & en facilitant les voies à celles qui doivent se former de nouveau; il brisera, si l'on veut, les concrétions qu'il rencontrera, mais son effet principal sera toujours d'exciter un mouvement comme fébrile, dans les derniers capillaires, qui sont ceux qui doivent fournir la matiere de la nutrition, & que nous croyons être dans les Ecrouelleux, dans un état d'inertie, d'abbattement, & d'amaigrissement pareil à celui qui se trouve dans l'estomac, ou pour mieux dire, qui fait lui-même la sécheresse, la délicatesse & la foiblesse des visceres.

Quoiqu'il en ſoit de toutes ces queſtions, qui tiennent plus qu'on ne pourroit le penſer, à de grandes recherches ſur l'œconomie animale, il eſt évident que nos eaux & le mercure, s'aident mutuellement, & que l'effet que ces deux cauſes produiſent, doit être bien plus aſſuré ; joint à ce que chacun agit à ſa maniere, chacun combat la maladie ſelon ſes forces.

Les eaux, outre ce que nous en avons dit, agiſſent à titre de menſtrue, qui diſſout les concrétions que le mercure a briſées, & elles les emportent avec les excrétions générales. Ce qu'il y a encore de plus notable, c'eſt qu'elles s'incorporent avec la lymphe nourriciere qui s'étend avec aiſance dans les eſpaces que le mercure a parcourus.

Ce qui nous fait penſer ainſi, c'eſt que ces eaux augmentent dans tous les ulceres, la ſuppuration ou le travail de la cicatriſation ; elles épaiſſiſſent en même-tems le pus, & le rendent plus égal, plus liant, plus propre à réparer les pertes, ou à coller les parties les unes aux autres ; c'eſt ce qui fait leur qualité vulnéraire ſi connue.

Or nous jugeons, que ce qui ſe paſſe dans un ulcere évident, ſe paſſe de même à peu de choſe près, dans toutes ſortes de maladies ; les parties ſe relâchent, elles acquierent leur mouvement naturel, les tumeurs qu'elles contiennent ſe diſſipent, parce qu'il s'y fait une ſorte de cicatriſation qui commence par des fentes ou par une ſuppuration qui diſſipe la matiere des arrêts que les excrétions emportent, & qui donnent occaſion à l'épanchement d'une matiere plus louable, qui doit ſuccéder à celle qui s'en va.

Ainſi, guérir un Ecrouelleux, c'eſt à notre avis, (pour donner une autre face à ce dont nous parlions ci-deſſus au ſujet des premieres voies) c'eſt mettre en ſuppuration inſenſible, preſque toutes les couches du tiſſu cellulaire, dont la ſubſtance eſt mal conſtituée, & réparer les pertes, ou remplacer les exfoliations ; c'eſt ce que nos eaux font par le ſecours du mercure.

Remarquez, que l'un & l'autre de ces remèdes, s'oppoſent à l'effet de l'acrimonie acide, que nous avons ſuppoſé dans le ſang des Ecrouelleux ; les eaux l'embaument, & le mercure lui donne une tournure bilieuſe qui le fait pancher du coté de la pourriture, plutot que vers l'acidité, comme l'odeur fœtide de ceux qui ſalivent, le fait aſſez voir.

Tout concourt à rendre l'alliage de ces deux remèdes, ſi efficaces par eux mêmes, bien plus recommandable; ils s'aident mutuellement, comme nous l'avons déja dit, les eaux diminuent la férocité du mercure, & rendent ſes effets plus durables ; en fourniſſant un baume qui répare toutes les pertes que le poids, la ſécheresſe, & l'action du minéral, occaſionnent ; elles facilitent la digeſtion, & remettent les excrétions, en nourriſſant les vaiſſeaux à proportion qu'elles leur donnent les diſpoſitions favorables aux évacuations ; ce qui fait que ceux-ci conſervent long-tems le pli qu'ils reçoivent, & ce qui s'oppoſe à des rechutes.

Nous ne nous ſommes pas bornés pour le traitement des Ecrouelles, à l'application des médicamens dont nous venons de parler ; nous ſentions bien, & tous les Auteurs ſont de même avis là-deſſus, qu'il y avoit beaucoup à attendre du régime, ainſi que de l'uſage des autres choſes non naturelles. Régime.

Quant au régime, certains Auteurs le demandent deſſicatif. Il peut en effet, convenir dans la diſpoſition mollaſſe, & foible de quelques Ecrouelleux ; mais il faut ſouvent employer les incraſſans & les adouciſſans. Il y a enfin à cet égard, bien des réflexions à faire, qui s'oppoſent à l'établiſſement d'une loi générale. C'eſt au Praticien à ſe retourner, ſuivant l'occaſion qui ſe préſente. Nous nous contenterons de placer ici quelques remarques au ſujet des médicamens, qui ſemblent combattre directement l'acrimonie acide qui ſe trouve établie dans les eſtomacs de la plûpart des Ecrouelleux.

Il paroît d'abord, que le lait ne convient pas dans cet

état d'acrimonie, ce qui joint à ce que nous avons dit ci-dessus de son usage, devroit le faire exclure dans le traitement des Ecrouelles : mais il faut avouer qu'il passe quelquefois à merveille, malgré l'acidité des sucs des premieres voies : peut-être même, cette acidité est-elle nécessaire pour la bonne digestion des laitages ; ce qu'il y a d'assuré, c'est encore une fois, qu'ils passent quelquefois très-bien.

Le meilleur remède que nous ayons trouvé pour l'empêcher de déranger la digestion, c'est de le mêler avec nos eaux ; ce mélange purge souvent les premiers jours, mais dans les suites, il se digere à merveille par des estomacs qui ne peuvent supporter que ce remède médicamenteux ; il y en a qui sont dans ce cas, & c'est alors qu'on est obligé d'avoir recours au lait, non comme médicament, mais comme aliment.

C'est toujours malgré nous, que nous l'employons ; nous lui préférons autant qu'il se peut, les farineux fermentés, & les sucs de viandes légeres ; mais nous sommes quelquefois réduits au lait, & cela, parce qu'il faut, pour que la digestion se fasse bien, non-seulement un certain rapport entre les humeurs de l'estomac, & l'aliment dont on se nourrit, mais encore entre ces mêmes alimens & les forces de l'estomac.

Les acides dominent dans les estomacs des enfans, ou dans celui de quelques adultes, dont les forces digestives sont aussi débiles. Cependant on riroit d'un *Boerhavien*, qui fidèle à ses principes, viendroit proposer dans ces cas, des viandes tendantes à la pourriture, du sanglier, du gibier, des alouëtes ; parce que M. *James* très-scrupuleusement attaché à cette doctrine des acrimonies, auroit dit dans son Dictionnaire, que l'*alouëte faisant beaucoup d'exercice, ses sels volatils doivent être très-exaltés, & ses sucs alkalescens.* Les absorbans sont alors les principaux remèdes, parce qu'ils agissent, comme nous l'avons remarqué, en réveillant le ressort de l'estomac, ainsi que les esprits volatils hui-

leux

ſeux de *Silvius Deleboe*, bien ménagés, dont nous avons vû de fort bons effets, précisément dans les cas de tumeurs froides, & d'épanchement de lait.

D'ailleurs, le lait convient pendant l'uſage des frictions mercurielles; nous l'employons quelquefois, mais nous le quittons le plutôt qu'il eſt poſſible, pour en venir aux alimens, que l'habitude du malade, le goût & les circonſtances qu'on ne peut pas prévoir, indiquent au Praticien. Nous ne ſçaurions par conſéquent, conſentir à ce qu'avance *Dionis*, que les enfans qui vivent de légumes & de fruits, ſont presque tous Ecrouelleux. Nous pouvons certifier, ſans prétendre être du nombre des *Pytagoriciens* auſſi rigides que MM. *Hecquet* & *Cheyne*, avoir obſervé que les légumes, ſur-tout les choux, ſont fort bons pour les Ecrouelleux, ne fût-ce que parce qu'ils tiennent le ventre libre. Nous avons auſſi vû plus d'une fois, que le grand uſage des châtaignes, & des raiſins, les ſoulagent beaucoup, en diſſipant les embarras d'entrailles, en calmant des fièvres & des toux opiniâtres, & en procurant de l'embonpoint.

Enfin, nous avons vû des gens qui regardoient la Rhue, comme ſpécifique pour les Ecrouelles, & qui en nourriſſoient, pour ainſi dire, les Ecrouelleux, des années entieres, & nous avons appris à n'en pouvoir douter, quelques bons effets de cette plante, dont les Anciens avoient fait la baze du Mithridate, & que tous les Auteurs recommandent, comme *Alexipharmaque*, contre le phlegme & les tumeurs froides & pituiteuſes, mais que nous ne regardons point comme ſpécifique contre les Ecrouelles, parce que nous avons vû que ceux qui l'emploient comme telle, ſe trompent ſouvent.

Changement d'air.

Rien ne nous paroît plus utile aux Ecrouelleux, que le changement d'air & d'habitudes. Les habitans des villes doivent toujours ſe flatter de trouver dans l'air de nos montagnes, un remède qui produira d'heureuſes révolutions ſur la machine. L'exercice qu'on y fait, les

objets qui s'y présentent, les alimens moins déguisés par l'art, dont on y vit; la vie libre qu'on y mene, tout concourt à favoriser ces révolutions, dont nous pourrions rapporter des exemples sans nombre, outre qu'il est important d'user de nos eaux à leurs sources.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que quoique l'air de nos montagnes convienne aux habitans des villes, celui des villes ne convient pas à nos montagnards, qui étant devenus Ecrouelleux dans leur air natal, devroient naturellement se flatter de trouver un remède dans un air différent du leur; mais celui des villes est pour eux si peu convenable, les alimens dont on les y nourrit, ont si peu de rapport avec leur estomac, les mœurs mêmes des villes, les tiennent dans un état si éloigné de celui qui leur est propre dans leurs hameaux, qu'ils ne sçauroient le supporter. Nous en avons vû plusieurs qui sont tombés malades, par cette raison seule, qu'ils étoient dans des villes; leur ennui aggrave singuliérement leurs maux; les Ecrouelles se déclarent quelquefois en peu de tems, dans des montagnards devenus habitans des plaines, tandis qu'ils se portoient fort bien chez eux. Contentons-nous de quelques observations à ce sujet, qui ne laisse pas que d'être fort important.

1°. Les cadets de certaines bonnes maisons de paysans de nos montagnes, se destinent ordinairement à l'étude; le séjour qu'ils font en conséquence dans les villes, change quelquefois leur tempérament d'une maniere si remarquable, qu'ils sont constamment, ou les seuls Ecrouelleux de la famille, ou du moins les plus foibles, tandis que leurs freres qui vivent six mois de l'année sur les montagnes sous de simples cabanes, sujets à toutes les injures du tems, se portent mieux qu'eux.

2°. Nos vieillards ont observé, que depuis que les mœurs des montagnards deviennent plus douces, & plus ressemblantes à celles des villes, ils deviennent eux-mêmes plus foibles, plus timides, plus sujets à un grand nombre d'infirmités qu'ils ne connoissoient pas

même de nom autrefois, & notamment aux Ecrouelles.

Il y a des cantons entiers où les hommes ont évidemment dégénéré, depuis qu'ils se sont interdits les danses, & les jeux de force, la paume, & les autres violens exercices. La race de ces anciens cantabres, si redoutables aux Romains, s'est perdue.

3°. Entre plusieurs exemples que nous pourrions rapporter, nous nous contenterons d'observer ce qui est arrivé l'année derniere à un enfant, qu'une Princesse prit en affection à Bareges. Il couchoit sur la dure, ou tout au plus sur le gazon qu'il partageoit avec ses brebis, il n'avoit pour vivre que le peu de mauvais pain que ses parens pauvres pouvoient lui fournir avec quelques verres de petit lait souvent fort aigri. Il s'avisa de mandier, il frappa tout le monde par sa candeur, & par ses saillies naturelles, il mérita les bontés de la Princesse; mais il en a peu profité, car depuis qu'il a été placé comme il faut, couché à son aise, nourri mollement, & qu'on lui a donné les premiers principes d'éducation, il est devenu très-malade, son foye & son mésentere se sont engorgés, les Ecrouelles se sont décidées, il est aujourd'hui mort ou mourant. Cette révolution s'est passée dans un an, car il se portoit à merveilles l'année passée, & paroissoit plus vigoureux & plus sain que ses freres, ses aînés, qui sont aujourd'hui très-forts, quoique les Ecrouelles se laissent entrevoir chez eux.

C'est un mauvais service à rendre à nos montagnards, que de leur changer la nourriture, & de leur prescrire des exercices nouveaux pour eux. Ceux qui s'attendrissent sur leur situation, en les voyant mal couverts, mal logés, mal nourris, toujours sur des rochers escarpés, ne connoissent pas la valeur réelle de cet état, il approche plus de celui qui est naturel à l'homme, que celui des habitans des villes. La multiplicité des sensations que ceux-ci éprouvent, leurs coutumes, leur maintien, leurs occupations, leurs alimens, tout les tient dans une

gêne, qui arrête le cours des mouvemens néceſſaires, pour exécuter pleinement toutes les fonctions.

Il arrive aux humeurs des montagnards qui paſſent dans les villes, ce qui arrive à l'eſtomac des enfans, qu'on ſurcharge de viandes, il s'y décide une ſorte de putridité, qui eſt la cauſe de mille infirmités.

La ſolidité, le poids, la lourdeur des alimens pâteux, dont nos montagnards ſe nourriſſent, & qu'on peut comparer au pain groſſier de Veſtphalie dont *Hoffman* a parlé, ſont néceſſaires pour exciter leurs forces digeſtives; ils languiſſent lorſqu'on leur donne quelque choſe de plus léger. Il eſt vrai qu'il leur arrive de faire des digeſtions qui les rendent ſujets aux Ecrouelles, mais la difficulté qu'ils ont à digérer, ſuſpend le développement du virus Ecrouelleux, ou paroît, en fixant les oſcillations vers l'eſtomac, les empêcher de ſe porter irréguliérement vers le ſyſtême glanduleux.

Quoiqu'il en ſoit, on ne doit pas toujours ſe flatter de faire une révolution heureuſe dans le corps de nos Ecrouelleux des montagnes, en les tranſportant dans les villes; mais comme il eſt bon de les diſtraire de leurs occupations ordinaires, au moins pendant le tems du traitement de leurs infirmités, il convient de les faire voyager de vallée en vallée, d'une ſource à l'autre. Il eſt de fait, que celle auprès de laquelle ils ſont nés, quoique ſemblable à celle qu'ils iront prendre un peu loin, leur eſt moins utile. Tout ce qui a un air d'habitude, n'eſt plus un objet de ſenſibilité. Ceux qui ont tant recommandé l'uſage des remèdes que chaque pays fait naître, n'ont pas aſſez ſenti la néceſſité ou l'utilité de ces maximes; d'ailleurs, nos montagnes ſont pour celui qui les connoît bien, un petit monde où l'on trouve tous les climats dans la même ſaiſon.

RECAPITULATION.

On voit par tout ce que nous venons de dire, que nos

principaux remèdes dans les Ecrouelles, sont les *vômitifs*, les *purgatifs*, les *absorbans*, le *quinquina*, les *anti-scorbutiques*, les *frictions mercurielles*, & les *eaux Bonnes* ou celles de *Baréges*. Le mercure & les eaux sont sans doute, les principaux; les autres ne sont faits que pour aider, & modifier leur action. Il n'est pas possible de prescrire exactement la dose, la durée, & les différentes combinaisons qu'on peut faire de tous ces remèdes. On reussira souvent avec les eaux en bain, en douche, ou bien, intérieurement, ou de toutes ces trois façons, & avec les frictions locales ou générales, avec, ou sans salivation, suivant les cas que la prudence du Praticien doit distinguer

Nous observerons seulement en passant, que, comme le dit *Hoffman*, dans sa Dissertation sur le Mercure: *Plurimorum timiditate præposterâ, præcipuè in determinandis medicamentorum dosibus fit, ut morborum chronicorum pertinacià adeò raro devincatur, medicamentorum efficacià quæ quidem adeò parcè datis, ut plurimùm nulla est.*

Cette remarque générale, suffira par rapport à tous les autres remèdes, mais nous ajouterons au sujet des eaux, que les craintes de ceux qui en défendent l'usage intérieur, ou extérieur, ou qui du moins, le bornent à de très-petites doses, viennent de l'inexpérience. On ne prend plus ces eaux en tremblant, & en tâtonant; on en use aujourd'hui très-communément en boisson ordinaire, en bain, en douche, & de toutes les façons.

Ceux qui sçavent les manier, ne craignent pas leurs mauvais effets, & ne regardent pas sur ce pied, la chaleur qu'elles donnent quelquefois, & la vivacité qu'elles apportent dans le sang; ce sont des changemens nécessaires pour que les eaux ayent quelque effet; tant il est vrai, que comme nous l'avons indiqué, il faut, pour guérir une maladie chronique, telle que les Ecrouelles, retourner, pour ainsi dire, un tempérament, imiter la Nature qui s'ouvre quelquefois des voies, au moyen

desquelles l'action du virus Ecrouelleux est sans effet; développer la constitution bilieuse du sang, puisque c'est elle qui fait que les Ecrouelles sont plus rares dans les adultes. *Warton* a remarqué, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, que, *strumosi matrimonio curantur quia succus albumini ovi similis* (qu'il croit être la cause des Ecrouelles) *ad testiculos vergit.* Quoiqu'il en soit de cette explication, il est assuré que la révolution qui suit le mariage est salutaire, & qu'on peut dire dans bien des cas, au sujet de cette maladie, ce que disoit *Hippocrate, de virginum affectibus. Ego impero virgines his morbis affectas, quàm citissimè cum viris conjungi.*

Nous avons aussi recours, pour combattre les Ecrouelles, outre le changement d'air, & le régime, à un remède ou une manœuvre que les Anciens mettoient en usage aussi souvent, & avec aussi peu de ménagement, que les Modernes l'emploient rarement; c'est l'application des cauteres qui supplée quelquefois à bien d'autres remèdes, & qui augmente ou assure souvent leur action.

Les rapports de notre Méthode avec celle des bons Praticiens.

Les Auteurs qui recommandent les sudorifiques, avoient en vûe une indication que nous remplissons avec nos eaux, auxquelles nous ne croyons pas qu'on puisse substituer les tisannes sudorifiques, ni l'eau de goudron; ne fût-ce que par rapport à la grande quantité que nous sommes d'avis qu'on prenne des eaux minérales, sans parler des bains, & de leur degré de chaleur.

Les Professeurs de Montpellier, qui voulurent il y a plusieurs années, employer les frictions mercurielles pour les Ecrouelles, trouverent des inconvéniens que nos eaux préviennent; c'est pourquoi nous en appellons à l'expérience.

Morton qui prétend que, *scrophulæ curantur longo usu*

medicaminum, balsamicorum, mercurialium, millepedum, chalibeatorum, & præcipuè aquarum mineralium; ne diffère de notre opinion, que par la nature des eaux minérales que nous proposons, & par l'usage des martiaux, que nous ne croyons pas être un remède approprié aux Ecrouelles, parce qu'ils donnent en général trop de ton, & que nous avons éprouvé, qu'ils portent à la poitrine des Ecrouelleux; ce qui arrive à nos eaux de Bannieres, qui sont salées & vitrioliques, & que bien des gens croyent bonnes pour les Ecrouelleux; opinion à laquelle nous ne sçaurions nous rendre, parce que quoiqu'on puisse dire, nous avons observé, qu'elles augmentent les tumeurs, les arrêts aux visceres, la fièvre, & la sécheresse des Ecrouelleux, quoique d'ailleurs elles pussent leur être favorables, à certains égards, en vuidant bien les premieres voies.

Quant aux cloportes, quoique *Wiseman* les mette au rang des spécifiques pour les Ecrouelles, nous avouons que nous les avons toujours vûs employer, & même que nous les avons souvent employés sur l'autorité des Auteurs, sans observer des changemens bien notables, peut-être, parce que nous les employons à trop petite dose.

Ruland employoit beaucoup pour les Ecrouelles, le soufre, son baume & son huile de soufre; il rapporte avoir fait de fort belles cures; & il nous paroît que le soufre, fait sur le sang, & sur l'organe de la peau, le même effet que nos eaux, qui sont elles-mêmes sulphureuses, ou bitumineuses, ou du moins ont tant de qualités, par lesquelles elles approchent de ces minéraux.

Dioscoride recommandoit pour les tumeurs Ecrouelleuses, les cendres d'écorce de saule: *Lotichius* un emplâtre avec le soufre, le cresson, & la moutarde: *Amatus Lusitanus* un onguent avec l'encens, le mastic, le poivre. On voit que tous ces remèdes ont du rapport avec les notres, & que les effets qu'ils doivent naturellement produire, prouvent, vû les succès qu'on en a

éprouvé, l'existence de la disposition acide, que nous avons supposé établir l'état Ecrouelleux dans le sang.

On peut conclure la même chose au sujet des feuilles d'aloës & de pêcher, que quelques-uns ont conseillées, ainsi qu'à l'égard de la scrophulaire que *Baillou* a prétendu être *naturæ humoris scrophulosi;* dont les Chimistes ont dit, qu'elle contient du sel volatil, & de l'huile, & dont nous nous servons quelquefois en décoction, tant sur ce que les Auteurs en disent pour les Ecrouelles, que parce qu'il y en a qui prétendent qu'elle emporte, étant bouillie avec le séné, que nous employons souvent, la mauvaise odeur de ce purgatif, & qu'elle empêche ses effets pernicieux.

Nous finirons cet article en rapportant une recette avec laquelle *Valleriola* traitoit des Ecrouelles.

℞ *Turpet. Hermodact. ana.* . . . . . . ʒ *ij.*
Radic. utriusq. scrophular. . . . . ℥ *j.*
Radic. Angelic. major. . . . . ʒ *ij.*
Folior. Orient. . . . . ℥ *j.*
Scamon. crud. . . . . ℈ *iv.*
Fiat ex omnibus pulvis, & cum sirup. rosar. pallid. S. Q. massa pillul.
Cujus dosis ad dracm. ij.
addendo cuilibet, mercurii dulcis. gr. xx.

Voyez quelle activité ces pilules doivent avoir, & remarquez en même-tems, qu'elles remplissent les mêmes indications que nos eaux, le mercure, les purgatifs, & le quinquina, mais qu'elles ne sçauroient le faire aussi sûrement, pour des raisons qui se présentent très-naturellement.

Ce sont-là les réflexions précieuses des vrais Maîtres de l'art, que nous disions au commencement, devoir être recueillies avec soin; c'est par ces réflexions que nous prétendons appuyer notre méthode, que l'envie de nous singulariser, ne nous fera jamais regarder comme absolument

absolument différente, au fonds, de celle des grands Praticiens; mais qui paroît avoir bien des avantages, une étendue, & une simplicité qui doivent la faire préférer. Etablissons sa sûreté.

OBSERVATION PREMIERE DE PRATIQUE.

Un Espagnol, dont le pere ni la mere, n'avoit jamais eu de maladie vénérienne, âgé de vingt ans ou environ, & qui avoit depuis l'âge de quinze, des tumeurs indolentes au col, & aux visceres du bas-ventre, & outre cela, un gonflement aux os du carpe, & un ulcere avec carie, aux vertebres des lombes; qui étoit maigre, sec, avec les yeux chassieux, & les gencives calleuses; sujet à des dévoyemens passagers, à la fièvre, & même à la toux de tems en tems; qui étoit d'ailleurs, sans appétit, & sans forces, & qui avoit été traité en Espagne, où l'on avoit fait fort inutilement toutes sortes de remèdes, jusqu'à lui ouvrir des cauteres qu'on avoit ensuite laissé fermer, vint aux eaux Bonnes, où il prit ces eaux en boisson ordinaire, en douche, en injection, & de deux jours l'un, en bain, avec des frictions mercurielles de six gros d'onguent au tiers de mercure, faites au sortir du bain, au col, sur les hypocondres, au dos & au poignet, & des bols purgatifs avec le jalap & le mercure doux, une ou deux fois la semaine; ce traitement dura près de trois mois, au bout desquels tous ces symptômes eurent disparu; le malade fut mis à l'usage du lait avec les eaux pendant quelques jours; il mangea ensuite, reprit des forces, & partit quelque tems après parfaitement guéri; il n'a point eu de rechûte. Cette observation a été faite il y a trente ans.

OBSERVATION II.

Un enfant de douze ans, d'un tempérament très-déli-

cat, & qui avoit été nourri d'un lait de femme enceinte, avoit depuis l'âge de six ans, les yeux chassieux, & larmoyans, les joues élargies, les glandes du col fort gorgées & douloureuses, un ulcere qui résista aux remèdes ordinaires, à la partie postérieure de l'oreille, le ventre bouffi, les extrémités amaigries, un fond de fièvre lente, avec un dérangement d'appétit singulier, & des indigestions qui finissoient par des dévoyemens souvent séreux & fœtides, & qu'on traitoit depuis long-tems par les secours ordinaires; il fut envoyé à Baréges, seulement pour l'ulcere; on prit tous les éclaircissemens nécessaires sur la conduite de ses parens, on ne trouva rien de suspect; on mit le malade à l'usage des eaux & des bains tempérés; on lui donna des frictions de trois jours l'un, & de demie once chacune, avec l'onguent fait à moitié, en le baignant les deux autres; on lui donnoit de légers absorbans, presque chaque soir; on le purgeoit toutes les semaines; on le nourrissoit de potage & de lait: on parvint enfin, à la longue, à guérir la fièvre, dissiper les tumeurs, rétablir les yeux, cicatriser l'ulcere, & rendre la souplesse au ventre, & l'embonpoint aux membres. Cet enfant a eu depuis lors, la petite vérole; il lui est arrivé des accidens, des chûtes & des plaies, dont il est très-bien guéri, & il se porte fort bien depuis plusieurs années.

OBSERVATION III.

Une fille de vingt ans, née dans un de nos villages des montagnes des plus élevées, & qui eut dès l'âge de quinze ans, les pâles couleurs, devint bien-tôt sujette à un vômissement presque habituel, qui fut suivi d'une tumeur indolente à une des mammelles, d'une pareille à la région de la matrice, & de plusieurs autres au col; elle avoit outre cela, la phisionomie plombée, les lèvres grosses & violettes, les gencives délabrées & fœtides, les yeux ternis, une grosseur à l'articulation du doigt

index avec le métacarpe, & une enflûre aux pieds. Elle fut traitée fort inutilement, jusqu'à ce qu'elle alla aux eaux Bonnes, où elle prit les eaux en boisson ordinaire, ne vivant presque que de pain, & de fromage grillé, se purgeant deux fois la semaine avec le jalap, le quinquina, & les absorbans, se baignant une fois par semaine seulement, & se frottant elle-même deux fois avec six gros d'onguent mercuriel fait à la moitié, & distribué entre le ventre, la mammelle, le col & le doigt; elle vécut ainsi pendant deux mois, aux bout desquels, elle reprit des forces, & ses tumeurs disparurent; mais comme ses aigreurs d'estomac & ses vômissemens avoient résisté, l'ipécacuanha fut placé deux ou trois fois, on appuya avec le quinquina, & les régles qui avoient cessé pendant la formation des tumeurs, ayant reparu, la malade fut très-bien guérie, sauf sa tumeur au doigt, qu'elle emporta la saison prochaine, aux eaux Bonnes, avec des frictions mercurielles locales.

OBSERVATION IV.

Un jeune homme de vingt ans, d'un tempérament mélancholique, & qui étoit extrêmement sec, & un peu jaune, eut vers l'âge de quinze ans, une douleur au côté droit avec des coliques convulsives qu'on guérit par les remèdes ordinaires; il parut quelque tems après, des tumeurs au col qui augmenterent peu à peu, jusqu'à la grosseur d'un œuf de pigeon chacune; il eut outre cela, une espèce de tumeur à l'olécrâne qui s'abscéda, & fit un ulcere; ses yeux devinrent très-chassieux, & il fut traité par de bons Maîtres, qui ne songerent jamais au mercure, parce qu'ils ne trouverent rien qui pût fonder leurs soupçons à cet égard, mais l'ulcere ni les tumeurs ne guérissoient point; il fut préparé avec des aposèmes légérement anti scorbutiques, précédés de l'ipécacuanha & de quelques purgatifs, on fit prendre les eaux Bonnes transportées, les tumeurs grossirent, il se déclara un au-

tre ulcere au poignet; on continua les mêmes remèdes, une des glandes vint à ſuppurer, & le doigt *index* de la main s'engorgea ; on fit prendre quelques bains aux eaux Bonnes, où le malade ne put pas reſter, on lui donna des frictions chez lui, de deux en deux jours, de demie once chacune, avec l'onguent fait à moitié, on donna vingt frictions, le malade buvoit toujours les eaux Bonnes, & vivoit de potage ; enfin, il fut envoyé à Baréges, pour y prendre les eaux, les douches, & quelques bains, & ſes tumeurs diſparurent totalement, ſes ulceres ſe cicatriſerent, & il prit de retour chez lui, des apoſêmes avec un nouet de rhubarbe, & du quinquina, ce qui remit ſes forces & ſon embonpoint.

Traitement particulier des différens états des Ecrouelles.

Les loix générales peuvent induire à erreur dans la pratique de la Médecine, & de la Chirurgie ; il eſt important de ſpécifier les cas & leurs différences ; ceux qui convaincus de la bonté de la méthode que nous propoſons, croiroient pouvoir guérir toutes ſortes d'Ecrouelles, avec nos eaux, le mercure, & nos autres remèdes, riſqueroient de ſe tromper dans l'application qu'ils pourroient en faire. La doſe des remèdes qu'il faut donner, la façon de les adminiſtrer, & les différens mêlanges qu'on peut en faire, exigent des connoiſſances, & des précautions ſingulieres ; & outre cela, il eſt eſſentiel de ne pas entreprendre le traitement de toutes ſortes d'Ecrouelleux.

En un mot, il y a des régles importantes, que la pratique ſeule apprend, & que nous allons tâcher d'expoſer, du mieux qu'il ſera poſſible.

Bien des gens pourroient s'imaginer que rien n'eſt ſi aiſé ; mais les vrais Praticiens connoiſſent la difficulté qu'il y a, à mettre chaque obſervation à ſa place, à en conclure ce qu'il faut ſeulement, & même à expliquer ce qu'on ſent ſoi-même. Eſſayons de rendre ce que les

malades nous ont appris, ſur des matieres dans leſquelles les Auteurs nous ont manqué.

Nous trouvons dans toutes ſortes d'Ecrouelles, trois états différens, quels que ſoient l'âge & le tempérament de ceux qui en ſont atteints.

Elles ſe réduiſent à une ſorte de diſpoſition Ecrouelleuſe encore cachée, ou peu décidée, qu'on ne diſtingue que lorſqu'on eſt vraiment connoiſſeur, ainſi que les premiers degrés d'une fièvre lente; c'eſt-là ce que nous nommons le premier état, ou le premier tems des Ecrouelles.

Ou bien elles ſe développent actuellement, elles ſe montrent, leurs ſymptômes augmentent, ou ſe décident; on peut les comparer à ces maladies aiguës, qui ſont au point que les Anciens nommoient, *perturbatio critica*. La dépuration du ſang ſe fait, pour nous exprimer comme *Sydenham*; les malades qui ſont dans cet état, ont quelque rapport aux filles qui ſont au moment d'avoir leurs régles pour la premiere fois; c'eſt-là ce que nous appellons le deuxiéme état des Ecrouelles.

Elles ſont enfin, bien déterminées, bien caractériſées; tout le monde les reconnoît, elles n'augmentent ni ne diminuent (au moins pour l'ordinaire) & c'eſt-là, leur troiſiéme état par lequel nous croyons devoir commencer, parce qu'il aprendra à connoître les bornes des deux autres.

Cet état eſt le plus commun, ou du moins celui pour lequel nous ſommes le plus conſultés; il eſt généralement connu, & il importe, comme on va le voir, de le bien examiner.

OBSERVATION V.

Une femme avoit depuis ſon enfance, des tumeurs Ecrouelleuſes au col, qui étoient bien caractériſées par les autres ſymptômes ordinaires; la malade vint à perdre ſes régles par ſon âge, les Ecrouelles groſſirent un

peu, elles furent regardées comme une maladie nouvelle, par des gens qui avoient oui parler de la vertu des eaux Bonnes, & de l'action du mercure; la malade fut traitée par notre remède, elle mourut dans le traitement, les tumeurs au col ayant suppuré.

Un homme naturellement ſec & bilieux, qui avoit depuis long-tems des tumeurs Ecrouelleuſes au col, devint ſujet à de vives coliques, à la ſuite deſquelles parut une tumeur fort conſidérable au méſentère; on ſoupçonna que c'étoient des glandes Ecrouelleuſes, comme celles du col; on traita le malade par des apoſèmes, des frictions mercurielles, & les eaux de Baréges, il mourut hydropique très-peu de tems après.

Nous avons encore vû périr par l'action des eaux Bonnes, un enfant qui vivoit depuis bien du tems avec tout le méſentère skirreux, & le col plein de tumeurs Ecrouelleuſes; ainſi qu'un jeune homme, qui avoit le foye pris, & les glandes du col fort gorgées: enfin, nous avons vû une femme, qui avoit depuis long tems, des glandes au col, avec un skirre à la matrice, & d'autres ſymptômes des Ecrouelles, périr au retour des eaux de Baréges.

Nous pourrions encore parler de bien d'autres, que nous avons vû ſuccomber aux mêmes eaux, & au mercure, adminiſtrés inconſidérément, & ſans méthode, pour des tumeurs aux mammelles & ſous les aiſſelles, pour des caries, & des ulceres Ecrouelleux, ſans parler de ceux dont les tumeurs étoient internes.

Telles étoient les tumeurs Ecrouelleuſes, dont parle *Fabrice Hildan*, qui étoufferent un malade qui avoit le col plein de glandes, & qu'on traitoit avec les eaux de Baden; ainſi que celles d'un autre malade cité par le même Auteur, & qu'un Charlatan fit mourir en lui faiſant des opérations, ſur des tumeurs Ecrouelleuſes; telle étoit la tumeur à la rate, qu'on opéra contre l'avis de *Lotichius*, & dont le malade mourut.

Rien n'eſt ſi grand, rien ne mérite tant d'être bien

méditée; rien enfin, ne fait tant d'honneur, à l'art de guérir, considéré comme il doit l'etre, que ce qu'*Hippocrate* dit, au sujet des Cancers occultes, *non curati longius perdurant tempus.*

Le plus court parti qu'il y ait à prendre, est d'abandonner de certaines maladies à elles-mêmes; on a beau faire, lorsqu'elles sont à un certain point, on ne sçauroit en venir à bout. Ce précepte est plus important qu'on ne pourroit le croire; il n'est pas douteux, qu'étant bien entendu, il ne puisse sauver la vie à bien des Ecrouelleux; ainsi qu'à bien d'autres malades atteints de maladies croniques, qu'on ne fait souvent qu'irriter, par des remèdes appliqués mal-à-propos.

Mais comment faire sentir à bien des gens, le prix de cette modération? comment la concilier avec ce que tant d'Auteurs recommandent sur l'importance, & même la nécessité de certains remèdes?

OBSERVATION VI.

Nous fûmes consultés, il y a neuf ans, par une fille de vingt-cinq ans, qui depuis l'age de quinze ans, avoit des glandes au col, qui avoit toujours été mal réglée, dont le ventre se boufit & se durcit ensuite, sans doute, par des tumeurs au mésentère ou à la matrice; qui avoit les deux mammelles skirreuses, qui vómissoit presque tout ce qu'elle prenoit, qui avoit de tems en tems les extrémités inférieures fort enflées, la face bouffie, pâle & plombée, qui avoit perdu ses dents, craché du sang, & des purulences; & qui enfin, ne pouvoit uriner qu'en se sondant elle-même; ce qu'elle ne faisoit jamais qu'en se blessant, & en rendant du sang avec l'urine.

Tout bien examiné, nous crûmes qu'il étoit de notre prudence, de ne point attaquer une pareille maladie; car par où commencer, & comment s'y prendre? En un mot, nous conseillâmes à la malade, de vivre comme

elle l'entendoit, sans pourtant faire aucun excès, & d'éviter sur-tout, toute sorte de donneurs de remèdes, de quelque état qu'ils fussent. Qu'est-il arrivé? c'est que cette malade vit encore, elle va & vient; elle travaille autant qu'il est possible, avec les mêmes infirmités qu'elle a toujours; elle fait presque tous les jours du sang par les urines, en se fondant; elle crache tantôt des matieres purulentes, tantôt du sang; elle a des accès de fièvre fort vifs de tems en tems, & avec tout cela, elle vit, & nous ne doutons pas, qu'elle n'eût succombé à nos remèdes.

C'est après des expériences réitérées, que nous sommes forcés de faire cet aveu, qu il nous seroit bien aisé d'appuyer de plusieurs autres observations semblables. Nous avons comme tant d'autres, en sortant des Ecoles, payé le tribut aux idées des Maîtres qui inculquent aisément leurs dogmes, dans l'esprit des jeunes gens qui viennent, s'ils sont sages, à découvrir dans la pratique, combien ils sont loin de compte, avec les plans qu'ils s'étoient formés; mais nous avons enfin connu, combien il est important de sçavoir distinguer, *quæ sunt artis*. Ainsi notre premier soin, en voyant un Ecrouelleux, est d'examiner s'il est incurable, ou s'il n'est pas dangereux de le traiter.

L'âge du malade nous fixe d'abord à cet égard; il est sûr, que si c'est un adulte, il guérit plus difficilement qu'une jeune personne; non pas que nous regardions toujours les adultes comme incurables, ainsi que *Wiseman;* mais c'est qu'en effet, il faut toujours dans ces cas, modérer son espérance, sur-tout, lorsque les Ecrouelles sont anciennes.

D'ailleurs, si c'est une femme qui n'est pas réglée, & dont on ne puisse pas se flatter de rétablir les régles, soit à causede son âge, soit à cause de sa constitution, nous n'entreprendrons point de la traiter.

Enfin, quand même le malade seroit un enfant, si son mésentère est pris depuis long-tems; s'il souffre jusqu'à

jusqu'à un certain point ; s'il a la fièvre, & souvent le dévoyement ; s'il est sujet à la toux séche, & à des difficultés de respirer, avec les hypocondres élargies, la face pâle, & tout le corps fort maigre, nous croyons qu'il convient de ne pas lui administrer des remèdes, & qu'il est vraisemblablement incurable ; l'état d'enfance exige pourtant des considérations particulieres, dont nous parlerons tout à l'heure.

Au reste, il convient de distinguer dans les maladies incurables, celles qui ne peuvent qu'empirer par un traitement quelconque, & dont on espere qu'abandonnées à elles-mêmes, elles ne tueront pas le malade, d'avec celles où le malade est évidemment mort, si on ne lui fait pas des remèdes.

Il est permis dans ce dernier cas, de tenter quelque médicament ; *extrema*, comme on dit, *extremis*. Il seroit bon cependant, qu'on modérât la pente que bien des gens ont à éprouver de certains remèdes, & à se conduire seulement par la Médecine & la Chirurgie, rationnelles.

Quant à nous, nous croyons avoir fait tout ce qui convient, en distinguant avec attention les Ecrouelleux, qu'il faut abandonner à eux-mêmes, d'avec ceux qu'on peut traiter avec espoir ; mais comme nous l'avons remarqué, l'expérience nous a convaincus, qu'il ne faut pas se déterminer trop tôt, à regarder une maladie comme incurable, ou faite pour résister aux remèdes & au régime ; ce qui se voit, sur-tout, dans les enfans Ecrouelleux ; il y en a qui paroissent perdus sans ressource, & qui pourtant se remettent quelquefois sans aucune sorte de remèdes. Nous pourrions citer des observations de pareils malades, dont nous n'avons pas osé entreprendre le traitement, & qui ont repris par la suite des forces & de l'embonpoint, tant il est vrai que la révolution du tempérament, & la mutation de l'âge puéril, comme dit *Chauliac*, expliqué par *Joubert*, font des effets surprenans sur les Ecrouelleux ; ce qu'il ne faut

jamais perdre de vûe, & dont nous parlerons encore ci-après.

Traitement palliatif du troisiéme état.

Les remèdes que nous ne croyons pas convenables dans ce cas, ne sont que ceux que nous nommons *curatifs*, mais les simples palliatifs conviennent sans doute. Le corps d'un Ecrouelleux décidé, s'étant accoutumé aux ulceres, aux tumeurs, & aux autres infirmités, il y auroit de l'imprudence à tenter une révolution impossible: cicatriser ses ulceres, dissiper les tumeurs, donner des fondans & des évacuans dans ces cas, c'est évidemment vouloir tuer le malade; mais on peut le soulager, l'aider à supporter plus aisément ses infirmités, & empêcher qu'elles n'aillent en empirant, c'est ce que nous avons fait dans bien des occasions, outre celle dont nous avons parlé. (*Observ. 6.*)

OBSERVATION VII.

Une Espagnole âgée de trente ans, avoit des tumeurs Ecrouelleuses fort grosses au col, du mal aux yeux, un skirre au foye, une toux séche & vive, avec difficulté de se coucher sur le côté gauche, un gonflement au pied, & un ulcere à un des doigts de la main; cet ulcere ayant rongé une phalange, & s'étant cicatrisé à la faveur des baumes ordinaires, la malade se croyoit en voie de guérison, lorsque les tumeurs & son mal aux yeux augmenterent, ce qui fit qu'elle nous consulta. Nous fûmes d'avis qu'après la saignée & quelques purgatifs entre-mêlés avec la boisson de nos eaux, pendant douze jours seulement, la malade se fit ouvrir deux cauteres, un à un bras, & l'autre à la jambe; dès que leur suppuration fut en train, le mal aux yeux diminua, les tumeurs revinrent à leur premier état, & nous conseillâmes à la malade de s'en tenir là, observant seulement de se purger de tems en tems.

OBSERVATION VIII.

Une femme de quarante-cinq ans, qui avoit depuis long-tems, trois grosses tumeurs Ecrouelleuses au col, sans compter un gouëtre considérable, & qui étoit d'ailleurs sujette à des attaques de vapeurs si vives, qu'elles gonfloient prodigieusement ces tumeurs, vint à perdre ses régles, & devint depuis lors sujette à un asthme, & un crachement de sang périodique; les glandes du col augmenterent même, & elle étoit dans une situation si triste, qu'on auroit dit qu'elle alloit étouffer à chaque instant; nous nous bornâmes à tâcher de la remettre dans l'état où elle étoit avant d'avoir perdu ses régles; nous lui fimes prendre les eaux de Baréges seules, pour l'asthme, après la saignée & quelques purgatifs, & nous ouvrîmes deux cauteres; ce qui diminua tous les accidens, & rendit les tumeurs aussi supportables qu'elles l'étoient depuis quinze ou vingt ans.

Ces deux exemples suffisent pour montrer comment nous nous comportons dans le cas dont il est question; le régime, le lait & les cauteres, précédés de quelques doses de nos eaux, sont alors nos secours; nous prétendons augmenter les voies des excrétions par les cauteres, & fournir moins de vivacité, de force, & d'excrémens par le régime, en diminuant la quantité des alimens, & par l'usage du lait dont les effets ordinaires, qui sont l'affaissement & la foiblesse, sont favorables dans ce cas; nous considérons les tumeurs Ecrouelleuses, comme faisant corps à part, par rapport au reste des organes; il ne faut ni les agacer, ni les augmenter; il faut tâcher d'empêcher les humeurs d'aller y aboutir en grande quantité, & les traiter comme un skirre au foye, comme un calcul aux reins, comme des tubercules au poumon, en tenant les vaisseaux le moins pleins qu'il se pourra.

Remarquez que nous insistons plus, sur le défaut de

ſang, de ſuc nourricier & d'excrémens, par lequel nous prétendons maſquer, ou éluder, pour ainſi dire, la maladie, que ſur les lavages, les délayans, & tant d'autres remèdes qu'on vante beaucoup, comme propres à remplir les indications que nous avons en vûe; & cela, parce que l'expérience nous a appris, que ces remèdes prétendus adouciſſans irritent, au lieu d'adoucir, & hâtent le cours du mal, au lieu de l'arrêter : ils gâtent la digeſtion, ils allument la fièvre, & bouleverſent les excrétions, qui vont enfin aboutir à la partie affectée, comme nous le prouverons pas l'obſervation ſuivante.

OBSERVATION IX.

Un homme de cinquante ans, avoit depuis plus de vingt, quelques groſſes tumeurs Ecrouelleuſes au col; dès qu'il faiſoit quelque débauche, dès qu'il ſe dérangeoit de ſa façon de vivre ordinaire, même en prenant des choſes qu'il croyoit pouvoir lui être utiles comme des apoſêmes, & même du lait; enfin, lorſqu'il survenoit quelque épidémie particuliere, devenoit ſujet à des gonflemens ſinguliers de ſes glandes, qui formoient quelquefois des attaques périodiques, comme des attaques d'aſthme, & dans leſquelles il imitoit évidemment, en reſpirant, le bruit que font les cochons. (ce que nous avons indiqué ci-deſſus. 10. *Fait.*)

Nous avons encore vû périr quelques Ecrouelleux, par des *rejets* d'une maladie qui portoit ſur la poitrine de ceux dont le tempérament étoit bien conſtitué, & qui alloit aboutir aux glandes des Ecrouelleux. Ainſi tout eſt quelquefois dirigé vers les glandes, & les ulceres des Ecrouelleux; & on eſt bien étonné, lorſqu'on ne s'y attend point, de voir de ces mauvaiſes directions des matieres excrémentitielles, ſuccéder même à l'uſage des remèdes délayans & adouciſſans, ainſi que des inciſifs.

Ce qu'il y a de plus utile à faire, eſt de modérer les

malades ſur la nourriture. Il faut leur laiſſer celle dont ils uſent ordinairement, & à laquelle leur eſtomac eſt fait; ne leur donner, pour ainſi dire, ni de plus mauvais, ni de meilleurs alimens, mais leur en diminuer la doſe autant qu'il ſe pourra.

OBSERVATIONS PARTICULIERES.

Nous finirons cet article, en rapportant quelques Obſervations particulieres ſur des Ecrouelleux, que nous ne pourrions pas placer ailleurs.

Thomas Bartholin parle d'un payſan qui eut en deux ans de tems, un pouce ſi gros, qu'il approchoit de la tête d'un homme. Nous avons vu tous les doigts de la main, ayant chacun trois ou quatre tumeurs, ſi prodigieuſes, que la moindre étoit de la groſſeur d'un œuf de poule; il y avoit une pareille tumeur au milieu du rayon. Ces tumeurs s'étoient formées peu à peu en trois ans; elles ſembloient des veſſies, dans leſquelles on ſentoit craquer quelque choſe de cartilagineux, ou comme du parchemin ſec: elles paroiſſoient auſſi emphyſémateuſes; elles avoient quelques rapports avec celles qui ſont repréſentées dans une figure de la Chirurgie de *Heiſter*; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elles étoient traitées par des gens qui ne viſoient pas à moins que de lés fondre, au moyen des mercuriaux, dont nous fimes ceſſer l'uſage, parce qu'ils commençoient à éprouver le malade, qui auroit infailliblement été la victime de ces remèdes.

Le même *Thomas Bartholin* parle d'un ſtéatome à la veſſie. Nous en avons auſſi trouvé dans les cadavres des Ecrouelleux, & notamment trois ou quatre qui avoient été pris pour des pierres à la veſſie, dans un Sujet dont nous trouvâmes tout l'os innominé du coté gauche fondu, depuis le pubis juſqu'au bord poſtérieur

de l'*ischium*, & comme une bouillie très-claire, sentant plus l'aigre puant que le pourri ; les cartilages de la cavité cotiloïde, celui de la tête du fémur, & le ligament rond, qui nâgeoient dans une espèce de matiere glaireuse, étoient sains dans leur état naturel, séparés de leurs os, comme par une menstrue, qui n'auroit fondu que ceux-ci (car le col du fémur & sa tubérosité étoient aussi fondus.)

Paracelse parle des *nattas* cartilagineuses, des charnues, & des ligamenteuses. On en a vû dans ce pays une aux os innominés, qui commença par une légere exostose sur la surface externe, & qui vint à acquérir le volume du plus gros potiron, qui étoit en partie cartilagineuse, en partie osseuse, & pleine d'une matiere couleur de lie, & qui fut opérée par un Charlatan, entre les mains duquel le malade mourut.

Enfin, *Severinus* parle d'une tumeur prodigieuse à la cuisse, qu'il appelle *œdemosarca*. Nous avons vû toute l'extrémité inférieure de la grosseur d'un homme ordinaire ; la jambe avoit plus de trois pieds de circonférence, & elle étoit pleine d'ulcères, ainsi que tout le tour du col ; il arrivoit à cette prodigieuse extrémité, à peu-près ce que nous avons vû arriver à un gonflement général de tout le bras, qui augmentoit ou diminuoit à vûe d'œil, suivant le tems & les passions du malade, de sorte qu'on pouvoit aisément voir, s'il sentoit vivement quelque chose, par le gonflement subit de son avant-bras & de ses doigts ; il ne pensoit point, il ne faisoit pas le moindre effort sans que ce bras s'en ressentît ; ce qui paroît moins singulier à ceux qui ont bien étudié l'œconomie animale, qu'à ceux qui n'ont que quelques notions générales & indéterminées.

Venons au deuxieme état, que nous avons dit être caractérisé par des signes qui indiquent le développement de la maladie, dont l'augmentation des glan-

des, la formation des ulceres, & les autres symptomes plus ou moins urgens, indiquent les progrès.

Cet état, que nous avons comparé à la fièvre d'évacuation des maladies aigues, ou à ce que les Anciens nommoient, *perturbatio critica*, nous paroit n'être autre chose, qu'une sorte de fièvre, qui doit fondre les feuillets de substance cellulaire, dans lesquels le virus écrouelleux s'est tenu caché, jusqu'à ce que le tems l'a enfin développé. C'est à cette sorte de suppuration que nous attribuons la fièvre, les indigestions, les foiblesses, & les tumeurs qui se montrent dans cet état, ainsi que la maigreur, qui n'est cependant pas toujours bien apparente; ce que nous avons remarqué dès le commencement. (7. *Fait.*)

Ce point de vûe, sous lequel nous considérons ce deuxieme état des Ecrouelles, fait d'abord sentir que nous les regardons à certains égards comme une sorte de travail dépuratoire, dont nous ne sommes pas allarmés, pourvû qu'il soit contenu dans des bornes convenables.

En un mot, nous trouvons dans ce développement de la maladie, un commencement, une fin, des effets, des crises, ou des évacuations, par les urines, les sueurs, les ulceres, & les tumeurs skirreuses mêmes. Nous ne doutons point, que si nous nous étions attachés à le peindre à la façon d'*Hippocrate*, nous n'eussions trouvé un certain ordre dans sa marche; mais nous avons abandonné cette précision scrupuleuse, comme n'étant que de pure curiosité.

Quoiqu'il en soit, l'expérience nous a appris, que quelle que soit la vertu de nos remèdes, il n'est pas question de les employer sans considération. Il est important de laisser aller la maladie jusqu'à un certain point, de ne pas faire de trop promptes révolutions, & de ne pas se presser dans l'application des remèdes, qui ne font, comme nous l'avons insinué ci-dessus, que donner une sorte de fièvre, qui doit nécessaire-

ment, pour avoir quelque bon effet, avoir un certain rapport avec celle que la Nature excite. Tout ce que nous avançons peut être conclu des Observations suivantes.

OBSERVATION X.

Un enfant de treize ans, décidé Ecrouelleux, par des ulceres & des tumeurs qui augmentoient de jour en jour, & par d'autres symptômes ordinaires, fut traité à Baréges par les bains tempérés, la boisson des eaux, & les frictions : il guérit en fort peu de temps ; tous les symptômes de la maladie disparurent entiérement ; mais il retomba l'année d'après. Il fallut revenir aux mêmes remèdes, qui étant administrés avec plus de modération, & soutenus par des amers, le quinquina & les absorbans, réussirent enfin à rétablir une curation assurée ; ce que les suites ont prouvé, puisqu'il n'y a point eu de rechûte.

OBSERVATION XI.

Un homme de quarante ans, qui avoit vêcu dans sa jeunesse dans un climat fort marécageux, où il ne buvoit que de l'eau de puits fort mauvaise, fut attaqué en même-temps de trois tumeurs écrouelleuses, l'une au col, l'autre au doigt *index* de la main, & l'autre au pied : nous le mîmes, après les remèdes généraux & les vomitifs réitérés, qui procurerent des évacuations très-glaireuses, à l'usage des eaux Bonnes & des frictions mercurielles, qu'il se donnoit lui-même. Il fut tellement soulagé après la quatrieme friction, c'est-à-dire, au huitieme jour, & après trois semaines d'usage des eaux, qu'il se crut guéri ; & comme il attribuoit sa guérison aux eaux seules, qu'il buvoit avec délice, il s'engorgea ; il négligea le mercure, il cicatrisa ses tumeurs, qui avoient suppuré : il ne lui restoit qu'un point de carie au doigt de la main ;

main; il reprit des forces: nous l'exhortions tous les jours à ne pas se croire si-tôt guéri, & à aller aux eaux Bonnes pour y finir ses remèdes, & même à se faire ouvrir un cautere, (ce que son âge nous sembloit exiger) il ne nous écouta point: enfin, il vint quelque-temps après à cracher le sang, & il ne nous avertit que lorsqu'ayant traité & guéri son crachement de sang par les mêmes eaux Bonnes, ses favorites, il sentit une tumeur dans le bas-ventre; nous le trouvâmes avec la fièvre; il n'étoit plus tems de détourner le coup, tout le mésentère étoit pris: le malade mourut enfin avec une suppuration dans les glandes de cette partie.

Ainsi, il convient de ne pas trop se presser, afin de produire un changement durable, & qui n'empire pas l'état du malade; il faut même se rassurer contre la crainte que pourroit causer l'augmentation des symptômes, qui suit quelquefois les premieres prises de nos remèdes; car outre qu'il est très-naturel d'imaginer qu'ils ne peuvent agir qu'en augmentant un peu les accidens, ce que nos eaux font ordinairement dans toutes sortes de maladies, c'est que nous avons observé que cette augmentation est de bon augure, comme on peut le voir dans l'Observation quatriéme.

OBSERVATION XII.

Nous nous contenterons entre quelques cas que nous pourrions rapporter ici, de choisir celui d'un paysan agé de quarante ans, qui ayant depuis quelques années, des tumeurs au col, un ulcere fistuleux avec carie de deux côtes, & un gonflement au genouil, qui sembloit tenir de l'anchylose, fut guéri radicalement à Baréges, au moyen des eaux & des frictions mercurielles.

C'est ce qui nous faisoit dire contre *Wiseman* (*Observ. 6.*) & quelques autres, que les Ecrouelleux adul-

tes ne sont pas toujours incurables. Il paroît qu'on a confondu les Ecrouelleux, que nous disons être dans le troisiéme état, avec les Ecrouelleux d'un âge avancé. On peut être fort jeune, & avoir des Ecrouelles fort avancées, & qu'on peut regarder comme anciennes; & nous en avons vû de fort récentes dans des vieillards mêmes.

Cependant l'enfance est l'âge le plus favorable à la curation des Ecrouelles : nous l'avons déjà dit, & nous pourrions rapporter, si tout le monde ne convenoit de cette vérité, des guérisons faites avec nos eaux, & les frictions locales, sur des enfans même aussi jeunes que celui dont parle *Ruland*, qui en guérit un de douze jours avec l'huile de soufre.

Quelques purgatifs, des vomitifs, des croûtes au visage, ou à la tête, une coqueluche, une attaque de vermine, suffisent souvent pour dissiper des tumeurs écrouelleuses dans des enfans. On les voit quelquefois aller & venir, & il ne faut pas les craindre jusqu'à un certain point, pourvû cependant qu'elles soient si légeres, qu'elles ne risquent pas d'avoir des suites; ce que l'usage apprend à distinguer.

Il est un temps où les jeunes filles sont souvent attaquées des Ecrouelles au deuxieme degré, qui est aussi fort favorable à leur guérison, ou à l'action des eaux & du mercure; c'est celui où elles sont à la veille d'avoir leurs régles: l'action, que l'approche des régles excite, la révolution qu'elle fait sur toute la machine, jointe à celles des remèdes, finissent heureusement par une évacuation naturelle, qui dissipe, pour peu qu'on l'aide, toutes sortes de symptômes.

Le quinquina nous paroît essentiel dans ces cas; nous lui avons même quelquefois joint le safran, afin d'augmenter sa vertu emménagogue; il semble avoir plus de penchant à porter à la matrice, que le mercure & les eaux, qui se laissent quelquefois conduire par le courant des excrétions, qui vont aboutir

aux organes ſpécialement affectés par les Ecrouelles. Nous ne croyons pas qu'il ſoit néceſſaire de rapporter des obſervations de cures faites dans ces occaſions, qui ſont évidemment plus aiſées à conduire à une fin heureuſe que toutes les autres dont nous avons parlé, pourvû que la matrice n'ait pas totalement perdu ſon action ; ce qui fait alors que les Ecrouelles des jeunes filles rentrent dans la claſſe de celles qui ſont du troiſieme état : car comme l'évacuation des régles favoriſe la guériſon des Ecrouelles, de même auſſi leur ſuſpenſion les aggrave ſinguliérement, & leur fait parcourir leur tems, bien plus vîte qu'elles ne le font ſur les Ecrouelleux du ſexe maſculin.

Traitement palliatif du deuxiéme état.

On peut trouver des oppoſitions à la cure radicale de la part des malades & des aſſiſtans ; & il eſt même quelquefois impoſſible de l'entreprendre, quelque bonne volonté qu'on ait, vû la complication qui peut ſe rencontrer ; outre que, comme nous l'avons déjà remarqué, il ne faut pas toujours en venir bruſquement à cette curation. Il faut dans tous ces cas, avoir recours à des palliatifs, dont les occaſions font aſſez ſentir la néceſſité.

Nous ſerions fort portés à regarder nos eaux ſeules, & priſes à l'ordinaire, comme un palliatif convenable & très-approprié; tant eſt grand le nombre des Ecrouelleux, qui viennent en uſer à chaque ſaiſon, & qui ſe retirent ayant calmé de beaucoup leurs maux: mais comme il y a bien des gens, qui s'en rapportant aveuglément à la réputation que nos eaux ont acquiſe depuis quelque-tems, en eſpérent trop, & viennent quelquefois s'y rendre plus malades ; nous croyons qu'elles ne doivent être données à titre même de remède palliatif, qu'après un mur examen de l'état du malade, & du changement ſouvent trop favorable, que ces eaux font dès les premiers jours de leur uſage.

Le lait convient encore, ainſi que les toniques, les abſorbans & les purgatifs, dans ces cas ; mais leur

usage demande aussi bien des précautions.

De tous les remèdes palliatifs, le cautere est celui qui suspend le plus efficacement le progrès des Ecrouelles, ou qui retarde le plus leur développement. Nous voyons tous les jours des Espagnols chargés d'Ecrouelles, qu'ils ont suspendues par les cauteres qui conviennent, & que nous employons, sur-tout lorsque le mal gagne, par exemple, les yeux, qu'il est important de dégager fort vîte, parce que pour peu qu'il se fasse de suppuration dans ces parties, elles ne reprennent jamais leur disposition naturelle, & restent toute la vie sujettes à des fluxions fort incommodes. Les cauteres nous ont souvent empêché ces accidens, & nous donnent le tems de préparer la cure radicale, qu'il faut toujours diriger sans se presser.

Nous voici enfin parvenus au premier état des Ecrouelles, le plus difficile à connoître & à traiter; & en même tems celui qu'il seroit le plus important de pouvoir guérir radicalement. Il est ordinairement mieux caractérisé dans les enfans nés de parens Ecrouelleux, soit que l'ayant porté du ventre de leur mere, ils se trouvent déjà plus près du deuxieme état, soit qu'on y fasse plus d'attention à cause de la constitution des parens; soit enfin, parce que ceux qui deviennent Ecrouelleux par accident, sont mieux constitués, & résistent plus aux effets du virus.

Quoiqu'il en soit, il seroit bien consolant de pouvoir dire; voilà un enfant Ecrouelleux au premier degré, il faut le traiter, arrêter les Ecrouelles, les empêcher de parcourir leur temps; & voici quels sont les remèdes qu'il faut employer.

On sauveroit par-là bien des peines à des malades, chargés d'infirmités d'autant plus fâcheuses, qu'elles tiennent toujours du virus qui fomente leur principale indisposition. On épargneroit à bien d'autres des douleurs, des opérations, & des traitemens douloureux;

enfin, on empêcheroit peut-être que ce virus ne vînt à se transmettre des peres & des meres aux enfans; ce qui couperoit racine à une infirmité qui ne porte que trop sur l'espèce humaine.

Mais outre qu'il est impossible de résoudre les parens d'un enfant, à le livrer à un traitement, dont il ne leur semble pas avoir besoin; c'est que n'étant pas assez sûrs de nos remèdes, nous n'oserions jamais les recommander d'une certaine façon. Après tout, il ne nous est pas permis de tenter des manœuvres qui paroissent pouvoir avoir quelque heureux succès, mais qui pourroient aussi avoir de mauvaises suites.

En un mot, nous ne sçaurions, sur ce qui regarde le traitement radical de ce premier état des Ecrouelles, rapporter que des présomptions, fondées à la vérité sur quelques observations; mais qu'à dire vrai, nous ne regardons pas nous-mêmes, comme concluantes, quelque bonne envie que nous eussions, de faire quelque découverte utile sur une matiere aussi importante.

Rappellons d'abord ce que nous avons remarqué, en peignant les Ecrouelles en général, (1. *Fait.*) la pâleur, la grosseur des lèvres, la maigreur, la foiblesse, & quelquefois même, la vivacité d'esprit, dont nous n'avons pas parlé, & que quelques Auteurs mettent au rang des symptômes des Ecrouelles; joignez à cela, la voracité, un certain air, *luride*, *have*, une voix rauque, des propos d'enfans gâtés, les épaules élevées, & un je ne sçai quoi, qu'on ne peut pas exprimer, & qui excite sur un connoisseur, une méfiance qu'il trouve presque toujours fondée; vous aurez les caracteres du premier état des Ecrouelles.

Or, comme nous l'avons dit bien des fois, tout cela dépend de la constitution du suc nourricier, qui étant appauvri par les acides développés dans les humeurs, a perdu sa ductilité, & a fourni moins de substance cellulaire aux fibres des nerfs, qui étant dépourvus des gaînes que la Nature leur ménage ordinairement, se trouvent plus *vibratils*.

C'eſt donc l'amélioration du ſuc nourricier, que l'on doit avoir en vûe, dans le traitement du premier état des Ecrouelles, afin d'empêcher ſes progrès.

Il nous paroît qu'il eſt bon d'entreprendre cette curation, *ab ovo*, & de commencer, lorſqu'on le peut, par traiter le pere & la mere; en effet, nous avons obſervé que des parens Ecrouelleux, ont eu des enfans plus vigoureux après avoir été guéris, après avoir changé d'air, & avoir pris nos eaux qui ſont ſinguliérement prolifiques, qu'avant qu'ils euſſent fait aucun remède.

L'enfant étant né, pourquoi ne pas lui donner avec une nourrice choiſie, comme on le fait ordinairement, des remèdes qui puſſent emporter l'impreſſion héréditaire? pourquoi ne pas traiter ſa nourrice, afin de lui faire têter un lait chargé de parties qui puſſent s'oppoſer aux progrès du virus? Nous avons ſouvent, comme tant d'autres, purgé les enfans de cette maniere.

Mais comme le lait de femme nous paroît avoir plus d'analogie, avec toutes les modifications que peuvent prendre les ſucs des enfans; nous croyons que le lait des animaux, réſiſteroit plus à la diſpoſition Ecrouelleuſe; & nous choiſirions le lait de vache & de chévre, par préférence à celui de brebis, parce que ces derniers animaux ſont ſujets à des tumeurs, qui ont beaucoup de rapport aux Ecrouelles. Nous avons vû dans les montagnes, des enfans nourris de cette façon, & qui étoient plus ſains & plus vigoureux que leurs freres, qui avoient été nourris par leur mere, qui avoit des Ecrouelles.

Comme le lait, quel qu'il ſoit, a toujours par lui-même du penchant à prendre la tournure acide, que nous avons dit ſe trouver dans le ſuc nourricier des Ecrouelleux; il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût lui ſubſtituer, même dans l'enfance, une liqueur plus active, & plus directement oppoſée au levain que l'on craint. Les panades faites avec de la pâte cuite & fermentée, auroient peut-être les qualités propres pour cela; nous les croirions très-convenables, ſur-tout, ſi l'on y ajoutoit un peu de

vin ; toutes nos nourrices ont éprouvé, que le pain trempé dans le vin, rend les enfans plus robustes : c'est précisément ce que nous voudrions faire dans les Ecrouelleux, dont nous craignons la foiblesse & la débilité ; c'est pourquoi nous serions d'avis qu'on leur fît des panades, avec un peu de vin cuit, si l'on veut, & quelques aromatiques, comme la canelle, qu'on pourroit aussi soutenir par quelques prises de chocolat de santé, dont le principal ingrédient nous semble avoir les qualités convenables, pour combattre l'état des Ecrouelleux, & auquel nous joindrions encore l'usage des chataignes bien cuites, & mises en bouillie. Nous aurions aussi recours à nos eaux, que nous avons déja fait prendre à des enfans, & dont une fille qui est d'une constitution Ecrouelleuse, a fait sous nos yeux depuis cinq ans, sa boisson ordinaire. Elle ne vit que d'eau Bonne & de caffé ; elle ne peut absolument retenir que ces deux liqueurs ; elle vômit toute autre chose, même l'eau pure très-souvent, & elle a avec cela de l'embonpoint.

Un enfant nourri comme nous le proposons, deviendroit encore plus fort, si on l'accoutumoit à des bains froids. Nous avons vû un jeune homme, dont tous les freres étoient Ecrouelleux, & qui s'étoit préservé de cette maladie, en se baignant souvent dans l'eau froide, en rompant même quelquefois la glace, comme on le fait dans de certains pays du nord.

On voit que notre intention est de rendre le suc nourricier plus compacte. Il nous paroît que chaque digestion apporte aux premieres fibres, une sorte de couche de substance nourriciere, qui devient ensuite cellulaire ; nous croyons que la nutrition se fait dans toutes les parties, comme dans les os, couche par couche, ainsi que dans les végétaux ; ce que nous avons déja indiqué plus d'une fois. Or, les alimens que nous proposons, joints à un régime convenable, appliqueroient plus intimément toutes les couches de tissu cellulaire, les unes contre les autres ; ce qui rendroit les vaisseaux plus forts,

plus actifs, & plus propres à pêtrir, & à mêler les humeurs, & à faire les excrétions.

Tout ce que nous venons de proposer, n'est à proprement parler, qu'une sorte de traitement prophilactique ou préservatoire, puisqu'il ne s'agit que d'empêcher que le suc nourricier ne se charge de mauvais miasmes, qui viendroient à faire des ravages dans la suite; mais ce n'est pas là détruire ou déloger ceux que l'enfant peut avoir déja, quelques précautions qu'on ait prises; on pourroit peut-être parvenir à les *masquer* de façon, qu'ils ne se montreront pas aussi aisément, mais ils seront toujours nichés dans quelques couches de tissu cellulaire, qui étant comprimées & soutenues par de nouvelles couches saines, pourroient, à la vérité, ne pas changer grand'chose à la constitution des parties, mais qui resteroient toujours, & qui ne joueroient pas à proportion comme les autres.

Nous seroit-il permis de proposer nos présomptions sur la façon dont on pourroit les détruire ou les faire suppurer comme nous disions plus haut (2. *Etat.*) que cela doit arriver? L'inoculation des Ecrouelles nous paroîtroit (s'il étoit possible) de voir produire cet effet; elle exciteroit d'abord quelques orages, mais ils seroient salutaires; on pourroit les ménager pour cet âge tendre où les parties sont si souples, qu'il n'est pas à craindre qu'il arrive des éclats fâcheux.

On pourroit, s'il en étoit besoin, préparer les malades avant de leur donner, ou bien de leur développer les Ecrouelles. Ceux qui les ont au premier degré, doivent vraisemblablement payer le tribut entier, & passer par les deux autres, auxquels ils risquent de ne pas résister; pourquoi ne pas les hâter, dès que l'enfance paroît plus favorable à leur terminaison, que l'âge plus avancé?

En un mot, nous procéderions, s'il étoit permis de le faire, au sujet des Ecrouelles, comme on procéde en Angleterre, au sujet de la petite vérole, & comme nous

nous avons nous-mêmes procédé, après d'autres Praticiens, à l'égard de quelques galleux, pleins de dépôts & de tumeurs ſingulieres, que nous avons diſſipées, en redonnant la galle.

Mais quelque bien fondée que nous ſemble cette manœuvre, quoique nous penſions qu'elle pourroit avoir lieu dans bien d'autres maladies, nous nous garderions bien de la mettre en œuvre; nous ne la propoſerions pas même, ſi nous croyions que quelqu'un fut aſſez hardi pour en uſer contre l'autenticité des loix, & avant que cette méthode ne fût revêtue de leur autorité; nous en parlerons ſeulement en paſſant, pour la ſoumettre à des gens plus éclairés, & plus à portée de la répandre, s'il le falloit, que nous, qui nous contenterons d'ajouter, que nous avons obſervé que de tous les Ecrouelleux, ceux qui réſiſtent le mieux, ce ſont ceux dont les Ecrouelles commencent dès l'âge le plus tendre, & parcourent vîte le premier & le ſecond état. Il y a plus, c'eſt que ceux mêmes qui arrivent juſqu'au troiſiéme, s'y accoûtument mieux, quand ils ſont jeunes, & n'en ſont pas pour cela moins propres au travail, &c.

L'indication principale à remplir dans ce cas, outre la curation prophilactique qu'il faut ménager bien ſagement, comme l'exemple de cet enfant dont nous avons parlé plus haut, ainſi que bien d'autres nous le démontrent, eſt d'empêcher, s'il ſe peut, que les ravages du deuxiéme état n'aillent aboutir au col & au viſage, ou du moins qu'ils s'y montrent le plus tard qu'il ſera poſſible. Traitement palliatif du premier état.

Les cauteres aux extrémités inférieures nous paroiſſent très-convenables dans ces vûes, ſur-tout dans les jeunes filles, en attendant que leurs régles paroiſſent.

C'eſt auſſi le cas du mariage que *Warton* propoſe. Tous ceux qui ſont mariés de bonne heure s'en trouvent bien; c'eſt peut-être là une des raiſons qui ont fait que l'uſage de ſe marier fort jeune s'eſt établi dans nos montagnes.

La santé des enfans, qui doivent provenir de ces mariages, nous paroissant aussi dépendre de la jeunesse des peres & des meres, nous ne sçaurions qu'approuver & recommander, autant qu'il nous est permis, ces sortes de mariages pour les jeunes gens Ecrouelleux.

Nous avons observé que les Ecrouelleux au premier dégré, font des enfans plus sains que ceux qui le sont au deuxiéme ou au troisiéme : on voit aussi quelquefois que les aînés des familles sont plus vigoureux que les cadets : ainsi il convient de marier les Ecrouelleux fort jeunes, tant par rapport à eux, que par rapport à leurs enfans.

Nous avons même cru entrevoir, en comparant ce qui se passe dans les différentes familles de nos montagnes, où les alimens, l'air, l'eau, & la façon de vivre, sont les mêmes ; qu'en mariant les Ecrouelleux fort jeunes, on pourroit enfin parvenir a détruire peu à peu le virus, ou du moins le rendre si léger, qu'il feroit peu de ravages.

La révolution que produit l'âge de puberté, développe quelquefois les Ecrouelles, à moins qu'on ne la dirige à sa destination par le mariage. Cette direction faite au moment qu'il faut, pendant trois ou quatre générations, ne serviroit pas peu, jointe à d'autres secours, à *châtrer* le virus.

Il faudroit, si on vouloit faire usage de ces précautions, pour combattre l'*endimicité* de la maladie, que les Ecrouelleux du deuxiéme & du troisiéme état, s'interdissent le mariage, & qu'ils eussent assez de courage pour ne pas vouloir engendrer des malheureux : mais ce qu'il y a de fâcheux, outre bien d'autres raisons, c'est que nous sçavons, à n'en pouvoir douter, que les Ecrouelleux au deuxiéme & au troisiéme dégré, sont d'une *salacité* singuliere : ils sont aussi vifs, aussi ardens que les pulmoniques, & que tant d'autres malades. Ils croyent se soulager en se livrant à leur passion, & même il semble qu'ils s'en trouvent d'abord mieux ; mais

on voit qu'à l'user, ils abrégent leurs jours.

Au reste, il est aisé de concevoir comment le mariage peut contribuer à prévenir & à dissiper même certains symptomes des Ecrouelles; la chose parle d'elle-même, dans les filles, sur-tout dans celles qui sont mal réglées: mais pour ce qui est des males, ils deviennent vigoureux par un exercice modéré; ce qui fait que toutes les lames du tissu cellulaire s'approchent plus les unes des autres, & font un total mieux lié & plus solide: il arrive à tout leur corps, à proportion, ce qui arrive aux mains d'un manœuvre; les callosités dont elles se couvrent sont une sorte image de celles qui se forment dans tout le corps par des secousses réitérées, & par une expression des sucs trop aqueux, qui imbibent tout le tissu cellulaire; joint à ce que des exercices réglés distribuent, ménagent & dirigent les oscillations du mouvement tonique, comme il convient.

Remarques importantes.

I.

Tout ce que nous avons dit des différens états des Ecrouelles, ne renferme pas si précisément tous les cas, qu'on ne puisse en trouver quelqu'un qui s'écarte plus ou moins des divisions que nous avons établies: mais nous ne nous sommes déterminés à ces divisions qu'après avoir vû un grand nombre d'Ecrouelleux de toutes les espèces. Nous sçavons qu'ils différent entr'eux par de différentes nuances, & que ces nuances sont plus ou moins marquées, & plus ou moins apparentes, sur tout au passage d'un état à l'autre.

Il y a plus; c'est que les trois états ne sont pas toujours de même durée dans tous les sujets; les uns restent long-temps dans le premier, & passent fort vite au troisiéme. Il y en a qui restent toute leur vie au deuxiéme état, & qui n'avancent ni ne reculent, pour ainsi dire: tout cela dépend sans doute de la différence des tempéramens.

Quant à ce qui concerne les âges, celui de la jeunesse est en général plus sujet au premier état, qu'un âge plus avancé; & les adultes sont plus communément dans le troisiéme état, que dans les deux autres: cependant il n'y a rien de fixe là-dessus. Les Ecrouelles se montrent & se développent plutôt ou plus tard, suivant des circonstances qui nous sont encore inconnues.

I I.

On a dû s'appercevoir que nous ne parlions que des Ecrouelles essentielles, idiopatiques, ou pures & simples; nous les avons considérées en les dépouillant de tout ce que les autres maladies peuvent y ajouter, & comme une maladie de naissance, ou bien acquise, dans laquelle il n'y auroit aucune sorte de complication ou de mêlange.

Mais la pratique apprend tous les jours qu'il est des Ecrouelles qui semblent être les symptômes, ou les effets d'autres maladies, ou qui du moins ayant été excitées par ces maladies, ont pris un caractere qui en dépend singuliérement. Par exemple, il y a des Ecrouelles vénériennes & des Ecrouelles galleuses, des cancéreuses, des scorbutiques, des hémorroïdales, sans parler de celles qui peuvent être le résultat de l'assemblage de plusieurs virus, & l'effet des maladies aiguës.

Chacun peut aisément sentir qu'il est important, pour traiter ces sortes d'Ecrouelles symptômatiques, d'avoir toujours égard à la maladie qui leur a donné naissance, qui les entretient, qui les défigure, ou qui les masque.

I.

Nous n'avons pas parlé de la division des Ecrouelles en sanguines & en phlegmatiques, comme disoient les Anciens, en bénignes & malignes; parce que toutes ces différences ne nous semblent fondées que sur des symptômes, ou plutôt, des accidens très-variables, &

que d'ailleurs elles rentrent toujours, soit bénignes, soit malignes, soit sanguines, soit phlegmatiques, dans quelqu'une des classes que nous avons assignées.

Cependant ces considérations doivent avoir lieu dans la pratique, & on doit se tenir pour dit, quand on veut traiter cette maladie, qu'elle prend bien des formes qui la défigurent, & qui demandent des manœuvres variées.

En un mot, il en est comme de presque toutes les autres maladies, qui exigent de la part de celui qui les traite, une attention scrupuleuse, pour les diriger & les faire rentrer dans le plan des traitemens généraux. Il n'est pas de maladie, soit aiguë, soit chronique, qui ne prenne quelquefois des tournures singuliéres, qu'il seroit aussi difficile de décrire, qu'il seroit ridicule de ne pas supposer que les Praticiens les moins accoutumés à voir des malades, ne s'y trompent pas, & sçavent les distinguer des caracteres distincts & invariables des maladies.

DES TUMEURS SCROPHULEUSES,

& de quelques autres symptômes.

Nous plaçons les tumeurs scrophuleuses, au rang des symptômes des Ecrouelles: elles ne sont, suivant le plan que nous avons exposé, que l'effet de la suppuration, qui arrive aux couches du tissu cellulaire, mal conditionnée, & qui se développe dans le deuxiéme état des Ecrouelles.

Mais comme elles exigent quelquefois des traitemens particuliers, il est bon de les examiner avec un peu plus d'attention, afin de connoître plus évidemment, les rapports qu'elles ont avec la cause des Ecrouelles, & comment il faut s'y prendre, pour s'opposer à leurs progrès, & aux mauvaises suites qu'elles peuvent avoir.

1°. Elles affectent ordinairement tout le genre glanduleux, pour des raisons que nous avons exposées fort

au long ailleurs (3. 4. 5. *Fait.*) mais outre cela, on en trouve ſouvent ſur le périoſte, vers les articulations; en un mot, par tous les endroits où le mouvement du ſang ſe fait peu ſentir, & où les couches de la ſubſtance cellulaire, ſont moins élaſtiques, plus mollaſſes, & plus ſujettes aux changemens ſpontanés de la gluë qui les forme.

Mais, quoique ces tumeurs ſoient l'effet du peu de mouvement que les humeurs ont dans leurs couloirs, cependant elles viennent à éclore à la ſuite de l'action des courans des liqueurs, qui ſe portent dans une partie plutôt que dans une autre; ce qui a été démontré plus haut (2. *Fait.*) & qui ne contredit pas ce que nous avançons, de la lenteur des ſucs qui croupiſſent.

2°. Il paroît qu'on n'a juſqu'ici regardé ces tumeurs ſcrophuleuſes, que comme des accidens ou des phénoménes bizarres & ſinguliers, qui n'avoient aucune ſorte de type, aucune régularité dans leur accroiſſement & dans leurs effets; cependant elles ne laiſſent pas que d'avoir un ordre aſſez fixe dans leur développement; ce que nous allons tâcher de prouver.

3°. Il faut rappeller ici ce que nous avons obſervé (9. *Fait.*) ſur les changemens qui arrivent aux glandes des Ecrouelleux, & ſur les différentes diſpoſitions dans leſquelles on les trouve après la mort; ces diſpoſitions ont des rapports ſinguliers avec les trois états des Ecrouelles.

En effet, les glandes ſont maigres, rapetiſſées & ſans action dans le premier état; elles ſont arrêtées dans leur accroiſſement, elles manquent de nourriure, elles ſont livrées à elles-mêmes; au lieu que dans le deuxiéme, elles ſont au commencement mollaſſes, imbibées de mauvais ſucs, engorgées & quelquefois ſuppurées & imparfaitement carnifiées; enfin les glandes ſont dans le troiſiéme état des Ecrouelles, totalement carnifiées, ſkirreuſes, enkiſtées, dolentes ou indolentes, ſuivant la délicateſſe de la partie dans laquelle elles ſe trouvent.

4°. Voilà donc trois façons d'être, des tumeurs scrophuleuses, qui méritent, comme on le voit aisément, de n'etre point négligées, & qui nous font déjà sentir la régularité de leur marche.

Il y a plus; c'est qu'elles ont entr'elles des rapports bien différens de ceux que leur donne la disposition générale des Ecrouelles: & voici en quoi ces rapports consistent.

Il est fort ordinaire de voir en pratique, que lorsqu'une glande du col, par exemple, a paru, les glandes des aisselles, celles des visceres, les tumeurs des articulations, & les fluxions aux yeux, au nez & aux oreilles, se montrent du même côté; ce qui prouve qu'elles agissent en quelque façon l'une sur l'autre, ou que du moins elles sont les effets d'une cause générale, qui affecte plus particuliérement tout un coté. Il y a pourtant des exceptions à faire à cette régle, dont l'examen n'est pas de ce lieu; elle tient à la théorie des *départemens* des visceres.

Enfin, il est rare que plusieurs tumeurs écrouelleuses un peu éloignées l'une de l'autre, se développent en même-tems précisément. Il est au contraire fort ordinaire d'observer, que ce développement arrive, tantot au col seulement, tantôt au mésentère, tantót aux extrémités, & cela suivant le plus ou le moins de résistance que les parties opposent, & selon l'action des différentes causes occasionnelles qui nous sont inconnues.

5°. Cela posé, un Praticien méthodique sçaura d'abord se fixer sur une tumeur scrophuleuse; il verra si elle est dans le premier état, ainsi que les Ecrouelles, ou bien au deuxiéme, ou bien enfin, si elle a atteint le troisiéme; ce qui n'est pas inutile à remarquer, puisque de ces trois états, découlent, comme on va le voir, des régles de traitement fort différentes entr'elles.

En effet, qu'y a-t-il à faire dans le premier état, si l'on est appellé par hazard? On distingue la disposition écrouelleuse par les signes que nous avons exposés (1.

Fait.) : pour ce qui eſt des tumeurs, ou des glandes ; on les ſent au col, ſous les aiſſelles, aux aines, arrondies, flottantes dans une ſubſtance graiſſeuſe, mollaſſe & peu fournie. Elles ſont, comme on le ſçait, par l'ouverture des cadavres, ou ſimplement flétries, ou tout au plus un peu durcies : comment remédiera-t-on à cette conſtitution ?

Il eſt évident, qu'on irriteroit les parties en pure perte; la raiſon & l'analogie le dictent, mais l'obſervation nous l'a démontré plus d'une fois ; les emplâtres, les embrocations, les douches, tout eſt inutile ; on ne fera que décider plus vîte le deuxiéme état. Il faut, ſi l'on n'a pas cela en vûe, en revenir au traitement que nous avons dit convenir au premier état des Ecrouelles ; les topiques n'aboutiſſent à rien dans ce cas.

6°. Le deuxiéme état demande plus d'attention ; il eſt plus compliqué : tâchons de le ſimplifier autant qu'il eſt poſſible. Commençons par ſuivre les changemens qui arrivent à une ſeule glande, indépendamment des rapports qu'elle a avec toutes les autres.

Elle étoit originairement, c'eſt-à-dire, dans le premier état, ſéche, maigre, un peu dure, & comme rapetiſſée : elle commence dans le deuxiéme par ſe gonfler, comme nous l'avons dit ailleurs (9. *Fait.*) ; les humeurs ſe ſont accumulées & arrêtées dans les couloirs ; la groſſeur qui ſe manifeſte, eſt en partie l'effet de cet arrêt des liqueurs, & cet arrêt ne s'eſt formé que dans les parois ou les environs de la premiere petite glande qui fait le noyau de la tumeur, & qui eſt enveloppée, comme par une écorce, dans les parties engorgées, qui font la groſſeur actuelle. Tout ceci eſt fondé ſur l'ouverture des cadavres, & ſur ce qui ſe paſſe dans les maladies ; cet état eſt peint d'après la Nature.

Le Praticien doit pénétrer dans les cauſes évidentes de cet engorgement, & en prévoir les ſuites. S'il eſt cauſé, comme dans les jeunes filles, par l'action qui arrive à toute la machine, & qui tend à déterminer un courant

courant d'humeurs vers la matrice, il y a lieu de se flatter que cet engorgement se dissipera à la faveur de l'ouverture que la Nature ménage; il ne faut alors que la suivre, exciter cette action; si elle est languissante, l'appuyer & la diriger par les remèdes généraux, & contraires au virus Ecrouelleux, & par quelques topiques, non point emplastiques, tels que ceux dont nous parlerons plus bas; mais par quelques très-légeres douches de nos eaux, par quelques frictions mercurielles, & quelque embrocation, sans charger la partie d'aucune sorte de poids qui puisse l'irriter.

Si l'on ne peut pas se flatter, que la Nature fournisse un aboutissant aux humeurs qui sont en mouvement, c'est à l'Artiste prudent à ménager les excrétions par des purgatifs, les autres évacuans, & les fondans que nous avons proposés ailleurs, sans oublier les cauteres, s'il le faut, & prenant toujours soin de proportionner les changemens qu'on veut produire dans la tumeur, à tous ceux qu'on fait dans tous les excrétoires, puisqu'on ne sçauroit la diminuer avec succès ou la dissiper, qu'autant qu'on aura ouvert une route aux humeurs qu'elle contient.

C'est-là une de ces tumeurs qui se guérissent quelquefois d'elles-mêmes, & qui cédent très-communément à nos eaux & au mercure. Elles nous indiquent ce qui se passe dans les résolutions, qui ne corrigent presque jamais, (ce qu'il faut bien remarquer) la disposition qui constitue le premier état d'une glande scrophuleuse; celle-ci reste ordinairement comme un petit corps à part, qui est même souvent devenu plus calleux qu'il ne l'étoit: car il n'est point de résolution qui ne soit suivie de callosités, ou d'une sorte de cicatrisation, qui succéde à l'exfoliation de quelques lames de substance cellulaire qui se fondent, ou qui se collent plus intimément, dans quelque résolution que ce soit.

7°. On n'arrive pas toujours au moment favorable de la résolution; la glande qui a éte engorgée pendant

quelque tems, s'eſt durcie; elle a acquis, comme les diſſections le démontrent, un degré de carnification, fort différent de ce qu'on paroît penſer ordinairement; toutes les membranes, toutes les cellules, preſque tous les vaiſſeaux gorgés, ſe ſont collés les uns aux autres, comme les arteres ombilicales ſe collent dans les enfans; le total fait un corps irréductible.

On juge que cet état eſt formé par la longueur de la maladie, par la dureté de la tumeur, par ſon inſenſibilité; & dans ce cas, quand même les remèdes généraux auroient détruit la diſpoſition Ecrouelleuſe, il ne faut pas ſe flatter, que la glande reprenne ſon premier état. Elle reſtera toujours comme elle eſt. Il eſt inutile de chercher des fondans, il n'en eſt point qui puiſſe décoller les parois des vaiſſeaux; nous leur avons toujours vû produire des effets funeſtes; le plus court eſt d'abandonner la tumeur à elle-même, ou bien, il faut l'emporter, pourvû que rien ne s'y oppoſe, ce qui eſt aſſez rare.

Ce ſont-là des glandes, ou des tumeurs qui réſiſtent à toutes ſortes de traitemens. On peut être fort bien guéri des Ecrouelles, & avoir de pareilles glandes; & celles-ci n'ont pas de mauvaiſes ſuites, pourvû qu'on les ménage avec ſoin, & qu'on ne s'aheurte pas à les vouloir fondre.

8°. Mais la glande groſſit quelquefois ſans meſure; le courant des excrétions va aboutir à cette tumeur, comme à une eſpèce de centre que la Nature affecte; ce qui ſe voit ſur-tout dans les femmes qui ont perdu leurs régles, ou dans les mâles, dont quelque excrétion eſt dérangée.

On connoît cet état, lorſqu'on s'apperçoit que la glande ne pouvant plus groſſir, elle s'étend ſinguliérement; elle ſe durcit ſouvent avec douleur & inflammation, & puis elle ſe ramollit par degrés avec des ſignes d'une ſuppuration ſourde ou évidente; le pouls change encore dans ce cas, il acquiert une nouvelle force, par l'effet

de la partie affectée qui devient désormais une sorte de foyer d'irritation ; & les urines, ainsi que les autres excrétions, deviennent claires, ou ne charrient plus les débris de la substance cellulaire qui doit sortir.

Il est évident par tout ce que nous avons dit plus haut (2. *Et. t.*) qu'il faut prendre cet état, pour une sorte de crise, qu'il importe de ménager & de favoriser ; par conséquent, il faut bien se garder d'avoir la résolution en vûe, au contraire on doit favoriser la suppuration.

Or, la tournure que la glande a pris, fournit des vûes, qu'il s'agit de ne point laisser échapper. Cette glande qui étoit presque carnifiée, ainsi que nous le disions tout à l'heure, & composée d'une seule substance homogène, comme ligamenteuse, devient pleine de petites loges, qui sont de petits centres ou foyers, qui prennent un air de purulence. Ces loges sont souvent éloignées l'une de l'autre, communément elles coupent le milieu de la glande ; elles semblent n'être que la dissolution de la primitive qui servoit de noyau : ceci est encore tiré de ce qui se trouve sur les cadavres.

C'est ici le cas des topiques, des emplastiques, de la poix de Bourgogne, de l'emplâtre de *Vigo*, suivant le plus ou le moins de douleur de la partie.

Ces emplâtres fixent d'abord la direction du courant général, qui doit aller déposer les excrémens, qui sont l'effet de la maladie ou des remèdes; elles agissent alors comme un corps à électriser, appliqué sur un corps électrique, duquel les rayons de matiere partent avec force, & s'élancent vers l'obstacle ; ainsi les emplâtres sont une sorte d'obstacle qui agit en irritant, en attirant les oscillations, en empêchant l'évacuation de la transpiration, & en ramassant tous les sucs qui viennent aboutir dans cette partie, comme une espèce de miroir concave, qui assemble les rayons de lumiere dans un foyer.

Cette action excite dans la glande, un mouvement dont le foyer principal, qui est souvent le centre, acquiert une force centrifuge, qui fait que le petit dépôt

augmente, en rongeant la tumeur couche par couche; tout comme elle s'étoit formée; les couches qui ont été les premieres obstruées, étranglées, & privées du mouvement vital, en acquierent un spontané plus ou moins développé, qui fait quelles résistent à l'effort des couches voisines, qui viennent elles-mêmes se briser contre l'obstacle qui est à leur centre, par les secousses des vaisseaux, par le mouvement expansif de la chaleur, & par les distensions qu'elles souffrent, vû la quantité des humeurs excrémentitielles, qui abordent à chaque instant.

Ce travail est difficile, souvent très-lent & fort imparfait, lorsqu'il est livré à la Nature seulement, ou lorsque l'art le dérange par des évacuations, & des révulsions hors de saison, que nous avons vû avoir de funestes suites.

On dit que le pus fait le pus; & cela est vrai dans cette occasion, ainsi que dans tant d'autres: mais les secours de l'Art sont ici nécessaires. Nous venons de donner l'usage des emplâtres; on sçait qu'ils attirent la matiere, ce qu'ils operent vrai-semblablement, outre ce que nous venons de dire, en formant un étranglement, ou un appui, contre lequel les parois de la glande & les tégumens viennent s'user imperceptiblement: ce qui, joint à l'action que les remèdes généraux excitent, doit avoir de bons effets.

Les douches de Bareges sont encore un remède très-commode & très-utile dans ce cas; elles commencent par rétrécir & *recoquiller* sur elle-même une tumeur; elles l'animent & la réveillent, au point d'exciter en peu de tems une suppuration abondante. Nous leur avons vû ramasser & circonscrire des tumeurs irréguliérement étendues, & causer des fontes & des suppurations, que tous les autres remèdes n'avoient pû exciter.

Quels que soient les remèdes mis en usage, un Praticien doit redoubler son attention dans le traitement de la tumeur dont il est question; elle paroît souvent totalement suppurée, tandis qu'elle n'est qu'à moitié pleine

d'une liqueur puriforme. Il y a encore des callosités qu'il faut détruire ; ce qui ne peut se faire que par le tems, & en insistant sur des manœuvres, qui acheveront ce qu'elles ont commencé.

Il faut donc bien se garder d'ouvrir ces tumeurs dès qu'on sent la fluctuation ; mais il est aussi nécessaire de prendre garde qu'elles n'échappent par quelque sorte de clapier, & que la matiere qu'elles contiennent, n'aille tomber dans quelque cavité. Il est question de les ménager, de façon que tout le corps de la glande vienne enfin à être dissout. *Quamdiù fieri potest, abcessus clausus linquendus est, ut eò major glandulæ strumosæ pars per maturationem in pus abeat ; nam tota si fieri potest absumenda,* dit *Etmuller ;* & c'est là le langage de tous les bons Praticiens. Les différens cas qui peuvent se rencontrer, leur apprennent à donner plus ou moins d'extension à cette régle générale : *Il faut ouvrir, aussi tard que faire se peut, les tumeurs scrophuleuses qui sont en suppuration.*

9°. Mais on n'est pas d'accord sur la façon dont l'ouverture de la tumeur, ou de l'abscès, doit etre faite : quelques-uns proposent le fer, & la plus grande partie, les caustiques ; il y en a meme eu qui ont employé le cautere actuel.

Nous croyons qu'il y a des cas indifférens, dans lesquels ces trois méthodes peuvent avoir lieu ; c'est à celui qui doit faire l'opération à choisir la maniere qu'il jugera la plus convenable ; mais il y a aussi des cas propres au fer, & d'autres qui sont faits pour les cauteres : enfin, il y en a pour lesquels il est bon d'employer le feu. Voici ce que nos Observations nous ont appris à cet égard, & les régles que nous suivons dans la pratique.

Des trois façons d'employer le fer, nous préférons le bistouri fin, mince, étroit, & bien emmanché, à toutes sortes de lancettes, comme étant plus aisé à manier & à diriger dans les chairs. Quelques uns donnent la préférence sur le bistouri méme, aux ciseaux bien affilés : & quoiqu'il paroisse que le bistouri coupant plus net,

doit moins faire souffrir, cependant nous avons remarqué, que les douleurs qu'il excite sont si vives & si subites, que les malades les comparent à la douleur de la brûlure; & nous en avons trouvé beaucoup qui aiment mieux les ciseaux, quoiqu'ils agissent un peu moins promptement, & qu'ils mâchent un peu les chairs; apparemment parce que le froissement même, ou la constriction qu'ils font avant de couper, est capable d'engourdir la partie.

Quoiqu'il en soit, nous employons le fer lorsque nous avons lieu de soupçonner que toute la glande étant détruite, le fond du sac évacué portera sur une baze qui pourra servir de fondement à la cicatrice: or voici ce que nous entendons par cette baze & ce fondement. Les dissections des sujets qui avoient eu des playes, des ulceres, & auxquels on avoit fait des amputations, nous ont appris, que toute cicatrice est toujours établie sur un endurcissement, une sorte de callosité, ou de carnification des parties voisines, qui ont changé de nature, & acquis une consistence pareille à la couëne de lard, dure, souple, homogène, sans fibres ni vaisseaux apparens, & intermédiaire entre les os, les ligamens & les chairs, proprement dites. Cette substance nous semble n'être autre chose que la cohésion des couches du tissu cellulaire, faite au moyen du suc nourricier épanché dans leurs interstices.

Il arrive à chaque ouverture qui fournit du suc nourricier dans une playe, ce qui arriveroit dans un petit tuyau, qui fourniroit un jet de matiere qui auroit la vertu de se pétrifier à l'air: cette matiere s'assembleroit autour du tuyau; & s'il y en avoit plusieurs qui fussent près les uns des autres, ils viendroient à se coller, au moyen du suc qu'ils fourniroient, & qui se nicheroit dans leurs interstices.

La même chose arrive au suc nourricier; il colle les parties les unes aux autres: peut-être a-t-il encore la vertu de les fondre, ou de les dissoudre, à moins qu'elles

ne soient fort dures & osseuses, pour les rendre plus propres à l'union. Il en est, comme des soudures des métaux, qui sont d'autant plus parfaites, que le corps soudant aura mieux pénétré le corps à souder : le suc nourricier, qui est de la même nature que les parties, agit sur ces parties comme un métal fondu sur un métal froid ; il s'incorpore avec elles, & fait un mélange, qui constitue un tout homogène, & qui fait que les parties perdent leur forme.

Les grains charnus d'une playe, en voie de cicatrisation, ne sont peut-être autre chose que de petits amas de suc nourricier, qui s'appliquent, couche par couche, dans les vuides que les fibres laissent entr'elles : ce qu'il y a de vrai, c'est que celles-ci sont presque affaissées, la substance carnifiée prend le dessus, dans un espace plus ou moins étendu ; elle forme une baze, dont les prolongemens, ou les fusées, qui s'étendent dans les parties, sont les racines de la cicatrice, qui n'est pour sa plus grande portion, qu'une sorte de callosité.

Si le fond du sac qu'on vuide, peut s'appuyer sur un pareil fondement, qu'il ne faut pas confondre avec les duretés qui doivent se dissiper, si les environs sont assez solides, nous ne trouvons point de danger à faire l'ouverture avec le fer.

Mais il faut observer, que la parois du sac où l'on fait l'ouverture, ne venant à se coller que rarement & difficilement avec le fond, nous sommes d'avis de l'emporter au moins en partie, en faisant une ouverture convenable, & en emportant une portion de la peau, ou bien en donnant à l'ouverture la forme d'un T, ou d'une croix, pour rogner les lambeaux dans les suites du pansement, s'il est nécessaire.

1°. Si au contraire, ce qui arrive ordinairement, la glande qu'on veut vuider, n'est qu'une espèce de corps mobile & flottant dans les graisses, dont les parois ne forment qu'une sorte de sac qui ne tient pas à un bon fonds de chairs, il est nécessaire d'employer le caustique,

Mais il ne faut pas se contenter de faire tomber en escarre la parois externe du sac, comme nous l'avons vû souvent pratiquer; on doit emporter le fond du sac: c'est pourquoi il convient d'employer le caustique à deux & à trois reprises, ou bien de faire d'abord une ouverture, avant d'appliquer le caustique; ce qui fait que l'on parvient jusqu'au vif, & qu'on coupe assez de vaisseaux, pour établir le foyer ou le magasin de suc nourricier, qui doit former la cicatrice.

Le caustique a encore d'autres avantages sur le fer; outre qu'il est moins douloureux, c'est qu'il agit à titre d'irritant, qui plie, & qui dirige tout l'effort de la maladie vers la partie où l'on l'applique, & qu'il donne, ainsi que les vésicatoires, une secousse plus ou moins vive à tout le genre nerveux; ce qui assure les évacuations qui doivent se faire par l'abscès; chose qu'il ne faut jamais perdre de vûe, mais en même-tems qui doit être bien ménagée, puisqu'on a vû tout un côté en convulsion à la suite de l'action d'un caustique.

Le caustique peut encore exciter de nouvelles fontes dans le corps même de la glande, qui étant devenue trop calleuse, résiste aux autres moyens que l'on emploie pour la faire suppurer; on pourroit alors se résoudre à la couper en deux, & à la faire tomber peu à peu par différentes escarres. Nous avons du moins vû que des glandes ayant été ouvertes avant leur parfaite maturité, & se trouvant ou devenant dures ou calleuses, les caustiques dissipoient à merveille ces obstacles.

Les caustiques que nous employons, sont la pierre infernale, l'eau mercurielle, l'acide vitriolique, lorsqu'il ne s'agit que de faire une escarre légere dans une tumeur déjà ouverte, de mettre les grains charnus au niveau les uns des autres, & d'en diminuer la hauteur: le précipité rouge, l'alun brûlé, & la chaux vive, quand on ne veut que donner du ton, absorber des sucs aqueux, & agacer les chairs. Enfin, nous nous servons de la pierre à cautere pour faire l'escarre de l'ouverture, &

pour

pour diſſiper des callosités, & nous l'employons à petits morceaux, ou en poudre ſeule, ou mêlée avec un emplâtre, en l'appliquant ſeulement ſur la partie, ou en l'y introduiſant de force, ſuivant qu'il faut aller plus ou moins profondément. Ces différens cauſtiques, & bien d'autres dont les Auteurs parlent, agiſſent en faiſant une ſorte de croûte, qui ſe forme, & qui tombe peu à peu, par une méchanique qui ne nous paroît pas avoir été développée juſqu'ici.

11°. Quant au cautere actuel, il nous paroît avoir été en général trop négligé par les Modernes, & être fort utile dans les tumeurs ſcrophuleuſes, lorſqu'elles ont été ouvertes, que leur fond eſt ſi mollaſſe & ſi ſpongieux, que la pierre à cautere s'y fondroit en pure perte, & qu'il faut pénétrer juſqu'à quelque os, qu'on ſoupçonne devoir être gonflé ou carié, & qui doit s'exfolier. On rend par cette méthode la playe plus profonde; on augmente les ſources du ſuc nourricier, & on empêche que les chairs ne pouſſent ſi vîte, ce qu'il ne faut pas négliger. C'eſt pourquoi la playe doit être entretenue long-tems & avec ménagement; & comme les chairs ſont ſouvent mollaſſes & blaffardes, & que le pus eſt ſéreux, mal formé, peu nourriſſant, plus excrémentitiel que récrémentitiel, il eſt important d'ajouter aux digeſtifs ordinaires quelque choſe d'un peu actif, ainſi que le baume de *Fioraventi*, l'eſprit de thérébentine, le quinquina en poudre, ou ſa décoction; & ſur-tout les douches, & les lavages de nos eaux.

12°. Remarquez que comme nous l'avons indiqué ci-deſſus (*6°.*) nous n'avons conſidéré juſqu'ici, que les changemens d'une tumeur ſolitaire, & la façon dont il faut la traiter. Ce traitement ſeroit aſſez ſimple & uniforme, ſi les tumeurs ſe préſentoient ainſi dans la pratique, mais il eſt rare qu'on en trouve une ſeule; il y en a ordinairement pluſieurs dans un même Sujet; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'elles ne ſe développent pas enſemble, qu'elles dépendent ſouvent l'une de

l'autre, & qu'elles sont l'effet d'un changement qui arrive à toute une partie, aux dépens d'une autre.

En un mot, pour rendre en racourci, quelques-uns des cas principaux qui se sont présentés à nous ; une tumeur scrophuleuse au col, est souvent tellement liée avec du mal aux yeux, que vous ne sçauriez résoudre l'un sans l'autre ; ou bien, elle est dans le voisinage d'une autre glande qui grossit, si vous dissipez la premiere, & qui augmentera si vous la faites suppurer ; ou bien enfin, le col étant pris, & irrité par des topiques, quels qu'ils soient, les aisselles, la poitrine, le mésentère, la matrice, & les autres visceres, viennent à se prendre ; ce qui fait sentir de plus en plus, la nécessité de nos remèdes généraux.

Rien n'est si compliqué que ces tumeurs, rien n'est si difficile à diriger ; c'est à ceux qui l'ont éprouvé à le sentir & à le dire. Quant à nous, nous nous en tiendrons à ce que nous avons exposé d'après des observations multipliées qui nous ont instruits là-dessus ; & nous ne nous arrêterons point ici, à faire la critique de bien des Auteurs, qui ont proposé leurs traitemens, sans parler des obstacles qui peuvent s'y rencontrer, & qui se sont contentés d'établir des loix générales, auxquelles il seroit fort imprudent de s'en tenir uniquement.

13°. Au reste, nous n'avons pas parlé des glandes skirreuses, stéatomateuses, cancéreuses ; elle appartiennent pour l'ordinaire, au troisiéme état des Ecrouelles, que nous ne sommes pas d'avis de traiter ; ou bien elles peuvent être traitées, en suivant une méthode qu'il est aisé de tirer de celles que nous avons données ; ou bien enfin, être emportées, comme nous l'avons dit (7°.) : ce qui se fait, lorsque les glandes sont mobiles, en pratiquant une ouverture à la peau, par laquelle on fait passer la tumeur, dont on a soin de lier le pédoncule ou le paquet des vaisseaux, & de substance cellulaire qui formoient, pour ainsi dire, ses racines ; il est rare de

pouvoir employer la ligature, ainsi que *Tragus* dit l'avoir fait une fois.

L'Art est aujourd'hui trop avancé, pour qu'il faille prendre les précautions de rappeller les effets facheux des opérations mal faites, rapportées par *Fabricius Hildanus*, qui vit tuer un homme auquel on emporta une glande du col; par *Baillou* qui a vû un malade rendu muet par la même opération; & enfin, par *Albucasis*, qui vit au rapport de *Freind*, ouvrir les arteres du col. Les remarques qu'on pourroit faire là-dessus, ainsi que bien d'autres petits détails sur le manuel des opérations, seroient inutiles & hors de saison.

Nous remarquerons cependant en passant, que nous avons vû emporter de grosses glandes sous l'aisselle & aux mammelles, des testicules scrophuleux, des doigts des pieds, des mains, & des jambes aussi scrophuleuses; toutes ces opérations avoient été faites avec adresse, & selon les régles; cependant les malades moururent, & nous trouvâmes dans les cadavres, des suppurations internes, des développemens de glandes Ecrouelleuses, qui nous sembloient être la suite des manœuvres employées pour combattre les extérieures.

Ces observations nous ont fait penser; qu'il est fort nécessaire de se bien fixer sur le troisiéme état des Ecrouelles, & de ne pas se contenter d'avoir égard à ce qui paroît. On voit aisément l'importance de ces réflexions.

14°. Nous finirons, en en faisant une sur la parotide; nous en avons vû couper la moitié, & le malade mourir, partie par l'hémorragie, partie à la suite de la suppuration; nous nous convainquîmes, que la glande avoit été seulement coupée, parce que nous en trouvâmes une grande portion sur le cadavre. *Heister* dit l'avoir emportée, & donne la façon de le faire. *Heister* étoit Anatomiste, il faut s'en rapporter à lui; mais il nous reste bien des doutes à cet égard.

1°. Tous ceux qui disent avoir emporté la parotide,

l'ont-ils fait? nous l'avons trouvée dans les cadavres, & apperçue sur des vivans, auxquels on nous avoit dit l'avoir enlevée. Il est aisé de se tromper là-dessus, & de prendre quelques lymphatiques engorgées, ou une portion de la parotide elle-même, pour sa totalité.

2°. Ceux qui connoissent bien la position de ces parties, sçavent, qu'outre la portion extérieure de la parotide, il y en a une grande partie, qui est enchaînée entre les éminences stiloïde, mastoïde, & la condiloïde de la mâchoire inférieure, dont elle fait quelquefois le tour pour s'aller joindre à la glande molaire. A dire vrai, nous avons de la peine à concevoir, qu'un Opérateur puisse sans danger, aller fouiller dans ce creux, & arracher la glande qui y est nichée.

3°. La grande quantité des nerfs, & des vaisseaux qui traversent la glande doivent faire trembler l'Opérateur le plus expérimenté; outre qu'étant coupés, la moitié du visage doit nécessairement s'en ressentir, c'est qu'il est bien difficile d'arrêter l'hémorragie; il est vrai, qu'on a des points d'appui; il est vrai qu'on a découvert récemment, des secours assez assurés, pour remédier à cet accident; mais il est vrai aussi, que les compressions & les spécifiques approuvés, sont quelquefois inutiles, & très-difficiles à mettre en œuvre, (sous les aisselles, aux aînes, au fond de la gorge, dans les narines) ainsi qu'aux côtés du col; nous en appellons à cet égard à ceux qui voyent des malades, & qui sentent les difficultés que mille circonstances font naître.

4°. La parotide arrachée, l'hémorragie arrêtée, il faut faire suppurer ces parties, il faut faire exfolier les os qui sont à découvert, & établir une cicatrice, dans une partie où il n'y a point de fonds; combien ce traitement ne devroit-il pas traîner en longueur? Que d'accidens à craindre dans ce long intervalle?

Au reste, nous ne proposons nos doutes, que comme un moyen de modérer la régle de *Heister*, qu'il seroit peut-être dangereux que de jeunes gens prissent au pied

de la lettre, & pour donner occasion à ceux qui auront plus d'observations que nous là-dessus, à ne pas les laisser perdre.

Nous croyons en avoir dit assez, pour faire entendre quel parti l'on doit prendre sur le traitement de bien d'autres symptômes des Ecrouelles, ainsi que les maux aux yeux, aux oreilles, au nez, à la poitrine, au bas-ventre, aux articulations, les ulceres & les caries. Il faut toujours combattre la cause avec précaution par nos spécifiques, & remédier aux symptômes, suivant l'état des parties affectées.

L'Académie demandoit l'examen des tumeurs scrophuleuses : nous ne nous flattons pas d'avoir mis cette matiere dans le jour qui lui convient; mais nous espérons qu'on pourra, sur ce que nous avons dit, déterminer le caractere des tumeurs scrophuleuses, par l'examen des pere & mere du malade, par la connoissance du pays qu'il habite, de la façon dont il se nourrit, & des symptômes qui se présentent en lui; ce qui est un corollaire de tout ce que nous avons dit des causes & des symptômes des Ecrouelles. On peut aussi connoître & distinguer les espèces de ces tumeurs, leurs trois états, celui de maigreur, de développement, de suppuration, & de callosité, ainsi que les différens traitemens palliatifs, de résolution, de suppuration, & d'extirpation, qui sont nécessaires dans ces cas.

Il y a long-tems que conduits par les vûes & la méthode que nous proposons, nous combattons avec quelque succès une maladie qui est des plus ordinaires dans nos climats, qui est même la principale qui dérange & qui masque singuliérement toutes les autres, tant aiguës que chroniques.

ESSAI SUR LES ECROUELLES.

Par M. CHARMETTON.

ENTREPRENDRE de fixer l'époque des premiers ravages causés & produits par le virus scrophuleux, & chercher dans les siécles reculés des traces & des vestiges de ce levain formidable, ce seroit s'arrêter à des objets plus capables d'amuser la curiosité, que d'éclairer l'esprit. L'histoire des maux auxquels le genre humain est en proie, ne peut être en effet véritablement intéressante qu'autant qu'elle nous instruit de leurs causes, qu'elle en développe les progrès, qu'elle en marque les changemens, qu'elle en indique les remèdes, & qu'elle réunit en un mot, les expériences & les observations.

Que l'origine des Ecrouelles remonte, si on le veut, à la naissance du monde; qu'elles aient été connues des Phéniciens, des Grecs, & des Egyptiens; que l'on trouve dans les ouvrages des prédécesseurs du pere & du prince de la Médecine, des traits que nous devions envisager comme des monumens de leur ancienneté; si l'assemblage & la combinaison des idées, des opinions, des variations, des disputes, des succès, & de la méthode de ceux qui en ont traité, & dans les Ecrits desquels nous fouillons, ne nous aident à former un corps de doctrine, & à élever un édifice de lumieres, nos

travaux ne nous menent à aucun avantage réel, & nos recherches se terminent à l'inutilité.

Dans un Art aussi sérieux que le nôtre, des ornemens étrangers, & des soins qui souvent éteignent la force du génie, sont toujours à dédaigner. Je suirai donc attentivement ici tout ce qui pourroit m'empêcher de saisir avec précision les diverses parties du sujet qui m'est présenté. Le genre, le génie, le caractere, les symptômes, la source funeste des Ecrouelles, les moyens & la maniere de les combattre : tels sont les points uniques & généraux auxquels je m'attacherai, & de la discussion desquels, malgré l'étendue & l'obscurité de la matiere, il résultera peut être un ensemble de connoissances utiles, & telles qu'elles pourront répondre aux vûes d'une Société respectable, qui tient compte à ceux dont elle anime & dont elle soutient l'émulation, des efforts mêmes superflus qu'ils ont fait pour les remplir.

S'il est vrai que les trois conditions nécessaires à une bonne définition, consistent en ce qu'elle soit claire, en ce qu'elle soi propre, & en ce qu'elle soit universelle ; je ne vois rien que d'imparfait dans celle que les Anciens & les Modernes nous ont donnée des Ecrouelles, puisqu'elle ne peut convenir, pour parler le langage des Logiciens, ni au seul défini, ni à tout le défini : *Neque soli, neque omni.*

Je crois donc devoir les considérer comme un vice de la lymphe, qui se manifeste intérieurement & extérieurement sur diverses parties, de différentes manieres, & le plus communément, par l'engorgement des glandes conglobées, lesquelles se tuméfient insensiblement, dont le gonflement n'est le plus souvent accompagné d'aucune douleur, & qui d'ailleurs ont la dureté, la rénitence, & tous les autres signes qui caractérisent des tumeurs skirreuses. C'est sur cette premiere explication que sera fondé tout le plan de ce discours ; le développement des idées qu'elle présente en fera le partage.

Je dis, que je considére les Ecrouelles comme un

vice de la lymphe : or qu'est-ce que c'est que la lymphe? & quel est le vice dont je la suppose infectée dans cette maladie ?

Personne n'ignore que l'humeur à laquelle on donne précisément ce nom, est une des substances cachées sous la couleur rouge du sang ; c'est cette matiere blanche qui lui donne du corps, qui en fait la principale consistence ; c'est cette huile atténuée, qui après avoir circulé dans les canaux sanguins avec toutes les humeurs rassemblées, se porte au-delà du courant général, enfile des artères plus déliées, nées du décroissement excessif des tuyaux qu'elle a parcourus, & qui ne peuvent, vû leur ténuité, admettre les globules rouges ; c'est ce fluide subtil, appellé par les Anciens, *humor innominatus*, qui poussé ainsi dans les détours obscurs, & dans les sentiers innombrables du corps humain, fournit la matiere des sécrétions, opere la nutrition des parties, & dont le résidu repris par une multitude de veines, est rapporté & déposé dans les glandes conglobées, s'y perfectionne, & parvient enfin dans le réservoir du chyle, ou dans des tuyaux veineux, sanguins, où il se réunit encore à la masse, & reçoit toujours de nouvelles préparations. Son origine, sa formation, sont pour nous des mysteres inconnus, & que l'on a vainement tenté de pénétrer : ce dont nous sommes unanimement persuadés, c'est de l'extrême facilité que les molécules lymphatiques ont à se rapprocher & à s'unir dans l'intérieur même des corps & de la force de leur cohésion, qui est telle, qu'elle élude tous les effets des battemens des arteres & du cœur, & qu'elle résiste à presque toutes les menstrues. De-là concluons-nous aussi, que le principe de la coagulation réside dans la lymphe : mais ce n'est pas assez d'être convaincu de cette propriété, qui la rend le lien des sucs qui composent le sang ; voyons pour commencer à donner quelque jour à la matiere que nous traitons, quelles peuvent être les différentes causes de l'épaississement de cette humeur, & de cet excès de consistence, qui souvent

vent occaſionne des skirres, & produit des concrétions plus ou moins fâcheuſes.

Ces cauſes ſont dans nous, & hors de nous.

Celles qui ſont dans nous, ſont les diverſes altérations des ſolides & des fluides; & celles qui ſont hors de nous, réſultent du vice & de l'abus des ſix choſes non naturelles.

L'excès de la ſyſtole & de la dyaſtole, c'eſt-à-dire, l'augmentation ou la diminution de l'élaſticité & de la force des fibres & des vaiſſeaux, conſtituent la léſion des ſolides.

Par l'augmentation de cette élaſticité, je n'entends pas ſeulement une tenſion exceſſive des vaiſſeaux & des nerfs, telle qu'elle exiſte dans la fiévre, ou dans les convulſions, mais une rigidité dans le ſyſtême vaſculaire, qui met les canaux hors d'état de prêter & de réagir ſur les fluides avec une aiſance naturelle; & l'on conçoit que dès-lors le liquide chaſſé avec moins de véhémence, ſera retardé dans ſon cours, la lenteur de ſa progreſſion donnera lieu ſur-tout dans les plus petits vaiſſeaux à une plus étroite cohérence de ſes parties; & de-là conſéquemment la viſcoſité des ſucs lymphatiques.

De l'atonie, de la diminution, de la perte du reſſort ſyſtaltique, naîtront les mêmes inconvéniens; les liqueurs ne ſont plus expoſées à une action capable de conſerver leur chaleur, d'accélerer leur marche & d'entretenir leur fluidité. La lymphe, ainſi que les autres liquides, circule avec peine; les tuyaux qui la contiennent ſont plus remplis de cette humeur; elle en eſt moins élaborée; elle y ſouffre même inſenſiblement une ſorte de compreſſion, ſoit de la part du liquide qui la précéde, ſoit de la part de celui qui y aborde: cette compreſſion augmente à meſure que le fluide enfile des canaux plus étroits, la partie la plus ſubtile & la plus aqueuſe s'échappe par leurs pores, ou s'inſinue dans les plus petits vaiſſeaux latéraux, s'ils ne ſont pas obſtrués; la maſſe générale eſt néceſſairement plus ſerrée & plus compacte,

le ſang en devient d'autant plus gluant, & d'autant plus épais, que les arteres lymphatiques préoccupées, & dans une eſpèce d'*amphraxie*, il n'eſt pas poſſible à la lymphe de ſe ſéparer & de ſe perfectionner dans ſes couloirs; & cette liqueur ſurabondante dans les vaiſſeaux ſanguins, ne peut qu'augmenter & le volume & la conſiſtence du ſang, avec lequel elle demeure confondue.

Les fluides peuvent pécher par la quantité & par la qualité.

La quantité peut être diminuée ou augmentée. Dans le premier cas, les vaiſſeaux ne ſont plus dilatés, ils tombent dans un affaiſſement que quelques Auteurs déſignent par le mot de *ſinexie*; leur inertie produit les mêmes effets dont nous avons accuſé leur foibleſſe.

Dans le ſecond cas, il y a ou vraie ou fauſſe pléthore.

La vraie pléthore conſiſte dans la quantité trop conſidérable du ſang, il ne trouve pas aſſez d'eſpace dans les vaiſſeaux qu'il occupe, les molécules des parties qui le compoſent, ſe raſſemblent & s'uniſſent plus intimément, attendu la gêne & la contrainte qu'elles éprouvent, il n'eſt donc pas étonnant, que la lymphe acquierre dès-lors une qualité viſqueuſe & groſſiere.

Dans la fauſſe pléthore, la raréfaction équivalant à l'augmentation de la quantité, eſt la ſource des mêmes troubles, outre que le degré de chaleur ſupérieur à celui de l'état naturel, hâte l'évaporation des parties ſubtiles, & favoriſe un prompt épaiſſiſſement.

Enfin, les humeurs peuvent être altérées ou par le changement de la proportion naturelle des parties intégrantes de la maſſe, ou par un vice quelconque dont cette même maſſe peut être infectée; & ſoit en un mot, que le vice vaſculeux ait donné lieu à cette altération, ſoit que les fluides eux-mêmes, ayent occaſionné le vice vaſculeux, ſoit encore que les liquides & les ſolides ayent été affectés en même-tems; il eſt conſtant que ces différens dérangemens peuvent être enviſagés comme les cauſes générales internes de la ténacité &

de la grossiereté des sucs lymphatiques.

De ces causes générales internes, passons à l'examen de celles que nous avons dit être hors de nous. *Galien* les réunit en peu de mots en recherchant celles du skirre : *Qui diù vigilias, famem, labores, sollicitudines & quodlibet aliud superfluum exercitium passi fuerunt, aut crassis cibis usi, &c. sæpè schirris affliguntur.* Mais de toutes les choses non naturelles qui peuvent nuire, celles dont les effets sont le plus fréquemment funestes, sont, 1°. Un air froid, grossier, épais, marécageux, infecté de particules virulentes, qui ne hâte point assez la circulation, & qui ne pouvant atténuer & briser suffisamment le sang, lui laisse le tems de s'épaissir, ainsi qu'à la lymphe qui s'embarrasse dans ses couloirs, & acquiert toujours plus de consistence à mesure que le volume augmente. 2°. Des alimens qui pris en trop grande ou trop petite quantité, donnent naissance à autant de maux, que s'ils péchoient par la qualité.

Un estomac rempli, est en effet toujours fatigué, les arteres gastriques sont comprimées, & les fibres nerveuses tiraillées par le poids des matieres alimentaires, la digestion est troublée, le broyement & la décomposition ne s'en fait qu'imparfaitement, elles séjournent plus long-tems, & l'air qu'elles renferment se raréfie ; que produit une préparation de cette espèce, si ce n'est des gonflemens, des borborygmes, des cardialgies, la cacochylie, la cacochimie ; & enfin, la cachexie, & un trouble universel dans l'œconomie animale. Les crudités qui en résultent, ne font souvent pas appercevoir d'abord des accidens ; mais en passant des premieres voies dans la masse, elles disposent la lymphe à des productions pernicieuses, ou à perpétuer & à multiplier même les levains qui peuvent exister déja dans le sang, & qui seront plus ou moins actifs, conséquemment aux différentes fermentations qu'elles auront suscitées. Si ces fermentations sont vives, les crudités se briseront plus exactement, & les alliages n'épaissiront pas les hu-

meurs auxquelles elles s'uniſſent ; mais ſi au contraire, le ſang n'eſt que foiblement agité, & qu'elles ayent quelque propenſion à la viſcoſité, elles ſe ſépareront difficilement & avec peine, les éclats en ſeront groſſiers & chargés de ſoufres indigeſtes, propres à rendre la lymphe croupiſſante, à l'épaiſſir, & à lui faire contracter une qualité vicieuſe.

La diſette ou la trop petite quantité des alimens, ne cauſe pas des maladies moins difficiles à vaincre. *Hippocrate* dit qu'on commet plus de fautes en obſervant une diéte trop ſévere qu'en mangeant trop, ſur-tout dans un état de ſanté; il ſe fait effectivement toujours une diſſipation continuelle, les fluides ne ſont donc pas par conſéquent remplacés, les ſolides dont l'action exige néceſſairement une flexibilité, ſont eux-mêmes briſés, conſumés & détruits, les humeurs les plus ſubtiles & les plus balſamiques s'exhalent & ſe diſſipent, celles qui reſtent en ſont plus épaiſſes ; les huiles & les ſels s'échauffent par un frottement continuel, ils deviennent âcres, corroſifs, & putréfient les liqueurs ; auſſi éprouvons-nous que l'urine, la ſueur, l'haleine même ont une odeur, d'autant plus fœtide, que l'on a jeûné plus long-tems, & que de cette abſtinence trop ſévere, arrive non-ſeulement la lenteur & l'épaiſſiſſement de la lymphe, mais encore la conſomption, l'exténuation, &c.

La qualité des ſubſtances alimenteuſes, peut être bonne ou mauvaiſe. Au premier cas, ſi les organes digeſtifs ſont bien diſpoſés, ces ſubſtances ſeront tranſformées en un chyle balſamique, neutre, c'eſt-à-dire, qui ne ſera ni acide, ni alkali, qui conviendra parfaitement à nos humeurs avec leſquels il s'aſſimilera & ne formera plus qu'une maſſe homogène ; mais ont-elles un mauvais ſuc, & ces mêmes organes ſont-ils inſuffiſans pour en corriger le vice originel, le chyle en participera, & nos fluides tiendront inévitablement de leur nature.

Ne parlons point ici de ces acrimonies fermentantes, pénétrantes, spiritueuses, aromatiques, alkalescentes, salines, muriatiques, &c. qui engendrent différentes maladies. N'envisageons les alimens que relativement à notre objet, c'est-à-dire, qu'eu égard aux parties grossieres, visqueuses & indigestes qu'ils peuvent contenir, & eu égard à l'acidité accompagnée de plus ou moins d'âcreté, dont ils peuvent être chargés.

Les pains de son, les parties gélatineuses de tous les animaux, la chair de la chévre, du bouc, du sanglier, du cochon, du liévre, du renard, du chameau, des limaçons, des gros poissons de mer, les chataignes, les truffes, les champignons, les choux, les fromages visqueux, les coagulations de lait; toutes ces substances grossieres & pesantes, ne sont digérées qu'avec peine, les particules n'en sont point assez divisées; & si les organes destinés à l'élaboration du chyle, ne peuvent suppléer à l'inertie & à l'impuissance de ceux qui doivent accomplir l'ouvrage de la digestion, elles ne perdront presque rien de leur grossiereté; & transmises ainsi dans le torrent de la circulation, il en résultera des engorgemens plus ou moins prompts, selon la plus ou moins grande foiblesse du ressort systaltique des vaisseaux, dont l'action ne pourra affiner ces sucs, & redonner à la lymphe qui en est formée, sa fluidité naturelle. Ajoutons que ces particules s'introduisent avec facilité dans le sang de ceux, dans le systême vasculeux desquels on reconnoît ce défaut. Les embouchures des veines lactées plus lâches & plus béantes en eux, peuvent les admettre séparément & avec moins de peine; réunies ensuite dans les différens couloirs du chyle, ou dans la veine cave, ou dans l'oreillette & le ventricule droit du cœur, elles communiquent à la masse un excès de consistence & de viscosité plus ou moins considérable; la lymphe s'épaissit, son cours est plus lent & plus tardif, les engorgemens se multiplient & se montrent en divers endroits, & un mouvement spontané ou de fermentation,

rendant les acides que contient ce fluide, plus volatils & plus âcres, il en résulte un levain, dont le développement est annoncé par un appareil plus ou moins formidable.

Ces acides, que des alimens grossiers & visqueux peuvent fournir, que des congestions, que des mouvemens spontanés dont la lymphe cr upissante est susceptible, peuvent multiplier, & d'où dériv ent leur plus ou moins d'acrimonie, doivent principalement leur reproduction aux alimens naturellement acides par eux-mêmes, & à ceux qui peuvent le devenir par fermentation; ceux-ci sont la plûpart des substances grossieres & indigestes, dont je viens de faire l'énumération, ainsi que celles que l'on appelle communément farineuses; telles sont, par exemple, le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, les féves, le millet, le ris, les pois, &c. lorsqu'elles sont humectées à un certain point, elles fermentent & s'aigrissent, & dépourvûes au contraire d'humidité, la fermentation est moindre, elles sont visqueuses & tenaces.

Quant aux autres alimens dans lesquels réside l'acidité, ils sont tirés des végétaux; ainsi nous comptons, par exemple, dans les fruits d'Eté, les pommes, les poires, les abricots, les pêches, les prunes, les oranges, les limons, les citrons, les grenades, les mûres, les groseilles, les pavies, les cerises, les framboises, les fraises, les figues, les melons, les concombres, auxquels on peut ajouter l'oseille, le vinaigre, le lait aigri, séreux, & mal travaillé. La saveur plus ou moins aigre & piquante des uns & des autres, en décéle la nature; & c'est selon la constitution & la force du tempérament, que ces matieres acescentes excitent & procurent plus ou moins d'acide; car de même que dans des Sujets débiles, dans des enfans, dans des filles, dans des personnes qui ménent une vie oisive & sédentaire, & en qui le sang est mal travaillé & apauvri, elles occasionnent de grands désordres: dans des Sujets robustes, dont

les organes peuvent assimiler une plus grande quantité d'alimens, & qui digerent sans travail, leur usage même le plus constant, ne peut que difficilement donner lieu à des indispositions.

Je dis que dans des enfans, dans des filles, dans ceux en qui le sang est mal travaillé & apauvri, elles occasionnent de grands désordres. En effet, rien n'est plus capable de former une mauvaise constitution que le vice des premieres nourritures; le lait, la bouillie faite avec de la farine, sont nos premiers alimens: or ils ne peuvent en fermentant que produire une acrimonie acide dans la masse, sur-tout lorsque l'enfant a sucé d'une femme nouvellement enceinte, vieille, ou cacochime, un lait séreux, aigre, grumelé, ou imbu de quelque virus; ou bien, lorsque la bouillie lui a été donnée avant que l'estomac eût acquis la force nécessaire pour la digérer. On conçoit donc que parvenu à un âge plus avancé, s'il mange des fruits cruds, verds; ce qui communément arrive aux enfans de la campagne, il farcira son sang, déjà mal disposé, de quantité d'acides, qui contracteront dans la suite un caractere plus ou moins pernicieux.

La laxité des fibres, l'action affoiblie des vaisseaux & des visceres des filles, principalement de celles qui ont les pâles couleurs, & des adultes qui menent une vie oisive, feront que les acides dominant dans les alimens, ne pourront pas être détruits par les digestions; ils s'insinueront conséquemment dans le sang, où ils se subtiliseront & deviendront nécessairement âcres: ceux en qui le sang est mal travaillé, & comme apauvri, essuyeront par l'usage des alimens acescens des acrimonies acides; car le chyle, en ce cas, s'aigrira de même que le lait, parce qu'il n'est point mêlé avec une quantité de sang suffisante pour sa parfaite assimilation; c'est ce que l'immortel *Boerhaave* (*a*) confirme en parlant des maladies spontanées causées par des sucs acides: *Hinc*

(a) Hermanni Boerhaave, *morbi spontanei ex acido humore*. §. 6. 8.

patet cur pueris, pigris, virginibus, pauperibus, & certis artificibus hic morbus familiaris sit; car les ouvriers exposés à un air chargé de beaucoup d'acidité, tels que ceux qui travaillent aux mines vitrioliques; ceux qui font la bierre, du vinaigre, & qui préparent des eaux fortes, sont tributaires, selon ce Médecin inimitable, des impressions de ces particules, qui s'insinuent continuellement dans la masse, soit par l'habitude du corps, soit par l'inspiration, soit par la voie du ventricule & des intestins; leurs travaux & leur force, quelque immense qu'on puisse la supposer, ne sçauroient les en garantir.

Enfin, les alimens liquides, les eaux, ont différentes qualités, & contiennent différens corps, selon la constitution & les qualités de l'air, & selon les terres par où elles coulent & se tamisent: aussi outre les parties unies & glissantes dont elles sont essentiellement composées, on y découvre des parties salines, terreuses, métalliques, &c. qui leur communiquent différens goûts, & qui décident des différens effets qu'elles produisent dans nos corps. On doit rejetter celles que l'on puise près des sources chaudes & des mines métalliques, des carrieres, des lieux où il est du soufre, de l'alun. Elles se chargent dans leurs cours de quantité de parties âpres, austères, astringentes, ou métalliques, qu'elles enlévent des fossilles & des minéraux sur lesquels elles coulent: peu propres à diviser les alimens dans l'estomac, leur usage constant peut troubler les digestions; & si ce viscere est foible, ces alimens se corrompront, & suivant leur nature acescente ou alkalescente, les sucs qui en résulteront auront une acrimonie acide ou alkaline. Les eaux qui découlent des rochers, les eaux bourbeuses & croupissantes qu'on retire dans des réservoirs, qui forment des étangs, qui humectent des terres marécageuses, & au fond desquelles on apperçoit un sédiment onctueux, terrestre & bitumineux. Celles qui ont demeuré long-temps, dit

Hippocrate,

Hippocrate, à l'ardeur continuelle du soleil qui leur enléve plus que les pluyes continuelles ne leur rendent; les eaux de glace & de neige, dont les parties déliées se sont concentrées dans la congélation; les eaux, en un mot, qui abondent en parties dures, salines, austeres, grossieres, impures & pesantes, épaissiront la lymphe en arretant le mouvement de ses particules, engendreront des crudités, & formeront un chyle grossier, mal conditionné, & empreint des mêmes qualités qu'elles.

Il n'est pas encore tems de faire l'application de ces principes; la maniere dont la masse lymphatique s'épaissit, & les causes du changement de sa consistence, suffiroient pour expliquer la formation des tumeurs scrophuleuses; mais donnons une nouvelle force à nos idées, & épuisons la matiere, s'il est possible, en cherchant dans les divers genres d'actions des sels acides, & dans les suites & les effets de l'impression de ces sels, la source de la perversion & de la dépravation de cette humeur.

Imaginons un corps dont les parties sont actives, subtiles, aigues, & pénétrantes, qui fermente avec les alkalis, d'un mouvement tantot apparent, tantôt imperceptible; non toujours absolument, suivant le degré de son acidité, mais selon le rapport & la proportion de ses particules avec les pores des corps qui doivent être dissous; celui-là est proprement appellé parmi nous, un corps acide. Ses parties aiguës se lient & s'embarrassent dans les parties rameuses & sulphureuses du lait, du sang & de la lymphe des animaux; il fixe les unes & les autres de ces substances, tandis qu'au contraire, il décompose les métaux en en pénétrant, & en en écartant les corpuscules.

On pourroit d'abord demander, s'il est des sels dans le sang, & si des substances acides y résident. Je n'ai garde, à l'exemple de quelques Médecins qui ne parlent qu'oscillations, & qui ne reconnoissent dans les corps animés, que des agens solides, de bannir du tissu

de ce fluide les matieres salines ; je ne dirai point aussi sur la foi de quelques observations suspectes, que malgré la confusion des liqueurs qui circulent, on apperçoit les molécules des sels dans les vaisseaux mêmes, mais je ne craindrai pas d'avancer qu'il n'est pas douteux qu'il y en ait de renfermés dans la masse des humeurs, qu'ils y sont mêlés & confondus, qu'ils les forment en partie, qu'ils leur donnent de la consistence ou de la fluidité, & qu'ils sont, en un mot, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, les instrumens des mouvemens spontanés.

A l'égard des acides, les Anciens bien loin d'en nier l'existence dans le sang humain, pensoient qu'ils étoient nés avec nous. Il est, dit *Hippocrate*, du sel acide, du sel doux, du sel amer, du sel alkali volatil dans le sang : lorsque ces sels conservent leur union & leur caractere particulier, toutes les fonctions s'exécutent sans trouble: *Nam inest in homine amarum salsum, dulce, acidum, quæ mixta inter se, unâque confusa non hominem lædunt; cum verò quid eorum separatur, tunc hominem lædit.* (a)

M. *Maloüin*, dans sa Chimie médicinale, a suivi l'opinion de cet homme divin ; nous y lisons, *qu'il peut y avoir, & qu'il y a réellement dans l'homme, du doux, de l'amer, du salé, de l'acide & de l'âcre ; tant que ces choses*, continue M. *Maloüin*, (b) *qui sont des qualités différentes, ne sont point à part & en dépôt, & qu'elles sont proportionnées entre elles, & dans un mouvement naturel, elles font la santé ; si au contraire, elles dominent sensiblement les unes sur les autres, qu'elles restent en repos, ou qu'elles soient dans un trop grand mouvement, elles produisent la maladie, & l'espèce de la maladie est différente, selon la différente nature de ce qui domine.*

Il est certain, qu'il n'est pas besoin des Expériences d'*Homberg* & de *Lemery* pour être persuadé de la réalité des sels acides dans la masse ; mais je ne vois pas qu'*Hippocrate* & *Galien* ayent eu raison de les envisager, com-

(a) *Lib. de veteri Medicina.*
(b) Pag. 76. Tom. 1.

me naturels, innés & propres à la conservation de notre être : car quoique l'on puisse présumer que les acides du sang de la mere, doivent passer à l'enfant, & quoiqu'il semble, attendu l'intimité de cette communication, que l'on puisse dire qu'ils naissent avec nous ; je ne conçois point comment ils pourroient contribuer à la perfection des opérations, d'où dépendent l'entretien & l'intégrité de la machine. Revenons en donc à la doctrine de *Van-Swieten*, & concluons avec lui, qu'ils doivent leur origine aux alimens qui n'ont pas été assez travaillés par les organes digestifs, & qu'ils sont étrangers au corps humain : *Acidi ergo in corpore humano origo videtur deberi ingestis non satis mutatis per corporis vires, peregrinum ergo corpori acidum est.* (*a*)

C'est aussi conséquemment à cette idée que j'en fixerai avec *Boheraave*, le siége principal dans l'estomac & dans les intestins : (*b*) *Sedem habet jam nata maximè primas digestionis officinas, inde tardiùs sanguinem, denique omnes humores inficit.* Le ventricule est en effet, rarement sans acides ; la plûpart des alimens & des végétaux, surtout, contiennent une acidité qui subsiste après la digestion, & qui ne trouvant rien qui la subjugue & qui la détruise, s'exerce fortement quelquefois sur les tuniques de ce viscere. Ce sont ces acides subtilisés par la chaleur & la volatilité des sucs gastriques, qui en picotant la membrane nerveuse de l'estomac, excitent un apétit excessif & dévorant, insensiblement ils acquierent de l'acreté & de la force ; la qualité souvent corrosive du lait qui a séjourné dans l'estomac des enfans, & la dissolution des corps les plus durs en sont une preuve ; insensiblement aussi, ils sont portés dans la masse, ou d'abord absorbés par les huiles & par la terre, ils ne se développent pas aisément, mais ils s'y renouvellent sans cesse & ne dominent que trop fréquemment : car enfin,

(*a*) *Comment. in Herman. Boerh. Aphor. de cogn. morbis.* §. 60.
(*b*) *Aphor.* §. 62.

que d'exemples n'avons-nous pas de leur accroissement & de leur dégénération !

Supposons la masse lymphatique épaissie, visqueuse, lente dans sa progression; elle séjourne en partie, plus qu'à l'ordinaire, dans ses plus petits vaisseaux, & elle ne participe que foiblement aux mouvemens qui tenoient dans le sang les sels séparés les uns des autres; ces sels ainsi gênés acquierent peu à peu plus de masse, & s'embarrassent dans les parties sulphureuses de la lymphe, qui stagnante, pourvûe de parties aqueuses, & ne remplissant pas tellement les petits vaisseaux qu'ils ne contiennent de l'air, est, au moyen de la chaleur naturelle, selon son état plus ou moins alkalescent, & selon la constitution du Sujet, plus ou moins susceptible d'un mouvement spontané ou de fermentation. Les acides, dont ces engorgemens ne sont point exempts, s'exaltent & se dégagent des parties rameuses de cette même humeur qui leur servoient d'entraves. Mis en liberté, & séparés des autres principes, ils sont entraînés dans la masse où ils se meuvent & agissent avec plus d'aisance sur la lymphe dont ils rapprochent les molécules, & de cette fermentation excitée par le mêlange des acides & des alkalis, résulte le changement de nature de ces sels; la disposition des pores de ceux-ci, n'est plus la même, & quelques particules des premiers qui se multiplient, non-seulement par de nouveaux ferments vicieux provenant des premieres voies, mais encore à raison de la quantité des engorgemens qui subsistent, & du changement qu'éprouvent aussi les sels essentiels qui deviennent eux-mêmes acides, rendues plus ou moins volatiles, acquierent un degré plus ou moins grand d'acrimonie.

C'est à cet état de dépravation de la lymphe, à son épaississement, aux acides, à leur qualité plus ou moins salée, plus ou moins acrimonieuse, que nous devons reprocher tous les désordres qui décélent ce virus, que nous distinguons des autres poisons qui peuvent infecter

la masse, par le nom de virus scrophuleux. Je sçai que la nature de ces levains funestes, ne peut nous être dévoilée que par leurs opérations & par leurs effets; mais si dans les unes & dans les autres de ces causes, je trouve un rapport immédiat avec cette chaîne de maux dont les scrophuleux sont attaqués; si je prouve que ces maux ne sont que des symptomes, & une suite de l'épaississement & de l'acidité acrimonieuse & salée de la lymphe; si sur les divers degrés de perversion de cette humeur, j'établis les divers degrés de cette maladie, n'en aurai je pas saisi la source, le caractere, le génie, le genre, & les différences?

Reprenons notre définition. Les Ecrouelles sont un vice de la lymphe, qui se manifeste intérieurement & extérieurement sur diverses parties. Je m'arrete à cette premiere proposition, & je soutiens d'abord que ce qui nous démontre que les Ecrouelles consistent dans le vice & dans la dépravation de la masse lymphatique, c'est qu'il n'est aucune partie du corps humain qui ne puisse en ressentir les funestes effets, & qu'il n'est aucun organe qui ne puisse en recevoir les fatales atteintes: or si cette maladie peut attaquer & affecter généralement toutes les parties simples & organiques, internes & externes, & souvent les unes & les autres en même-tems; car il est rare de voir extérieurement des vestiges, qu'il n'y en ait des traces réelles dans l'intérieur; si cette maladie, dis-je, peut insensiblement troubler toutes les fonctions, & détruire enfin les principes mêmes de la vie, il s'ensuit nécessairement qu'elle doit avoir sa source dans un fluide qui parcourt infailliblement tous les détours de la machine entiere. Quel sera ce fluide? quand je voudrois me faire illusion à moi-même, à la vûe des gonflemens fréquens, & des engorgemens multipliés des vaisseaux lymphatiques, & des glandes conglobées, telles que sont les jugulaires, les occipitales, les cervicales, les parotides, les maxillaires, les axillaires, les inguinales, les mésentériques,

œſophagiennes, gaſtriques, hépatiques, ſpléniques, épiploïques, ciſtiques, iliaques, ſacrées, &c. à l'aſpect de la dureté & de l'indolence de ces tumeurs; lorſque j'apperçois encore une multitude & une foule d'affections particulières fixées ſur les yeux, au nez, aux lèvres, aux oreilles, ſous la langue, au col, aux jointures, aux mammelles, aux parties membraneuſes & aponévrotiques, ſur la tête, ſur les tendons, ſur les ligamens, ſur le périoſte, ſur les os, & dans les viſcères enfin les plus eſſentiels à notre conſervation, pourrois-je méconnoître les aſſauts d'une lymphe plus ou moins dépravée, & les effets de l'alliage d'un virus avec les différentes humeurs, qui ne doivent leur dégénération qu'à la participation du vice de cette même lymphe infectée, dont elles tirent leur origine?

J'ai dit en ſecond lieu, que ce vice s'annonce de différentes manieres. Toutes les tumeurs ſcrophuleuſes en général, ſont en effet ſuſceptibles de différentes altérations. Eu égard aux degrés par où elles paſſent, aux effets qu'elles produiſent, à la maniere dont elles ſe terminent, je les diviſe en tumeurs bénignes, & en tumeurs malignes; les unes & les autres ſont occultes ou ulcérées. Sont-elles ſuperficielles, circonſcrites, égales, médiocrement dures, mobiles, flotantes, ſans inflammation, indolentes? Se forment-elles peu à peu? Les progrès n'en ſont-ils pas rapides? Se terminent-elles même par ſuppuration, & l'ulcere qui en réſulte ſe ferme-t-il ſans peine? Ce ſont les tumeurs ſcrophuleuſes bénignes. Mais ſont-elles au contraire dures, inégales, profondes, fixes, adhérentes? Se multiplient-elles? font-elles des progrès en peu de tems? attaquent-elles les glandes conglomérées, les parties membraneuſes, tendineuſes? ſont-elles ſuivies de douleur & d'une inflammation plus ou moins conſidérable? la matiere dont elles ſont formées, eſt elle parvenue à un point de dépravation & d'âcreté qui détruit le tiſſu des parties molles ou dures qu'elles attaquent? donnent-elles lieu à

des ulcères plus ou moins mauvais, d'où découle une matiere ſanieuſe? ces ulcères ſont-ils accompagnés de fiſtules & de caries? les bords en ſont-ils calleux, renverſés, & douloureux? ont-ils enfin tous les caractères d'un ulcère chancreux? Telles ſont les Ecrouelles malignes, & ce dernier degré de corroſion, déſigne de plus les Ecrouelles chancreuſes.

Je diſtingue encore les tumeurs dont il s'agit, en compoſées & en compliquées.

Celles qui tiennent eſſentiellement de la nature du skirre, ne dégénerent pas ſeulement en cancer, elles participent auſſi quelquefois des trois autres tumeurs génériques; dès-lors & ſuivant les ſymptômes prédominans de ces mêmes tumeurs, elles ſont compoſées & nommées tumeurs ſcrophuleuſes, éréſipélateuſes, ou phlegmoneuſes, ou œdémateuſes; & ſi elles ſont accompagnées d'un levain étranger dont le génie ſe dévoile par certains accidens, elles ſont appellées Ecrouelles compliquées.

Les unes & les autres de ces tumeurs, reçoivent différens noms, conſéquemment aux parties qu'elles affectent; ainſi ſur les tendons, ſur les ligamens, ſur le périoſte, ſur les os, nous leur donnons celui de ganglions, de tophe, de *nodus*, d'exoſtoſes: ſi la tumeur réſide dans la glande thyroïde, nous la nommons bronchocèle, trachéocèle, ou gouëtre; & ſi les glandes des émonctoires, c'eſt-à-dire, celles des aînes, des aiſſelles, du col, ſont engorgées, nous appellons ces tumeurs des bubons. Quelques Auteurs accordent par préférence à celles des glandes du col le nom d'Ecrouelles; j'avoue que les tumeurs ſcrophuleuſes ont le plus ſouvent leur ſiége dans celles-ci ſans doute, parce que ces glandes ſont naturellement plus ſerrées & plus remplies de cellules & de détours; mais je ne vois pas pourquoi cette dénomination leur conviendroit ſpécialement, & plutôt qu'à celles qui lèſent les autres parties, & qui reconnoiſſent la même cauſe.

La dépravation de l'humeur qui provoque l'engorgement, change & différentie la couleur & la consistence de la matiere ; & relativement à ce changement, le nom de la tumeur varie. La consistence de cette matiere est-elle épaisse, semblable à du suif, la tumeur est-elle dure, c'est un stéatome ; est-elle blanche, ressemble-t-elle à de la bouillie, & la tumeur a-t elle moins de dureté, c'est un athérome : la tumeur enfin, est-elle molle, la couleur de l'humeur qui la forme, imite-t-elle un jaune brun, a-t-elle la consistence du miel, c'est un melliceris : en un mot, cette même humeur tient-elle en même-tems du caractere de celle qui occasionne le stéatome ou l'athérome, la tumeur qui en résulte est doublement désignée par les noms qu'on assigne à ces engorgemens particuliers. Il faut néanmoins convenir que cette régle souffre des exceptions ; car il est nombre de cas dans lesquels nous ne distinguons point par des termes & par des mots consacrés, le genre de la matiere renfermée dans le même kiste ou dans la tumeur, comme lorsqu'il est question d'un abscès scrophuleux enkisté ou non enkisté, rempli d'une substance gypseuse ou plâtreuse, ou garni d'un suc semblable à du lait caillé ou à du fromage mou, suivant son épaississement ou sa fonte ; ou comme quand il s'agit de ces tumeurs le plus souvent non-enkistées qui surviennent au voisinage des parties membraneuses & aux jointures, & qui contiennent un pus blanchâtre & sanguinolant, fort peu lié, & d'une nature ichoreuse, ce qui est un indice assuré du vice qui existe dans la masse.

Il n'est pas possible, au surplus, de déterminer le volume & la figure de toutes les tumeurs scrophuleuses ; j'en ai vû dans le mésentère, à chaque côté des parotides & de la mâchoire inférieure, ainsi qu'aux aînes & aux aisselles, dont la grosseur étoit monstrueuse, & celles-ci étoient telles, qu'elles distendoient & faisoient soulever considérablement le muscle pectoral. Il en est qui formées dans les glandes ou dans un vaisseau lymphatique,

lymphatique, ont la forme d'un gland, d'une aveline, d'un œuf, d'une chateigne : d'autres qui sont oblongues, rondes, plus ou moins élevées ; telles sont, par exemple, les tumeurs que nous nommons *talpa*, *testudo* ; d'autres, dont la bâze est plus ou moins large, plus ou moins étroite, & qui paroissent allongées ou détachées des parties qui les avoisinent, ce qui en rend le traitement plus aisé ou plus difficile ; quelques-unes encore qui ne sont que de simples pustules, des différentes sortes de dartres ou de galles qui se montrent sur la superficie du corps, des tubercules qui affectent divers endroits, soit dans l'intérieur ou à l'extérieur ; & nous observons enfin dans les engorgemens des glandes, si elles sont séparées des tumeurs plus ou moins applaties ou circonscrites, d'ou résulte principalement aux parties latérales du col, une espèce de chapelet, & des tumeurs bosselées extérieurement, disposées en forme de grappe, auxquelles quelques-uns ont donné le nom de tumeurs conglomérées, lorsque ces glandes tuméfiées sont jointes, unies & entassées.

Quoiqu'il en soit, dans quelque lieu & de quelque maniere que se présente & que se montre le virus scrophuleux, rien n'est plus certain que ce que j'ai avancé pour compléter une définition. Les glandes conglobées & les vaisseaux lymphatiques, sont les parties les plus exposées à l'impression de ce levain ; car toutes les autres affections dont j'ai parlé ne caractérisent point aussi positivement ce que vulgairement nous nommons Ecrouelles ; elles n'en sont, pour ainsi dire, que des symptômes communs ; cette considération seule suffiroit pour justifier mes idées sur la perversion de la lymphe dans cette maladie : mais je ne veux rien laisser à desirer, & je vais en consacrer l'évidence par des faits qui ne laisseront aucun prétexte au doute.

Les glandes conglobées sont des espèces de pelottons formés par les replis & l'entortillement de plusieurs vaisseaux sanguins, nerveux, lymphatiques, sécrétoires &

excrétoires; ces vaiſſeaux ſont enveloppés d'une membrane commune, & l'uſage de ces glandes eſt de filtrer & de perfectionner la lymphe.

Que l'obſtruction de ces canaux atteints de quelque vice organique, comprimés, reſſerrés, affaiſſés, meurtris par une cauſe quelconque, arrive fréquemment; nous en trouvons d'abord une raiſon dans leur propre conformation, dans leur diſpoſition naturelle, dans leur arrangement & leurs contours dans les glandes, dans leur délicateſſe, dans leur exiguité, dans le peu de mouvement dont ils ſont ſuſceptibles: ainſi à raiſon de la ténuité de leur cavité, de leur exilité, & de l'obſcurité de leur action, nous devons penſer que ces vaiſſeaux, ainſi que ceux des parties, dont le tiſſu eſt infiniment compact & ſerré, comme ceux des membranes, des tendons, des ligamens, des os, s'embarraſſeront toujours plus aiſément que des tuyaux dont le diamètre, la force, le reſſort & le jeu, ſont beaucoup plus conſidérables. Ajoutons à cette réflexion celles qui naiſſent de l'état dans lequel ſe trouve la lymphe contenue dans les vaiſſeaux lymphatiques de ces mêmes parties. Cette humeur virulente, ſéparée de la partie globuleuſe, & parvenue dans les vaiſſeaux blancs, y eſt aſſurément moins méable, ſes particules rameuſes ſéparées de toute autre molécule, ſe touchent par une plus grande ſurface, elles s'uniſſent plus intimément par le moyen & l'entremiſe des ſels, la lymphe n'en eſt conſéquemment que plus viſqueuſe, & elle eſt d'autant plus diſpoſée à former des obſtacles, que les canaux lymphatiques plus ou moins étroits, plus ou moins foibles, mieux ou plus mal conformés, ſont dès-lors moins en état d'agir ſur ce fluide; les parties les plus groſſieres, contraintes & forcées de ſéjourner dans ces vaiſſeaux, s'oppoſent donc au libre cours de celle qui aborde ſans ceſſe, & qui dans l'impoſſibilité de ſuivre ſa route ordinaire, donne inévitablement lieu à un embarras dans le couloir ou dans la glande, dont ſa portion la plus épaiſſe augmente le

volume. Tel eſt le premier effet que nous obſervons; c'eſt là ce que nous appellons glande gonflée, la lymphe circulant encore; mais ſuivons les gradations.

Les molécules de cette humeur auxquelles on peut reprocher ce commencement d'interception, acquièrent plus ou moins de conſiſtence par leur ſéjour. Sa fluidité, ſa ténuité, n'eſt plus proportionnée au diamètre des vaiſſeaux excrétoires; elle eſt donc comme immobile & fixée dans le corps glanduleux; elle s'y durcit de plus en plus par l'évaporation de ſes parties les plus ſubtiles, & celle qui ſurvient, ou du moins ce que ce nouveau fluide a de plus groſſier & de plus ſalin, s'y arrêtant avec elle & s'y épaiſſiſſant, l'obſtruction eſt complette. C'eſt alors que n'étant plus ſoumiſe à l'action oſcillatoire des vaiſſeaux, la lymphe ſe deſſéche toujours davantage, l'engorgement augmente, la portion ſaline & ſulphureuſe demeure dans la membrane propre de la glande, tandis que la portion liquide regorge dans les vaiſſeaux qui entourent la tumeur; ces vaiſſeaux en ſont ſurchargés & prodigieuſement gonflés; l'extenſion de leurs parois eſt telle, que leurs fibres écartées livrent un paſſage à la partie la plus tenue qui s'échape & qui tranſude; de maniere que (ſelon M. *Garangeot*, & ſuivant M. *Petit*, dont la perte doit nous être toujours préſente) il en réſulte une ſorte d'œdéme qui relâche & qui humecte la membrane de la glande ou du vaiſſeau lymphatique engorgé, & qui forme le kiſte ou le ſac de la tumeur; cette humidité, cette vapeur donne à ce ſac la facilité de s'étendre & de prêter à l'abord des nouveaux ſucs qui n'entrent dans le kiſte qu'après quelques efforts, attendu la diſtenſion ſinguliere de cette membrane qui étrangle en quelque façon les vaiſſeaux qui les y portent; de plus ces mêmes ſucs ne trouvant plus aucune iſſue, parce que les tuyaux excrétoires, qui ſeuls pouvoient la favoriſer, ſont trop déliés, trop foibles, & ſont encore plus incapables d'action que les vaiſſeaux qui les ont charriés; ces mêmes

ſucs, dis-je, s'accumulent peu à peu, & forment enfin une tumeur d'une groſſeur & d'un volume plus ou moins grand, ſuivant l'affluence de la matiere, & ſuivant la dilatation, dont peut être ſuſceptible le tiſſu vaſculeux du kiſte & des parties voiſines.

L'humeur ſéreuſe qui tranſude, qui en ramollit & qui en relâche les parois, aide non-ſeulement à l'extenſion de cette membrane & à l'entrée de la lymphe ; mais elle contribue encore à la rendre plus épaiſſe, en diſpoſant les vaiſſeaux qui s'y diſtribuent, à admettre une certaine quantité de ſuc nourricier ; car de même que les parois de la matrice acquierent en s'étendant, plus d'épaiſſeur par la dilatation des vaiſſeaux différens qui s'y répandent, l'épaiſſeur du kiſte ne peut vraiſemblablement être attribuée, qu'à cette dilatation & à la plénitude de ceux dont cette membrane eſt parſemée.

Ce kiſte ou ce ſac, dont la ſurface externe eſt liſſe & polie, devient dans ſa ſurface intérieure, dur, calleux & inégal ; cette conſiſtence n'eſt dûe qu'à l'union des ſels & des ſoufres de l'humeur qui y eſt renfermée ; & je ne doute point que ces ſubſtances chaſſées & pouſſées à la circonférence, ne s'y attachent & ne s'y appliquent à peu près, comme le tartre s'incruſte aux parois intérieurs des tonneaux où le vin a fermenté. Du reſte, on remarque encore qu'il eſt ſouvent plus mince & plus foible dans certains endroits, & que ſa figure varie ; ce qui ne doit point être un ſujet d'étonnement, ſur-tout ſi la tumeur eſt variqueuſe, ou formée par la dilatation d'un vaiſſeau lymphatique, puiſque la baſe en doit être plus ou moins large, ſelon par exemple le point dans lequel le conduit a le plus ou le moins prêté.

Dans nos recherches ſur la génération, ſur la formation, ſur l'augmentation de ces tumeurs enkiſtées, qui ne ſont autre choſe, que des engorgemens vaſculaires & glanduleux, je n'ai eu garde de perdre de vûe la lymphe ; mais ſi je veux porter mes regards plus loin, les matieres que j'y découvrirai, & que la plûpart de ces

tumeurs contiennent, m'indiqueront en quelque façon le vice qui domine dans la masse.

La fluidité, la couleur jaunatre & rougeâtre de l'humeur, telle qu'elle existe dans le *melliceris*, annonceront inévitablement la qualité acrimonieuse du sel dont la lymphe sera chargée, car ce sel en brisant les soufres, rend la matiere renfermée dans le kiste, & plus fluide, & d'une couleur plus foncée; ce qui arrive assez communément à toutes les parties sulphureuses dissoutes par des sels alkalis; la dilacération de quelques petits vaisseaux sanguins, peut aussi lui donner un œil d'un jaune rougeâtre.

La consistence moyenne, la blancheur de celle qui forme l'athérome, prouvera l'existence d'un acide capable de produire ces effets.

Enfin, si les soufres sont visqueux & plus grossiers au moyen de l'acide prédominant, la matiere sera plus dûre, sébacée, ressemblante à du suif, & conséquemment la tumeur sera un steatome ayant son siége ordinaire dans les vaisseaux adipeux, dont les sucs épaissis & figés, prennent un corps capable d'opposer une grande & une forte résistance; au lieu que le melliceris & l'athérome naissent de la stagnation de l'humeur lymphatique dans quelques-uns des vaisseaux tenus qui la charient, ou dans quelques interstices de leurs valvules.

Sa dépravation, sa viscosité dans ces deux dernieres tumeurs, se manifestent par de plus prompts & de plus fréquens ravages, que dans le stéatome qui subsiste longtems sans des accidens marqués, pourvû qu'il ne blesse pas quelques fonctions.

Soit au surplus, que la matiere qui provoque ces engorgemens, ait été la même dès les premiers tems, soit que celle qui remplit le kiste se soit extravasée après avoir été long-tems épaissie, ainsi que le prétendent la plûpart des Auteurs, & que par un mouvement intestin, cette lymphe croupissante ait dégénéré en une espèce de pus qui la rend entiérement méconnoissable,

& reſſemblante ou à de la bouillie, ou à du miel, ou à du ſuif, ſuivant les différens vaiſſeaux dans leſquels elle s'arrête, tous ces changemens peuvent être des preuves d'une perverſion parvenue au point de former ce que nous nommons le virus ſcrophuleux, malgré l'état conſtant de ces tumeurs, qui peuvent pendant un tems aſſez long ne rien préſenter de bien redoutable.

Cet état eſt celui dans lequel nous les enviſageons comme des tumeurs ſcrophuleuſes bénignes, & par conſéquent comme des tumeurs indolentes & qui ne ſont accompagnées d'aucune inflammation; elles acquiérent ſouvent un volume extraordinaire ſans être douloureuſes, parce qu'elles ne ſe forment que peu à peu, & que l'amas de la matiere, ainſi que la dilatation des vaiſſeaux, ſe faiſant inſenſiblement & par degré, la compreſſion & la divulſion ſur les fibres nerveuſes, n'eſt ni aſſez ſubtile, ni aſſez violente, & le reflux des eſprits au cerveau, ni aſſez précipité, ni aſſez fort pour ébranler les fibres de cet organe de maniere à exciter un ſentiment de douleur; elles ne ſont ſuivies d'aucune inflammation; ce qui eſt démontré par la couleur naturelle de la peau, & ce qui peut être expliqué par le peu de mouvement de la lymphe en congeſtion, & par la compreſſion douce & inſenſible qu'elle fait ſur les vaiſſeaux voiſins de l'engorgement, qui n'ayant été gênés que par gradation, ou ne l'étant preſque pas, offrent, pour ainſi dire, le même diamètre aux liqueurs qu'ils charrient, & auxquelles ils donnent paſſage.

Les tumeurs ſcrophuleuſes malignes, au contraire, ſeront plus dures, vû, comme je l'ai dit, la prédominance des acides & la qualité des ſels eſſentiels de la lymphe, qui plus fixes & plus groſſiers, rapprocheront plus exactement les parties ſulphureuſes de cette humeur, & donneront lieu à une cohéſion qui la rendra d'autant plus tenace & d'autant plus viſqueuſe, que ces ſels eſſentiels auront plus de maſſe, & que les acides ſeront plus abondans.

Elles feront inégales, parce que cette lymphe ainsi épaissie, se trouvant sequestrée & cantonnée, & l'emportant par sa solidité sur la foiblesse qui se rencontre en certains points de la membrane du kiste, soulévera inégalement le corps glanduleux à mesure qu'elle augmentera; & si ces inégalités ne sont point remarquables dans les tumeurs bénignes, c'est qu'alors la lymphe moins endurcie & moins fixe, ne forme pas des corps aussi durs & aussi capables de forcer & de contraindre les fibres du kiste à prêter dans de certains points.

Elles feront immobiles, & la cause de leur immobilité sera la situation contrainte dans laquelle elles se trouveront lorsqu'elles auront un certain volume, & plus encore les attaches que contracteront les fibres & les vaisseaux des parties voisines avec la surface externe de la membrane de la glande, dont la substance folliculeuse fournit cette union & cette communication, qui d'ailleurs ne forme pas parfaitement ce que quelques Auteurs appellent des adhérences intimes.

Elles feront enflammées, douloureuses, parce que plus les salés acides donnent à la lymphe un caractére d'acrimonie, plus elle est piquante, & plus elle cause d'irritation dans les parties où elle séjourne; il en résulte un gênement dans la circulation, l'irruption du sang dans les canaux lymphatiques collatéraux, occasionne une chaleur qui agitant & raréfiant l'humeur, développe les sels, qui s'exercent ensuite sur les fibres & les vaisseaux, & de cette action irritante naît une sensation & une perception plus ou moins vive & plus ou moins douloureuse, selon la qualité de ces sels, & le plus ou le moins de force de leur impression.

Enfin ces tumeurs se multiplieront, & leurs progrès en feront plus prompts, eu égard à la quantité plus copieuse du virus répandu dans la masse; car son abondance produira des engorgemens, non-seulement dans les vaisseaux lymphatiques, mais encore dans ceux qui se distribuent aux glandes conglomérées, aux parties tendineuses, membraneuses, &c.

De toutes les liqueurs qui émanent d'un ſang ainſi infecté, il eſt certain qu'il n'en eſt aucune qui doive conſerver ſa pureté; il eſt conſtant auſſi que parmi ces liqueurs, celles qui ſont naturellement graſſes & viſqueuſes, occaſionnent plutôt que les autres des embarras dans les parties où elles ſe filtrent, ſoit par l'aptitude & le panchant qu'elles ont à s'épaiſſir, ſoit par la foibleſſe de leurs couloirs, ſoit peut-être encore par une analogie & une ſorte d'affinité du virus ſcrophuleux avec ces humeurs qui ne peuvent d'ailleurs que ſe reſſentir du vice de la lymphe.

Telle eſt ſans doute la ſource de cette quantité de maux qui marchent ſi ſouvent à la ſuite des tumeurs des glandes conglobées, & des couloirs lymphatiques. Le gonflement des paupieres & de la lèvre ſupérieure, celui du nez, les galles cruſtacées ſous cette partie & aux commiſſures des lèvres, auront pour cauſe non-ſeulement la dépravation de l'humeur qui ſe ſépare dans les petits grains glanduleux, mais encore la foibleſſe & la délicateſſe des vaiſſeaux tenus de la lymphe, qui gonflés & embarraſſés, compriment les glandes & les canaux voiſins dans leſquels la liqueur s'accumule & provoque une enflure qui paroît à diverſes repriſes.

L'amas d'une lymphe groſſiere, & plus ou moins viſqueuſe dans ſes vaiſſeaux foibles & déliés qui avoiſinent les ranules, donnera naiſſance à la grenouillette, & cette tumeur tenant d'un caractere ſcrophuleux, eſt aſſez communément accompagnée des engorgemens des glandes lymphatiques du col, & de deſſous le menton.

Le bronchocèle, de la nature du melliceris ou de l'athérome, ſera un produit de ce même virus, plutôt que le gouëtre ſarcomateux, graiſſeux, ou ſtéatomateux.

Les congeſtions & les gonflememens des jointures aſſez fréquemment occaſionnés par l'épaiſſiſſement de la lymphe, ſont très-ordinairement des produits d'un levain ſcrophuleux, ſur-tout lorſque cet épaiſſiſſement vient d'une cauſe interne; il ſe fait des embarras dans les

les glandes mucilagineuses ; leur volume augmente & gêne peu à peu le cours de la lymphe qui circule dans les tuyaux voisins, & de-là survient un gonflement de toute la partie, lequel est plus ou moins prompt & plus ou moins douloureux, suivant la qualité salsugineuse de cette humeur, & le vice de cette espèce de mucosité, dont la disette causée par l'obstruction des petits grains glanduleux qui la filtrent, & qui dans cet état ne peuvent rien séparer, met les articulations à sec, de maniere qu'elles n'opérent aucun mouvement, & qu'il s'y fait même une soudure que nous nommons ankilose ; cette soudure relativement à la perversion des humeurs, sera suivie d'accidens plus ou moins violens, & les douleurs qu'elle excitera seront d'autant plus aiguës, que les ligamens seront appuyés sur des corps durs : enfin, l'inflammation s'emparant de la partie entraînera des dépôts d'un mauvais caractere, des suppurations longues, des fistules, des caries, les desséchemens des tendons, les courbures des membres, & d'autres accidens qui jetteront le malade dans le marasme & dans la langueur.

La quantité excédente & l'amas de la synovie, pourront produire les mêmes effets ; je suppose que cette humeur, quoiqu'empreinte d'un virus qui l'a rendue trop épaisse, ait été néanmoins librement filtrée, si elle ne peut enfiler les pores absorbans obstrués par le vice régnant dans le fluide qui y passe, elle s'accumulera incontestablement ; elle remplira les jointures, & chassée sur les côtés dans de certains mouvemens, il y aura gonflement ; de plus, son épaisissement augmentant à raison de son séjour, elle collera les os aux endroits où ils s'entretoucheront le plus intimément ; nous verrons naître en peu de tems une ankylose parfaite, qui ne se montrera d'abord que par la difficulté du mouvement du membre, mais qui insensiblement présentera des symptômes dont nous tirerons des inductions certaines sur l'excès plus ou moins grand de la dépravation de

cette mucosité, & des autres liqueurs qui abreuvent la partie; la dissolution de cette humeur, les gonflemens des ligamens, leur relâchement, ainsi que leur crispation; les hyperostoses ou les gonflemens des épiphyses, qui sont autant de maladies souvent suscitées par le virus dont il s'agit, occasionneront encore conséquemment à ce virus différentes espèces de tumeurs dans les jointures, & des ankiloses suivies de suppurations, de fistules, de caries, &c.

Aux engorgemens scrophuleux des glandes axillaires, succéde fréquemment le cancer des mammelles; ces engorgemens ne peuvent en effet, que s'opposer au cours & à la progression de la lymphe qui vient de ces parties, & qui contrainte d'y séjourner, donne lieu par sa viscosité à des tumeurs skirreuses dont la dégénération en cancer dépend des principes plus ou moins âcres & salins de cette humeur; c'est ce qui a fait dire à *Meges* (*a*), ce Chirurgien célébré par *Galien*, que les scrophules ont leur siége, non-seulement au col, aux aisselles, aux aînes, mais aussi aux mammelles des femmes.

Ne nous lassons point de suivre les effets de la lymphe pervertie; elle porte indistinctement dans toutes les parties, & dans les organes mêmes les plus délicats, le trouble & la confusion.

Je la vois qui s'exerce sur le tissu de la peau; l'obstruction de ses canaux nous est annoncée par des érésipèles qui disparoissent, qui reviennent, & qui s'éclipsent de nouveau; dans les lieux où résident les glandes sébacées, comme à la tête, à la face, derriere les oreilles, & dans les différens replis cutanés; elle engendre des teignes opiniâtres, des pustules, des galles, des dartres crustacées, des tubercules plus ou moins indolens, d'un rouge foncé, qui après avoir suppuré se reproduisent souvent, & dont résulte enfin une cicatrice presque toujours difforme; dans les vaisseaux adipeux, dont le siége est dans le tissu cellulaire, elle forme les loupes graisseuses, &

(*a*) Chap. 7. Liv. 6. de la Méthode.

des abſcès qui ſuppurent après un certain tems, & dont la guériſon eſt très-difficile ; dans le corps des muſcles, de pareils embarras produits par le ſuc nourricier, donnent naiſſance à des tumeurs qui deviennent premiérement skirreuſes, qui s'enflamment enſuite, qui s'ulcérent, & dont les ſuites ſont plus ou moins facheuſes, ſelon que ce ſuc eſt plus ou moins vicié ; dans les parties membraneuſes & aponévrotiques, ſurviennent des tumeurs qui ſe terminent par des abſcès très-longs & très-opiniâtres, & qui ne nous permettent pas d'en méconnoître la ſource ; c'eſt ainſi que ſur la membrane qui recouvre les côtes, ſur le *ſternum*, au voiſinage des articulations, & de l'aponévroſe du *faſcia lata*, ſe montrent encore des abſcès le plus ſouvent glaireux qui ſe changent en ulcères ſinueux, & ſont accompagnés de fiſtules incurables.

Cette lymphe virulente infecte-t-elle les ſucs qui ſe diſtribuent dans les tendons, dans les ligamens, dans les cartilages, & dans les os mêmes, nous en ſerons bien-tot inſtruits par des tumeurs gommeuſes, des ganglions, des tophes, des *nodus*, des exoſtoſes, des hypéroſtoſes ; par des caries, principalement aux os du métatarſe, du métacarpe, des doigts, des orteils, du *calcaneum* ; par des gonflemens & des caries aux côtes & à leurs cartilages, au *ſternum*, aux clavicules, aux os de la pomette, aux os du crâne même, ſoit à la ſuite de *talpa*, du *teſtudo*, ſoit par un *ſpina-ventoſa*, & enfin par le *rachitis*, qui dans nombre d'occaſions, n'eſt qu'une production des Ecrouelles.

Les yeux, les oreilles, le cerveau, les poulmons, l'eſtomac, & les autres viſceres, ne ſeront point exempts des fatales impreſſions de ce levain.

Outre le gonflement des paupiéres, nous aurons à combattre des ophtalmies opiniâtres & périodiques, l'opacité ou l'épaiſſiſſement de la cornée, des abſcès, des ulceres, des tayes, des cataractes, des glaucomes, des gouttes ſereines, des fiſtules lacrimales.

Les oreilles souffriront par la dépravation de l'humeur cérumineuse, des inflammations, des suppurations capables d'abolir entiérement ce sens.

La membrane pituitaire sera enflammée, & de l'action de ce virus, naîtront des polypes, des *sarcoma*, suivis d'ulceres, ou d'ozênes dangereux.

Le cerveau sera lésé, & ses fonctions blessées, en conséquence des exostoses qui seront dans la substance des tables des os du crâne, ensuite des tubercules qui s'éleveront en divers endroits de ce viscere, sur-tout au sinus longitudinal supérieur, à raison des gonflemens de la glande pituitaire; & selon l'arrêt & la stagnation du sang ou de la lymphe épaissie, selon le peu de fluidité des esprits animaux, le Scrophuleux aura des pesanteurs, des douleurs de tête, nous verrons des hydrocéphales, des épilepsies, des paralysies, &c.

Les tubercules dans les poumons, les tumeurs gommeuses, ou les concrétions scrophuleuses capables de retarder le cours du sang dans ce viscere, produiront différentes espèces d'asthme, des hémophtisies, des hydropisies de poitrine, des vômiques, des phtisies, &c.

Les engorgemens des glandes œsophagiennes & cardiaques, la dépravation du suc stomacal, des tumeurs skirreuses, & même des fungus au pylore, occasionneront la difficulté de la déglutition, des pesanteurs, des douleurs sourdes au milieu de la région épigastrique, des indigestions, des rapports aigres, un obstacle au passage des alimens dans les intestins, des vômissemens opiniâtres & dangereux.

Enfin les glandes conglobées du mésentère, le foye, la ratte, le pancréas, la matrice, & généralement tous les visceres contenus & renfermés dans le bas-ventre, ne seront pas moins susceptibles d'engorgemens; de-là les cours de ventre séreux, bilieux, lientériques, cœliaques; de-là des jaunisses, des suppurations clandestines dans l'abdomen, des hydropisies, des suppressions de régles, des opilations, des fleurs blanches, des

skirres, des carcinômes, des cancers à la matrice occultes ou ulcérés, une fièvre lente, une bouffissure universelle, l'atrophie, le marasme, l'abattement des forces, & enfin la mort.

Je pourrois encore exposer les désordres qui résultent de la plûpart des embarras que causent les différens récrémens dans leurs couloirs, tels sont la salive, l'humeur des amygdales, la semence, l'humeur des prostates, &c. dont les engorgemens tenant du caractère scrophuleux, présentent tous les symptomes du skirre ; je pourrois même m'étendre sur les troubles qu'excitent les récrémens & excrémens retenus dans la masse, mais je ne dois ni je ne veux franchir les limites qui me sont prescrites.

Pour les atteindre, du moins en ce qui concerne la nature, le génie & la source du virus dont il s'agit, & dans lequel à en juger par tous les effets que je viens de décrire, & dont j'ai scrupuleusement recherché les causes, les sels acides dominent plutot que les sels alkalis ou âcres, qui en déchirant les parties rameuses & sulphureuses de la lymphe, auroient au contraire rendu cette humeur plus fluide, & lui auroient donné un caractère tout différent ; considérons encore cette maladie comme contagieuse, comme héréditaire, comme acquise.

La grossiereté des particules du virus Ecrouelleux, semble d'abord anéantir la possibilité de la contagion ; il n'est pas néanmoins douteux que les Ecrouelles se communiquent & se répandent ainsi que toutes les maladies contagieuses : 1°. A une certaine distance : 2°. Par une fréquentation plus ou moins intime : 3°. Par un contact plus ou moins immédiat.

Elles se répandent à une certaine distance, à la faveur de l'air chargé des particules putrides & les plus volatiles de ce levain, qui s'exhalant par la transpiration pulmonaire ou cutanée d'un Sujet atteint d'une cachexie Ecrouelleuse ; peuvent s'introduire & pénétrer

dans un corps ſain ou par l'inſpiration, ou en paſſant immédiatement de la bouche dans l'eſtomac, & cette voie eſt vraiſemblablement celle par laquelle ces particules s'inſinuent le plus communément.

Cette maniere de s'étendre n'offre rien que l'on ne conçoive aiſément. Dans un lieu qui renferme pluſieurs perſonnes, l'air eſt néceſſairement échauffé, principalement pendant la nuit par la quantité de corpuſcules qui s'échappent de leurs corps. Si les corps ſont infectés, s'ils ſont atteints de ce virus, les corpuſcules qui en émanent, participeront eſſentiellement de ce vice, & ſeront eux-mêmes infailliblement virulents; il eſt vrai qu'ils ſont naturellement fixes & groſſiers, mais atténués & volatiliſés par la chaleur de façon à pouvoir s'exhaler en forme de vapeurs, ils ſeront attirés par l'inſpiration, pénétreront dans les véſicules pulmonaires, ſe porteront juſques dans la maſſe; ou bien en ſe mêlant & avec la ſalive & avec les alimens, ils enfileront immédiatement l'eſtomac, & prendront avec le chyle la route de la circulation.

On pourroit même ajouter que les divers alimens qui ont été gardés dans ce même lieu, peuvent avoir été pénétrés par ces particules vicieuſes; en effet, nous liſons dans *Laurentius*, que les Médecins de Paris nommés par le Parlement pour prononcer ſur la poſſibilité de la contagion des Ecrouelles, déciderent qu'elles peuvent ſe communiquer, & que le pain même peut être infecté par l'haleine de pluſieurs perſonnes attaquées de ce même mal, & habitant une même chambre: il obſerve enſuite que les Ecrouelles bénignes ne ſont pas contagieuſes comme les Ecrouelles malignes, dont les ulcères rendent des exhalaiſons & des vapeurs putrides capables de faire de ſiniſtres impreſſions.

Par la fréquentation intime, par le contact plus ou moins immédiat; j'entends non-ſeulement l'action de boire & de manger avec des Scrophuleux, mais encore la cohabitation dans un même lit; il eſt certain, & nous

avons tous les jours des exemples qui nous prouvent que des particules morbifiques charriées & parvenues avec la sueur à l'habitude du corps d'un homme malade, sont reçûes & pénétrent dans des corps sains par les pores de la peau, plus ou moins facilement, selon la disposition de ces pores, les approches ou le contact plus ou moins immédiat, & selon que le sujet écrouelleux est plus ou moins vivement affecté. Si outre les différentes tumeurs qui paroîtront, il y a des dartres, de mauvaises galles, la sanie virulente qui découlera de ces petits ulcères, atténuée & rendue plus volatile & plus pénétrante par la chaleur du lit, s'introduira sans peine dans les pores de la personne couchée avec lui, & sera bien-tot portée dans le sang avec la lymphe qui revient de ces parties; mais quelles que soient les voies que choisissent ces miasmes contagieux, ces corpuscules virulens, il est rare qu'ils s'impriment sur la partie qui les reçoit, comme ceux qui émanent du virus vénérien, du virus psorique, &c. c'est dans la masse, & principalement sur la lymphe, que ce levain formé par des acides volatils & âcres, exerce son action; ses ravages sont plus ou moins multipliés, & plus ou moins funestes, selon la quantité & la qualité des particules exhalées; & si dans les autres cas, l'épaississement & la viscosité de la lymphe sont une cause de la maladie, ici & ensuite de l'introduction de ces patticules, ce même épaississement & cette même viscosité en doivent être regardés comme l'effet.

S'il étoit besoin au surplus de chercher dans les Observations écrites, des preuves de la qualité contagieuse du virus scrophuleux développé à un certain point, nous en trouverions une foule que nous pourrions joindre à celle de M. *Leseq*, Médecin de Montpellier, & que *Riverius* nous a transmis. Ce Médecin, persuadé de la facilité avec laquelle ce virus peut se répandre & se communiquer, dit qu'il avoit cru devoir faire transporter dans l'Hôpital de la Charité un homme âgé de

trente ans, ayant des tumeurs ſcrophuleuſes au col & aux aiſſelles, pour le ſéparer des perſonnes ſaines, & dans la crainte de la contagion. M. *Devaux*, en nous inſtruiſant de la maniere dont nous devons opérer, lorſqu'il s'agit des rapports que nous devons faire, s'exprime très-énergiquement à cet égard. Nous voyons en effet, dans le modèle qu'il nous trace des rapports concernant les Ecrouelles, combien il redoute la communication; *après avoir reconnu ces quatre enfans attaqués de tumeurs ſcrophuleuſes*, ce ſont ſes termes, *ſçavoir, le nommé.... leſdits enfans en conſéquence doivent être ſéparés des autres, cette maladie étant contagieuſe.*

Elle eſt de plus héréditaire, c'eſt à-dire, que ce venin peut être tranſmis des peres & meres aux enfans: cette tranſmiſſion eſt poſſible de deux manieres; 1°. Par la ſemence infectée qui communique le vice aux élémens mêmes de l'embrion. 2°. Par les fluides viciés que fournit au fœtus une mere cachectique, atteinte de quelque virus, ou qui s'eſt nourrie des alimens capables de donner naiſſance au levain écrouelleux. Je n'ignore point qu'il eſt des Auteurs qui prétendent que les maladies communiquées ainſi par la mere, ſont des maladies acquiſes, parce qu'elles n'ont affecté le germe qu'après la fécondation; je ſçai qu'il en eſt d'autres qui ſoutiennent qu'on ne peut ſuppoſer un vice humoral dans le germe ſans en concevoir la deſtruction, & qui, ce principe une fois poſé, concluent qu'il n'eſt point de maladies héréditaires; mais ſans nous arrêter comme les premiers, à une diſpute de mots, & ſans nous laiſſer entraîner par ce que le paradoxe ingénieuſement avancé par les ſeconds, a de ſéduiſant & de captieux, nous dirons que dans le cas où le fœtus participe de l'infection du ſang de la mere qui le nourrit pendant neuf mois, la maladie eſt héréditaire; & que dans celui où le germe a été, même avant la conception, imbû de quelque virus dont la mere étoit entichée, elle eſt originelle ou innée, comme lorſque la maſſe des liqueurs

du

du pere a été chargée de quelque levain ſcrophuleux ou vérolique; car alors la ſemence qui vient de cette ſource commune, ne peut qu'être empreinte des virus différens qui s'y rencontrent. La portion la plus ſubtile, ou plutot l'eſprit ſeminal & fécondant, porte avec lui ce vice dans l'ovaire, c'eſt-à-dire, dans le lieu ou il doit développer tout ce qui compoſe l'embrion; il imprime ſon caractere dans les premiers linéamens du fœtus; il s'unit avec les humeurs primigénies de ce petit corps, qui ont le plus de diſpoſition à le retenir, & communique même aux couloirs qui contiennent ces humeurs, le vice qui exiſte dans le pere:

Qui viret in foliis venit à radicibus humor:
Sic patrum in natos abeunt cùm ſemine morbi.

Ainſi, il naîtra d'un pere ou d'une mere atteints du virus ſcrophuleux, des enfans dans leſquels ce virus ſe manifeſtera plutôt ou plûtard par des ſymptômes très-marqués; je dis plutôt ou plûtard; car communément les enfans dont la lymphe eſt fort abondante, n'en paroiſſent ſenſiblement attaqués qu'après un certain tems, ſoit parce qu'il n'eſt point encore aſſez multiplié, & que les ſucs viciés étant en petite quantité, ſont aiſément entraînés par le mouvement circulaire, ſans ſe fixer en aucun lieu, ſoit parce que les ſels qui le compoſent n'ont pas aſſez d'activité, ou que la chaleur naturelle d'un âge un peu plus avancé, donne lieu à ſon développement; ſoit enfin, parce que ce virus s'étant d'abord exercé au dedans, y forme des embarras, ſans qu'il en paroiſſe aucun veſtige au dehors. Ces premiers embarras intérieurs arrivent ſur-tout dans le méſentère, dont les glandes d'ailleurs très-ſuſceptibles d'obſtructions, attendu leur ſubſtance mollaſſe, ſont les premieres entrepriſes, parce qu'elles ſont les premieres qui admettent un chyle viſqueux: auſſi les Anciens les trouvant ſouvent farcies de tumeurs ſkirreuſes, n'en rencontrant dans aucune autre partie, regardoient-ils

ce viſcère comme la ſource des tumeurs ſcrophuleuſes. C'eſt aſſez ordinairement vers l'âge de ſix, huit ou dix ans que ce virus ſe déclare ; quelquefois il ſe décele plus tard, & après quelques maladies qui ont ſoulevé le ſang, comme la petite vérole, un accès de fièvre qui en le mettant en mouvement, en hâte l'action & la multiplication, & le diſpoſe à produire des ſymptômes plus ou moins formidables, ſuivant ſa force, ſa complication avec quelqu'autre virus, ſa qualité pernicieuſe, l'état des ſolides, & la conſtitution du ſang & des humeurs du Sujet, & des parties qui en ſont affectées ; d'où il eſt à préſumer que plus la force des vaiſſeaux ſe conſervera dans ſon état naturel, plus elle éludera les arrêts & les engorgemens, plus elle entretiendra les fluides dans la progreſſion ordinaire, moins le levain écrouelleux fera de progrès ; & d'où nous devons conclure au contraire, que plus il y aura de rigidité ou de foibleſſe dans ces mêmes vaiſſeaux, plus la lymphe ſera dépravée, plus le virus acquierrera de malignité & produira au-dedans & au-dehors tous les effets des Ecrouelles malignes qui affligent les adultes ſouvent pendant toute leur vie, parce qu'elles naiſſent & croiſſent avec eux.

Celles qui viennent du pere ou de la mere, atteints du levain ſcrophuleux, ne ſont point d'un caractére auſſi redoutable que s'ils étoient l'un ou l'autre infectés du virus vénérien, quoique celui-ci ait pû perdre par ſa tranſmiſſion & par quelque traitement imparfait, une partie de ſa force & de ſon activité, quoique en ſéjournant dans la maſſe & en s'alliant avec d'autres parties ſalines, il ſoit devenu plus fixe & plus groſſier, & conſéquemment moins âcre & moins corroſif qu'il ne l'étoit avant ſa dégénération ; il donne fréquemment naiſſance aux tumeurs ſcrophuleuſes les plus malignes, puiſqu'il eſt encore dans ce virus dégénéré des ſels âcres qui n'ont pas été tellement enlevés & détruits par les remèdes, ou tellement rapprochés & affoiblis par leur tranſmiſ-

ſion & par leur ſéjour, qu'ils ne puiſſent occaſionner des tumeurs ſcrophuleuſes & les conduire à des inflammations, à des ulcérations, à des caries, & à nombre d'autres effets, qui, quoique moins prompts & moins vifs que ceux de la vérole, n'en ſont pas moins rebelles & moins opiniâtres; ſur-tout ſi ce levain ſcrophuleux eſt encore compliqué avec un levain ſcorbutique, qui peut de même que le vénérien, ſes particules ſalines acquérant plus de maſſe, dégénérer auſſi par tranſmiſſion; car j'ai vû pluſieurs fois des enfans Ecrouelleux nés de peres & de meres évidemment ſcorbutiques, & ces mêmes enfans n'ayant aucun des ſymptomes qui annoncent le ſcorbut, peut-être qu'auſſi les peres & les meres avoient quelque vice vérolique; mais ce vice ne ſe manifeſtoit en aucune façon.

Parmi les Ecrouelles, que nous appellons adventices ou acquiſes, il en eſt de primitives & de conſécutives ou de ſecondaires.

Les primitives ſont celles qui ſe dévoilent d'elles-mêmes, & ſans qu'aucune indiſpoſition précédente y ait donné lieu; les conſécutives viennent à la ſuite de quelque maladie, comme d'une fièvre qui dégénere en une congeſtion de matiere, ou par une métaſtaſe ou tranſlation d'humeur d'une partie à l'autre.

Nous plaçons encore au nombre des Ecrouelles adventices, celles qui attaquent particulièrement certains pays, & que nous nommons endémiques; elles régnent dans la Suiſſe, dans la Savoie, dans les Alpes, dans certaines Provinces d'Eſpagne, &c. & ſi nous voulons ſonder les cauſes qui aſſerviſſent les habitans de ces climats ſous le joug de cette maladie, nous les trouverons dans la perverſion de la lymphe produite par le vice des ſix choſes non naturelles, & principalement par l'air qu'ils reſpirent, & par les eaux dont ils s'abreuvent: en un mot, de quelque maniere & par quelque voie que ce virus puiſſe ſe former, prendre naiſſance, & s'introduire dans nos corps; nous en accuſerons toujours avec

raiſon cette humeur imbûe d'un caractère virulent plus ou moins pernicieux. Achevons de démontrer cette vérité ; une diſcuſſion exacte ſur les différentes terminaiſons des tumeurs ſcrophuleuſes, ſoit qu'elles ayent un kiſte particulier, ſoit qu'elles ayent leur ſiége dans la propre ſubſtance des parties, la mettra dans un dernier degré d'évidence, & commencera de plus à fixer nos idées ſur les routes que nous devons tenir pour en tenter & pour en opérer la guériſon.

Ces tumeurs ſont de même que toutes les autres, aſſujetties à quatre tems, mais le cours en eſt beaucoup moins prompt ; elles ſe forment peu à peu, elles exiſtent long-tems dans leur état, & deviennent ſouvent incurables ; cependant lorſqu'elles éprouvent les différens changemens dont elles ſont ſuſceptibles, elles ſe terminent ordinairement ou par réſolution, ou par ſuppuration, ou par induration, ou par mortification, ou par déliteſcence. Les quatre tems qu'elles doivent parcourir, & les ſymptômes qui annoncent le genre de leurs terminaiſons, méritent conſtamment l'attention du Praticien ; car d'un côté les remèdes qui conviennent dans leur commencement, peuvent être nuiſibles dans l'augmentation & dans l'état ; & d'une autre part, telle terminaiſon peût être avantageuſe ou funeſte, ſuivant les circonſtances qui accompagnent la tumeur, & qui doivent continuellement régler les indications curatives.

Nous entendons par réſolution, la diſſipation lente & inſenſible de la matiere morbifique, ſuivie de la diſparition de la tumeur. Cette diſſipation peut être opérée par la Nature ou par les médicamens, & le plus ſouvent par le ſecours réunis de la Nature & de l'art ; les pores de la partie & les veines capillaires, tant ſanguines que lymphatiques, ſont les voies générales par leſquelles l'humeur s'évapore, ou reprend le cours de la circulation, ſelon que la tumeur eſt plus ſuperficielle ou profonde. Cette réſolution & cette double iſſue ſuppoſe donc, 1°. du côté de l'humeur en congeſtion, non-ſeule-

ment assez de fluidité pour être reprise par les vaisseaux voisins, mais encore une division, une atténuation, une volatilité qui la subtilise de maniere à lui permettre de s'exhaler au travers des pores de la peau ; & 2°. du coté de la partie, une force & une contractilité naturelle, & capable d'exciter une chaleur suffisante.

Toutes ces conditions indispensables dans la résolution, nous apprennent d'avance combien la dissipation des tumeurs scrophuleuses est difficile. Leur siége ordinaire, la froideur & la dureté qui en sont des symptômes univoques, la constitution ordinairement lâche & phlegmatique du Sujet qui en est attaqué, sa cacochymie ou le vice qui existe dans ses humeurs, plutôt disposées à former de nouveaux engorgemens, qu'à contribuer à dissiper ceux qui existent, sont autant d'obstacles qui semblent nous ravir l'espérance de cette terminaison. Considérons en effet, les replis & les différens contours que forment les vaisseaux dans les glandes conglobées, la lenteur & la grossiereté de l'humeur qui est en congestion dans leurs divers cellules, & nous verrons bien-tot que l'oscillation & la contraction des fibres & des vaisseaux qui composent le tissu de ces glandes, ne pouvant donner assez de mouvement & de fluidité à la lymphe engorgée pour lui faire reprendre son cours, & que cette humeur ne pouvant être tenue en fonte, faute d'une chaleur suffisante, la résolution est comme impossible, à moins que par une cause quelconque, la vélocité du sang, le battement des artères, & la chaleur, ne soient assez augmentés pour la procurer ; encore ces agents seront-ils impuissans, si l'humeur qui est dans la masse & qui continue à se séparer est toujours de la même nature ; car bien loin d'aider à la dissipation de ces tumeurs, elle en sollicitera l'accroissement. Mais, me dira-t-on, la résolution est-elle absolument à desirer, & n'est-elle pas plutôt à craindre ? Je conviens que la matiere qui forme les tumeurs scrophuleuses, n'est pas douce & bénigne, & qu'après la résolution provoquée

par la nature ou par l'uſage des remèdes indiqués pour combattre la cauſe antécédente, il peut arriver d'autres engorgemens dans d'autres parties; ce qui dénoteroit une fauſſe réſolution plus ou moins dangereuſe, ſelon le lieu ou l'hétérogène qui a regagné la route du ſang, n'ayant pû s'évacuer par les voies naturelles de l'excrétion, auroit formé un nouvel arrêt des ſucs; mais ſi ensuite de la diſparition de la tumeur, il ne ſurvient aucun accident qui nous prouve que la maſſe eſt conſidérablement infectée; cette terminaiſon doit être enviſagée comme un événement très-heureux, & l'on doit voir avec ſatisfaction la diminution inſenſible du volume & de la dureté de cette tumeur, ainſi que des autres ſymptômes dont elle étoit accompagnée, & dont l'abſence eſt une véritable marque d'une réſolution parfaite, que l'on connoît auſſi pendant le traitement, ſi l'on s'eſt ſervi de topiques, à la moëteur ou à l'eſpèce de roſée qui ſe montre ſur ces mêmes topiques & ſur la peau.

Les mêmes obſtacles qui s'oppoſent à la réſolution, rendent la ſuppuration tardive, difficile & irréguliere. Il eſt inutile de dire, que la transformation de la matiere renfermée dans les tumeurs en pus, eſt ce que nous nommons ſuppuration.

Elle s'annonce & ſe forme de diverſes manieres, ſuivant la nature de la tumeur, conſéquemment à la partie qu'elle occupe, & au vice qui exiſte dans la maſſe. De quelque façon que ſe préſente cette terminaiſon, elle eſt précédée & accompagnée aſſez ordinairement d'une inflammation: j'ajoute aſſez ordinairement, car il eſt des tumeurs ſcrophuleuſes qui y parviennent ſans aucune inflammation apparente; mais lorſque cette inflammation a lieu, elle eſt ſuſcitée ou par quelque intempérance, ou par des veilles, ou par quelques exercices violens, par un accès de fièvre, par l'activité des remèdes, tant internes qu'externes; en un mot, par tout ce qui eſt capable, en général, d'augmenter conſidérablement les mouvemens du ſang & de la lymphe. Ainſi ſi

par une de ces cauſes le ſang eſt échauffé ; ſi ſa marche eſt accélérée ; s'il eſt porté avec plus de vélocité dans le voiſinage d'une tumeur récente, d'une dureté médiocre & d'un caractère ſcrophuleux, ſon cours ſera inconteſtablement géné, il dilatera par conſéquent les vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent, & qui ſeront ſurchargés par le nouveau ſang qui abordera, & qui ne pouvant traverſer la partie, réfléchira ſur les côtés ; il ſera une irruption dans les vaiſſeaux lymphatiques, & cauſera une inflammation qui ſera bien-tot accompagnée, vû l'augmentation de l'embarras, de battemens & de pulſations qui répondent à celles du cœur, & qui ſont d'autant plus ſenſibles, que les artères dilatées agiſſent avec plus d'effort ſur les parties voiſines. Cette chaleur & la douleur pulſative caractériſent les tumeurs ſcrophuleuſes phlegmoneuſes ; enfin, ces mouvemens violens & répétés des vaiſſeaux artériels, & la chaleur qu'ils produiſent, ſont les agens de la ſuppuration ; & comme ils s'étendent juſques ſur les vaiſſeaux lymphatiques, & juſques à la lymphe qui circule à la circonférence de la tumeur, & qui en occupe le centre, l'agitation développe les ſels plus ou moins âcres qu'elle contient; ces ſels délivrés de leurs chaînes, déchirent les parties ſulphureuſes; ils pénètrent, ils agacent, ils irritent les fibres & les vaiſſeaux au point que ceux du centre de la tumeur qui ſont les plus engorgés & les plus expoſés à leur action, éclatent & laiſſent écouler la liqueur qu'ils contiennent; cette liqueur ainſi extravaſée plutôt ou plûtard, ce qui dépend de la conſiſtence & de la force des ſolides, ſe raréfie & ſe décompoſe, ſoit à raiſon de l'effervescence, ſoit à raiſon de l'oſcillation des vaiſſeaux qui reſtent entiers. Cette effervescence, cette oſcillation, en diſſipent les parties les plus fluides; elles en déſuniſſent les principes, & forment avec les débris des vaiſſeaux dilacérés, cette matiere qu'on appelle pus, & qui raſſemblée en un ſeul foyer, paroit quelquefois louable, bien conditionnée, ſem-

blable à celle que l'on trouve dans les phlegmons ordinaires; son écoulement ayant procuré une fonte presqu'entiere de la dureté médiocre dont la tumeur étoit accompagnée.

C'est dans ce cas que les tumeurs scrophuleuses, quoique suppurées, peuvent être placées dans la cathégorie des Ecrouelles bénignes, & que cette terminaison peut être envisagée comme salutaire : c'est aussi sans doute de cette espèce de suppuration qui conduit la tumeur à une guérison complète, que parle *Forestus* (*a*) d'après *Avicenne : Scrofulæ seu strumæ quibus conjungitur dolor & apostema calidum, cum materiâ calidâ tendente ad maturationem, sunt magis curabiles.* J'observe néanmoins que cette suppuration ne peut être avantageuse que relativement aux tumeurs des parties externes; car celles qui ont leur siége dans l'intérieur, ne peuvent se terminer ainsi sans danger.

J'admets encore en général, relativement aux tumeurs scrophuleuses, trois autres espèces de suppurations, que je ne regarde point d'un œil aussi favorable, & ces trois espèces de suppuration m'assurent de leur malignité. Telles seront 1°. les tumeurs dont la suppuration est principalement excitée par un mouvement spontané qui décèle l'âcreté & la pourriture qui domine dans la matiere qui les occasionne. Telles seront en second lieu, celles qui, quoique suppurantes conséquemment à l'action des vaisseaux & à la chaleur, formeront des collections purulentes irrégulieres, séparées, plus ou moins superficielles, & dont la baze ne suppurant qu'imparfaitement, demeurera dans un état de dureté & de rénitence. Telles seront enfin celles qui dans cette terminaison n'offriront aucune collection de cette sorte, mais qui s'ouvriront à leur superficie par une espèce de déchirement d'où résultera un ulcère qui aura le véritable caractère d'un cancer ulcéré.

Les premieres de ces tumeurs ont été formées par un

(a) *P. Forest. Schol. 9. de strumis.*

amas

amas insensible de la lymphe ; cette humeur n'a point obstrué la glande ou la substance de la partie, de maniere à interdire toute entrée aux sucs qui pouvoient la tenir dans une certaine fluidité, & la rendre par conséquent susceptible d'un mouvement spontané ; ce mouvement en la faisant dégénérer, excite une suppuration difficile à déterminer, & conduit souvent ces tumeurs avec une fluctuation très-apparente jusqu'à leur dernier période, sans causer de la douleur, sans provoquer une chaleur sensible, & sans altérer, pour ainsi dire, la couleur de la peau dont les vaisseaux ne sont que peu ou même point pressés. On pourroit appeller cette suppuration plutot putride que purulente : elle est plus ou moins tardive, selon que la matiere a plus ou moins de consistence ; car je pense avec le célébre M. *Quesnay* (*a*), que plus il se trouve d'humidité dans un mixte, plus il est en bute aux mouvemens spontanés.

Ces sortes de dépôts arrivent souvent dans les glandes, près des aponévroses, lorsqu'elles occupent des parties dont le tissu est lâche, à la circonférence de la poitrine ou de la tête, derriere le col, au voisinage extérieur des articulations, &c.

Les signes & les symptômes de cette suppuration semblent doux & benins, puisqu'il n'y a ni fiévre, ni douleur pulsative, & que d'ailleurs, il y a peu de rougeur ; les suites en sont néanmoins dangereuses. En effet, la matiere en partie séreuse, en partie grumelée, & quelquefois ichoreuse, communément contenue dans les abscès, nous apprend que le mélange de la lymphe & du sang n'est pas dans une égalité & dans une proportion telle qu'il en puisse résulter un pus louable ; c'est donc la lymphe seule croupissante, chargée d'impuretés & abandonnée à elle-même, qui après un très long séjour est entiérement dégénérée, & n'a conservé un certain degré de fluidité, que par l'action des âcres qui dominent, ainsi que je l'ai dit en parlant du melliceris

(*a*) Mem. sur la dépravation des humeurs.

& de l'athérome; or cette humeur ichoreuſe ou cette eſpèce de ſanie déchire & ronge peu à peu & ſous œuvre, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette expreſſion, le tiſſu vaſculaire de la glande, lequel eſt diviſé par des cloiſons qui pourroient donner lieu à des collections ſéparées, mais qui détruites auſſi par les particules âcres de l'humeur, ne laiſſent qu'un ſeul foyer recouvert par la peau, laquelle eſt inſenſiblement rongée par la matiere qui ſe fraye une route au-dehors par *diabroſe* ou par corroſion; auſſi voyons-nous fréquemment à la ſuite de ces ſortes de ſuppurations, des ulcères ſinueux & des fiſtules incurables, que nous devons moins attribuer au poids de l'humeur, qu'à ſon acrimonie.

Ajoutons que les congeſtions ſcrophuleuſes formées par la graiſſe, ſe terminent quelquefois ainſi, c'eſt-à-dire, que par un mouvement ſpontané, elles acquierent un caractère de dépravation nuiſible & pernicieux, à peu près comme les graiſſes & les huiles, qui trop longtems échauffées, deviennent rances, piquantes & cauſtiques.

Les tumeurs à la ſuperficie deſquelles nous appercevons un ou pluſieurs petits abſcès qui ſuppurent imparfaitement, dont les bords ſont calleux, dont la baze eſt dure & gonflée ou préſente pluſieurs glandes ſkirreuſes, ſont celles qui ſe terminent par la ſeconde eſpèce déſavantageuſe de ſuppuration; cette terminaiſon eſt aſſez commune, ſoit que les engorgemens affectent les glandes ou les parties charnues, ſoit qu'ils affectent les parties tendineuſes, le métacarpe, le métatarſe, les jointures, &c.

Nous devons d'abord être certains que ces mêmes tumeurs ſe ſont montrées dès leur commencement avec tout l'appareil qui annonce des tumeurs ſkirreuſes; or toute humeur qui conſerve une certaine dureté rénitente, ne s'eflammera & ne ſuppurera que difficilement, parce que les principes ſalins, fixes & groſſiers, dont eſt chargée la lymphe qui les forme, ſont dépourvûs de

tous les véhicules capables d'exciter en eux un certain mouvement, & de les dégager des parties terrestres, sulphureuses, & desséchées qui les lient & qui les enchaînent; mais si par une cause quelconque, il survient une chaleur & une action qui en déterminant la fonte de cette lymphe épaissie dégagent & délivrent les parties salines qu'elle contient, alors ces mêmes particules, ces sels, heurteront avec force contre les parois des vaisseaux, tant sanguins que lymphatiques, ils irriteront, ils réveilleront l'oscillation de ces canaux qui réagiront sur le fluide qu'ils contiennent. La chaleur résultant de cette réaction répétée avec force, fera raréfier les particules d'air contenues dans ce fluide; cette raréfaction portera enfin la plûpart des vaisseaux à une distension qui causera l'éclat de ceux qui seront le moins en état de résister, & la lymphe extravasée & mêlée avec plus ou moins de parties globuleuses, fermentera, se dépravera, & acquierrera souvent même sans le secours des topiques une qualité purulente.

L'établissement de cette suppuration n'est donc pas dans ces sortes de tumeurs l'ouvrage de quelques jours; la lymphe épaissie qui les forme, aussi difficile à émouvoir qu'à échauffer, ne peut s'exciter promptement; d'ailleurs, & M. *Quesnay* l'a judicieusement observé dans son Traité de la suppuration, les vaisseaux qui sont renfermés dans les glandes, résistent beaucoup plus long-tems aux différens chocs, que le tissu graisseux, dont les cellules communiquent aisément ensemble, & ne font pour l'ordinaire qu'un seul foyer. N'est-ce point aussi à raison de cette résistance de la part des vaisseaux glanduleux, qu'il est communément dans les tumeurs de ces parties plusieurs petits abscès, plusieurs collections irrégulieres & séparées? Si quelques-uns de ces vaisseaux éclatent, il en est d'autres qui conservent en effet toute leur intégrité, & qui empêchent la communication des amas purulens. La séparation de ces collections est de plus favorisée & entretenue par les cloi-

fons membraneufes qui divifent le tiffu des glandes conglobées, qui fe trouvent quelquefois plufieurs comprifes dans la même tumeur ; ce qui forme dès-lors ces efpèces d'Ecrouelles, que l'on nomme conglomerées, & dont la fuppuration forme avec encore plus de raifon des foyers difperfés.

De femblables dépôts fe montrent encore en d'autres parties, comme au milieu des extrémités, dans les jointures où les vaiffeaux font affez refferrés & affez folides dans les parties tendineufes ou dans leur voifinage ; car j'ai remarqué que ces tumeurs affectant le métatarfe ou le métacarpe, caufoient un gonflement dans toute la partie, & j'y appercevois fouvent divers points de fuppuration, dont les accidens étoient incomparablement plus vifs & plus prompts que dans les corps glanduleux. Du refte, que le foyer foit unique, ou qu'il y en ait plufieurs, ces fuppurations produifent fréquemment, lorfque la matiere s'eft fait jour, des ulcères accompagnées de callofités plus ou moins dures, & plus ou moins épaiffes, proportionnément à la groffeur des fibres de la partie, & fuivant que ces mêmes fibres ont été crifpées, froncées, refferrées par l'âcreté de l'humeur, ou que la lymphe croupie dans les bords a plus ou moins de confiftence. Nous trouvons dans ces mêmes ulcères, des clapiers ou des finus creufés plus ou moins profondément dans l'interftice des parties ; ils y font différens contours, & font plus ou moins multipliés, conféquemment à l'âcreté de la matiere & à la réfiftance des parties fur lefquelles elle s'exerce. Ces finus calleux à leurs orifices, forment de véritables fiftules qui pénétrent dans les cavités, qui attaquent les chairs, les os, les tendons, les ligamens, & qui font des progrès rapides & funeftes, fi par un traitement méthodique on ne s'efforce pas de s'y oppofer. Le pus que fourniffent & ces ulcères finueux & ces fiftules qui en font les fuites, a une couleur, une confiftence, une acrimonie, & une fœtidité relative au mêlange plus ou moins égal de la lymphe

avec le ſang, au degré de coction, & au vice qui exiſte dans les fluides de la tumeur, & conſequemment dans la maſſe ; ainſi ces ſuppurations donnent-elles une matiere blanchatre, ſéreuſe & lympide, nous accuſerons la lymphe ſeule, & nous dirons que les acres occaſionnent cette fluidité ; l'humeur ſera-t-elle glaireuſe, grumelée, ou platreuſe, nous reconnoîtrons des acides en plus ou moins grande abondance qui y coagulent les ſoufres; la matiere ſera-t-elle enfin d'une couleur jaunâtre, verte, noirâtre ou ſanguinolente, nous attribuerons ces diverſes couleurs au mélange d'une quantité plus ou moins proportionnée de ſang avec la lymphe, & à la diviſion plus ou moins exacte des ſoufres par des ſels âcres, vitrioliques ou cauſtiques; & c'eſt cette déſunion des principes ſalins & ſulphureux qui ſont volatiliſés, & qui s'exaltent, qui donnent lieu à la puanteur & à la fœtidité.

Quelques redoutables que ſoient les ſinuoſités, les calloſités, les glandes endurcies, les caries, les éroſions des tendons & des ligamens, les ulcères enfin dont je viens de parler, nous pouvons nous livrer à l'eſpérance de quelques ſuccès en les combattant ; mais les tumeurs qui aboutiſſent à la troiſiéme eſpèce de ſuppuration, ſont d'une nature à nous précipiter dans un découragement total ; nous n'y appercevons aucun foyer décidé, elles n'ont nì diſpoſition à ſuppurer, ni diſpoſition à ſe réſoudre ; la matiere obſtruante eſt ſixe & chargée de ſoufres terreſtres & groſſiers : en un mot, ces tumeurs skirreuſes dans leur principe, n'ont aucune apparence ſiniſtre ; mais après un certain tems, les ſels corroſifs qu'elles contiennent, mûs & dégagés par la chaleur & le battement des artères, font face de tous cotés ; ils picotent, ils ébranlent les fibres nerveuſes de la circonférence de ces tumeurs ; car c'eſt de cette circonférence que partent les premieres impreſſions douloureuſes, & non du centre, où les progrès doivent être conſidérables avant que les douleurs s'y manifeſtent ; la chaleur, l'engorgement & la rénitence aug-

mentent, la douleur ſe fait ſentir par intervalle, les lancinations ſe rapprochent en peu de tems, & la matiere ſe raréfiant de plus en plus, les tumeurs groſſiſſent, la peau qui les couvre eſt rouge & fort tendue; elle s'entr'ouvre, & laiſſe ſuinter une ſéroſité âcre; enfin, après avoir reconnu tous les ſymptômes d'un cancer confirmé, mais occulte, nous voyons des ulceres dont les bords épais, durs & renverſés, ne nous laiſſent aucun doute ſur leur caractere chancreux.

Ce n'eſt que trop fréquemment que ſe terminent ainſi les tumeurs ſcrophuleuſes des émonctoires, des jointures, du voiſinage des parties tendineuſes où elles cauſent des douleurs véhémentes, des joues, de la partie poſtérieure de la jambe, &c. L'humeur qui en flue & qui en découle, eſt ſordide, ſanieuſe, ou ſanguinolente; quelquefois elle eſt jaunâtre, rouſſâtre, ou livide; ſon abondance & ſa fœtidité dépendent du vice qui ſe rencontre dans la matiere qui a provoqué les engorgemens, & dont la maſſe participe toujours.

Il ſuffit de connoître le fluide qui eſt la cauſe matérielle des tumeurs ſcrophuleuſes, pour être perſuadé de la diſpoſition qu'elles doivent avoir à l'induration; les glandes & les jointures en ſont les ſiéges principaux, & ces parties ſont pourvûes de vaiſſeaux foibles, tenus, & peu capables de donner à la lymphe ce mouvement néceſſaire pour opérer une réſolution; d'ailleurs ces engorgemens ſe forment lentement; le ſang gêné au commencement dans ſon cours, paſſe donc avec quelque peine dans les vaiſſeaux collatéraux: or cette introduction ne ſe faiſant qu'inſenſiblement conformément à la formation de la tumeur, ces vaiſſeaux ne ſe dilatent que peu à peu, & le ſang y coule bientôt naturellement, & ſans exciter une chaleur; d'où réſulteroit la fluidité de la matiere engorgée.

Repréſentons-nous donc la lymphe groſſiere, telle qu'elle eſt dans le virus écrouelleux, arrêtée par voie de congeſtion dans les vaiſſeaux des glandes ou de quelques autres parties dans leſquelles il n'aborde que peu

de sang; il est certain qu'elle acquierrera par l'union de ses molécules les plus tenaces une consistence d'autant plus solide, que les fibres & les vaisseaux de ces parties auront plus de débilité: ce qui nous prouve que quoïque les tumeurs inflammatoires se terminent quelquefois par induration, celles qui sont formées par congestion, sont généralement plus susceptibles de cette terminaison, à laquelle ne contribuera pas peu l'application mal entendue des répercussifs, des résolutifs, ou des fondans, qui occasionneront l'endurcissement; les uns en crispant, en resserrant les solides, & en rallentissant par ce moyen le mouvement de l'humeur engorgée, les autres en causant la dissipation de ce que la matiere, dont les tumeurs sont formées, contient de plus fluide & de plus subtil.

L'augmentation de leur dureté, leur rénitence au toucher, leur circonscription, & même leur diminution, nous annoncent d'une maniere non-équivoque cette terminaison.

S'agira-t-il de prononcer sur les avantages ou les désavantages de cet événement, la décision ne peut être qu'épineuse & qu'embarrassante.

Si l'on étoit assuré que la tumeur demeurera constamment dans le même état d'endurcissement, il ne présenteroit rien d'évidemment fâcheux; il pourra même être réputé favorable, principalement si l'engorgement est intérieur, comme aussi si la tumeur est extérieure, à moins que l'induration n'ait été sollicitée par l'application des topiques, ou que la position de la tumeur ne soit telle, qu'elle gêne quelque partie sensible garnie de vaisseaux, & destinée à l'exécution de quelques mouvemens. D'ailleurs cette induration permanente ne doit pas faire craindre le transport de cette matiere dans la masse, & nous apprend encore qu'elle n'est pas imbûe d'un vice considérable, tel que celui qui occasionne des suppurations malignes.

Les engorgemens scrophuleux se terminent aussi par

mortification, c'eſt-à-dire, par la deſtruction ou l'abolition de l'action des ſolides & du cours des fluides qui ſe diſtribuent dans les parties ſur leſquelles réſident ces tumeurs : ces parties ſont donc alors comme mortes ; car il n'eſt pas douteux que le jeu non interrompu des vaiſſeaux qui s'y répandent, & la liberté de la progreſſion des fluides qui y abordent, n'entretiennent l'affluence des ſucs nourriciers & ſpiritueux qui conſtituent la force, la chaleur & la vie.

Les différentes cauſes de l'interception du ſang & des eſprits, donnent lieu à pluſieurs ſortes de mortifications plus ou moins complettes, & que nous nommons eu égard à leurs cauſes, mortification ſéche, mortification humide.

L'appauvriſſement du ſang, quelques vices qui ont fait perdre aux liqueurs leur qualité nutritive, la foibleſſe & la perte du reſſort des ſolides, occaſionnent ordinairement la premiere. L'abondance exceſſive des liqueurs arrêtées dans une partie, eſt la cauſe prochaine de la ſeconde.

Que le ſang ſoit engorgé & contraint de ſéjourner dans les capillaires artériels d'une partie quelconque, qu'il s'y amaſſe en une grande quantité, nous appercevrons d'abord une tumeur d'un rouge vif, accompagnée d'une chaleur brûlante, & d'une violente pulſation. Que l'embarras augmente de plus en plus par le ſang qui afflue continuellement, l'action organique des vaiſſeaux du lieu marqué par l'arrêt, ſera tellement gênée & ſuffoquée, que le cours de ce fluide ſera totalement interrompu ; ſes parties ſulphureuſes, ſalines & terreſtres, diviſées auparavant par le mouvement, ſe rapprocheront, tandis que les principes volatils s'évaporeront ; la chaleur, la douleur & la rougeur, qui étoient des ſuites néceſſaires de la raréfaction, diminueront & ceſſeront avec elle ; la partie deviendra livide ou noire, & répondra à la couleur qu'a acquis le ſang qui eſt arrêté ; la tumeur s'abaiſſera ; elle ſera froide, inſenſible ; ſon

son tissu paroîtra plus solide ; mais cette solidité n'existera pas long-tems ; car la sérosité exprimée de ce fluide croupissant, s'épanchera bien-tôt sous l'épiderme qu'elle séparera de la peau par son séjour dans la partie ; elle ramollira, elle relâchera ce tissu, de maniere que dans peu de tems il sera réduit en une espèce de bave purulente qui fournira une sanie d'une odeur plus ou moins fœtide, relativement au vice & à la qualité pernicieuse qui peut avoir donné lieu à cette corruption. On ne doit pas présumer en effet que la mortification soit toujours produite par l'abondance des sucs, & par la simple quantité du sang ; car l'inflammation elle-même reconnoît le plus souvent pour cause une malignité qui est quelquefois portée à un tel point, qu'à peine a-t-elle attaqué quelque partie, que la mortification se manifeste & fait les progrès les plus rapides.

Mais si nous réfléchissons sur la maniere dont le sang l'occasionne, & si nous envisageons la nature & la formation des tumeurs scrophuleuses, nous conviendrons qu'elles doivent moins éprouver cette terminaison par un simple excès d'inflammation qui aura succédé au volume du sang arrêté, que par quelque cause pernicieuse & maligne ; & que la pourriture suit d'autant plus rarement ces tumeurs, qu'elle n'a lieu que dans des cas graves & peu fréquens.

Sous ces causes pernicieuses, je pourrois comprendre différens genres de malignité ; mais j'avoue qu'il me seroit impossible d'en déterminer le caractere d'une maniere satisfaisante. Je dirai donc simplement, que les symptômes qui s'offrent dans la mortification des tumeurs scrophuleuses, me montrent que les causes qui peuvent en général concourir à la produire, & dont les effets se manifestent plus sensiblement, se réduisent à la putréfaction & à l'acrimonie.

La cause putride dépend non-seulement de la disposition du fluide qui forme ces tumeurs, mais encore de son séjour, qui seul seroit capable d'altérer ce fluide,

& de lui donner un degré de putréfaction. Ainsi lorsque la matiere qui a provoqué les engorgemens a porté les vaisseaux à un point de dilatation excessif, elle en affoiblit entierement le ressort systaltique. Cette humeur dès-lors croupissante dans les canaux, & d'ailleurs susceptible de pourriture, achève d'éteindre l'action organique de la partie tuméfiée, & la mortification survient plus ou moins promptement, selon que les sucs engorgés sont disposés à se corrompre, & conséquemment au volume plus ou moins considérable de la tumeur. Si elle est d'une certaine grosseur; si elle est située dans un lieu où il passe un nombre considérable de vaisseaux, elle les comprimera infailliblement, elle interceptera la marche des liqueurs qu'ils charrient, & elle accélérera les symptômes fâcheux qui accompagnent cette terminaison.

Quelques prompts qu'en soient les progrès dans le cas des engorgemens scrophuleux, ils ne sont jamais aussi violens que dans les tumeurs inflammatoires, soit parce que les tumeurs scrophuleuses contiennent une humeur grossiere, lente, & difficile à mettre en mouvement, soit parce que les acides qui dominent dans ce virus, préviennent en entretenant l'union des particules des humeurs, une dissolution redoutable dans toutes les dispositions gangréneuses.

Il est évident que l'acrimonie des humeurs doit être comptée parmi les causes de la dégénération de l'inflammation en gangrène; elle en est le plus communément la cause primordiale: mais les tumeurs formées par congestion, qui sont d'une nature scrophuleuse, & dans lesquelles les âcres ne dominent point, ne doivent pas être à beaucoup près si susceptibles de cette espèce de mortification.

Personne n'ignore que nous entendons par l'acrimonie des humeurs, une qualité piquante, âcre & corrosive, qu'elles empruntent des différens sucs qui entrent dans leur composition.

On ne ſçauroit penſer que cette acrimonie doive ſimplement ſon origine au ſéjour & au croupiſſement de la matiere dans la tumeur ; on ne peut ſe diſpenſer d'imaginer que ce caractere pernicieux lui vient de la maſſe du ſang, ſoit par une complication du virus vénérien, ou du virus ſcorbutique, avec le virus ſcrophuleux, ſoit par quelques autres raiſons, dont le détail ſeroit immenſe.

D'abord il paroît incroyable qu'une acrimonie auſſi corroſive que celle qui termine les tumeurs ſcrophuleuſes par mortification, puiſſe réſider dans la maſſe ſans détruire les petits vaiſſeaux, & ſans occaſionner une infinité de déſordres ; mais ces âcres ſont diſperſés dans cette même maſſe, & mêlés avec les autres liqueurs ; & ils ne peuvent produire des effets auſſi marqués que lorſque ſéparés du ſang, ils ſe fixent & ſe raſſemblent dans quelques parties : alors ils agiſſent ſur le tiſſu de la tumeur ; ils rongent l'adhérence de la peau avec l'épiderme ; ils forment des puſtules véſiculaires remplies d'une ſéroſité qui conſomme la deſtruction de la ſubſtance de la peau, laquelle eſt convertie en une bave purulente, dont l'odeur fœtide & cadavéreuſe eſt inſupportable. Ces changemens dans la plûpart des tumeurs ſcrophuleuſes, & principalement dans les engorgemens glanduleux, arrivent ſans cette douleur véhémente, ſans cette rougeur, ſans cette chaleur brûlante qui précédent ordinairement la mortification des tumeurs inflammatoires, ſur-tout de celles qui avoiſinent les parties tendineuſes.

Cette acrimonie, que j'ai enviſagée comme une cauſe de la mortification, eſt au ſurplus conſidérée comme telle par tous les Auteurs qui ont approfondi la matiere. *Si ergo à quâcunque cauſâ liquidis noſtris major concilietur acrimonia, deſtruentur vaſa, atque ſic impedietur vitalis influxus & effluxus humorum, adeoque naſcetur gangrena*, dit le célèbre van Swieten dans ſes Commentaires ſur les Aphoriſmes de l'immortel *Boerhaave.*

Quelques Praticiens se félicitent dans de certains cas, comme dans des engorgemens glanduleux de quelque nature qu'ils puissent être, des apparences d'une mortification ; mais dans ceux où cette terminaison aura pour cause celles que je viens de lui assigner, quelles seront les circonstances qui pourront les flatter ? Je conviens que par le secours des remèdes qu'ils auront employés, ils parent aux accidens, dont la partie étoit menacée ; mais que l'ulcère soit même disposé à une bonne fin, comment pourront-ils compter sur une guérison assurée, tandis que la masse est toujours prête à fournir à ces ulcères des sucs dépravés, qui pour peu qu'ils croupissent, acquierreront une qualité putride, affoibliront l'action des chairs, & feront reparoître une pourriture, si par l'usage des médicamens convenables, & par un régime exact, on ne la prévient point?

Mais interprétons favorablement le sentiment de ces mêmes Praticiens ; supposons que la mortification des tumeurs scrophuleuses ait été occasionnée par une simple inflammation phlegmoneuse, & que cette inflammation ait été produite simplement par quelque intempérance sans présumer d'autre vice, je ne vois pas encore que l'on puisse regarder cette terminaison comme avantageuse, puisque l'on n'est pas sûr de borner les progrès de cette mortification causée par une inflammation, qui ayant mis les sels de la lymphe en mouvement, doit faire redouter même après la séparation de ce qui étoit pourri, les suites d'un skirre ouvert & d'un ulcère de la plus mauvaise qualité.

Dans les différens Hôpitaux où j'ai pratiqué, j'ai examiné de près des terminaisons de l'une & de l'autre espèce ; mais je confesse que celles-mêmes de ces tumeurs dont la mortification n'a pas laissé après elle des ulcères incurables, & qui sont parvenues au contraire à une consolidation, ont été suivis de délabremens surprenans, de cicatrices difformes, & souvent de dépôts rebelles qui se forment sous les brides de ces cicatrices, & qui renouvellent la maladie.

Les tumeurs ſcrophuleuſes diſparoiſſent-elles ſubitement, nous diſons qu'elles ſe terminent par déliteſcence.

Pluſieurs choſes occaſionnent conjointement ou ſéparement cette prompte diſparition. 1°. Tout ce qui eſt capable d'augmenter le reſſort des vaiſſeaux, & de les déterminer à une eſpèce de contraction ſpaſmodique, contraction qui contraint le fluide qu'ils contiennent à rentrer dans les voies de la circulation; telles ſont la froideur de l'air, une terreur, l'application des remèdes répercuſſifs. 2°. Tout ce qui peut augmenter conſidérablement la chaleur intérieure, & donner à la matiere qui forme la tumeur, un mouvement ſubit, qui non-ſeulement la rend plus fluide, mais qui dilate tellement les vaiſſeaux de la partie, qu'ils préſentent à cette humeur une voie aiſée par laquelle elle eſt repompée dans la maſſe; tels ſont un régime mal obſervé, la ſièvre, des exercices violens. 3°. Enfin, tout ce qui peut opérer une ſoudaine diverſion, empêcher le cours des liqueurs vers la partie, obliger l'humeur ſtagnante de revenir ſur elle-même, & de regagner le torrent; tels ſont la diarrée, la ſaignée, les remèdes internes adminiſtrés à contre-tems, & mille autres cauſes qui donnent lieu à ce reflux & à ce tranſport des matieres ſuppurées ou non ſuppurées, mais du détail deſquelles je ſurchargerois inutilement cet ouvrage.

Quelle que ſoit leur action, il faut toujours ſuppoſer dans la matiere délitescente une fluidité, & ce point eſſentiel ſeroit ſeul capable, ſi l'expérience journaliere ne nous apprenoit le contraire, de nous convaincre de l'impoſſibilité de la délitescence relativement aux tumeurs ſcrophuleuſes; elles ſont en effet, preſque toutes formées par une lymphe épaiſſie; or cette humeur n'a point par conſéquent la fluidité requiſe, elles occupent communément des parties dont les vaiſſeaux ſont *circonvolus*; or ces vaiſſeaux en cet état, ne ſont pas capables de ce mouvement d'inverſion par lequel l'hu-

meur engorgée renfile les routes circulaires ; on ne peut donc dans l'eſpèce préſente admettre cette terminaiſon, qu'autant que la matiere n'aura pas été diſpoſée, ou n'aura pas eu le tems d'acquérir une certaine ténacité ; auſſi ai-je remarqué qu'elle eſt plus commune à l'égard des enfans qu'à l'égard des adultes ; ſans doute, parce que la lymphe des premiers n'a pas autant de conſiſtence, & parce que leurs fibres ſont moins éloignées de leur contraction ſpaſmodique capable de répercuter l'humeur.

Le virus qui occaſionne les engorgemens ſcrophuleux, me confirme la défaveur de cet événement ; car alors l'humeur morbifique eſt le plus ſouvent portée dans la maſſe, ſans que la cauſe ait été attaquée ni combattue ; & quand même on auroit eu intention de réſoudre la tumeur, pourra-t-on attribuer raiſonnablement à la ſeule application des médicamens une diſparition auſſi ſubite. Nous devons donc attendre, & pour ainſi dire, être ſûrs que cette humeur viciée, après avoir parcouru le cercle de la machine, & ſe fixant tôt ou tard ſur quelque partie intérieure, y exercera ſa fureur, ou ſur quelques parties extérieures, & ſe manifeſtera de nouveau par des accidens ſiniſtres, & peut-être indomptables.

Il eſt tems de nous arrêter ; un moment ſeul ſuffira pour décider ſi j'ai rempli mon premier objet.

Loin de m'en tenir à la définition ordinaire des Ecrouelles, définition dans laquelle on a enviſagé les ſymptômes du mal, plutôt que le mal même, j'en ai d'abord ſuppoſé & recherché la ſource dans la lymphe. L'épaiſſiſſement, l'acidité acrimonieuſe & ſalée de cette humeur, ont fixé mes premiers regards. En en établiſſant les cauſes, je me ſuis flatté de ne rien laiſſer à deſirer ſur celles du virus dont j'ai dû m'efforcer de démontrer la nature ; & comme il ne m'étoit poſſible de la démêler que par ſes opérations & par ſes effets, je me ſuis livré au détail de tous les ſymptômes qui l'an-

noncent ; j'en ai marqué les gradations & les différences, la bénignité & la malignité ; je l'ai accompagné dans tous les lieux où il laisse & où il imprime des traces de son action ; j'ai dévoilé les différentes manieres dont il prend naissance, & dont il s'introduit dans nos corps ; j'ai suivi la formation, l'augmentation, les progrès, les terminaisons des tumeurs qu'il occasionne, & toutes les explications que j'en ai donné, ont eu pour fondement les vices que j'avois envisagé dans la masse lymphatique. En faut-il donc davantage pour prouver & pour conclure que le virus scrophuleux est principalement formé par un acide plus ou moins prédominant & grossier, qui, comme une espèce de présure, épaissit les liqueurs, sur-tout les sucs lymphatiques, & dont les particules se développent, se multiplient, devenant plus subtiles, plus déliées, plus volatiles, contractent par la chaleur & par le mouvement qu'elles reçoivent une acrimonie, d'où résulte cet enchaînement de maux sous lesquels l'homme succomberoit infailliblement s'il n'avoit trouvé dans son industrie des ressources & des armes pour les combattre.

Mais & ces ressources & ces armes seroient superflues, ou plutôt dangereuses, en des mains que le génie ne conduiroit point. Les maladies se masquent sous mille formes, & se présentent sous mille faces différentes : au milieu de tant de variations, comment les distinguer les unes des autres, si des signes décisifs ne nous inspirent, ne nous suggérent des vûes utiles, & ne nous préservent de ces erreurs meurtrieres, & de ces décisions précipitées qui déshonorent si souvent la Médecine.

La plûpart des Auteurs anciens & modernes, se contentent d'envisager les engorgemens skirreux & opiniâtres des glandes lymphatiques, les engorgemens des glandes, des lèvres & du nez, suivis d'écoulemens pituiteux, & de larmoyemens, la dureté du ventre, la pâleur du tein, comme des preuves caractéristiques des

Ecrouelles; & ſatisfaits de ces témoignages généraux; ils appellent du reſte à celui de leurs ſens. Je conviens que les tumeurs ſcrophuleuſes une fois reconnues, leur étendue nous fera juger de leur volume; leur dureté & leur molleſſe, de la groſſiéreté de l'humeur qu'elles renferment; leur ſituation, de leur danger, vû la ſenſibilité des parties qu'elles occupent, le nombre des vaiſſeaux qui s'y diſtribuent, & les fonctions auxquelles elles ſont deſtinées; leur rougeur enfin, & leur ouverture, de leur malignité, de leur exulcération, de leur caractère chancreux; mais s'il s'agit, par exemple, de déterminer celui de certains dépôts formés par congeſtion, & de diſcerner les ſymptômes écrouelleux qui peuvent être en même-tems des ſymptômes d'autres maladies; des principes auſſi vagues ſuffiront-ils pour nous guider. Abandonnons-nous donc à de nouvelles recherches ſur ce point, & faiſons tous nos efforts pour découvrir les voies qui peuvent nous aſſurer de la réalité du mal, & nous mettre en état non-ſeulement de prévenir les événemens, mais encore de proportionner le traitement de ces tumeurs aux différentes circonſtances capables de les faire varier.

Tous les ſignes en général ont rapport à trois tems; les ſignes commémoratifs ſe tirent du paſſé; les ſignes démonſtratifs ſe tirent du préſent; les ſignes prognoſtics regardent l'avenir.

C'eſt avec raiſon que *Galien* a enviſagé les premiers comme les truchemens des cauſes de la maladie; le ſouvenir de ce qui a précédé eſt en effet un grand acheminement & un moyen preſque certain de les reconnoître. La maniere de vivre du Sujet, le pays qu'il a habité, l'air dont il a joui & qu'il a reſpiré, les perſonnes qu'il a fréquentées, la conſtitution de ſes pere & mere, le tems où l'indiſpoſition a commencé, les remèdes qui ont été adminiſtrés, les effets qu'ils ont produits, ſont autant de points qu'il importe de ſe rappeller. Ainſi ſi je ſoupçonne que telle tumeur peut devoir ſa

naiſſance

naiſſance au virus ſcrophuleux, je m'informe d'abord de tous ces faits ; & ſi le malade s'eſt nourri d'alimens groſſiers, viſqueux, acides, farineux ; ſi la perſonne qui l'a allaité étoit enceinte ; ſi elle étoit cacochyme ou atteinte de quelque vice particulier ; s'il eſt né dans des pays où cette maladie regne ; s'il y a séjourné longtemps ; s'il a cohabité avec des ſcrophuleux ; ſi les perſonnes dont il tient le jour ont eu quelque maladie vénérienne, ſcrophuleuſe, ou ſcorbutique ; je raſſemble toutes ces préſomptions, & je les compare avec ce que nos ſens apperçoivent & découvrent par les ſignes démonſtratifs.

Ceux-ci ne ſont pas tous également certains & déciſifs ; les uns ſont eſſentiels aux Ecrouelles, & ne conviennent qu'à cette maladie, je les nomme ſignes univoques ; les autres, que j'appelle ſignes équivoques, ne caractériſent pas ſeulement ce mal, mais ils en peuvent déceler d'autres : ce n'eſt pas que parmi les premiers il n'y en ait qui, quoiqu'ils ſoient des fruits ordinaires du virus dont il s'agit, peuvent dépendre auſſi de quelqu'autre vice ; mais en les appréciant, j'aſſignerai des règles en quelque façon aſſurées & conſtantes, & j'établirai des diſtinctions qui ſauveront des écarts dans leſquels on peut tomber.

Les engorgemens skirreux des glandes lymphatiques du col, des aiſſelles, des aînes, tiennent le premier rang parmi les ſignes univoques ; ils n'ont beſoin d'être aſſociés à aucun autre ſymptôme pour caractériſer les Ecrouelles ; ils fixent notre jugement ſur la valeur de ceux qui peuvent les accompagner, ſur-tout ſi ces tumeurs ſcrophuleuſes ſont multipliées, & ſi elles regnent depuis un certain tems ; car des engorgemens nouveaux & médiocres, une ou deux glandes ſous le menton, aux parotides, ſous les aiſſelles, tuméfiées par congeſtion, qui ſe diſſipent, & qui cédent en peu de tems aux remèdes, ne ſuffiſent pas pour l'aſſertion poſitive du virus Ecrouelleux.

Il faut de plus, faire une grande différence des embarras glanduleux qui tiennent de la nature de ce levain, d'avec certaines tumeurs catharreuses qui arrivent par fluxion auprès des parotides, & que l'on nomme vulgairement oreillons ; celles-ci sont mollasses, légerement sensibles, & se résolvent avec aisance. J'ajoute encore que les ressemblances en imposent aux plus Sçavans ; & que celui qui, ainsi que le dit *Hippocrate*, s'applique par tous les moyens à discerner les choses semblables des non-semblables, acquiert ce qu'il y a de principal dans la pratique. On doit faire une grande attention aux divers genres de tumeurs des glandes conglobées. Nous ne confondrons donc point les tumeurs scrophuleuses du col avec des tumeurs enkistées, d'un caractère stéatomateux & benin, qui se fixent en quelques endroits du tissu cellulaire de cette partie, & forment souvent des loupes d'un gros volume ; nous ne regarderons point comme une production du virus, dont il est question, les engorgemens des glandes occipitales, des glandes jugulaires, qui, principalement dans les enfans, sont causés par la suppression du suintement que doit fournir cette espèce de teigne humide, que nous appellons croûte laiteuse. La similitude des bubons simples, des bubons pestilentiels, scorbutiques, & vénériens avec les scrophuleux, ne nous égarera point ; & loin de chercher avec quelques Auteurs des indices dans leur forme & dans leur situation, nous reconnoîtrons les bubons bénins, d'un génie phlegmoneux, œdémateux, ou simplement skirreux, & qui ne sont d'ailleurs, suivis d'aucune marque qui puisse faire soupçonner une cause virulente, aux signes qui leur sont propres. Nous nous rappellerons que le bubon pestilentiel naît en tems de peste ou dans un air contagieux, qu'il est douloureux, enflammé, & d'un rouge obscur ; que le bubon vérolique n'est point aussi prompt, qu'il demeure quelquefois long-tems sans s'enflammer, & que l'aveu du malade, ainsi que les effets qui subsistent ou qui ont

précédé, en consacrent le genre. Nous dirons enfin, que le bubon scorbutique se présente avec plus ou moins d'appareil, selon le vice qui domine dans la masse, & selon son ancienneté ; qu'il se déclare communément sous la forme d'une tumeur froide, mais qu'il s'enflamme bien-tôt, & produit une suppuration, dont la matiere est presque toujours sanguinolente, fœtide, & de peu de consistence ; tandis que le bubon scrophuleux naît plus lentement qu'aucun autre, & nous montre des glandes plus détachées ; & si nous voulons nous mettre en garde contre l'erreur qui nous inviteroit à prendre celui-ci, dont le siége seroit à l'aine, pour une hernie inguinale, & plutot pour une hernie crurale, nous nous ressouviendrons que l'entérocèle est unie, ronde, & céde ordinairement au toucher ; que cette hernie rentre s'il n'y a pas inflammation ; qu'elle est beaucoup plus étroite par sa baze, c'est-à-dire du côté de l'endroit par où l'intestin est sorti ; au lieu que le bubon scrophuleux est plus inégal, plus dur, la baze en est plus large, & il n'occasionne d'ailleurs ni borborigmes ni coliques, &c.

Les gonflemens de la lèvre supérieure, du nez, des paupieres, suivis d'écoulemens pituiteux & de larmoyemens, la dureté du ventre, un tein pâle & plombé, sont avec les engorgemens glanduleux, des signes univoques du premier ordre ; ils ne sont pas néanmoins aussi certains, car ils ne prouvent d'une maniere indubitable la présence du virus scrophuleux, qu'autant qu'ils s'allient avec ces tumeurs ou avec quelques autres symptômes dont je parlerai dans un moment. On conçoit cependant toute la difference qu'il y a entre les enflures des lèvres, du nez, & des joues, qui arrivent aux enfans pendant l'hiver, & celles qui subsistent en tout tems, & dont le caractère est plus marqué ; & l'on comprend aussi que la dureté & le gonflement du ventre peuvent avoir d'autres sources que l'obstruction des glandes mésentériques ; ce gonflement n'offre qu'un témoignage équivo-

que, s'il eſt ſeul; & il peut être enviſagé comme une marque déciſive, s'il eſt aſſocié.

Le gouëtre qui tient de la nature du *melliceris*, ou de l'athérome; la grenouillette contenant une humeur groſſiere & viſqueuſe; les différens dépôts, les divers gonflemens des articulations du genou, du coude, du métatarſe, du métacarpe, formés par congeſtion, & ſuivis d'hyperoſtoſes ou d'anchyloſes, ſont ceux des ſignes équivoques, qui le plus ſouvent occaſionnés par le virus ſcrophuleux, peuvent dépendre auſſi de quelques autres cauſes. Unis au nombre de deux ſeulement, ils forment un indice de l'exiſtence de ce levain. D'ailleurs, ces gonflemens ou ces anchyloſes qui peuvent lui être reprochés, ſont communément ſans douleur, ils ſont long-tems à ſe former; lorſqu'ils viennent à ſuppuration, ils parviennent ſouvent à leur fin ſans cauſer d'inflammation décidée, & ſans exciter de vives douleurs, à la différence des gonflemens & des anchyloſes produites par le virus vérolique, & même, quoique plus rarement, par un virus ſcorbutique, dont la formation eſt beaucoup plus prompte, & qui ſont bien-tôt très-douloureuſes.

Les ſignes que je déclare équivoques, ſont ceux qui ne pouvant qu'inſpirer le doute & l'incertitude, ne ſont jamais concluans, à moins qu'ils ne s'uniſſent de concert avec les premiers: il en eſt qui par la diſpoſition des parties ſur leſquelles ils paroiſſent, ou par le vice de l'humeur qui leur donne naiſſance, ſont plutôt que les autres regardés comme des effets du virus ſcrophuleux. Je place dans ce rang les teignes & les gales cruſtacées & opiniâtres, les divers tubercules qui ſe montrent à l'habitude du corps, qui ſont rebelles aux remèdes, & qui ſuppurent difficilement, les tumeurs froides dans les parties charnues, membraneuſes ou aponévrotiques, qui après de longues ſuppurations, laiſſent des fiſtules preſqu'indolentes, mais accompagnées de calloſités conſidérables, les ganglions, les tophes, les *nodus* qui ſont

adhérens, incirconscrits, qui s'étendent sur les parties voisines, & qui font entrevoir pendant long-tems les apparences prochaines d'une suppuration, les exostoses, les hyperostoses, & les caries qui arrivent en différens lieux, sur-tout aux os spongieux, sans que quelque cause externe y ait donné lieu, & sans avoir été accompagnées de douleur bien sensible; les abscès & les suppurations des oreilles qui succédent à des teignes opiniâtres dans des enfans qui ont le tein mauvais, & un air de bouffissure; les ophtalmies qui ne cédent point, les *ankilops* enfin, qui paroissent prets à suppurer, & qui forment dans le coin de l'œil une tumeur qui étant comprimée, décharge dans le nez une partie de la matiere qu'elle contient, ce qui en prouve la lenteur & la viscosité. Quelques Auteurs appellent cette maladie une fistule borgne; ce n'est qu'après quelque-tems que la liqueur stagnante dans ces *ankilops*, & dans l'impuissance, vû son épaississement & sa tenacité, de se frayer une route ou par les points lacrimaux, ou par le conduit lacrimal, excite par son amas & par sa raréfaction, une inflammation qui hâte la suppuration de l'abscès; suppuration toujours fort abondante, ensuite de son onverture, qui présente un ulcère calleux. Tels sont vraiment les symptômes de la fistule lacrymale, qui provient d'un virus scrophuleux; mais comme cette fistule annoncée par ces mêmes symptômes, peut résulter d'autres causes, il est difficile de la déclarer scrophuleuse, à moins que quelques autres preuves indicatives de ce virus ne nous y déterminent.

A l'égard des autres signes incertains, & dont le détail ne seroit ici qu'une répétition de ce que j'ai dit en recherchant les effets de la dépravation de la lymphe, je me contenterai d'observer, qu'ils comprennent principalement tous les dérangemens suscités dans les fonctions capitales; dérangemens qui concluent d'autant moins pour l'existence du levain dont il s'agit, qu'ils dérivent très-communément de tout autre principe.

L'expoſition, la comparaiſon, l'évaluation des ſignes univoques & équivoques, m'inſpirent le deſir de découvrir des moyens de m'inſtruire des changemens & de la différence des degrés & des complications des tumeurs ſcrophuleuſes.

Que l'on ſe rappelle à cet effet que je les ai diviſées en tumeurs bénignes, en tumeurs malignes, en tumeurs ulcérées, en tumeurs chancreuſes; que dans la diſcuſſion de leurs terminaiſons, on recherche les variations qu'elles éprouvent, & les témoignages diſtinctifs de leurs diverſes qualités; que l'on n'oublie point les changemens notables qu'elles eſſuyent conſéquemment à la matiere qui les forme; que l'abondance de la ſuppuration, que le gonflement de la circonférence d'un ulcère, que la calloſité de ſon entrée, que ſon étroiteſſe plus conſidérable que celle du fond, que les chairs baveuſes, que la fièvre, que l'amaigriſſement, ſoient toujours des points préſens à nos yeux; & que nous enviſagions comme des indices ſûrs des fiſtules dont j'ai parlé tant de fois, & dont nous pouvons encore nous aſſurer par le ſecours d'une compreſſion faite avec la main aux environs de l'ulcère, pour ramener le pus, & par celui de la ſonde, qui nous dévoilera le trajet, la profondeur & la quantité des ſinus. Il eſt bon de remarquer auſſi qu'en ce qui concerne la matiere, on ne peut prononcer ſur ſa qualité qu'après que la tumeur eſt ouverte; comment diſtinguer autrement le *melliceris* de l'athérome? Envain dit-on que le *melliceris* renfermant une humeur plus fluide, réſiſte moins que celui-ci, quand on le comprime, & revient plutôt dans ſon premier état; car la couleur de la peau n'ayant rien de différent dans ces deux tumeurs, il ne faut qu'un peu plus d'épaiſſeur dans le kiſte, plus de profondeur, un peu plus de conſiſtence dans la liqueur contenue dans le *melliceris*, & un peu plus de fluidité dans celle de l'athérome, pour les confondre. Cet inconvénient n'eſt point à craindre, relativement au ſtéatome qui a plus de ſolidité, & qui d'ailleurs eſt déſigné

par des inégalités, & par une dureté plus rénitente.

Quant à la connoissance des diverses complications, elle se tire des symptômes particuliers qui caractérisent chacune des maladies qui les forment. Les tumeurs scrophuleuses sont-elles accompagnées d'une toux, d'une fièvre lente, du marasme; y a-t-il des crachats purulens? je dirai qu'elles sont compliquées de phtisie, & qu'il est des tubercules suppurés dans les poulmons. Si elles sont jointes à un vice scorbutique, le malade naturellement mélancolique se plaindra de lassitudes, de douleurs dans les bras & dans les jambes; il aura les gencives gonflées, enflammées, fongueuses, saignantes ou ulcérées, les pieds ou les jambes tachetées, ou marquées de plaques violettes, noires, livides, &c. & l'expérience m'a appris que les ulcères ainsi compliqués, sont plus douloureux que ceux qui sont simplement scrophuleux, que les bords n'en sont pas si calleux, mais plus livides, & que quoique les Ecrouelleux produisent naturellement beaucoup de chairs fongueuses, il en est néanmoins une plus grande quantité dans ceux-ci; les âcres, la dissolution des liqueurs, suffisent pour expliquer ce phénomène.

Enfin, le malade avoue-t-il qu'après un commerce impur, il lui est survenu des chancres, des poulains, qui ont été traités imparfaitement; a-t-il des condilomes, des poireaux, des verrues; les tumeurs qui ont paru sont-elles plus chaudes; les ulcères qui en suivent l'ouverture sont-ils beaucoup plus sensibles; y observe-t-on les symptômes ordinaires, & font-ils des progrès rapides? La complication du virus vénérien & du virus scrophuleux n'est pas douteuse.

En général, les suites des Ecrouelles sont toujours à redouter: la difficulté d'en détruire la cause & d'en dissiper les effets, les rend avec raison formidables, mais elles ne le sont pas toutes également. Je porterai un prognostic plus favorable des tumeurs scrophuleuses récentes, qui conserveront pendant un certain tems un

caractere bénin, & qui ne se multiplieront pas, sur-tout si le Sujet attaqué est jeune, d'un bon tempérament, & en état de soutenir & de favoriser l'action des remèdes, que des tumeurs scrophuleuses, anciennes, invétérées, les liqueurs pouvant être aisément dans ce dernier cas perverties, les solides altérés, & les fonctions considérablement troublées. J'augurerai mal de celles qui seront enflammées, malignes & ulcérées ; & quoique quelques-unes de ces tumeurs se terminent heureusement après s'être ouvertes, je les regarderai néanmoins comme sinistres, attendu qu'elles sont dans la voie de devenir fistuleuses, chancreuses, ou d'en venir à la mortification, pour peu que le vice des humeurs y concoure. Je craindrai infiniment plus pour les petits enfans & pour les vieillards, que pour les jeunes gens ; la constitution lâche & délicate des premiers, ne pouvant supporter l'action des remèdes propres à affiner l'humeur épaissie, & à anéantir le virus ; & la rigidité & le desséchement des fibres des seconds s'opposant à leurs effets ou ne les favorisant point ; sans parler de la difficulté que leur sang auroit à surmonter pour acquérir son degré naturel de fluidité.

La constitution cacochyme du malade, les divers tempéramens, procureront à ces tumeurs des variations pernicieuses. Un sang naturellement épais & salé donnera incontestablement plus de prise à la malignité du virus, que celui dont la liquidité, le juste mêlange & la douceur, feront son principal caractère ; elles s'enflammeront plus aisément dans un Sujet d'un tempérament bilieux, leurs accidens seront plus funestes dans des mélancoliques, parce que les parties tartareuses qui abondent dans le sang de ceux-ci, communiqueront au virus dont il est question, une qualité corrosive qui procurera à ces tumeurs une disposition cancéreuse, & dès-lors la guérison est très équivoque.

Les Ecrouelles héréditaires permettent d'autant moins d'espoir, que l'énormité du vice des humeurs est comme

me certaine. Celles qui attaquent les parties intérieures, les portions de nos corps préposées à quelques fonctions essentielles, sont d'un danger éminent, puisque d'ailleurs on ne peut y appliquer aucun remède. Si elles abcédent, quelles espérances peut-on en concevoir? Si elles deviennent skirreuses, elles peuvent précipiter dans l'hydropisie; en un mot, les Ecrouelles intérieures sont d'autant plus à craindre, qu'il y a plus de fonctions blessées, & que ces fonctions sont plus importantes.

Celles qui établissent leur siége sur des parties extérieures, comme des tumeurs scrophuleuses dans les glandes du col, dont le volume comprime la trachée-artére ou l'œsophage, & qui gênent conséquemment la respiration ou la déglutition, ou comme des tumeurs situées dans le voisinage des gros vaisseaux qu'elles compriment, & sur lesquelles on ne peut pratiquer les opérations nécessaires, ni appliquer des remèdes actifs sans des risques évidens, pourroient-elles n'être pas dangereuses? Quelles suites funestes n'ont-elles pas encore, lorsqu'elles affectent les jointures, les tendons, les ligamens, les os, puisque lorsqu'elles abcédent, elles forment souvent après une longue suppuration des fistules qui pénétrent dans les articles; fistules incurables sans doute, car la synovie qui abreuve ces parties, se corrompt facilement, & met un obstacle invincible à la cicatrice. Quelle issuë affreuse n'ont pas ces sortes de dépôts à la circonférence de la poitrine, sur les muscles du bas-ventre ou près des lombes, sur-tout s'il est des sinus qui pénétrent dans les graisses & dans l'interstice des muscles & des aponévroses? Que n'annoncent pas enfin les complications, ou l'union de ces diverses maladies qui fournissent continuellement des âcres si pernicieux dans la masse, & qui pervertissent tellement toutes les humeurs que toutes les ressources de l'art sont impuissantes, & ne peuvent éloigner le fatal moment où le Sujet attaqué & vaincu paye enfin à la nature le tribut que nous lui devons tous.

Cure des Ecrouelles.

Si le virus ſcrophuleux conſiſte, ainſi que j'oſe me flatter de l'avoir démontré, dans l'épaiſſiſſement & dans l'acidité acrimonieuſe & ſaline de la lymphe, on ne peut avoir dans le traitement des maux qu'il ſuſcite, d'autre indication que celle de rendre à cette humeur ſa fluidité, ſon mouvement naturel, ſa douceur & ſon onctuoſité.

Je n'ai garde de penſer qu'elle peut être remplie au moyen des ſecrets, & des prétendus remèdes que l'ignorance & l'erreur populaire ont conſacrés; eſpérer un véritable ſuccès d'un attouchement fait à jeûn pendant trois ou quatre jours conſécutifs, par le ſeptiéme des enfans mâles nés ſans interruption, ou de celui de la main d'un cadavre, dont l'effet eſt tel, ſelon *Bartholin* (*a*) que la tumeur diſparoît à meſure que le cadavre pourrit; croire avec *Celſe*, qu'une couleuvre avalée eſt même un préſervatif; vanter avec *Avicenne*, la poudre des écailles d'huîtres brûlées répandue ſur le mal après y avoir ſouflé du vin; adopter la cautériſation du cartilage des oreilles pratiquée par les Maures, par les Arabes, depuis par les Eſpagnols, & rapportée par *Fragoſus*; preſcrire avec les Chinois, l'application extérieure de la limaille de plomb, & le mélange de cette limaille avec l'ariſtoloche ronde; recommander la racine d'oſeille, la graine de *naſſator*, les cendres de blette mêlée avec le miel, la peau d'un ſerpent ſous une forme d'amulette; ordonner après *Hippocrate*, & les *Galeniſtes*, de tirer le jus de bette avec la décoction d'orge par le nez, de ſe ſervir enſuite des errhines & des ſternutatoires pour commencer à décharger les ſuperfluités, d'évacuer la pituite par le ſecours d'une plume trempée dans l'oximel, & introduite dans la bouche, & de fortifier le cerveau par celui de quelques ſachets compoſés

(*a*) *Th. Barth. Cent.* 3. *Hiſt.* 66. *De morb. tranſplant.*

avec les feuilles de marjolaine, de fauge, de *flœcas*, de bétoine, avec des bayes de laurier, des femences d'anis & de fenouil féchées au feu & appliquées chaudement fur la tête; avoir recours enfin de concert avec *Galien*, à l'ufage des aromatiques, de la thériaque, du mitridate, de l'ambrofie, du *diacalamenthum*, dans l'intention de réfoudre par leur chaleur la matiere en vapeurs, & de remettre par leur vertu fpécifique, le cerveau & les autres vifcères en leur force; ce feroit opérer fur la foi des préjugés vains & abfurdes, & non conféquemment à une connoiffance certaine des caufes & de la nature de la maladie (*a*); elle eft telle, que parvenue à un certain degré, nous la plaçons dans la claffe des maladies chroniques, c'eft-à-dire, dans le rang de celles que tous les efforts de la nature feule, qui dans les maladies aiguës, triomphe fouvent d'elle-même, ne peuvent la foumettre & la diffiper.

L'art nous fournit pour la combattre, le régime, les médicamens & l'opération; l'état, le degré, les fymptômes & les complications des tumeurs qui l'annoncent; l'âge, la force, & la conftitution du Sujet, réglent le choix & l'ordre que nous devons fuivre dans l'ufage de ces trois moyens.

Je ne fçais fur quels fondemens certains Praticiens regardent le régime, comme d'une très-petite conféquence dans le traitement d'une maladie. Abandonner les fecours diététiques dans celles qui font longues, & fur-tout, dans celles qui peuvent dépendre des crudités, c'eft agir inconfidérément. L'air fait une partie effentielle de la nutrition; il fournit la plus grande quantité des parties élaftiques du fang; il contribue non-feule-

(*a*) Je ne confond point avec ces fecours chimériques, le don miraculeux & le pouvoir héréditaire dont nos Rois jouiffent à l'égard de la curation des Ecrouelles; pouvoir qui felon quelques Auteurs, eft auffi accordé aux Rois d'Angleterre. Voyez *Freind*, *Hift. Med. Jean Browne*, *Adénocoiradelogia. Raph. de Voltaire. François Petrarque*, *Gilbert*, *Andr. Laurentius*, &c. mais cette conceffion n'entre pour rien dans un Ouvrage de Chirurgie.

ment à la ſanguification, mais encore à la digeſtion; car l'on digére plus ou moins aiſément, ſuivant ſes diverſes températures; & l'on perd ou l'on recouvre l'appétit, ſelon les différens lieux que l'on habite; il eſt en un mot, dit *Hippocrate*, dans ſon *Traité des Vents*, la cauſe de la vie ou des maladies, puiſque, continue-t-il, quel eſt l'air, tels ſont les eſprits; quels ſont les eſprits, telles ſont les humeurs; or dès qu'il ſera pur, ſerain, libre, proportionné dans ſes qualités naturelles, pourvû de parties délicates, douées de reſſort, & convenables à l'équilibre & au maintien de l'œconomie animale; il ſera ſalutaire & préférable à celui qui péchera par le trop de chaleur, le trop de froideur, le trop d'humidité, le trop de ſéchereſſe, le trop de peſanteur, le trop de légereté, & qui ſera épais, nébuleux, groſſier, marécageux, & chargé de parties hétérogènes.

Il n'eſt pas moins important de preſcrire une diéte convenable, d'interdire inſenſiblement au malade la quantité des alimens proportionnément à ſon tempérament & à la gravité du mal, de lui retrancher inſenſiblement ceux qui pourroient le fomenter, & de leur ſubſtituer les liquides & les ſolides de bonnes qualités, qui forment un chyle propre à s'aſſimiler & à réparerles fluides que nous enlévent les exercices continuels;tels ſeront parmi les alimens liquides, les eaux de fontaine, principalement celles qui roulent avec rapidité ſur une terre ſabloneuſe, pierreuſe, qui ſeront limpides, légéres, pures, douces, qui s'échaufferont aiſément, & n'auront rien de métallique, ni d'étranger; le vin qui tenant un milieu entre les ſaveurs douces & auſteres, ne ſera ni trop fumeux, ni trop violent, & d'un moyen âge. Tels parmi les alimens ſolides, ſeront les viandes de moutons, veaux, de bœufs, celles de chapons, de poulardes, de poulets, rôties ou bouillies; les pains faits avec de la farine de froment, bien levés & bien cuits; tous les mets enfin de facile digeſtion, & qui n'auront aucune acidité; & l'on obſervera cependant que les alimens lé-

gers sont plus convenables à ceux qui sont peu d'exercice, qu'aux personnes qui sont contraintes d'en faire beaucoup & dont le tempérament est moins délicat.

La modération dans le sommeil, dans la veille, dans les divers mouvemens du corps, la tranquillité de l'ame, seront également recommandées.

Le sommeil qui passe les bornes ordinaires, appesantit, engourdit les sens, s'oppose à la parfaite exécution des fonctions; il produit la lenteur & l'épaississement de la lymphe & des humeurs. Les veilles dissipent ce que nous avons de plus subtil & de plus spiritueux; alors les digestions sont imparfaites, parce que les levains sont affoiblis, & le chyle qui passe dans le sang est grossier & indigeste. L'exercice modéré n'est pas nuisible dans la maladie dont il s'agit; le repos trop long rend les fibres musculaires impropres aux mouvemens, il engendre des crudités & des humeurs visqueuses; en un mot, les passions de l'ame, la tristesse, par exemple, diminue considérablement la force des solides, elle rend les fibres flasques & lâches, elle détruit leur tension, leur vigueur, & jette par conséquent les fluides dans une espèce d'inaction ou dans le rallentissement.

Le régime ne peut que seconder ici l'opération des médicamens tant internes qu'externes.

Leurs effets se réduisent en général à corriger & à chasser la matiere morbifique; aussi en est-il que nous nommons altérans, & en est-il que nous nommons évacuans.

La science de leurs qualités, de leurs préparations, de leurs doses, de l'ordre & du tems de les placer, suivant la singularité des circonstances, distingue le Praticien éclairé de celui qui ne marche qu'en aveugle; ainsi commençons par le détail de ceux qui peuvent accomplir l'indication générale, & satisfaire nos vûes en redonnant à la lymphe pervertie & son baume & sa fluidité, en en tempérant l'acrimonie trop exaltée, en fondant doucement, en divisant, en atténuant ses mo-

lécules trop épaisses, en en brisant, & en en évacuant les sels grossiers.

Il s'agit de procéder méthodiquement à un traitement aussi long & aussi délicat : or pour mieux assurer le succès des remèdes particuliers, nous devons débuter par les remèdes généraux.

La saignée doit précéder tous les autres dans le commencement de la cure ; on la réitérera même si le Sujet est pléthorique. Les vaisseaux désemplis, leur action est plus libre, ils réagissent avec plus de force sur les fluides, ils en hâtent la progression, ils en diminuent la cohésion & la grossièreté ; mais cette évacuation qui dispose seulement le malade, & qui favorise l'action des médicamens qui doivent la suivre, doit être ménagée, eu égard à certains Sujets phlegmatiques dont on pourroit jetter les solides dans une langueur capable de traverser la cure que l'on se propose.

Si le malade a des rapports aigres ou nidoreux; si sa bouche est amere; si sa langue est chargée; si son appétit est languissant; s'il a des nausées, on passera à l'administration d'un vomitif, pour délivrer l'estomac des mauvais levains qui troublent les digestions, qui portent des crudités dans la masse; par-là on les rectifiera ces digestions, on réveillera l'action de ce viscère, on le préparera à recevoir les particules des autres médicamens, qui passeront plus librement dans le sang, & tel étoit sans doute l'objet d'*Avicenne*, qui louoit & qui élevoit cette pratique en disant, *De evacuationibus laudabilibus in scrophulis est vomitus*. Ensuite, & le surlendemain, on prescrira une potion purgative ; mais comme il n'est question encore que d'un remède préparatoire, on s'en tiendra à ceux d'entre les purgatifs dont l'activité n'est pas capable de soulever le sang, & d'exciter la fougue des humeurs.

Ces médicamens généraux suffiront si les Ecrouelles ne sont pas compliquées; dans le cas où elles seroient jointes à quelque disposition scorbutique, à une phtisie,

à une maladie vénérienne, on attaquera les complications avant tout; & selon le succès que l'on aura eu, on se déterminera sur les assauts à livrer au virus scrophuleux.

Les remèdes particuliers & intérieurs les plus efficaces pour adoucir, pour combattre, pour anéantir ce levain, & pour dégager le systême lymphatique des entraves, & de l'embarras qui l'opprime, sont parmi ceux qui composent la classe des altérans, les humectans ou délayans, les apéritifs, les atténuans ou les fondans; quelques-uns y ajoutent encore les absorbans, & parmi ceux qui composent la classe des évacuans, les purgatifs, les sudorifiques, & même les diurétiques, qui peuvent être mis dans le rang des apéritifs, & auxquels quelques Auteurs accordent une action mixte en les nommant évacuans altératifs.

Les humectans & les délayans préviennent l'incendie & le soulèvement qui pourroient être suscités par l'action, quoique ménagée des autres remèdes atténuans, purgatifs, &c. les administrer les premiers, c'est se conformer à la loi souveraine & générale établie par *Hippocrate* & par *Galien*, qui nous ordonnent de commencer toujours par les médicamens doux & bénins dans les maladies qui l'exigent. Les tumeurs scrophuleuses se présentent-elles d'une maniere qui présage de l'âcreté ou de l'ardeur dans la masse, on choisira ceux de ces premiers remèdes qui seront les plus doux, relativement aux indications & aux symptômes, & on en continuera l'usage plus ou moins long-tems, selon la sécheresse ou l'irritation que l'on présumera dans les solides, & selon la salure ou l'acrimonie que l'on supposera dans les fluides. Il est en effet des circonstances où leur prompte cessation ne peut nuire, & où l'on peut même sans redouter les événemens, passer sur le champ des remèdes généraux aux apéritifs, aux fondans & aux évacuans; mais il est aussi d'autres occurrences où leur continuation est indispensable, soit pour donner aux filtres def-

tinés à donner paſſage aux ſucs que l'on veut évacuer; une ſoupleſſe qui aſſure la liberté de leur ſortie, ſoit pour rendre les parties du ſang & de la lymphe plus coulantes & plus méables, en en interpoſant d'autres entr'elles qui en font la premiere diviſion, & qui en empêchent la cohéſion & le contact: d'ailleurs ces médicamens contiennent, ſelon le choix qu'on en fait, des parties mucilagineuſes qui fourniſſent aux ſucs morbifiques un véhicule doux, qui en tempere l'âcreté, laquelle eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'aucun filtre ne pouvant en ſupporter l'irritation, ces ſucs ne trouvent aucune iſſue, l'évacuation ne s'en fait qu'imparfaitement, & la maſſe en demeure infectée; c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent par le défaut de leur uſage, ou parce qu'on ne les emploie pas aſſez long-tems; & alors ces mêmes remèdes, plus ou moins doux, ſont avec quelques minoratifs la ſeule reſſource qui nous reſte pour pallier des ſymptômes & des maux qui ne peuvent être radicalement détruits.

L'eau eſt la baze & le meilleur de tous les humectans. Pour lui donner une qualité adouciſſante & capable de tempérer l'acrimonie, on en fait des bouillons, des tiſannes, des apoſêmes, avec les plantes propres à cet effet, telles que les racines & les feuilles de nénufar, d'oſeille, d'*althæa*, les fleurs de mauve, de violette, de nénufar, les graines de lin, de *pſillium*, de pavot blanc, l'avoine, l'orge, les quatre ſemences froides majeures.

La ſalure, l'acrimonie, ne ſont-elles pas cenſées auſſi conſidérables; on conſeillera des humectans moins mucilagineux, comme les racines de fraiſier, de chicorée ſauvage, de piſſenlit, de chiendent; des feuilles de pimprenelle, de cerfeuil, d'alleluya, d'aigremoine; des fleurs de bouillon blanc, de tuſſillage; les quatre ſemences froides mineures, le petit lait clarifié & édulcoré avec quelque ſyrop adouciſſant; les bouillons que l'on fait avec ces différentes plantes, tireront encore une nouvelle vertu de la viande du veau, du poulet,

ou

ou des grenouilles, avec lesquelles on les composera, & nous compterons aussi entre ces remèdes les bains domestiques, qui par leur chaleur humide, ramolliront, assoupliront le tissu fibreux des parties, & les mettront en état de soutenir sans accident les efforts des atténuans & des évacuans, qui n'opérent que par l'entremise des solides, lesquels doivent avoir une souplesse & une fléxibilité qui règle leur réaction sur les fluides, dont ils doivent accélerer le mouvement.

Les apéritifs ou les atténuans, augmentent la fluidité des humeurs; ils en facilitent le cours & l'issue en les divisant, & en les fondant; ensuite de cette altération qu'ils provoquent, les obstructions disparoissent, les liqueurs visqueuses engorgées circulent avec aisance, les solides reprennent leur ton & leur élasticité. Ces remèdes précédés par les médicamens adoucissans, surtout, eu égard aux tempéramens secs, bilieux, mélancoliques, & aux Sujets dans lesquels nous jugeons par les symptomes que nous appercevons, qu'il est beaucoup de parties salines, tartareuses & grossieres, se distribuent avec plus de facilité dans la masse; ils trouvent moins de résistance dans la désunion des sels grossiers, & des molécules de la lymphe qui a été détrempée, & leur action n'est point suivie de cette effervescence dangereuse qui donne souvent aux tumeurs scrophuleuses un caractère de malignité.

Ils reçoivent des noms différens, selon les effets qu'ils produisent, conséquemment au plus ou moins d'activité, dont ils sont pourvûs, & selon les maladies auxquelles on les oppose. Souvent ils augmentent les urines, alors on les appelle diurétiques; il en est qui agissant plus vivement, excitent la transpiration pour peu que que le Sujet y soit disposé; en ce cas, ils sont nommés diaphorétiques; rétablissent-ils les évacuations menstruelles, ils portent le nom d'emmenagogues; sont-ils destinés à désobstruer le foie, celui d'hépatiques. Ne pouvons nous donc pas par la même raison, accorder

la dénomination d'anti-scrophuleux à ceux qui répondent à nos vûes dans le traitement des Ecrouelles.

Leurs parties doivent en général, être déliées & plus dures que celles des fluides, qu'elles doivent pénétrer & diviser, autrement elles souffriroient elles-mêmes une décomposition; or cette roideur & leurs aspérités, en rendent l'action stimulante, & nous déterminent à les donner souvent en lavage, c'est-à-dire, en tisanne, en bouillon, ou en aposêmes, pour peu que nous connoissions qu'il y a du danger d'échauffer & de trop émouvoir les humeurs; au contraire, lorsque nous n'avons pas à redouter ces inconvéniens, nous les administrons en substance, ou en opiat, ou en pilules, &c.

Les apéritifs que nous tirons du regne végétal, sont ceux qui nous permettent de remarquer le plus aisément leurs différences, relativement au plus ou moins de vivacité de leur action; mais il n'en est pas de plus puissant & de plus sûr, que ceux que nous fournit le regne minéral.

Parmi ces apéritifs, tant simples que composés, nous employons le plus communément pour la cure des tumeurs scrophuleuses, les racines de scrophulaire, de saxifrage, de chélidoine, de filipendule, de fougere mâle, de verge dorée, de patience, de tamarisc, d'énula-campana, de camphrée; les cinq racines apéritives majeures qui sont celles d'ache, de fenouil, d'asperge, de petit houx, & de persil; les cinq racines apéritives mineures, sçavoir celles de chiendent, de garence, de chardon-roland, d'arrête-bœuf, & les capres; les feuilles de velvote, de scolopendre, de cresson, d'yvette, de fumeterre, de marrube, de cerfeuil, d'houblon, de véronique, de vulnéraires de Suisse, les fleurs de genest, de soucy, d'*hypericum*, de melilot, les bayes de genièvre; les fruits d'alkekenge; les cloportes; la gomme ammoniac; les conserves de petite centaurée, de fleurs de genest, de lierre terrestre, d'*enula-campana*, de bayes de laurier; les sels de mars, de tamarisc, de genest, de

Glauber, d'*arcanum-duplicatum ;* les teintures, extraits & fleurs de mars, le tartre martial soluble, la limaille d'acier ou de fer, le safran de mars apéritif ; l'*Ens veneris*, le petit lait kalibé, & les eaux minérales.

Celle de ces plantes que j'ai nommé scrophulaire, & que sans doute quelques personnes qui ignorent qu'elle est ainsi appellée, vû la ressemblance des nœuds & des tubercules que l'on voit à sa racine, avec les tumeurs scrophuleuses & glanduleuses, & non par rapport à ses effets, imaginent être un spécifique admirable, a été très-vantée par *Cesalpin, Sylvaticus, Planis Campy, & Guy de Chauliac.*

Sybaldi, Tragus, Dodonée, décrivent un onguent fait avec le suc de sa racine, & le beurre de mai ; d'autres prennent ses feuilles, ils les font bouillir avec la panne de porc, l'ortie morte, la langue de chien & la digitale; mais ni l'un ni l'autre de ces onguens ne font évanouir les tumeurs scrophuleuses, & je regarde cette plante, abstraction faite de tout préjugé, comme un bon apéritif capable, ainsi que les autres, de dissiper les embarras des différens couloirs.

L'efficacité des cloportes, & des remèdes tirés des minéraux, me sollicite de dire un mot sur leurs préparations, & sur la propriété qu'ils ont d'affiner les sucs, & de dissiper les engorgemens qui sont & la base, & une production du levain scrophuleux.

Les cloportes blanches, luisantes, que l'on trouve dans les campagnes, sont meilleures que celles qui sont noirâtres, que l'on rencontre dans du fumier ou dans d'autres lieux mal-propres ; elles contiennent un sel nitreux, provenant peut-être des choses dont elles se nourrissent, & qui brisent les sels grossiers de la lymphe, & les emporte avec les urines ; prises en substance, & écrasées vives dans les bouillons ou dans les aposêmes, elles font plus d'effet qu'en poudre. Quelques Praticiens conseillent même de boire ces bouillons ou ces aposêmes, sans leur donner le tems de déposer, crainte,

disent-ils, qu'une grande partie de la matiere saline ne tombe au fond.

La meilleure maniere de les préparer à être réduites en poudre, est de les nettoyer, de les mettre dans un pot de terre, dans lequel on versera du vin blanc jusqu'à ce qu'elles surnagent. On fera évaporer ce vin à une chaleur douce, jusqu'au moment où elles seront assez séches pour être pulvérisées, après quoi on passera par le tamis. Cette évaporation est préférable à la méthode d'ôter les cloportes du vin pour les faire sécher séparément; on les prive par ce moyen de beaucoup de parties, que la premiere préparation laisse. Au surplus, cette poudre dont la vertu est incisive & apéritive, est d'un grand usage dans les maladies scrophuleuses, on l'associe avec les martiaux, les antimoniaux, les mercuriels, & même avec les purgatifs. On en compose des bols, des opiats suivant l'indication.

Toutes les préparations du fer que je place dans la classe des apéritifs & des atténuans, sont autant de remèdes altérans qui hâtent souvent nos succès. Les particules ferrugineuses passant dans le sang, & faisant partie de la circulation des fluides, elles en brisent, elles en atténuent ainsi que celles des autres métaux, les molécules avec d'autant plus de force, qu'elles les surpassent en pesanteur; ainsi en supposant une égalité dans le mouvement des unes & des autres, le heurt des particules métalliques l'emportera, vû leur poids, sur le choc des parties qui sont plus légeres, & conséquemment ces particules métalliques, dont les figures tranchante, pointue, ou angulaire, assurent encore en elles une faculté apéritive, dissiperont plutôt les obstructions.

Toutes ces préparations martiales agissent dans les premieres voies d'une maniere astringente. Les particules arrivées dans l'estomac ou dans les intestins, excitent par leur dureté & par leur forme pointue des picotemens, sur-tout dans les membranes des intestins, qui dès-lors se contractent & se resserrent de façon,

que les tuyaux excrétoires des glandes ſont rétrécis; de-là moins de fréquence des ſelles, & plus de conſiſtence des excrémens; mais parvenues dans les vaiſſeaux, les vibrations fortes, & ſouvent réitérées des artères, leur donnent un mouvement qui empêche la ſenſibilité des contacts; elles parcourent avec vélocité le cercle de la circulation; elles pénètrent juſques dans les plus petits vaiſſeaux, & là elles agiſſent ſur tout ce qu'elles rencontrent; elles diviſent, elles broyent, elles atténuent les liquides, dont elles ſont, pour ainſi dire, partie; elles déſobſtruent, elles diſſipent les embarras qui s'étoient formés.

Je mets dans la catégorie des apéritifs le petit lait kalybé, attendu les parties ferrugineuſes dont on l'empreint, ſoit en y éteignant des cloux rouillés & rougis au feu, ſoit en le faiſant bouillir avec un noüet de limaille de fer ou d'acier; ce petit lait, qui ſeul & ſans mêlange, eſt compté parmi les humectans & les délayans, devient rafraîchiſſant, béchique, apéritif, purgatif, conſéquemment aux différentes additions que l'on y fait, & on l'emploie ſuivant l'indication au commencement ou à la fin de la cure.

Les eaux minérales ſont encore indiquées dans le traitement des Ecrouelles: celles qui ſont aigrelettes, ferrugineuſes, & même ſulphureuſes, & qui ont une certaine activité, ſont d'excellens apéritifs; elles paſſent dans les veines lactées ſans échauffer; elles irritent moins que les eaux chaudes, qui contiennent plus de parties ſalines & métalliques: celles-ci ne conviennent pas moins dans la cure de cette maladie, mais elles agitent beaucoup plus le ſang, elles y portent plus d'ardeur, & l'on ne doit en faire uſage qu'à l'égard des Sujets d'une conſtitution humide & phlegmatique, robuſtes, & qui n'ont pas la poitrine affectée.

Les eaux minérales ferrugineuſes de moyenne activité, ſont celles de Saint-Alban, de Sainte-Reine, de Pougues, de Paſſy, de Forges, de Cranſac, de Spa,

de Vals, &c. les eaux chaudes ou Thermales, & qui font un peu fulphureufes, font celles de Plombieres, de Vichy, de la Motte, de Bourbonne, de Bagnol, d'Aix-la-Chapelle; ainfi que celles de Barrege, qui prifes avec attention & modérément, ont été très-falutaires.

Outre les différentes claffes d'apéritifs dont l'action eft reconnue, plufieurs perfonnes en font une particuliere des abforbans, qu'ils nomment des apéritifs par accident: je conviens qu'ils peuvent en émouffant les acides & les aigres des premieres voies, prévenir les vifcofités & les coagulations dans la maffe, énerver & adoucir en pénétrant dans le fang, les acides acrimonieux qui s'y rencontrent; mais ils font dès-lors plutôt regardés comme des correctifs & comme des adouciffans, que comme des apéritifs; & quand même on conviendroit à cet égard de leur énergie fuppofée, un trop long ufage de ces remèdes feroit dangereux dans une maladie chronique; parce que d'une part les abforbans n'attaquent pas la caufe matérielle, & que de l'autre, il eft à craindre que les fubftances terreftres qu'ils contiennent ne fe coagulent enfin par les aigres, ne s'embarraffent elles-mêmes dans les matieres glaireufes & indigeftes, & n'augmentent les obftructions. Ces confidérations doivent toujours être préfentes, & l'on doit autant qu'il eft poffible, unir ces médicamens avec des apéritifs ou des fondans, dont l'activité fe trouve d'ailleurs émouffée par ce mêlange.

Les abforbans les plus ufités font les coraux, les yeux d'écreviffes, le fuccin, les coquilles d'huître, de limaçon, la nacre de perle, l'os de féche, la mâchoire de brochet pulvérifée, la rapure d'yvoire, celle de corne de cerf; les diverfes efpèces de bols, d'argile, & de terre figillée, la craie, l'oftéocole; on y ajoute la limaille d'acier & le fafran de mars aftringent: ce dernier remède peut abforber & incifer; mais dans la maladie dont il eft queftion, l'emploi des véritables apéri-

tifs, qui d'ailleurs agissent aussi utilement que les absorbans dans les premieres voies, est toujours préférable.

Les atténuans les plus marqués, tels que les différens sels & les diverses préparations de mars, sont particuliérement aussi regardés comme de véritables fondans; il en est de même des remèdes que nous fournissent les préparations particulieres ou combinées des mercuriels & des antimoniaux qui fondent, qui atténuent, & qui excitent la transpiration & les sueurs.

L'action du mercure par sa pesanteur lui est commune avec celle de toutes les autres substances métalliques; mais sa divisibilité lui donne des propriétés particulieres; il peut se séparer en effet en un million de globules d'une petitesse indéterminable; & c'est de la possibilité de cette division multipliée & infinie que résulte sa principale efficacité. Qu'il soit introduit dans le sang par les pores de la peau au moyen des frictions, ou par les vaisseaux chyliferes, en le faisant avaler au malade, il y sera réduit par l'agitation qu'il recevra de l'action oscillatoire des vaisseaux, en parties extrémement déliées; elles en enfileront toutes les divisions; elles seront de nouveau brisées & séparées à chacune de leurs embouchures; elles s'insinueront avec d'autant plus de véhémence & de force dans les plus petits canaux lymphatiques, que quelle que soit leur ténuité, leur poids sera toujours supérieur à celui des autres fluides; ainsi elles broyeront, elles affineront, elles fondront le sang & toutes ses parties, elles en détruiront la viscosité & l'épaississement, elles dissiperont les engorgemens, elles résoudront la plûpart des tumeurs scrophuleuses récentes & bénignes, sans cependant que nous puissions espérer qu'elles en aient anéanti la cause; car ce virus, qui souvent est un virus vénérien devenu plus fixe, étant trop massif & pourvû de sels trop grossiers, pour être pénétré par le mercure, ne céde point aux efforts de ce remède, quoique d'ailleurs spécifique contre le levain vérolique, qui dégénéré, peut l'avoir produit.

La seconde maniere d'administrer le mercure, est dans le traitement des Ecrouelles, celle à laquelle on doit donner la préférence; les frictions ont opéré quelquefois sous mes yeux la disparition de quelques symptômes, comme des tubercules cutanés, & des galles qui se montrent à l'habitude du corps; mais les engorgemens glanduleux, qui sembloient se ramollir & diminuer, revenoient en peu de tems dans leur premier état; d'autres fois aussi les symptômes augmentoient à la suite de ces frictions, principalement les tumeurs qui attaquoient les parties tendineuses, comme celles qui avoient leur siége sur le métatarse & sur le métacarpe. Ces tentatives faites à dessein de m'assurer par moi-même du bon ou du mauvais effet qui pouvoit en résulter, m'ont convaincu que le mercure ainsi donné, peut quelquefois adoucir ou même dissiper quelques symptômes des Ecrouelles, en atténuant, en divisant la lymphe, peut-être même en détruisant quelques sels analogues au virus vénérien; mais qu'il ne lui sera pas possible, sans le secours de quelques préparations tirées des altérans ou des évacuans, & combinées suivant les indications, de subjuguer le virus dont il s'agit, & de consumer les molécules viciées qui l'entretiennent: or ces combinaisons sont impraticables dans l'administration du mercure par les frictions. Nous devons donc conclure que les préparations mercurielles données intérieurement, le combattront avec plus de succès, pourvû néanmoins que nous prévenions par un choix éclairé de celles qui sont les plus douces, les moins capables d'agir tumultueusement, & par une scrupuleuse attention sur les doses proportionnées à l'âge, au tempérament du Sujet, & au degré de la maladie, les inconvéniens qui peuvent en résulter.

Les préparations les plus usitées dans la cure des tumeurs scrophuleuses sont, 1°. le mercure violet qui se fait par une sublimation de l'æthiops minéral préparé par le feu, & d'égale quantité de sel armoniac. Il affine

la

la lymphe, il augmente la transpiration sans exciter un flux par la bouche. La dose est depuis 10 gr. jusques à 20. en bol ou en pillules.

2°. La panacée ordinaire, qui produit aisément la salivation, si elle n'est pas donnée avec ménagement.

3°. L'aquila-alba ou le mercure doux qui doit être placé parmi les purgatifs.

4°. L'æthiops minéral, qui n'est autre chose que le mercure éteint dans du soufre par une trituration faite à une chaleur douce ou même à froid. On fait autant d'espèces particulières d'æthiops, qu'il y a de matieres différentes avec lesquelles on peut unir le mercure, toujours par trituration. Son mêlange avec le baume du Perou, forme l'æthiops Péruvien, & l'on nomme improprement æthiops blanc celui qui résulte du broyement du mercure avec les yeux d'écrevisses. Il n'est pas inutile d'observer aussi que l'æthiops déflagré ou préparé avec le feu, doit ici être préféré à celui dont la préparation s'est faite à froid; car ce dernier pénètre plus difficilement dans les veines lactées, attendu que les gouttes mercurielles moins bien liées, se réunissent, ne peuvent en enfiler les orifices, & suivent la route des intestins; ce qui se reconnoît aisément par l'examen des selles. La même chose arrivera si l'intermède employé pour l'extinction dans les autres préparations quelconques, n'est pas capable d'éluder & d'échaper à la premiere digestion, de porter le mercure dans la masse, de s'y dissoudre lui-même pour laisser à ce médicament une entiere liberté: sans ces conditions le remède sera dévoyé dans le canal intestinal, & ne produira aucun changement dans cette même masse à laquelle il ne parviendra pas.

La dose de l'æthiops minéral est depuis cinq grains jusqu'à vingt, en bol ou en opiat; elle est la même que celle de l'æthiops antimonial, qui est un mélange de parties égales d'antimoine & de mercure unis avec le soufre. La vertu de l'un & l'autre æthiops est de diviser,

de fondre les humeurs, & d'exciter la transpiration. M. *Malouin* propose le dernier dans le cas d'une corruption d'humeurs, de quelque affection scorbutique, & il le conseille avec la tisanne des bois dans les Ecrouelles. Nous découvrons deux substances principales dans l'antimoine, l'une métallique, & l'autre sulphureuse; la métallique ou le régule en est la partie la plus dure, c'est dans celle-ci que nous faisons consister sa vertu émétique, tandis que nous attribuons à la seconde, sa vertu sudorifique; il n'évacue ni par le bas, ni par le haut, quand il est donné crud; on l'emploie pour les décoctions sudorifiques, mais on ne doit rien y mettre d'acide, car il s'ouvriroit, & deviendroit émétique. On le prend aussi crud, & en substance comme un désobstruant, mais non en grande dose, parce que si les humeurs qui peuvent se rencontrer dans l'estomac le changeoient en une espèce de régule, il exciteroit le vômissement. Au reste, je l'ai moi-même administré avec quelque succès dans des obstructions strumeuses, crud & en poudre, avec partie égale de safran de mars préparé à la rosée, à la dose chacun de 6. 8. ou 10. grains.

Les préparations antimoniales auxquelles on peut recourir dans l'espèce dont il s'agit, sont l'æthiops antimonial dont j'ai parlé, l'antimoine diaphorétique, le bezoard minéral, l'antihectique de la Poterie, & le remède fondant de Rotrou.

On sçait que l'antimoine diaphorétique ou diaphorétique minéral, est une calcination de l'antimoine crud ou de régule, mêlé avec le nître; il suscite la transpiration, il brise, il atténue la lymphe; la dose en est depuis 6 gr. jusqu'à un scrupule.

Le Bezoard minéral, découvert selon quelques-uns par *Crolius*, est une espèce d'antimoine diaphorétique; il produit ainsi que l'antihectique, les mêmes effets, & se donne à la même dose.

Le remède de Rotrou ne m'a pas paru avoir plus d'efficacité que les autres préparations des minéraux,

ſoit que j'aye uſé de la poudre fondante, ſeule, ou aſſociée avec l'æthiops, le mercure doux, la poudre de cloportes, le ſafran de mars apéritif, &c. ſoit que je l'aye donné avec les cinq préparations preſcrites pour l'adminiſtrer dans toutes les régles.

La matiere morbifique attaquée avec ſuccès par ces divers médicamens altérans, il s'agit de lui procurer une iſſue par le moyen de ceux que nous nommons évacuans, & qui agiront en provoquant les excrétions des urines, du bas-ventre, de la tranſpiration & de la ſueur.

La plûpart des atténuans dont j'ai parlé, ſont de véritables diurétiques; je ne m'arrêterai donc ici, qu'aux cathartiques ou purgatifs, & aux diaphorétiques.

Les premiers agiſſent tous par irritation; ils picotent plus ou moins vivement les tuniques du ventricule ou des inteſtins, & leur action s'étend, non-ſeulement ſur les ſolides, mais encore ſur les fluides.

Ceux que nous enviſageons comme des purgatifs doux, ne paſſent point dans le ſang; ils évacuent ſeulement les matieres contenues dans le canal inteſtinal, ſans en irriter trop les fibres & ſans exciter des ſelles fréquentes ni copieuſes; de-là leur nom de laxatifs, parce qu'ils détrempent les matieres endurcies, & lubrifient les parois intérieures de ce canal. Il en eſt parmi eux qui ſont plus agiſſans, & qui renferment des parties irritantes, mais tellement embarraſſées dans les autres parties viſqueuſes, qu'elles ne s'en ſéparent point, & qu'elles ne s'introduiſent pas dans les vaiſſeaux lactés; ils bornent leur action à l'agacement des fibres inteſtinales, à l'expreſſion, à la diviſion de la mucoſité.

Les purgatifs médiocres s'impriment avec plus de vivacité & plus ſenſiblement ſur les tuniques des inteſtins & de l'eſtomac, que les minoratifs; ils en dégorgent plus abondamment les glandes; d'ailleurs, ils n'operent pas ſeulement en irritant; leurs particules plus ou moins actives & ſubtiles, s'ingerent dans le ſang, elles en ſuſ-

citent la fermentation, elles en diſſolvent la tiſſure; elles détruiſent le contact immédiat de ſes molécules, elles diviſent, elles briſent les cohéſions, d'où réſultent les obſtructions, elles ſéparent les impuretés, elles les entraînent dans les inteſtins, & des inteſtins au-dehors. C'eſt ainſi que ces cathartiques attirent du méſentère & des parties voiſines, des matieres lymphatiques & ſéreuſes, dont les tuyaux excrétoires inteſtinaux ſe vuident à diverſes repriſes. Ajoutons que dans la claſſe de ces purgatifs médiocres, les plus agiſſans ſont appellés hydragogues, & ſont les plus capables de remplir les vûes que nous nous propoſons ici, puiſqu'il s'agit de faire une ample dépuration des ſucs vicieux qui exiſtent, qui ſe reproduiſent ſans ceſſe dans la maſſe, & qui ne trouveroient par aucune autre voie une iſſue auſſi facile; mais ces évacuations doivent être ménagées.

Les purgatifs forts agiſſent de la même maniere que les médiocres, avec plus de véhémence. Quelques Praticiens les recommandent dans le traitement des Ecrouelles; on court néanmoins ſouvent le riſque de cauſer des ſuperpurgations, ſi on ne les aſſocie avec des correctifs, encore doit-on faire beaucoup d'attention à la force & au tempérament du malade.

Dans la claſſe des purgatifs minoratifs, nous pourrons choiſir les feuilles de mercuriale, de violier, de poirée, les fleurs de pêchers, de roſes pâles, de violettes; les tamarins, les myrobolans, le méchoacan, le polipode, la manne, la caſſe & ſon extrait; les follicules de ſené; les ſyrops, de roſes ſolutif, de fleurs de pêchers, la magnéſie blanche.

Les purgatifs médiocres dont l'action eſt relative à la cauſe que nous devons attaquer, ſont les racines de rhapontic, de turbith, de rhubarbe; le feuilles d'hyeble, de ſené, l'hermodacte, l'agaric, la coloquinte, la gomme gutte, le mercure doux, la poudre cornachine, les poudres d'aloës, de bryone, de rhubarbe, de ſcammonée, de diagrede, de jalap; les trochiſques d'agaric,

alhandal; les sels de *Glauber*, végétal, policreste, *arcanum-duplicatum;* les électuaires *diaphænic*, *de psillio*, confection *Hameq*, caryocostin; les syrops de nerprun, de chicorée composé, de pommes elleboré.

La coloquinte dont sont faits les trochisques alhandal, la gomme gutte, l'aloes, le diagrede ou la scammonée, & le jalap, peuvent occuper une place parmi les purgatifs forts.

Le kermès minéral pris à la dose de 4. 6. ou 8 grains au plus, dans un véhicule convenable qui ne soit pas liquide, occasionne suivant la délicatesse du Sujet, un doux vomissement; en une plus petite dose, il purge légérement; mêlé avec quelques apéritifs à la dose d'un ou deux grains, & en en continuant ainsi l'usage pendant un certain tems, il a la propriété de corriger les impuretés du sang, il pousse par la transpiration & par les urines.

Nous associons souvent les purgatifs avec ceux d'entre les autres remèdes qui sont capables de remplir les indications présentes; dans la cure des Ecrouelles, par exemple, notre dessein est de lever les embarras & les obstructions entretenues par un levain putride & vicieux; aussi les unissons-nous avec les apéritifs, dans l'intention d'évacuer les humeurs à mesure qu'elles sont divisées & atténuées, & qu'elles ont pris la route de leurs canaux excréteurs.

A l'usage des remèdes apéritifs, des fondans, & même des purgatifs, nous sommes communément contraints de faire succéder celui des diaphorétiques & des sudorifiques, s'ils n'ont pas été indiqués dès le commencement, ou si quelques affections cutanées, quelques suppurations opiniatres, nous annoncent que la lymphe est empreinte de sels âcres, ou que des molécules viciées trop subtiles ont éludé l'action des autres médicamens: dès-lors ceux-ci expulsent par les pores de la peau les fluides, qui ayant été précédemment broyés & atténués, le sont encore de nouveau par ces incisifs

ou ſubtiliſans, qui, donnés à propos, opèrent ces effets ſalutaires.

Les premiers, c'eſt-à-dire, les diaphorétiques, excitent ou augmentent la tranſpiration; les ſeconds, c'eſt-à-dire, les ſudorifiques, chaſſent abondamment & ſenſiblement par les pores les impuretés ſubtiles de la maſſe; ils ne différent les uns & les autres que du plus ou du moins, puiſque le plus ſouvent les diaphorétiques font l'office des ſudorifiques : ceux-ci comme ceux-là pénètrent également dans les voies de la circulation; leurs particules ſont plus légères que celles des minéraux, mais elles ont plus de poids que celles des humeurs; elles ont aſſez d'activité pour raréfier le ſang, pour atténuer la lymphe & dégager la ſéroſité; elles augmentent auſſi l'action oſcillatoire des vaiſſeaux; elles accélerent conſéquemment la circulation, & de ce mouvement augmenté, de cette progreſſion accélérée, réſulte cette tranſpiration ſenſible.

Les diaphorétiques & les ſudorifiques qui répondront à nos vûes dans le traitement des tumeurs ſcrophuleuſes, ſeront, les racines de *contrayerva*, de dompteveṅin, de fraxinelle, de valeriane, de ſcorſonere, de zedoaire, d'eſquine, de ſalſe-pareille; les bois de gayac, de ſaſſafras, de buis, & les ſantaux; les feuilles de ſcabieuſe, de chardon-bénit, de *ſcordium*, d'origan; les fleurs de ſureau, de coquelicot, de tilleuil, de ſafran; le ſuccin préparé, la myrre, le ſtorax, le ſel armoniac, l'encens mâle, le cinnabre naturel, l'antimoine crud, & pluſieurs des atténuans & des fondans dont j'ai parlé; la corne de cerf préparée, la poudre de caſtor, l'eau, le ſel, & la poudre de viperes, ainſi que les écreviſſes, que quelques-uns rangent dans la claſſe des adouciſſans, & d'autres dans le rang des apéritifs; il eſt vrai que nous les adminiſtrons dans le deſſein d'adoucir, de purifier le ſang, & de ſurmonter les embarras; mais les Obſervations des effets qu'ils produiſent, nous garantiſſent que pour peu que le Sujet y ſoit diſpoſé, ils ex-

citent des ſueurs copieuſes, ou provoquent des urines abondantes : ainſi nous pouvons les regarder comme de véritables diaphorétiques, qui deviennent apéritifs ou diurétiques ſuivant les circonſtances.

La trop grande diſſolution du ſang, ſon épaiſiſſement, ſont deux extrêmités dangereuſes, & que nous devons redouter dans l'emploi des ſudorifiques. La tiſſure de ce fluide ne réſiſte-t-elle preſque pas à ſa décompoſition ? Ses globules ſe diviſent-ils, s'atténuent-ils fort aiſément ? l'agitation qui arrivera dans la criſe des ſueurs, en opérera la diſſolution. Ses molécules au contraire, ont-elles une denſité qui répugne à l'action des ſudorifiques, il ne ſe ſera qu'une expreſſion des parties les plus fluides & les plus groſſières, plus étroitement unies, le ſang acquérera un degré d'épaiſſiſſement.

Si ces médicamens accélèrent la circulation, c'en eſt aſſez pour les proſcrire dans les diſpoſitions inflammatoires, dans les cas où les premieres voies & la maſſe ſeront farcies d'humeurs corrompues, où les Sujets ſeront pléthoriques, ou d'une foible conſtitution, ou d'un tempérament ſec & bilieux ; dans les circonſtances enfin où ils auront la poitrine affectée : car l'âcreté de ces remèdes, ou l'excès des ſueurs, peuvent en détruiſant les parties balſamiques du ſang, précipiter le malade dans un maraſme, dans une atrophie, dans une fièvre hectique, dans une conſomption, dans une phtiſie incurable.

Adminiſtration méthodique des remèdes internes.

C'eſt peu que d'avoir expliqué la nature & les propriétés des armes dont nous devons nous ſaiſir pour anéantir le virus ſcrophuleux ; c'eſt peu d'avoir démontré l'action de tous les remèdes que l'Art nous ſuggère, & d'avoir preſſenti ſur l'utilité & ſur le danger de leur adminiſtration ; c'eſt peu enfin que d'en avoir, pour

ainſi dire, marqué les tems & les bornes ; établiſſons encore une méthode générale conſacrée par d'heureux ſuccès, & dans laquelle on trouvera des moyens de remédier aux ſymptômes particuliers & aux variations dont ces maladies ſont ſuſceptibles.

Je ſuppoſe d'abord l'exiſtence récente ou ancienne des Ecrouelles ; je ſuppoſe de plus que les tumeurs qui les décèlent, ont quelque diſpoſition à ſe réſoudre, ou qu'ayant ſuppuré imparfaitement, elles préſentent des corps rénitens, des duretés glanduleuſes, des fiſtules : dans les unes ou les autres de ces circonſtances, nous avons toujours à combattre le même mal ; mais elles exigent des procédés différens & des remèdes divers, que je preſcrirai en ſuppoſant encore que le malade eſt un adulte de moyenne conſtitution.

Premierement, je preſcrirai le régime, conſéquemment aux maximes que j'ai avancées, & j'entamerai la cure par les remèdes généraux. Je pratiquerai donc une ou deux ſaignées, ſelon le beſoin ; après quoi je preſcrirai pendant trois ou quatre jours, pour peu que les ſymptômes qui ſe montrent, marquent une conſtitution ſaline & inflammatoire, des bouillons rafraîchiſſans & humectans compoſés avec une livre de rouelle de veau que l'on ſera bouillir ſeule pendant trois quarts-d'heure dans environ trois chopines d'eau ; on y ajoutera enſuite des feuilles de chicorée blanche & ſauvage, des feuilles de laitue, de poirée & d'endive, le tout bien lavé, de chacune une demie poignée, qui bouillira avec le veau pendant demi-heure ; on coulera pour le partager en deux bouillons, dont l'un ſera pris le matin à jeûn, & le ſecond trois ou quatre heures après le dîner.

Le malade ainſi humecté, je chercherai à déſemplir les premieres voies ; & ſi j'ai des indications d'une plénitude dans l'eſtomac, je le ferai vômir avec une doſe d'émétique proportionnée à ſes forces ; le ſyrop Stibié de Charas, à la doſe d'une once ou d'une once & demie, dans un véhicule approprié, comme dans trois ou

ou quatre onces d'eau de chardon-bénit, sera celui que je conseillerai ; ou bien la potion laxative avec 8 ou 10 grains de tartre stybié soluble : l'un ou l'autre émétique sera pris avec les précautions ordinaires ; une ample boisson d'eau tiéde simple ou miélée, ou bien de l'onde du pot, adoucira & favorisera l'action du remède ; elle délayera, elle détrempera les mucosités & les humeurs gluantes dont le ventricule est souvent farci, & elle les disposera à en être chassées.

Je purgerai le surlendemain, à moins que quelque inconvénient capable de s'y opposer ne survienne ; cette premiere médecine sera liquide afin de ne pas soulever le sang.

℞. Des racines de chiendent & de nénusar, coupées par morceaux ; des feuilles d'aigremoine, de chicorée sauvage ; des fleurs de petite centaurée, & coriandre écrasée ; de chaque une pincée. Faites bouillir doucement le tout ensemble dans eau commune, ℥ viij. Coulez & faites infuser feuilles de sené mondé, ʒ ij, agaric ʒ ß, fondez dans cette infusion, manne ℥. 1 ß. sel végétal ʒ j. & vous délayerez dans la colature conf. Hameq. ʒ iij. pour une médecine en une verrée.

On pourroit substituer à la confection Hameq, la même dose d'électuaire *de psillio*, ou les syrops de fleurs de pêchers, de chicorée composé, ou autres semblables, à la dose proportionnée pour un adulte, & suivant le tempérament.

A cette potion purgative, je ferai succéder les médicamens qui pourront détremper les humeurs & donner de la souplesse aux vaisseaux, tels seront les humectans & les délayans ; je les employerai plus ou moins longtems, selon la crainte que j'aurai de trop agiter ou de raréfier le sang par les remèdes qui les suivront.

Ils se donnent en bouillons ou en aposêmes. Voici une formule de bouillon.

℞ Rouelle de veau ℔ j. des racines de chicorée sauvage, & de pissenlit, *ana* ℥ ß; des feuilles de cerfeuil, de pimprenelle, & d'aigremoine, *ana* m. ß; des fleurs de tussilage & de violettes, *ana* p. 1. on lavera & on nettoyera toutes les plantes, on coupera le veau en tranche, & on le fera bouillir seul dans deux pots d'eau pendant demi-heure; ensuite on y ajoutera les plantes que l'on fera bouillir avec le veau jusqu'à la diminution du tiers; on coulera & on partagera en trois parties pour trois bouillons, dont deux par jour à prendre.

Avec les mêmes plantes on pourra préparer des aposêmes humectans & délayans, en supprimant le veau, & ajoutant dans chacun desdits aposêmes syrop d'*althæa* ou de tussillage, ℥ ij.

Le malade ne pourra-t-il supporter les bouillons pendant quinze jours au moins, & les adoucissans seront-ils cependant nécessaires? On leur substituera le petit lait clarifié & édulcoré avec le syrop de violettes, que l'on donnera chaque matin à jeûn, ou bien le lait coupé avec la décoction de la racine de scrophulaire, ou autres semblables apéritifs, & on ordonnera pour l'après dîné un aposême.

On s'en tiendra à ces remèdes, si la disposition phlegmatique du Sujet s'oppose à l'usage des bains domestiques; mais s'ils sont indiqués par son tempérament pléthorique, fort, bilieux ou salin, il en prendra un ou même deux par jour, & à la sortie de chaque bain on lui donnera un des bouillons humectans, ou un aposême dans le cas où les bouillons répugneroient; on purgera après les bains ou après la quinzaine des bouillons ou des aposêmes, avec la médecine en boisson pref-

crite ci-devant. L'ardeur est-elle considérable, y a-t-il quelque maladie cutanée, quelque ophtalmie opiniâtre ou quelques autres inflammations? On prescrira quatre ou cinq verrées par jour d'eau de poulet dans l'intervalle des repas, ou des aposêmes, ou bien d'une tisanne faite avec les racines de chicorée sauvage & de nénufar, de chiendent & de réglisse, observant de ne la pas laisser bouillir aussi long-tems que les aposêmes qui sont toujours plus chargés: on pourra encore faire dissoudre dans chaque bouteille de cette même tisanne une dragme de sel de prunelle: enfin on tiendra le malade aux délayans & aux humectans, autant qu'on le croira nécessaire, pour prévenir ou pour réprimer totalement l'âcreté & la rarescence à laquelle les humeurs peuvent être déterminées par les apéritifs. Je conviens qu'il est des occurrences où ces médicamens peuvent suivre immédiatement les remèdes généraux; mais il en est d'autres où ils doivent être absolument précédés par ceux que je viens de décrire, & dans toutes les occasions quelconques ces mêmes apéritifs demandent qu'on les emploie avec beaucoup de circonspection. On les administre en bouillons ou en aposêmes, & on doit débuter par ceux qui sont les plus doux.

Pour faire un bouillon apéritif, ℞. Poulet maigre coupé en quatre parties n°. 1. des racines mondées de patience, de verge d'or, de chardon roland, & d'arrête-bœuf, *ana* ℥ ß. des feuilles de cresson, de cerfeuil, de véronique & de capillaires, le tout bien lavé, *ana* m. ß. Vous ferez premiérement bouillir le poulet dans deux pots d'eau pendant une petite demi-heure; ensuite vous y jetterez les plantes que vous laisserez bouillir avec le poulet jusqu'à diminution du tiers, retirez du feu, & le partagez en trois bouillons, que l'on donnera comme les bouillons humectans que je viens de prescrire.

En supprimant la viande, on peut avec les mêmes

plantes faire des apofêmes que l'on édulcorera avec le fyrop des cinq racines.

L'apofême fuivant opére à peu près le même effet; on en confeillera quelques verrées pendant l'ufage des bols ou opiats apéritifs, fondans & purgatifs.

℞. Des racines mondées d'aulnée, d'ache, de tamarifc, *ana* ℥ ß. des feuilles de capillaire, de cerfeuil, & de véronique, *ana* m. ß. limaille de fer fufpendue dans un nouet, ℥ ß. Faites bouillir le tout dans deux pots d'eau jufqu'à diminution du tiers; coulez & partagez en quatre parties pour quatre apofêmes.

Le petit lait kalybé dans lequel on aura fait bouillir légérement dix ou douze cloportes, eft un apéritif adouciffant qui peut fuppléer aux apofêmes ou aux bouillons du matin, & qui n'eft pas fi dégoûtant; à chaque prife on ajoutera teinture de mars. ʒ ß.

Ce petit lait, les bouillons ou les apofêmes apéritifs donnés l'efpace de dix ou douze jours confécutifs; il eft de régle de purger, afin que les humeurs rendues plus coulantes au moyen des remèdes qui ont précédé, foient évacuées par les felles. On préparera donc le bol fuivant.

℞. Poudre cornachine & fel d'abfynthe, *ana* ʒ ß. trochifques d'agaric & *aquila-alba*, *ana* gr. xij. trochifque alhandal gr. ij. mêlez avec Q. S. de fyrop de chicorée compofé ou de nerprun pour un bol.

Que l'on fe rappelle au furplus que les dofes de tous ces remèdes font prefcrites pour un adulte. On doit retrancher ou ajouter fuivant les forces, le tempérament & l'âge.

J'ordonne communément trois heures après ces bols une verrée de l'apofême décrit ci-devant daus lequel je fais fondre deux ou trois onces de manne.

A mefure que j'avance dans la cure, je réitere plus

ſouvent ces mêmes bols ; je les preſcris quelquefois tous les quatre ou cinq jours, & je me régle à cet égard, & ſur les forces du Sujet, & ſur l'abondance des ſucs impurs.

Le bol ſuivant tend au même but que le premier, mais il eſt plus actif & plus fort.

♃. Mercure doux, & gomme ammoniac, *ana* g. xv. turbith, gr. vj. gomme-gutte & ſcamonée, *ana* gr. iij. tartre vitriolé, gr. ij. électuaire diaphœnic, ʒ j. mêlez & faites un bol avec extrait de genièvre quantité ſuffiſante.

On donnera, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus, deux ou trois onces de manne fondue dans une verrée d'apoſême apéritif, trois heures après le bol.

On pourra auſſi, lorſqu'il ſera queſtion de purger dans les intervalles des remèdes, prendre une priſe de l'opiat, décrit dans la Pharmacopée de *Quincy*, ſous le titre d'opiat méſentérique.

Enſuite des bouillons & des apoſêmes apéritifs, on paſſera à l'adminiſtration des pillules apéritives qui ont beaucoup plus d'activité.

♃. Conſerve liquide d'*Enula-campana*, ſafran de mars apéritif, extrait de gentiane, *ana* ℥ ß. antihectique de la Poterie, ſafran orient. *ana* ʒ i ß. mêlez avec ſuffiſ. quantité teinture de mars pour une maſſe de pillules dont la doſe ſera ʒ j. chaque matin.

Lorſque le malade ne ſe ſentira pas échauffé, lorſque les bouillons, les pillules & les apoſêmes apéritifs ne ſouleveront point le ſang, on ſe déterminera pour des bouillons apéritifs plus agiſſans, dans leſquels on fera entrer les cloportes ainſi que les écreviſſes, qui ſouvent prennent, ſuivant la diſpoſition du Sujet, la qualité apéritive des plantes avec leſquelles on les aſſocie. On

n'oubliera pas au furplus, dans les intervalles de ces opiats ou de ces bouillons, de recommander quelques verrées d'eau de poulet ou de la tisanne légere que j'ai prescrite.

Dans les maladies scrophuleuses qui attaquent l'habitude du corps, dans les mauvaises galles, dans les inflammations ou éréſipèles miliaires qui reviennent à diverses reprises, lorsqu'il s'agit en un mot, d'adoucir le sang & les humeurs en atténuant; les bouillons d'écrevisses sont parfaitement idiqués. Pour en faciliter l'effet, ainsi que celui des aposêmes, il seroit bon, si l'on ne soupçonne pas de suppuration interne, & que le Sujet n'ait aucune disposition à la bouffissure, de joindre à leur usage celui des bains domestiques, quand même on en auroit fait prendre dans le commencement du traitement, attendu que l'intervalle a été assez long pour les ordonner de nouveau sans crainte de trop affoiblir; ces bains sont d'ailleurs convenables pour modérer les oscillations des vaisseaux sur lesquels les apéritifs s'exercent; le malade peut prendre son bouillon dans le bain, sçavoir un par chaque jour pendant quinze; on purgera avant & après les bouillons & les bains, avec l'opiat mésentérique ou le bol purgatif, & la manne donnée trois heures après.

Les bols fondans suivront les bouillons d'écrevisses; & si l'on veut atténuer en adoucissant les acides acrimonieux, ou en émoussant les aigres, on y associera des absorbans. On conseillera donc le bol suivant dès qu'on en reconnoîtra la nécessité.

> ℞. Æthiops minéral, safran de mars apéritif, & cloportes pulvérisées, *ana* gr. viij. corail, & yeux d'écrevisses préparées, *ana* gr. x. Mêlez avec Q. S. syrop d'*erysimum* pour un bol.

Ces bols, dans lesquels les apéritifs & les fondans sont unis aux substances capables d'absorber, peuvent

être pris pendant long-tems; on en prescrira un pour chaque matin, & un quatre heures après le dîner, auquel on ajoutera peu de tems après un aposème apéritif. Dans le cas où on n'en conseilleroit pas l'après-midi, le malade prendra toujours un aposème, & on aura grande attention de purger par intervalle avec l'opiat ou les bols purgatifs précédemment formulés. Il peut se faire aussi que les aigres ne dominent point; alors il ne faut que briser, qu'atténuer la lymphe & ses sels grossiers: si d'ailleurs la délicatesse du Sujet, l'effervescence de ses humeurs, ne sont point une contre-indication, le bol suivant substitué au premier, & administré avec ménagement, sera d'une grande efficacité.

℞. Æthiops minéral, poudre de cloportes, fondant de Rotrou, tartre kalybé, *ana* gr. x. extrait de mars, anti-hectique de la Poterie, *ana* gr. vj. myrrhe & sel armoniac épuré, *ana* gr. iij. Mêlez le tout avec suffisante quantité de teinture de mars pour un bol à prendre chaque matin durant quinze jours de suite; on pourra le réitérer après quelques jours de repos. Si l'estomac étoit fatigué, on en diminueroit la dose.

Quelques verrées d'eaux minérales aigrelettes, seroient très-bien placées en même tems que l'administration des bols ou opiats apéritifs; ou bien quelques bouillons humectans, ou la simple tisanne délayante, pareront à l'exaltation des sels.

Dans le traitement des maladies, il est absolument indispensable de remonter à leurs véritables causes; c'est en effet sur la connoissance que nous en avons, que nous réglons le choix de nos médicamens; il n'est pas douteux que les remèdes apéritifs & les fondans n'attaquent avec succès le virus scrophuleux produit par le simple épaississement de la lymphe, pourvu que l'on emploie des purgatifs par intervalle; mais si cette mala-

die eſt occaſionnée & entretenue par le vice des digeſtions qui fourniſſent continuellement dans la maſſe, des ſucs impurs, ſi elle eſt héréditaire, on comprend l'importance qu'il y aura de recourir aux remèdes qui paroîtront alors plus convenables.

La cauſe eſt-elle dans le vice des digeſtions, & le malade eſt-il par conſéquent cacochyme & d'un tempérament phlegmatique? on adminiſtrera plus fréquemment les purgatifs; on les donnera même ſans interruption & à petite doſe, en les aſſociant avec les atténuans & les fondans.

L'opiat que je vais décrire, eſt propre dans ces circonſtances.

℞. Electuaire caryocoſtin, ℥ j. ſafran de mars apéritif en poudre fine, & magneſie blanche, *ana* ʒ iij. ſené, rhubarbe, cloportes pulvériſées, & mercure doux, *ana* ʒ ij. tartre ſoluble, ſel de geneſt, & diaphorét. min. *ana* ʒ j. turbith, & racine de jalap pulv. *ana* ʒ ß. Faites un opiat ſelon l'Art, avec S. Q. de ſyrop de nerprun, ou de pommes, élléboré.

On uſera de cet opiat l'eſpace de huit jours conſécutifs; chaque matin on en prendra à la doſe d'une dragme, que l'on augmentera ou que l'on diminuera ſelon l'effet, & deux heures après on avalera un bouillon humectant. Ces huit jours écoulés, le malade ceſſera l'opiat pendant quatre ou cinq jours; dans ce délai, il en reviendra aux apoſêmes apéritifs, & repaſſera de là à l'opiat pendant une huitaine au moins chaque mois. Dans le cas où il ſera cacochyme, il en prendra plus ſouvent, ſi cependant la ſaiſon le permet; & il n'oubliera pas dans les jours où il s'en ſera privé, les bouillons, ou les apoſêmes, ou les bols apéritifs, & l'eau de ſquine.

L'état du malade, le vice de ſes digeſtions, ſon tempérament phlegmatique, indiquent auſſi les eaux minérales,

rales, pourvû qu'il n'y ait point d'affection notable dans la poitrine. Ces eaux, & sur-tout les eaux chaudes, nettoyeront efficacement les premieres voies des viscosités & des aigres qui y croupissent; leurs substances actives & salines les expulseront au-dehors.

Ensuite des eaux minérales prises pendant douze ou quinze jours, relativement aux forces du Sujet, on le purgera avec une médecine en boisson, qui aura pour base des minoratifs, & l'on suspendra tout remède pendant quelque-tems, observant néanmoins dans cet intervalle de lui donner des bouillons humectans pour tempérer l'ardeur que ces eaux auroient pû causer, & même pour le disposer encore à quelques autres médicamens, si ceux-là n'ont pas produit de changemens notables.

Ces autres médicamens seront, par exemple, les bouillons de vipères. L'expérience nous prouve que ce reptile a non-seulement, ainsi que les écrevisses & les cloportes, la propriété de détruire certains âcres qui corrompent les humeurs, mais de fournir à ces mêmes humeurs de nouveaux principes, de ranimer & de fortifier les digestions, & de purifier la masse.

Ces bouillons opèrent avec des succès étonnans dans les maladies qui dépendent d'une cachexie, ou dans lesquelles quelque vice intérieur se déclare par des éruptions à la peau, comme par des érésipèles fréquens, par des galles, des dartres, par des ulcères opiniâtres souvent accompagnés d'un prurit & d'une chaleur incommode, qu'il faut prendre garde cependant de confondre avec ces chaleurs inflammatoires, dont la source est ou dans une pléthore simple, ou dans la rarescence de la masse, & pour lesquelles les bouillons de vipère seroient absolument pernicieux.

Ils conviennent dans les Ecrouelles occasionnées par le vice des digestions, & dans celles qui ont toute autre cause; il faut seulement que le malade soit bien préparé, qu'il ait la force de les supporter, qu'il ne soit pas

ſuſceptible d'un prompt échauffement, que les tumeurs ſcrophuleuſes n'ayent pas un caractère inflammatoire & de malignité; car alors, & ces bouillons & tout autre remède, en agitant conſidérablement le ſang, feroient exalter les ſels de la lymphe, & donneroient à ce fluide ſtagnant, un caractère corroſif de la nature de l'humeur cancéreuſe.

C'eſt auſſi pour prévenir ces inconvéniens, que je ne fais entrer dans ces bouillons, que des plantes apéritives, ou légérement ſudorifiques.

Je dois de plus obſerver, que faute de vipères, on peut ſubſtituer leur poudre ſuſpendue dans un nouet. Elle entre dans les différens mêlanges dont on fait des opiats ou des bols.

Juſqu'ici nous avons paſſé dans la cure des tumeurs ſcrophuleuſes, par gradation & avec ménagement, des médicamens les plus adouciſſans & les plus humectans, à ceux qui ont le plus d'activité. Parmi ces derniers, les purgatifs ont tenu un rang marqué, attendu qu'ils ſont par le mêlange & l'uſage que l'on en fait, très-propres à détruire la cacochymie inſéparable ſur-tout du virus, produit par le vice des organes digeſtifs, & par l'uſage des alimens nuiſibles; mais s'il eſt héréditaire, ſi l'on eſt aſſuré de l'exiſtence d'un virus vénérien dans les pere & mere, les préparations mercurielles feront la baſe du traitement; par elles on tendra non-ſeulement à affiner la lymphe, mais auſſi à en ſéparer & à en anéantir les particules, qui pourront être analogues au virus vénérien, & qui n'excitent pas de médiocres déſordres dans les tumeurs Ecrouelleuſes; ainſi après avoir préparé & purgé le malade avec les bols ou l'opiat méſentérique, on lui fera premièrement uſer pendant quelques jours des atténuans, enſuite des purgatifs auxquels on aſſociera des préparations tirées du mercure.

℞. Trochiſques alhandal, & gomme ammoniac, *ana* gr. iij. trochiſques de myrre, panacée, & tartre

vitriolé, *ana* gr. vj. Mêlez le tout avec S. Q. de ſyrop de fleurs de pêchers, pour un bol qui ſera pris huit jours de ſuite, plus ou moins, ſelon que le Sujet ſera d'ailleurs replet ou phlegmatique; les premieres voies étant ainſi diſpoſées, on employera les bois fondans non purgatifs.

Les préparations mercurielles ſeules m'ont ſouvent réuſſi, lorſque j'ai préſumé dans le malade un virus ſcrophuleux provenant d'une dégénération du vénérien. J'ai fait uſer de la panacée dans la conſerve de roſes, à la doſe de cinq ou ſix grains, pendant huit jours de ſuite, au bout deſquels, je preſcrivois une purgation; j'ai fait reprendre quelques jours après la même doſe de panacée, & j'en ai fait uſer ainſi à des perſonnes robuſtes l'eſpace de deux, & même de trois mois. Lorſque le Sujet en a été échauffé ou fatigué, ou lorſqu'il a été trop ſuſceptible de ſalivation, malgré les purgatifs & ces intervalles, j'ai adminiſtré l'æthiops minéral de la même maniere, pendant le même tems, & à la doſe de dix, douze ou quinze grains, ſuivant les forces; & j'ai preſcrit dans l'entre-deux des repas l'eau de ſquine légere qui devient apéritive.

Je me ſuis ſuffiſamment expliqué ſur l'action des diaphorétiques & des ſudorifiques, & j'ai marqué aſſez ſenſiblement les cas où ils peuvent être nuiſibles ou ſalutaires. Lorſqu'ils ſont indiqués dans la cure des Ecrouelles, ceux qui paroiſſent y mieux convenir, ſont le bois de gayac & de ſaſſafras, les racines de ſquine & de ſalſepareille. On fait bouillir enſemble ces bois & ces racines pour en faire des tiſannes connues ſous le nom de tiſannes ſudorifiques ou tiſanne des bois; la doſe de ces drogues varie ſuivant les circonſtances.

Quelques-uns y mettent de l'antimoine; d'autres du mercure doux, ou de la panacée ſuſpendue dans un nouet, à la doſe de ʒ ß. ou plus, ſur trois pots d'eau; cette addition augmente les bons effets de la tiſanne.

Les sudorifiques peuvent encore être pris en substance ; on pulvérise à cet effet les bois & les racines ensemble, & l'on unit cette poudre avec des fondans & des purgatifs. Il est possible aussi de rendre la tisanne sudorifique purgative, & on s'en sert avec efficacité dans les tumeurs scrophuleuses où domine la cacochymie ; celle qui suit est de *Planis Campy*, j'ose assurer qu'elle m'a conduit aux succès que l'on peut attendre de ces tisannes dans les cas où le virus scrophuleux se manifeste à la peau ; elle seroit insuffisante pour dissiper des engorgemens glanduleux.

℞. Rapure de cœur & d'écorce de gayac, ℥ iv. salsepareille fendue, ℥ ij. squine en petites piéces, ℥ ij. semence de carthame, chicorée, buglose, scabieuse, *ana* ℥ ij. aigremoine, bétoine, *ana* ℥ j. anis ℥ ß. sené mondé, ℥ iij. turbith & agaric, *ana* ℥ j. eaux de melisse & de fumeterre, *ana* ℔ ß. Faites macérer le tout dans trois pots de vin blanc, & autant d'eau de fontaine, au bain marie, le vaisseau bien clos pendant trois ou quatre jours. Coulez par la manche d'hypocras ; ajoutez un peu de sucre & canelle, & tartre vitriolé, ℥ ij. on en prendra pendant dix jours un verre soir & matin.

Je craindrois qu'on ne me reprochât l'omission du remède du Sieur Rotrou, qui a eu dans ces derniers tems, une grande réputation pour la maladie dont il est question. Il consiste en cinq préparations toutes différentes par la maniere dont elles sont faites, mais qui à l'exception des pillules purgatives, ont toutes l'antimoine pour base. Telles sont la teinture aurifique, l'élixir aurifique, la poudre fondante, l'alkali, & les pillules purgatives. En rapporter ici les formules & la composition, ce seroit copier ce que nous en ont appris M. *Astruc*, dans son Traité des maladies vénériennes ; M. *Col-de-Villars*, dans son Cours de Chirurgie ; &

M. *Malouin*, dans sa Chymie. Je ne m'attacherai donc qu'à la méthode de l'Auteur eu égard à leur usage.

Il annonce d'abord que ce remède n'exclut point ceux par lesquels généralement on débute. Il commence par les pillules purgatives, dont la dose est depuis deux grains jusqu'à quinze, selon l'âge & les forces du Sujet auquel il les administre ; si elles n'évacuent pas assez, il ordonne un lavement pour le soir, & une médecine ordinaire pour le lendemain, après quoi il augmente la dose de ces pillules ; on les réitere souvent, insensiblement l'usage en devient moins fréquent ; on les prend en effet d'abord tous les cinq jours, ensuite tous les huit jours, tous les quinze jours, tous les mois; on s'éloigne néanmoins de cette pratique ordinaire, & l'on vuide plus ou moins le malade, soit par le moyen de ces mêmes pillules, soit par celui de quelqu'autre purgatif, selon qu'il est plus ou moins farci d'humeurs ; alors on sollicite l'évacuation de deux en deux jours, jusqu'à ce qu'on ait apperçu du changement ; au moment où on la trouve suffisante, on a recours à la teinture ou à l'élixir ; la teinture est préférée, quand on soupçonne qu'il y a relâchement & affaissement, & l'on y substitue l'élixir, si les aigres ou les glaires dominent ; on ordonne l'un comme l'autre tous les jours après le dîné & après le soupé, la teinture à la dose de douze ou quinze gouttes, l'élixir à la dose de vingt ou vingt-cinq, le tout dans un véhicule tel qu'une cuillerée d'infusion de capillaire, de thé, ou dans une décoction de gayac ; on peut les conseiller les jours de médecine, & les jours où le malade n'est pas purgé. A l'égard des poudres, on ne les recommande que dans l'intervalle des purgatifs, deux fois par jour, le matin à jeûn, & quatre heures après le dîné ; si le mal étoit extrême, on en donneroit une troisième fois trois heures après le soupé. On mêle les deux poudres, on les réduit en bol en les noyant dans quelque syrop ou en les enveloppant dans quelque conserve convenable; on observera cependant que la dose de celle qui est alkaline, soit moindre que celle

de la poudre qui eſt fondante ; par exemple, on mettra trois grains de celle-ci ſur deux grains de l'autre, telle eſt la doſe convenable pour les enfans, on l'augmentera à proportion de l'âge, & on peut la porter juſqu'à la concurence de vingt grains de la premiere, & de douze grains de la ſeconde.

Il eſt cependant des occurrences où on les doſe également, comme par exemple, quand les humeurs ſont ſubjuguées par les aigres ; de plus, dans un même Sujet on augmente la doſe proportionnée à chaque purgation : ainſi ſi l'on a commencé à donner à un enfant de ſix ans trois grains de celle qui fond & deux grains de celle qui abſorbe, en augmentant par degrés, l'on en donnera juſques à quatre fois plus, ſi la cure eſt longue. Ce bol ſera accompagné de quelque boiſſon appropriée ; ordinairement on preſcrit ou l'eau de ſquine, ou l'eau de feuilles de noyer. Enfin, ces remèdes opèrent-ils ; les ſymptômes commencent-ils à s'évanouir & à ſe diſſiper d'une maniere ſenſible ? on diminue également les doſes, ſur-tout celles du fondant : du reſte il eſt peu de cas qui en exigent l'interruption ; on peut en faire uſage même dans le tems du flux des menſtrues, à la vérité peu abondantes ; car ſi elles étoient copieuſes, on auroit la précaution de les ſuſpendre.

Le ſieur *Rotrou* veut, ſi les circonſtances le demandent, qu'on conſeille le lait pendant cette adminiſtration, obſervant de ne donner le remède que quatre jours après le lait ; mais il eſt certain qu'il eſt plus néceſſaire de donner le lait après la cure, quelque iſſuë qu'elle ait eu, que de le recommander en même-tems que ces médicamens.

La teinture aurifique eſt encore bonne en topique pour les glandes ulcérées, on applique des plumaceaux imbibés de cette liqueur, que l'on peut auſſi injecter dans les fiſtules.

Je pourrois de plus détailler ici un nombre infini d'autres remèdes moins embarraſſans, plus ſimples,

avoués par certains Praticiens, & dont, selon les apparences, les effets n'ont pas répondu à la réputation qu'ils avoient acquise parmi eux : tels sont la racine de petit houx, prise à la dose d'un gros dans du vin, avec dix gros de poudre de racine d'iris, pendant quarante jours, & conseillée par *Gabriel Fallope ;* la décoction faite avec la racine de *vincetoxicum* ou domptevenin, pour une boisson que l'on continuera quelque-tems, prescrite par *Reusnerus* ; les pillules savoneuses, & composées avec le savon & partie égale de poudre d'*enula-campana*, & de vipères, données chaque jour à la dose de deux dragmes ; un électuaire fait avec la poudre de lézard & le miel : *Scultet* en donnoit la grosseur d'une noix muscade chaque matin pendant un mois ; la racine de scrophulaire en poudre, recommandée par *Arnaud de Villeneuve*, chaque jour deux fois, à la dose d'un scrupule ; l'usage constant de l'eau de goudron, selon le rapport de M. *Berkley* : enfin, une boisson ordinaire de l'eau distillée de fleurs de genest, que *Joannes Tiengius*, Médecin d'Amsterdam, assure être admirable, soit pour guérir, soit pour préserver des Ecrouelles ; mais je ne peux en garantir ni les bons, ni les mauvais succès, & d'ailleurs cet ouvrage m'a jetté déjà malgré moi dans d'assez longues discussions (*a*).

Quoiqu'il en soit, dans la méthode curative des tumeurs scrophuleuses attaquées intérieurement, on a vû que j'observe trois tems. Dans le premier, j'emploie les humectans & les délayans, pour disposer les vaisseaux & les humeurs à l'action des autres remèdes qui suivent ceux-là ; dans le second, je prescris les atténuans, les fondans, les purgatifs, les sudorifiques, qui émeuvent le systéme vasculeux, & qui agitent considérablement les fluides : dans le troisième, je m'efforce de rendre au sang ce que les agitations & les diverses fermentations lui ont enlevé de balsamique, & de par-

(*a*) On a même omis plusieurs autres formules qui auroient grossi ce volume.

ties propres à en entretenir la fluidité ; je ne cherche qu'à le rappeller à une chaleur douce & tempérée. Quelque attentif en effet qu'on ait été à prévenir l'ardeur dont il peut être atteint, & que les remèdes que j'ai décrit peuvent porter dans la masse, il est certain que les divers mouvemens qu'ils ont excités pendant un traitement aussi long, l'ont inévitablement dépouillé des principes qui constituent sa douceur & sa qualité naturelle, & ont jetté le malade dans l'abbattement ; aussi après les atténuans, les fondans, les sudorifiques, &c. je me tourne du côté des adoucissans & des analeptiques, dont le propre est de rembaumer ce fluide, & de fortifier le Sujet affoibli.

Les bouillons humectans & adoucissans prescrits dès le commencement, le petit lait clarifié, le lait de vache entier, ou coupé avec une légère infusion de squine, ou le lait d'ânesse continué plus ou moins longtems, selon le besoin, & accompagné d'un régime humectant, sont les uniques moyens de remplir ces objets importans, & de mettre le malade en état de supporter de nouveau, s'il en est besoin, l'administration des remèdes actifs, que l'on n'ordonnera qu'autant que ceux que l'on aura déjà tentés auront produit des changemens notables & avantageux, & qu'autant que le malade aura des forces pour les supporter.

Si les symptômes ont résisté à un traitement long, entrepris & répété dans diverses saisons ; si bien loin de céder aux médicamens les mieux ordonnés, les tumeurs qui existoient, acquièrent un caractere de malignité, on s'obstineroit vainement à combattre la cause ; dès-lors on ne doit plus se proposer une cure radicale, mais une cure palliative : il ne s'agit donc que de s'opposer au progrès du mal, & l'on doit être satisfait si l'on parvient à en réprimer & à en modérer la violence.

On purgera à cet effet de loin en loin avec les minoratifs, pour évacuer les impuretés que le chyle laisse dans les premieres voyes, & la bile trop âcre qui y coule.

coule. Les tumeurs ſcrophuleuſes, ſoit dans les glandes, ſoit dans les parties tendineuſes, ſont-elles ſuivies de chaleur & de douleur? on déſemplira les vaiſſeaux par la ſaignée, ſi l'état du Sujet affecté le permet, dans l'eſpérance de faire évanouir ces accidens, en diminuant la force de l'oſcillation des artères qui battent autour de ces mêmes tumeurs; on preſcrira quelques doux narcotiques; on recommandera les humectans & les adouciſſans dont j'ai parlé, & que j'ai conſeillé après l'uſage des remèdes actifs. Ces adouciſſans & ces humectans ſeront plus ou moins mucilagineux, relativement à la conſtitution & à la néceſſité dans laquelle on ſera d'embarraſſer les parties ſalines des fluides, & de rallier leurs principes; & l'uſage de ces remèdes emportera avec le tems quelque choſe de la maladie principale. Enfin, ſi le malade ſe trouve fortifié, on fera paſſer quelques bouillons apéritifs, toujours dans la ſeule intention de prévenir l'accroiſſement du mal, & l'on fera un emploi alternatif de quelques priſes d'opiat apéritif. Pour prévenir le trouble que peut cauſer le reflux de la matière purulente, lorſqu'il y a quelques ſuppurations habituelles ou quelques fiſtules, on adminiſtrera de tems en tems de légers purgatifs; car on admet rarement dans une cure palliative ceux qui ſont capables d'expulſer avec violence les parties hétérogènes du ſang par la voie des excrétoires des inteſtins, & ceux qui chaſſent ces ſucs impurs par les ſueurs.

Les déſordres qu'ils occaſionneroient, nous ont engagés à rechercher une autre route pour cette dépuration. Nous entamons la peau par le moyen d'un cauſtique, d'où réſulte une eſcarre dont la chûte eſt ſuivie d'une ſuppuration qui décharge d'autant la maſſe de la matière morbifique. Cet ulcère ou cette eſpèce d'égout, eſt qualifié du nom de cautère, qui déſigne en même-tems & l'opération & l'effet qu'elle produit. Les Latins l'ont appellé *fonticulus*; les Italiens, *fontanelle*, pour exprimer ſans doute que ce qu'il y a d'impur ſort de

cette iſſue frayée comme d'une fontaine.

L'ancienneté des fontanelles, les divers endroits du corps où les Anciens les pratiquoient pour la guériſon de différentes maladies, la maniere dont ils appliquoient le cauſtique, les matières différentes qu'ils employoient à cet effet, ne doivent pas m'arrêter ici; je dirai ſeulement que ce dont nous nous ſervons le plus fréquemment aujourd'hui, eſt la pierre à cautère. Les lieux que nous adoptons, & auxquels nous nous ſommes fixés par les conſeils de l'expérience même, ſont, 1.° le bas de la cuiſſe dans l'eſpace que l'on remarque entre le vaſte interne & le couturier; 2°. la partie interne & ſupérieure de la jambe au-deſſous de l'attache de ſes muſcles fléchiſſeurs; 3°. la partie moyenne ſupérieure du bras au bas du muſcle deltoïde; 4°. la nuque entre la premiere & ſeconde vertèbre du col. C'eſt dans ce dernier endroit que ſe fait plus communément cette application, parce que les ſymptômes les plus rebelles, & pour leſquels ces égouts ſemblent être les plus avantageux, ont le plus ſouvent leur ſiége à la tête; telles ſont les mauvaiſes galles, les gonflemens de pluſieurs parties de la face, notamment des lèvres & du nez, les ophtalmies, l'opacité & les ulcères de la cornée, les fiſtules lacrimales, les ſuppurations des oreilles, les ulcères & les fiſtules des parotides, des maxillaires, &c.

Des Praticiens préfèrent le ſéton quand il eſt queſtion d'établir une ſuppuration à la nuque pour quelque maladie de la tête, pour éviter, diſent-ils, la difformité de la cicatrice. Cette opération, dont l'ancienneté ſe perd dans l'obſcurité des ſiècles, conſiſte à faire paſſer avec une grande aiguille au travers de la peau de quelque partie, une mêche de cotton, de ſoie ou de lin, imbibée, enduite, ou garnie d'un médicament propre à exciter & à entretenir une ſuppuration, qui n'eſt jamais ſi abondante que celle que provoque le cautère, ſur-tout quand l'eſcarre eſt nouvellement détachée: quoiqu'il en ſoit, ces égouts, ces eſpèces de filtres, ſont

très-utiles dans les cas où l'on ne peut sans inconvénient procurer une autre route aux sucs vicieux dont la masse des humeurs est surchargée. Le soulagement que les malades en reçoivent, nous démontre l'utilité de cette méthode dans nombre de maladies habituelles, ainsi que dans les affections scrophuleuses.

Administration des remèdes externes.

Tandis que d'un côté nous employons les remèdes intérieurs pour dompter le virus scrophuleux, pour diminuer & pour changer la détermination de l'humeur morbifique, nous devons d'une autre part remédier par des médicamens topiques aux engorgemens qui se manifestent extérieurement.

Sous le nom de topiques, nous comprenons toutes les applications extérieures qui agissent précisément sur la partie, soit que ces applications se bornent aux divers instrumens de Chirurgie, soit qu'elles consistent dans l'usage des cataplasmes, des onguens, des emplâtres, &c. auxquels nous donnons des noms divers, conséquemment aux effets qu'ils produisent, & aux différentes parties pour lesquelles nous les destinons.

Je trouve dans *Galien* même les intentions générales que nous devons avoir dans la cure externe des tumeurs scrophuleuses : *Curationis ipsorum*, dit-il, *indicationes sunt nempè id quod continetur, vel digerere, vel totum putre reddere vel excidere.* Elles se réduisent donc à ces trois points principaux, qui sont de résoudre, de conduire à suppuration, ou d'extirper ; & d'ailleurs la nature & le degré de ces tumeurs, les matières diverses qu'elles renferment, les formes sous lesquelles elles se présentent, les parties enfin qu'elles occupent, sont autant de circonstances qui doivent nous en suggérer le choix.

J'ai prouvé la difficulté de remplir le premier objet en parlant des terminaisons, & je crois qu'on ne doute

plus que la dureté & la froideur, symptômes distinctifs & caractéristiques des engorgemens scrophuleux, & qui annoncent la lenteur & la grossièreté de l'humeur en congestion dans les vaisseaux, dont l'action organique est affoiblie, sont ainsi que le vice qui existe dans la masse, de véritables obstacles à la résolution.

Jusques ici j'ai porté des coups dans l'intérieur; j'ai cherché à dissiper les embarras qui dépendent de la *dyscrasie* du sang, je veux dire, de l'infection & de la grossièreté de l'humeur, qui rendue plus fluide, peut elle-même en abordant à la partie engorgée, délayer la matière épaissie, & lui faire reprendre le chemin de son canal excréteur; mais ces tentatives en demandent d'autres; il faut seconder les premiers remèdes lorsqu'il est question des tumeurs superficielles, par des topiques préposés pour en aider la disparition lente & insensible: or ces topiques ne sont autre chose que ceux que nous appellons résolutifs; ils exigent de la part du Chirurgien, une connoissance parfaite; & de leurs qualités & de leur action, ainsi qu'un discernement pour distinguer les cas où ils doivent être précédés par des médicamens moins vifs & moins agissans; tels que ceux qui peuvent relâcher le tissu fibreux de la partie engorgée, augmenter la fluidité des humeurs, & favoriser par cette voie leur efficacité.

Toutes ces différentes propriétés se rencontrent dans les Emolliens; ils abondent en parties aqueuses, souples & mucilagineuses, & assez déliées pour pénétrer l'interstice des fibres, & pour s'insinuer dans la cavité des vaisseaux où elles se mêlent avec les fluides qu'elles délayent & divisent sans exciter un mouvement dans les solides. Je dis sans exciter un mouvement dans les solides; & en effet ces mêmes particules douces & non douées d'élasticité ne réfléchissent pas celui qu'elles ont reçues, la matière qui a été divisée ne s'échappe pas, elle détrempe le reste de l'humeur qui acquiert assez de liquidité pour obéir à l'action systaltique des vaisseaux qu'elle engorge.

Les Emolliens simples sont la brancursine, la guimauve, la mauve, la violette, la pariétaire, la bryone, la mercuriale, le seneçon, le lis blanc, le nénufar, le bouillon blanc, le tussillage, la poirée, l'oignon de lis, la graine de lin, le fénugrec, le blanc de baleine.

Les Emolliens composés sont les fomentations & les cataplasmes faits avec quelques-unes de ces plantes, les huiles d'amandes douces, de lin, de lis, d'olives, les onguens d'*althæa*, de *populeum*, de la mere; les emplâtres de mucilage, de melilot, de blanc de baleine; on y ajoute quelques anodyns, le cataplasme de *mica panis* qui est un émollient des plus adoucissans, & qui est fort usité dans les tumeurs dures & inflammatoires.

On peut user indifféremment des uns ou des autres dans toutes les tumeurs scrophuleuses accompagnées de dureté, sans que l'on en doive redouter de fâcheuses suites; car ils n'irritent point, & donnent au contraire aux fibres de la partie, une souplesse qui les dispose à être ensuite excitées sans danger par les médicamens résolutifs qui doivent leur succéder.

On doit se rappeller la propriété que j'ai supposé dans ceux-ci. Si dans la discussion des terminaisons, j'ai dit que la résolution dépendoit de trois conditions essentielles, c'est-à-dire, de la fluidité de l'humeur stagnante, de la contractilité des fibres & des vaisseaux de la partie, & d'une chaleur suffisante pour tenir la matière dans un point de liquidité; nous devons supposer dans les remèdes qui la provoquent, la faculté de rendre les liqueurs plus mobiles, de les disposer à rentrer dans les voies de la circulation, ou à s'exhaler par les pores de la peau, soit en divisant ou en atténuant ces mêmes liqueurs, soit en déterminant les fibres de la partie à des contractions plus fortes sur le fluide arrêté. Or cette faculté ne peut résister en eux, qu'autant qu'ils seront pourvûs de particules actives, subtiles, qui pénétreront au travers du tissu des fibres & des vaisseaux des parties sur lesquelles on les appliquera, qui agaceront

& solliciteront les solides, & opéreront ainsi la division & le mouvement, & la chaleur désirée pour cette terminaison.

Les résolutifs simples sont le marrube, la grande scrophulaire, le sureau, l'hyeble, la menthe, la camomille, la sauge, le romarin, la lavande, l'origan, l'hyssope, le laurier, les farines d'orge, de lupin, d'orobe, de féves, celles de seigle, de froment, le marc de vin, le camphre, le mercure, les différentes espèces de gommes ammoniac, galbanum, bdellium, opopanax, laudanum, élémi, oliban.

Les résolutifs composés sont les fomentations & cataplasmes faits selon les indications avec quelques-unes de ces plantes; les lessives de cendre de sarment; les huiles de laurier, de camomille, de vers, de vipère, de romarin, rosat; le savon; les onguens, *martiatum*, de styrax, de la mere; les emplâtres diachylon simple ou avec les gommes, ou avec iris, de melilot, de Nuremberg, de *manus-dei*, divin, de ciguë, de savon, de bayes de laurier, diabotanum, de *Vigo cum mercurio*.

Dans les tumeurs dures & de la nature de celles dont il est question, si on commençoit par l'emploi des résolutifs, le plus subtil de l'humeur épaisse qui les forme, seroit exprimé & se dissiperoit à mesure de l'atténuation; le plus grossier restant acquéreroit une ténacité & une consistence qui augmenteroit la dureté; l'application continuelle de ces remèdes ne feroit qu'agacer inutilement les fibres & les vaisseaux déjà trop tendus, & remplis d'une matière endurcie au point de ne pouvoir pas être mûe, & obéir à l'action de ces vaisseaux irrités, ce qui causeroit dès-lors plutôt une suppuration dangereuse, que la résolution méditée; d'où l'on doit conclure en même-tems que les raisons qui nous engagent à proscrire dans les commencemens les résolutifs, lorsqu'il s'agit de tumeurs dures & non enflammées, les excluent encore davantage quand la dureté est accompagnée de quelque disposition inflammatoire; ainsi pour

éviter tout inconvénient, tout accident fâcheux, on variera l'usage de ces remèdes, & leurs mélanges avec des émolliens plus ou moins relâchans, eu égard aux différens degrés de dureté ou de chaleur des tumeurs, & au point de sensibilité ou d'inertie des vaisseaux engorgés. On aura recours, par exemple, à quelques-uns de ceux que j'ai décrits ; on les appliquera seuls ou on les associera selon les circonstances avec les résolutifs ; on s'en tiendra ensuite uniquement à ceux-ci pour terminer la cure, si la tumeur a pris la voie de la résolution ; & on appliquera les uns & les autres sous les diverses formes que j'indiquerai dans la méthode générale que j'exposerai ; car je suis quant à l'administration des remèdes externes, le même ordre que je me suis imposé en établissant la méthode curative interne.

Mais si l'embarras des vaisseaux est insurmontable ; si les molécules grossières du fluide qui y donne lieu, n'ont pas été déplacées par l'action des médicamens, d'où devoit résulter une résolution ; & si l'on reconnoit à des signes certains que les tumeurs se disposent à la suppuration, à laquelle néanmoins elles parviennent rarement, à moins qu'elles ne soient aidées, alors on ne s'occupera que du soin de seconder la nature, & on favorisera l'opération ou la fin qu'elle choisit, par le moyen des maturatifs.

On n'ignore pas que nous nommons ainsi les topiques, qui placés sur quelques tumeurs, convertissent en pus les humeurs qui les forment, & qui n'obéissent plus à la loi générale de la circulation.

Nous avons deux objets à distinguer lorsque nous projettons d'amener une tumeur à suppuration. Le premier, est d'occasionner l'extravasation de la matière arrêtée, & qui ne peut se résoudre ; tel est le cas où nous usons des maturatifs. Le second, est de faciliter la collection de cette matière, qui se mêle avec les débris des solides, & se transforme en pus : tel est le cas où nous employons les suppurans.

J'ai dévoilé déjà les principaux agens de cette terminaison, & j'ai prouvé qu'elle ne s'opéroit que conséquemment au mouvement des vaisseaux libres sur les engorgés, à la chaleur & à la rarescence de l'humeur croupissante: de-là on doit nécessairement inférer que la fonction des maturatifs ou suppurans destinés à suppléer à l'insuffisance de ces agens, doit être d'exciter cette action. Ils la suscitent aussi de différentes manières, & on les a divisés relativement à ces diverses manières de s'exercer, en plusieurs espèces.

Il en est d'émolliens ou de relâchans, dont la propriété est d'attendrir & de relâcher le tissu des vaisseaux engorgés qui doivent être dilacérés, & de déterminer par ce moyen les parties mobiles du liquide à se porter au lieu où le pus doit se former. Ce genre de maturatifs convient dans les tumeurs où les mouvemens des vaisseaux libres sont suffisans pour accélérer la suppuration, & où il n'est besoin que de diminuer la résistance des vaisseaux engorgés; telles sont les tumeurs scrophuleuses qui sont inflammatoires, & qui se terminent par la premiere espèce de suppuration que j'ai admise.

Il en est d'irritans: leurs particules sont actives & pénétrantes; elles aiguillonnent, elles agacent les vaisseaux, elles en augmentent le mouvement, elles procurent à l'humeur qui doit suppurer de la chaleur, & même un degré de fluidité, qui n'est cependant pas assez considérable pour lui permettre de reprendre quelque route particulière. Cette augmentation du mouvement des solides & de la chaleur du fluide, supplée à la lenteur de l'humeur arrêtée & à la débilité des forces naturelles de la partie, & de pareils maturatifs doivent avoir la préférence dans les tumeurs difficiles à suppurer, & dans lesquelles il n'y a ni inflammation, ni dureté considérable, telles que sont celles qui finissent par la premiere espèce de suppuration désavantageuse que j'ai établie. Quelques-uns de ceux-ci sont tirés de la classe des résolutifs forts, qui deviennent suppuratifs dans

dans certaines occurrences; effets qui ne dépendent pas tant de la vertu des remèdes que de la disposition & de l'état de l'engorgement.

Du mèlange de ces deux sortes de maturatifs, il en résulte une troisième sorte qui est de moyenne activité, c'est-à dire, que d'une part ils diminuent la résistance des vaisseaux engorgés, & que de l'autre ils provoquent l'action des vaisseaux sains.

Quelques Auteurs enfin font encore une espèce particulière de ces médicamens eu égard à leur maniere d'agir, ils les nomment emplastiques ou emphractiques. Ceux-là étant appliqués sur la peau, s'y attachent & en bouchent exactement les pores, ensorte que la transpiration cutanée étant arrêtée, & les vaisseaux sains se trouvant plus distendus & plus pleins par l'amas de cette humeur, ils se contractent, ils battent plus violemment à la circonférence de la tumeur, & suggèrent du mouvement à la matière qui la compose. On peut encore ajouter que ces topiques retenant ainsi l'humide qui devoit s'exhaler, diminuent la ténacité de la matière en congestion & la résistance des vaisseaux obstrués; ils favorisent par ce relâchement, la collection du pus, & ils la déterminent plus près de la peau. Cette espèce de maturatifs employés dans la pratique est convenable à l'égard des tumeurs dont la baze est dure & rénitente, & qui forment à leur superficie, des collections irrégulières sans une inflammation caractérisée, c'est-à-dire, qu'on peut en faire usage dans la circonstance d'une tumeur scrophuleuse, dont la seconde sorte de suppuration défavorable dont j'ai parlé, fait la terminaison.

Les maturatifs émolliens relâchans sont les plantes émollientes; les oignons de lis; les figues grasses; les graisses de bœuf, de mouton, de porc; le miel, le jaune d'œuf; les huiles de lin, de camomille, d'olives, de lis; les onguens d'*althæa*, de *basilicum*, de la mere; les emplâtres de Melilot, de mucilage, diachylon, simple, &c.

Les maturatifs irritans ſont les racines d'*arum*, de ſerpentaire, de paſſerage, de bryone, les graines de panais, de ſeſeli, de ſtaphisaigre, de moutarde; les gommes ſagapénum, opopanax, bdellium, &c. le ſavon noir, la ſiente de pigeon, de chèvre, &c.

On met au rang des maturatifs emplaſtiques, les cataplaſmes faits avec les pulpes des herbes émollientes, & les huiles ou les graiſſes dans leſquelles on diſſout une certaine quantité de gommes; on y place auſſi la poix noire, le levain, le miel rendu tenace par la coction, & les emplâtres chargés de gommes.

C'eſt en ſe repréſentant ſans ceſſe les moyens dont la nature ſe ſert pour hâter l'ouvrage de la ſuppuration, & la maniere dont il eſt poſſible que les maturatifs y contribuent, que le Chirurgien prononcera déciſivement ſur le choix qu'il en doit faire pour la ſecourir à propos dans les efforts qu'elle fait pour ſe délivrer du poids importun des humeurs croupiſſantes dans quelques parties; ou il s'agit de modérer la violence de ces mêmes efforts, ou il s'agit de les ranimer. Au premier cas, les maturatifs émolliens & relâchans accompliront l'indication, puiſqu'ils détendront & qu'ils calmeront la véhémence de l'inflammation; & dans le ſecond, les irritans ſeront mis en uſage. Si dans la premiere circonſtance propoſée on employoit ceux-ci, on ſolliciteroit, on agaceroit, on aiguillonneroit des fibres & des vaiſſeaux déja dans une tenſion conſidérable, & qui ne ſont que trop diſpoſés à étendre les progrès de l'abſcès dans les parties voiſines; & ſi dans la ſeconde occurrence indiquée, on préféroit les maturatifs émolliens, on comprend quelle ſeroit leur inutilité. Il faut ſe reſſouvenir néanmoins que quand il ſera queſtion de réveiller l'action des vaiſſeaux, & de rendre la matière mobile & fluide, on doit faire attention au degré de dureté de la tumeur, à ſa ſituation, à ſa profondeur; car des irritans convenables, lorſque la matière qui fait l'engorgement peut ſe transformer en pus, deviennent totalement nuiſibles lorſque cette

même matière est si dense, & si dure, que les contractions systaltiques qu'ils suscitent dans le tissu de la glande, ne servent qu'à échauffer l'humeur, & à la pervertir encore davantage.

Quelques Praticiens envisageant les caustiques, comme des maturatifs puissans, & dont l'irritation n'entraîne pas après elle des accidens aussi facheux, les proposent avec confiance dans les cas de la suppuration imparfaite des tumeurs scrophuleuses; ils ne les rejettent pas même eu égard à celles qui sont dures, pourvû qu'ils ayent fait précéder les émolliens. J'avoue que ces médicamens sont pris dans certaines occasions pour de véritables maturatifs, & qu'ensuite de l'irritation & de l'escarre que provoque, par exemple, l'application d'une pierre à cautère, il survient une inflammation capable de déterminer une suppuration parfaite & de l'attirer à l'extérieur; mais cet emploi des caustiques qui est très-usité dans la cure externe des engorgemens dont il s'agit, exige une grande sagacité de la part du Chirurgien.

Il en est d'actuels, il en est de potentiels. Les premiers brûlent & consument dans l'instant les parties qui sont exposées à leur action; les seconds ne produisent leur effet qu'après avoir été appliqués quelque tems.

Les cautères actuels résident dans différentes matières échauffées & chargées de particules ignées. Je ne parcourrerai point ici celles qui solides ou liquides ont été mises en usage par les Anciens, & je ne parlerai point des divers endroits du corps sur lesquels ils leur proposoient de s'exercer, il me suffira de dire que les cautères actuels qui nous servent aujourd'hui dans la pratique, sont des fers chauds & ardens que nous appliquons principalement dans des caries qui occupent une portion plus ou moins considérable de l'os, soit qu'elles ayent été causées par une exostose, soit qu'elles ayent été occasionnées par une tumeur strumeuse qui ayant commencé dans les parties molles, aura dans la suite

gâté & corrompu la ſubſtance oſſeuſe ; alors on doit en ſolliciter l'exfoliation, pour tarir des fiſtules qui ſans ce ſecours demeurent totalement incurables. Ainſi dès qu'on aura vainement recouru aux exfoliatifs tels que la poudre d'euphorbe, de ſabine, les teintures de myrre, d'aloës, d'ariſtoloche ; on en viendra à l application des fers brûlans qui conſumeront & déchireront dans le moment, & avec une activité ſurprenante, la portion cariée de l'os qui leur ſera préſenté ; ils deſſécheront les fibres oſſeuſes qui ſont au-deſſous ; ils excluront toute communication avec la partie ſaine ; dès-lors les ſucs qui circulent dans la ſubſtance de l'os ſain s'accumuleront, ils s'efforceront de ſe pratiquer une iſſue, ils s'épancheront ſur la ſurface de ce même os, ils y acquerreront une certaine conſiſtence ; & cette conſiſtence acquiſe, il en réſultera un tiſſu charnu qui ſoulevera & fera ſéparer ou exfolier plus ou moins promptement, ſelon la profondeur de la carie, la portion d'os qui aura eſſuyé cette application. Il n'eſt pas difficile au ſurplus de réconnoitre l'importance de l'attention avec laquelle elle doit être faite, ſoit eu égard au parties qui recouvrent & qui avoiſinent l'os carié, ſoit par rapport aux différentes manieres de découvrir cet os, & à l'étendue que l'on doit donner à la dilatation, ſoit enfin par rapport au choix des différentes eſpèces de cautères dont on doit ſe ſervir, & dont le détail augmenteroit beaucoup la longueur d'un ſujet ſur lequel on ne trouve d'ailleurs que trop à s'étendre.

L'uſage des cauſtiques potentiels dans le traitement dont il eſt queſtion, eſt infiniment plus fréquent ; ſans être chauds & brûlans, ils rongent, ainſi que je l'ai obſervé, le tiſſu des parties. Ou leurs particules ſont ſimplement ſalines ou âcres ; telles ſont celles des cauſtiques ſimples ou naturels : ou elles ſont ignées, & quelquefois mêlées avec les premières ; telles ſont celles des cauſtiques composés, dans leſquelles ces mêmes particules ignées ſe ſont frayées des routes par les prépara-

tions qu'ils ont ſubis au moyen des opérations chymiques ou galéniques.

Les uns & les autres n'agiſſent, 1°. que par le concours de la vie de la partie ſur laquelle ils doivent s'imprimer ; 2°. qu'autant que l'humidité de cette même partie vivante, diſſout les ſels & en favoriſe l'action ſur les ſolides ; 3°. qu'autant enfin que ces mêmes ſolides réagiſſent contre les pointes & les angles de ces mêmes ſels.

Je me repréſente donc des cauſtiques ſimples appliqués ſur une partie jouiſſante de la vie, & pourvûe de chaleur & d'humidité ; & je dis que les ſels de ces cauſtiques diſſous & dégagés par cette humidité, agiront d'une part ſur les fibres & ſur les vaiſſeaux, tandis que de l'autre ces mêmes fibres réagiſſant & heurtant avec violence contre les parties angulaires & pointues des ſels qui les ont agacées, ſe briſeront contr'elles, & ſe déchireront elles-mêmes avec plus ou moins de force, ſuivant le degré d'âcreté. Je ſuppoſe à préſent ſur cette même partie des cauſtiques compoſés, renfermant des particules ignées, & de plus des ſels avec ces particules, & je comprends que l'humidité diſſoudra les ſels, & ſéparera les parties inhérentes de ces médicamens compoſés. Dès-lors les portions ſalines enſuite de leur diſſolution, s'exerceront de leur coté ſur le tiſſu qui leur ſera offert, tandis que les particules ignées développées par la ſéparation & par la deſtruction de leur inhérence, ſeront raréfiées par la chaleur, auront l'activité naturelle du feu, & opèreront conjointement avec les ſels la ruine de la parrie. La nature & la quantité de ces ſels, l'embarras dans lequel les particules ignées ſe trouveront, les différentes conſiſtences de ces remèdes, le plus ou le moins de tems qu'ils demeurent appliqués, décident au ſurplus de la vivacité de leurs effets.

Quoiqu'il en ſoit, nous diſtinguons trois ſortes de cauſtiques, eu égard à la variation de ces mêmes effets.

Les premiers appliqués ſur la peau, n'en ſéparent que la cuticule ; tels ſont les veſſicatoires ou épiſpaſtiques : les ſeconds en détruiſent le tiſſu, & forment une eſcarre ; tels ſont les ruptoires ou eſcharrotiques : les troiſièmes enfin n'agiſſent pas ſur la peau, mais ſur les chairs : tels ſont les cathérétiques.

Les véſicatoires, qui ne ſéparent que la cuticule, ont des parties ſi ſubtiles, qu'elles pénètrent les pores & s'introduiſent dans les petits vaiſſeaux qui donnent iſſue à l'inſenſible tranſpiration & à la ſueur ; ces particules qui ſont âcres, fermentent, & ſe raréfient avec la ſéroſité contenue dans ces petits vaiſſeaux, dont les tuniques ſouffrent une dilacération, d'où naît l'épanchement du liquide qui fait ſoulever l'épiderme. Les cantharides, l'euphorbe, les graines de moutarde, ſont la baze des véſicatoires ; du reſte, les particularités de ces topiques, qui dans le traitement des tumeurs ſcrophuleuſes, ne ſont ordinairement employés que pour faire une diverſion des humeurs qui affligent quelques parties, comme les yeux, les oreilles, &c. n'ont rien ici de bien intéreſſant pour nous.

Les eſcharrotiques pourvûs de particules ignées & de ſels plus âcres, plus groſſiers, & qui tiennent de la nature des ſels lixivieux, dont la diſſolution ſe fait à la moindre humidité, rompent & corrodent non - ſeulement la peau, mais ils pénètrent les chairs, ils s'exercent même ſur les corps durs & calleux qu'on expoſe à leur action ; ils réduiſent les unes & les autres de ces parties en une eſpèce de croûte plus ou moins ſéche, & formée par les débris des fibres & des vaiſſeaux qui en ont ſubi l'impreſſion.

A l'égard des cathérétiques, ils n'en font aucune, ou ils n'en font qu'une très-légère ſur la peau ; mais ils laiſſent ſur les chairs découvertes de vives traces de leurs effets ; ſans doute que les parties qu'ils contiennent, moins ſubtiles que celles des véſicatoires, ne peuvent pénétrer les pores, & plus embarraſſées que celles des

escharrotiques, ont besoin de toute l'humidité des chairs pour l'extraction & pour la dissolution de leurs sels corrosifs, & pour acquérir la faculté de bruler & de consumer les humeurs tenaces & les chairs baveuses, & même de produire des escarres. Quoiqu'ils n'agissent pas en effet avec autant de véhémence que les escharrotiques, le mécanisme de leur opération n'a rien de dissemblable; leurs particules ignées & salines pénètrent d'abord les solides; les fluides contraints de séjourner, laissent exhaler ce qu'ils renferment de plus subtil, tandis que ce qu'ils ont de plus grossier, desséché & confondu avec les vaisseaux dilacérés, forme une partie morte qui s'oppose au cours des liqueurs qui circulent dans les vaisseaux sains. Les oscillations de ces vaisseaux plus pleins & plus remplis, redoublent; ils poussent conséquemment les liqueurs avec plus de force contre l'obstacle; ces coups répétés facilitent la séparation du mort avec le vif, & produisent enfin dans la partie une chaleur qui contribue à la coction de la matière arrêtée, & à une bonne suppuration: c'est ainsi que les médicamens caustiques aident & suppléent à l'insuffisance des maturatifs, lorsqu'il s'agit de recourir au second moyen dont parle *Galien*; *totum putre reddere*, dans la cure des tumeurs strumeuses.

Les escharrotiques doux sont les eaux phagédénique, mercurielle; les huiles de mercure, de tartre par défaillance, l'esprit de vitriol, &c. Les escharrotiques forts sont le beurre d'antimoine, l'eau-forte, l'esprit de nitre, l'huile de vitriol, la pierre infernale, la pierre à cautère, &c.

Les cathérétiques doux sont les poudres d'alun brûlé, de vitriol blanc, de cuivre brûlé, de chaux vive, de verdet, de sabine, &c. le collyre de *Lanfranc*, le baume verd de Metz. Les cathérétiques forts sont les poudres de sublimé corrosif, de précipité blanc, de précipité rouge, d'orpiment; les trochisques de *Minio*, de *Jean de Vigo*; l'onguent égyptiac, l'onguent brun; le baume d'acier.

Ces remèdes, ainſi que tous ceux que la Médecine & que la Chirurgie mettent en nos mains, peuvent être auſſi nuiſibles qu'avantageux : ſoit que nous ayons des tumeurs à ouvrir, des chairs baveuſes, des bords calleux à conſumer, ſoit que nous voulions ſéparer des glandes, ou les amener à ſuppuration, nous devons toujours les proportionner à l'âge & à la délicateſſe du Sujet, éviter autant qu'il eſt poſſible, dans l'application que nous en ferons, les os, les tendons, les membranes, les gros vaiſſeaux de tout genre, & n'en point faire uſage, ſi nous ne pouvons nous empêcher de donner quelque atteinte à quelques-unes de ces parties ; au ſurplus, nous les préférerons à l'inciſion quand il ſera queſtion d'ouvrir une tumeur froide, dure, & dont la ſuppuration ſera lente ; car alors ils en établiront une favorable, & d'autant plus copieuſe, qu'on leur aura donné plus de tems pour agir, tandis que l'inciſion ne produira pas les mêmes avantages ; en effet, les vaiſſeaux qui auront ſouffert la ſection, ſe vuideront du fluide qu'ils contiennent, & les tuyaux voiſins qui lui auront échappé, ſolliciteront eux-mêmes cette évacuation ; en ſorte que les ſucs qui abordent à cette partie, s'écouleront ſans exciter aucun engorgement capable de gonfler, d'échauffer la tumeur, & d'occaſionner une ſuppuration auſſi ſalutaire. Dans les tumeurs ſcrophuleuſes, au contraire, qui ſeront accompagnées d'inflammation, ou qui auront quelque diſpoſition à un cancer occulte, ces remèdes cauſeroient inévitablement des douleurs véhémentes, & en dévoileroient bien-tôt le caractère. Cette théorie ſuffiſamment développée, appliquons-en tous les principes, & ramenons-les à une ſage pratique.

Uſage méthodique des remèdes externes.

Une ou pluſieurs tumeurs ſcrophuleuſes encore récentes, attaquant les glandes, les jointures, ou quelques autres parties indolentes, médiocrement dures, & non

enflammées

enflammées dans les commencemens, ne nous annoncent ni raréfcence ni mouvement dans la matière qui les forme ; elles nous garantiſſent qu'elle eſt encore contenue dans ſes vaiſſeaux, & que conſéquemment nous pouvons tenter la réſolution. J'obſerve cependant que dans ces circonſtances, c'eſt-à dire, dans ces ſortes de tumeurs ſuperficielles, nouvelles, & qui ne ſont ſuivies d'aucun accident, nous nous repoſons du ſoin de les faire diſparoitre plutot ſur l'adminiſtration des remèdes internes, que ſur l'application des topiques, & nous employons encore rarement ceux-ci lorſque ces tumeurs ſont diſperſées & multipliées, lorſqu'elles ſe montrent ſous la forme d'autant de grains glanduleux d'un volume égal, parſemés autour du col, ſous les oreilles, aux aînes, lieux où la multitude des applications ſeroient d'une conſidérable incommodité pour le malade ; mais ſi quelques-unes d'entr'elles s'élèvent au-deſſus des autres, ſi elles groſſiſſent infiniment, s'il n'en a paru qu'une ou deux aux parotides, ſous l'aiſſelle, &c. nous en examinerons la dureté plus ou moins rénitente, & ſelon l'indication, nous employerons les médicamens émolliens par leſquels on peut toujours débuter ſans danger : ainſi la tumeur n'excède-t-elle pas le volume d'une noix, la dureté en eſt-elle médiocre ? on appliquera l'emplâtre de mucilage, de blanc de baleine, ſéparément, ou mêlés enſemble parties égales ; on pourroit même faire uſage du melilot, ou du diachylon gommé, que quelques Praticiens mêlent d'emblée dans ce cas-ci avec le *de Vigo*, & qu'ils continuent avec ſuccès ; ſi au contraire, elle eſt plus groſſe & plus dure, dans quelques parties qu'elle ſoit ſituée, on commencera par l'application des cataplaſmes émolliens.

En voici un bien ſimple propoſé par *Peccetius*, dans l'intention d'amollir doucement.

℞. Racine d'*althæa*, & graiſſe de chapon, part. égale.

Le ſuivant eſt plus compoſé.

℞. Racines d'*althæa* & de bryone, *ana* ℥ j. oignons de lis écrasés, n°. ij. feuilles de mauve, de pariétaire, de violier, de mercuriale, *ana*. m. 1. figues grasses, n°. 4. fleurs de camomille & de melilot, *ana*. P. 1. Nettoyez & coupez menu les racines; faites-les bouillir avec les oignons dans S. Q. d'eau, jusqu'à ce que le tout soit ramolli; ensuite ajoutez les feuilles & les figues, & faites cuire ensemble jusqu'à ce que le tout soit réduit en pulpe, que vous passerez par le tamis, & vous y ajouterez onguent d'*althæa*, ℥ j. Après s'être servi de ce cataplasme pendant quinze ou vingt jours, selon que la tumeur se ramollira, on le rendra en partie résolutif en y ajoutant des quatre farines résolutives, *ana* ℥ j.

Pendant ce même tems on prescrira suivant les attentions & le ménagement que j'ai recommandé, les humectans, les délayans, & ensuite les apéritifs.

Après avoir cherché à détremper les sucs épaissis & en congestion, & à donner de la souplesse aux enveloppes de ces corps glanduleux, qui continuant d'étrangler les vaisseaux excrétoires, fermeroient toute issue à l'humeur arrêtée; si à raison de cet usage combiné des émolliens & des résolutifs, nous appercevons de la mollesse & quelque diminution dans la tumeur, nous pouvons présumer alors que l'humeur qu'elle contient est assez fluide pour être déplacée, & que la route qu'elle doit tenir pour arriver au lieu de son transport, est libre de tout obstacle, & que les vaisseaux engorgés sont assez souples & ont assez d'élasticité pour chasser cette matière, pourvû qu'ils soient secourus à propos. Il est donc tems de recourir aux remèdes résolutifs qui peuvent diviser de plus en plus l'humeur stagnante, soutenir & augmenter sans violence le ton & la contractilité de ces mêmes tuyaux; tel est le cataplasme suivanr.

℞. Feuilles de marrube, de grande scrophulaire & de

menthe, *ana* m. j. fleurs de camomille, de sureau & de melilot, *ana* P. 1. Faites cuire le tout dans S. Q. d'une lessive douce de cendres de sarment, jusqu'à ce qu'il soit réduit en une consistence molle. Passez par le tamis; ajoutez à la pulpe, des quatre farines, *ana* ℥ j. safran, ʒ ß. onguent de styrax. ℥ ij.

Ce cataplasme est convenable, non-seulement dans les tumeurs glanduleuses, mais encore dans toutes celles qui attaquent les jointures ou les parties tendineuses. On peut y mêler du cataplasme émollient & même anodyn, si ces parties conservent un peu de sensibilité & de dureté.

Dans quelques occasions, les emplâtres de melilot, de Nuremberg, & même le diachylon gommé, peuvent suppléer à ces cataplasmes; ils ont à peu près le même degré d'activité, ainsi que l'emplâtre suivant qui est de *Musitan*, & dont il dit s'être servi avec succès dans les tumeurs strumeuses.

℞. Huile commune ℔ iij. Faites-y bouillir jusqu'à consomption de l'humidité des racines de roseaux d'étang, & de lis blanc mondées & coupées par petits morceaux, ou pilées, *ana* ℥ iij. racines d'*althæa*, ℥ j. ß. Coulez la décoction, & ajoutez céruse en poudre, ℥ iij. tuthie préparée, ℥ ß. Faites cuire le mélange en consistence d'emplâtre, l'agitant continuellement avec une spatule; ensuite faites-y fondre cire ℥ iij. & le tout hors du feu, mêlez-y baume du Perou noir, ʒ ij.

On trouve dans les Auteurs diverses recettes de cataplasmes & d'emplâtres propres à résoudre les engorgemens scrophuleux; mais je proposerai seulement celles dont j'ai le plus de connoissance, & je les rangerai suivant leur activité & leurs forces.

Galien conseille le cataplasme de farine de lupin cuite dans l'oximel ; il est fort doux.

Laurentius approuve fort l'huile de crapeau mêlée avec le diachylon, & réduit en forme de cérat, pour en appliquer sur les tumeurs dont il s'agit, ouvertes, ou non ouvertes.

Langius décrit l'huile suivante, qu'il vante beaucoup pour résoudre les Ecrouelles.

℞. Huile des Philosophes, ℔ ß. encens, mastich. gomm. Arab. térébenthine, *ana* ℥ iij. mêlez, distillez à l'alembic ; ajoutez un peu de sel de cendres de *cerrus* *, & distillez une seconde fois.

Roger propose l'emplâtre fait avec les racines de fougere, asphodèle & hyebles, Q. V. cuites dans du vin, & écrasées au mortier, auxquelles on ajoute un peu de soufre, & de cire, Q. S.

Guillaume de Salicet a laissé celui-ci.

℞. Litarge, ℥ ij huile commune, ℥ v. mucilages de fenugrec, & graine de lin, *ana* ℥ iv. mucilage d'*althæa*, ℥ ij. Le tout bouilli à petit feu, & à consistence d'emplâtre ; ajoutez sur la fin poudre d'iris. ℥ ij.

L'Emplâtre décrit dans la Pharmacopée de *Quincy*, peut encore ici trouver sa place.

Laurent Brunnink exalte l'Emplâtre qui suit, sur quelque partie que soient situées les tumeurs scrophuleuses.

℞. Diachylon, ℥ iv. poudre de racine d'iris, ℥ j. mucilage d'*althæa*, ℥ j. fiente de pigeon desséchée, ℥ ß. huile d'iris, Q. S.

Il recommande, lorsqu'on levera l'emplâtre pour en

* Le *Cerrus* est un arbre assez haut qui porte des glands, & qui est décrit par Pline. *L.* 16. *cap.* 5. & 6.

appliquer un autre, de fomenter la partie avec une éponge trempée dans la décoction suivante.

℞. Ecorce de saule, racine d'ortie, *ana* ℥ ß. graine de lin, ℥ j. Faites une décoction avec l'eau des forgerons, & le vin blanc, *ana* ℔ j. jusqu'à la consomption du tiers.

La Lessive de cendres de sarment, pourroit suppléer à cette décoction.

De tous les cataplasmes décrits jusqu'ici, celui que propose *Oribase*, est le plus agissant, il convient par conséquent pour les tumeurs mollasses qui occupent des parties qui ne sont pas des plus sensibles.

℞. Fientes de pigeon, de bœuf, de chèvre, d'oye, *ana* ℥ ij. farines d'orge, de lupin, de lolius, *ana* ℥ ij. de graine de lin, de fénugrec, *ana* ℥ ij. gommes, ammoniac, bdellium, galbanum, dissoutes dans le vinaigre, *ana* ℥ v. miel ℥ iij. graisse de porc, Q. S.

Les emplâtres de ciguë, de bayes de laurier, diabotanum, seuls ou mélangés, ont à peu près la même activité que le cataplasme précédent, mais nous n'en avons pas de plus forts que ceux de *ranis* ou *de Vigo cum mercurio*, aussi les mêle-t-on souvent avec les emplâtres diachylon, de mucilage divin, &c. selon l'indication, pour en adoucir l'activité; car si on les applique seuls, sur-tout sur des parties délicates, ils causent quelquefois un prurit & une inflammation qui provoque la suppuration. J'ai vû arriver ces prurits sur des tumeurs, dont je désespérois en quelque sorte la résolution, & qui à la suite de cette inflammation superficielle, ont pris assez promptement cette voie pour se terminer, mais cette issue est rare, sur-tout à l'égard des tumeurs glanduleuses.

Enfin, lorsque les engorgemens commencent à dimi-

nuer & à disparoître, on emploie les emplâtres mêmes les plus agissans, à moins que la partie n'ait conservé une sensibilité; ce qui a communément lieu à l'égard des jointures, qui souvent demeurent quelque-tems dans un état de roideur qui nous détermine à user, quoique sur les fins, des cataplasmes, des fomentations, des douches, &c. Du reste, je ne parle plus des apéritifs, des fondans, des purgatifs qui doivent être pris intérieurement pour accélérer une terminaison aussi heureuse.

Je n'ai quant à présent envisagé que la résolution des tumeurs que nous nous proposons de dissiper & de détruire; mais tous les résolutifs peuvent être impuissans & infructueux, & nous pouvons reconnoitre à des signes décisifs & assurés que ces mêmes tumeurs se disposent à suppurer: or il est question d'aider cette opération, & pour cet effet, on ne doit perdre de vûe ni les maximes que j'ai établies en admettant & en distinguant plusieurs sortes de suppurations, ni les principes que j'ai avancé en expliquant les effets des maturatifs & des suppurans.

Il est des tumeurs scrophuleuses, qui peu de tems après leur naissance, s'échauffent, s'enflamment, & qui en s'aprêtant à suppurer, sont accompagnées de tous les symptômes d'un véritable phlegmon; les maturatifs que le Praticien adopte en ce cas, sont des plus doux; le cataplasme de *mica panis* alors sera parfaitement indiqué, principalement si la tumeur a son siége dans quelque lieu sensible & délicat, en en oignant le centre avec de l'onguent suppuratif; & si cet abscès scrophuleux inflammatoire a attaqué des corps glanduleux, on pourra mêler ce cataplasme avec le cataplasme émollient, ou bien se servir du cataplasme émollient seul, dont les plantes auront bouilli dans l'hydromel; le tout toujours conséquemment au degré d'inflammation, & observant en même-tems de faire le liniment avec l'onguent suppuratif.

Les tumeurs qui arrivent près des parties glanduleuses, charnues ou membraneuses, se déterminent pour

l'ordinaire lentement à ſuppurer; elles parviennent même aſſez ſouvent à leur dernier période, ſans faire changer, pour ainſi dire, de couleur à la peau, elles préſentent toujours un peu de dureté; elles forment une collection aſſez uniforme, & ſont dès-lors dans le cas de la ſeconde eſpèce de ſuppuration. Or les maturatifs & les émolliens ſimples, ſeroient inſuffiſans pour aider à la collection du pus, & il eſt néceſſaire de recourir à d'autres cataplaſmes ſuppurans, ou à d'autres emplâtres plus agiſſans.

℞. Oignons communs & oignons de lis blanc, cuits ſous la cendre, *ana* ℥ iij. feuilles d'oſeille m. iij. Faites-les cuire dans une S. Q. d'hydromel: pilez bien le marc, & y mêlez de l'onguent baſilicum & de vieux levain, *ana* ℥ ij.

Peccetius conſeille celui-ci:

℞. Farines de féves, d'orge, *ana* ʒ x. racines de régliſſe, d'*althæa*, poix *ana* ℥ v. cire blanche, graiſſe d'oye *ana* ʒ x. Faites-en un cataplaſme avec de vieille huile, & de l'urine d'un jeune enfant, Q. S.

Il faut avouer que les emplâtres maturatifs conviendroient mieux dans ces cas, où il n'y a point de chaleur, & où l'on eſt contraint de continuer ces applications long-tems avant que la ſuppuration ſoit à ſon dernier terme.

Les emplâtres de melilot, diachylon ſimple ou composé, avec les gommes, renouvelles tous les quatre ou cinq jours, rempliront notre intention ſur ce point, ainſi que les emplâtres décrits par *Paul* & *Chaumette*.

Toutes ces formules de ſuppuratifs pourront être utiles pour les tumeurs qui ſont l'objet de la troiſième eſpèce de ſuppuration, avec cette attention néanmoins de donner la préférence aux cataplaſmes, ſur-tout dans les commencemens, attendu les duretés quelquefois

inflammatoires dont cette espèce de suppuration irrégulière est accompagnée ; on continuera même plus long-tems ces sortes d'émolliens, si ces tumeurs affligent des parties sensibles, que si elles attaquent des parties glanduleuses, charnues, &c. Dans celles-ci en effet, on craint moins de fatiguer par l'usage des maturatifs irritans la partie malade, d'enfler & d étendre l'abscès sur les parties voisines ; & l'on use avec moins de circonspection des emplâtres maturatifs, qui agissant en qualité d'emplastiques, achèvent la coction de l'humeur arrêtée dans ces glandes, & en facilitent la collection.

Ensuite de l'emploi plus ou moins long des différens peptiques, les tumeurs scrophuleuses parviennent enfin à une maturité, & forment un abscès dont les signes s'annoncent différemment, selon leur nature & l'espèce de suppuration qui s'est établie. La diminution de la douleur, de la chaleur, & le changement de la couleur de la peau, nous apprennent dans les tumeurs scrophuleuses inflammatoires, que la collection de la matière est faite ; mais ces signes ne nous éclairent point dans celles où la suppuration est lente, & où l'inflammation est peu apparente ; la fluctuation dont il est plus ou moins difficile de s'assurer suivant la profondeur de la tumeur, nous garantit seule alors l'existence de l'abscès.

Supposons-le néanmoins reconnu, il s'agit de nous déterminer sur l'ouverture que nous en devons faire plutôt ou plus tard, & sur la maniere d'y procéder.

Pour nous décider sur le tems, nous devons considérer l'espèce de suppuration par laquelle la tumeur s'est terminée. Si elle a formé un foyer égal ; si sa baze est sans dureté, ainsi qu'on le voit ordinairement dans la premiere espèce de suppuration que j'ai admise, & même souvent dans la seconde ; rien n'oblige alors d'attendre, comme dans la troisième espèce de suppuration, qui forme le plus fréquemment des collections dispersées, accompagnées, il est vrai, de peu d'inflammation,

tion, mais de dureté & d'engorgemens qui nous invitent à retarder l'ouverture, & à laisser séjourner le pus qui dès-lors est envisagé comme un parfait maturatif capable de délayer, de fondre les matières visqueuses, d'agir sur le tissu des parties où il est renfermé, de détruire les brides & les cloisons qui séparent les différens foyers. Il faut cependant prendre garde que la partie où séjourne ce pus, permette ce retardement.

A l'égard du choix de l'incision ou des caustiques, que l'on se rappelle ce que j'en ai dit, & l'on prendra le parti d'ouvrir avec l'instrument, les tumeurs qui se seront terminées par la suppuration phlegmoneuse, & même celles qui seront froides & indolentes, pourvû qu'elles soient sans dureté, qu'elles ayent un foyer égal, & que le malade ne craigne pas les approches du fer. Quant aux engorgemens scrophuleux susceptibles de la troisième espèce de suppuration, c'est-à-dire, qui nous offrent une matière à digérer, & des duretés de toute espèce à détruire, nous préférons les caustiques.

Les ouvertures par incision sollicitent notre attention relativement à la situation plus ou moins profonde de l'abscès, aux parties qu'il avoisine, & à l'étendue qu'il occupe ; & ces diverses considérations supposent dans le Chirurgien des lumières anatomiques, & une manière méthodique d'opérer. L'incision n'a rien de bien dangereux, lorsque l'abscès est superficiel, ou lorsqu'il fait une saillie considérable qui fait présumer un vuide dans lequel on peut pénétrer ; mais si l'abscès est profond & entouré de tendons & de vaisseaux de toute espèce, outre que l'on a une peine infinie à s'assurer de l'existence du foyer, n'y a-t-il pas un danger éminent de donner atteinte à ces parties ? Quoiqu'il en soit, l'inspection inspire le véritable Praticien, & le guide dans le choix de la lancette ou du bistouri. S'agira-t-il donc d'un petit abscès, il fera avec le premier de ces instrumens une ouverture allongée, toujours autant qu'il le pourra à la partie déclive, & cette ouverture sera suffi-

ſante pour mettre le fond à découvert; lorſque l'abſcès eſt grand, outre l'ouverture pratiquée avec la lancette, on achevera de dilater avec les ciſeaux, ou pour exciter moins de douleur, on ouvrira la tumeur avec le biſtouri; & ſi le tégument qui recouvre l'abſcès, n'eſt pas mince & ruiné, on ſe contentera d'une ouverture dans toute la longueur, car il faut néceſſairement qu'elle ſoit ample pour n'être pas obligé dans la ſuite d'en venir à de nouvelles inciſions; que ſi au contraire, la peau n'a pas beaucoup d'épaiſſeur, ſi elle eſt rongée & changée de couleur, on emportera du premier coup avec le biſtouri, un morceau du ſommet de la tumeur en rond ou en ovale, & l'on découvrira ainſi une grande étendue de l'abſcès que l'on panſera par ce moyen juſqu'au fond, & qui ſe déchargera du pus plus aiſément.

Dans le premier panſement, on emploie communément la charpie ſéche, on en fait des bourdonnets d'une groſſeur proportionnée, on en garnit mollement le fond, & ſans les trop ſerrer les uns contre les autres, ſur-tout dans les abſcès inflammatoires; on attache le premier de ces bourdonnets avec un fil; lorſque l'abſcès eſt profond, on l'introduit avec délicateſſe & avec légéreté, le plus avant qu'il eſt poſſible; ces mêmes bourdonnets ne doivent pas être regardés comme des dilatans, mais plutôt comme des abſorbans, car ils ſe chargent des matières retenues, & excluent l'air qui pourroit accélérer la dépravation de l'humeur ſuppurée; enfin on recouvre la plaie avec des plumaceaux & quelques compreſſes, & on aſſujettit le tout avec un bandage convenable.

On laiſſe ordinairement ce premier appareil l'eſpace de vingt-quatre heures; quelquefois moins, lorſque la ſuppuration eſt abondante, & plus long-tems, lorſqu'il y a eu quelque hémorragie: on diſpoſe enſuite pour le ſecond panſement, pluſieurs bourdonnets mollets & des plumaceaux, que l'on couvre d'un digeſtif, parce que la ſuppuration doit être accélérée, ſoit pour faire tom-

ber en fonte le reste du kiste que l'action du pus n'a pas détruit, soit pour dissiper quelques duretés qui s'y rencontrent assez souvent. On peut même après quelques jours de pansemens garnir les bourdonnets d'un onguent brun fait avec alun calciné & précipité rouge, *ana* ʒ j. suppuratif, ℥ j. le tout mêlé pour un onguent. On en fait encore un autre de même en mêlant une quatrième partie de pierre à cautère dissoute ou pulvérisée avec une partie d'onguent basilicum; on augmente ou l'on diminue néanmoins la quantité de la pierre à cautère, suivant la force que l'on veut donner à l'onguent brun, qui sert non-seulement à détruire le kiste, lorsqu'il en reste, mais encore les brides & les chairs de mauvaise qualité; enfin de quelque onguent que l'on se serve pour enduire les bourdonnets que l'on introduit, on recouvre les bords de l'ulcère avec un plumaceau chargé de digestif. S'il s'agit de parties glanduleuses, on applique pardessus ces plumaceaux, des compresses séches; dans le cas où l'abscès en occuperoit d'autres, & où la suppuration seroit d'ailleurs copieuse, on les trempera dans une décoction vulnéraire faite avec la racine d'aristoloche ronde, les feuilles de *scordium*, d'aigremoine, & les fleurs d'*hypericum*; & après avoir exprimé ces compresses, on les appliquera, & on les soutiendra par le moyen d'un bandage.

Ces pansemens réguliers seront faits une ou deux fois chaque jour, selon l'abondance de la matière suppurée, & on examinera scrupuleusement autant dans les abscès qui auront eu leur siége dans des corps glanduleux, que dans ceux qui se seront établis sur des parties charnues & membraneuses, s'il ne se forme point de clapiers; car ils pénètrent quelquefois si avant, lorsqu'on n'y fait pas attention, que l'on n'est plus à tems de découvrir le fond de ces sinus pour y remédier. Il n'arrive que trop fréquemment en effet, que ces ulcères sinueux forment des routes dangereuses, malgré les bandages expulsifs, les injections, & les autres précautions que l'on prend,

pour prévenir & pour arrêter les progrès d'une matière âcre qui se fait jour à travers les tendons, les membranes, & qui pénètre jusqu'aux os dans lesquels elle cause des caries que souvent on ne peut détruire, soit par rapport à la substance spongieuse de ces mêmes os, soit par rapport aux parties qui les environnent. Ces accidens se manifestent aux os des jointures, à ceux du métatarse, du métacarpe, aux côtes, aux vertèbres, dont les parties ne peuvent se découvrir, & qui résistent à tous les remèdes.

Décrire toutes les ressources que l'on doit mettre en usage conséquemment à tous les différens cas que présentent les différentes espèces de fistules, ce seroit s'engager dans un trop grand détail. Je ne dois ici envisager que celles que l'on peut entreprendre avec quelque espoir de succès; telles sont celles des parties glanduleuses, celles des parties charnues, comme le gras de la jambe, le bras, l'avant-bras, la circonférence de la poitrine ou de la tête, & dont les sinuosités n'ont pas frayé des routes que l'on ne peut suivre.

Après en avoir reconnu la qualité & les détours, on jugera si la dilatation pourra en opérer la guérison; alors on introduira, suivant leurs directions, une sonde canelée qui servira comme de guide & de soutien aux ciseaux ou au bistouri, & on coupera exactement jusques au fond la peau qui recouvre les différens sinus, on emportera en même-tems les callosités qui pourront exister de part & d'autre, on remplira tous les vuides avec la charpie séche, & dans les autres pansemens, on employera un digestif doux, légèrement suppurant; on est même quelquefois obligé après quelque tems de recourir à l'onguent brun plus ou moins animé, selon la sensibilité de la partie & le besoin de ronger & de consumer des callosités & des chairs superflues.

La fistule peut être accompagnée de carie; or si par la dilatation l'os carié a été découvert, on en tentera l'exfoliation par la voie des remèdes exfoliatifs, ou par

celle du cautère actuel, si nulle circonstance n'y répugne; mais on attendra avec patience cette exfoliation, en s'opposant constamment à la germination des mauvaises chairs, c'est-à-dire, en saupoudrant le fond & les bords de l'ulcère avec les poudres de précipité, d'alun brûlé, ou en les touchant légèrement avec la pierre à cautère; car ces bords, de même que les chairs superflues du fond, peuvent gêner la sortie de la portion osseuse qui doit être séparée.

Les sinus pénètrent-ils sous des parties délicates qu'il seroit dangereux d'endommager par l'incision, on tentera de dilater leurs entrées par les cathérétiques ou escharrotiques, tels que le précipité, l'alun calciné, un petit morceau de pierre à cautère, les trochisques *de minio*, &c. Ces remèdes ouvriront insensiblement une voie, & nous donneront la liberté de porter dans le fond les mondificatifs de différentes classes, les suppurans, ou même les cathérétiques, tels que l'onguent brun, le baume verd, l'ægyptiac, &c. & si l'on a le bonheur de consumer & de faire suppurer parfaitement ces callosités, de mondifier le fond de ces fistules, & de le voir remplir de chairs fermes, serrées, grenuës & vermeilles, on ne s'occupera plus que du soin de procurer la cicatrice, on se tiendra toujours en garde contre les fungosités, & l'on continuera sur la fin les pansemens avec la charpie séche, que l'on couvrira d'un emplâtre divin, de diapalme; ou bien du cérat de Galien, du pompholix, suivant la délicatesse de la partie.

A l'égard des tumeurs qui se terminent par la troisième espèce de suppuration, il faut procéder à leur ouverture avec la pierre à cautère.

La force de ce caustique décide du plus ou moins de tems que nous devons le laisser sur la partie, ainsi que la délicatesse du Sujet, la profondeur & le volume de la tumeur, la consistance de la peau, & les organes ou les parties qui avoisinent l'abscès.

Nous ne devons en tenter l'ouverture que lorsque la

collection du pus eſt ſenſible; encore dans les tumeurs glanduleuſes peut-on laiſſer ſéjourner la matière purulente, qui fond & qui diſſout mieux qu'aucun autre agent les humeurs viſqueuſes qui occaſionnent les duretés & la lenteur de la ſuppuration : il eſt même des circonſtances où l'on peut attendre que le pus ſe ſoit frayé lui-même une iſſue ; ce retardement eſt avantageux lorſque ces glandes forment un corps rénitent, pourvû que la tumeur ſoit ſituée près des parties auxquelles le ſéjour du pus ne puiſſe porter aucun dommage. Enfin, que l'on ait pris le parti d'ouvrir la tumeur, ou qu'on l'ait laiſſé ouvrir d'elle-même, on n'appliquera pas moins la pierre à cautère, dans le premier cas, pour donner iſſue à la matière; & dans le ſecond, pour détruire les duretés qui pourront exiſter dans la baſe.

Ayons pour cet effet un emplâtre agglutinatif de figure & de grandeur convenable, ouvert dans le milieu proportionnément au volume de la tumeur ou à l'étendue que nous voudrons donner à l'eſcarre ; appliquons-le ſur l'endroit que nous voulons ouvrir en le mouillant avec de la ſalive; plaçons dans l'ouverture de cet emplâtre une ou pluſieurs pierres plus ou moins groſſes & plus ou moins diſtantes les unes des autres; couvrons-les avec de la charpie ſéche, qui les aſſujétira & qui abſorbera l'humidité, qui quelquefois s'écarte & ſe gliſſe au-deſſous de l'emplâtre fenêtré, & plaçons, pour prévenir un pareil inconvénient & pour borner les progrès de ce cauſtique autour de l'ouverture de l'emplâtre, ſurtout à la partie déclive, pluſieurs petits morceaux de linge ou d'emplâtre repliés, & de diverſes figures; recouvrons le tout d'un grand emplâtre & d'une compreſſe que nous contiendrons par un bandage.

Ce pyrotique ayant agi plus ou moins long-tems, deux, quatre, ou ſix heures; levons l'appareil, faiſons avec un biſtouri des ſcarifications ſur l'eſcarre, ou perçons d'abord le milieu de cette eſcarre, qui ſe trouve rempli d'un liquide noirâtre; paſſons la pointe du biſtouri ou

des ciseaux par l'ouverture qui doit donner issue à la matiere, & ayant pénétré dans l'abscès, coupons autant qu'il sera possible cette croûte noirâtre, qui est très-dure; appliquons par dessus des plumaceaux chargés d'un onguent digestif suppurant, capable de ramollir & de faire séparer l'escarre. Lorsqu'elle sera tombée, nous découvrirons des corps durs ou glanduleux, qui quelquefois paroissent être détachés les uns des autres; alors comme nous ne pourrions sans quelque danger nous servir pour les consumer de la pierre à cautère, parce que l'humidité des chairs étendroit trop son action, qui porteroit quelque atteinte aux parties voisines; nous préférerons l'usage des trochisques *de minio*.

Nous larderons avec ces trochisques les corps glanduleux dans leur centre, ou nous les mettrons dans les interstices de ces glandes, observant de ne les point placer à la circonférence, si nous redoutons l'inflammation des parties voisines.

Dans le cas où la tumeur est dure, & n'a pas de disposition à suppurer, les trochisques caustiques que je vais décrire, ont beaucoup plus de succès, car ils produisent sur les chairs un effet plus léger, mais presque semblable à celui de la pierre à cautère.

℞. Cendres clavelées, & chaux vive, *ana* ʒ ij. encens mâle, & sublimé corrosif, *ana* ʒ vj. eau de roses S. Q. On mêle les poudres, on verse peu à peu l'eau de roses pour donner une consistence de pâte; on fait des trochisques que l'on laisse sécher.

Pour éviter la douleur que quelquefois ils procurent, on y ajoute de l'opium desséché sur une lame de fer & mis en poudre, à la dose de demi-once sur une once de sublimé corrosif; & cette addition forme ce que nous appellons des trochisques septiques.

Quels que soient ceux que nous employerons, nous n'en appliquerons pas quantité dans le même tems, de

peur d'attirer une inflammation qui s'étendroit dans le voiſinage, & qui augmente quelquefois le volume de la tumeur. Nous laiſſerons ces trochiſques juſques à ce qu'ils tombent avec l'eſcarre qu'ils auront formée; & comme les ulcères de ces parties glanduleuſes ſont très-ſujets à produire de mauvaiſes chairs, nous employerons plus communément l'onguent brun dans les panſemens. Il eſt néanmoins à propos que les plumaceaux couverts de cet onguent, ne touchent pas les bords de l'ulcère, ou que l'on mette de cet onguent brun ſeulement dans le centre de ces plumaceaux couverts d'un digeſtif ſuppurant; car lorſque les bords d'un ulcère n'exigent pas une ſuppuration, ces corroſifs long-tems appliqués criſpent & deſſéchent les petits vaiſſeaux de ces bords qui en deviennent durs, & la cicatrice difforme; mais s'ils ſont naturellement durs & calleux, on les détruit par l'attouchement d'un eſcarrotique, tel que la pierre à cautère, qui préſentée avec ménagement, produit une légère eſcarre & une douce ſuppuration. Enfin, on réitère ces attouchemens & l'application des trochiſques juſques à ce que les duretés du centre & des bords de l'ulcère ſoient détruites; après quoi on rejette tout corroſif, on procède aux panſemens, ainſi que je l'ai dit, en ſe ſervant ſeulement & par intervalles de légers conſomptifs propres à morigéner les chairs baveuſes & fongueuſes qui pourroient s'oppoſer à la cicatrice. On opère de même pour ce qui concerne l'application de la pierre à cautère ſur les tumeurs ſcrophuleuſes qui occupent d'autres parties que les glandes, & on ſe comporte avec le ménagement & les réſerves qui conviennent.

Il arrive aſſez ſouvent, que le premier moyen qui eſt de réſoudre la tumeur, a été tenté ſans ſuccès, & que l'on n'a pas mis le ſecond en uſage; cette tumeur ne montrant aucune marque de ſuppuration, paroiſſant au contraire plus diſpoſée à ſe terminer par induration, à s'accroître, & à acquérir un caractère pernicieux; la ſeule reſſource qui nous reſte alors, eſt dans le troiſième moyen

moyen proposé par *Galien*, *Excidere*, c'est-à-dire, que nous devons en faire l'extirpation.

Avant de former cette entreprise, nous considérerons l'état du malade, la nature de la tumeur, son volume, sa mobilité, sa situation.

L'état du malade doit être tel, qu'il ait assez de force & de courage pour supporter l'opération, & qu'il ne soit pas atteint d'une cacochymie déclarée, ou de quelque maladie capitale, comme de bouffissure, de phtisie, d'obstructions dans le bas-ventre, &c. car dans les uns & dans les autres cas, on ne pourroit raisonnablement espérer de conduire la plaie à une heureuse guérison.

A l'égard de la nature de la tumeur, quelques Praticiens n'en tentent point l'extirpation, si elle a quelque disposition carcinomateuse; mais si elle est seule, le Chirurgien peut s'y livrer en faisant son prognostic sur les suites douteuses qu'elle peut avoir; car il vaut mieux se déterminer dans le commencement, pour l'opération qui est l'unique remède que nous ayons, que de laisser passer la tumeur à un degré cancéreux qui nous ôteroit tout espoir. Elle ne sera point pratiquable, si cette tumeur occupe quelque jointure; ou si attaquant les glandes, elle est suivie de plusieurs autres engorgemens de la même espèce; car il seroit superflu, par exemple; de faire l'extirpation d'une tumeur sous l'aisselle droite, s'il s'en trouve une pareille sous l'aisselle gauche ou aux parotides, attendu que ces tumeurs multipliées décèlent un vice dans la masse qui ne nous permet aucune espérance de succès.

La répugnance du malade, l'indécision où nous sommes long-tems nous-mêmes sur le parti que nous avons à prendre, laissent quelquefois à la tumeur le tems d'accroître si considérablement, qu'elle remplit totalement l'endroit qu'elle occupe, & semble communiquer intimément avec les parties voisines; alors le défaut de mobilité de la tumeur, qui est une condition essentielle

pour le succès de l'extirpation, rend l'opération très-difficile, & souvent impratiquable, sur-tout si sa situation est telle qu'on ne puisse porter l'instrument sans courir le risque d'offenser quelques parties principales. *Hildanus* dit avoir emporté des glandes skirreuses sous l'aisselle & aux parotides, quoique profondes & très-voisines des artères axillaires & carotides; M. *Palfin* dit avoir fait avec succès cette opération aux parotides, MM. *Petit* & *Garengeot* regardent toutes les tumeurs enkistées, comme extirpables, à moins qu'elles ne soient parvenues à un certain point où tout est désespéré, & ils envisagent comme un foible empêchement les prétendues adhérences; ainsi sur la foi de ces observations on peut se déterminer, mais néanmoins avec toute la prudence & le discernement qui distingue l'habile Praticien. Pour cela nous commencerons à préparer le malade par les remèdes généraux; nous passerons même à l'usage des délayans, des apéritifs, des fondans, des purgatifs, &c. si cela n'a pas encore été fait. Cette administration sera continuée pendant un mois ou deux; enfin l'opération décidée, nous nous déterminerons sur celle des deux méthodes que nous pouvons mettre en pratique. Dans la premiere on disséque les tégumens, & on met la tumeur à découvert pour l'extirper; dans la seconde on emporte la tumeur avec les tégumens.

Son état fixe notre choix. Est-elle petite, je ferai simplement une incision longitudinale, & en pinçant les bords de la peau avec des pincettes à disséquer, je détacherai la tumeur avec un scalpel; est-elle plus grosse & à découvert, comme aux parties latérales du col, au dos, à la tête, &c. je leverai un morceau de la peau en ovale de la même longueur de la tumeur, & environ de la moitié de sa largeur; j'acheverai ensuite de la découvrir entièrement par le moyen des pincettes & du scalpel; je la dégagerai de toutes les parties qui l'avoisinent en la faisant soulever par un aide, ou la soulevant moi-

même avec une errhine, cette manœuvre facilite beaucoup la section de toutes les attaches intimes qu'elle pourroit avoir contractée. Cette maniere d'opérer pare à la difformité, mais elle ne peut pas se pratiquer dans tous les endroits du corps, comme sous la mâchoire, à l'aine, sous l'aisselle, où l'on est obligé de faire des incisions cruciales ou en T pour dégager & pour extirper plus facilement les glandes engorgées qui s'y trouvent. Mais de quelque maniere que j'aie fait l'incision à la peau; si en séparant les tégumens de la tumeur, j'ai donné atteinte au kiste qui se vuide de la matière qu'il contenoit, pour peu que cette matière ait de liquidité, comme par exemple dans l'athérome; alors avec le secours de l'errhine, je sépare aussi légérement qu'il m'est possible ce kiste, & je l'emporte, ce qui n'est pas aisé à exécuter, mais qui est moins douloureux & plus sûr que les escharrotiques, auxquels on est quelquefois contraint de recourir; car il est essentiel de détruire entièrement ce sac qui favoriseroit la formation d'une nouvelle tumeur. Est-il au surplus beaucoup de peau de reste après cette extirpation; j'en coupe proportionnément à la configuration & au mouvement de la partie, & je fais un bandage capable de procurer seul dans certains cas la reunion; ou bien je fais, si j'en conçois le besoin, des points de suture, après avoir ajusté les lambeaux que je maintiens par le même bandage.

La seconde maniere d'opérer consiste à emporter la tumeur avec les tégumens; elle est convenable dans les cas où cette tumeur est d'un volume considérable, dans le cas où la baze en est étroite, & dans celui où elle adhére avec la peau, qui d'ailleurs est fort mince ou ruinée par quelque suppuration.

Pour cet effet, je fais avec le bistouri une section par les côtés ou par la baze, & j'emporte cette tumeur en ménageant les parties voisines; il en résulte sur-tout dans celles qui sont d'un gros volume, une plaie considérable

qui exposée à l'air peut faire craindre, lorsque la suppuration sera établie, une résorbtion capable d'infecter la masse : quelquefois l'on ouvre quelque artériole pendant l'opération, on fait mettre alors le doigt d'un Aide sur la route du vaisseau ouvert ou bien sur son orifice, jusqu'à ce que l'on ait fini, après quoi l'on arrête le sang. Si l'artère n'est pas considérable, l'on applique dessus quelques petits tampons de charpie séche, ou trempée dans de l'eau de *Rabel* ou dans l'eau stiptique ; on en aide l'effet par une compression modérée ; on peut aussi employer le bouton de vitriol. Mais si tous ces moyens sont insuffisans, ou si la sensibilité de la partie ne permet pas de les mettre en usage, on a recours à la ligature. L'astringent découvert par M. *Brossard*, & qui a mérité l'approbation des plus célèbres Chirurgiens du Royaume, sera encore d'une grande utilité, les épreuves que j'en ai faites dans quelques cas, à dire vrai assez simples, m'ont montré son efficacité. J'avois employé ci-devant les cendres de l'amadou ordinaire dans plusieurs hémorragies, j'en saupoudrois les plumaceaux ou les tampons que j'appliquois sur l'ouverture des artérioles qui donnoient du sang, soit après l'amputation des mammelles, soit après l'extirpation des glandes skirreuses de dessous l'aisselle, des parotides, &c. & j'en ai vû des effets merveilleux.

Quelque méthode enfin que j'aie employé pour l'extirpation dont il s'agit, si l'absence de la tumeur fait un vuide considérable, je le garnis mollement avec des bourdonnets de charpie séche. Ce vuide n'est-il pas profond ? ai-je rapproché les lambeaux ainsi que je viens de le dire ? j'applique des plumaceaux secs, je panse dans la suite la plaie avec un digestif, dont je couvre les bourdonnets ou les plumaceaux ; je me conduis dans le reste du traitement de la maniere que je l'ai fait à l'égard de l'ouverture de l'abscès, & de la cure des fistules.

Il eſt indiſpenſable de dire un mot ſur la cure externe que peuvent nous ſuggérer l'induration, la déliteſcence, & la mortification des tumeurs ſcrophuleuſes ; j'ai décrit les topiques convenables à la premiere de ces terminaiſons, en parlant des moyens que l'on emploie lorſqu'on veut tenter méthodiquement la réſolution de ces tumeurs, & je mets l'opération que je viens de détailler au rang des reſſources qui nous reſtent, lorſque toutes les autres y ont été employées ſans fruit.

La déliteſcence n'exige, ainſi que je l'ai dit ailleurs, que des médicamens intérieurs qui préviennent les ſuites funeſtes qui pourroient l'accompagner, & n'a beſoin d'aucune application.

Quant à la mortification, j'ai démontré les cauſes d'une pareille terminaiſon dans les tumeurs ſcrophuleuſes ; j'ai annoncé de quel œil elle doit être enviſagée par rapport aux diverſes complications qui l'accompagnent, & qui demandent des remèdes différens de ceux que l'on emploie pour dompter le virus ſcrophuleux ; le détail que je pourrois en faire n'eſt pas de mon ſujet ; je me renferme conſéquemment dans le rapport que cette terminaiſon peut avoir avec l'objet qui m'eſt offert, & je dirai ſuccinctement que de quelque cauſe que provienne la mortification, la méthode pour en arrêter le progrès, eſt à peu-près la même. Je fais des ſcarifications juſques au vif, ſelon la profondeur de la pourriture, & la partie où elle arrive ; j'applique ſur cette eſcarre des plumaceaux chargés d'un digeſtif animé auquel j'ajoute le ſtyrax ; je trempe ces plumaceaux & les compreſſes dans des liqueurs ſpiritueuſes, dont l'activité doit être néanmoins émouſſée dans de certains cas par une décoction émolliente. Dans des parties glanduleuſes, le digeſtif ſeul ſuffit le plus ſouvent pour faire cerner la pourriture, laquelle étant ſéparée laiſſe un ulcère, que je panſe & que je conduis à cicatrice plus ou moins aiſément, ſuivant la cauſe qui a produit

la mortification ; car si cette cause subsiste, l'effet est toujours disposé à se montrer de nouveau.

Mais tous nos efforts ne nous conduisent souvent à rien ; souvent aussi la situation & la nature du mal, l'état déplorable du malade, le privent de nos secours & de nos soins ; des tumeurs conservent leur dureté manifeste sans être ouvertes, ou elles se terminent par suppuration, & sont suivies de fistules incurables, accompagnées de caries, de suppurations dans les jointures, dans les tendons, dans les parties membraneuses, dans les parties charnues & glanduleuses, & acquièrent un caractère cancéreux. Or que devons-nous faire dans ces circonstances affreuses, si ce n'est pallier la maladie par les remèdes intérieurs, & en arrêter le progrès extérieurement par les topiques, qui peuvent ramollir, appaiser la douleur, exciter ou entretenir une douce suppuration. Pour ramollir, nous tiendrons continuellement sur la tumeur un emplâtre de mucilage, de blanc de baleine, ou d'un mêlange de l'un & de l'autre ; s'il est des fistules suppurantes, nous appliquerons des emplâtres de diapalme divin, de l'onguent de la mere, ou autres semblables : s'il survient quelque inflammation à ces fistules, nous mettrons sur leurs ouvertures un digestif doux, ou de l'onguent simple de basilic, nous en couvrirons un plumaceau, & par dessus le tout, nous placerons des compresses trempées dans une décoction émolliente & anodyne ; ou bien un cataplasme de *mica panis*. Si l'ulcère a un caractère cancéreux, nous employerons les onguens les plus doux, tels que le *nutritum* ; ceux qui sont faits avec le blanc de baleine & l'huile d'amandes douces, ou nous appliquerons des plumaceaux trempés dans les eaux de plantain, de roses, de frai de grenouilles, &c. Si enfin il est nécessaire de consumer & de détruire quelques chairs superflues qui troublent la suppuration, nous nous servirons des cathérétiques doux, tels que la poudre d'alun calciné, celle d'ocre, de sa-

bine, de borax, d'iris de Florence, &c. que nous incorporerons avec l'onguent basilic ou le digestif doux. C'est ainsi que travaillant également dans l'intérieur, nous appaiserons des accidens qui causent des symptômes dont les suites ne sont que trop funestes, & que dans l'impuissance où nous serons d'attaquer la source même du mal, nous préviendrons les reflux dangereux que pourroient occasionner l'intempérance & le mauvais traitement, & nous procurerons du moins au malade des momens de calme & de tranquillité.

MÉMOIRE
SUR
LE SUJET PROPOSÉ
Par l'Académie Royale de Chirurgie.

POUR LE PRIX DE 1752.
SUR LES TUMEURS SCROPHULEUSES.

Par M. GOURSAUD.

POUR remplir les vûes de l'ACADÉMIE, sur les Tumeurs ſcrophuleuſes, il faudroit par de longues expériences & de longues réflexions, pouvoir dévoiler la nature du vice qui produit ces maladies. De grands Maîtres ont donné des ouvrages, qui ont diſſipé quelques nuages ſur cette matière ; cependant ils nous ont laiſſé à déſirer des choſes de dificile accès pour un Elève ; je ne puis donc me flatter que mon ouvrage approche de ce degré de juſteſſe qui enlève les ſuffrages, & je crains qu'il me reſte le regret de n'être pas parvenu au point de perfection que je m'étois propoſé d'atteindre.

Caractère des Tumeurs ſcrophuleuſes.

Les Ecrouelles, ou Scrophules, appellées vulgairement, humeurs froides, & en Latin *Strumæ*, *ſcrophulæ*, ſont des tumeurs dures, preſque ſkirreuſes, indolentes, qui ſe forment peu à peu, ſans douleur, rougeur, inflammation, ni changement de couleur à la peau, à moins qu'elles n'arrivent ſous des parties aponévrotiques, & qui

& qui attaquent principalement les glandes conglobées. Elles sont dures, parce que la lymphe étant arretée, la partie la plus fluide, c'est-à-dire, la sérosité, s'échape & relâche les vaisseaux, ce qui les rend plus propres à prêter à l'engorgement; la partie gélatineuse restée, qui est la seule affectée dans cette maladie, dépourvûe de son véhicule, se condense, & obstrue les vaisseaux de la partie engorgée; ce qui forme la dureté de ces sortes de tumeurs. Elles se forment lentement, parce que l'engorgement ne se fait que peu à peu, elles sont indolentes, parce qu'étant formées peu à peu, les distensions qu'elles occasionnent dans les vaisseaux, sont graduées, & conséquemment insensibles. Elles sont sans inflammation, parce que la lymphe seule fait l'engorgement, & la lymphe arrêtée ne produit ni rougeur ni chaleur, parce qu'elle n'a ni l'une ni l'autre.

Les glandes externes ne sont pas seules sujettes à ces engorgemens; car les internes peuvent être affectées & subir le même sort. L'ouverture des cadavres morts à la suite de quelque maladie scrophuleuse, le confirme. *Paré* rapporte une observation de *Philippe Ingrassias*, dans laquelle il dit qu'il trouva soixante-dix glandes scrophuleuses dans le mésentère d'un cadavre. J'ai vû une fille âgée de neuf ans, qui mourut ayant une tumeur scrophuleuse sous l'aisselle; j'ouvris son cadavre, & je trouvai presque toutes les glandes mésentériques engorgées, ce qui l'avoit jettée dans le marasme, & une atrophie générale. Il n'est pas de Praticien qui n'aye vû de semblables cas. Il arrive souvent que cette maladie commence par ces corps, & que la rate, le foye, le pancreas, la matrice, les glandes bronchiales, & plusieurs autres parties internes, sont scrophuleuses.

Les Anciens pensoient qu'il n'y avoit que les glandes seules susceptibles de cette maladie, & ils ne reconnoissoient pour maladie scrophuleuse, que les seuls engorgemens de ces corps: mais puisque c'est la lymphe qui produit immédiatement cette maladie, qu'elle circule dans

toutes les parties, & que toutes ces parties sont susceptibles d'engorgemens; nous ne devons pas être surpris qu'elle puisse produire des maladies scrophuleuses ailleurs que dans ces organes. Il est cependant vrai, qu'il est des parties où ces engorgemens arrivent plus fréquemment que dans d'autres, comme dans les glandes du col, & aux articulations.

Je dis que les glandes du col sont plus sujettes à cette maladie; premièrement, parce que la nature de la lymphe est froide, & que lorsque son mouvement se trouve diminué; soit par le défaut du ressort des solides, ou par une cause particulière qui l'épaissit, elle doit circuler difficilement, & s'engorger plus facilement dans ces parties qui sont toujours à découvert & exposées à l'action de l'air, qui par son contact, concourt d'autant plus facilement à y coaguler la lymphe, qu'elle est déja viciée dans son principe, & que le ton de ces parties est foible, relâché, & peu susceptible de ressort.

Les articulations sont encore plus sujettes à ces engorgemens; premièrement, par le contact de l'air, comme nous venons de le dire; secondement, c'est qu'il entre beaucoup de vaisseaux lymphatiques, & de glandes mucilagineuses dans la composition de ces parties, ce qui les dénue, pour ainsi dire, de ressort; aussi naît-il de l'inertie de ces parties, des tumeurs froides aux pieds, aux mains, aux coudes, aux genoux; mais principalement aux doigts, qui sont suivies fort souvent de carie & de gonflement dans les têtes des os. Lorsque l'humeur s'arrête sous le périoste, elle s'y endurcit, & forme l'hypérostose; s'il arrive qu'elle s'engage dans la substance interne des os, la sérosité qui s'en sépare en s'insinuant dans leurs porosités, y produit un relâchement; il arrive par ce relâchement, que la lymphe nourriciere s'y accumule, s'y endurcit, parce qu'elle ne peut en être expulsée par rapport à l'inertie des vaisseaux, & produit le gonflement des os; accident d'autant plus commun aux enfans, qu'ils ont encore ces parties peu susceptibles d'action.

Nous venons d'établir que la cause immédiate de cette maladie, est le séjour de la lymphe dans quelque partie du corps; que cette lymphe circuloit dans toutes les différentes parties, & que toutes les parties étoient sujettes à des engorgemens: en effet, c'est ce qui fait que cette maladie dérange les fonctions de l'œconomie animale de tant de façons différentes; car elle se montre sous des formes tout-à-fait différentes les unes des autres, quoiqu'elles ayent toutes pour cause ce même principe; tantôt elle produit l'anchylose, tantôt le cliquetis, des engorgemens aux aines, aux aisselles, des tumeurs dures dans les parties musculaires, graisseuses, des inflammations blanches aux lèvres, au nez, aux environs des articulations, des œdèmes particuliers, des ophtalmies fréquentes, des fistules lacrymales, des ulcères rebelles & de difficile guérison. Nous ne parlerons pas ici des affections qu'elle produit dans les parties internes, parce que nous en avons parlé ailleurs; nous rapporterons seulement les symptomes qui leur sont les plus communs.

A l'engorgement des glandes du mésentère, succèdent les mauvaises digestions, la tension du ventre, la maigreur, la fièvre lente; à celui de la rate, du foye, du pancreas, l'ictéritie, l'hydropisie ascite; de l'obstruction des glandes bronchiales, vient la difficulté de respirer (qui a aussi pour cause le skirre du foye), l'hydropisie de poitrine; & de celles qui se font dans les sinus & dans les autres parties du cerveau, se déduisent l'apoplexie, la paralysie, & l'épilepsie.

On ne doit pas être étonné que la lymphe produise tant de maladies différentes, si-tôt que nous avons établi sa circulation dans toutes les parties. Or en circulant dans toutes ces parties, elle peut y occasionner différentes maladies, soit qu'en s'engorgeant, soit qu'en passant dans certaines parties, elle y produise, par son acrimonie quelque inflammation, comme à la conjonctive où elle produit l'ophtalmie.

Cette maladie attaque plus ſouvent les enfans, que les adultes; parmi les premiers, ceux qui ſont voraces & mal nourris en ſont, toutes choſes égales, plus ſouvent infectés; les gens dormeurs, oiſifs, les femmes & les filles qui ont les pâles couleurs, y ſont extrêmement ſujettes. Cette maladie eſt endémique dans certains pays, tels que les Alpes & l'Eſpagne, ſoit par rapport aux eaux, ſoit par rapport à l'air ou à quelque autre cauſe.

Différences des Scrophules.

Les différences des Scrophules ſe tirent, premièrement, des différens caractères qu'elles prennent par rapport aux parties où elles arrivent; car celles qui ſe forment dans les glandes ont un caractère différent de celles qui ſurviennent aux articulations, en ce que dans le premier cas elles ſe forment ſans douleur, rougeur, ni inflammation, & qu'elles ſont dures; au lieu que dans le ſecond, elles n'ont point tous ces caractères, mais elles ſont ſuivies pour l'ordinaire de douleur, parce qu'il ne ſçauroit arriver un engorgement dans ces parties ſans qu'il ne gêne le mouvement & n'occaſionne une diſtenſion; d'où s'enſuit néceſſairement la douleur: ſecondement, les unes ſont internes, & les autres externes: troiſièmement, il y en a de ſimples, de compliquées, de bénignes & de malignes: quatrièmement, il y en a d'ulcérées & de ſkirreuſes: cinquièmement, les unes ſont adhérentes, & les autres ne le ſont pas.

On entend par Scrophules ſimples celles qui n'ont qu'une ſeule indication pour la cure; les Scrophules compliquées ſont celles qui ſont jointes à quelques vices particuliers, comme au vénérien, au ſcorbutique, au chancreux, &c. & qui demandent chacun une cure particulière; les Scrophules ulcérées ſont celles qui étant venues à ſuppuration, forment une plaie dont les bords ſont devenus durs & calleux. Les Scrophules bénignes ſont celles qui ne ſont accompagnées d'aucun ſymptôme fâcheux, & qui cèdent facilement aux remèdes; les Scrophules malignes ſont celles qui ſont ſuivies de ſymptômes fâcheux, qui font craindre pour la vie du ma-

lade, & qui résistent aux remèdes les plus sagement administrés; de ce nombre sont celles qui dégénèrent en cancer, & qui se forment dans les viscères, ou dans quelque partie absolument nécessaire à la vie.

Les causes capables de produire les Scrophules, sont toutes les choses capables de dépraver la lymphe, & la rendre propre à former des engorgemens; par exemple, les alimens cruds & indigestes, l'air humide, l'eau de neige fondue & croupissante, la mauvaise qualité du lait d'une nourrice, la suppression des règles, &c. Causes des Scrophules.

Les alimens cruds & de mauvaise digestion, fournissent un chyle mal élaboré & de mauvaise qualité; le chyle ne sçauroit être vicié sans que le sang ne le soit aussi, puisqu'il est vrai que c'est lui qui le forme; la lymphe qui en émane doit par conséquent avoir le meme caractère, ce qui forme un obstacle à son cours dans ses propres vaisseaux, sur-tout dans ceux des glandes, qui sont extrêmement fins & dénués, pour ainsi dire, d'action; & comme le mouvement de cette humeur est extrêmement lent dans ces organes par son séjour, elle relâche le tissu des glandes & y forme ces engorgemens connus sous le nom de Scrophules. L'air humide relâche les solides, les solides ne sçauroient souffrir aucun changement que les liquides ne l'éprouvent aussi; car l'on sçait que le mouvement des liquides dépend de l'action des solides: or si cette action se trouve diminuée, il doit s'ensuivre que la circulation sera ralentie, & que la lymphe qui se portera dans les glandes y formera des engorgemens, non-seulement par rapport à son peu de mouvement, mais encore à cause du peu d'action des vaisseaux; & cela arrive d'autant plus facilement dans les glandes qui sont exposées à l'action de l'air, par les raisons que nous avons indiquées ailleurs.

L'eau de neige fondue & les eaux croupissantes, sont très propres à former des Scrophules, parce que ces eaux sont chargées de beaucoup de parties nitreuses qui épaississent la lymphe & la disposent à former des engorgemens.

Nous voyons par ce que nous venons de dire, que l'inertie des ſolides ne concourt pas moins à former les Scrophules que le vice des humeurs : en effet, ceux qui ſont attaqués de cette maladie nous en fourniſſent des exemples bien frappans ; nous voyons que ces perſonnes ſont d'une molleſſe extraordinaire, & qu'elles font de mauvaiſes digeſtions à cauſe de la foibleſſe des organes qui concourent à cette fonction ; ce qui doit être regardé comme cauſe premiere de cette maladie.

La mauvaiſe qualité du lait d'une nourrice peut concourir à former les ſcrophules aux enfans qu'elle alaitte : s'il eſt viſqueux & épais, l'eſtomac le digérera mal, ce qui altère la lymphe & la rend d'autant plus propre à former des engorgemens, que les organes foibles de ces enfans ſont hors d'état de pouvoir la diviſer, & lui donner ce degré de mouvement ſi néceſſaire pour la circulation.

Le changement de nourriture aux enfans dans celui qu'on les ſèvre, contribue beaucoup à engendrer cette maladie : nous voyons même que c'eſt un tems critique pour eux ; car c'eſt celui où ils ſont les plus ſujets à cette maladie ; mais principalement ceux qui ſont nourris d'alimens d'une mauvaiſe qualité, & qui d'ailleurs ont les organes de la digeſtion en mauvais ordre. Il arrive ſouvent même que ces engorgemens ſe forment dans les glandes du méſentère, ce qui les jette dans le maraſme, l'atrophie, & les fait périr en peu de tems.

La conſtitution des humeurs des peres & des meres, peut engendrer les ſcrophules ; s'ils ſont cacochymes, ou qu'ils aient été attaqués de cette maladie, il eſt ſûr que leurs enfans pourront être ſuſceptibles de pareils inconvéniens.

La ſuppreſſion des règles peut être cauſe des Scrophules, parce que les filles & les femmes ne ſçauroient être privées de cette évacuation ſans qu'il n'arrive une pléthore ; les vaiſſeaux ne peuvent être ſurchargés qu'ils ne ſouffrent une extenſion, laquelle extenſion les fait

tomber dans l'inertie, & les dispose à n'opposer qu'une foible résistance à l'arrêt de la lymphe; ce qui joint aux dispositions particulières, forme ces espèces de tumeurs.

La dentition est encore une des causes des Scrophules, parce qu'elle est souvent suivie de fièvre & de convulsion; & comme pendant ce tems on ne fait observer pour l'ordinaire aucun régime aux enfans, il n'est pas possible qu'ils ne fassent de mauvaises digestions; d'où résulte un chyle épais & visqueux, qui forme fort souvent des engorgemens dans les glandes du mésentère, non-seulement par son épaisseur, mais encore à cause des mouvemens spasmodiques qui se passent dans ces parties & dans tout le corps; mais on dira sans doute, qu'une partie des causes que nous venons de détailler peuvent engendrer le cancer & le scorbut, comme les Scrophules; cela est vrai au fond, puisque ces tumeurs dégénèrent quelquefois en cancéreuses & scorbutiques; mais on sçait aussi que les mêmes causes fomentent des maladies de différentes natures, ce qui dépend des dispositions des solides & des fluides, qui se trouvent plus ou moins susceptibles de telle ou telle impression, & disposés à produire tel ou tel vice.

Il est des Auteurs (*Col de Vilars*) qui font consister cette maladie dans un vice vénérien dégénéré; mais l'expérience dément ce sentiment; car les frictions mercurielles sont un remède infaillible pour la vérole, & si le vice scrophuleux étoit de cette nature, le mercure devroit le combattre. Or c'est ce qui n'arrive point; donc il est d'une nature différente. Bien plus, si un pere & une mere ont la vérole, il est presque certain qu'ils la communiquent à leurs enfans, comme l'expérience journalière le confirme: ce vice peut produire des tumeurs, mais on a tort de les appeller scrophuleuses, puisqu'elles sont produites par un virus vénérien. Je ne dis pourtant pas qu'il n'y ait des Scrophules compliquées de vérole; mais je dis que toutes les fois que cela arrivera, il y aura

des signes particuliers qui caractériseront l'un & l'autre virus. Secondement, on voit tous les jours des enfans scrophuleux nés de pere & de mere, qui n'ont jamais eu la moindre atteinte de vérole. Troisièmement, si les Scrophules étoient produites par le virus vénérien, cette maladie seroit presque endémique dans Paris; cependant cette capitale n'en est guère affligée, vû le grand nombre d'habitans qui la composent. Quatrièmement, la vérole est aussi commune chez les grands, sinon plus, que chez le commun du peuple; cependant leurs enfans rarement sont-ils attaqués de Scrophules. De toutes ces choses, nous pouvons conclure que le virus vénérien dégénéré ne doit pas être regardé comme la source des Scrophules.

Mais, dira-t-on, on a vû des personnes scrophuleuses être guéries, ensuite gagner la vérole, & les Scrophules reparoître. M. *Petit* rapporte une Observation dans son Traité des maladies des Os, qui sembleroit d'abord le prouver; mais si-tôt qu'on examine la chose, il est facile de se convaincre du contraire. Une jeune femme qui avoit été guérie de deux tumeurs scrophuleuses, se maria dix ans après sa guérison, & son mari lui donna la vérole. Peu de tems après, les glandes du col, des aisselles, des aînes, se gonflèrent, les anciennes plaies se rouvrirent, le tarse & l'angle de la mâchoire s'exostosèrent de nouveau; on la traita long-tems avec les anti-scrophuleux qui n'eurent aucun succès. Comme on tiroit peu de fruit des remèdes qu'on avoit employés, on lui fit des questions, & on découvrit qu'elle avoit la vérole; pour lors on mit les anti-vénériens en usage & la malade guérit; mais cette observation ne prouve autre chose, sinon que c'étoit un virus vénérien qui existoit, & non pas un virus scrophuleux; la premiere fois, elle fut guérie par les anti-scrophuleux; & la seconde, ils n'eurent aucun succès, parce que la maladie étoit différente.

On dira encore que les Espagnols ne sont sujets aux Scrophules

Scrophules, que parce qu'ils négligent de se faire guérir de la vérole ; mais si nous avions occasion d'en voir, peut-être pourrions-nous nous assurer que c'est réellement la vérole qui existe chez eux, & non pas les Scrophules.

On a cru jusqu'ici que cette maladie étoit contagieuse ; cependant nous voyons des enfans très-sains, qui couchent, boivent & mangent avec des Scrophuleux, & ne gagnent point la maladie. En outre, quoiqu'un homme aye commerce avec une femme scrophuleuse, il n'est pas attaqué pour cela de cette maladie ; & *vice versâ*.

Mais de quelle nature est-il donc ce vice? c'est ce qui est très-difficile à déterminer ; car nous ne le connoissons que par ses effets. Malgré toutes les expériences qu'on a faites sur des glandes scrophuleuses, par le moyen de la chymie, on n'a pû découvrir aucun vice particulier, & peut-être même n'en existe-t-il pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a grand nombre de ces tumeurs dont la cause n'existe que dans l'inertie des solides qui n'ont pas assez d'action sur les fluides, puisque nous voyons souvent des enfans guérir de semblables tumeurs sans avoir fait aucun remède. Or si dans ces cas, il eût réellement existé un vice particulier, ils ne seroient certainement pas guéris. Il n'est pas de Praticien qui n'ait vû des cas semblables.

Nous dirons cependant qu'il y a tout lieu de présumer qu'il existe un âcre & une cacochymie dans les liqueurs ; & c'est cette altération plus ou moins considérable qui les rend plus ou moins malignes. Que cette altération épaississe ou dispose la lymphe à s'épaissir, c'est ce qui passe pour certain dans l'esprit des meilleurs Auteurs ; voyez *Wiseman*, *Heister*, *Deidier*, de *la Motte*, &c. Le témoignage de ces habiles gens, joint aux observations faites sur des glandes scrophuleuses, nous empêchent d'en douter. En effet, qu'est-ce qu'on apperçoit dans l'examen de ces sortes de tumeurs? l'on voit une matière épaisse qui s'étant accumulée peu à peu, a formé

des tumeurs dures & skirreuſes; ces maladies ne reconnoiſſent pas d'autres cauſes qu'un arrêt de la lymphe, ou dans les vaiſſeaux, ou dans les glandes; par là elle eſt rendue moins coulante, ce qui joint à la foibleſſe des vaiſſeaux, la diſpoſe à former ces engorgemens. Les concrétions polipeuſes qu'on trouve dans leurs vaiſſeaux, en ſont encore une preuve convainquante.

Preſque tous les Anciens qui ont écrit ſur les Scrophules, ont fait exiſter cette maladie dans l'humeur mélancholique & atrabilaire; mais il n'eſt pas poſſible de faire conſiſter une maladie dans des humeurs qui n'exiſtent pas; car on ne ſçauroit les démontrer, ni par le raiſonnement, ni par l'expérience. *Riolan*, *Guidon*, *Ingraſſias*, aſſurent qu'il n'arrive jamais de maladies ſcrophuleuſes dans les parties externes, que de préalable les glandes du méſentère ne ſoient engorgées, parce que, diſent-ils, dans tous ceux qu'ils ont ouverts morts à la ſuite de quelque maladie ſcrophuleuſe, ils ont trouvé ces corps engorgés; mais l'expérience & le raiſonnement démentent ce ſentiment; car il paroît bien plus probable que les glandes externes s'engorgent préalablement aux internes; d'ailleurs, ſi cela étoit, les Scrophules ſont bien rebelles, mais elles le ſeroient encore plus, & même preſque toutes mortelles.

Pour qu'on puiſſe avoir une idée juſte des ſignes des Scrophules, il ſemble qu'il eſt à propos de rapporter ceux qu'elles ont de commun avec certaines tumeurs, pour qu'on puiſſe les diſtinguer par ceux qui leur ſont propres.

Signes des Scrophules.

Les ſignes que les tumeurs ſcrophuleuſes ont de commun avec le skirre, & certains bubons vénériens, ſont l'indolence & la dureté; mais l'on ſçait que le skirre ſuccéde pour l'ordinaire aux inflammations, & les Scrophules jamais; & que les bubons vénériens ne paroiſſent qu'après avoir eu quelque commerce impur, dont on s'aſſure par les queſtions qu'on fait au malade. Les ſignes qui caractériſent les Scrophules, ſont la gerçure

& le gonflement des lèvres, le larmoyement & l'inflammation des yeux, la largeur de la mâchoire, la couleur plombée de la peau, le gonflement du nez, l'ozène, &c.

Les signes qui nous font connoître que les Scrophules sont compliquées de vérole, sont les douleurs & les lassitudes, l'ulcération des amigdales, des pustules, une gonorrhée, des chancres, des insomnies, des cretes & des ragades, lorsqu'il se rencontre plusieurs de ces signes, on peut présumer la complication de la maladie.

Les signes par lesquels nous connoissons que les Scrophules sont compliquées du vice cancéreux, sont la douleur de la tumeur, la noirceur des veines qui l'environnent; & si elle est ulcérée, il en découle une sanie puante, & les bords sont durs & renversés.

Si la tumeur est accompagnée de saignemens des gencives, de carie aux dents, de puanteur de l'haleine, de taches semblables à des échymoses ou à des morsures de puces, on peut conclure qu'elle est compliquée de scorbut; la tension du ventre, un flux chyleux, la maigreur, l'atrophie & le marasme, dénotent l'engorgement des glandes du mésentère. Lorsqu'il arrive quelque gonflement aux os, exostose ou carie, & qu'il se rencontre plusieurs des signes que nous avons dit caractériser les Scrophules, on peut présumer que la maladie est de l'espèce. Il en est de même de tous les dépôts qui se forment par congestion dans toute l'habitude du corps, mais particulièrement aux articulations.

Prognostic des Scrophules.

Le prognostic des Scrophules ne peut être que fâcheux, attendu qu'on n'a pû trouver encore de remèdes sûrs pour dompter cette maladie; mais en général, celles qui attaquent les parties internes, sont beaucoup plus fâcheuses que celles des parties externes. En effet, dans quel danger n'est pas un malade, lorsque le foye, le pancreas, la matrice, les glandes du mésentère, celles des bronches & du plexus choroïde, sont affectées de cette maladie! on n'ignore pas les fonctions de ces or-

ganes, & par conséquent des accidens qui peuvent résulter de leur dérangement.

Les Scrophules qui attaquent les parties externes, sont plus ou moins fâcheuses, selon les endroits qu'elles occupent ; mais pour l'ordinaire, elles ne sont pas mortelles, à moins qu'elles ne dégénérent en cancer.

Celles qui attaquent les articulations, sont encore plus ou moins dangereuses, selon l'articulation qu'elles affectent ; par exemple, lorsqu'elles se forment dans l'articulation de la jambe avec la cuisse, de la cuisse avec la cavité cotiloïde, du bras avec l'omoplate ; elles sont presque toujours mortelles, sur-tout, lorsqu'elles viennent à suppuration, parce que la suppuration produit de grands désordres dans les parties ligamenteuses & membraneuses, elle y suscite des douleurs vives qui déterminent souvent l'humeur à rentrer dans le sang & se déposer dans quelque viscère ; celles qui attaquent les doigts, tant des pieds que des mains, ne sont pas dangereuses ; lorsqu'elles arrivent aux environs des gros vaisseaux, elles sont très-fâcheuses, non-seulement par la difficulté de les emporter, mais encore par la compression qu'elles peuvent faire sur ces parties, capable d'intercepter la circulation ; c'est ce qui fait aussi que les glandes du col parvenues à un certain volume, sont dangereuses en comprimant les vaisseaux sanguins, ou la trachée-artère, ce qui empêche le passage de l'air & fait cesser la vie. On trouve une Observation dans le *Sepulcretum Boneti*, qui prouve ce que je viens d'avancer : *Juvenis strumis laborabat, quæ gulam, asperamque arteriam simul adeò compresserant, ut neque potus vel ipse aër transire posset. Intermoritur; dissuto cadavere, repertæ fuerunt in orificio stomachi, pulmonibus, mesenterio, pancreate, ipsis intestinis, & circà vesicæ collum.*

Les Scrophules simples ne sont pas pour l'ordinaire, dangereuses ; les compliquées le sont plus ou moins, selon le vice qui en fait la complication ; par exemple,

lorsqu'elles sont compliquées d'un vice cancéreux, elles sont presque toujours mortelles; si elles le sont par le vice vénérien, elles guerissent assez facilement; celles qui sont ulcérées & douloureuses, sont très-facheuses, de même que celles qui s'enflamment, & qui viennent à suppuration, ce qui dénote une grande acrimonie dans les humeurs; celles qui attaquent les adultes, sont plus facheuses que celles qui arrivent aux enfans; parce que dans ceux-ci, il arrive un changement total, tant dans leurs solides, que dans leurs fluides vers l'age de puberté, ce qui les délivre souvent de cette maladie; mais les filles ont un avantage de plus, c'est l'écoulement de leurs menstrues.

La variation des sentimens des Auteurs sur la cure des Scrophules, la multiplicité des remèdes qu'ils ont employés, & le peu de succès qu'ils ont eu, prouvé par un grand nombre de faits, nous dispense de les citer par rapport au long détail dans lequel il faudroit entrer, qui deviendroit plutot ennuyant qu'utile. Nous exposerons seulement la cure la plus simple & la plus générale, approuvée par les grands Maitres de l'Art, de nos jours. Nous ne pouvons cependant pas refuser de faire part de quelques remèdes qui ont produit des effets surprenans & attestés par les Auteurs les plus judicieux.

Cure des Scrophules.

La cure des Scrophules s'accomplit par trois moyens, sçavoir, par le régime de vivre, l'usage des remèdes intérieurs, & l'application des remèdes extérieurs.

Le régime consiste à éviter toutes les choses capables de relâcher, ou d'apporter de l'acrimonie dans les liqueurs; ainsi il faut s'abstenir de manger d'aucune espèce de gibier, ni d'alimens salés, âcres & relachans; l'usage de l'eau doit être modéré. Les alimens qui conviennent le mieux sont le poulet & le mouton rotis; on doit faire usage du vin, mais modérément.

Les remèdes intérieurs par où l'on doit commencer, sont les généraux, sçavoir, la saignée, qui doit être répétée plus ou moins, selon la plénitude. On purgera

quelques jours après; ensuite on prescrira des bouillons humectans, apéritifs, délayans, rafraîchissans, les bains, l'usage du lait, &c. ces remèdes doivent être continués très-longtems, & pour les administrer, il faut choisir le printems, qui est la saison la plus convenable. Après avoir fait usage de ces remèdes, on en vient aux fondans; l'*aquila-alba* & l'æthiops minéral sont ceux qui méritent la préférence, parce qu'ils ont eu le plus de succès; l'æthiops convient dans cette maladie, parce qu'il corrige la lymphe en la divisant, & pousse par la transpiration. Le fondant de *Rotrou* a fait beaucoup de bruit; mais il s'en faut de beaucoup que le public en ait tiré tous les avantages qu'on s'imagine. Les bouillons de vipère doivent être mis en usage, parce que la vipère purifie la masse des humeurs, ranime les fonctions, & par conséquent aide à la digestion: au défaut de vipère, on peut se servir de la poudre dans des bouillons altérans, ou la mettre en bol avec l'æthiops minéral incorporés dans du syrop des cinq racines. Il est des Auteurs qui recommandent l'infusion de feuilles de noyer, de même que l'usage de l'eau de goudron, l'antimoine porphirisé à la dose de douze à quinze grains, ou les pastilles de la même espèce, conviennent beaucoup. On peut donner ce remède deux fois par jour; on peut le joindre encore avec l'*aquila-alba*.

Les frictions mercurielles ne doivent tenir aucun rang dans la cure des Scrophules, à moins qu'elles ne fussent compliquées de vérole. J'ai vû une fille âgée de vingt-deux ans qui avoit deux tumeurs scrophuleuses aux glandes du col, proche les angles de la mâchoire; il fut déterminé que pour la guérir, il falloit qu'elle passât les remèdes. En effet, elle fut traitée très-méthodiquement; mais bien loin que les frictions diminuassent les glandes, les symptômes augmentèrent, les tumeurs s'enflammèrent, & il se forma du pus dans les graisses; on y appliqua des pierres à cautère pour lui donner issue; l'escarre étant tombée, une partie des glandes se trouvèrent à dé-

couvert, qu'on consuma en partie par le moyen du caustique. On continua de la panser l'espace de trois mois; mais au bout de ce tems, il lui survint d'autres engorgemens plus bas, ce qui la détermina à s'abandonner aux soins de la nature. On voit par cette Observation, que le mercure n'avoit pas détruit la cause, puisqu'il se forma de nouveaux engorgemens, & que l'ophtalmie, le gonflement des lèvres & du nez, firent de nouveaux progrès.

Les eaux minérales conviennent beaucoup, & doivent être regardées comme un des meilleurs spécifiques; entr'autres, celles de Bourbon & du Mont-d'or, mais particulièrement les bains pour ceux qui ont de ces dépots dans les articulations, & des gonflemens dans les os. L'usage de la tisanne sudorifique est d'un grand secours, surtout pour ceux qui ont les parties débiles, & chez qui les humeurs dominent; mais elle ne convient pas à ceux qui sont maigres & exténués, parce qu'elle les jetteroit dans le marasme. Le lait doit être ordonné pour toute nourriture à ces derniers. Si ceux qui sont attaqués de Scrophules habitent un climat marécageux, aquatique, & où l'air a peu de ressort, il faut qu'ils aillent demeurer en un lieu qui ait des qualités opposées à celles ci-dessus. Les hydragogues doivent être mis en usage & répétés plus ou moins, suivant l'exigence des cas; ceux qui conviennent le mieux, sont le jalap, la poudre cornachine, & l'*arcanum duplicatum*. L'exercice modéré convient beaucoup, parce qu'en donnant du ressort aux solides, il atténue les liqueurs & rend leur cours plus facile. Il faut s'abstenir d'un long sommeil, de meme que de vivre dans l'oisiveté & dans la mollesse. Si les Scrophules avoient été occasionnées par la suppression de quelque évacuation périodique, il faut tâcher de la rétablir par les remèdes convenables. Il est des cas où l'on doit employer les absorbans, tels que les yeux d'écrevisse & le corail préparé. *Scultet* estime fort l'électuaire fait avec la poudre de lézard & le miel; on en prend

la grosseur d'une muscade pendant un mois.

Quant aux enfans qui sont à la mammelle, comme il n'est guères possible de leur faire prendre des remèdes, on se contentera de les purger de tems en tems avec quelques grains de rhubarbe & d'*aquila-alba*; il faut avoir attention de leur donner une nourrice dont le lait ne soit pas épais, & de ne leur pas faire manger de bouillie. Lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de cinq ou six ans, on leur pourra faire user des remèdes que nous venons d'indiquer.

Comme on ne peut guères espérer de guérir les écrouelles internes abscédées, il faut tâcher d'adoucir la maladie en mettant le malade à l'usage du lait, le purger de tems en tems avec des purgatifs doux, & lui faire prendre des boissons délayantes. Lorsque le foie, le pancréas, la matrice, les glandes bronchiales, celles du mésentère sont engorgées, on ne peut guères espérer de guérison; cependant on a vû des enfans avoir ces dernieres engorgées & guérir; pour cet effet, il ne faut rien négliger des remèdes qui ont été indiqués. *Arnaud de Villeneuve*, *Helmontius*, *Charles Musitan*, *Junker*, nous exhortent à employer les cendres d'éponge marine ou de pierre d'éponge, comme d'un remède éprouvé. *Turner* en donne même une observation singulière & frappante; il dit, qu'un paysan qui avoit des tumeurs scrophuleuses d'une grosseur considérable aux aisselles, aux aînes & au col, le vint trouver; il le jugea perdu, néanmoins il lui ordonna quelques remèdes, que le malade quitta pour se servir de poudre d'éponge brûlée, dont un de ses amis, attaqué autrefois de cette maladie, & guéri depuis peu par la même méthode, lui avoit conseillé l'usage; il en prit soir & matin une cuillerée dans un verre de bierre: en fort peu de tems ses tumeurs diminuèrent & disparurent enfin totalement, ce qui le rendit méconnoissable aux propres yeux de *Turner*. *Théodore de Mayerne* loue aussi beaucoup la décoction de la plante nommée *paronichia folio rutaceo*; & même

on

on trouve dans le discours de *Boile*, *de utilitate philosophiæ experimentalis*, une observation d'un jeune homme de sa connoissance, qui fut guéri en moins de quinze jours par l'infusion de cette plante dans de la bierre. *Etmuler* & *Ray* recommandent la poudre de bluet ou la teinture de ses fleurs. *Reusnerus* recommande comme un spécifique la décoction des racines de dompte-venin, & dit qu'il faut la continuer long-tems. Presque tous les Praticiens conseillent, lorsqu'on a attaqué les Scrophules, ou qu'elles suppurent d'elles-mêmes, d'appliquer un cautère qui prévient très-souvent de nouveaux engorgemens ; mais ne seroit-il pas plus avantageux de l'établir dès que cette maladie commence à se manifester? Par-là nous arrêterions peut-être ses progrès, & nous préviendrions grand nombre d'accidens qui en résultent. Il est sûr que par ce moyen les sucs blancs se trouveroient diminués; d'où il résulteroit que les vaisseaux se trouveroient moins remplis, & auroient par conséquent plus d'action sur les liqueurs, ce qui rendroit la lymphe plus coulante, & moins propre à former des engorgemens.

Cette maladie est une de celles qui sont de longue haleine, & dont la terminaison est en partie un pur ouvrage de la Nature. Il ne faut donc pas chercher à la dompter en peu de tems, parce qu'en vain le tenteroit-on ; il faut seulement employer les remèdes qui détournent ce qui est capable de troubler la nature, & de la surcharger dans ses fonctions.

Mais il arrive très-souvent que les moyens que nous venons d'indiquer pour la cure des Scrophules, ne suffisent pas : il faut donc pour lors avoir recours à des remèdes qui agissent immédiatement sur le local de la maladie lorsque la possibilité y est ; car nous ne pouvons pas appliquer des remèdes qui agissent immédiatement sur les Scrophules des parties internes. Ces moyens sont l'application des emplâtres, & l'opération, qui s'exécute

de deux façons, ſçavoir, par l'inſtrument tranchant & le cautère.

Quant aux emplâtres, lorſque les Scrophules ſont skirreuſes, ils ne produiſent pas un grand effet; mais dans le commencement de la tumeur, ou lorſqu'elle eſt diſpoſée à ſe réſoudre, on en peut tirer quelque fruit. Ceux qui conviennent le mieux ſont le ſtyrax ſaupoudré de fleur de ſoufre, l'emplâtre *de Vigo cum mercurio* ſeul, ou mêlé avec le diabotanum & le mucilage; mais avant de ſe ſervir de ces emplâtres, il faut faire précéder les cataplaſmes émolliens, ou il faut doucher les tumeurs avec la leſſive de ſarment de vigne. Il eſt des Auteurs qui recommandent le plomb en limaille; l'on peut expoſer la tumeur à des vapeurs d'eau chaude mêlée avec du vinaigre. On applique encore avec ſuccès ſur la tumeur, de la laine graſſe, & on y fait de légères frictions avec un linge chaud. *Zacutus* aſſure n'avoir jamais employé le liniment ſuivant ſans ſuccès. Prenez racine de grande brione ronde & charnue, demi-livre; coupez-la par petits morceaux, & faites-la frire avec trois livres d'huile d'olive récente, juſqu'à ce qu'elle ſoit tout-à-fait ſéche; exprimez-en le ſuc, & ajoutez y térébenthine de ſapin demi-livre, cire jaune cinq onces, tirez le mêlange du feu, & faites-en un onguent épais que vous appliquerez ſur la tumeur.

Quant à l'opération, on doit ſe comporter différemment, ſelon que les circonſtances l'exigent. Si cette maladie ſe manifeſte dans quelque partie du corps que ce ſoit, par une tumeur (hors celles qui arrivent aux articulations, & dans les os, parce que nous en parlerons en particulier) il faut examiner ſi elle eſt douloureuſe ou non; s'il y a de la matière, ou s'il n'y en a pas; ſi elle eſt adhérente ou non, ou ſi elle eſt skirreuſe. Si elle eſt douloureuſe, il ne faut pas y toucher, & ſe contenter d'employer les remèdes palliatifs. L'uſage du lait, dans ce cas, eſt le ſeul remède qui convienne. Si elle vient à ſuppuration, il faut y appliquer des cataplaſmes

anodyns émolliens & suppuratifs, lorsqu'on voit que la suppuration est déterminée; mais il ne faut pas l'ouvrir que la glande ne soit totalement fondue. Lorsqu'on juge qu'elle l'est, on y applique une pierre à cautère; & quand l'escarre est tombée, on panse l'ulcère, comme dans un autre cas. Il faut cependant avoir attention que si la glande n'avoit pas été fondue totalement par la suppuration, il faudroit l'emporter par le caustique, parce que s'il en restoit le moindre vestige, il pourroit être le germe d'un nouvel engorgement. Ensuite, s'il vient de mauvaises chairs, comme cela arrive fort souvent, on emploie les escarotiques, & ensuite les sarcotiques, & on cicatrise l'ulcère; si la tumeur est ulcérée, & qu'elle ne soit pas douloureuse, il faut la panser avec de la dissolution de sublimé corrosif dissout dans de l'eau de plantain; mais si elle est douloureuse, il ne faut pas s'en servir, il faut se contenter d'employer l'emplâtre de cérat, & mettre le malade à l'usage du lait.

Lorsque la tumeur est skirreuse, & qu'elle n'est pas douloureuse, il faut en venir à l'opération qui s'exécute de deux façons; sçavoir, par le cautère & l'instrument tranchant. Si elle n'est pas adhérente, on peut l'extirper, ce qui abrège beaucoup la cure, & les douleurs au malade; mais si elle est adhérente, il faut la consumer par le caustique, ayant fait auparavant une escarre à la peau avec des pierres à cautère pour découvrir les glandes. Les caustiques les plus doux, les plus faciles à employer, & qui n'attirent jamais d'inflammation, sont les trochisques *de minio*. Je crois cependant qu'il est à propos de ne pas attaquer ces sortes de tumeurs aux enfans, qu'ils n'ayent atteint un certain âge, attendu qu'elles se dissipent quelquefois sans le secours d'aucun remède, comme je l'ai vû plusieurs fois, lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté. Si elles avoient été occasionnées par la suppression de quelque évacuation périodique, il n'en faut pas venir à l'opération qu'on n'ait rétabli l'évacuation.

Il y a encore un autre moyen d'emporter les tumeurs ſcrophuleuſes, qui eſt la ligature : après avoir fait une inciſion pour découvrir la tumeur, on la ſaiſit dans ſa baze avec un lien, & on la ſerre tous les jours juſqu'à ce qu'elle ſoit tombée; cette méthode, lorſqu'on peut la mettre en pratique, eſt préférable à celle de les emporter par l'inſtrument, parce qu'on prévient l'hémorragie, qui, quoiqu'on ait trouvé un ſpécifique pour l'arrêter, ne laiſſe pas que de faire de la peine. *Benivenius* rapporte une Obſervation fort curieuſe, d'une tumeur ſcrophuleuſe qu'il emporta par le moyen de la ligature; il s'exprime en ces termes : *Mulierem Olivam nomine, ſtruma coxæ innata multis annis miſerabiliter vexabat; ad eam enim magnitudinem jam excreverat, ut occupante eâ coxam ipſam ac crus ambulare non poſſet : quo factum eſt ut jam quinquennio miſera in lecto jaceret, nec ex medicis ullus inveniebatur qui cum ferro aut alio quovis medicamento tollere tam ingens malum auderet. Quare omni ſpe deſtituta me juniorem adhuc ad ſe vocans operam noſtram depoſcit, lacrimis urget & precibus ut quantùmlibet miſerabile, aliquod tamen ei præſidium afferam; mori ſe malle quàm in tantâ miſeriâ & calamitate vitam ducere. Moverunt me fateor, infelicis mulieris lacrimæ; ac propterea rem ſanè arduam & quam nullus qui ſaperet attentaſſet, aggreſſus, ſtrumam ipſam eâ potiſſimùm parte quâ coxæ pendebat, vinculo deligo : & quoniam craſſitudo palmâ plenior erat, ſingulis quibuſque diebus vinculum arctiùs necto, donec pars media reſecaretur, tum candenti ferro quod ſupereſt ſcindo; ſanguinem ſupprimo, & mulierem mortuam ferè reſumens molli cubiculo recreo, ac curioſâ dein obſervatione idoneiſque medicamentis ritè procedens, divino tandem auxilio eam in priſtinam ſanitatem reduco; tanta autem fuit preciſæ carnis moles ut pondus ſexaginta librarum excederet.*

Cette Obſervation nous fait voir qu'il ne faut pas toujours dans les cas douteux abandonner les malades, & qu'il vaut mieux employer des moyens dont nous ne

fommes pas fûrs de la réuffite, que de les livrer à une mort certaine. Si les Scrophules étoient compliquées de virus cancéreux & fcorbutique, il faudroit employer les remèdes qui font propres à l'un & à l'autre virus.

Les dépôts qui fe forment aux articulations, font de deux efpèces : les uns occupent l'articulation même, & les autres fe trouvent fous la peau dans les graiffes : ceux-ci viennent prefque toujours à fuppuration, & il faut les ouvrir de bonne heure, de crainte que la matière n'altère la capfule, & par conféquent l'articulation. Il n'en eft pas de même de ceux qui ont leur fiége dans l'articulation; car on ne doit pas les ouvrir, & il faut employer tous les moyens convenables pour en procurer la réfolution. Ces moyens font les cataplafmes émolliens & réfolutifs, les bains, & les douches faites avec la leffive de cendres de farment.

Il faut exciter de tems en tems de légers mouvemens dans la partie, afin de divifer la matière, la rendre plus propre à fe diffiper, & prévenir l'anchylofe; mais on n'eft pas toujours affez heureux pour en procurer la réfolution; pour-lors la matière fe fait jour, & l'ulcère refte fiftuleux, ou elle s'épaiffit à un point qu'elle produit l'anchylofe.

Lorfqu'il arrive que les os font altérés par cette maladie, s'ils font feulement gonflés, il faut appliquer des cataplafmes réfolutifs, mais principalement le bain & les douches que nous avons propofées ci-deffus : mais lorfqu'ils font cariés, il faut découvrir toute l'étendue de la carie, & fe fervir des moyens propres pour en procurer l'exfoliation. On emploie d'abord l'effence de gérofle, ou celle de térébenthine, ou le baume de *Fioraventi*; mais fi la carie eft profonde, ces moyens ne fuffifent pas : on met pour lors en ufage une pâte cauftique qu'on fait avec le fublimé corrofif, mêlé avec la gomme arabique; & lorfque cela ne fuffit pas, dans ce cas on met le cautère actuel en ufage, qui produit des merveil-

les dans ces ſortes de caries: ces maladies guériſſent fort ſouvent par ces moyens.

J'ai vû un homme, qui à l'occaſion d'un dépôt ſcrophuleux, avoit une carie au péroné, qui s'étendoit depuis la partie ſupérieure juſqu'à la partie moyenne; on appliqua le feu par différentes fois ſur toute l'étendue de la carie, & le malade guérit radicalement. Les remèdes dont il uſa pendant tout ce traitement, conſiſtèrent en des boiſſons apéritives & l'æthiops minéral. M. *le Cat* a fait part à l'Académie des Sciences & Arts de Rouen, de deux Obſervations à l'occaſion de deux caries, à la ſuite de dépôts ſcrophuleux; l'une occupoit toute l'étendue du tibia, & l'autre la moitié du pied. Ces deux maladies, quoique très-conſidérables, furent radicalement guéries par le moyen du cauſtique.

MÉMOIRE
SUR LES
TUMEURS SCROPHULEUSES.

Par M. MAJAULT.

L'Histoire des différentes maladies qui affligent l'humanité, nous présente des Tumeurs de différentes espèces : les unes parcourant promptement leur tems, ont mérité, par rapport à l'inflammation & à divers accidens qui les accompagnent, le nom de *Tumeurs chaudes* ; les autres formées lentement, & par la stase ou la collection de différentes humeurs sur lesquelles agit à peine la force systaltique des vaisseaux, ont été nommées *Tumeurs froides*. De cette derniere classe est la maladie qui fait le Sujet proposé par l'Académie.

Les Ecrouelles ou Scrophules, appellées vulgairement humeurs froides ; par les Latins *Strumæ*, *Scrophulæ*, *Scrophæ* ; par les Grecs χοιράδες, du mot χοῖρος, *porcus*, pourceau, parce que ces animaux sont sujets à cette maladie : les Scrophules, dis-je, sont des tumeurs dures, skirreuses, froides, souvent indolentes, formées peu à peu dans les glandes du col, des aisselles, des aînes, dans les glandes maxillaires inférieures, sublinguales, dans les mammelles, les bras, les poignets, sous les jarrets, le long des jambes ; enfin dans les parties glanduleuses du corps.

On regarde aussi comme scrophuleuses, les tumeurs froides qui attaquent les jointures, les os, les coudes, les pieds, les mains, les doigts ; de même que beaucoup

de fluxions opiniâtres qui attaquent peu à peu les articulations, & dont la suite est la carie des extrémités des os; enfin le cancer, le goëtre, le *rachitis*, dépendent très-souvent d'un virus scrophuleux. Ce dernier cas s'observe particulièrement dans les enfans.

Les glandes ne sont pas seules le siége des tumeurs scrophuleuses; car on voit tous les jours des tumeurs, ou pour mieux dire, des dépôts dépendans d'un vice scrophuleux, se former peu à peu le long des jambes; on en voit d'autres se former au visage, derriere les oreilles, même par-delà les parotides; & pendant qu'on les traite dans un endroit, le virus qui sembloit disparoître ne tarde pas à se manifester ailleurs, & à produire de nouvelles tumeurs. Nous avons vû un malade dans le premier cas, & un autre qui eut des dépôts scrophuleux au grand angle de l'œil.

Les glandes extérieures ne sont pas seules sujettes aux engorgemens scrophuleux; les glandes intérieures, telles que le foie, la ratte, le pancreas, la matrice, en sont aussi le siége. *Paré*, au rapport d'*Ingrassias*, dit, qu'on trouva dans le mésentère d'un Maure soixante-dix tumeurs scrophuleuses, remplies les unes d'une matière visqueuse & gluante, les autres d'une matière dure & gypseuse; d'autres enfin, d'une matière un peu plus fluide.

Fontanus (*a*) rapporte, que des tumeurs scrophuleuses comprimèrent tellement l'œsophage & la trachée-artère, que les alimens, ni l'air, ne pouvant passer, le jeune homme qui en étoit affecté mourut: à l'ouverture du cadavre, on trouva de ces tumeurs à l'orifice de l'estomac, aux poumons, à l'épiploon, au mésentère, au pancreas, & au col de la vessie. Ces deux exemples peuvent suffire pour prouver que toutes les parties sont sujettes à cette maladie, & pour nous dispenser d'en rapporter davantage: d'ailleurs les Observateurs fournissent assez de preuves de ce que nous avançons.

(*a*) *Respons. & cur. med. pag. 66.*

Il eſt extrêmement difficile de déterminer préciſément le caractère des tumeurs ſcrophuleuſes, *hoc opus, hic labor*; & il n'eſt pas plus aiſé d'expliquer la matière dont elles ſe forment. L'obſervation cependant peut nous ſervir de guide, elle nous prête ſon flambeau; & ſi la Nature ſemble ſouvent jalouſe de nous tenir en ſuſpens & de nous cacher ſes merveilles, l'expérience, en l'épiant, la ſuit, la ſurprend ſur le fait, & nous découvre ce qui avoit été caché aux ſiècles précédens; c'eſt à elle que nous devons les progrès de l'art de guérir. Arrêtons-nous un peu ſur l'extérieur des tumeurs ſcrophuleuſes; conſidérons, d'après la ſection anatomique, leur intérieur; & leur nature nous deviendra peut-être un peu plus apparente.

En général, les tumeurs ſcrophuleuſes ſont blanches, ſans chaleur, ſans douleur au commencement, ſe formant peu à peu, longtems pâteuſes, œdémateuſes, particulièrement au voiſinage, ne laiſſant appercevoir de fluctuation que vers le milieu de la tumeur, & même encore qu'après un certain tems.

Tel eſt leur aſpect: voyons ce qu'il nous ſera permis de conclure en rendant raiſon de ces différens phénomènes. Ces tumeurs ſont blanches, parce qu'elles ſont produites par la partie blanche du ſang, la partie rouge n'y ayant pour l'ordinaire aucune part, ou du moins fort éloignée, à moins qu'elles ne ſoient compliquées d'inflammation.

Elles ſont ſans chaleur & ſans douleur au commencement. La Phyſiologie nous apprend que la chaleur naturelle de notre corps a pour cauſe la célérité des fluides dans les vaiſſeaux, & la réaction des vaiſſeaux ſur les fluides; ce fait eſt hors de doute, il eſt ſuffiſamment confirmé dans les paſſions violentes, pendant leſquelles le ſang étant pouſſé avec force vers toutes les parties, la chaleur augmente proportionellement aux forces avec leſquelles il eſt pouſſé: or dans le cas dont il s'agit, les ſucs blancs circulent lentement; leurs vaiſſeaux, dont

les parois ſont minces, n'ont qu'une foible réaction; donc le mouvement étant lent, & l'action des vaiſſeaux foible, la chaleur ne doit pas être ſenſible. De même la douleur ſera peu conſidérable au commencement, les vaiſſeaux & les parties ne ſouffrent qu'une diſtenſion graduée, puiſque ces tumeurs ſe forment très-lentement & par congeſtion, & ſont même quelquefois pendant un très-longtems ſans prendre d'accroiſſement ſenſible; elles ſont longtems pâteuſes, ce qui eſt une ſuite de la lenteur de la circulation des ſucs blancs contenus dans leurs vaiſſeaux, ces tumeurs étant pour lors preſque ſemblables à l'œdème par infiltration. Enfin, la fluctuation ne ſe fait ſentir que vers le milieu de la tumeur, & même encore qu'après un certain tems, n'y ayant que cet endroit où ſe fait la rupture des vaiſſeaux; endroit qui étant le centre où vont ſe réunir les forces de chaque vaiſſeau, doit le premier en éprouver le choc.

Quelquefois les tumeurs ſcrophuleuſes ſont dures; ce n'eſt pas, à la vérité, dans les premiers tems: leur dureté approche du skirre; diſons mieux, elle la ſurpaſſe. Cette humeur ne s'épaiſſit pas ſeulement par ſa ſtaſe, qui fait l'abſcès, ou par le vice des ſix choſes non-naturelles; un caractère particulier l'épaiſſit, & fait différer ces tumeurs des autres tumeurs skirreuſes.

Jettons préſentement les yeux ſur l'intérieur de ces tumeurs.

Platerus (*a*), après avoir fait l'hiſtoire d'un jeune homme qui mourut ayant beaucoup de tumeurs ſcrophuleuſes au col, aux glandes axillaires, rapporte, qu'ayant pratiqué une inciſion longitudinale le long du col, de la profondeur de trois doigts, en trois endroits différens; il trouva le corps graiſſeux, blanc, épais, & entièrement ſemblable à du lard. Parmi cette ſubſtance, on découvrit des glandes de différentes groſſeurs.

On lit dans *Bonet* (*b*), qu'on trouva dans les glandes

(*a*) *Obſervat. Lib.* 3. *pag.* 693.
(*b*) *Anatom. practic. de Tumoribus. pag.* 265.

du col, & dans celles du mésentère d'une fille morte à Leyde de cette maladie, une matière pultacée dans les unes, & comme gypseuse dans les autres.

M. *Blegny* (a) rapporte qu'en 1679, M. *Manche* fit l'ouverture du cadavre d'une fille de trois ans, morte après un asthme, & une toux insupportable, ayant au pied droit des tumeurs & ulcères scrophuleux. On ne trouva aucun vestige du poumon gauche; mais seulement une matière dure, plâtreuse, adhérente aux côtes, & recouverte d'une membrane.

Un jeune homme âgé de dix-huit ans (b), fut attaqué de Scrophules; malgré les remèdes, il mourut émacié. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans le mésentère, un nombre infini de glandes engorgées de différentes grosseurs. Elles étoient si dures, que le scalpel pouvoit à peine agir sur elles; elles ne contenoient aucune liqueur, on mit quelques morceaux de ces tumeurs scrophuleuses dans différentes liqueurs lixivielles, dans l'eau thériacale, sans qu'en plusieurs jours on eût apperçu aucune marque de dissolution. Les Observateurs fournissent encore beaucoup d'autres exemples, qu'on nous dispensera de rapporter, dans la crainte de passer les bornes d'un Mémoire (c).

Or de tous ces faits on peut conclure.

1°. Que les tumeurs scrophuleuses sont formées par les sucs blancs.

2°. Que quoique les glandes conglobées soient principalement le siége de cette maladie, elles n'y sont cependant pas seules sujettes, puisque ce vice agit aussi sur les sucs graisseux.

3°. Que les sucs qui forment les tumeurs scrophuleuses, sont sujets à s'épaissir, & former diverses concrétions.

4°. Que la dureté de ces tumeurs est différente de

(a) *Blegny Zodiac. Med. pag. 96. ann. 1.*
(b) *Bonet. ibid. pag. 96.*
(c) *V. Bonet, ibid. & sequent.*

celles des autres tumeurs skirreuſes; puiſque la matière qui les forme, prend tantôt la forme de bouillie, & tantôt devient plâtreuſe.

Tâchons de découvrir préſentement parmi les ſucs blancs, ceux qui principalement ſont affectés. *Hippocrate* a regardé comme cauſe matérielle de cette maladie, une humeur glutineuſe & lente; après lui *Galien* a prononcé que c'étoit une pituite froide; d'autres enfin ont accuſé une humeur pituiteuſe, & mélancolique. Quel étoit le principe de ces opinions peu différentes en elles-mêmes? c'eſt ſans doute, parce qu'ils regardoient les glandes comme le réſervoir des ſucs pituiteux, & qu'elles ſont attaquées les premières; & en même-tems, parce que ces tumeurs ſe forment lentement, ce qui ne pourroit être que l'effet d'une humeur facile à s'arrêter, & qui circule avec peu de force. Ne nous arrêtons pas à ces principes; en développant les cauſes de ce vice, nous en déduirons mieux les effets, & les notions de l'œconomie animale nous feront mieux appercevoir le vice qui en doit réſulter.

En effet, quels ſont ceux qui y ſont ſujets? Nous trouvons en général les enfans, parmi les jeunes gens, ceux qui ſont d'un tempérament mélancolique, & chez leſquels la digeſtion ſe fait mal; cependant cette maladie peut auſſi attaquer ceux d'un âge plus avancé. Quelle peut en être la raiſon? Outre la diſpoſition primitive & naturelle, pour ainſi dire, dans chaque Sujet; dans cet âge tendre, les pulſations des artères ſont foibles, l'aſſimilation des humeurs ſe fait lentement, & difficilement, l'action des ſolides eſt peu ſenſible, les humeurs ſemblent dominer; de-là ſuit le défaut de perfection dans les ſucs deſtinés à l'accroiſſement, & à la réparation de la machine; ajoutons à ces cauſes le lait d'une nourrice cacochyme, ou nouvellement enceinte; enfin tout ce qui peut communiquer au ſang, des particules groſſières, ſalines & acides.

C'eſt par cette raiſon, ſans doute, que l'on peut re-

garder la maladie vermineuse comme cause des Scrophules ; en effet, ces insectes, quelle que soit la cause de leur naissance en nous, en se remuant, en mordant, & tiraillant, pour ainsi dire, les fibres des intestins, irritent les nerfs, blessent les solides, produisent des nausées, des vômissemens, troublent la préparation du chyle, d'où suivent des parties crues & grossières qui entrent dans la masse ; de-là la maigreur, la fièvre hectique, la phtisie, la perversion des sucs chyleux ; enfin la facilité aux engorgemens. C'est par ce même défaut de digestion, que l'on peut rendre raison pourquoi les enfans en grandissant sont sujets à cette maladie ; ce que l'on concevra sans peine, si l'on fait attention que dans ce tems, plus obéissant à l'appétit qu'à la raison, outre la quantité, ils chargent leurs estomacs encore délicats, d'alimens suspects par leur qualité ; ce qui est confirmé par le témoignage d'*Hippocrate*, qui dit : *Ipsis verò grandiusculis, tonsillarum inflammationes, stranguriæ, strumæ, & alia tubercula.*

Dans les jeunes gens, sur-tout dans ceux qui sont attaqués d'intempérie mélancolique, & dans ceux d'un âge plus avancé, les vibrations des artères sont peu tendues, la bile y est peu active, les sucs gélatineux abondent, la coction se fait lentement, les récrémens dissolvans sont peu actifs, les sucs chyleux prennent difficilement la forme de nos humeurs ; enfin les excrétions se font difficilement.

De là il suit que dans cette disposition, la digestion se fait difficilement ; les parties du chyle mal élaborées résistent à l'action des vaisseaux, produisent dans les humeurs une ténacité qui les rend peu coulantes, & les rendent par ce moyen plus propres à s'arrêter dans les extrémités des vaisseaux, & sur-tout dans ceux des glandes ; c'est ce défaut de ténuité dans les parties du chyle, qui sans doute lui donne lieu de s'arrêter dans les glandes du mésentère, & d'y former les différentes tumeurs. Nous croyons d'autant plus devoir accuser ce défaut de diges-

tion, que l'on a trouvé des tumeurs ſcrophuleuſes dans le foye, & ſur le tronc même de la veine porte (*a*).

Les obſtructions dans les glandes du méſentère, accident aſſez ordinaire à ceux qui ſont attaqués de cette maladie, ont donné lieu à quelques Auteurs d'avancer qu'il n'y avoit point de Scrophules ſans maladie du méſentère; mais nous croyons que ce ſentiment ſe réfute aſſez de lui-même ſans nous y arrêter; puiſque l'on voit des gens vivre très-long-tems avec ces tumeurs, ſans atrophie & autres accidens qui ſeroient les ſuites des glandes obſtruées du méſentère; ce fait eſt aſſez confirmé chez les Eſpagnols, & les habitans des Alpes.

A ces cauſes, qui dépendent, pour ainſi dire, de la conſtitution du Sujet en particulier, on peut ajouter le mauvais uſage des ſix choſes non-naturelles: tels ſont un air froid, épais, groſſier, marécageux, chargé d'exhalaiſons vitrioliques, les alimens viſqueux & indigeſtes, les fruits verds, les eaux crues & bourbeuſes, le virus vénérien. Si ceux qui habitent les Alpes y paroiſſent ſujets, c'eſt par l'uſage des eaux viſqueuſes & chargées d'un nître groſſier, telles que peuvent être des eaux de neige fondue. Les perſonnes oiſives & ſédentaires, celles d'un tempérament phlegmatique, y paroiſſent ſujettes, par les raiſons que nous avons détaillées. D'ailleurs, ces dernières cauſes ſeules peuvent bien cauſer quelque épaiſſiſſement dans les ſucs, lequel occaſionnera des engorgemens paſſagers qui cèdent facilement aux remèdes; mais ceux qui naiſſent d'un véritable virus, fourniſſent continuellement de nouveaux accidens.

Si on examine les effets du vice ſcrophuleux, ils ſemblent prouver que ce vice eſt acide, ſalé, & un peu analogue au virus vénérien. Il eſt joint à des parties rameuſes & groſſières, qui retenant ſes ſels, empêchent ſes pointes de ſe développer, ce qui le rend lourd, & ne lui permet de ſe manifeſter que peu à peu, & même encore après un longtems; il paroit beaucoup plus fixe

(*a*) *Bonet. loc. citat.*

que le virus vénérien, & se développe plus difficilement que lui.

De ces causes & de ces effets, il résulte,

1°. Que la partie des sucs blancs qui forment les tumeurs scrophuleuses, est fixe & grossière.

2°. Que dans cette affection la digestion est mauvaise, & conséquemment le chyle mal élaboré.

3°. Qu'en conséquence les sucs chyleux ne sont pas soumis comme il faut à l'action organique des vaisseaux, & produisent une ténacité dans les humeurs.

4°. Que par la raison ci-dessus donnée, les sucs gélatineux dominent; que ce sont eux qui paroissent le siège de cette maladie, comme on en doit être convaincu par les effets (a), & parce qu'ils sont susceptibles des concrétions que forme la matière des tumeurs scrophuleuses; concrétions presque semblables à celles qui se trouvent dans les articulations des Goutteux (b), lesquelles sont formées par l'épaississement de l'humeur gélatineuse qui les arrose.

5°. Que les sucs gélatineux dominent plus que les autres dans ces tumeurs, parce qu'elles sont difficilement attaquées de pourriture, & sont plus sujettes à une acrimonie acide ou rance (c) propre à ce suc.

6°. Enfin, que les sucs graisseux ont aussi part à cette maladie, ayant beaucoup d'analogie avec les sucs gélatineux & le chyle; analogie qui est démontrée par la facilité qu'a la graisse à reprendre les routes de la circulation, & tenir lieu de chyle à certains animaux qui sont très-longtems sans manger.

Les sucs gélatineux & graisseux dominant dans la masse, donnent trop de consistence à nos humeurs; elles ne peuvent plus circuler aisément par les petits vaisseaux capillaires, sur-tout ceux des glandes; elles s'y engor-

(a) *Ipsa forsan gelatina sana sanguinis in glandulis concreta similes infert tumores. Gorter. Chirurg. repurg.*

(a) *Vid.* Manget. *Theatr. Anatom. experiment. de mucilag. articulor.*

(b) Cette doctrine est adoptée par l'Académie, dans ses Mémoires. Tom. I. pag. 75.

gent, les gonflent, & forcent leurs ressorts; les oscillations des vaisseaux n'agissent plus sur elles; elles s'arrêtent, forment des obstacles aux fluides qui doivent parcourir ces voies: de-là la congestion. Ces matières amassées sont quelquefois longtems sans se faire sentir, soit parce que les sucs qui les forment sont grossiers, soit parce qu'étant gélatineux & muqueux, ils sont peu susceptibles d'une dépravation qui les rende assez irritans pour causer une inflammation; mais peu à peu les secousses des artères, l'agitation du sang qui aborde à la partie, l'impulsion dans les canaux obstrués, & même quelques causes externes, mettent les parties salines en mouvement, elles se débarassent des parties rameuses qui les enveloppoient, irritent les fibres, rendent la partie douloureuse, & produisent des fluxions. La tumeur devient rouge, s'enflamme, s'abscède, & les sels mis en liberté l'ulcèrent. Cet ouvrage de la nature ne s'accomplit pas aussi aisément dans cette maladie, que dans beaucoup d'autres espèces de tumeurs. L'action des vaisseaux, ou trop foible, ou trop diminuée, ne permet qu'une dépravation lente & sourde; ou bien, si elle n'est pas produite, les sucs graisseux s'épaississent, & prennent consistence, comme il arrive dans les congestions scrophuleuses.

Espèces des Ecrouelles.

Des différens degrés d'acrimonie de ces sucs, & des divers accidens qui les accompagnent, naissent les différentes espèces d'Ecrouelles; elles peuvent encore recevoir quelques différences du lieu où elles arrivent, de leur grandeur, de la matière qui les forme.

Les unes attaquent le corps des glandes seulement, d'autres s'étendent plus loin, & la substance graisseuse qui environne les glandes, y participe : cela posé, il sera évident que les unes peuvent être enkistées, & les autres ne l'être point; les unes sont dures & fixes, les autres sont plus molles & mobiles, ce qui a donné lieu de distinguer deux espèces de Scrophules, que les Latins

tins appellent *Scrophulæ* & *Strumæ* (*a*) ; celles-là sont pâles, moins profondes, plus élevées ; celles-ci sont plus rouges, plus profondes, plus applaties, augmentent & diminuent quelquefois, & cèdent au ptyalisme, &c.

Les Ecrouelles en général sont bénignes & malignes. Les bénignes ont pour cause un simple épaississement des sucs, elles cèdent plus facilement aux remèdes ; d'ailleurs elles sont plus particulières aux enfans.

Les malignes au contraire peuvent être subdivisées en beaucoup d'autres espèces ; elles s'ulcèrent quelquefois, & si les sucs qui les forment contiennent beaucoup de lymphe, cette liqueur étant susceptible de pourriture, elles dégénèrent quelquefois en cancers, ne cèdent point aux remèdes, & deviennent presque toujours incurables. Plusieurs Auteurs les croyent contagieuses, & même héréditaires ; mais je crois qu'il seroit difficile d'en donner des preuves, cette maladie étant propre au Sujet. Quelquefois ce virus se complique avec d'autres, tels que le vénérien, & le chancreux, &c. & il devient alors d'autant plus difficile à guérir, que la maladie est plus compliquée. Ce n'est pas sans raison, que l'on met le virus vénérien au nombre des causes des Ecrouelles malignes ; & si elles sont si communes chez les Espagnols, c'est vraisemblablement, parce qu'ils négligent de se faire guérir du virus vénérien, dont les symptômes sont si mitigés dans ce pays.

Cette humeur parvenue à un certain degré d'acrimonie, n'attaque pas seulement les parties molles ; elle se porte par-tout, & sur-tout dans les endroits, où le mouvement est moindre, aussi les os ne sont-ils pas épargnés dans cette maladie. Si l'humeur s'arrête sous le périoste, s'y amasse, s'y durcit, elle forme des hyperostoses ; si l'engorgement se fait dans les canaux qui composent la substance de l'os, elle produit les tumeurs scrophuleuses des os : ce dernier cas est plus ordinaire aux enfans

(*a*) *Warthon, Adenograp. cap.* 40.

dont les os se gonflent aisément par le séjour de l'humeur dans des canaux encore mols & tendres ; mais ce qu'il y a de plus particulier aux exostoses scrophuleuses, comme l'a remarqué le célèbre M. *Petit*, c'est qu'elles suppurent plus aisément que les véroliques, & que l'espèce de carie qui y succède est fort dangereuse. Si l'humeur ronge & détruit la substance de l'os, de-là la carie, l'écoulement de sanie, l'ulcère. La substance supérieure & inférieure des os longs étant spongieuse, elle y sera plus sujette, de même que les articulations, par rapport aux glandes synoviales.

Cette humeur peut donc se porter par-tout ; & étant susceptible de différens degrés d'altération, elle peut produire des fluxions opiniâtres, des squinancies dangereuses, des ophtalmies rebelles, des abscès malins, des épilepsies, des dartres, ou une espèce de galle fort difficile à guérir ; accidens qui seront plus ou moins considérables, selon les endroits où se portera la matière, & selon le degré de perversion qu'elle aura acquise.

Si l'on vouloit entrer dans le détail des maladies qui en sont inséparables, on pourroit s'étendre fort loin ; mais quand on ne considéreroit que la phtysie qui en est la suite, dans quel état ne réduit-elle pas ? phtysie qui a pour cause ou l'embarras des glandes de l'estomac, & des intestins, ou l'obstruction de celles du mésentère, d'où suit conséquemment le défaut de nourriture, & l'impossibilité de réparer les pertes auxquelles nous sommes sujets. On pourroit aussi l'attribuer à la mauvaise qualité de la salive, de même qu'à sa trop grande quantité; car étant déja altérée dans cette maladie, & se mêlant avec les alimens, elle trouble les fonctions de l'estomac, cause la mauvaise digestion, & peu à peu l'atrophie. *Salivæ excretio nimia turbat coctionem primam ; hinc profert sitim, tabem, atrophiam,* dit *Boerhaave*.

La fièvre lente accompagne presque toujours ceux qui sont attaqués de cette terrible maladie ; ce qui paroît dépendre de l'obstacle continuel que présentent les

diverses obstructions, de la mauvaise disposition du chyle, du reflux de quelques particules malignes, enfin de la constitution particulière du sang. En effet, le sang qui avoit coutume de se distribuer dans toutes les parties, trouve souvent des obstacles qui l'obligent de passer par les vaisseaux voisins, ce qu'il ne peut faire sans les dilater; mais la structure élastique des artères résiste, par conséquent, le nombre des vaisseaux étant diminué, & la quantité de fluide étant la même pour un moindre nombre de vaisseaux, il suit que les artères doivent réagir plus fort sur les fluides pour rétablir l'équilibre; de-là un mouvement plus violent, & la fièvre. La mauvaise disposition du chyle y contribue, car un chyle mal élaboré ne peut pas aisément se convertir en sang; il est donc obligé de circuler plus long-tems dans la masse; ce qu'il ne peut faire sans que ses parties hétérogènes n'y produisent des mouvemens irréguliers; de même le reflux de quelques matières malignes y produira des dérangemens particuliers. La nature du sang, les sucs gélatineux qui y abondent, sont autant d'obstacles qui offrent une résistance continuelle aux artères, d'où suivent des dyastoles, & des systoles plus fortes & plus réitérées. Enfin il y aura des redoublemens, si des parties hétérogènes ne se trouvent pas toujours également mêlées dans la masse, & si elles se trouvent énervées pour un tems. De cette fièvre suivent des accidens particuliers, tels que l'inflammation, l'adhérence des parties les unes avec les autres. Ce dernier cas est confirmé par l'observation de plusieurs Praticiens célèbres qui ont trouvé le péricarde adhérent au cœur, dans des enfans morts de cette facheuse maladie; ce qui ne peut avoir pour cause que l'inflammation de ces parties, ou l'épaississement de l'humeur qui les arrose.

Les signes des Ecrouelles sont diagnostics & prognostics; lesquels sont différens suivant les différentes espèces d'Ecrouelles. En général, ceux qui sont attaqués de cette maladie, sont très-pâles, mols, languissans, ayant Signes.

le pouls foible, & s'acquittant très-lentement des fonctions animales. Leur ventre est dur, leur teint plombé, ils ont une mauvaise digestion, le nez & les lèvres enflées, les yeux larmoyans, un écoulement pituiteux par le nez, ce qui est accompagné pour l'ordinaire d'engorgement aux glandes du col, des aisselles, & des aines. Ce gonflement des joues, des lèvres, du nez, est assez familier aux enfans, qui en sont attaqués ou menacés; & il se remarque sur-tout, quand l'air est un peu froid. A ces signes on peut ajouter ceux que nous avons décrits en parlant de la nature des Ecrouelles.

Les Ecrouelles bénignes se connoissent, parce qu'elles sont superficielles, peu dures, ne changeant pas beaucoup la couleur de la peau, sans adhérence, indolentes; elles ne produisent point d'accidens fâcheux, & cèdent aisément aux remèdes.

Les malignes au contraire, sont plus profondes, dures, skirreuses, livides, produisent de la douleur, & d'autres accidens plus fâcheux, fournissent une suppuration ichoreuse, & de mauvaise qualité, causent des ulcères noirâtres, longs & difficiles à guérir.

Les Ecrouelles véroliques se connoissent en rappellant les circonstances qui ont précédé, en examinant si le malade a eu quelque maladie vénérienne, traitée peu soigneusement, & sur-tout en voyant, s'il a des accidens qui soient des signes actuels de cette maladie; les héréditaires se connoissent par le récit des malades, quand il est né de parens cacochymes, infectés de ce virus, ou du virus vérolique. Enfin les chancreuses se connoissent par la pourriture qui leur est propre, & par les signes communs de ces deux maladies.

Quant aux signes prognostics, par rapport à l'essence des Ecrouelles, celles qui sont bénignes se guérissent assez aisément, & cèdent beaucoup aux remèdes. Les simples sont moins fâcheuses que les compliquées.

Les internes sont plus dangereuses que les externes; celles qui attaquent les glandes superficielles, sont plus

aisées à guérir que celles qui attaquent les os & les articulations : celles-ci sont plus susceptibles des remèdes que celles qui attaquent les principaux viscères, & y causent des affections d'autant plus dangereuses, que ces parties sont plus nécessaires à la vie; celles qui arrivent au voisinage du larinx & du pharinx particulièrement, causent des accidens mortels par leur gonflement.

Les Ecrouelles malignes sont les plus fâcheuses de toutes ; elles produisent des accidens terribles, se compliquent souvent, deviennent chroniques, & ne reconnoissent de remède souverain que la mort. Les héréditaires se terminent plus difficilement que les acquises. Celles qui disparoissent d'elles-mêmes sont très-facheuses ; si elles sont accompagnées d'autres maladies, de cancer, &c. elles deviennent d'une guérison très-difficile ; ce qui varie, selon leur progrès & le tempérament du malade : enfin, celles qui arrivent aux enfans sont moins dangereuses que celles qui arrivent aux adultes ; car dans ces derniers elles sont plus disposées à la putréfaction.

L'intention que l'on doit avoir dans la guérison des Ecrouelles, c'est d'attaquer sur-tout la cause qui les a produites, d'atténuer & diviser les sucs stagnans, d'émousser l'activité de leurs sels, ou du moins de les embarrasser, pour se munir contre la violence de leurs effets, de rendre la circulation plus libre dans les glandes, & les débarrasser autant qu'il est possible des fluides qui y séjournent, rétablir enfin l'action organique des premières voies ; par conséquent tout ce qui sera capable de diminuer la masse, de donner du mouvement aux fluides, de les diviser, de leur faire reprendre leur route ordinaire, conviendra à la maladie : tels sont les saignées, les purgatifs, les délayans, les humectans, les incisifs, les apéritifs, les alcalis ; les fondans & les sudorifiques y conviendront beaucoup, mais ayant égard au tems & aux circonstances de la maladie, à quoi l'on doit ajouter l'usage des topiques. Curé.

Les ſaignées plus ou moins fréquentes, ſelon les forces du malade, ſont donc les premiers remèdes, après leſquels on mettra en uſage les purgatifs minoratifs, par préférence aux violens cathartiques & aux émétiques. Par ces évacuations la maſſe étant débarraſſée, & la circulation plus facile & plus libre, les vaiſſeaux agiſſent plus fortement ſur les fluides, & peuvent ainſi par leur action contribuer à les atténuer & à les diviſer. Les minoratifs tirés des amers méritent la préférence ; tels ſont le ſéné, la rhubarbe, les ſels d'abſynthe & de chicorée, les ſyrops de chicorée, de fleurs de pêcher, compoſé avec le noirprun, l'agaric, la ſcamonée, les ſels d'Ebſom & de Seignette.

Les boiſſons du malade ſeront d'abord apéritives & délayantes; elles ſe feront avec le chiendent, les feuilles de chicorée, de cerfeuil, de creſſon, de pimpernelle, les racines de perſil, d'aſperges, d'ache, d'*éringium*, les fleurs & les ſemences de geneſt, à quoi l'on peut ajouter les geneſt d'Eſpagne, la bardane, le polipode de chêne, les cloportes en bouillons, ou en opiate, la teinture de mars, le tartre martial ſoluble, le ſyrop des cinq racines apéritives. L'écorce de tamaris, ſa racine, ſes feuilles, ſes fleurs, ſon ſel, conviennent auſſi beaucoup pour atténuer les humeurs épaiſſies, & lever les obſtructions du méſentère, de même que la tiſanne de ſarment; ces remèdes pourront entrer dans la compoſition des apoſêmes & des bouillons médecinaux, ſelon les vûes de celui qui préſide à la cure.

Quand l'humeur eſt fixe & la tumeur dure, il faut pour lors mettre en uſage les inciſifs, dont les particules ſe mêlant dans la maſſe, ſervent à diviſer les parties tenaces, & à les rendre ſoumiſes aux loix de la circulation: tels ſont la percefeuille, l'impératoire, les eaux minérales chaudes, priſes en boiſſon, autant qu'on le peut; on les mêle même avec les ſudorifiques, l'eſquine, le gayac, la ſalſe-pareille. La ſalicoque ou chevrette, (eſpèce d'écreviſſe de mer) eſt auſſi beaucoup recom-

mandée dans les lieux où elle se trouve ; le bain d'eau douce a aussi beaucoup d'utilité dans cette maladie. Les bouillons de vipères atténuent puissamment les humeurs, & les chassent par la transpiration : les trochisques de vipères sont aussi efficaces, & *Mercurialis* (*a*) atteste leur heureux succès dans cette maladie ; il faut cependant prendre garde d'employer ces remèdes sans les précautions nécessaires ; car donnant un mouvement trop violent aux fluides renfermés dans les tumeurs, ils pourroient par irritation les faire dégénérer en cancers. L'usage des eaux minérales chaudes, mêlées avec les sudorifiques, mérite la préférence au jugement des meilleurs Praticiens ; & les bons effets qu'elles ont produit en plusieurs occasions, font suffisamment leurs éloges.

On joindra à ces remèdes les fondans, lesquels se tirent principalement de l'antimoine & du mercure, le fondant de *Rotrou* avec les précautions requises, l'æthiops minéral, la poudre contre les Ecrouelles d'*Arnaud de Villeneuve*, les préparations du fer, sa limaille rouillée & porphirisée ; s'il y a quelque soupçon de virus vérolique, la panacée, l'*aquila-alba*, auront la préférence. Si des filles peu réglées en étoient attaquées, on leur donne le safran de mars apéritif, les trochisques de myrrhe, l'aloës succotrin, la teinture de mars ; ce que l'on joint aux emménagogues. Le retour de cette évacuation périodique, ou leur commencement, lorsqu'elle n'avoit pas encore paru, ont souvent procuré une dérivation salutaire de l'humeur morbifique, & une guérison peu espérée : on peut se convaincre de ce fait par une Observation de *Saviard* (*b*), qui rapporte qu'une fille attaquée d'un dépôt scrophuleux, ne fut absolument quite de la maladie que lorsque ses règles commencèrent à paroître.

A ces fondans, si l'action des sels l'exige, on ajoute les absorbans, comme les yeux d'écrevisses, la pierre

(*a*) *De morbis. Cap. de Strumis.*
(*b*) Observ. 77.

d'éponge calcinée, la corne de cerf préparée, les coraux en poudre, les coquilles d'œufs lavées & porphirisées, l'antimoine diaphorétique de *Poterius*. *Scultet* conseille fort l'électuaire fait avec le miel & la poudre de lézard, au poids d'une dragme ou environ, tous les matins. Les eaux minérales ferrugineuses, le petit lait calibé, se donnent avec succès sur la fin. *Reusnerus* ordonne comme spécifique, la racine de domptevenin, pourvû qu'on ait soin de la continuer longtems.

Les tumeurs scrophuleuses sont à peu près sujettes aux mêmes terminaisons que les autres tumeurs. Quand elles sont bénignes, commençantes, peu douloureuses, la terminaison la plus avantageuse est la résolution; il ne faut donc rien oublier dans ces premiers tems pour la procurer. On applique dessus en emplâtre le bitume nommé *ambia*, la gomme animée, qui est aussi émolliente, l'onguent de sperme de grenouilles, la gomme ammoniac recommandée par *Muller*, le diabotanum simple, l'emplâtre *de Vigo cum mercurio*, le diachylon gommé, le mucilage, l'emplâtre de Nuremberg; & en cataplasme, la bardane, la ciguë, la mandragore, les fleurs de romarin, le *xanthium*, la petite scrophulaire, la petite jombarde, la vermiculaire brûlante, la racine vierge, la petite paquerette, le ménianthe, ou trefle d'eau: on peut joindre à ces cataplasmes l'huile de moutarde.

Les fomentations & douches avec la lessive de cendres de sarment, conviennent beaucoup dans ce cas, pourvû qu'on les continue longtems. On joint à ces topiques les remèdes intérieurs; on saigne le malade, on le purge, on lui fait prendre quelques boissons convenables, ou l'eau de goudron, que l'on place en différens tems de la maladie; on lui donne en bol le baume du Pérou. Quelques-uns recommandent, comme fondans & adoucissans, la cendre de taupe, depuis un scrupule jusqu'à une demie dragme; si ces tumeurs n'augmentent pas, & sont nouvelles, le seul usage des remèdes inté-

rieurs

rieurs suffit pour les guérir tout-à-fait ; la résolution doit encore être tentée quand on soupçonne les Scrophules intérieurement, ou bien quand elles ont leur siège au col le long des gros vaisseaux. Pour résoudre ces dernières, & pour les Ecrouelles bénignes, l'usage des frictions avec des linges chauds, peut être fort utile, pourvû qu'on expose auparavant la partie à la vapeur de l'eau tiède avec le vinaigre. M. *van Swieten* (*a*) a vu une glande parotide engorgée, & qui avoit résisté aux remèdes les plus efficaces, se dissiper par des frictions avec des morceaux de laine, ce qui se pratiquoit deux fois le jour, après l'avoir exposée à la vapeur de l'eau tiède & du vinaigre. Le mouvement musculaire ménagé, des frictions séches employées avec précaution, peuvent donc être utiles ; & quoique certains Auteurs les condamnent (*b*), dans la crainte d'attirer des humeurs vers les parties engorgées, ces moyens cependant seront efficaces, s'ils sont dirigés avec prudence.

Si la tumeur ne diminue pas, si les accidens augmentent, si la chaleur & la pulsation qui se mettent de la partie, annoncent la suppuration, il faut alors mettre en usage les topiques capables de la procurer, comme la scrophulaire, avec les feuilles de camomille & de mélilot, la poirée, l'oignon de lis, le levain, auquel on ajoute des graisses, les huiles de laurier, de vers, de camomille, de lis, d'olives, &c. l'onguent *basilicum*, d'*althæa*, la térébenthine. L'emplâtre de *Charles Musitan* est recommandé par ce fameux Praticien de Naples, comme un excellent remède, non-seulement pour mûrir les Ecrouelles, mais toutes sortes de tumeurs. Si dans le commencement la douleur étoit considérable, on mettroit les anodyns, au lieu des suppuratifs.

Quand la suppuration est formée, il faut lui donner jour ; mais à la différence des autres tumeurs, il ne faut ouvrir celles-ci, & sur-tout celles qui attaquent les

(*a*) *Commentar. in Boerhav. Aphor. pag.* 180.
(*b*) Mercurialis *de morbis puerorum.*

glandes, que quand leur ſubſtance paroît entièrement conſommmée, & devenue purulente ; autrement les bords ſe durciſſent, le ſéjour de la matière dans le tiſſu de la peau les rend calleux, la chaleur diminuée dans la partie empêche la coction, pour ainſi dire, de ce qui devoit ſuppurer, & produit une cicatrice difforme ſous laquelle ſe trouve ſouvent le germe d'une nouvelle tumeur. La tumeur ouverte, on entretient la ſuppuration ; les digeſtifs doux y conviennent, & on y peut joindre différens remèdes ſelon les cauſes, & ſelon les indications particulières à la maladie. Le pus eſt quelquefois fort épais, & la ſuppuration fort lente, ce qui oblige ſouvent de recouvrir la partie de cataplaſmes émolliens, afin de relâcher le tiſſu trop tendu des ſolides, l'onguent de la Mere y convient auſſi ; d'autre fois, la ſuppuration eſt ichoreuſe, ſouvent elle eſt ſanieuſe ; enfin elle varie ſelon les complications. Il arrive ſouvent que la tumeur paroît en fluctuation ; on l'ouvre, & une fauſſe ſuppuration aqueuſe, & qui ſe ſupprime aiſément, démontre une coction imparfaite de la matière.

Pour entretenir la ſuppuration, on donne avec ſuccès la tiſanne faite avec le ſoucy, ou avec ſon ſyrop ; ce remède eſt recommandé comme excellent dans ce cas, par feu M. *Lemery ;* mais comme dans cette maladie les ſucs ſont viciés, il arrive ſouvent une régénération de mauvaiſes chairs qui avancent fort vîte, & qui produiroient une cicatrice peu ſolide, ſi on ne les réprimoit par les déterſifs. Ces remèdes ſont fort utiles dans ce cas ; dans les ſuppurations ordinaires, il ne faut que ſuivre la nature ; dans celles-ci il faut ſouvent réprimer ſon ouvrage, & arrêter ſes progrès prématurés. On emploie avec ſuccès dans cette vûe, l'herbe aux verrues, la perceſeuille, le ſuc de renoncule, mais avec précaution, parce qu'il eſt violent dans ſes effets ; la poudre de ſabine, la décoction de feuilles de noyer, le vin miellé, la teinture de mirrhe & d'aloës, la ſavonniere, le

lierre, le verdet, l'alun en poudre, l'eau phagédénique, le collyre de *Lanfranc*, l'onguent mondicatif d'ache, l'ægyptiac, l'onguent des Apotres, l'huile de camphre, l'onguent brun, la pierre infernale, & enfin le baume d'acier, recommandé comme un excellent remède dans ces occasions par M. *de la Peyronie;* les bons effets que ce Praticien célèbre en a vû, & qu'il a sans doute communiqué à l'ACADÉMIE, en assurent assez l'excellence. Quand la plaie a été détergée, on met en usage les sarcotiques, & on tend à une bonne & solide cicatrice.

Il arrive souvent que la tumeur est trop-tôt ouverte par l'instrument tranchant, ou qu'étant près des tégumens, le pus se fait jour avant que la glande soit consommée; pour lors il faut détruire le reste de ces glandes, & même les emporter entieres en cas qu'il y en ait. Cette manœuvre est d'autant plus nécessaire, que si des glandes restent, & même des parties de glandes, pour-lors, servant toujours de réservoirs aux sucs qui les arrosent, ils y séjournent, & peu de tems après produisent de nouvelles tumeurs. J'ai même observé que les glandes à demi emportées, sont beaucoup plus sujettes à récidive, & même cèdent plus difficilement aux remèdes résolutifs qu'on pourroit appliquer, que celles qui sont entières; ce qui est d'autant plus aisé à concevoir, qu'étant composées de vaisseaux délabrés, à demi rongés, & qui ne sont susceptibles d'aucun ressort, les sucs qui s'y portent continuellement, les forcent & produisent par leur séjour de nouvelles tumeurs très-considérables.

Ces restes de glandes s'emportent commodément, en appliquant au moyen d'un emplâtre fenestré, la pierre à cautère, les trochisques *de minio*, ceux de sublimé corrosif, l'eau mercurielle avec précaution; &c. on coupe ensuite les chairs, & on continue jusqu'à la destruction totale. Cette méthode, quoique nécessaire, & même préférable, devient souvent dangereuse, si les glandes sont situées près des gros vaisseaux, des nerfs, & des

tendons; on remédie aux accidens que pourroit produire l'application des caustiques, par des topiques convenables, tels que les anodyns. Si on redoute les accidens que peut produire le caustique, on emploie l'instrument tranchant, ayant soin d'emporter le kiste, autant qu'il est possible, & s'il en reste, il faut le faire suppurer; il faut encore faire attention d'enlever le germe, ce que recommande *Tulpius* (*a*); mais il y a lieu de croire que ce qu'il a pris pour le germe des Ecrouelles, n'étoit autre chose, que quelques grains glanduleux engorgés ou plus durs, ou des concrétions formées dans l'épaisseur des membranes.

Si les dépôts scrophuleux se trouvent près des os, ils corrodent souvent jusqu'à leur substance, & produisent la carie; d'autres fois la carie commence dans l'intérieur de l'os, d'où s'étendant au-dehors, elle produit des ulcères scrophuleux; alors elle est l'effet du virus qui s'arrête dans la substance des os, soit que les vaisseaux y ont peu de ressort, soit parce qu'étant trop étroits, les fluides visqueux s'y arrêtent, enfin parce que la circulation est très-lente dans ces parties. Les remèdes convenables aux autres espèces de caries y conviennent; l'essence de térébenthine, la teinture de mirrhe, & d'aloës, l'eau mercurielle; mais le plus sûr est l'application du cautère actuel. J'ai vû employer ce dernier avec beaucoup de succès sur plusieurs malades de l'Hôpital de la Charité de Paris. Après l'exfoliation de toute la carie, on incarne & on mène à cicatrice.

Nous avons observé ci-devant que les exostoses scrophuleuses suppurent plus aisément que les véroliques, & que l'espèce de carie qui y succède, est fort dangereuse. Quelle en est la raison? c'est sans doute, parce que les sucs qui la forment, sont plus disposés à la dissolution; elle peut donc être rangée sous la classe des caries humides, & l'heureux succès que produit le cautère actuel, en absorbant les sucs pervertis, confirme ce que

(*a*) Tulpius, *observat. lib.* 1. *cap.* 46.

j'avance : c'eſt dans ce cas que tout ce qui peut deſſécher, pour ainſi dire, l'habitude du corps, eſt d'un ſuccès preſque auſſi certain. Parmi ces remèdes, on peut donner efficacement les ſudorifiques, & leur effet ſurpaſſe ſouvent nos eſpérances, comme nous le confirme l'obſervation (*a*) de M. le *Dran;* obſervation par laquelle il prouve leur utilité, ſur-tout après un long uſage. S'il arrivoit que la ſeule application du feu ne produiſit pas l'effet attendu, & que les exfoliations fuſſent longues, ou qu'enfin l'étendue de la carie fût conſidérable, on pourroit alors, ſans confier ce ſoin à la Nature, la prévenir, l'aider, en emportant la partie de l'os affectée ; on trouve des preuves de cet heureux ſuccès dans une obſervation communiquée par M. *le Cat*; dans deux différens Sujets attaqués de Scrophules, il a emporté à l'un le *tibia* entier vermoulu, & à l'autre la moitié du pied ; ces opérations n'ayant pas été pratiquées ſans fruit, font aſſez appercevoir qu'on peut ſouvent ſauver une partie, en emportant le vice local, quand l'articulation n'eſt point attaquée.

Les tumeurs ſcrophuleuſes des os, de même que leur gonflement, cèdent auſſi à l'uſage intérieur des remèdes convenables à la maladie ; les articulations attaquées par ce virus ſe guériſſent très-difficilement ; ſi on les ouvre, les humeurs dont elles ſont continuellement abbreuvées, ceſſent véritablement quelquefois de couler ; mais l'anchyloſe qui ſuccède à leur guériſon, devient très-incommode pour le malade. Dans cette conjoncture ſur-tout, s'il reſte des ſinus, il n'y a qu'une reſſource fâcheuſe, à la vérité ; c'eſt l'amputation avant laquelle on doit cependant tenter les douches, les boues des eaux Thermales, s'il eſt poſſible, & autres remèdes appropriés.

L'induration peut auſſi terminer les tumeurs ſcrophuleuſes ; elle peut être la ſuite du long uſage des réper-

(*a*) *Obſervat.* 103.

cuſſifs & des réſolutifs. Cette terminaiſon devient avantageuſe quand la tumeur attaque quelques parties où on ne peut porter les remèdes convenables, ou quand elle n'incommode point, qu'elle eſt proche les gros vaiſſeaux &c. pour lors on peut l'abandonner à elle-même; mais ſi on veut en débarraſſer la partie, & qu'elle ſoit ſujette à l'action immédiate des topiques, on peut y appliquer des remèdes mucilagineux & aqueux, qui par leur vertu émolliente, relâchent le tiſſu des fibres, & permettent aux fluides de s'y inſinuer. Il faut obſerver de ne pas irriter ces tumeurs endurcies par des topiques âcres & chauds, ce qui pourroit en excitant des mouvemens ſpontanés dans les ſucs, & la partie de la lymphe, qui compoſent la tumeur, les faire aiſément dégénérer en cancers. D'ailleurs ſi l'opération eſt poſſible, on peut emporter la tumeur par l'inſtrument tranchant.

La déliteſcence & la pourriture peuvent auſſi arriver; elles produiſent des accidens fâcheux qui exigent les remèdes convenables en pareilles occaſions; mais comme ils ſont aſſez connus, & que ce n'eſt pas du Sujet propoſé, je n'en parlerai pas ici.

Les glandes ſalivaires attaquées de ce virus, ſe gonflent, & produiſent des tumeurs conſidérables. Les remèdes propoſés ci-deſſus y conviennent; mais l'obſervation, mere de l'expérience, a fait connoître que le *lepidium* ou paſſerage mâché, ſoulageoit infiniment cette eſpèce de tumeur, ce qui la fait préférer comme le meilleur topique en ce cas. Le ſuc de cette plante, qui eſt inciſif, âcre & pénétrant, contenant d'ailleurs beaucoup de ſel eſſentiel & fixe, s'inſinue par les pores abſorbans & les conduits des glandes. Il procure par ſa partie âcre une plus grande filtration de ſalive; par ſon action inciſive & pénétrante, il diviſe les fluides trop épais, & en procure l'évacuation.

Les ophtalmies ſcrophuleuſes & humides étant ſouvent rebelles à l'action des topiques, la Chirurgie a été

obligée de chercher plus loin des ressources ; elle les a trouvées dans l'action du vésicatoire & du séton : ces remèdes procurent une évacuation considérable de sérosités, diminuent la masse des sucs blancs ; par ce moyen, cette masse étant moindre, permet aux vaisseaux de reprendre leur ressort ; de-là la diminution de l'inflammation, du gonflement des yeux, du larmoyement ; enfin la guérison parfaite de ces maladies.

La plûpart des autres accidens des Ecrouelles cèdent aux remèdes généraux, au régime, &c. & comme ils n'exigent de la Chirurgie rien de particulier, nous n'en dirons pas davantage.

MÉMOIRE
SUR LES
TUMEURS SCROPHULEUSES.

ANONYME.

IL est plus facile de déterminer le caractère, les espèces, & les signes des Tumeurs scrophuleuses, que de donner une méthode sûre de les guérir. Celles que les Auteurs ont prescrites jusqu'ici, ne contiennent que des remèdes insuffisans. Ce n'est pas qu'on ait ignoré la nature du mal, & les moyens de le combattre, & même de le dompter en un état encore foible: mais, lorsqu'il est parvenu à un certain degré de force, il faut d'autres armes pour le vaincre, & il exige un spécifique propre & particulier; c'est ce que j'espere donner à la fin de ce Mémoire; mais l'on se souviendra qu'il doit être administré par une main habile, afin de le varier selon l'âge, les forces, & le tempérament du malade; on est même obligé de le suspendre en certains, pour lui substituer les différens secours que requiert la diversité des accidens.

Description. Cette maladie paroît en plusieurs endroits, & sous différentes formes, suivant la quantité, l'acrimonie, & les quantités de l'humeur peccante. Les tumeurs scrophuleuses, proprement dites, sont dures & glanduleuses, ordinairement de même couleur que la peau; elles se forment peu à peu aux côtés du col, derriere les oreilles, & sous le menton. On voit tous les jours des malades qui en ont d'arrangées en chapelet. Elles sont presque toujours

toujours enveloppées d'une membrane propre. Elles sont plus ou moins mobiles, simples, composées, &c.

Elles se manifestent aussi très-souvent sous les aisselles, aux mammelles, & aux aines, sur les côtes, & le *sternum*, sur les mains, & sur les pieds, aux doigts & aux orteils, aux coudes, & aux cuisses. J'ai vû une jeune fille d'environ six ans, qui avoit une tumeur de cette nature au milieu de la joue gauche; ce que j'avois déja vû à d'autres enfans de cet âge.

Lorsque cette humeur fait éruption aux yeux, l'ophtalmie qu'elle cause est quelquefois si violente, qu'en peu de jours elle excorie la cornée transparente en plusieurs endroits, & forme assez souvent de petits abscès, dont la matière peut rompre la cornée & produire un staphilôme; d'où résulte la perte de la vûe, & une grande difformité: & si le désordre ne va pas jusques-là, il reste au moins des cicatrices qui empêchent la vision en tout, ou en partie.

Les paupières ne sont pas moins exposées à la férocité de cette humeur; elle les gonfle, les ulcère, & les durcit au point de renverser la paupière inférieure en-dehors, & de former un bourrelet rouge qui fait l'œil éraillé; qnelquefois elle occasionne tantôt la trichiaise, tantôt l'anchylops, même l'ægilops. Il est à remarquer que l'ægilops provenant de cette cause est rarement simple; l'os maxillaire se trouve quelquefois carié à la partie inférieure de l'orbite, & je l'ai vû deux fois percé.

Quoique ce virus se fasse sentir davantage aux endroits que nous avons décrits, il ne laisse pas d'affecter indifféremment toutes les parties du corps, les glandes, les muscles, les membranes, les tendons & les viscères, sans épargner même les os, notamment les phalanges, l'os maxillaire, la mâchoire inférieure &c.

La matière de cette maladie affecte aussi les lèvres, le nez, les amygdales; elle embarrasse les tuyaux de l'air dans le poumon; de-là une toux opiniâtre qui n'est nullement soumise aux remèdes ordinaires; la toux en-

fin calmée, il reste au malade une respiration courte qui l'oppresse, sur-tout lorsqu'il est obligé de faire quelques exercices. Mais ce qui caractérise plus particulièrement cette maladie : c'est 1°. que la tumeur ne vient que difficilement à une entière maturité, & ne suppure pour l'ordinaire, qu'imparfaitement. 2°. Qu'elle ne cède point aux résolutifs. 3°. Que si elle suppure, elle forme des fongus sinueux, & quelquefois cancéreux, qui conduisent les plus forts Sujets au tombeau. En 1736, j'ai vû un Fongus croître d'une plaie pareille, lequel parvint à la grosseur de la forme d'un chapeau, dans l'espace de six semaines. Ce n'étoit originairement qu'une glande maxillaire & indolente, qui n'excédoit pas le volume d'un œuf de pigeon. L'opération fut jugée pratiquable, exécutée avec toute l'habileté possible, & conduite à cicatrisation en trois semaines de tems ; néanmoins, & quoique le Sujet fut jeune, & d'un bon tempérament, cela ne l'empêcha pas de succomber au bout de quatre mois.

Lorsque sa malignité ne porte pas au malade des coups si funestes, ce n'est qu'à la dure condition d'augmenter en nombre, puisqu'au lieu d'une tumeur qu'on aura ôtée, il en pullulera d'autres au voisinage. A l'égard du fongus, ou du chancre survenu après l'extirpation, je n'ai vû aucun malade lui survivre.

La fin que l'ACADÉMIE se propose, est moins d'exciter les Auteurs à faire parade d'une érudition infructueuse, qu'à trouver des moyens de délivrer le genre humain d'un mal si cruel. Qu'il y ait de ces tumeurs qui ne soient pas purement lymphatiques ; que l'on y fasse concourir, tantôt l'humeur mélancolique, tantôt la bile ; qu'importe, dès qu'elles sont scrophuleuses. L'essentiel est de sçavoir les discerner des autres tumeurs, mais sur-tout de procéder efficacement à leur guérison.

Le siége de la maladie dont nous parlons, n'est pas où il paroît, je veux dire aux glandes & aux autres lieux énoncés, mais dans le mésentère dont les glandes sont

presque toujours viciées, avant que celles des autres parties commencent à enfler. C'est pourquoi, on doit imputer à la mauvaise affection de ce viscère, la lézion des autres endroits du corps ; & les exemples sur cela, confirment ce que l'on sçait d'après tous les bons Auteurs, tant Anciens que Modernes.

On distingue quatre sortes d'Ecrouelles ; les simples, les malignes, les ulcérées, & les chancreuses. Espec..

1°. On les appelle Ecrouelles simples, lorsque la tumeur est dure, vacillante, & superficielle ; que la peau qui la recouvre, conserve sa couleur naturelle, ensorte qu'on ne la connoît qu'au toucher ; & tandis qu'elle est encore molle, on ne peut pas la distinguer des glandes que le vulgaire appelle des croissances. Ces Ecrouelles simples sont d'abord sans douleur, & deviennent skirreuses par le laps du tems : mais un excès de chaleur, ou l'accession d'une autre maladie peut les enflammer, & les faire venir à suppuration ; & comme cette suppuration est presque toujours imparfaite, faute d'une maturité suffisante, la tumeur peut revenir quelques jours après aussi dure qu'auparavant.

Lorsque cette suppuration est accompagnée d'inflammation, elle forme un faux phlegmon qui ne se fond pas par une suppuration louable & complette, comme le font les vrais phlegmons. Cependant les tumeurs de l'espèce que nous traitons, ne laissent pas d'être bénignes, pour être ulcérées, parce qu'elles sont encore soumises aux remèdes, à moins qu'elles ne dégénèrent en cancer.

2°. Les Ecrouelles malignes causent de la douleur au malade ; elles ne flottent point, elles se gonflent, la peau rougit, & on a bien de la peine à les empêcher de s'ouvrir. Elles sont malignes ordinairement dès leur premier germe, & ne passent pas l'année sans se développer.

3°. Lorsque les Ecrouelles malignes ont brisé la peau, qu'il en découle une sanie purulente, ou un sang cor-

rompu ; on les appelle Ecrouelles ulcérées malignes. On voit par cette distinction, qu'il se rencontre deux espèces d'Ecrouelles ulcérées, dont l'une est bénigne, & l'autre maligne.

4°. Les Ecrouelles sont chancreuses, si les bords de l'ulcère deviennent calleux, renversés, & extrêmement douloureux, s'il suinte de l'ulcère une humeur virulente, & de mauvaise odeur, &c. Enfin les unes sont primitives, comme dans les cas où la maladie est originelle, & les autres sont secondaires.

Causes. La première, & la plus commune cause primitive de ce mal est attribuée, du consentement unanime de tous les Médecins, à la grossièreté, & à l'épaississement de la lymphe qui croupit dans ses vaisseaux, s'y arrête, & s'y durcit par le long séjour qu'elle y fait.

La lymphe ne sçauroit croupir long-tems dans un endroit, que ses parties les plus fines ne s'évaporent, & que son résidu ne durcisse. C'est ainsi que se forme cette tumeur que nous appellons Ecrouelle, suivant l'opinion de la plûpart des Auteurs. Quelques-uns ajoutent qu'il se trouve de l'acide dans la lymphe ; autrement, disent-ils, les enfans ne feroient pas si exposés à cette maladie qu'ils le sont ; puisque de soixante personnes qui en seront atteintes, il ne s'en trouve que cinq ou six adultes. La lymphe peut devenir grossière par plusieurs causes.

1°. Les eaux bourbeuses, marécageuses, nebuleuses, & de neige fondue, rendent la lymphe propre à se durcir dans les glandes, comme on l'observe dans ceux qui habitent les endroits marécageux & froids, des Alpes, & des bords de la Manche.

2°. L'usage des fruits cruds, & alimens grossiers, fait la même chose, ainsi qu'on eut le malheur de l'éprouver en France au tems des guerres civiles.

3°. La viscosité du chyle, par toute autre cause, peut aigrir & épaissir la lymphe au point de ne pouvoir plus traverser les pores des glandes, & de s'y embarrasser.

4°. Les enfans qui tètent des femmes nouvellement

enceintes, sont souvent attaqués de cette maladie, parce que la lymphe qui résulte de ce lait étant fort grossière, s'arrête facilement dans les glandes pour produire les Ecrouelles.

La seconde cause de cette fâcheuse maladie, beaucoup plus grave que la précédente, est l'effet de la contagion. Celle ci peut, par son propre caractère, vicier tout à la fois les fluides & les solides, c'est le virus dont les parens ont été infectés, & qui se manifeste chez leurs descendans.

La troisième cause originelle de cette maladie, c'est le lait de la nourrice; & si le lait d'une femme nouvellement enceinte, peut devenir une cause éloignée de cette maladie, il n'y a pas de doute que celui d'une femme infectée d'Ecrouelles n'en puisse être une cause immédiate.

La quatrième cause de cette maladie est la communication par cohabitation, par l'usage du linge, & autres ustenciles, peut-être même l'haleine du malade. C'est le jugement qu'en a porté la Faculté de Médecine de Paris, par son Décret du 28 Novembre 1578, consultée par le Parlement sur la question, si cette maladie pouvoit être contagieuse; décision conforme à la doctrine d'*Hippocrate* & de *Valleriola*. *Aretæus* trouve tout-à-fait imprudent de converser avec les malades de cette espèce; & j'ai des exemples que cette maladie est contagieuse.

Les causes secondaires sont, lorsque les Ecrouelles succèdent à une autre maladie, comme à une fièvre lente, ou à la petite vérole, à une galle invétérée, ou répercutée par des remèdes desséchans; à un éréspièle rentré en-dedans par des astringens, ou des remèdes trop froids.

Les Ecrouelles ont des signes, selon le degré où elles se trouvent. 1°. Les simples ne paroissent pas plus considérables que des glandes naturelles; elles ne changent point la couleur de la peau. On ne les connoît qu'au Signes.

tact; alors on ſent des glandes dures, rénitentes & mobiles. Elles ſont ſans douleur; & c'eſt ce qui les fait regarder bien ſouvent comme de ſimples croiſſances dans les enfans. Il eſt cependant très-important de les bien diſtinguer.

2°. Lorſque l'on ſent une rangée de ces petites glandes le long du muſcle maſtoïdien, ou ſous le menton, ou aux aînes, ou deſſous les aiſſelles, il y auroit du riſque à les négliger; car, en ce cas, on a droit de ſoupçonner les Scrophules très-prochaines; mais ſi une ophtalmie s'y trouve jointe, ou un ſuintement d'une humeur âcre derrière les oreilles, aux lèvres, à quelque doigt, &c. on ne doit pas héſiter à déclarer les glandes du col ſcrophuleuſes, quelques petites qu'elles ſoient, quand même les parotides, les axillaires & les inguinales ſeroient dans leur état naturel. Il ne faut pas craindre de trop avancer en cela. Il eſt vrai que dans le premier état il n'y a aucune différence entre les glandes naturelles, & celles qui prennent la route des Ecrouelles; mais les accidens que nous avons donné pour indices, doivent nous déterminer à caractériſer une maladie qui ne paroît rien moins que ce qu'elle eſt en effet: au lieu que les marques diſtinctives déſignées par les Auteurs pour faire ce diſcernement, ne peuvent plus ſervir, lorſque la tumeur eſt ſi marquée au coin funeſte, que le vulgaire eſt en état d'en décider. Nous n'avons donc point de ſigne plus certain pour connoître les tumeurs ſcrophuleuſes dans le premier état, que l'accompagnement de quelques-uns des accidens déjà répétés. Il eſt extrêmement important de ne pas mépriſer ces petits indices, vû que le mal, en ce premier degré, peut être dompté, ſur-tout ſi l'on eſt favoriſé par le tempérament, les qualiités de l'air, & des alimens; car on voit dans un Sujet bien conſtitué, ces mêmes glandes ſe diſſiper à l'aide de la Nature, d'un air léger, d'alimens de facile digeſtion & de bon ſuc: en d'autres, ces tumeurs ſubſiſteront bien des années ſans augmenter, ni diminuer, ni incommoder le malade.

3°. Les Ecrouelles abſcédées ſe reconnoiſſent par le changement de la tumeur, en ce que de dure qu'elle étoit, elle devient molle au moins à ſa partie ſupérieure. Elle eſt toujours un peu rouge ou livide en cet endroit, le reſte de la tumeur demeurant dans le même état. Le malade y reſſent la chaleur, & la douleur d'un abſcès ordinaire, par la tenſion des fibres nerveuſes & le battement des artères.

4°. Les Ecrouelles malignes ſe manifeſtent par la douleur & la rougeur que l'on remarque dans toute l'étendue de la tumeur.

5°. L'ouverture de la tumeur démontre ſon ulcération. La dureté & la douleur des bords de l'ulcère, caractériſent les Ecrouelles ulcérées & chancreuſes. L'on n'eſt guères expoſé à la mépriſe dans le diſcernement des trois dernières eſpèces. La ſeule inſpection ſuffit pour les reconnoître.

Les Ecrouelles en général, ſont des tumeurs très-fâcheuſes & difficiles à guérir. Elles le ſont cependant plus ou moins, ſelon leur différent état, la cauſe qui les produit, les parties qu'elles attaquent, & l'habitude du malade. Prognoſtic.

1°. Les Ecrouelles ſimples & qui commencent, peuvent facilement ſe guérir, ſur-tout ſi les tumeurs ſont fort petites & iſolées.

2°. Celles qui ne proviennent que de la mauvaiſe nourriture, du climat, &c. ne réſiſtent pas longtems aux remèdes, ſi l'on change l'état du malade.

3°. Les ſimples devenues ulcérées, ſont plus difficiles à guérir qu'auparavant.

4°. Celles qui ſont douloureuſes donnent plus de peine que celles qui ſont ſans douleur; celles qui ſont fixes, que celles qui ſont mobiles; celles qui ſont à la partie antérieure du col, que celles qui ſont ailleurs; & celles qui ſont accompagnées de fièvre, ou qui l'excitent, que celles qui en ſont exemptes.

5°. La figure de la tumeur ne détermine rien, attendu

qu'elle dépend des parties qui l'environnent & qui la compriment ; cependant inégales & douloureuses, elles sont de mauvaise espèce.

6°. Les petites tumeurs en grand nombre, sont plus longtems à se dissiper, que lorsqu'elles sont rares.

7°. Celles qui sont extrêmement grosses, ne se fondent qu'avec beaucoup de tems.

8°. Les Ecrouelles malignes sont difficiles à dissiper. La difficulté est encore plus grande après leur ulcération.

9°. Il n'y a pas sujet d'augurer mieux des tumeurs chancreuses.

10°. Celles qui sont placées entre de gros vaisseaux, ou près des tendons, demandent du tems, & beaucoup de circonspection ; les topiques doux y faisant peu, & les plus forts pouvant être dangereux, ainsi que l'opération.

11°. Celles qui s'attachent aux os ne peuvent être guéries que la portion altérée ne soit enlevée, & même l'os entier, au cas qu'il en soit pénétré dans toute son étendue.

12°. Les Ecrouelles héréditaires, de même que celles qui viennent d'une nourrice qui en seroit infectée, ne sont pas curables, si le Sujet n'est pas en état de supporter les remèdes durant deux printems & deux automnes, d'autant que le mal est identifié, & qu'il fait partie de sa substance.

13°. Elles sont encore incurables dans un Sujet âgé de quarante ans, parce qu'elles sont accompagnées d'obstructions invincibles dans les viscères ; & lorsqu'elles attaquent une personne au-delà de cet âge, si ce sont des Ecrouelles malignes, ulcérées, elles sont également incurables, parce qu'elles dégénèrent ordinairement en cancer, ou que le malade tombe dans l'hétisie, & finit par consomption. Dans ces trois derniers cas, les remèdes ne peuvent plus avoir lieu.

La conséquence que l'on peut tirer de toutes ces particularités

ticularités, est que, dans les autres cas, personne n'est exclu de la guérison, sinon radicale, au moins palliative, que ceux dont la mauvaise habitude leur interdit l'usage du remède, pendant un tems suffisant.

Pour parler selon le style ordinaire, les Ecrouelles exigent différentes curations, suivant les différens degrés où elles se trouvent, & l'âge ou les forces du malade; quoiqu'à proprement parler, une seule méthode leur suffise, pourvû qu'elle soit modifiée d'une maniere appropriée à chacun de ces différens états; & pour l'effectuer, trois choses sont requises. Cure.

1°. Le Régime.

2°. La Pharmacie, ou les remèdes internes.

3°. La Chirurgie.

Premièrement, le régime est si nécessaire pour la cure de cette maladie, que sans lui le meilleur spécifique seroit inutile, & quelquefois nuisible. On dit ordinairement qu'il doit être conforme à l'âge, & au tempérament du malade. Il y en a de bien des espèces. Je prescris néanmoins le même régime indifféremment à tous, à l'exception du tempérament trop chaud, ou trop sec, qui doit être davantage humecté, & du trop humide sujet à beaucoup de crudités, lequel doit observer une diette plus exacte. Tout le reste dépend de la bonne administration du remède, qui consiste à en proportionner la dose, en régler les prises, en suspendre l'usage, pour donner du relâche au malade, quand il en est tems, & procurer les adoucissans que le cas exigera.

En général, j'interdis à tous les viandes froides, les ragoûts, les liqueurs ardentes, les fruits cruds, le poisson, sur-tout celui d'étang, les oiseaux aquatiques, le beurre, le laitage, à l'exception du lait d'ânesse, lorsqu'il est nécessaire d'adoucir la poitrine, ou du petit lait, quand il est besoin de rafraîchir, ou du lait de vache coupé de moitié d'eau d'orge mondé, au défaut de lait d'ânesse.

Je réduis le malade à deux potages par jour, de la

viande de boucherie, & de la volaille à dîner seulement, lui substituant le soir des pommes cuites, & autres fruits cuits, non acides, des œufs, du ris, &c.

A l'égard des enfans qui sont toujours le plus grand nombre de ces malades, je les conforme à cet ordre, aux quantités près. Je leur fais boire, au cas qu'ils ayent soif, de l'eau de petits clouds pure; à ceux qui ont la poitrine délicate, ou de la toux, la tisanne de racine de glouteron; s'ils sont échauffés, celle de chiendent, ou autres appropriées à la situation où ils se trouveront. Au cas qu'ils se dégoûtent de soupe, on peut leur donner une fois par jour de la bouillie, à condition qu'on y mêlera vingt-quatre grains d'yeux d'écrevisse en trochisques; on peut leur donner aussi un mélange de parties égales de mars apéritif, & de poudre de cloportes à la dose de dix grains. Cette dose de mars est pour les enfans depuis quatre jusqu'à huit ans: ceux qui sont au-dessus, en peuvent prendre jusqu'à douze grains tous les jours. Comme l'air contribue beaucoup à la cure de cette maladie, on doit le choisir doux & léger pour ceux qui ont la facilité de se déplacer. Je ne détaillerai pas ici les secours requis dans le cas de fièvre, ou d'hétisie, parce qu'il n'appartiennent pas à notre sujet. Il me suffit d'avertir, qu'il faut cesser alors de traiter les Ecrouelles, pour ne porter les attentions qu'aux autres maladies plus urgentes.

Mon remède interne se fait en trois préparations séparées. La première consiste en ce qui suit.

℞. Sel de nître purifié.
Sel d'absynthe.
Antimoine d'Hongrie, *ana* ℥ j.

Je pulvérise ces trois ingrédiens en particulier, je les fais bien sécher; ensuite je les mêle ensemble, & les mets dans un creuset trois fois plus grand que le volume de la matière, je le couvre d'une plaque de fer trouée au milieu, après quoi je le place dans un réchaud; je

l'environne de charbon, & enfin j'allume le feu que je pousse peu à peu jusqu'à ce que le creuset rougisse ; il se fait une détonnation, & la fusée sort par le trou de la plaque. Je laisse refroidir le creuset dans le fourneau, puis j'en retire la pierre, sans casser le creuset. Alors je réduis la pierre en poudre, & je la lessive pendant dix jours dans l'eau chaude, la remuant cinq ou six fois par jour, & je la laisse reposer, quand je veux changer l'eau, ce que je réitére matin & soir. Les lotions finies, je fais sécher la poudre, & je la porphirise, puis je la conserve dans un bocal bien bouché.

Je fais une forte décoction de réglisse dans laquelle je mets à volonté de la scamonée d'alep en poudre, la remuant sans cesse sur le feu ; quand la liqueur est à peu près comme du lait, je la verse dans un vaisseau, & je remets de nouvelle décoction chaude sur le résidu de la scamonée, en remuant toujours sur le feu, jusqu'à ce qu'elle soit blanche ; alors je la jette sur la première, & je réitère la même chose jusqu'à ce que la décoction ne blanchisse plus, & qu'il ne reste de la scamonée, qu'un morceau de matière noire comme de la poix que je jette. Je fais ensuite évaporer au bain-marie, la liqueur blanche jusqu'à la consistence d'un syrop épais, que je garde précieusement dans un pot bien bouché.

Je prends du mercure vif à volonté, je le triture dans un mortier avec suffisante quantité d'yeux d'écrevisses ou de nacre de perle en trochisques, je l'enferme ensuite dans un chamois fort & bien lié, puis je le serre dans une presse de Relieur. Je réitère trois fois cette opération avec de nouvelles poudres, après quoi le mercure en sort pur & brillant, tandis que les poudres chargées de son acide, & de toutes ses impuretés, demeurent noires.

Je joins à ces trois préparations, d'autres matières, avec les proportions suivantes.

℞. Scamonée, ℥ ij.

Æthiops, ℥ j. ß.
Mercure purifié, ʒ iij.
Antimoine préparé, ʒ iij.
Safran de mars apéritif, ʒ iij.
Savon blanc de Genes, ʒ ij.
Poudre de cloportes des bois, ʒ iij.

Je fais une maſſe de ces ſept choſes avec quelque ſyrop; j'en forme un bol du poids de dix-ſept ou dix-huit grains pour un adulte paſſablement fort, & je me règle ſur l'effet que ce premier produit pour doſer les autres. Il doit purger trois ou quatre fois, au-delà deſquelles il faut le diminuer en faiſant quatre bols de trois; & lorſqu'il agit moins, je l'augmente, ne faiſant que deux bols de trois; en ſe conformant à cette règle, tous les malades, de quelqu'âge, & de quelque tempérament qu'ils ſoient, pourront en uſer autant de tems que la guériſon l'exigera, ſans s'affoiblir. Au reſte, lorſque le malade s'échauffe facilement, je ne lui donne de ce bol que deux ou trois fois par ſemaine, & afin de ne point perdre de tems, je remplis les jours vuides par une chopine de petit lait, ou deux bouillons de moû, ou de cœur de veau, avec une poignée de chicorée; je lui fais prendre ces mêmes jours, un mêlange de cinq grains d'æthiops, de quatre grains de poudre de cloportes, & de deux grains de notre préparation d'antimoine, dans une cuillerée de ſoupe. Il arrive quelquefois, ſur-tout quand l'eſtomac eſt rempli de matières crues, & de glaires, que le premier bol excite une évacuation ſi abondante, qu'elle ne ſe termine qu'à la fin du deuxième jour, quoique la doſe ſoit bien proportionnée; néanmoins je n'en redonne que trois jours après que la fonte eſt arrêtée, & je diminue la doſe pour cette fois, quoiqu'il en faille revenir à la première doſe pour opérer au degré que nous avons déſigné.

Je procède de la même façon à l'égard des enfans, obſervant de ne leur jamais donner de bol deux jours

de ſuite, laiſſant toujours au moins un jour d'intervalle, que je remplis comme chez les adultes délicats, en leur donnant ſix grains de ſafran de mars apéritif, & trois grains de trochiſques d'yeux d'écreviſſes, depuis quatre juſqu'à dix ans, augmentant la doſe à proportion des années qu'ils ont au-deſſus de celles-ci; obſervant encore de ne leur donner la doſe du premier bol, que d'autant de grains qu'ils ont d'années. Je fais prendre aux enfans le bol applati, & caché dans une cuillerée de ſoupe, ayant la précaution de leur faire avaler un peu de bouillon non dégraiſſé avant & après. Ce remède n'occaſionne jamais de tranchée, ni même de foibleſſe : au contraire la plûpart, & principalement les enfans, engraiſſent pendant ſon uſage; ce qui n'eſt pas étonnant, puiſqu'il réveille l'appétit.

Deux heures après qu'on a avalé le bol, le malade commence à uſer de quelques boiſſons légères, juſqu'au dîner. Un adulte échauffé peut boire de l'orgeat, ou de la limonade après le dîner pour ſe rafraîchir. S'il arrive enfin que le malade ſoit fatigué, je ſuſpens l'uſage du remède pour lui ſubſtituer les choſes que ſa ſituation requiert, comme le lait d'âneſſe, ou celui de vache diſtillé au bain-marie, avec quelques écreviſſes, ou cuiſſes de grenouilles, ou à leur défaut le lait coupé d'eau d'orge mondé, dans le cas où la poitrine ſe trouve altérée, ou de l'eau de racine de glouteron, quand il faut adoucir ſans rafraîchir; ou bien, ſuivant les cas, les looks appropriés, le Kermès, mais ſur-tout le ſoufre qui eſt bon dans cette maladie: ce qui a été obſervé. L'on employera encore ſuivant les cas, le bain, les lavemens, &c.

Je prépare le malade à l'uſage du remède interne, ſelon ſes forces & ſon tempérament. Je fais ſaigner les adultes, ſelon la plénitude, enſuite je place le petit lait pendant huit jours, le matin à jeûn, & le mars apéritif, avec un peu de poudre de cloportes dans la ſoupe du dîner, à la doſe de quinze grains. Les enfans n'en pren-

nent que depuis cinq jusqu'à dix grains. Au bout de ce tems je purge le malade, & dès le lendemain il commence les bains domestiques, qu'il continue jusqu'à neuf ou dix : les trois derniers jours je donne au malade trois prises du mêlange de deux grains de notre préparation d'antimoine, & de six grains d'æthiops dans la soupe; après quoi je commence à donner les bols, j'en continue l'administration tous les jours jusqu'à ce que le malade ait besoin de relâche, ou que les grandes chaleurs ou les grands froids m'obligent de le suspendre; & de tems en tems je fais prendre trois cuillerées d'huile d'olive, la veille du bol : avec toutes ces précautions l'on doit retirer de grands avantages du remède.

Lorsque la tumeur est douloureuse, ou qu'elle enfle, j'emploie les cataplasmes émolliens & les résolutifs modérés; celui-ci est très-bon.

Je fais cuire une cuillerée de graine de lin, & de fénugrec ou de *psyllium*, parties égales, dans trois demi-septiers de lait; je coule le mucilage, ensuite j'y fais bouillir un écheveau de fil crud, & j'applique chaud l'écheveau de fil sur la tumeur. Je fais renouveller ce topique de cinq en cinq heures.

Si la tumeur est grosse & indolente, je la fais frotter avec l'huile de vers, le soir, & je la fais tenir chaudement jusqu'au matin. Lorsque le malade ne veut pas garder ce remède pendant le jour, je me contente d'un emplâtre de parties égales *de Vigo cum mercurio*, & de diabotanum; je continue l'usage de ces topiques jusqu'à ce que la tumeur se détermine, soit pour la résolution, soit pour la suppuration. Quand elle est déterminée à la suppuration, je l'ouvre, j'en fais sortir le pus, & je la panse avec l'emplâtre de diachylon, mêlé de celui de mucilage, y ajoûtant un peu de mercure crud éteint avec la salive, & j'applique un cataplasme par-dessus l'emplâtre.

J'ai toujours remarqué que ces tumeurs sont plus dociles aux remèdes doux, qu'à ceux qui sont forts; il faut du tems & de la patience.

Mais s'il n'y a que la superficie de la tumeur d'abscédée, je persévère, sans l'ouvrir, à l'amollir par les cataplasmes, couvrant seulement l'ouverture d'un petit emplâtre, & à l'aide du remède interne, la tumeur se fond enfin, partie par la suppuration, & partie par la résolution. Je n'emploie point de détersifs plus forts que les suivans.

1°. L'emplâtre *de ranis cum mercurio*, & un peu de camphre.

2°. L'emplâtre de céruse, dans une once duquel j'incorpore un gros de mercure vif, & un scrupule de camphre. Quand il est nécessaire de fondre davantage, je frotte de tems en tems l'emplâtre de mercure crud; & les callosités fondent suffisamment, & même sensiblement.

Si pourtant la tumeur ne se détermine à rien, qu'il ne soit pas possible de la résoudre, ni de la murir, & qu'elle tienne de la nature des athéromes, j'emploie le caustique. Il n'en est jamais arrivé de suites facheuses lorsque la tumeur est loin des gros vaisseaux: car dans une telle position, cela est fort différent; j'aime mieux attendre l'effet du remède interne & des topiques doux, que de mettre le malade en péril en voulant trop entreprendre. A l'égard des excoriations, des petites tumeurs superficielles que ce vice produit sur les parties tendineuses, aux doigts, aux orteils, aucun topique ne convient mieux que le beurre de Mai, que l'on prépare avec les plantes aromatiques.

Voilà le détail exact d'une méthode curative, que Dieu bénit tous les jours par les grands succes, & les guérisons nombreuses qui en résultent.

QUESTION

PROPOSÉE EN 1752.

POUR LE PRIX DE 1753.

Le Feu ou Cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes? En quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des Maladies chirurgicales, & quelles sont les raisons de preférence?

L'Académie a trouvé dans quelques Mémoires de fort bonnes choses sur cette matière; mais les Auteurs qui ont présenté de la théorie, ne l'ont point soutenue par des faits de pratique, & ceux qui ont présenté des faits, n'ont point établi de préceptes. C'est pourquoi l'Académie n'a pas adjugé le Prix, & elle a remis la même Question, avec promesse d'un Prix double pour l'année 1755.

SUJET

SUJET

PROPOSÉ EN 1753.

POUR LE PRIX DE 1754.

L'AMPUTATION étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas des Os, & principalement celles qui sont faites par armes à feu ; déterminer les cas où il faut faire l'opération sur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raisons.

QUOIQUE cette proposition soit aussi clairement énoncée qu'il est possible, elle semble n'avoir pas été entendue par ceux qui ont composé pour le Prix ; les uns ayant disserté sur les Plaies d'armes à feu, les autres sur la nécessité de l'Amputation dans quelques-unes de ces Plaies, & le plus petit nombre n'ayant traité que très-superficiellement le point essentiel de la Question : *En quels cas faut-il faire cette amputation sur le champ ; en quels cas faut-il la différer ?*

On peut aſſurer que ce Sujet eſt de la plus grande importance dans la Chirurgie militaire. Pour déterminer ces cas, il faut avoir égard à la différence des Plaies, à l'eſpèce des accidens, à la nature de la partie offenſée, même au lieu où le bleſſé ſe trouve; comme ſur le champ de bataille, pouvant ou ne pouvant pas être tranſporté, deſtiné à l'être près ou loin, plus ou moins commodément, &c. Quoiqu'il ſemble qu'un Chirurgien d'armée en doive ſçavoir ſur cela plus qu'un autre, il eſt pourtant vrai de dire, qu'une bonne théorie & une ſaine logique contribueront eſſentiellement à établir les règles que l'on demande; les exemples ne feront qu'en donner la preuve par les bons ou mauvais ſuccès dans les cas auxquels elles ſont applicables.

L'Académie n'ayant rien trouvé de tout cela dans les Mémoires qu'elle a reçus, a décidé que le même Sujet ſeroit remis pour l'année 1756, avec promeſſe d'un Prix double.

QUESTION
REMISE EN 1754.
POUR LE PRIX DE 1755.

Le Feu ou Cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes? en quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des Maladies chirurgicales, & quelles sont les raisons de préférence?

Le Prix double a été adjugé au Mémoire N°. 20. portant à la première page l'emblême de la Salamandre avec cette Devise: *Nimium extinguit, desideratum renovat*; & à la dernière page, l'emblême du Phenix avec cette Devise: *Crematus ipse resurgit*. M. *de la Bissiere*, Chirurgien Major du Régiment de la Reine, Cavalerie, a envoyé une copie double de ce Mémoire.

L'Académie a jugé à propos de faire imprimer à la suite, le Mémoire N°. 14. ayant

pour Devise : *Labor est non levis esse brevem ;* dont l'Auteur est M. Louis, Maître-ès-Arts & en Chirurgie, à Metz, Démonstrateur public d'Anatomie & de Chirurgie, Chirurgien Aide-Major des Camps & Armées du Roi, & de l'Hôpital-Royal-Militaire de Metz, en survivance : & le Mémoire Latin N°. 5. ayant pour Devise : *Aut Davus, aut Œdipus*, dont l'Auteur ne s'est point fait connoître.

MÉMOIRE
SUR LA
QUESTION PROPOSÉE
PAR L'ACADEMIE ROYALE
DE CHIRURGIE.

Le Feu ou Cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes? En quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres, pour la cure des Maladies Chirurgicales, & quelles sont les raisons de préférence?

Par M. DE LA BISSIERE.

LE fer & le feu (*a*) sont les remèdes extrêmes que la Chirurgie emploie contre quelques-uns des maux que la multitude de nos misères lui offre à combattre; mais l'application & l'usage légitime de tous moyens extrêmes, demandent la prudence la plus consommée. Un guerrier qui consulte moins le droit des gens & les véritables loix de son art, qu'une aveugle ambition; qui compte ses exploits, moins par les Provinces qu'il

(*a*) Nous n'entendons point ici par le Feu, la chaleur qu'on communique par celui de nos foyers, par les étoffes, les peaux d'animaux, les sachets, fomentations, bains, &c. dont l'utilité généralement reconnue, a fourni aux Anciens un grand fond d'éloges en faveur du Feu; il s'agit du feu ardent, brûlant, du fer rouge, par exemple, comme s'en explique très-clairement l'ACADÉMIE.

ſubjugue, que par celles qu'il détruit, ſe flatte d'acquérir par le fer & par le feu, le titre de conquérant, & il n'obtient que celui de barbare. L'ancienne Chirurgie, avec une ambition plus noble, & des intentions plus pures, mais auſſi peu éclairée que celles de notre prétendu héros, n'a pas échappé aux dénominations odieuſes dont nous venons de le caractériſer. Le feu, ſur-tout, mis en uſage dans preſque toutes ſes opérations, lui a procuré ces épithètes qui deviennent flétriſſantes pour un art, dont l'humanité même eſt la mere; car ſi tous les hommes ſont citoyens pour un Philoſophe, ils ſont tous freres & amis pour un Chirurgien. La douleur que la néceſſité rend quelquefois compagne des ſecours qu'il leur porte, loin de le faire déroger à ces titres, devient une preuve de la force ſupérieure de ſon attachement pour eux. Quel autre qu'un ami eſſentiel peut les ſecourir avec cette intrépidité qui brave tous les mouvemens de la nature révoltée par le ſang & les cris, avec ce courage raiſonnable & éclairé, qui dans ces momens tumultueux, ſçait mettre en uſage toutes les reſſources du génie & des talens? Tel eſt pour tous les hommes l'ame du vrai Chirurgien, que la gloire d'exceller dans un art ſi précieux, ſoutient encore dans cette noble & pénible carrière.

On ne reprochera point à nos Ancêtres, d'avoir manqué à ces principes. S'ils ont pouſſé trop loin cette intrépidité eſſentielle aux artiſtes, c'eſt qu'ils l'ont cru ſalutaire; ils ont bien ſenti qu'il eſt conforme aux loix de l'humanité, auſſi-bien qu'aux lumières du véritable art de guérir, de n'attaquer d'abord les maladies que par des médicamens; de n'avoir recours au fer que dans les cas où ceux-ci ſont inutiles ou moins bons; & de n'employer le feu que quand on ne peut plus ſe fier à aucuns des deux précédens, ſelon cet oracle d'*Hippocrate*, qu'ils avoient tant en vénération. *Quæ medicamentum non ſanat, ferrum ſanat; quæ ferrum non ſanat, ignis ſanat; quæ ignis non ſanat, inſanabilia ſunt. Aphor. ultim.*

Sect. 7. Mais ils ont peut-être décidé un peu trop vite de l'inutilité de leurs essais avec les moyens plus doux, & de la préférence dûe au feu. Ils sçavoient que dans des cas extrêmes, il vaut mieux éprouver un remède incertain, que de n'en tenter aucun; mais ils n'ont peut-être pas assez pesé cet autre principe, qu'il y a de la témérité à essayer un moyen trop douteux, quand il porte avec lui les horreurs d'une cruauté capable de décrier l'Art & les Artistes. L'Empirisme auquel ils étoient livrés, a pû les induire en erreur; le succès du feu sur quelques maladies chroniques placées en des parties peu sensibles, comme les caries profondes, certaines tumeurs glanduleuses & lymphatiques, fongueuses, &c. les ont porté à l'essayer sur toutes les autres espèces de tumeurs & d'ulcères longs & rebelles, quelques parties qu'ils occupassent; ils l'ont employé à la cure des plaies récentes mêmes, dès qu'ils les ont soupçonné d'être rebelles, telles que les Plaies d'armes à feu, sans égard à la sensibilité des organes qu'elles occupoient, ni à la nature particulière de ces maladies, dont le feu ne pouvoit qu'augmenter la perversité. Ils ont vû que les brûlures & les coups de feu sont pour l'ordinaire, exempts d'hémorragie; au moindre soupçon de cet accident qu'ils pouvoient prévenir par des moyens plus doux, ils ont porté ce remède violent sur les chairs fraîchement coupées des plus vastes amputations, extirpations, &c. où il n'a fait que mettre le comble à la maladie.

Enfin il n'y avoit pas jusqu'aux ouvertures d'abscès de toutes les espèces, aux empyêmes, aux ponctions des hydropiques mêmes, aux opérations du filet des enfans, à celle qu'on pratique aux imperforations, aux adhérences contre nature, &c. qui ne se fissent anciennement avec le fer rouge; ensorte que le feu ayant tout à la fois, selon eux, la vertu d'évacuer & de fortifier, d'attirer & de discuter, de ramollir & de dessécher, de relâcher & de resserrer, de remédier à l'intempérie froide & la chaude, d'être un aiguillon & un anodyn, en un

mot d'être le plus grand ſecret pour combattre tous les maux ſans exception (*a*), il n'eſt pas étonnant qu'ils en ayent prodigué l'uſage à toutes les maladies ; mais il eſt auſſi évident par le ſeul contraſte de la plûpart de ces propriétés attribuées au feu, qu'il a été de beaucoup trop employé par les Anciens.

Les premiers des Praticiens qui ont eu le courage de ne point ſe laiſſer entraîner au torrent de la routine, & de ſe rendre raiſon de leur pratique, n'ont pas été long-tems à remarquer & à réformer ces abus du feu. Notre illuſtre *Paré* a banni les huiles bouillantes, du traitement des Plaies d'armes à feu, & a ſubſtitué la ligature à la cruelle application des cautères actuels dans les amputations. Cependant la force du préjugé l'a encore forcé de s'en ſervir après l'extirpation du Cancer (*b*) ; mais, bien des ſiècles avant lui, les Médecins, le public même, que ce remède a toujours effrayé, avoient banni le fer rouge, de la plûpart des opérations de Chirurgie. *Rhases* qui vivoit dans le milieu du dixième ſiècle, ſe plaignoit déja qu'on ne pratiquoit plus les cautériſations auſſi fréquemment que le faiſoient les Anciens. *Lazarus Sotus*, *Mercurialis*, *Petrus Salius Diverſus*, *Aquapendente*, *Heurnius*, & pluſieurs autres, regrettent beaucoup l'abandon du fer rouge, & accuſent les Chirurgiens de trop de timidité & de complaiſance. En effet, cet Empiriſme, qui a été dans tous ces ſiècles le ſeul guide des Praticiens, les a conduit d'un excès à l'autre ; le hazard les ayant ſervi aſſez heureuſement pour leur montrer l'abus de quelques applications du feu, ils ſont venus peu à peu à en conclure, que l'uſage de ce moyen étoit généralement abuſif, & ils ont confondu avec les opérations, dont ils avoient découvert la barbarie, grand nombre d'autres

(*a*) *In igne ſecretum omnibus vitiis expugnandis maximum.* Fabricius Hild. Pirotecnia. pag. 146. *Omnibus affectionum generibus abolendis ſatisfacere ignem ipſe*, ibid. pag. 153. *Nullum remedium præſtantius eſt igne.* Barth. Maggius, de Vuln. Sclop. Curat.

(*b*) *Pag.* 275. *edit. de Paris.* 1579.

pratiques utiles qu'une saine théorie nous eut conservée: ensorte que l'usage du fer rouge, devenu universel dans les premiers siécles de la Médecine, sans beaucoup d'autres raisons que quelques événemens heureux, est tombé par la suite dans un discrédit presque total, avec aussi peu de fondement.

Qui nous garantira donc de ces deux extrêmes également préjudiciables à l'art, & au public? Une théorie qui a manqué à ces respectables Ancêtres, & au flambeau de laquelle seule on peut déterminer l'usage légitime du feu dans la cure des maladies chirurgicales, & par conséquent distinguer la préférence que mérite ce moyen sur tous les autres, dans certaines espèces de ces maladies; d'où il sera facile de reconnoître en quoi il a été trop employé par les Anciens, & trop peu par les Modernes.

La théorie de l'usage d'un remède comparé à quelques autres, renferme celle de chacun des remèdes comparés, c'est-à-dire, l'exposition de leur nature, de leurs propriétés particulières; & celle des divers genres de maladies auxquelles ces propriétés peuvent êtres contraires ou favorables. Telle sera la division de ce Mémoire.

La première partie traitera de la nature & des propriétés des principaux moyens que la Chirurgie emploie à la cure des maladies, & elle insistera particulièrement sur la théorie du feu, considéré tant en lui-même, que dans le cautère actuel. La seconde passera en revue les divers genres de maladies chirurgicales, à la cure desquelles les propriétés de chacun de ces moyens peuvent être utiles ou pernicieuses.

PREMIERE PARTIE.

De la nature & des propriétés des principaux Moyens que la Chirurgie emploie à la cure des Maladies.

CES principaux moyens indiqués par l'Aphorisme même d'*Hippocrate*, qu'on vient de citer dans l'article préliminaire, sont les médicamens, le fer & le feu.

ARTICLE PREMIER.

Des Médicamens.

§. 1. LES médicamens topiques, dont il s'agit ici, sont des substances qui étant appliquées sur les maladies, en aident ou procurent la terminaison, soit en secondant les manœuvres de la nature, soit en corrigeant ses dispositions perverses.

§. 2. Leurs propriétes nombreuses, considérées aussi généralement que l'exigent les bornes de ce Mémoire, peuvent se réduire à calmer, rafraîchir, resserrer, ramollir, résoudre, faire suppurer, &c.

§. 3. Le caractère de ces effets est une douceur amie, qui se combine avec les puissances naturelles, & semble agir de concert avec elles contre la dépravation morbifique, ou pour la corriger, ou pour en expulser le principe.

ARTICLE II.

De l'instrument tranchant.

§. 1. LE fer ou l'instrument tranchant est le premier des moyens violens qu'emploie la Chirurgie : ses propriétés si connues dépendent de la finesse de son tranchant, qui possède au suprême degré tous les avantages du coin, l'une des premières machines de la méchanique, & elles se rapportent toutes à la division du tissu de nos parties. L'ouverture, l'amputation, & l'extirpation en sont des espèces.

§. 2. Le caractère particulier de la division qu'il exécute, est qu'elle se fait promptement & avec le moins d'efforts, de tiraillement, & de douleur, qu'il est possible de le faire en si peu de tems.

§. 3. Les effets secondaires sont l'évacuation des matières ou liqueurs contenues dans les parties ou dans les vaisseaux qu'il ouvre, la rétraction ou le relâchement des fibres coupées, peu ou point d'engorgement & d'inflammation.

ARTICLE III.

Du Cautère.

§. 1. LE feu ou le cautère est de deux espèces. Le feu caché ou en puissance, nommé cautère potentiel, & le feu ouvert ou actuellement agissant, appellé cautère actuel.

§. 2. Le cautère potentiel est une substance composée de particules solides, tranchantes, capables de déchirer le tissu de nos solides, & d'une quantité considé-

rable de la matière du feu, qui est le mobile de ces corpuscules destructeurs.

§. 3. Il y a de trois sortes de cautères potentiels; de liquides, comme l'eau forte, l'eau mercurielle, le suc d'épurge; &c. de mous, comme le beurre d'antimoine, les pommades escarrotiques; & de solides, comme la pierre à cautère, la pierre infernale, &c. mais ils acquièrent tous plus ou moins de liquidité dans leur action, par l'addition de la lymphe, & par la chaleur naturelle de la partie où on les applique.

§. 4. Le caractère de ce topique est donc, 1°. De s'étendre au-delà des endroits où on le place. 2°. De se joindre à nos liqueurs pour déchirer le tissu de nos solides. 3°. De le faire avec plus ou moins de lenteur, selon l'espèce du cautère, mais toujours beaucoup plus lentement que le fer & le feu. 4°. De causer par conséquent des douleurs moins vives, mais beaucoup plus longues.

§. 5. Les effets secondaires sont les escarres, l'engorgement, l'obstruction, l'inflammation, &c. dans l'usage des plus simples; la fièvre, les nausées, les vômissemens, les convulsions, lorsque le caustique est vénéneux, & qu'il en passe quelques particules dans le systême vasculeux ou nerveux.

ARTICLE IV.

Du Feu seul, & du Feu considéré dans le Cautère actuel.

1. QUICONQUE est initié dans la science de la Nature, sçait que la matière du Feu est un fluide actif, & sans cesse agité, répandu par-tout l'univers, assez subtil pour pénétrer les pores de tous les corps, & assez grossier ou solide pour en remuer & dissoudre les molécules, s'il y est en suffisante quantité.

2. Une juste proportion de ce fluide dans l'œcono-

mie animale, donne à nos liqueurs la fluidité naturelle, & à nos solides la dilatation, l'épanouissement, & par-là la souplesse & la mobilité essentielle à leurs fonctions.

3. S'il manque à un certain point, tout se coagule, se condense, se resserre, se roidit chez nous; & si le défaut est excessif, la vie est bien-tôt éteinte.

4. Si nous l'avons dans un excès opposé; cet excès étant au premier degré, nos liqueurs raréfiées outre mesure, distendent & boursouflent nos solides déja relâchés par l'abondance de cette matière, & s'introduisent dans des vaisseaux qui leur étoient ci-devant inaccessibles; nos fluides les plus essentiels s'échappent & nous abandonnent.

5. Si l'excès est du second degré, les liqueurs mêmes mises en ébullition changent de nature, s'évaporent, sortent en partie des solides, & commencent cette demie dissolution de leur tissu, qu'on appelle *coction* dans les viandes alimentaires, & *brûlure* dans les parties vivantes.

6. Enfin cet excès au troisième degré, disperse les liqueurs, détruit directement la tissure même des solides. Cette dissolution fait la brûlure complette, & la consomption par le feu.

Voilà les effets généraux du feu seul, ou du feu considéré chez nous & dans l'air qui nous environne, soit sous une forme invisible, soit sous celle de la flamme. Examinons-le maintenant attaché à des corps solides, métalliques.

7. De la matière du feu unie à des corps métalliques, il résulte une substance solide & brûlante, qui ajoute à toutes les propriétés précédentes du feu celles qui appartiennent aux solides.

Les premières de ces propriétés sont la densité & la figure.

8. Par la densité du métal embrasé, le feu acquiert une force d'autant plus considérable que cette densité du

métal eſt plus grande, & il la conſerve plus longtems; car la force du feu doit être proportionnée à la quantité de molécules embraſées, ou remplies de ce fluide actif. Or le corps le plus denſe eſt celui qui renferme le plus de ces molécules ſous un même volume. Donc cette propoſition qui eſt conſtante par l'expérience auſſi-bien que par le raiſonnement, démontre une erreur des Anciens, qui s'imaginoient que les cautères faits avec l'or, le plus denſe des métaux, étoient néanmoins les plus doux ou les moins ardens, & par cette raiſon, ils croyoient devoir l'employer par préférence, à la cautériſation des lèvres, des gencives, des paupières, & autres parties délicates. (*a*)

9. Par cette même denſité ou ſolidité du corps embraſé, la matière du feu ſe trouve reſſerrée dans un eſpace limité; ce qui rend ſon application déterminée, préciſe & exacte, preſque comme celle de l'inſtrumenr tranchant, l'un des avantages eſſentiels du cautère actuel ſur toutes les eſpèces de cautères potentiels. (n°. 1. *art.* 3.)

10. C'eſt principalement par la figure, qui eſt la ſeconde propriété capitale du corps ſolide embraſé, que le cautère actuel s'accommode avec préciſion, à toutes les eſpèces de parties, & à toutes les ſortes d'opérations auxquelles on le deſtine.

11. Les Anciens apportoient encore un grand ſcrupule dans le choix des diverſes eſpèces de la ſubſtance du cautère, dans laquelle ils affectoient de chercher un rapport avec chaque maladie particulière, indépendant de l'action du feu. Par exemple, ils faiſoient un grand cas du cautère d'or pour les ulcères, parce qu'ils le croyoient plus doux, & qu'il ne rouille point; cependant ils eſtimoient beaucoup l'airain pour les mêmes maladies, à cauſe de ſa rouille; comme ſi il éroit queſtion de rouille dans un métal embraſé. Tout homme

(*a*) *Hollerius*, *p.* 134. *in lib. cui tit. De Chirurgiæ ſcriptor. Hildani Pyrotechnia*, *p.* 169. *col.* 2.

sensé regardera cette opinion, du même œil que cet oracle d'*Appollon* qui prédisoit que la Lance d'*Achille* blesseroit & guériroit en même-tems, parce qu'elle étoit d'airain :

Una eâdem què manu vulnus opem què ferit.

Cette erreur leur faisoit choisir le charbon ardent de bois de figuier, pour cautériser les verrues ; celui de chêne, de mirthe, & de farment, quand ils vouloient joindre l'astriction à la brûlure ; ils préféroient celui de racines d'aristoloche, quand en cautérisant, ils se proposoient de mondifier ; celui de laurier, quand ils espéroient de résoudre ; celui de racine de gentiane, quand ils avoient dessein de chasser le venin, & ainsi des autres ; ne faisant point attention que l'embrasement qui s'empare de ces substances, y dévore ou dérange les principes constitutifs de leurs propriétés primitives, & n'y laisse plus d'autre vertu que celle du feu qui les remplit. C'est donc aux seuls effets de ce fluide actif qu'il faut se réduire dans l'usage du cautère actuel. Or, après les notions que nous venons d'en donner, ces effets peuvent se diviser en deux espèces ; sçavoir, en ceux que l'application du cautère produit sur le champ, & directement ; j'appelle ceux-ci, *effets primitifs* ; & en ceux qui ne sont que les suites des premières ; nous les nommerons, *effets secondaires*, que nous divisons en idiopathiques ou directs, & sympatiques ou indirects.

12. Les effets primitifs de l'application du fer rouge, sont la division de nos solides par la calcination de leur tissu exposé au contact de la substance du cautère, & à la première couche de la sphère d'activité du feu qui l'embrase. (6)

13. La mortification ou la coction escarrotique (5) de la couche voisine ; la bouffissure (4) des couches suivantes.

14. L'évaporation des fluides de la première couche, l'altération de ceux qui sont contenus dans la seconde,

l'amas & l'engorgement dans les ſuivantes.

15. Une ſecouſſe vive & douloureuſe dans les nerfs & les eſprits, inſéparable d'une diſſolution auſſi violente & auſſi bruſque. (*a*)

16. Les effets ſecondaires idiopathiques de l'application du fer rouge, ſont

17. L'évacuation & le deſſéchement d'une partie ſurchargée ou abreuvée de liqueurs : ſuite de la diviſion & de l'évaporation attachée à la calcination. (12)

18. L'affluence du ſang & des eſprits appelés dans la partie cautériſée par les ſecouſſes de cette opération. (16)

19. La ſuppuration, la fonte & l'expulſion des eſcarres & des ſucs circonvoiſins, frappés de cette eſpèce de foudre chirurgicale.

20. La régénération des ſubſtances perdues; & enfin, la cicatriſation de ces ſubſtances régénérées.

21. Tels ſont les effets directs, conſtans, évidemment mécaniques, & chirurgicaux, ſi l'on peut dire, du cautère actuel, auxquels je pourrois peut-être me borner, eu égard à la queſtion propoſée; ſi dans un ouvrage deſtiné à développer les effets du cautère, je ne devois pas au moins, indiquer une ſeconde eſpèce d'effets ſecondaires de ce remède, d'un uſage plus général encore pour l'une & pour l'autre partie de l'art de guérir; je veux parler de ces cautères, tant paſſagers qu'habituels, que l'on preſcrit pour faire paſſer une maladie, d'un

(*a*) *Aquapendente* nous aſſure que le Cautère actuel, quoique plus expéditif, fait une moindre douleur que les autres moyens. *Ferramento candenti aduſti calli & expeditiùs & minori dolore auferentur*, p 145. in fol. *Patavia*. 1641. *Bartholomeus Maggius*, eſt du même avis. *Malitiam citiſſimè aufert*, dit-il, & *parvo dolore afficit. p. 267. ex lib. de Chirurg. ſcriptor.* Il eſt conſtant, & je l'ai éprouvé pluſieurs fois, que le Fer rouge fait beaucoup plus de peur que de mal; mais il faut convenir néanmoins, qu'il eſt beaucoup plus violent que l'inſtrument bien tranchant. On comprend que les Anciens le penſoient auſſi, quand on voit *Paré* aſſurer que ſon Cautère potentiel de velours qui produit une eſcarre d'un doigt de profondeur en une demie-heure, ne fait point de mal du tout : c'eſt à-dire, par comparaiſon aux douleurs que cauſoient les eſcarres pareilles produites par le fer rouge. *Paré*, *pag.* 1043. 1044.

organe

organe précieux qu'elle occupe, ou qu'elle menace, sur une partie sans conséquence, ou pour épuiser, à ce que l'on croit, une humeur dont on craint les ravages dans l'habitude. J'appelle ces effets indirects ou sympathiques, parce qu'ils s'opèrent souvent dans des régions éloignées de la partie malade, & que le mécanisme en est aussi obscur que le fait est réel. Ce cautère se pouvant faire à la rigueur, aussi-bien & plus promptement avec le feu qu'avec le médicament (a), & son effet important devenant commun à ces deux espèces, j'en exposerai les preuves & le mécanisme dans le dernier article de ce Mémoire.

22. Par l'analyse que nous venons de faire des effets du cautère actuel, il est évident que les propriétés particulières de ce remède, sont de calciner, mortifier, altérer, dessécher, ce qu'il touche immédiatement; engorger, enflammer, les parties qui l'avoisinent; secouer vivement le genre nerveux, occasionner des métastases, &c. Il faut voir maintenant quelles sont les maladies chirurgicales où il convient ou non de donner la préférence à de pareils moyens. C'est l'objet de la seconde partie.

(a) *Scultet* prescrit de faire le Cautère à la nuque, avec le fer rouge, pour l'Epilepsie & les intempéries froides & pituiteuses. *Commentaire de la Pl.* 34.

SECONDE PARTIE.

Des Maladies chirurgicales, à la cure desquelles le Cautère actuel est ou préjudiciable, ou au contraire, utile & préférable aux autres moyens.

SI nous n'avions à traiter que des cas où le Cautère doit être employé, il nous suffiroit de nous adresser à quelques maladies particulières de la Pathologie chirurgicale, auxquelles les effets précédens du Cautère actuel peuvent convenir; mais l'ACADEMIE nous prescrit encore d'examiner sur l'usage de ce moyen, & la conduite des Anciens, qu'elle soupçonne avec raison d'en avoir été prodigues, & celle des Modernes qui passent pour en être trop avares. Cette triple tache nous oblige à parcourir tous les genres de Maladies chirurgicales; car il n'y en a aucun que la Chirurgie ancienne n'ait soumis au Cautère, & pour cela nous préluderons à cet examen par un plan général de cette Pathologie.

On compte vulgairement cinq genres de Maladies chirurgicales, qu'on appelle externes; sçavoir, la tumeur, la plaie, l'ulcère, la fracture, & la luxation. Mais sous lequel de ces cinq genres placer l'inflammation sans tumeur, ou la phlogose, la gangrène séche, le sphacèle qui la suit, les atrophies; &c. sous laquelle de ces cinq choses peut-on ranger les difformités des parties, comme les jambes torses, le bec de lièvre naturel, les monstruosités même par la pluralité, ou la mutilation des parties? Appellera-t-on tumeur un sixième doigt, qui n'est point une maladie, mais seulement une conformation difforme & incommode &c? Comment placer encore dans cette division les imperfora-

tions, les adhérences illégitimes des parties, l'écartement des sutures, le relâchement des articles sans luxation, celui de certaines parties molles, comme l'anus, le vagin, & plusieurs autres maladies qui ne sont ni tumeur, ni plaie, ni ulcère, ni fracture, ni luxation ?

Nous sommes donc forcés, pour faire une revûe exacte des divers genres de Maladies chirurgicales, d'en exposer un plan plus régulier, avec la briéveté qu'exige de nous un ouvrage comme celui-ci.

Toutes les Maladies chirurgicales sont le dérangement ou la destruction de quelques-unes des cinq modifications suivantes, la grandeur, la figure, le mouvement, le repos, & la situation naturelle des parties dures ou molles.

On conçoit que si j'ajoûtois aux parties dures & molles, les liquides & les spiritueuses, j'aurois dans la combinaison cinq modifications dont la matière est susceptible, la source de toutes les dépravations, tant internes qu'externes, de l'économie animale; mais nous n'embrassons pas ici un si vaste champ.

Les cinq genres précédens de maladies des parties dures & molles auxquels nous nous bornons, vont faire autant d'Articles, dans lesquels nous distribuerons l'examen qu'on nous propose.

ARTICLE PREMIER.

De la Dépravation de la grandeur naturelle.

LA grandeur est tout ce qui est capable d'augmentation & de diminution; ainsi elle comprend & le volume & le nombre des parties.

Le dérangement du volume des parties dures & molles par excès, fait les tumeurs quelconques de ces parties.

Ce même dérangement par défaut, fait les atrophies, les gangrênes séches, les pertes de substance, &c.

Enfin, l'excès & le défaut dans le nombre des parties, fait les monstruosités par la pluralité ou la mutilation de ces parties : trois espèces de dépravations, qui sont la matière d'autant de paragraphes.

§. I.

Les tumeurs des parties dures, ou les exostoses, tant celles qui se forment par extravasation du suc osseux, que celles qui doivent leur origine à une sorte d'infiltration de ce suc dans un tissu osseux, trop mou, trop aisé à dilater, sont ou bénignes ou malignes.

Les malignes se traitent d'abord par les médicamens intérieurs appropriés au virus, & continués jusqu'à ce qu'on les ait remises dans la classe des bénignes. Si la malignité est indomptable, comme certaines exostoses scrophuleuses, & toutes les chancreuses, alors en cas que le vice soit purement local, il devient vraiment l'objet propre du Cautère actuel ; car c'est ici où il convient de calciner, de détruire la substance infectée de ces virus, de dessécher, de dissiper ce qui peut s'en être imbibé dans les couches voisines, d'altérer, de réformer les sucs circonvoisins qui auroient pû acquérir quelque contagion, d'y occasionner un engorgement qui empêche le passage de ce vice dans la masse, & s'il est possible, une suppuration louable qui l'expulse au-dehors.

Les exostoses bénignes qui n'incommodent point, & ne s'abscèdent point, se gardent, & n'ont pas besoin de traitement. Celles qui incommodent ou s'abscèdent, se traitent avec les médicamens, ou s'emportent avec la rugine, le trépan, la gouge & le cizeau : il n'y a que celles qui sont compliquées de fongosités, de caries profondes & humides, qui admettent le fer rouge, comme le font sagement les Modernes. Ces substances viciées, mollasses, & abreuvées de fluides, ne peuvent

céder qu'à l'ardeur du feu, qui réduit en cendres le solide vicieux, évapore le suc impur, desséche la partie, & rectifie les sucs dont elle pourroit encore être imbûe. Le fer tranchant est incapable de ces effets, & le caustique humide ne pourroit qu'augmenter les désordres qu'on vient de décrire. Les Anciens regardoient la cure de toutes les espèces d'exostoses comme particulièrement soumises à l'empire du feu, & ils étoient dans l'erreur. Celles qui sont solides & qui ne sont pas abreuvées de sucs impurs, peuvent être enlevées exactement avec les moyens qu'on vient d'indiquer, & ce qui reste étant sain, produit bien-tôt une guérison parfaite, que le feu auroit beaucoup traversée, en portant l'altération dans les couches même qui jouissent de la vie; car la carie, la vermoulure, la grande humidité, en mêmetems qu'elles dirigent l'Opérateur dans la quantité de l'application du feu, arrêtent aussi, & éteignent l'action de celui-ci, au lieu que l'os solide & sec en reçoit, & transmet plus vivement la chaleur aux couches éloignées. D'ailleurs il n'y a point d'humidités vicieuses à consumer, ce qui est la principale indication du cautère.

Les tumeurs des parties molles se divisent en organiques, humorales, & concrètes.

§. II.

Les tumeurs organiques comprennent sous elles les hernies.

1. Les Anciens faisoient un grand usage du cautère actuel sur cette espèce de tumeur. Ils fondoient leurs espérances sur une prétendue vertu fortifiante qu'ils accordoient libéralement au fer rouge, & sur la forte cicatrice que laissoit après elle la chûte de l'escarre. Ce dernier motif est plus raisonnable; mais d'autres Praticiens ont eu depuis la même raison de se confier au cautère potentiel; son escarre est suivie d'une cicatrice qui n'est pas moins forte, & cette cicatrice étant le seul vrai but de cette opération, le feu n'a ici aucun avan-

tage plus doux, moins effrayant. S'ils y eussent réfléchi, les uns & les autres, ils eussent encore préféré l'instrument tranchant aux deux précédens moyens. Qu'est-ce au fond qu'une escarre, sinon une perte de substance que la régénération répare? & puisqu'il n'est question que d'emporter une portion des tégumens de la hernie, pourquoi le faire par des moyens aussi longs, aussi effrayans, aussi douloureux que les cautères, pendant qu'on le peut faire avec la plus grande promptitude, & moins de douleur avec l'instrument tranchant?

2. Mais une réflexion condamne également toutes ces manœuvres, & elle est le fruit des progrès de la Chirurgie moderne. Les tégumens que les opérations précédentes attaquent, c'est la peau & les graisses, ce ne sont point là les barrières qui s'opposent à la sortie des parties contenues: on aura beau les resserrer par des cicatrices, celles-ci se prêteront toujours de reste tant que les muscles du bas-ventre donneront issue aux parties contenues. Il faudroit donc que ces cicatrices soudassent l'anneau dans les bubonocelles annullaires; il faudroit pour cela être sûr d'un moyen, qui en ulcérant, en enflammant cette boutonnière aponévrotique, y occasionnât une génération des chairs, une adhérence réciproque qui la fermât. L'on ne peut se promettre une pareille coalition d'une opération sur les tégumens; & l'instrument tranchant porté tant de fois sur les anneaux mêmes, n'a pas empêché la récidive des hernies. Osera-t-on porter le caustique sur ces parties aponévrotiques contre les loix que se sont imposés les Anciens mêmes? Et en suposant qu'on le fit impunément, qui nous répondra que l'exfoliation de ces aponévroses seroit suivi de la soudure souhaitée? C'est peut-être là une de ces expériences qu'on devroit faire sur quelque Criminel affligé de hernies; car il faut convenir que le grand nombre de ces maladies rendroit une pareille opération qui reussiroit, infiniment précieuse & bien digne d'être mise au nombre des grandes découvertes de l'ACADÉMIE.

§. III.

Les tumeurs humorales sont le plus vaste champ de la Chirurgie, & elles fournissent aux Anciens les plus fréquentes occasions à l'application du cautère. Nous les diviserons ici en deux genres.

1. La tumeur inflammatoire, & la tumeur non inflammatoire ou blanche, telle que l'œdème, l'emphisême.

Les Anciens attaquoient les tumeurs aqueuses & venteuses avec le cautère actuel, par la seule habitude qu'ils avoient de porter le fer rouge par-tout; car la simple évacuation de l'eau & du vent se fait également par l'instrument tranchant ou piquant: quant à la destruction de la cause, elle doit dépendre entièrement des remèdes intérieurs, & non de l'application d'un topique embrasé.

2. La tumeur inflammatoire est de deux espèces; l'inflammatoire sincère ou sanguine, telle que l'érésipèle, le phlegmon, &c. & l'inflammatoire fausse ou bâtarde, telles que ces tumeurs lymphatico-glanduleuses & lymphatico nerveuses, qui admettent beaucoup de lymphe, de suc nourricier, peu ou point de sang, & qui attaquent les régions fournies de glandes, de ligamens, de tendons, &c. on les appelle communément tumeurs froides.

La cure de ces maladies s'obtient par la résolution, la suppuration, & quelquefois partie par la suppuration & partie par l'extirpation.

3. La résolution des tumeurs inflammatoires, sincères & bénignes, & des tumeurs blanches, n'ont évidemment besoin d'autres topiques que les médicamens. Nous en excepterons les cas où les effets du cautère, que nous avons appellés indirects, c'est-à-dire, du cautère appliqué ailleurs qu'à la partie même malade, sont d'un secours très efficace. Tel est, par exemple, celui qu'on applique à la nuque, ou mieux encore, derriere

les oreilles, pour les ophtalmies les plus rebelles.

Mlle. . . . . . . fut prise en . . . . . d'une ophtalmie sur les deux yeux très-considérable : les saignées, les collyres n'y furent pas épargnés ; les deux yeux devinrent si malades, qu'on ne distinguoit plus la cornée transparente, ni la prunelle, du reste de l'organe, & qu'on les croyoit tous deux perdus ; j'appliquai un vaste cautère derriere chaque oreille : tous les accidens se calmèrent, & les yeux, contre notre propre espérance, ont repris toute leur première santé, & leur première beauté. Je pourrois ajouter ici plus de vingt Observations de cette espèce (*a*) ; il me suffira de déclarer que je ne connois que deux vrais remèdes pour les ophtalmies, sçavoir, les escarrotiques doux pour les passagères, & les cautères en règle pour les habituelles. Tout le bien que je dis ici du cautère potentiel, rejaillit sur l'actuel. J'avoue que la complaisance qui nous fait rabattre sur le premier, est raisonnable, & que c'est une de nos loix d'épargner les douleurs ; mais on conviendra que n'ayant égard qu'au succès de l'opération, celle du Cautère actuel, 1°. produit le même effet ; 2°. beaucoup plus vîte ; 3°. elle s'exécute avec plus de précision dans les endroits désignés. Lorsqu'il s'agit de l'appliquer à la nuque, on peut substituer au Cautère le séton, ou emporter avec le bistouri l'endroit où on veut établir la suppuration ; mais outre que ceci n'est guères praticable derrière l'oreille, je crois que l'escarre & les aiguillons du caustique entrent pour quelque chose dans le bon effet de ces moyens, comme on le verra au dernier article de ce Mémoire.

Maintenant si le Cautère est un si puissant résolutif des inflammations des yeux, appliqué à une certaine distance de cet organe, pourquoi ne procurera-t-il pas le même bien à toute autre partie affectée d'inflammation ; par exemple, à celles qui sont sujettes aux hémor-

(*a*) On peut voir dans les Observations de *Lamotte* & de *Chabert* grand nombre d'exemples de cette espèce.

roïdes ;

roïdes, en établissant des escarres, non pas sur les hémorroïdes, comme le faisoient cruellement, selon moi, & au détriment du malade, les Anciens, mais sur quelque partie voisine, comme vers l'os *sacrum*, à la cuisse, &c.

Si j'accuse ici nos Prédécesseurs de s'être égarés en brûlant les hémorroïdes; je ne serai pas plus indulgent pour les Modernes, qui les extirpent, au moins en entier. L'expérience m'a appris que ceux à qui on fait cette opération, périssent presque tous des désordres affreux de la suppression de cet écoulement, ou plutôt de cette affection reportée sur l'estomac ou les intestins. J'en ai des Observations détaillées, que je produirois si je ne les croyois pas trop éloignées de mon sujet: il me suffira de citer ici l'épouse de M..... célèbre Avocat, qui après une pareille opération que je lui fis à sa sollicitation, & à celle de son mari, passa de la plus belle santé en une atrophie causée par des douleurs intérieures cruelles, qui en peu d'années la réduisirent au tombeau.

A l'égard du feu, beaucoup plus terrible que l'opération précédente, je ne sçais qu'un cas où l'on puisse l'administrer sur des hémorroïdes; c'est celui d'un flux excessif qui menace la vie du malade, & qui ne peut être arrêté par aucun autre moyen: tel est celui de l'Observation de *Scultet*, *Commentaire de sa Pl.* 42. Encore faut-il, comme le prescrit l'Auteur, conserver une partie de cet écoulement.

4. La terminaison par suppuration n'a lieu qu'aux tumeurs inflammatoires vraies, & elle est l'effet de l'application des médicamens; la Chirurgie instrumentale n'y peut être admise que pour l'ouverture. Les Modernes la font toujours avec l'instrument tranchant; les Anciens y employoient encore le Cautère, & cela, disoient-ils, pour que l'issue en fût plus ample; comme si avec un bistouri on ne pouvoit pas la faire aussi ample, & même beaucoup plus ample & plus conforme aux vûes du Chirurgien, qu'avec un caustique.

5. Nous nous écarterons moins de la pratique de ces respectables Fondateurs de l'art de guérir, s'il s'agit d'une tumeur inflammatoire maligne. Nous distinguerons ici deux cas, celui où la malignité étant répandue dans toute l'habitude, une nature vicieuse en fait l'expulsion par un dépot critique : je me garderai bien d'appliquer ici des cautères, qui, ou répercuteroient cette éruption, ou en arrêteroient le cours ; mais j'employerai sur l'extérieur les attractifs suppurans, pour hâter cette affluence virulente, & j'administrerai intérieurement les cordiaux, alexitères, &c. propres à fortifier les puissances naturelles qui la produisent.

Mais si la malignité vient du dehors, comme une piquûre vénimeuse, un contact impur, vénérien ou pestilentiel, qui aura produit un bubon, un phlegmon ; alors pour prévenir le passage de ce poison dans une habitude qui est saine, je porterai sur ces espèces d'*Etnas*, les foudres de l'art, le cautère actuel, qui en dispersant jusqu'aux denières molécules de cet amas, ne laissera aucun lieu à la contagion qui menaçoit le malade. Quelques Modernes ont conservé cet usage, quant au cautère potentiel, pour les bubons vénériens, dans le cas expliqué ci-dessus ; mais 1°. qui est-ce qui ne sent pas la préférence que mérite le cautère actuel 9.17.) exact dans son application, prompt à détruire, & à disperser les substances ennemies? 2°. On voit par ce qui précède, que le bubon vénérien n'est point la seule tumeur maligne locale qu'on doive cautériser.

6. La gangrène qui survient à une tumeur, peut être dûe à un principe vénéneux, malin, local ; & en ce cas-là on conçoit que cette maladie admettra le cautère actuel : mais sans cette circonstance, qui est très-rare, je ne vois pas quelle raison les Anciens ont eu de prescrire contre la gangrène un moyen qui ne peut qu'en accélérer les progrès, en ajoutant mortification à mortification, escarre à escarre.

7. La suppuration des tumeurs inflammatoires bâ-

tardes, ou tumeurs froides, est sur-tout le triomphe des caustiques.

La simple dénomination de ces maladies nous indique que le feu seul peut leur donner la chaleur qui manque à leur terminaison.

Si on les considère dans les glandes, on y découvre à la vûe même, que le sang qui porte avec soi la chaleur, qui est si essentielle à l'inflammation sincère & suppuratoire, manque dans ces parties. Si nous les examinons dans une articulation qui n'est recouverte que de ligamens & de tendons, la même privation du sang, l'absence des esprits dont le cours est intercepté dans ces tissus nerveux, soit par des violences externes qui en ont dérangé les filières, soit par des virus qui les ont engouées ou altérées, réclame l'action du feu & ses aiguillons salutaires qui rappellent dans ces tumeurs le sang & les esprits, y établissent de vraies suppurations, seules terminaisons favorables de semblables maladies, quand leur résolution est décidée impossible.

Nos Modernes ont conservé l'usage de larder de caustiques quelques-unes des glandes d'une pareille tumeur, & d'en attaquer ainsi successivement les diverses parties ; mais on fait d'abord la place au trochisque escarrotique dans la glande par un instrument tranchant, douleur préliminaire qui devient inutile, si le trochisque abreuvé, noyé dans la fanie, manque son effet, ce qui arrive souvent : l'olive ardente du cautère ne manque jamais & de consumer dans l'instant le solide indomptable, l'humidité vicieuse, & de porter l'irritation, l'inflammation désirée dans le reste.

N** D'E** avoit à l'aîne une tumeur glanduleuse, qui depuis six mois de traitement par des émolliens, attractifs, fort suppurans, n'avoit acquis que quelques nuances de rougeur, & montroit dans un endroit une espèce de suintement suppuratoire; la tumeur étoit non circonscrite, épatée, profonde, voisine des gros vaisseaux, hors du cas de l'extirpation. J'y appliquai une

traînée de pierres à cautère, elle fit peu de chose, tant la chaleur de la partie étoit foible & peu propre à remuer le caustique. J'obtins du malade ennuyé de sa maladie, de me laisser employer les cautères actuels de la forme susdite. Je couvris de charpie trempée dans l'eau froide de morelle & de plantain, la circonférence de la tumeur; je détruisis en quatre ou cinq applications faites à trois ou quatre jours d'intervalle la plus grande partie de ces glandes, & j'occasionnai dans le reste une inflammation vraiment suppuratoire; le malade eut quelques jours de fièvre que le bon régime calma, & il guérit.

8. Les tumeurs froides des articles sont un des fléaux de la Chirurgie moderne, depuis qu'elle a abandonné aux Maréchaux le seul moyen qu'elle avoit de les guérir. Un Coursier que l'on a souvent & longtems surmené, & qui a marché dans des lieux marécageux, &c. est pris dans le bourrelet ou dans les articulations du bas de la jambe avec le pied, de roideur, de gonflement, aux ligamens, aux tendons; quelques remèdes qu'on applique sur cette maladie, elle dégénère en ulcère fongueux, en carie, & le cheval est perdu. Qu'est-ce que fait le Maréchal instruit des ressources de son art? Dès qu'il s'apperçoit de ce gonflement, il fait à la circonférence des tégumens qui l'environnent, cinq ou six profondes scarifications longitudinales avec le cautère actuel incisoire; les scarifications rappellent le sang & les esprits dans cette froide partie, la suppuration qui y est établie parfaitement, dégorge tous ces organes nerveux, l'animal guérit, & en est quitte pour les cicatrices de ces escarres; c'est ce que j'ai vû plusieurs fois.

En quoi différe de cette maladie celle qui attaque dans l'homme les mêmes parties & de la même manière? La raison qui met seule de la différence entre ces Sujets, nous dicte qu'il n'y en a point dans les maux, & que le succès de la cure du Maréchal, est une leçon pour le Chirurgien. Combien n'ai-je point vû de pieds cariés

dans les articulations, & par conséquent des jambes condamnées à l'amputation, parce que le traitement dont je viens de parler, a été négligé dans ce siécle!

Il y a longtems que j'ai voulu la suivre, cette leçon de la *Chirurgie comparée*; mais sans une autorité comme celle de l'ACADÉMIE & des grands Chirurgiens qui la composent, le public ne se prêtera point à ce renouvellement d'une ancienne pratique qu'il regarde comme barbare, & reléguée à une Chirurgie, dont le parallèle l'offense au lieu de la persuader.

La seule occasion où j'aie pû en essayer, est à l'une de ces tumeurs lymphatico-fongueuses, que *Guy de Chauliac* appelle *inflatio carnea & phlegmatica*: ce sont des espèces de champignons très-mous qui viennent à la suite des tumeurs précédentes sur les ligamens & les tendons du carpe & du métacarpe; la peau y est comme flottante, elle laisse appercevoir une sorte de fluctuation sourde, ensuite elle s'ulcère & laisse sortir de ces fongus beaucoup de sanie purulente. J'ai traité de ces maladies jusques à trois & quatre à la fois, par tous les remèdes résolutifs, fondans, suppurans; j'y ai appliqué les escarrotiques, rien ne m'a réussi. J'ai déterminé un de ces Sujets à laisser consumer ces fongosités, extrêmement molles & abreuvées de lymphe, par le fer rouge passé un peu rapidement & avec la précaution des défensifs pour les parties voisines: cette manœuvre, que je crois seule capable de dompter ces espèces d'hidres de *Lerne*, paroissoit me réussir, lorsque l'effroi l'emporta chez le malade sur l'espérance, & le déroba à mes soins..

§. IV.

1. Les tumeurs concrètes font la troisième division du dérangement par excès de la grandeur naturelle des parties molles; j'appelle de ce nom tous les amas de sucs concrêts inexpugnables, pour l'ordinaire, aux agens des terminaisons favorables, & que l'art est presque toujours obligé d'extirper: telles sont les verrues, condi-

lomes, polypes, loupes; ſcrophules confirmées, skirres, cancers vrais & bâtards.

Il y a cinq moyens de faire ces extirpations; l'arrachement, qui eſt l'extirpation proprement dite, la ligature, l'inſtrument tranchant, le cauſtique, & le feu.

2. L'arrachement ne peut ſe pratiquer qu'aux tumeurs de conſiſtence fongueuſe, dont le corps a beaucoup plus d'étendue que les racines, & dont les adhérences molles peuvent céder à cette manœuvre ſans détruire les parties eſſentielles qui leur ſervent de baze; tels ſont certains polypes. Cette extirpation eſt la plus parfaite, quand elle a lieu, & qu'elle eſt bien faite, parce que c'eſt elle qui détache & enlève le plus complètement la concrétion maladive. La continuité de la maſſe de ces tumeurs avec leurs productions ou appendices, pouvant ſeule donner la facilité de dégaîner parfaitement celle-ci d'entre les diverſes parties ſaines, où elles ſe trouvent fourrées & adhérentes.

J'ai enlevé complètement par cette manœuvre un polype extrêmement conſidérable à Jacques F... âgé de vingt ans, de la Paroiſſe de M.... ſur lequel avoient échoué les autres méthodes de traiter ces maladies.

3. La ligature convient aux tumeurs qui ont la baze extrêmement étroite, à celles qui ſont entourées de beaucoup de vaiſſeaux, & qui ſont placées dans des cavités où il n'eſt pas poſſible ou très-difficile de remédier aux hémorragies qu'on a ſujet d'en craindre: tels ſont la plûpart des condilomes & autres tumeurs de l'anus, du vagin, certains polypes; & l'on a quelquefois vû dans les cas mêmes où la maladie n'eſt pas toute entière en-deçà de la ligature, que la mortification introduite dans le reſte par cette opération, a ſuffi pour le faire tomber (*a*). On a obſervé le même effet dans le cauſtique (*b*); cependant il faut convenir que ce bon effet n'arrive pas ſouvent, & que la ligature qui n'em-

(*a*) Voyez l'excellent Ouvrage de M. *Levret*, ſur les Polypes.
(*b*) Prix de l'Académie, Tom. I. pag. 57.

brasse pas toute la maladie, est fort incertaine.

4. L'instrument tranchant a sans contredit la prérogative d'être très-sûr, très-exact, & plus doux que les précédens moyens. (1. Part. art. 2.) Dans les plus petites tumeurs, comme dans les plus grandes, il mérite la préference : indépendamment de cette préférence générale, les tumeurs larges de baze, d'une forte consistence, & qui par-là se refusent & à la ligature & à l'arrachement, ne peuvent être attaquées que par le fer; mais ce moyen si doux, si préférable à tous, a ses limites; on peut rarement le porter dans les cavités; il a peu de prise sur les tumeurs mollasses, fongueuses, sanieuses, virulentes, dont les bazes de même nature, ne sont pas circonscrites, mais implantées çà & là, & comme éparses dans les parties; il est pour l'ordinaire, impossible qu'il puisse suivre toute espèce de tumeur entre divers cordons de vaisseaux, de nerfs, de tendons, ou dans des cavités où les racines se prolongent; enfin, ce qu'il laisse, répullule pour l'ordinaire, parce que son action sur ces restes, n'est point capable d'y attirer les engorgemens, inflammations, suppurations propres à les fondre, à les faire tomber.

C'est dans les quatre circonstances précédentes où le fer est impuissant, que le feu montre son énergie & sa supériorité sur lui; c'est l'office du cautère, d'aller attaquer ces maladies dans leurs plus profondes retraites, & de le faire sans crainte d'hémorragie. La tumeur fongueuse, mollasse, sanieuse, virulente, n'échappe point à son activité, & il peut poursuivre très-heureusement jusqu'à leur origine par la mortification qu'il leur imprime, & par les engorgemens suppuratoires qui la suivent, toutes les espèces de tumeurs précédentes, ainsi que les restes de celles dont l'instrument tranchant aura emporté la masse principale; mais de quel cautère nous servirons nous?

5. Si la tumeur a une certaine sécheresse qui puisse conserver à un bon escarrotique, soit sec, soit liquide,

toute ſa force ; ſi la maladie eſt bénigne, & que ſon caractère n'ait point de funeſte développement à craindre de la part de ce diſſolvant putréfiant, préférez le cauſtique médicamenteux, moins effrayant que le fer rouge ; il mortifiera (*a*) les chapelets glanduleux, les trainées skirreuſes, il occaſionnera des ſuppurations à leur circonférence, & leur ſéqueſtre.

6. Mais ſi les concrétions ſont abreuvées de beaucoup d'humidités, le fer rouge peut ſeul conſumer, & celles-ci, & les concrétions qui les produiſent ; la néceſſité redouble, ſi ces humidités ſont vicieuſes, & menacent de corruption les parties voiſines ; elle ſera plus preſſante encore cette néceſſité, ſi la malignité ſcrophuleuſe, chancreuſe, &c. caractériſe ce vice, & qu'elle ſoit locale : hâtez-vous alors de réduire en cendres & en fumier ce virus & ſes productions.

7. Nous exigeons néanmoins de vous, dans le choix de ces tumeurs ou de ces reſtes de tumeurs que vous pourſuivez avec le cautère, de ne vous adreſſer qu'à celles qui ſont plus fongueuſes que skirreuſes, plus molles & humides que ſenſibles & dures ; car ſi nous avons éprouvé que la ſimple ligature du cordon ſpermatique d'un teſticule carcinômateux ſuffit, par la douleur qu'elle y cauſe, pour y réveiller, & peut-être même, y faire naître un levain chancreux ; ſi nous nous ſommes bien trouvés, dans ce cas, d'envelopper ſeulement ce cordon coupé, d'une bandelette de linge doux, pour l'arrêter ſur le pubis, l'y comprimer, & prévenir, ſans douleur, l'hémorragie ; combien ſeroit-il plus dangereux de porter ſur cet organe, ſoit pour ſuppléer à la ligature, ſoit pour achever d'en détruire le carcinôme, un fer rouge infiniment plus irritant que cette ligature ? Gardez-vous donc de porter ce violent remède ſur de pareilles tumeurs, ni de l'approcher même de trop près des organes extrêmement ſenſibles, comme des tendons, des nerfs, de la dure-mere, &c. Profitez du malheur

(*a*) Prix de l'Acad. tom. 1. p. 57.

arrivé

arrivé à un Chirurgien Florentin, qui pour avoir poussé le cautère actuel jusqu'à toucher cette dernière membrane, occasionna à son malade une mort précipitée. (a)

8. On peut rapporter à la cure de ces concrétions par le feu, celle que j'ai faite avec ce moyen, d'une tumeur glanduleuse dans l'aine (N°. 7. §. 3.) à laquelle j'ajouterai celle qui suit.

M........ à la suite de prétendus enchifrenemens longtems gardés, se trouva le nez si rempli d'excroissances, qu'il en étoit distendu au double de sa grosseur ordinaire, sur-tout du côté droit; les excroissances venoient jusqu'à l'orifice du nez; elles le bouchoient exactement, & quoiqu'elles fussent molles & perpétuellement suintantes, elles ne permettoient l'entrée à aucun instrument. L'examen me fit découvrir que ces excroissances venoient de toute la surface des parois de cet organe; ces dispositions ne donnant lieu ni à l'arrachement, ni à la ligature; la grande humidité & la forte masse de la concrétion, m'ôtant toute confiance aux escarrotiques; j'eus recours au cautère actuel, j'en poussai un de la grosseur de deux lignes dans chaque narine, j'obtins une issue du côté gauche dès la première opération, & une pareille du côté droit à la seconde, que je ne fis que cinq jours après; j'aggrandis dans la suite ces issues, la suppuration dégagea cet organe, & je procurai par-là à ce malade tout le soulagement qu'il étoit possible de lui donner en pareil cas. Chacune de ces opérations étoit suivie de mal à la tête pendant quelques jours; mais cet accident n'allant pas plus loin, ne m'avoit pas allarmé. J'avois fait avec succès l'arrachement d'un très-vaste Polype à Jacques F***. dont tout l'accident avoit été un pareil mal de tête pendant trois jours; j'avois même remarqué que ce symptôme étoit arrivé à M**. un de mes blessés, après une simple injection de décoction d'aristoloche, animée d'un peu

(a) Hildan. Pyrotecnia. p. 180.

d'eau vulnéraire, pour mondifier un abſcès formé dans la duplicature de la membrane pituitaire.

§. V.

Le dérangement de la grandeur naturelle des parties dures & molles par défaut, qui comprend l'atrophie, la gangrène ſèche, la perte de ſubſtance, exclut viſiblement les ſecours du cautère actuel, dont l'effet eſt de produire cette perte de ſubſtance, ce deſſéchement qui fait le caractère de ces maladies; le ſeul cas où il pourroit donc avoir lieu, eſt celui où l'atrophie, la gangrène ſèche, dépendroient d'une affection ſur les nerfs, d'une malignité que les cauſtiques pourroient détourner & enlever, comme on l'a déja dit, & comme on l'expliquera plus amplement à la fin de ce Mémoire.

§. VI.

L'excès & le défaut dans le nombre des parties, qui fait les monſtruoſités, par la pluralité ou la mutilation de ces parties, ne peut jamais être l'objet du cautère actuel; la mutilation n'exigeant aucune opération que la prothèſe en certains cas, & la pluralité trop difforme ou trop incommode, étant l'affaire de l'inſtrument tranchant, comme un ſixième doigt qu'on extirpe.

ARTICLE II.

Dépravation de la figure naturelle des parties.

LA Figure étant de deux ſortes, l'une de relief, l'autre de couleur, les dérangemens de la figure naturelle des parties dures & molles, ſont auſſi de relief ou de couleur; les dérangemens du relief naturel comprennent les difformités des parties, ou mauvaiſes conformations, comme les jambes torſes, les imperforations, les adhérences contre nature, le filet, le phimoſis

naturel, les ongles qui rentrent dans les chairs, les cils qui se retournent contre l'œil; &c. ils renferment aussi les divisions maladives, comme le bec de lièvre, le palais, & la luette, divisés, &c.

§. I.

Les dépravations de la couleur naturelle des parties comprennent les inflammations, phlogoses, lividités, échymoses, noirceurs gangréneuses, & toutes autres mauvaises couleurs ou décompositions intérieures des parties, ou liqueurs quelconques, que les Anciens appelloient intempéries. Il est évident que ces dernières affections n'admettent pour leur cure que des médicamens.

§. II.

A l'égard des mauvaises conformations, celles qu'on acquiert après la naissance, se traitent, 1°. en détruisant la cause qui l'a produite; 2°. en combattant la difformité subsistante par les moyens qu'on va dire.

Les mauvaises conformations qu'on apporte en naissant, se guérissent rarement. Celles qui donnent espérance de guérison, se traitent ou par les machines, comme les jambes torses par des botines, les épines difformes par des corsets; ou par l'instrument tranchant, comme le bec de lièvre, le phimosis, les imperforations, les adhérences, les filets; les cils, & les ongles rebelles s'arrachent; & je ne puis attribuer qu'au goût trop décidé des Anciens pour le feu, la pratique singulière qu'ils avoient de traiter par ce moyen les quatre avant-dernières maladies.

ARTICLE III.

Les dépravations du mouvement ſont par excès ou par défaut.

LEs dérangemens par excès de mouvement, ſont les mouvemens convulſifs, l'érétiſme, &c. qui ne peuvent demander le cautère habituel, que dans certains cas qui regardent particulièrement la Médecine intérieure.

Les dérangemens par défaut de mouvement, renferment la paralyſie, l'atonie, le relâchement des ligamens, l'anchyloſe, &c.

§. I.

La Paralyſie reçoit chaque jour des bienfaits marqués, de l'application des cautères potentiels, qui n'ont pour être préférés à l'actuel, qu'un appareil moins effrayant.

Le nommé .... s'étant enyvré dans une fête au point de ne pouvoir revenir chez lui, paſſa la nuit couché ſur le gazon; il ſe réveilla le lendemain avec une paralyſie à la paupière du côté ſur lequel il avoit dormi; je lui appliquai une traînée de cautères derrière l'oreille ou ſur l'apophyſe maſtoïde du même côté; au bout d'environ huit jours de ſuppuration de l'eſcarre, la paupière reprit ſon mouvement.

M...... pauvre Prêtre du Diocèſe de ..... fut pris en 1753, d'une paralyſie du nerf optique preſque complette, de façon qu'il ne pouvoit plus dire la meſſe, qui faiſoit ſon principal revenu; je lui établis de vaſtes cautères à la nuque, & après environ un mois de ſuppuration, il vit aſſez pour vaquer à ſes fonctions.

Le même moyen m'a réuſſi ſur des paralyſies récentes des bras; mais qui eſt le Praticien qui n'eſt point là-deſſus d'accord avec toute l'antiquité?

§. II.

Le relâchement des ligamens étoit traité par les cautères actuels dans l'ancienne Chirurgie ; & je crois cette pratique fort saine quand la maladie a résisté à tous les remèdes externes & internes.

Ce relâchement si préjudiciable aux mouvemens des principales parties de notre corps, vient ou de la paralysie des nerfs qui s'y rendent, & alors le cautère doit être appliqué vers le principe de ces nerfs ; ou c'est une lymphe viciée qui les abreuve & les dissout en partie, auquel cas le fer rouge appliqué sur les tégumens mêmes qui environnent ce réservoir de lymphe viciée, en tarira la source : voilà une de ces opérations que je crois que la Chirurgie gagneroit à reprendre.

§. III.

L'anchylose vraie étant décidée incurable, nous nous trouvons dispensés de nous y arrêter, & l'anchylose fausse n'étant qu'un gonflement dans toutes les parties nerveuses & articulaires dont nous avons traité en parlant des tumeurs froides, nous renvoyons à cet article, y ajoutant seulement cette réflexion de *Hildanus : Jerôme Fabrice*, dit-il, a été témoin qu'un Empyrique a fait fondre une anchylose du genou par la vertu caustique de l'herbe aux gueux, (*clematitis*) ; pourquoi la très-efficace action du fer rouge ne fera t-elle pas la même chose, & mieux encore entre les mains d'un Médecin sçavant & habile ?

ARTICLE IV.

LA destruction du repos naturel des parties dures arrive, lorsque la liaison étroite de ces organes se dissout, se relâche, & devient vacillante : tel est l'écartement des os pubis, celui des sutures du crâne, &c.

Le repos naturel des parties molles eſt dérangé par les treſſaillemens, les tremblemens, les tiques, &c. La cure de ceux-ci appartient à la Médecine, & celle des premiers ſe rapporte pour l'ordinaire à celle des ligamens relâchés dont nous venons de parler.

ARTICLE V.

LA deſtruction de ſituation naturelle eſt de deux ſortes, comme cette ſituation, à ſçavoir de continuité & de contiguité.

La deſtruction ou ſolution de continuité dans les parties dures, comprend les fractures, fentes, taillades, caries, &c.

Dans les parties molles, ce ſont les plaies, les ulcères, les brûlures, ruptures & déchiremens.

La deſtruction ou ſolution de contiguité dans les parties dures, comprend les luxations ou déplacemens des os, les *diaſtaſis*, la déſunion des ſutures, &c.

Celle des parties molles renferme les chûtes d'inteſtins, d'épiploon, &c. dans les hernies; celles du *rectum*, du vagin, de la matrice, &c.

§. I.

De toutes les maladies de la ſubſtance des os, la carie ſeule, profonde & humide, mérite les ſecours extrêmes du fer rouge. Cette doctrine eſt ſi unanimement reçue de la Chirurgie moderne, & ſes manœuvres, ſes principes, en ſont ſi ſçavamment détaillés dans des ouvrages univerſellement connus, que je ſuis diſpenſé de m'y arrêter; il eſt évident que cette maladie a toutes les conditions que nous exigeons pour l'application du feu, ſa nature rebelle à tous autres moyens, le peu de ſenſibilité, la pourriture, qui ſe nomme ici vermoulure, & l'humidité vicieuſe que la calcination ſeule du fer rouge peut ruïner & diſſiper. Ce remède devient plus

indispensable encore si ces vices attaquent un os d'une grande dureté ; car dans des os spongieux, fournis de beaucoup de sang & de vie, le trépan, la rugine, sont des moyens plus doux, plus humains, & souvent aussi efficaces.

Augustin le P**. d'H***. âgé de vingt-neuf ans, domestique de M. de G***. Officier de . . . eut en Janvier 1754, à la suite d'une fièvre maligne, une tumeur sur le sternum de la grosseur d'un œuf, sans inflammation. On l'ouvrit, il n'en sortit que du sang ; mais on découvrit une carie au sternum qui traversoit toute la substance de cet os, & y produisoit une petite issuë par laquelle on fit sortir le pus d'un dépôt placé dans la poitrine sous cette pièce. Augustin s'étant mis entre mes mains, j'aggrandis cette issuë avec la rugine, j'appliquai une couronne de trépan ; enfin, j'emportai par ces deux moyens toute la carie, & la maladie guérit parfaitement & promptement : mais je pris un parti différent dans la cure suivante.

Georges N**. manœuvre de la Paroisse de . . . . âgé d'environ vingt ans, après avoir ressenti pendant plusieurs mois des douleurs cruelles à la jambe droite, y apperçut une tumeur ; on l'ouvrit, & on la traita longtems inutilement ; on me l'amena, je l'examinai ; le fond de son ulcère étoit une substance fongueuse, à travers de laquelle la sonde pénétroit jusques bien avant dans la substance du tibia : après avoir largement enlevé toutes les parties molles & fongueuses, la rugine démontra aux yeux mêmes ce que la sonde avoit déjà indiqué, la vermoulure de cet os ; j'en calcinai toute la substance viciée avec le fer rouge ; j'eus soin d'aller à la découverte avec la rugine sur l'étendue de ce vice, & de munir les parties voisines des défensifs recommandés par les Auteurs. Après environ six mois de traitement, Georges se trouva parfaitement guéri.

Je pourrois rapporter plusieurs Observations de cette espèce, tant des Auteurs, que de ma propre pratique ;

mais la répétition des preuves d'une pratique dont personne ne doute, seroit une pure perte de tems pour mes Lecteurs.

§. II.

1. Les divisions récentes des parties molles, ou les plaies simples, n'admettent évidemment aucune des propriétés du cautère actuel, pas même dans le cas d'hémorragie à laquelle la Chirurgie moderne a tant d'autres moyens plus doux à opposer; cependant il est quelques cas rares où ces moyens favorables nous manquant, nous sommes encore trop heureux d'avoir recours au fer rouge : telles sont les hémorragies dont les vaisseaux seront situés entre des os ou cassés, ou déplacés, & sur lesquels la ligature, la compression, l'usage même des stiptiques sont impraticables; ces circonstances facheuses se rencontrent quelquefois dans les fracas du carpe & du tarse, du métacarpe & du métatarse (*a*).

2. Les Anciens sont si universellement blâmés d'avoir porté le feu dans les plaies d'arquebusades, que cette mauvaise pratique ne fait plus une question digne des discussions que nous propose l'ACADÉMIE; ainsi parmi les diverses espèces de divisions ou de solutions de continuité des parties molles, l'ulcère seul & les morsures vénimeuses peuvent avoir affaire au cautère actuel.

3. Qui peut douter que le fer rouge appliqué sur la morsure d'une vipère, sur celle d'un chien enragé, dans le moment qu'elle vient d'être reçue, ne consumât la liqueur vénéneuse qui porte cette contagion dans l'économie animale, & ne prévînt par conséquent tous ses funestes effets? Quiconque emportera promptement la pièce avec le bistouri, fera peut-être le même effet; mais le cautère, par l'étendue de l'altération qu'il produit dans les liqueurs & les solides, par celle de l'engorgement & de la suppuration qui le suit, me paroît

(*a*) Prix de l'Académie, Tom. I. pag. 105.

encore

encore plus sûr, ou bien il faudroit que la substance emportée par l'instrument tranchant, fut bien considérable; or cela n'est pas toujours possible. Nous bannissons de cette opération le cautère potentiel; l'expérience a appris qu'il s'associe avec l'action du venin, comme l'huile s'associe à la flamme d'une lampe (a).

4. Quant au venin particulier de la rage, j'ai vû guérir un grand nombre de chiens de cette maladie, en leur appliquant un fer rouge assez considérable sur le devant de la tête. Je ne doute point que la terreur imprimée à l'animal par cette opération, ne fût la principale cause de la guérison, en excitant une révolution dans les esprits que ce virus affecte; mais il est très-vrai-semblable aussi que l'action du feu sur les solides nerveux, si voisins de ceux qui sont affectés dans cette maladie, qui est une espèce d'esquinancie, & la suppuration de l'escarre, contribuent beaucoup à cette cure heureuse.

5. La Chirurgie moderne a banni le fer rouge des ulcères, & nous devons examiner si elle n'a pas donné dans un excès opposé à celui qu'on reproche aux Anciens. L'ulcère simple étant à plus juste titre encore que la plaie d'armes à feu, hors du domaine du cautère actuel, nous n'avons pour objet de notre examen, que les ulcères compliqués de callosités, soit avec fongosités, & sanie tout ensemble, soit avec malignité corrosive.

6. Les ulcères simplement calleux, comme le deviennent les abscès fistuleux les plus simples lorsqu'ils vieillissent, n'ont besoin que de l'instrument tranchant, puisque leur cure ne consiste qu'à enlever les callosités, & les clapiers, pour en faire des ulcères simples ou plutôt des plaies plates, ou bien ouvertes qui guérissent, pour ainsi dire, seules. Il n'y a que ceux qui auroient des callosité inaccessibles à l'instrument tranchant, qu'on doit attaquer par les caustiques: si l'on y peut porter le fer rouge, sans endommager aucune partie intérieure ou

(a) *Hildan.* Pyrotecnia, p. 144.

voisine, il n'y a pas à balancer pour le préférer au caustique médicamenteux, incertain & vague dans ses effets, (art. 3. part. 1.) sur-tout lorsqu'il est placé dans des cavités profondes, humides & chaudes. C'est-là seulement où j'adopterois le sentiment d'*Aquapend.nte* que nous avons cité, (art. 4. part. 1.) *Ferramento candenti perduri calli & expeditiùs & minori dolore auferuntur.*

7. Les ulcères *cacoethes*, calleux, fongueux, abbreuvés de sanie, qui ont résisté à toutes les espèces de traitemens internes & externes, ne peuvent être guéris que par les cautères, & sur-tout par les actuels; voici des cures dûes aux potentiels, dont j'espère tirer des inductions de préférence pour l'actuel. J'avois préparé la poudre bénite de *Fuschius*, faite d'arsenic, & de poudre de racine de serpentaire, à dessein d'en faire des essais.

OBSERV. I. Il se présenta quelque tems après un Garçon de dix-neuf à vingt ans de Saint P...... ayant trois ulcères fongueux, calleux, & comme skirreux, à la joue droite; cette concrétion occupoit depuis l'orbite, jusqu'au bas du menton, & elle devoit son origine à une fluxion occasionnée par des maux de dents. La maladie avoit été traitée avec soin & intelligence pendant cinq mois, sans qu'on y apperçût le moindre progrès. *Fuschius* auroit donné ceci au public pour un cancer; mais la douleur médiocre attestoit le contraire.

On saupoudra sur un plumaceau chargé de suppuratif, un peu de la poudre bénite, & on l'appliqua sur les ulcères; on prévint le malade sur le gonflement & le mal de tête qui devoit survenir. Le troisième jour, les douleurs se calmèrent, la bouffissure du visage & des paupières s'évanouit. Le quatrième jour on vit un commencement de séparation d'escarre. Le cinquième jour celle-ci tomba, & laissa des chairs louables sans aucun vestige de skirre, & la guérison de cet ulcère simple, ou plutôt de cette plaie, fut achevée en quinze jours ou trois semaines.

OBSERV. II. La même année au mois de Septembre, le garçon

du Jardinier de ...... avoit à la partie moyenne & supérieure de la mâchoire inférieure du coté gauche, un ulcère, lequel perçoit la joue, & formoit une espèce de voûte, depuis celle-ci jusqu'à l'alvéole de la seconde dent molaire extérieurement; & sa fistule formoit un cul de poule, ou espèce d'entonnoir, du milieu duquel sortoit un champignon, dont la racine étoit à l'alvéole. Dès la première application de la poudre bénite, le champignon tomba; il parut renaitre le lendemain; la poudre le réprima de nouveau, il en soutint sept à huit applications jusqu'à ce que la dernière racine fut atteinte, après quoi l'ulcère guérit très-promptement.

La même poudre fit tomber, & laissa guérir en quinze jours un ulcère avec tumeur skirreuse à la paupière supérieure du Garçon de M. R ***. qui le portoit depuis plusieurs années, & avoit épuisé tout l'art de quatre Chirurgiens fameux. OBSERV. III.

Une fille de douze ans demeurant au ..... avoit depuis onze ans un ulcère au gros de la fesse droite, large d'un pouce & demi, profond d'environ autant, avec des bords calleux, une couleur violette, un fond livide, versant une sanie fétide & sanguinolente; l'art avoit échoué bien des fois contre cette maladie: on en saupoudra le fond & les bords avec la poudre; on mit pardessus des plumaceaux de suppuratif, de la charpie brute, pour enfoncer & appliquer ces plumaceaux par-tout, & un bandage contentif; les douleurs furent vives pendant quelques jours; mais le cinquième jour, il tomba une vaste escatre qui ne laissa ni callosités, ni excroissances, & l'ulcère guérit en trois semaines. Je pourrois joindre un plus grand nombre d'observations pareilles à celles-ci, mais je les crois suffisantes pour prouver le bon effet des caustiques dans ces ulcères indomptables. OBSERV. IV.

8. J'ajouterai seulement ici qu'il est à remarquer que l'épaisseur des escarres ne répondoit pas toujours à toute celle qu'avoit la callosité ou la dureté skirreuse, & qu'une fonte qui s'emparoit des couches voisines de

l'escarre achevoit de détruire ces concrétions contre nature; en quelques-unes, on a vû les escarres entraîner avec elles des cordons, ou espèces de racines qui se dégaînoient de dedans d'autres parties saines, vasculeuses, nerveuses; &c. or ces deux effets, dont l'instrument tranchant n'est pas capable, démontrent la supériorité du caustique dans ces occurrences.

9. Cependant combien n'a-t-on point tenté de caustiques ordinaires sur de semblables ulcères, sans en obtenir la fonte qui y a produit l'arsénic? C'est donc par sa violence suprême que ce poison est devenu ici un remède souverain; mais quelque violent caustique qu'il soit, on ne sçauroit disconvenir que le fer rouge ne l'emporte encore dessus lui, & il n'a point les qualités vénéneuses de celui-ci: au contraire il est l'antidote du poison, du venin, &c. & l'on ne sçauroit nier que la poudre arsénicale n'expose le malade (§. 5. art 3. part 1.) à être empoisonné, à être pris de vômissemens, de convulsions, &c. comme il y en a quelques exemples dans les Auteurs (*a*), & que le cautère actuel employé dans les mêmes circonstances, ne produisît les mêmes révolutions heureuses, sans faire courir au patient les mêmes risques: en voici des preuves directes.

OBSERV. I. *Albucasis* (*b*) ayant affaire à un Polype sanieux & suppurant, qui se reproduisoit toujours comme le champignon de l'Observation II. précédente, au lieu de le poursuivre par des applications réitérées d'un caustique, comme on a fait ici; il l'attaqua avec le fer rouge, & l'extirpa radicalement. (*c*)

OBSERV. II. Jean le C..... âgé de quarante ans, de la paroisse de B...... avoit été sujet pendant plusieurs années à

(*a*) Prix de l'Acad. Tom. 1. p. 35. p. 264.

(*b*) Cet Auteur a donné un ample Traité des avantages & des inconvéniens du Cautère actuel; il en décrit l'usage sur toutes les parties, depuis la tête jusqu'aux pieds. C'est le premier de ces Ouvrages imprimé par Extrait avec la Chirurgie d'*Argelata*, à Venise en 1520; mais *Fabricius* a renfermé & surpassé tous ces anciens Auteurs dans sa *Pyrotecnie*.

(*c*) *Hildan*. Pyrotecnia. p. 178. col. 1.

des rhumatiſmes à la hanche, qu'on regardoit comme une ſciatique ; au mois d'Août 1752, il eut un abſcès à la partie latérale & inférieure de la feſſe. Il fut panſé long-tems ſans aucun ſuccès ; il ſe mit entre mes mains le 2 Mai 1753, ayant pluſieurs ulcères fiſtuleux à la feſſe, dont toute la partie latérale étoit occupée par les clapiers de ces fiſtules : comme le mal étoit trop conſidérable pour l'enlever en entier par une ſeule opération, je réſolus de l'attaquer avec l'inſtrument tranchant par partie ; je commençai par la région inférieure à cauſe de l'iſſue que la pente offroit aux matières ; les clapiers découverts, les lambeaux emportés, laiſſèrent à nud l'aponévroſe du *faſcia-lata*, qui me parut altérée & fongueuſe ; je ſcarifiai cette aponévroſe en tous ſens ; on panſa régulièrement ce vaſte ulcère ; on n'y épargna point les eſcarrotiques ; la ſuppuration, la régénération des chairs s'y établit, cette grande partie de ſubſtance ſe répara, la cicatrice ſe fit, & ſembla quelque-tems ſolide ; mais bien-tôt les écoulemens recommencèrent.

Après quelques mois de repos, je dreſſai contre cette indomptable fiſtule une batterie différente de la première ; je pris le parti d'attaquer d'abord la portion ſupérieure de la maladie, de paſſer une mêche dans l'inférieure, en attendant que ſon tour vînt, & de cautériſer le fond de tous ces clapiers. J'ouvris & j'enlevai les lambeaux avec l'inſtrument tranchant, depuis auprès de l'épine antérieure de l'os des iſles, juſques vers la partie moyenne & un peu inférieure de la cuiſſe ; j'en conſumai quelques jours après les fongus avec de larges cautères actuels, en parcourant avec ces plaques ardentes la ſurface de ces fongoſités très-humides, & qui devenoient ſanglantes au moindre attouchement, & même au moindre mouvement qu'on donnoit à la cuiſſe. La douleur du fer rouge fut paſſée au bout de ſix heures, & la bonté du projet fut juſtifiée, tant par la promptitude avec laquelle la ſuppuration s'établit, que par la beauté & la régularité des chairs régénérées.

10. Les Anciens traitoient par le feu toutes les fiſtules lacrymales ; la règle étoit ſans doute trop générale. Il eſt bien plus conforme aux loix de la Nature, & à celles de l'art, qui doit la ſecourir en l'imitant, de rouvrir & de traiter ces canaux même des larmes, que d'en faire d'artificiels ; & quand ceux-ci ſont indiſpenſables, comme dans le cas de l'oblitération du canal lacrymal, il eſt plus ſimple & plus humain de faire l'iſſuë nouvelle avec un inſtrument tranchant. Ce ſont les deux pratiques ſubſtituées par les Modernes à celle des Anciens ; mais ils les employoient à toutes les fiſtules lacrymales, de la cure deſquelles ils ont banni totalement le cautère actuel, & par-là ils ont encore donné dans un excès oppoſé à celui où étoient leurs ayeux. L'Obſervation ſuivante en ſera la preuve.

M. H***. l'aîné, Négociant à ..... s'étoit fait faire deux fois l'opération de la fiſtule lacrymale en ..... & l'on y avoit employé la méthode qui détruit l'os *unguis* par l'inſtrument tranchant & briſant, ſi l'on peut dire : la maladie ſubſiſtant, M. H***. en ſupporta les incommodités pendant pluſieurs années ; elles attirèrent ſur la tête, & en particulier ſur l'œil du même côté, des fluxions ſi conſidérables, que dans un catharre arrivé en 1747, le malade eut un abſcès interne qui détruiſit cet organe, & lui en fit perdre l'uſage ; la couleur verte du pus qui refluoit par les points lacrymaux, les douleurs preſque continuelles que cauſèrent cette fiſtule, ayant fait craindre de plus grands déſordres encore pour la ſuite, M. H***. me preſſa de lui faire l'opération de cette fiſtule, toute incertaine que je la lui annonçaſſe.

J'ouvris avec l'inſtrument tranchant le ſac lacrymal, & j'en tamponnai toute l'étendue, pour en examiner l'état à la levée du premier appareil.

Je trouvai le canal naturel des larmes totalement oblitéré, le ſac lacrymal extraordinairement allongé vers la cloiſon nazale, avec un fond garni de chairs fort ſuſpectes ; cependant point de carie apparente.

N'y avant plus de moyen de rouvrir les canaux naturels, il me restoit à faire une issue artificielle à travers ce fond du sac lacrymal; la nature des chairs & du pus qu'il rendoit, me déterminèrent pour le cautère actuel, & sa situation très-voisine de la cloison nazale, rendirent le bouton de feu absolument nécessaire, car la pointe d'un bistouri, d'une lancette, eut à peine pénétré le fond de ce sac, qu'elle eut blessé la cloison, sans me donner l'ouverture desirée.

Je munis cette cloison d'une sauve-garde de métal, & avec la canulle & le cautère actuel de nos Anciens, je fis mon opération, qui fut suivie du traitement ordinaire, & terminée par une canulle convenable placée au fond du sac dans le nez, avec tout le succès qu'on pouvoit désirer.

On sent bien que si ces fonds suspects eussent couvert une carie humide & considérable, l'opération eut à plus forte raison exigé l'usage du cautère actuel, qu'on eût appliqué d'autant plus largement & aindûment, que l'altération eût été plus grande & plus humide.

11. Nous venons de voir les grandes ressources qu'on peut tirer du cautère dans les ulcères *cacoetes* peu douloureux, comme les putrides, les scrophuleux, les scorbutiques, &c. mais il faut convenir que les bornes de son empire ne s'étendent pas plus loin : cependant nos Peres n'y en mettoient pas; ils l'employoient avec une égale confiance sur les ulcères chancreux, *mangeurs*, &c. L'expérience les a convaincus là-dessus de barbarie, & leur pratique un peu adoucie en apparence par la substitution des caustiques au cautère actuel, est reléguée parmi les Charlatans, qui sacrifient encore chaque jour à cette dangereuse manœuvre les victimes assez crédules pour leur prodiguer une confiance aveugle.

La doctrine que j'avance ici est solidement établie dans les Mémoires couronnés par l'Académie. Tom. I. pag. 264. J'y ajouterai deux Observations, l'une sur l'ulcère chancreux, l'autre sur l'ulcère phagédénique ou *dépascens*.

On avoit fait à un Laboureur de . . . l'extirpation du cancer à la lèvre inférieure; la réunion étant faite, le malade ressentit un froid & un engourdissement dans la partie, les douleurs lancinantes revinrent, & une espèce de douleur de dents. Enfin, deux mois après l'opération, il parut une tumeur comme un œuf de pigeon dans la bouche, contre la gencive; elle s'ulcéra bientôt; la poudre bénite qu'on avoit essayée avec tant de succès dans les ulcères du N°. 7. précédent, revint à l'esprit comme une ressource; on en appliqua à diverses reprises sur cet ulcère chancreux naissant; elle n'y produisit qu'une légère escarre blanche sur la surface qu'elle toucha; mais elle fit pulluler prodigieusement les tubercules chancreux; elle redoubla les douleurs lancinantes, étendit les ulcères, & porta la maladie à la joue & à tout le menton; il sembloit que le poison du caustique se joignît à celui du virus; on l'abandonna promptement pour se réduire à la cure palliative.

12. Le cautère actuel eût-il été employé plus heureusement sur ce cancer renaissant? je n'en crois rien; le grand usage qu'en ont fait les Anciens en pareil cas, le discrédit dans lequel il est tombé, malgré l'attachement qu'ils avoient pour lui, est une preuve de fait contre ce moyen; la théorie ne lui est pas plus favorable. 1°. Du côté de son analogie avec le caustique précédent, nous convenons que l'arsénic est un poison, & en cela fort inférieur au cautère actuel; mais cette propriété vénimeuse consiste ici principalement, sinon en entier, dans sa causticité; car dans le mauvais effet qu'on y vient d'observer, nous n'y remarquons rien de ce qu'on entend par le mot de vénéneux; rien qui ne soit l'effet direct de la causticité, c'est-à-dire, d'une action violente, qui en dissolvant les solides, irrite vivement ceux en qui il reste quelque sensibilité: or comme il est démontré par un grand nombre de faits, que l'irritation augmente, introduit même dans un ulcère la malignité, il est évident que cet effet attaché au caustique, est la cause

cause du progrès de l'ulcère de l'Observation précédente, en qui cette malignité étoit déjà bien grande.

2°. L'effet direct du cautère actuel est de calciner les solides, & de consumer, d'évaporer les liqueurs : ces deux effets appliqués sur un ulcère malin, ne peuvent en extirper le vice, qu'autant qu'ils ne laisseront rien de cette malignité, & qu'à plus forte raison, ils ne la multiplieront point; comment se promettre cette destruction complete du virus sur des ulcères dont les productions fusent dans l'intérieur? Cela n'est possible que dans ceux où la mortification introduite par le contact du cautère, & l'engorgement inflammatoire porté dans les couches voisines, produisent une suppuration louable, suivie de la chûte des concrétions & du dégorgement des sucs *cacoethes*, comme on l'a vû dans les numéros précédens; mais ici il n'y a nul espoir d'obtenir cette suppuration salutaire : ainsi l'escarre & l'engorgement qui le suit, l'irritation qui accompagne l'action, d'autant plus violente qu'elle est plus prompte par le moyen qui les produit, ne peut qu'augmenter la malignité carcinomateuse, & hâter la mort du malade.

13. Quant à l'ulcère rongeant, comme il y en a de diverses espèces, le même principe de raisonnement & d'expérience qui nous a guidés dans la cure des tumeurs, nous conduira dans celle de cet ulcère, qui a de l'analogie avec elles. Si sa malignité vient du dedans, & tient au vice général, envain l'attaquera-t-on par tous les moyens employés à l'extirpation; & si cette malignité est grande, qu'elle ait son siège en parties nerveuses, les moyens les plus irritans, tels que les caustiques, le feu, seront par les raisons qu'on vient de déduire, ceux qui hâteront le plus le progrès de l'érosion maligne, ou de cette espèce de dissolution gangréneuse blanche qui caractérise le νομὴ, ou ulcère *mangeur*; mais si la cause de cette érosion vient du dehors, si elle est purement locale, si avec ces circonstances la surface de l'ulcère est fongueuse, & tient un peu de la nature putride & indo-

lente, l'extirpation a lieu, & ſur-tout celle produite par le cautère, dans les endroits où l'inſtrument tranchant ne peut pas enlever toute la maſſe infectée.

OBSERV. I. Un Payſan qui avoit dormi dans un bois, ſe réveilla avec le prépuce & le gland fort enflés, il crut avoir été piqué par un animal, qu'il n'avoit cependant pas vû: il ſe fit bien-tôt un ulcère à l'une & à l'autre de ces parties, qui en conſuma une grande portion; les Chirurgiens de ſon canton y employèrent les remèdes généraux & tous les topiques anodyns, émolliens, puis actifs, &c. qu'ils imaginèrent convenir: l'ulcère alloit toujours en avant; l'urètre & les corps caverneux en furent diſſéqués, & tandis que l'éroſion gagnoit d'un côté, il pouſſoit des fongoſités de l'autre. C'eſt dans cet état qu'il me vint trouver: tout le fond de ces ulcérations fongueuſes étoit blafard; il n'en ſuintoit que quelques ſéroſités, & il n'avoit point de ſenſibilité à l'attouchement. Inſtruit de l'inutilité des remèdes employés, je conſumai toutes les fongoſités avec l'olive ardente, que nos Anciens ont mis au bout des ſondes cannellées ordinaires, & j'appliquai ſur le reſte un fort Egyptiac. Je donnai intérieurement la tiſanne des bois & de quinquina, les bols alexitères; je fus longtems à obtenir une vraie ſuppuration, elle vint cependant. Il ſurvint au malade un éréſipèle univerſel dont il penſa mourir; cette eſpèce d'éruption s'étant terminée par les ſuintemens de la peau, qui ſont ordinaires, la première maladie qui paroît avoir été la cauſe de cet éréſipèle, alla mieux encore qu'auparavant, & il ſe fit une robbe nouvelle à ce qui reſtoit de cet organe.

OBSERV. II. En 1736. M. de la B**. logé chez..... rue de.... fut attaqué d'un ulcère de l'eſpèce précédente, au gland, excepté qu'il n'y avoit pas de fongoſités; la ſubſtance du gland devenue blanche, ſans ſentiment, ſe diſſolvoit en ſanie, & diſparoiſſoit; il n'y avoit point de bords durs, comme dans l'ulcère chancreux vénérien; & d'ailleurs, le malade n'avoit couru aucun des hazards qui pût faire ſoupçonner cette cauſe. Après avoir éprou-

vé inutilement les anodyns, les émolliens, les suppurans, les vivifians anti-gangréneux, j'eus recours à un Egypriac fort vif; cet escarrotique mondifiant suffit, l'ulcère s'arrêta, suppura, devint vermeil & guérit.

En Janvier 1743. M. H . . . . . demeurant rue . . . . . m'appella pour voir un ulcère pareil aux précédens, qui avoit consumé le frein, une partie du gland & du prépuce. On l'avoit pris pour un chancre vénérien; on le traitoit depuis longtems par la méthode usitée pour la cure de ces ulcères, & celui-ci gagnoit toujours. On avoit eu recours comme ci-devant, aux anodyns, aux émolliens, aux suppurans, aux topiques animés; rien n'y avoit fait. Il me ressouvint de la guérison de M. de la B**. obtenue par l'Egyptiac; je l'employai; loin d'arrêter les progrès de l'ulcère, il fit une escarre, & avança l'ulcération; je modérai l'Egyptiac par le mélange du suppuratif; il ne produisit ni escarre ni mondification, & l'ulcère continua d'aller en avant. OBSERV. III.

Je fis diverses autres tentatives qui ne réussirent pas mieux. Enfin, je composai un onguent avec le pompholix, l'huile de mirtile, les poudres de sang de dragon, & de bol d'Armenie. Je lavai les ulcères avec les eaux de morelle & de plantain, dans quatre onces desquelles j'avois fait fondre un gros d'alun: je les saupoudrai ensuite avec les poudres susdites que j'avois à part, & j'appliquai par-dessus un plumaceau chargé de l'onguent précédent: j'enveloppai le tout avec des compresses trempées dans notre eau réfrigérante & alumineuse.

Le second jour de l'usage de ce remède, ce qui restoit du prépuce désenfla, & la suppuration s'établit; peu de jours après il vint des chairs vermeilles.

Je mis dans l'urètre une cannulle d'argent appropriée, pour diriger la sortie de l'urine, & la régénération de cette partie qui étoit fort délabrée, & percée encore de deux trous au-dessous du délabrement.

Comme cette réparation étoit longue, un homme de l'Art qui voyoit le malade avec moi, se lassa de ces ré-

frénans, & persuada de suivre la méthode ordinaire des digestifs, des mondifians, & des spiritueux ; les fusées ulcéreuses recommencèrent comme ci-devant, excepté qu'elles étoient purulentes, mais elles gagnoient en avant.

On reprit les réfrénans, & on guérit enfin cette terrible maladie.

Je crois qu'on ne doutera pas que le fer rouge employé sur cet ulcère, n'en eût encore plus hâté les progrès, puisque les réfrénans, qui sont si contraires, se sont trouvés par l'expérience, en être les spécifiques.

Cependant les Anciens en usoient, & le prescrivent pour toutes les espèces d'*ulcères mangeurs*, sans distinction. Ils en ont donc poussé trop loin l'usage à cet égard, comme nous l'avons nous-mêmes trop négligé, puisque nous ne l'employons dans aucun de ces ulcères, & que les deux premières observations prouvent, ainsi que la théorie, que le cautère actuel & ses substituts, conviennent dans le Νομὴ, qui vient de cause externe, & qui a un caractère humide, indolent, fongueux, & en quelque sorte froid & benin, par comparaison à l'autre espèce.

§. III.

1. La solution de continuité des parties dures & molles, c'est-à-dire, les luxations, *diastasis*, désunions des sutures, les hernies, les chûtes ou relâchemens du *rectum*, du vagin, &c. sont les dernières maladies sur la cure desquelles il nous resteroit à examiner l'utilité ou les inconvéniens de l'usage du cautère actuel, si ces maladies n'avoient point déja été passées en revûe dans les articles précédens. Les luxations qui peuvent avoir affaire au cautère actuel, sont celles qui dépendent du relâchement des ligamens ou de la paralysie des muscles; nous en avons traité, (art. 3, §. 1. & 2.) Le diastasis, si l'on n'a égard qu'à l'écartement des os, n'a pas besoin du cautère actuel : s'il s'agit de la distension des ligamens,

d'une entorse, & d'un gonflement en conséquence qui ait résisté à tous les traitemens, long-tems continués ; enfin si la maladie est dégénérée en tumeur froide, elle devient l'objet des N°. 7. 8. §. 3. art. 1. Ceux qui souhaiteront consulter les plus anciens Auteurs sur la façon de se servir du cautère actuel dans ces maladies, n'ont qu'à voir *Aetius de Ustione, in morbo articulari. Cap. 25. pag.* 593. de l'ouvrage intitulé, *Artis Medicæ Principes*, & plusieurs autres.

L'écartement des sutures est ou naturel, ou le produit d'une maladie interne, comme l'hydrocéphale. Le cautère n'est pas le remède à la première espèce ; je sçai que les Anciens l'ont employé contre la seconde, mais je voudrois quelques expériences en leur faveur pour me faire approuver cette pratique ; car de ce que ce moyen soit capable de tarir les humidités d'un ulcère, d'une carie, je ne sçaurois en conclure qu'il ait la puissance d'épuiser un lac tel que celui que j'ai observé dans les hydrocéphales qui sont venus à ma connoissance.

Nous avons traité des Hernies sous le titre de Tumeurs organiques. (§. 2, art. 1).

Je ne crois pas qu'il y ait de Chirurgien qui s'avise d'attaquer avec le fer rouge les déplacemens & chûtes du vagin & de la matrice. Les Anciens ont eu la hardiesse de porter ce violent remède sur le *rectum* relâché & tombé. Nous avons déja dit ce que nous pensons de cette manœuvre en parlant des hémorroïdes ; il y a ici une raison de plus contr'eux. Les hémorroïdes peuvent être considérées comme des tumeurs ou fongueuses ou skirreuses, & elles rentrent à cet égard dans le genre des maladies du ressort des caustiques ; mais l'intestin simplement relâché ne perd pas sa nature de parties nerveuses, sur lesquelles les règles mêmes des Anciens leur défendoient de porter le feu immédiatement.

Que si cette application du cautère ne regardoit que les tégumens, alors je n'en répudierois pas l'usage dans

un de ces relâchemens excessifs, préjudiciable à la santé du sujet, & insurmontable par tout autre moyen; mais il me resteroit toujours un doute sur le succès, par les raisons alléguées contre les opérations sur les hernies. (art. 1. §. 2.)

CONCLUSION

DE CE MEMOIRE.

Réflexions sur la dernière espèce d'effets secondaires des Cautères, tant passagers qu'habituels.

§. I.

NOUS avons suivi jusqu'ici les effets primitifs & les secondaires, idiopatiques ou directs du cautère, & principalement du cautère actuel, qui fait notre objet propre. Nous en avons examiné l'abus & l'usage légitime dans tous les genres de maladies chirurgicales. Il nous reste à remplir la promesse que nous avons faite de porter cet examen sur une autre espèce d'effet secondaire de ce moyen, plus éloigné de son action primitive, & par lequel il opère la cure d'une partie éloignée de son application, par une méchanique plus cachée, & que par cette raison nous avons nommé effets secondaires, *sympathiques ou indirects.*

1. Quoique la réalité de ces effets soit assez généralement admise, je crois devoir ajouter aux preuves qu'on en a déja, les faits dont j'ai moi-même été témoin, afin que les ennemis de l'art n'aient point lieu de reprocher à un Auteur Chirurgien la frivolité des hypothèses.

Je crois qu'il est peu de Praticiens qui ne soit convaincu par sa propre expérience, que la goutte interne a été cent & cent fois rappellée sur les pieds ou sur les mains, par l'application des épispatiques, tels que la moutarde ou les vessicatoires.

2. Quel est le Chirurgien qui a beaucoup saigné ou vû saigner, & qui n'a point remarqué dans quelques-unes de ces opérations les mieux faites, des dépôts attirés sur le bras saigné, par la seule petite blessure de la lancette? Cela est si commun, entr'autres à ceux qui ont de grandes maladies de la peau, que j'ai vû des Praticiens n'oser faire saigner de pareils sujets, par l'expérience qu'ils avoient que ces piqures étoient suivies de phlegmons plus dangereux, plus difficiles à guérir que la maladie principale, & que le Public avoit souvent l'injustice de mettre ces accidens sur le compte du Phlébotomiste.

3. L'utilité marquée des grands emplâtres vésicatoires, si en usage en Angleterre & en France même, dans les fièvres aiguës avec délire, dépend du même méchanisme; mais voici une observation qui regarde l'usage du feu directement.

4. M.**. avoit un rhumatisme si violent dans les lombes, qu'il avoit perdu toute espèce de mouvement de cette partie, & que les douleurs cruelles qu'il y ressentoit sans cesse, lui donnoient une insomnie perpétuelle. Après avoir fait bien des remèdes sans succès, un ami lui frotta toute la partie postérieure du tronc avec de l'eau-de-vie camphrée. Un domestique qui éclairoit à cette opération, mit le feu par mal-adresse à cette liqueur, dont la peau du malade étoit imbûe; on ne put l'éteindre assez promptement pour empêcher la cautérisation de toute cette région du dos: on la trouva le lendemain enflammée & toute levée en phlictaines; mais en même-temps le malade guéri.

C'est à de semblables succès qu'est dû le grand usage où étoient les Arabes, les Perses, les Grecs, les Romains, & où sont encore les Indiens, de se piquer la peau & de se la brûler avec des étoupes, du linge & de l'amadou en feu, pour la goutte & pour toute autre douleur qui ne cède point aux remèdes ordinaires. C'est à ce même effet qu'est dû principalement le succès des

ventouſes, trop louées ſans doute par les Anciens, mais trop mépriſées auſſi par les Modernes. Continuons d'établir par les faits le bon uſage du cautère, dans les cas qui ſont l'objet de cet Article.

5. M.***, Anglois de nation, âgé d'environ quarante-cinq ans, fut attaqué d'une ſciatique violente, des deux côtés, & réduit au lit pendant pluſieurs mois, comme paralitique des deux extrémités inférieures. Le peu de ſuccès des remèdes qu'on lui avoit adminiſtrés en grand nombre, le faiſoit regarder comme incurable, & on le condamnoit à demeurer perclus le reſte de ſes jours. Un Médecin de ſa nation, qu'il trouva, lui fit quatre grandes eſcarres avec le cautère ſur le *ſacrum*. Cette pratique tira ce malheureux de l'état pitoyable où il étoit, & le guérit parfaitement (*a*).

6. On peut ſe reſſouvenir ici de la cure ſingulière que nous fimes de l'ophtalmie extrême de M^lle^ le P**. (N°. 353. Art. I. Part. II.) par l'application des vaſtes cautères derrière les oreilles.

7. *Ballonius* rapporte que le cautère actuel a guéri un mal de tête de ſept années à une femme, qu'aucun autre moyen n'avoit pû ſoulager. On a vû de nos Praticiens trépaner avec ſuccès pour des maux de tête continuels & inſupportables, quoiqu'ils ne tiraſſent aucune matière étrangère de l'intérieur du crâne. Ne ſeroit-il pas moins dangereux de ſubſtituer à cette opération le cautère actuel pouſſé juſqu'au crâne, comme le preſcrivent les Anciens pour les maladies qui ont leur ſiège dans les parties contenues de cette boëte oſſeuſe? *Epiphanius Fernandus* a rendu la mémoire & guéri la folie, en appliquant depuis cinq juſqu'à ſept cautères actuels à la tête. *Hildan. Entopyria, p.* 232.

8. Je paſſe légèrement ſur tous ces faits; ils ſont partie d'un grand nombre d'autres, qui prouvent qu'on a

(*a*) Cette méthode du Docteur Anglois n'eſt que celle de Paré, qui preſcrit pour pareilles maladies trois ou quatre Cautères actuels, profonds d'un travers de doigt. L. 17. Chap. 28.

aussi trop négligé l'usage du feu dans les maladies internes. Mais cette question étant étrangère à la notre, nous revenons à l'explication de l'effet salutaire de ce moyen, qui nous intéresse plus particulièrement, tant parce que c'est le Chirurgien qui l'applique, & qu'il doit sçavoir la raison de ce qu'il fait, que parce que cette espèce d'effet secondaire indirect a aussi souvent de lieu dans les maladies chirurgicales, comme on le voit dans la guérison des ophtalmies que je viens de citer, & par la pratique où l'on se met aujourd'hui d'établir un cautère pour assurer, si l'on peut dire, la cure d'une extirpation du cancer, ou empêcher la récidive de cette maladie, comme on l'a toûjours fait contre celle des ulcères habituels, &c.

§. II.

1. C'est une erreur, dont il y a long-tems qu'on a senti la folie, que de croire qu'un cautère, un seton, une ventouse, soient capables d'appeller précisément dans la partie où on les applique, la portion viciée de nos liqueurs qui forme la maladie. Les loix de la circulation sont formellement contraires à cette idée, & il n'y a pas un bon principe de Physiologie sous lequel elle puisse se réfugier.

Nous n'en croyons pas moins, que la vertu des moyens dont il s'agit consiste principalement en ces deux effets; *transporter la maladie des parties précieuses où elle a son siège, sur celle où l'on pratique ces opérations; relever le systême nerveux d'un état d'affaissement; & occasionner par-là une distribution des esprits plus abondante & plus régulière.*

2. Le pouvoir d'opérer les métastases heureuses dont on vient de parler, est prouvé dans les cautères, dans les vésicatoires, & dans le feu même, par les Observations I. II. III. IV. §. 1.

Nous pourrions en rester à ces seules preuves de fait, qui sont les plus sûres; mais on sent mieux une vérité

quand on ſçait comment elle ſe fait; ce comment ne fut-il qu'un ſyſtême.

D'où vient, en irritant la peau d'une partie, attirai-je deſſus une goute, un dépôt, une maladie qui affectoit une autre région du corps? C'eſt à quoi ſe réduit la première Propoſition.

3. C'eſt une vérité bien connue en Chirurgie, qu'en irritant un éréſipèle fort vif, on le fait dégénérer en skirre, en cancer; qu'on donne par-là de la malignité à un ulcère qui n'en avoit point; qu'on convertit une verrue ſimple à la joue en *noli me tangere*, & qu'ainſi la malignité eſt une modification qui ſe donne par irritation, c'eſt-à-dire, en affectant douloureuſement nos ſolides, nos houpes nerveuſes, ou plutôt les eſprits qui y réſident, puiſque ſans eux nos ſolides ſont inſenſibles. Il réſulte deux vérités de ce fait; la première, que la malignité ou la maladie d'un degré extrême, eſt une modification de ce fluide des nerfs: la ſeconde, qu'une irritation répétée, continuée, une grande irritation enfin peut l'occaſionner. Mais ſi les maladies extrêmes conſiſtent dans une grande perverſité des eſprits, les moindres maladies doivent pareillement conſiſter dans une médiocre perverſion de ce fluide nerveux. Au moins on ne ſçaura ſe refuſer à cette conſéquence dans celles qui obéiſſent, pour ainſi dire, aux irritations faites à ces eſprits; & cette irritation conſervera ici ſon privilège de pervertir les eſprits, ou, ce qui eſt le même, de donner une maladie ou une très-prochaine diſpoſition à la maladie.

4. C'eſt une autre loi connue non-ſeulement dans l'économie animale, mais encore dans toute la nature, qu'il y a entre les fluides homogènes une affinité qui les porte l'un vers l'autre, & les unit. Le célèbre *Geoffroy* a raſſemblé en table un petit nombre de ces affinités pour les mixtes, qui ſont l'objet de la Chimie. Chaque partie des Sciences naturelles en offriroit autant aux Obſervateurs attentifs, & l'on verroit que plus les flui-

des homogènes sont subtils, plus la sphère de cette affinité est étendue, & plus son action est prompte.

5. De ces principes réunis il suit, qu'en affectant douloureusement les esprits d'une partie, j'y introduis une perversion qui l'approche de celle dont sont affectés les esprits qui produisent la goute, une inflammation maligne, ou autre maladie, dans une partie éloignée de celle que j'irrite; & qu'aussi-tôt que je suis parvenu à donner aux esprits de celle-ci une perversion analogue à celle qui fait la maladie, ou au moins qui en approche plus qu'aucune autre portion du fluide des autres nerfs, les esprits en qui réside cette maladie, viennent par la loi de l'affinité se rendre dans la partie qu'on irrite. Tel est le mécanisme de la métastase, qu'opèrent les cautères, les ventouses, &c.

6. La puissance de redonner le ton aux solides, de relever les parois affaissées des nerfs, d'y faire couler les esprits, n'est pas une propriété moins considérable ni moins réellement attachée aux moyens en question, & le mécanisme en est fort simple. C'est une loi bien connue dans l'économie animale, que l'irritation appelle les esprits les nerfs, & que tout vaisseau où le fluide abonde a les parois relevées. Les nerfs étant les vaisseaux des esprits, leurs calibres doivent donc être dilatés par l'action des cautères, des ventouses, des vésicatoires, & verser dans les organes une plus grande quantité de leur fluide vivifiant. C'est par cette action que les remèdes précédens sont utiles dans la léthargie, la paralysie, l'apoplexie, dans la caducité des vieillards, qu'on appelle cacochimes, plétoriques. Combien de jeunes gens ont une caducité prématurée, à laquelle ces secours sont utiles?

7. Ces réflexions doivent faire convenir les Modernes qu'il y a beaucoup de fondement dans la confiance que les Anciens avoient au cautère, & en particulier au cautère actuel, qui à la rigueur peut être placé par-

tout où l'on emploie les autres, & qui l'emporte à bien des égards ſur eux; d'où il réſulte que ces reſpectables Peres de notre Art ne ſont à blâmer que ſur l'abus qu'ils en ont fait; mais que nous-mêmes ſommes repréhenſibles d'avoir trop négligé des moyens ſi précieux. Nous avons donné des preuves de ces vérités dans tous les articles de ce Mémoire, & nous avons tâché de donner les raiſons de la préférence que mérite le feu dans des cas où nous en avions abandonné l'uſage: ce ſont là les conditions du Problême propoſé par l'Académie; nous nous eſtimerions heureux de les avoir remplis à ſa ſatisfaction.

MÉMOIRE SUR L'USAGE DU FEU.

Par M. LOUIS.

LA perfection des Arts ne peut s'obtenir qu'avec le tems, elle est le fruit des observations recueillies d'un grand nombre de cas particuliers dont on tire d'abord des préceptes généraux. La raison & l'expérience apprennent ensuite à faire l'application de ces préceptes dans la pratique de l'Art, toujours susceptible d'accroissement & de réforme par la comparaison des découvertes anciennes & modernes. Le feu est un moyen très-efficace dans la guérison des maladies; il est peut-être aussi ancien que l'Art même : les premiers Inventeurs en ont connu l'excellence, & quand ils paroîtroient avoir employé ce moyen en trop d'occasions, ils ne seroient pas blâmables. Nous pouvons du lieu où nous sommes voir des fautes dans les Anciens, sans pouvoir leur reprocher d'en avoir commises. Leurs connoissances n'étoient pas assez développées ; leurs erreurs étoient moins celles de leur esprit que de leur tems; & la preuve que ces hommes excellens ne manquoient pas d'industrie pour le soulagement des infirmités auxquelles les hommes sont sujets par la misère de leur condition, c'est qu'on ne s'applique jamais à la lecture de leurs ouvrages sans en tirer beaucoup de fruit. L'étude de la Physique, la connoissance exacte du corps humain, les travaux Chimiques, les découvertes & l'expérience de

tous les ſiècles qui ſe ſont écoulés depuis la naiſſance de l'Art juſqu'à nous ; tous ces ſecours qui paroiſſent nous donner tant d'avantages, n'ont pû dépouiller les premiers Maîtres de toute la gloire qu'ils ont acquiſe par leur ſçavoir & par leur habileté, puiſque nous pouvons encore nous former par leur expérience & par la lecture de leurs ouvrages.

Les ſciences & les arts ſont ſujets à des révolutions, & même, dans leurs plus beaux jours, il y a des momens où leur grand éclat eſt couvert de quelques nuages. Il y a eu dans tous les tems des Empyriques, des ignorans téméraires, ou des gens dont l'eſprit n'avoit pas aſſez de juſteſſe, & qui ont pû introduire des méthodes cruelles & ſuperflues, en croyant ſuivre les traces des grands Hommes qui les avoient précédés. Il n'y a pas loin de l'uſage à l'abus, non plus que de la pratique des meilleures choſes à leur omiſſion. Il ſeroit difficile de juger lequel de ces deux inconvéniens, je veux dire de l'abus ou de l'omiſſion, a été le plus funeſte à l'Art & au genre humain.

POUR mettre quelque ordre dans ce Mémoire, & pour déterminer d'abord *ſi le Feu actuel ou Cautere n'a pas été trop employé par les Anciens, & trop negligé par les Modernes*; Nous conſidérerons l'état de la Chirurgie ſous différentes époques. Cet Art exiſtoit avant le grand *Hippocrate*, qui a été le dix-neuvième de la race des *Eſculapes* qui l'avoient cultivé. Les tems héroïques nous montrent des Princes occupés de l'exercice de notre Art; l'extraction des flêches, la reſtauration des membres fracturés, l'application des différentes plantes ſur les bleſſures, ſont expreſſément marqués dans les plus anciens Ecrivains. Il n'eſt pas probable qu'on ſe fût abſtenu de l'uſage du Feu, puiſque *Hippocrate*, qui a rédigé l'Art, en parle comme d'un moyen déja uſité & ſoumis à des règles que les Grecs & les Latins ont ſuivies dans le tems de la ſplendeur des ſciences & des

beaux Arts ; tems qui forme la seconde époque. Après la chûte de l'Empire Romain & l'invasion des barbares, l'ignorance se répandit dans tout l'univers, & ne fut dissipée qu'après plusieurs siècles. Dans cette troisième époque, toutes les autres sciences étant presque entièrement éteintes, la Chirurgie a dû souffrir de la calamité générale de ces tems malheureux : cependant la nécessité en a conservé les secours les plus certains, & nous voyons que l'usage du Feu a continué d'être en pratique, & même qu'il a été porté plus loin que du tems des Grecs & des Romains, qui s'en servoient avec ménagement & circonspection. Enfin, les beaux Arts rappellés en Italie par les *Médicis*, protégés & récompensés en France par *François I.* ont jetté un premier éclat ; les ténèbres se sont dissipées peu à peu par l'étude des ouvrages des Grecs & des Latins. L'état de la Chirurgie, sous l'époque de la renaissance des Lettres jusqu'à nous, peut être appellé la Chirurgie moderne. Nous distinguons cependant comparativement ceux qui l'ont cultivée, en Anciens, en Modernes, & en Contemporains. Tâchons de faire voir ce que l'on doit aux uns & aux autres sur le sujet de la question proposée par l'ACADÉMIE ; quelles intentions ils ont eu en se servant du Feu dans les différens cas ; & en appréciant les motifs de cet usage par les effets qui doivent en résulter, nous verrons en quoi nous devons nous éloigner ou nous rapprocher des modèles que tous nos prédécesseurs nous ont laissés.

L'application du Feu est fort recommandée par *Hippocrate* : la lecture de ses ouvrages nous apprend qu'il ne désespéroit jamais de la guérison d'un malade que lorsque ce secours ne pouvoit produire aucun effet : il comptoit encore efficacement sur cette ressource après avoir tenté inutilement tous les autres moyens que l'Art prescrit. *Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat ; quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat ; quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia reputare oportet.*

Il ne faut pas croire qu'*Hippocrate* se soit servi du

Feu sans autre règle que celle de l'inutilité des autres moyens ; & qu'il l'ait envisagé comme un procédé douteux qu'on met en pratique à tout événement dans les cas désespérés. L'administration de ce secours étoit méthodique ; on raisonnoit sur son action & sur ses effets ; le succès avoit confirmé les raisons de son usage, & les différentes circonstances avoient déterminé quelque variété dans la façon de s'en servir, suivant diverses intentions.

Lorsqu'il étoit nécessaire de procurer l'évacuation des matières épanchées, *Hippocrate* paroît quelquefois laisser l'alternative du fer ou du feu. L'Aphorisme 27 de la 6me section, nous en fournit la preuve (*a*). Il y est parlé de l'abscès de la poitrine, & de l'Anasarque. Il y auroit bien des raisons de préférer, surtout dans cette dernière maladie, la cautérisation aux incisions, que quelques Livres modernes recommandent pour l'évacuation des sérosités infiltrées dans les cellulles du tissu graisseux ; car rien n'est plus ordinaire que de voir survenir la gangrène à ces sortes d'ouvertures, les progrès de laquelle on ne peut borner avec sécurité qu'en appliquant le Feu, pour encroûter, pour ainsi dire, les lèvres de la plaie par l'escarre qu'il produit. On doit à la Chirurgie moderne une perfection bien importante dans l'opération qui convient à la Leucophlegmatie ; j'entends parler des mouchetures superficielles qui entament à peine la surpeau, qu'on multiplie sans causer la moindre douleur, qu'on réitère au besoin sans crainte d'aucun inconvénient, & qui procurent des dégorgemens si abondans & si efficaces. Il se fait quelque-fois aux jambes oedémateuses des sujets cachectiques, des crevasses gangréneuses. Je me suis servi avec succès d'un bouton de Feu par la raison susdite, pour arrêter les progrès de la putréfaction, dont j'avois vû quelquefois de mauvais effets à la suite des scarifications, quoiqu'on eût employé les

(*a*) *Qui pus Thorace colligunt, aut aquâ inter cutem laborant, si uruntur, aut secantur, &c.*

cataplasmes

cataplasmes antiputrides convenables dans ce cas; *quæ ferrum non sanat, ignis sanat.* J'ai fait usage depuis peu du Cautère actuel dans une hydrocèle par infiltration, où quelques points de mortification se manifestoient; l'effet en a été très-salutaire.

Hippocrate préfère absolument la cautérisation pour l'ouverture des abscès profonds; on peut en juger par les deux cas qu'il rapporte dans le cinquième Livre des Epidémies, (N°. 29 & 30) à l'occasion de deux malades attaqués d'abscès au bas-ventre, & qu'il dit être morts parce qu'on avoit trop différé à les brûler. Il parle de la cautérisation du foie abscédé, dans ses Aphorismes (*a*), où il répète ce qu'il avoit déjà dit dans ses Coaques sur le prognostic du pus, qui sort des abscès du foie qu'on a ouvert par le Cautère. *Aretée* (*b*), qui a traité sçavamment des abscès du foie, a donné le précepte de la cautérisation lorsque l'abscès se montre à l'extérieur, & qu'il est susceptible d'être ouvert. Il craint qu'une hémorragie ne fasse périr le malade, si l'on se servoit de l'instrument tranchant pour faire cette ouverture. *Si secare autem malis, profluvii sanguinis periculum instat, statimque hominem perdi contingit; nam sanguinis è jecore profusio coerceri nullo modo potest. Igitur si aliquando necessariò ad sectionem venire cogeris, ustorium ferramentum candens perspicuumque ab igne accipito, & usque ad puris locum intrudito; idem enim tibi & secat & comburit.*

Blâmerons-nous *Aretée* de la pratique qu'il propose? Il craint l'hémorragie comme un accident mortel, & on peut le prévenir sans inconvénient en se servant du Cautère: voilà une raison de préférence du Feu sur l'instrument tranchant. Nous pourrions ajoûter que de tous les abscès profonds, ceux du foie sont ceux dont l'ouverture peut être la moins favorable à la facilité de

(*a*) 45. Sect. 7. *Quibus purulentum jecur aduritur.*
(*b*) Lib. 1. Cap. 13. *De causis & notis diuturn. affect. in collect. Stephan. Med. Art. princip.*

la parfaite évacuation du pus. En effet, on ne choisit pas le lieu de l'opération; il est déterminé par la situation de la tumeur externe, qui ne se manifeste souvent que dans une circonscription peu étendue. Dans l'ouverture qu'on en fait avec le bistouri, quel ménagement ne doit-on pas avoir dans la crainte de détruire les adhérences du foie au péritoine? On peut voir à ce sujet le sçavant Mémoire de l'illustre M. *Morand*, dans le second Volume des Mémoires de l'ACADÉMIE Royale de Chirurgie. Mais comme il est manifeste que la matière n'use pas toûjours les muscles & le tissu cellulaire, au point que le dépôt n'ait plus que la peau qui le recouvre, & qu'il n'y a aucune raison pour que la matière cherche plutôt à se faire jour vers l'extérieur, qu'en dedans; il n'est pas moins évident qu'on risquera beaucoup à attendre ces progrès incertains de la tumeur vers l'extérieur. Dès qu'on aura des signes de la suppuration du foie, une simple œdématie circonscrite à l'extérieur peut suffire pour conduire jusqu'au foyer de la matière. C'est dans ce cas qu'un Chirurgien éclairé ouvrira une voie salutaire au pus, qui, comme je l'ai remarqué à l'ouverture de quelques cadavres, peut se creuser des sinus assez profonds dans le foie, & se procurer une issue dans le bas-ventre, longtems après avoir donné le signe que je viens de rapporter, & qui indiquoit la possibilité de l'opération avec espérance de succès. M. *Petit le Fils*, fait bien sentir les inconvéniens dangereux, inséparables du long séjour des matières purulentes dans le foie, dans le même second Volume des Mémoires de Chirurgie. Si l'on juge donc qu'on peut attaquer ce viscère sans attendre que le pus ait corrodé les muscles, le cautère actuel nous paroîtroit préférable à l'instrument tranchant: premièrement par la raison d'*Aretée*, de crainte de l'hémorragie; en second lieu, pour donner une route aisée au pus, dont le foyer ne répond pas toujours directement à l'ouverture. On évitera par la déperdition de substance que la cautérisation produit, la nécessité de

l'usage des tentes, des cannules, ou autres dilatans, sans lesquels la trop prompte réunion de la plaie des muscles, ou le mouvement de ces organes, peuvent mettre obstacle à la sortie du pus avant l'entière détersion du foyer de l'abscès. Je crois avoir justifié le précepte d'*Hippocrate* & celui d'*Aretée* : nous remarquerons seulement à cette occasion, que ce dernier conseille le cautère actuel, c'est-à-dire, le fer rouge ; & qu'*Hippocrate* parle de fuseaux de buis trempés dans de l'huile bouillante (*a*). Son intention dans cette méthode, étoit peut-être de vaincre la répugnance de certains malades timides, que l'aspect du feu actuel auroit porté à refuser lâchement les secours efficaces de l'Art.

Les douleurs opiniâtrement fixées sur une partie, lorsqu'elles ont résisté à tous les autres secours de l'Art, exigent la cautérisation, suivant *Hippocrate*. Il dit en parlant des maux de tête rebelles, que ce moyen est la seule espérance de les guérir, *Unica sanitatis spes venas comburere* (*b*). L'effet de cette brûlure est d'augmenter dans la partie, la force de l'action des vaisseaux sains ; ce qui peut dissiper efficacement l'humeur lente qui embarrasse les extrémités vasculeuses, & cause leur distension douloureuse. La cautérisation produit aussi des ébranlemens ou oscillations d'une nature différente de celles qui sont l'effet de la maladie & la cause de la douleur, comme cela arrive dans les affections spasmodiques. Enfin, l'application du Feu peut être utile encore, en procurant un égout pour la dérivation de l'humeur morbifique.

Hippocrate recommande le lin crud pour brûler dans l'affection sciatique, sur le lieu où la douleur se fait sentir ; mais il ne prescrit cette cautérisation que dans le cas où la douleur auroit été rebelle à tout autre remède (*c*). Cette maniere de cautériser est encore aujourd'hui

(*a*) *De internis affectionibus.*
(*b*) *Libro de affect. Sect.* 5.
(*c*) *Lib. de affect. N°.* 30. *Sect.* 5.

pratiquée aux Indes, où l'on se sert d'une mousse nommée *moxa*.

Quelques Auteurs prétendent que par le lin crud il ne faut pas entendre les étoupes ou la filasse de lin, mais plutôt la toile de lin même. Les Egyptiens en ont conservé l'usage, suivant *Prosper Alpin* (*a*), qui dit, que dans ce pays on enveloppe un peu de coton dans une petite pièce de toile de lin roulée en pyramide, & ayant mis le feu du côté pointu, on applique la baze de cette pyramide sur la partie qu'on veut cautériser.

On lit dans les Actes de Coppenhague, Vol. V, une Lettre de *Thomas Bartholin* à *Horstius*, sur le *moxa*, dont il dit avoir vû les bons effets sur des tophes vénériens, à Naples, chez *Marc-Aurele Severin*. Il en conseille l'usage dans les douleurs des articulations causées par fluxions d'humeurs froides & flâtueuses. *Horstius* écrit de Francfort à *Bartholin*, que l'usage du *moxa* est fort en usage dans les affections arthritiques & gouteuses, & que cette brûlure n'est pas fort douloureuse quoiqu'on la fasse sur une partie saine; ce qu'il assure avoir éprouvé sur lui-même. Sa lettre est du 17 Avril 1678.

On voit que le *moxa* dont *Horstius* vante les bons effets, n'agit pas différemment que le coton des Egyptiens, que le lin crud d'*Hippocrate*, & de même que feroit un morceau d'amadou dont *Hippocrate* s'est même servi. Lorsqu'il vouloit cautériser plus efficacement, il ne se contentoit pas d'une simple brûlure ; mais il paroît qu'il mettoit dans la solution de continuité faite par l'application du cautère, une éponge trempée dans de l'huile, sur laquelle on appliquoit le feu pour cautériser plus profondément (*b*). On réitéroit cette opération autant qu'on le jugeoit convenable. *Hippocrate* fait une remarque bien véritable à cette occasion, & qui est applicable à tous les cas où l'on cautérise ; c'est que les escarres tombent d'autant plutôt, que la brûlure a causé des

(*a*) *Medic. Ægyptior.*
(*b*) *Lib. de videndi acie.*

croûtes plus fortes. Cette observation est fort utile pour la pratique.

Il y a toute apparence que c'est d'après la dernière méthode dont je viens de parler, que *Job à Méékren* a imaginé celle qu'il propose dans la piquûre du tendon, pour l'honneur du Chirurgien & le salut du blessé. Il faut mettre sur l'ouverture un plumaceau trempé dans une mixtion faite avec l'huile de thérébentine & l'esprit de vin, de chacune une partie; huile de cire, dans laquelle on aura mis un peu d'Euphorbe, deux parties. On couvrira ce plumaceau d'un autre qui sera sec, sur lequel on appuyera avec une spatule rougie au feu pour faire pénétrer le médicament & le faire agir sur les parties blessées intérieurement. Après cette cautérisation, on panse la plaie avec les remèdes appropriés; on saigne le malade, & on lui donne les autres secours convenables à son état, afin de prévenir les accidens, & de les détruire s'ils surviennent. Cette façon de cautériser n'est point à négliger; elle convient sur-tout très-fort pour dessécher la carie & en prévenir les progrès dans les os spongieux où elle fait de si grands ravages, par la facilité qu'ils ont d'absorber les matières purulentes. Il est évident que l'application immédiate du feu ne peut agir que sur l'extérieur ou sur la surface découverte de l'os, & qu'on peut faire pénétrer profondément dans sa substance des remèdes puissamment dessicatifs, par le procédé que je viens d'exposer.

Voilà l'idée avantageuse que la lecture réfléchie des ouvrages d'*Hippocrate* m'a fournie en ce qui concerne l'application du feu, dont l'effet se passoit sur la partie malade. Pourra-t-on le justifier dans l'usage qu'il en a fait pour la diversion des humeurs? Il n'y a presque point de maladie chronique où il ne le propose. Dans l'hydropisie naissante, il cautérisoit le ventre en huit endroits vers la région du foie. Dans les douleurs de tête, il appliquoit aussi huit Cautères sur cette partie, deux vers les oreilles, deux sur le derrière de la tête, deux à

la nuque, & deux auprès des angles des yeux. M. *Le Clerc*, dans son Histoire de la Médecine, dit en faveur d'*Hippocrate*, que ceux qui feront réflexion sur la violence & l'opiniâtreté de ces maux, & particulièrement ceux qui y sont sujets, ne devront pas trouver étrange qu'on ait tâché de les guérir par des moyens aussi vigoureux, & il n'y aura pas de quoi s'étonner, ajoute-t-il, si ces maladies sont presqu'aujourd'hui au rang des incurables; l'aversion, ou l'horreur que l'on a pour des remèdes de cette nature, étant beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit autrefois.

Il y a de la mode dans tout, & on ne se feroit jamais douté qu'il y en eût jusques dans la pratique de l'art de guérir; il y a dans tous les pays un asservissement aux pratiques populaires. On se fait souvent ventouser en Allemagne sans sujet, & par forme de récréation. Les Espagnols usent beaucoup de Cautères pour prévenir des maladies dont ils ne sont pas menacés, & on refuse de se soumettre à des opérations salutaires que prescrit une indication urgente. J'oserois croire que les gens de l'Art sont la principale cause de ce désordre; mais les recherches qu'il faudroit faire pour la preuve de cette proposition, me jetteroient hors de mon sujet.

Les Romains, barbares dans leur origine, allèrent chez les Grecs pour s'instruire dans les Sciences & dans les Arts. Un passage de *Ciceron* (*a*) nous donne une fort bonne opinion de la pratique des Chirurgiens de son temps: ce n'est jamais, dit-il, qu'à regret, lorsque la nécessité les y contraint, & qu'il n'y a point de moyens plus doux pour guérir, qu'ils ont recours au fer & au feu. *Ad urendum & secandum Medici rarò invitiquè veniunt, nec unquam nisi necessariò si nulla alia reperiatur Medicina*. On reconnoît l'esprit d'*Hippocrate* dans cette conduite; *Celse* ne s'est jamais écarté du précepte général; c'est une règle qui lui sert de guide dans tous les cas. S'il conseille dans l'hydropisie timpanite de faire par

(*a*) *De Offic. Lib.* 1.

le moyen d'un fer chaud différens ulcères sur le ventre, il ne le propose pas légèrement & comme un moyen auquel la pratique fût bornée. Il met cette cautérisation au nombre des dernières ressources, & il ne la propose qu'après toutes les autres. Il recommande que ces ulcères soient entretenus long-tems : *Ferramentis candentibus pluribus locis venter exulcerandus est, & servanda ulcera diutiùs* (a).

Cet Auteur espère la guérison radicale de l'Epilepsie, si l'on fait sur l'occiput deux brûlures avec un fer ardent pour donner issue à l'humeur pernicieuse qui occasionne cette facheuse maladie ; c'est la dernière ressource, *ultimum est.* Si ce moyen n'emporte point la cause de la maladie, il est rare, dit-il, qu'elle guérisse jamais, & il faut s'en tenir à la cure palliative en faisant également usage des choses capables d'adoucir, & en évitant les choses nuisibles. L'Auteur ne laisse rien à desirer sur ces détails (*b*).

Dans le dernier degré de consomption, qu'il nomme *Phthysie,* lorsqu'il n'y a plus absolument à compter sur les secours ordinaires, si le mal devient de plus en plus considérable, si la fièvre & la toux sont continuelles, si le corps commence à se décharner, il faut avoir recours à des remèdes plus efficaces. On fera donc, dit *Celse*, avec un fer chaud, un ulcère artificiel sous le menton, un autre à la gorge, deux sur chaque mammelle, & un pareil nombre à l'extrémité des os des épaules, que les Grecs appellent *Omoplates.*

Un pareil exposé donnera sans doute à bien des personnes une idée de grande cruauté de la Chirurgie de *Celse.* Ce n'est pas sans raison que cet Auteur exige, entre les qualités nécessaires à un Chirurgien, qu'il soit intrépide & impitoyable, *immisericors* : mais il y a de l'inhumanité à ne point faire usage des secours de l'Art, à l'avantage de ceux qui les implorent, & l'on pourroit

(a) *Lib.* 7. *Cap.* 22.
(b) *Ibid.* *Cap.* 23.

être cruel par pitié. Ne convient-on pas que la révulsion des humeurs qui s'évacuent par les Cautères, ne soit un très-excellent moyen dans beaucoup de cas? La Phthysie n'est une maladie si fréquente que parce que le poulmon est un viscère fort spongieux & dont les fibres ont peu de ressort, sur lesquelles les fluxions des humeurs acrimonieuses se font très-aisément. Si l'on peut détourner cette humeur, & qu'on ne le fasse qu'en partie, on procurera quelque soulagement; la mort viendra peut-être à pas un peu plus lents. Mais si l'on avoit le courage de multiplier à tems, les sources de dérivation de l'humeur, on éprouveroit probablement des succès marqués de cette pratique : les malades ne s'y refuseroient pas si l'on pouvoit leur promettre avec quelque certitude les avantages qui peuvent en résulter.

La proposition de l'ACADÉMIE est bien capable de réveiller l'attention des gens de l'Art, que leur poste ou leur crédit met à portée de faire des tentatives raisonnées, pour remettre cette ancienne Chirurgie dans le cours de l'expérience journalière. Pour montrer la véritable idée que *Celse* avoit des avantages qui reviennent de l'évacuation produite par l'opération des Cautères, il pose ce principe comme une règle constante dans tous les cas, que ces sortes d'ulcères ne doivent point être guéris, & qu'on doit les laisser fluer jusqu'à ce que l'humeur soit tarie, & le malade guéri.

Celse recommande l'usage du Cautère actuel dans plusieurs maladies Chirurgicales, avec beaucoup de discernement (*a*). L'Article de la curation de l'Erésipèle est remarquable. Cette maladie, dit *Celse*, survient non seulement à la suite des plaies, mais il vient encore indépendamment de toute blessure. Il est souvent dangereux, sur-tout s'il occupe les environs du col ou de la tête. On doit saigner, continue *Celse*, si les forces le permettent, & appliquer ensuite des cataplasmes;

(1) *Lib.* 5. *Cap.* 26, 27 & 28.

mes ; notre Auteur en donne les formules. Mais si l'endroit éréſipélateux eſt noir, ſans néanmoins que la noirceur s'étende dans les environs, il veut qu'on applique de légers cauſtiques pour ronger doucement les chairs pourries ; & lorſqu'on a par ce moyen ſuffiſamment détergé l'ulcère, on procure la régénération des chairs comme dans les autres plaies. Si la pourriture eſt plus conſidérable, ſi le mal s'étend & gagne les environs, il faut avoir recours à des cauſtiques plus violens ; & s'ils ne ſont rien, il faut *brûler* l'endroit juſqu'à ce qu'il n'en découle plus d'humeur ; car les parties ſaines demeurent ſèches quand on les brûle : *Nam quod ſanum eſt, ſiccum eſt, cùm aduritur.* Cette pratique ſera toujours très-ſalutaire, & l'on ne riſque point de dire que par ſon omiſſion l'Art perdroit de ſon excellence.

La cure de la gangrène préſente dans *Celſe* un tableau auſſi-bien raiſonné, pour la conduite intérieure & extérieure. Lorſque le mal eſt borné, il conſeille d'emporter la pourriture avec l'inſtrument tranchant ; mais ſi le mal s'étend, malgré les remèdes preſcrits, il faut, dit-il, brûler tout ce qui eſt gangrené. Il ne recommande l'amputation du membre que pour ſauver le reſte du corps, lorſque tous les ſecours ayant été inutiles, le mal commence à s'étendre. C'eſt un remède déplorable à la vérité, mais il eſt le ſeul : *Miſerum ſed unicum auxilium eſt.*

Après avoir décrit les ſignes du Charbon avec élégance & préciſion, notre Auteur dit avec non moins de raiſon, que la meilleure méthode eſt de brûler le charbon ſur le champ. Cette opération, ajoûte-t-il, n'a rien de douloureux, car les chairs ſont mortes, & par conſéquent privées de ſentiment. Il faut continuer de brûler juſqu'à ce qu'on ſente de la douleur de tous les côtés ; enſuite on traite l'ulcère comme les autres brûlures. Il ſe forme une croûte, qui venant à tomber & à ſe ſéparer des parties ſaines, emporte avec elle tout ce

qu'il y avoit de vicié ; & lorſque l'ulcère eſt bien détergé, on ſe ſert des remèdes propres à faciliter la régénération des chairs. Voilà les propres paroles de *Celſe*, qui dans quelques autres cas ſemblables, comme dans la cure de l'Anthrax & du Thériome, preſcrit l'uſage du feu ſuivant le même principe, en recommandant expreſſément de prendre garde aux nerfs, aux tendons, &c.

La morſure des animaux enragés eſt un cas que nous ne devons pas paſſer ſous ſilence. Si on a été mordu par un chien enragé, dit *Celſe*, il faut attirer le virus au dehors par le moyen des ventouſes qu'on applique ſur la plaie ; enſuite on brûle l'endroit qui a été mordu, s'il n'eſt ni nerveux ni tendineux. Cette réſerve marqueroit de la prudence & de la circonſpection anatomique, ſi l'Auteur ne diſoit quelques lignes plus bas, que ſi l'on n'a point brûlé l'endroit de la morſure, il faut appliquer deſſus des cauſtiques violens. On ne doit à la vérité avoir aucun ménagement en ce cas, à raiſon des ſuites funeſtes de ces ſortes de plaies. Cette méthode à été perfectionnée depuis, comme on en peut juger par la lecture d'*Ætius*.

On reproche à cet Auteur d'avoir profité des Ecrits d'*Hippocrate* ; mais il n'en eſt pas ſimplement le copiſte. Il parle de diverſes méthodes qu'il a vû pratiquer de ſon tems, & dont il n'eſt fait mention dans aucun des Auteurs qui l'ont précédé. La qualité de Praticien & d'Obſervateur doit donner quelque crédit aux choſes qu'il avance, quoique ſur le fait des cautères en général, il parle ſur l'autorité d'*Archigenes*. Or *Archigenes*, qui vivoit ſelon M. *Freind* du tems de *Domitien*, ne parloit lui-même que d'après les Anciens.

Ætius (*a*) dans le cas de paralyſie dont il décrit excellemment la méthode curative, dit, qu'il n'héſiteroit nullement de cautériſer avec le fer ou avec un médicament : *Ego verò etiam cruſtas inurere non dubitarim per*

(*a*) *Tetrab.* 2. *Serm.* 2. *Cap.* 28.

ignem aut per medicamentum. Il conseille même d'en multiplier les applications en faisant des escarres sur différentes parties.

Archigenes (a) lui a fourni le Chapitre des Abscès de la poitrine. Il parle des tubercules qui se forment dans les poumons, & qui viennent successivement à suppuration. Il donne des moyens pour prévenir ces petites vomiques qui ont coutume de se succéder, & suivant l'esprit d'*Hippocrate*, si les médicamens sont inutiles pour empêcher ces récidives, il veut qu'on ait recours aux cautères.... *Quod si sæpè puris collectio contingat, securius est crustas per cauteria inurere.*

Ætius (b) décrit aussi très-bien l'opération & le traitraitement de la Fistule lacrymale, après la cautérisation de l'os. On mettra, dit-il, dans l'ouverture, une lentille cuite dans le miel, jusqu'à la chûte de l'escarre. Les remèdes détersifs dont il conseille ensuite l'usage, sont très-convenables, & il paroît en garantir les bons effets par les deux mots qui finissent le Chapitre,... *utere & probabis.*

Suivant ce que nous venons de remarquer, cet Auteur étoit judicieux dans l'emploi du feu. Ce qu'il dit du traitement de la morsure des chiens enragés, il l'a tiré de *Rufus* & de *Possidonius* (c). Je n'ai trouvé aucune notice sur ce second Auteur. M. *Leclerc*, dans la troisième partie de son Histoire de la Médecine, nous apprend que *Rufus* étoit Ephésien, & qu'il vivoit sous l'Empereur *Trajan.* On ne peut donner trop promptement du secours, dit *Ætius*, à ceux qui ont été mordus d'un chien enragé, *quàm celerrimè* : car aucun de ceux qui n'ont pas été traités méthodiquement, n'en est échappé. Il faut d'abord commencer par aggrandir la plaie avec l'instrument tranchant, & en scarifier assez profondément l'intérieur pour faire sortir beaucoup de

(a) *Tetr.* 2. *Serm.* 4. *Cap.* 65.
(b) *Tetr.* 2. *Serm.* 3. *Cap.* 86.
(c) *Tetrab.* 2. *Serm.* 2. *Cap.* 24.

ſang de cet endroit .... *Fiſſuris incuſſis omnem circum circà locum vellicare, eo ſtudio ut effluxum ſanguinis multum per locum efficiamus.* On cautériſera enſuite avec des fers rouges; on panſera avec des porreaux, des oignons, ou de l'ail avec du ſel; & lorſque les eſcarres ſeront tombées, il faut bien ſe donner de garde de cicatriſer les ulcères avant quarante ou ſoixante jours; & s'ils venoient à ſe fermer, il ne faut point héſiter à les r'ouvrir de nouveau. Les Modernes n'ont rien dit de mieux ſur ce point.

Quoique *Paul d'Ægine* ait très-bien mérité de la Chirurgie en pluſieurs endroits, il n'eſt pas original ſur l'uſage du feu; il en parle comme *Hippocrate* & comme *Celſe*, en ce qui regarde les dérivations. Il dit dans la cure de l'Empyème, que pour le cautère actuel on doit ſe ſervir de la racine d'ariſtoloche avec de l'huile miſe ſur le feu. Il rapporte auſſi d'après *Leonides* la manière de paſſer un fer rouge à travers la plèvre, pour emporter la matière purulente du Thorax. La Chirurgie moderne a trouvé dans l'uſage des mêches de linge fin, un moyen d'entretenir ſans inconvénient la voie pour l'iſſue des matières. Malgré cela on pourroit donner des raiſons pour montrer la préférence de l'ouverture faite avec le cautère actuel; ſur-tout dans le cas d'hydropiſie. La perforation de la poitrine avec le fer rouge, en cauſant une perte de ſubſtance, aſſure une voie à l'évacuation de l'humeur contenue, ſans exiger la néceſſité d'entretenir une mêche dans le paſſage; & en ſuppoſant qu'on trouve l'uſage de cette mêche convenable, elle ſe placera ſans douleur pour le malade, parce que les parois cautériſées de la route qui conduit dans l'intérieur du thorax, n'ont plus de ſenſibilité. De plus, on prévient le danger de gangrêne, qui ſuccède aſſez volontiers aux plaies faites dans des parties œdémateuſes, ou dont les parois ſont continuellement abbreuvées par des eaux: toujours peut-on aſſurer que ſi cet accident arrivoit à la ſuite de l'opération de l'Empyème, faite

avec l'instrument tranchant, le meilleur moyen d'en borner le progrès avec efficacité, seroit de porter le cautère actuel dans tout le passage.

Dans la cure de l'*ægilops*, *Paul* (*a*) prescrit la cautérisation de l'os s'il est attaqué de carie, & dans ce cas, il indique la précaution de couvrir l'œil avec une éponge mouillée. On voit qu'il ne croyoit pas l'application du feu nécessaire dans le traitement de tous les *ægilops*; ce sont les Modernes qui abusoient de l'usage du feu dans ce cas, avant les recherches qu'on a faites avec tant de succès dans ces derniers tems, sur le traitement des maladies des voies lacrymales. L'application d'une éponge, ou d'une compresse mouillée, ce qui seroit la même chose, est une précaution plus utile & mieux raisonnée que cette cuiller d'argent échancrée, avec laquelle on prétendoit mettre l'œil à l'abri de l'impression du cautère. Le génie de l'Art se découvre dans les plus petites choses.

Paul recommande en général l'extraction des polypes du nez; mais il veut qu'on brûle ceux qui sont d'un mauvais caractère, *malignos perurimus*. L'Article de l'Hydrocèle mérite d'être lû dans cet Auteur (*b*). Il propose l'opération par incision avec l'instrument tranchant, & fait remarquer, qu'il est quelquefois nécessaire de faire l'amputation du testicule, & c'est lorsqu'on le trouve putrefié. *Paul* décrit à la fin de ce Chapitre la méthode de procéder à ces opérations par le moyen des cautères, parce que les jeunes Chirurgiens de son tems la croyoient préférable : *velut junioribus placet*.

Un des principaux effets de l'application du feu, est de corroborer & fortifier les parties voisines de celles que son action immédiate détruit; la chaleur actuelle est dessicative lorsquelle est communiquée par un corps solide; c'est pourquoi les Anciens, pour fortifier l'habitude du corps, pour guérir les tumeurs lâches, telles

(*a*) *Lib. 6. Cap.* 22.
(*b*) *Ibid. Cap.* 42.

que font principalement celles des Hydropiques ; exposoient leurs malades nuds aux rayons du soleil : On appelloit ce moyen de guérir, *Insolation.* On les faisoit aussi coucher sur des peaux huilées, étendues sur le sable, ou sur le sel qu'on avoit soin d'échauffer : *Antyllus* (*a*) assure que c'est un excellent remède dans l'Hydropisie, la sciatique, &c. Mais pour ne pas sortir de notre sujet, & ne parler que du cautère actuel, les Anciens en faisoient un grand usage dans les maladies des articulations. L'Observation leur avoit appris que les capsules ligamenteuses se relâchoient souvent, parce qu'elles étoient humectées par une humeur glaireuse, que nous connoissons sous le nom de *Synovie.* Ils attribuoient aussi les douleurs articulaires à un engorgement d'humeurs pituiteuses que l'action du feu devoit consumer ; & ils comptoient sur cette même action pour fortifier les parties solides, & prévenir la récidive des douleurs, parce que les parties corroborées n'étoient plus susceptibles d'être abbreuvées. On pratiquoit ces sortes de cautérisations du tems d'*Hippocrate*, comme nous l'avons remarqué à l'occasion de la Sciatique. *Celse* en parle aussi, mais *Paul d'Ægine* en traite d'une manière particulière. Il recommande de faire un séton avec un fer rouge à la peau de l'articulation de l'*humerus*, contre les luxations de cet os, qui sont si difficiles à maintenir lorsque les ligamens sont fort lâches ; & s'il y avoit trop d'étendue d'une ouverture à l'autre, il faudroit, dit cet Auteur, passer un stilet dans le trajet, & brûler ensuite la peau au milieu des deux ouvertures jusqu'au stilet. Il indique la précaution de ne pas comprendre plus que les tégumens, *Profunditatem autem inuremus non altiorem cute ;* & cela dans la crainte des accidens qui suivroient de la cautérisation des parties nerveuses qui sont au-dessous : *Nervi enim & glandulæ & alia subjacent, quæ inflammationem & operis difficultatem inducere possunt.* Cette Chirurgie, comme on voit, est

(*a*) *Ætius tetr.* 1. *Serm.* 3. *Cap.* 9.

raisonnée, & elle n'est point trop cruelle : la preuve que dans ce cas-là on en tireroit encore du fruit, c'est qu'on s'en sert utilement dans la Vétérinaire.

Paul d'Ægine est le dernier des Ecrivains Grecs qui nous ait laissé quelque chose de remarquable sur la Chirurgie. Nous devons examiner cet Art sous la troisième époque, c'est-à-dire, entre les mains des Arabes, qui ont donné un si grand spectacle à l'Univers par leurs conquêtes : les Sciences ont été cultivées dans le sein de ce peuple barbare, qui a été le fléau des autres. Une nation belliqueuse ne peut se passer de la Chirurgie ; & cet Art doit prendre naturellement le caractère d'intrépidité de ceux qui demandent ses secours. L'idée du Feu actuel qui fait frémir présentement, a été dans tous les tems un secours dont les peuples barbares faisoient gaiment usage. Au rapport d'*Hippocrate* (*a*), les femmes des Sauromates se brûloient elles-mêmes une mammelle pour acquérir la force & la facilité de se servir du bras du même côté. La cautérisation étoit si familière aux Arabes, qu'elle en a porté le nom, *Ustio Arabica*. *Hali* rapporte que les Perses cautérisoient l'estomac en plusieurs lieux avec une éponge de chêne, quand il avoit été affoibli par une longue diarrhée. Mais ne suivons pas ces Auteurs dans leurs abus sur l'usage du Feu : le cautère actuel, les tentes ou mêches de lin ou de coton, & les champignons qui servent d'amorce au feu, (pour me servir du terme des Auteurs) ont servi aux Arabes, & la coutume de s'en servir a passé aux Turcs leurs successeurs. Les Egyptiens s'en sont servis plus familièrement que toutes les autres nations, & *Prosper Alpin* rapporte des cures très belles en des maladies très-difficiles, opérées par ce moyen.

Les Ecrivains Arabes ont été les copistes des Grecs. Je n'ai pû recouvrer *Rhases*, pour voir comment il avoit usé du Feu. Cet Auteur, qui vivoit dans le dixieme siècle, ne vouloit point qu'on ouvrît le cancer par incision. Il

(*a*) *Lib. de Aere, Locis & Aquis.*

dit avec raiſon, que ceux qui le font y gagnent ſeulement, qu'ils cauſent un ulcère où il n'y avoit qu'une tumeur; à moins que ce ne ſoit en un endroit d'où l'on puiſſe l'extirper entièrement par le fer ou par le feu. Je tire ce paſſage de l'Hiſtoire de la Médecine de M. *Freind.*

Albucaſis, dans le douzième ſiècle, fut le reſtaurateur de la Chirurgie, preſque éteinte de ſon tems. Son premier Livre roule ſur les cautères, dont l'uſage lui étoit plus familier qu'aux Grecs mêmes; il le regardoit comme un remède univerſel pour diſſiper toutes les maladies. *Marc-Aurèle Séverin* rapporte & paraphraſe avec complaiſance dans ſa Pyrotechnie chirurgique, la première période du Livre d'*Albucaſis* ſur les grandes propriétés du Feu. Quoiqu'il fît un grand uſage des cautères, il ne les appliquoit pas en téméraire; les connoiſſances anatomiques, telles qu'elles étoient alors, le guidoient dans l'adminiſtration d'un ſecours auſſi efficace. Il avertit qu'il faut connoître au juſte la ſituation des nerfs, des tendons, des artères & des veines: il rapporte l'hiſtoire d'un malade, tué, dit-il, parce qu'on lui avoit brûlé les tendons en lui cautériſant le pied. Il remarque que la direction d'un ſecours auſſi puiſſant, n'eſt pas placée convenablement dans la main du premier venu; qu'elle requiert un Chirurgien adroit & expérimenté qui connoiſſe bien la nature différente de chaque homme en particulier & l'état de la maladie, ſes cauſes, ſes accidens, & le tems auquel elle a commencé. La cautériſation n'étoit donc pas, ſuivant cet Auteur, une affaire de routine & un pur empyriſme.

Conſidérons à préſent ſur quels principes la Chirurgie moderne s'eſt conduite dans l'uſage du Feu. Nous mettrons parmi les anciens Auteurs de cette claſſe le célèbre *Ambroiſe Paré*, à qui nous devons une des plus belles collections de faits de Chirurgie. Cet Auteur, par l'invention de la ligature des vaiſſeaux, a banni le cautère de la pratique ordinaire des amputations. Eclairé par un heureux hazard, dont un homme moins ré-

fléchi n'auroit pas profité, il a proscrit la cautérisation avec l'huile bouillante du traitement des plaies d'armes à feu : il n'y a point d'opération de Chirurgie qui ne soit cruelle dès qu'elle est superflue ou inutile. *Paré* recommande néanmoins le cautère en beaucoup de cas, & il donne la préférence au cautère actuel sur le potentiel : l'opération du Feu est plus prompte & plus sûre, & l'on ne touche absolument que la partie qu'on veut cautériser. Voilà les raisons de préférence qu'il donne au Feu sur les médicamens caustiques dans la cure de l'*ægilops* & de la fistule lacrymale. Il répète ces raisons au Chapitre XXXIII. de son dix-neuvième Livre, à l'occasion de la séparation des os attaqués de carie ; & il y ajoute que les cautères actuels sont ennemis de toute pourriture, parce qu'ils consomment & desséchent l'humidité étrange imbue en la substance des os, & corrigent l'intempérature froide & humide : ce que ne peuvent faire les potentiels, lesquels aux corps cacochymes causent quelquefois inflammation, gangrêne & mortification ; ce que j'ai vû, dit *Paré*, à mon grand regret : toutefois, continue-t-il, nous sommes souvent obligés d'en user, par l'horreur que les malades ont du fer ardent. *Gourmelen* laisse la question indécise, si la préférence qu'on donnoit de son tems dans la pratique au cautère potentiel sur l'actuel, venoit de la négligence des Chirurgiens ou de la mollesse des malades. Ce reproche ne pourroit pas s'adresser à *Ambroise Paré ;* on le voit même qui se sert du cautère actuel dans certaines opérations sur les parties molles, comme pour brûler les racines des cils ; ce qu'*Ætius* a aussi proposé pour l'ouverture des tumeurs qui se forment sous la langue, connues sous le nom de Grenouillettes ; pour donner issue à l'eau ou au pus épanché dans la cavité de la poitrine ; &c.

Paré entre dans un détail fort circonstancié sur la cure de la sciatique, par le moyen des médicamens ; mais s'ils sont inutiles, il propose la cautérisation en

plusieurs endroits autour de l'articulation, pour discuter les humeurs & raffermir les solides. Ce conseil est tiré d'*Hippocrate* & de *Celse*, qui sont cités à cet Article. En général, les Anciens sont les guides sur la matière de la cautérisation; & nous sçaurions bien peu, dit *Paré*, si les Anciens ne nous eussent pas transmis leurs connoissances.

Le cautère actuel est loué par *Ambroise Paré* dans la curation des plaies faites par la morsure des animaux enragés ; il s'étaye de l'autorité d'*Ætius* dont nous avons exposé la doctrine à cette occasion. *Paré* conseille les ventouses que *Celse* avoit mis au nombre des moyens capables d'attirer le venin en dehors ; mais il ne prescrit pas l'ordre qu'il faut tenir dans leur application. Il semble qu'on pourroit suivre avec raison celui que nous voyons avoir été observé par *Job* à *Méékren* (a), dans l'Histoire qu'il nous a transmise sur une morsure de chien enragé. Il a réitéré trois fois l'application des ventouses avant que de mettre le feu à la plaie. Il auroit peut-être tiré plus de fruit de sa méthode s'il eût commencé par aggrandir la plaie & en scarifier les parois & le fonds pour procurer le dégorgement de la partie, suivant le précepte d'*Ætius* adopté par *Paré*.

Fabrice d'Aquapendente tient un rang distingué parmi les Auteurs de Chirurgie. Il avoit étudié les Anciens avec le plus grand soin; mais il ne suit pas aveuglément leurs préceptes. La doctrine qu'ils ont fondée, il l'appuie par les lumières que lui fournissoient les découvertes anatomiques modernes, auxquelles il a eu grande part ; avec l'expérience d'une pratique réfléchie, il incline toujours pour les moyens les plus doux, & personne n'a peut-être mieux entendu que lui l'art de faire la Chirurgie au rabais des opérations, par la juste administration des médicamens convenables aux indications des maladies, suivant la différence de leurs causes, de leurs symptômes, de leurs accidens, &c. Son autorité

(a) *Cap.* 62.

ne sera pas suspecte lorsqu'il recommandera l'usage du Feu, puisqu'il le rejette en beaucoup de cas où les Anciens l'employoient. *Celse* avoit proposé la cautérisation des veines variqueuses des jambes, & *Paul d'Ægine* vouloit qu'on les ôtât avec l'instrument tranchant. *Fabrice d'Aquapendente* rejette ces deux méthodes comme trop dures, *Antiquorum asperæ Chirurgiæ varicum*; il leur substitue l'application des remèdes qui répriment, aidés d'une compression faite avec art, & il prescrit après la cure, les bas de peau de chien pour éviter la récidive.

Il désapprouve les cautérisations de la tête dans la vûe de détourner les fluxions d'humeurs qui se font sur les yeux, ou qui causent des migraines, des céphalalgies. Il donne la préférence au Seton, qui a tous les avantages du cautère, & qui n'est pas un moyen si douloureux. Il condamne aussi les cautérisations de l'abdomen sur la région du foie, de la ratte, du ventricule, pour les maladies de ces viscères. L'application des cautères ne peut point guérir l'intempérie de ces viscères, qui sont fort éloignés de la peau qu'on brûle; on a trouvé d'ailleurs des moyens plus doux pour remédier aux maux que *Paul* & *Albucasis* prétendoient guérir par la cautérisation : enfin, dit *Fabrice*, les cautères agissant avec violence & dans le moment même, on peut s'en servir dans un cas pressant ou qui menace d'une mort prochaine; par exemple dans l'Epilepsie, l'Apoplexie, le Sphacèle; dans les grandes Hémorragies, & autres cas semblables; mais non dans une maladie chronique & habituelle, qui dépend de l'intempérie d'une partie.

Il ne faut faire usage de cette dernière proposition que par rapport aux viscères contenus dans l'*abdomen*; car notre Auteur loue, par exemple, la cautérisation des articulations pour des maladies que nous pouvons dire, suivant le langage des Anciens, être une maladie habituelle & d'intempérie froide. L'amas de la matière

muqueuſe, dont les articulations ſont humectées dans l'état naturel, relâche les ligamens, rend l'articulation foible, & eſt une cauſe interne de luxation. La douleur accompagne aſſez ſouvent cet accident par la contuſion que la tête de l'os qui ſort de ſa cavité, fait ſur les parties nerveuſes qu'elle comprime ou diſtend violemment. *Fabrice d'Aquapendente* rapporte à cette occaſion les préceptes d'*Hippocrate*, de *Celſe*, d'*Ætius*, & de *Paul* d'*Ægine*. Il donne à ce ſujet deux Obſervations qui lui rendent raiſon de l'efficacité du moyen : il avoit eſſayé ſans ſuccès l'application des remèdes capables de ramollir & de diſcuter la matière qui rendoit un genouil fort gonflé & très-dur ; le malade guérit par l'application de cinq ou ſix cautères actuels ronds & aſſez larges. Le ſecond qu'il cite lui fera encore plus d'honneur : un homme de conſidération avoit le genouil ſi gonflé & ſi dur, qu'il ne pouvoit le faire mouvoir. *Fabrice* appellé avec *Capivaccius*, jugea que cette maladie étoit incurable. Un Empyrique qu'on appella, mit un médicament irritant ſur la partie, qui y excita une grande inflammation, avec chaleur, rougeur & douleur ; & dès ce moment même le genouil acquit un peu de mouvement, & les choſes ont été toujours de mieux en mieux juſqu'à la parfaite guériſon. L'amour de la vérité & du bien public fait dire à notre Auteur, que cet Empyrique a fait une cure qu'il n'a pas oſé entreprendre, & il en prend occaſion d'expliquer le fait : le cauſtique avoit, dit-il, échauffé & atténué la matière froide & épaiſſe qui formoit la tumeur.

Hippocrate & *Albucaſis* jugeoient qu'on ne devoit point toucher au Cancer des mammelles. *Fabrice* d'*Aquapendente* ne ſuit point ce précepte ; il a vû faire cette opération à un Chirurgien, lequel après l'extirpation de la mammelle, brûla la partie avec des fers rouges, & la guériſon ſe fit heureuſement. Notre Auteur ſe propoſoit de ſuivre cet exemple dans l'occaſion, & même de changer quelque choſe au procédé ; car il ne vouloit

se servir que du cautère tranchant pour couper & brûler en même-tems ; méthode que nous ne pouvons approuver. Nous ne craignons point l'hémorragie dans l'opération du cancer ; mais on pourroit, dans d'autres vûes, se servir encore utilement du cautère actuel ; par exemple, lorsque le carcinome est adhérent aux cotes, quand les parties molles auxquelles il touchoit sont abbreuvées de l'humeur putride. Ne dessécheroit-on pas avec bien de l'avantage l'humidité infecte dont les graisses des environs seroient infiltrées, &c.

La carie des os est une maladie qu'on a toujours attaquée avec succès avec les cautères actuels. *Fabrice d'Aquapendente* préfère de les emporter avec les rugines ; ou si l'os est assez découvert, avec la gouge, frappée par le maillet de plomb. Il n'admet la cautérisation que dans la carie avec pourriture, *cùm in osse putrilago apparet, ad ipsam absumendam.* Ces préceptes sont donnés avec discernement.

L'Ecole de Chirurgie étoit très-florissante dans l'Université de Padoue, au commencement du siècle précédent : c'est sous *Fabrice d'Aquapendente* & sous *Spigelius* que se sont formés *Scultet* & *Glandorp*, deux Chirurgiens Allemands, qui ont fait usage du cautère actuel avec intelligence, au grand soulagement des malades qui se confioient aux soins de ces Hommes sçavans & expérimentés. *Scultet* (*a*) rapporte avec complaisance l'observation de la cure d'un ozène par le moyen du cautère actuel ; car c'étoit, dit-il, ma première opération. La puanteur & la noirceur du pus qui couvroit une tente de linge mise dans la narine d'un homme qui avoit passé par le traitement de la maladie vénérienne, manifestoit assez qu'il y avoit un ulcère avec carie. *Spigelius*, qui étoit indisposé, chargea *Scultet*, son élève, de cette opération ; il lui prêta ses instrumens, qui étoient une cannulle percée de côté, & un cautère dont l'introduction dans la cannulle mise dans le nez, a servi à brû-

(*a*) *Armament. Tab.* 37.

ler le lieu ulcéré. L'exfoliation se fit au bout de quatorze jours ; & il y avoit deux ans qu'on traitoit le malade inutilement. *Scultet* dit, qu'il a fait depuis, cette opération plusieurs fois en Allemagne ; mais que pour s'accommoder au génie des gens de cette nation, qui ont la cautérisation en horreur, il mettoit du coton sur les yeux & les bandoit, afin de dérober ses instrumens à la vûe de ses malades.

Cet Auteur avoit ouï dire à un Etudiant ; qu'il avoit été témoin d'une cure d'Ozène faite par *Fabrice d'Aquapendente* avec une cannulle pleine, c'est-à-dire, que le cautère ne pouvoit agir que sur les parois de la cannulle, & n'avoit point d'action immédiate sur l'ulcère : il ne vouloit qu'échauffer la partie & en dessécher l'humidité. On retiroit la cannulle dès que le malade faisoit signe que le sentiment de chaleur devenoit trop vif. La réïtération de cette pratique suppléoit à la cautérisation. Les procédés doux étoient toujours préférés par *Aquapendente*, qui craint de retrancher la luette trop longue avec des ciseaux, qui ne veut pas qu'on la cautérise avec une petite cuiller destinée à cet usage, qu'on faisoit rougir ; & cela dans la crainte d'en brûler plus qu'il n'est nécessaire ; mais qui conseille de faire chauffer suffisamment cet instrument pour qu'il puisse fortifier la partie & y faire renaître la vie, en rappellant la chaleur naturelle qui y est languissante.

Scultet (*a*) a fait l'amputation du *penis* gangrené, dans la mortification même, près du vif, & il appliqua le cautère actuel pour consommer ce qui restoit de chairs putrides, jusqu'à ce que le malade sentît l'action du Feu. Il avoit connu à Padoue un homme auquel le Chirurgien de l'hôpital avoit fait cette opération avec succès. Elle met à l'abri de l'hémorragie, & évite de la douleur. Je n'hésiterois pas à la préférer à la section avec le bistouri, sur-tout dans les sujets cacochymes, chez les-

(*a*) Observ. LX.

quels l'inflammation, qui succède aux incisions, se termine facilement par la gangrene.

Glandorp a fait un Traité sur les Fontanelles, & les Setons, intitulé, *Gazophylacium polyplusium fonticulorum & setonum*, dans lequel il rapporte tout ce qui a été dit sur la matière des cautères par les Anciens & par les Modernes; & pour avoir éprouvé lui-même la différence de l'application du cautère actuel & du potentiel, il aimeroit mieux qu'on lui en appliquât six de la première espèce, qu'un de la seconde. Le cautère actuel fait plus de peur que de mal, *actuale cauterium majorem metum quàm dolorem incutit*. Voilà sans doute des raisons de préférence du cautère actuel sur le potentiel dans la Chirurgie des fontanelles, dont l'utilité est reconnue dans beaucoup de cas, qu'il n'est pas de notre sujet de traiter.

Les observations des grands Hommes qui ont illustré la Chirurgie, sont des monumens immortels consacrés à l'utilité publique. On comprend à peine, après le tableau que nous venons de tracer, comment cet Art a pû tomber presque subitement en des mains qui ont négligé l'usage des secours les plus efficaces. *Marc-Aurele Severin* se plaint de la décadence de l'Art, & du peu de cas qu'on fait du Feu pour la guérison des maladies: je ferai, dit-il, tous mes efforts pour rétablir cette Chirurgie généreuse & Herculienne. Il a fait un grand ouvrage sur cette matière; il rapporte tout ce qui a été dit sur l'usage du Feu, l'enthousiasme le saisit, & il tombe dans le défaut ordinaire des panégyristes zélés; il outre son sujet; cependant on reconnoît le travail d'un homme habile, sçavant & expérimenté dans son Art; & nous en rendrions un compte plus détaillé, si en consultant les originaux mêmes, nous n'avions pas déja fait mention des principaux faits qu'il rapporte.

Il entre dans un assez grand détail sur la matière des cautères; il préfere les instrumens de fer, parce qu'ils conservent plus long-tems le feu. On peut en arrêter

l'activité en le paſſant légèrement ; c'eſt une des remarques de notre Auteur, & qu'il a tiré des Anciens. *Albucaſis* mettoit un cautère, légèrement échauffé, dans le conduit de l'oreille, bouché par une caroncule. *Aurelianus* appelle ces ſortes de cautères *tiédes*, & *Paul* les nomme froids, & en recommande l'application dans les durillons des pieds & des mains, dans les verrues plates, &c.

J'ai déja parlé d'après *Aquapendente*, des cannulles par leſquelles il modéroit l'action du Feu. *Severin* dit d'après *Aurelianus*, qu'on peut appliquer, dans la Sciatique, des ſachets de ſel blanc arroſés d'eau marine, qu'on preſſe avec des fers chauds aſſez larges, pour que l'humidité pénètre dans les parties. Voilà une façon très-efficace de faire pénétrer les réſolutifs & les diſcuſſifs.

Séverin diviſe le dernier Livre de ſa Pyrotechnie Chirurgique en deux parties : dans la première, qu'il nomme Entopyrie, il traite de la cautériſation dans les maladies internes ; on y lit des Obſervations de cures admirables, opérées par la diverſion des humeurs à la ſuite des cautères. Je paſſerois les bornes d'un Mémoire Académique en répétant ces cas. La ſeconde partie de ce dernier Livre ſur l'uſage du Feu, eſt intitulée l'Exopyrie, c'eſt-à-dre, de la cautériſation dans les maladies externes. Les ulcères & les abſcès accompagnés de corruption d'os, ont cédé à ce moyen : l'Auteur a arrêté la gangrène & la pourriture avec les cautères actuels ; il a détergé des ulcères malins & rongeans ; il s'eſt ſervi d'un fer chaud en forme de couteau pour ouvrir des tumeurs froides. C'étoit auſſi le ſentiment de *Pigray ;* il a porté le feu avec ſuccès ſur des chancres de la jouë, du nez, & du fond de la gorge, que les Médecins & Chirurgiens regardoient comme incurables ; les bubons vénériens & peſtilentiels, les fiſtules dans différentes parties, les exoſtoſes & tubéroſités des os, produites par le virus vénérien, ont été guéries entre ſes mains par l'ap-

plication

plication du Feu. Il faut convenir qu'on s'est bien relâché sur ce moyen de guérir. Il nous reste à examiner quelle est la raison de cet oubli dans l'état présent de la Chirurgie.

Depuis la découverte de la circulation du sang, la doctrine fondamentale de l'art de guérir a changé de face; on ne parle plus en Physiologie, de chaleur innée, d'humide radical, & des différentes facultés, restes de l'ancienne Philosophie, dont la Médecine devoit nécessairement emprunter le jargon inintelligible. On ne connoît actuellement que la Philosophie expérimentale; on étudie la Nature, & on ne croit pas qu'on doive raisonner sur ses opérations par des subtilités & des distinctions métaphysiques. Les Chirurgiens ont cultivé l'Anatomie, les opérations se sont perfectionnées, parce que les Maîtres de l'Art ont mieux connu le corps humain & les maladies qui l'attaquent: ils ont inventé beaucoup d'instrumens pour remplir différens objets; le Feu a inspiré de l'aversion, on s'est servi des cautères potentiels dans tous les cas où l'instrument tranchant ne pouvoit avoir lieu. Les progrès de la Chymie, qui a multiplié les remèdes caustiques, a peut-être contribué aussi à l'omission de la pratique de cautériser avec le cautère actuel. Il paroît n'être resté dans la Chirurgie que lorsqu'il s'agit de détruire les caries & de hâter les exfoliations; encore n'est-ce que dans le cas où l'on ne peut être sûr d'enlever exactement le vice local par le tranchant de la gouge ou du ciseau.

Il est certain que l'instrument tranchant est en général préférable pour l'ouverture ou pour l'extirpation des tumeurs, comme le remarque M. *Médalon* dans le Mémoire qui a mérité le premier Prix de l'ACADÉMIE; mais dans les abscès gangréneux, on ne retirera pas le même effet de l'instrument tranchant que du cautère actuel. Dans les tumeurs dures qui ne sont pas susceptibles d'être simplement ouvertes, si l'indication exige qu'on y attire de l'inflammation, pour la faire suppurer plus promptement, les cautères potentiels peuvent

être employés, ils font naître la putréfaction : mais si la tumeur est déja disposée à la pourriture, le cautère potentiel ne convient point ; il faut, suivant les principes qui ont été posés sur l'action du feu, préférer le cautère actuel. L'incision nécessaire pour donner issue aux matières contenues, a souvent donné lieu à une plus grande corruption dans certains Anthrax. L'accès de l'air rend la pourriture contagieuse, & lui fait faire des progrès : l'application du feu n'a pas cet inconvénient ; il augmente la force vitale dans les vaisseaux circonvoisins, & il forme à l'extrémité des vaisseaux divisés une escarre solide, qui tient lieu des tégumens naturels. Que pourroit-on faire de mieux que de porter le feu sur ces maux de gorge gangréneux, qui ces années dernières ont fait périr tant de monde ? C'étoit une espèce de charbon placé dans un lieu chaud & humide, disposé par conséquent à une prompte putréfaction par sa situation même, indépendamment de sa nature. Je n'ai pas vû que les scarifications aient fait du bien ; & la cautérisation auroit probablement arrêté les progrès du mal, si on l'eût employée lorsqu'il en étoit tems. La pratique présente quelquefois un spectacle affreux dans certaines maladies carcinomateuses qui affectent les os maxillaires supérieurs ou inférieurs, qui s'étendent au loin, qui rongent les chairs & les os. On ne peut absolument espérer de guérison que par l'éradication de ces tumeurs fongueuses : l'instrument tranchant peut emporter le plus gros de la tumeur, si j'ose parler ainsi ; mais ce ne sera qu'avec des cautères actuels qu'on pourra détruire la racine du mal, consommer l'humidité sanieuse des parties voisines, & procurer des croûtes qui les préservent contre les causes destructives de leur substance. Il faut y revenir plusieurs fois, & être fort attentifs à consumer les points de chair qui voudroient végéter en tubercules contre nature sur la surface découverte.

Le Feu sera toujours un moyen dans les cas très-

urgens pour arrêter les hémorragies, & même il sera l'unique dans certains endroits, comme dans l'intérieur de la bouche.

J'AI fait mes efforts pour exposer avec le plus de netteté qu'il m'a été possible l'usage que les Anciens & les Modernes avoient fait du Feu dans le traitement des Maladies Chirurgicales; j'ai tâché de marquer en chemin faisant, les cas où l'on pouvoit s'en servir avec succès, & les raisons de préférence. Si je n'ai pas rempli les vûes de l'ACADÉMIE Royale de Chirurgie, je verrai son jugement en faveur d'un autre Emule, sans manquer à la reconnoissance; car l'obligation où j'ai été de lire les Anciens, pour parler avec connoissance de cause à des Juges aussi éclairés, m'a fait acquérir des lumières que je tâcherai de suivre, pour mériter une autrefois d'être distingué de ceux qui courront avec moi dans la même carrière.

ESSAI
SUR L'USAGE DU FEU.
DANS
LA GUERISON DES MALADIES.

ANONYME.

LE Feu appliqué aux corps des animaux produit des effets différens, suivant ses forces.

La chaleur naturelle des animaux donne aux humeurs la fluidité, aux solides la force & la flexibilité requises pour l'exercice des fonctions dont la vie dépend: au contraire, lorsqu'elle vient à manquer, le froid violent qui s'empare des parties, congêle les liquides, roidit les solides, & produit un engourdissement général.

Une chaleur un peu plus forte raréfie les humeurs, & distend les vaisseaux dans lesquels elles sont contenues, sans qu'il s'ensuive cependant aucune sensation fâcheuse; d'où l'on peut conclure qu'elle relâche même les parties solides: & c'est principalement à ce dernier effet qu'il faut rapporter le succès des fomentations & des épithèmes qu'on emploie en Chirurgie.

Lorsque la chaleur est plus forte encore, elle devient fâcheuse à cause de la douleur, excite de l'inflammation, & fait élever des vésicules sous l'épiderme. Ces phénomènes s'observent aussi après l'application des médicamens stimulans qu'on nomme *Vessicatoires.*

Si la force du feu est encore augmentée, les vaisseaux sont crispés & détruits, les liqueurs sont coagu-

TENTAMEN DE USTIONIS USU IN MORBIS SANANDIS.

AUCTORE ANONYMO.

Ignis, animalium corporibus admotus, effectus, pro ejus viribus, varios edit.

Calor animalium nativus, liquoribus fluiditatem, solidis vim & flexilitatem, vitæ muneribus obeundis aptam, tribuit. Contrà, ab ejus defectu, à sævo scilicet frigore, congelantur liquida, rigescunt solida, cuncta torpescunt.

Calor hunc paulò superans, humores rarefacit, vasa coërcentia tendit, sine tamen ingratâ sensatione: undè concludere licet partes solidas, etiam ab ipso relaxari; & hûc præcipuè felix fotuum & epithematum in Arte Chirurgicâ exitus referendus est.

Intensior verò & molesta ignis actio, dolorem & inflammationem excitat, & cuticulam in vesiculas attollit; hujusmodi effectus etiam observantur, adhibitis medicamentis stimulantibus, vesicantibus dictis.

Auctâ adhuc vi ignis, crispantur, destruuntur vascula, coagulantur liquida, parti inducitur necrosis, & omnes

lées, la partie tombe en gangrêne; & celles qui lui ſont voiſines, éprouvent tous les degrés de la brûlure, depuis la plus légère phlogoſe juſqu'au ſphacèle. Cette propriété du feu s'appelle *action de cautériſer*, d'une expreſſion empruntée des Grecs; & comme elle eſt commune à pluſieurs médicamens, on leur donne auſſi le nom de *cautères*; mais ils ſont ſurnommés *potentiels* pour les diſtinguer du Feu, qu'on appelle *cautère actuel*.

La croûte gangreneuſe, ou l'eſcarre, qui réſulte de l'application du cautère, eſt plus ou moins promptement ſéparée des parties vives par l'impulſion des liquides, qui ſe portent avec force vers leurs extrémités. Les embouchures des vaiſſeaux déchirés laiſſent exuder entre elles & les parties ſaines, une liqueur bien différente de celles qui circulent, ou qui ſont ſéparées par les glandes, dans l'état de ſanté. Cette ſéparation, qui commence par les bords de l'eſcarre, en gagne le milieu peu à peu, de ſorte que toutes les fibres qui lioient la partie gangrenée à la partie ſaine, ſont à la fin détruites par la ſuppuration.

Le mouvement très-rapide du feu, qui pénètre tout, & ſa ſubtilité, l'attraction, la répulſion, les pointus aiguillons des remèdes cauſtiques, la façon particulière dont ils agiſſent ſur les parties ſolides ou fluides du corps, offriroient ici un beau champ aux raiſonnemens d'un Philoſophe: mais de telles hypothèſes, quoiqu'elles ſoient revêtues des apparences de la vérité, n'ont ordinairement rien de certain ni de ſolide, elles peuvent nous conduire à pluſieurs erreurs dans la pratique, & d'ailleurs elles ne concourent en rien aux progrès de la Chirurgie. C'eſt ſans doute pour cela que l'ACADÉMIE ROYALE de Chirurgie abandonne ces recherches aux Phyſiciens, & ſe contente de propoſer les deux queſtions ſuivantes, ſur le bon ou le mauvais uſage du feu, dans la guériſon des maladies.

ustionis gradus, à primâ & levissimâ inflammatione, ad sævissimum usquè sphacelum, in locis vicinis conspiciuntur. Vis hæc ignis inurens, per vocem à Græcis mutuatam, cauterium, *vulgò exprimitur, & quoniam plura medicamina vi tali causticâ pollent,* cauteria *etiam hæc nuncupantur: Ignis verò,* cauterium actuale, *hæc* potentialia *vocantur.*

Crusta gangrænosa cauterio excitata, escharra dicitur, quæ citiùs, aut seriùs, vi vitalis liquidi ad fines ejus ruentis, à partibus vivis depellitur. In spatium intermedium, à vasorum lacerorum finibus effunditur liquor, qui ab humoribus, vel circuitum obeuntibus, vel ope glandularis fabricæ, ullibi in sano corpore secretis, omninò dissidet. Hæc separatio ad escharræ margines incipiens, partem ejus mediam sensim petit, ita ut tandem omnes fibræ gangrænam parti sanæ nectentes, per suppurationem, ut aiunt, solvantur.

Philosophus certè hic loci, de ignis cuncta pervadentis motu rapidissimo & subtilitate; de attractione, repulsu, spiculis remediorum causticorum; de modo peculiari quo in partes solidas, aut fluidas corporis agant, per plura dissereret: sed quoniam tales hypoteses, utcumque veri speciem exhibeant, nil certi aut solidi plerùmque continent, & pluribus in praxi erroribus ansam præbere possunt, nec ullatenùs quid in Arte Chirurgicâ promovendâ conferunt; his fortè de causis, ACADEMIA REGIA *illustris, tales lucubrationes, ut par fuit, Philosophis contemplandas reliquit; sequentes duas questiones de cauterii actualis usu aut abusu in morbis sanandis utilissimas certè proponens.*

1. *Le Feu ou cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes?*

2. *En quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la guérison des Maladies Chirurgicales; & quelles sont les raisons de préférence?*

Mais comme il est nécessaire de connoître les cas dans lesquels un remède doit être employé, avant que de déterminer si les Praticiens s'en sont trop servis, je crois que l'ACADÉMIE me permettra de traiter la seconde question avant la première.

PREMIERE PARTIE.

En quels cas le Feu ou Cautère actuel doit-il être préféré aux autres moyens pour la guérison des Maladies Chirurgicales, & quelles sont les raisons de préférence?

POUR répandre plus de jour sur cette question, il est nécessaire d'examiner trois choses: sçavoir;

Premièrement. Quels sont les cas où le cautère doit être préféré aux autres moyens de guérison?

Secondement. Quels sont ceux où le cautère actuel doit l'emporter sur le cautère potentiel & sur les autres moyens curatifs?

Troisièmement. En quels cas le cautère potentiel mérite la préférence sur le cautère actuel.

Nous tâcherons, en discutant ces trois points, de rendre raison de nos assertions sur chacun des cas qui se présenteront.

1. Le feu ou cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens & trop négligé par les Modernes?

2. En quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des Maladies Chirurgicales; & quelles sont les raisons de préférence?

Quùm autem priùs intelligere oportet; quibus in casibus remedium quodcumque adhibendum est, quàm definire possumus, an nimiùm apud Practicos in usu fuerit, ACADEMIA, spero, veniam dabit, si secundam quæstionem priori anteponamus.

PARS I.

En quels cas le Feu ou Cautère actuel doit-il être préféré aux autres moyens, pour la cure des Maladies Chirurgicales, & quelles sont les raisons de préférence?

HUJUS quæstionis explicationem, clarioris doctrinæ gratià, in tres disquisitiones dividere opus est; scilicet,

1°. *In quibus casibus Chirurgicis, cauterium aliis curandi rationibus meritò præferatur?*

2°. *In quibus cauterium actuale, cauterio potentiali, & aliis omnibus sanandi rationibus præstet?*

3°. *Quibus denique cauterium potentiale, actuale præcellat?*

De Hisce Differenti, consiliorum rationem, in singulis casibus, reddere incumbit.

CHAPITRE I.

Quels ſont les cas où le Cautère doit être préféré aux autres moyens de guériſon ?

1. LE Chirurgien eſt ſouvent obligé d'employer le cautère malgré lui, lorſque, par exemple, il a affaire à un malade foible, dont l'horreur pour l'inſtrument tranchant eſt telle, qu'il aime mieux ſouffrir l'action lente du cautère, que celle du biſtouri. Il eſt cependant vrai que les douleurs de l'inciſion ne ſont ni auſſi cruelles, ni auſſi longues que celles que cauſe la brûlure, comme tout Praticien a pû ſouvent s'en appercevoir en ouvrant des cautères & des abſcès : mais comme ces ſortes de cas où le Chirurgien eſt obligé de céder à l'erreur du malade, ſont étrangers à notre ſujet, nous n'en rapporterons point d'exemples.

2. Quoiqu'il y ait pluſieurs maladies, pour la guériſon deſquelles la ſaine méthode preſcrit de préférer d'autres moyens au cautère actuel : cependant il ſe préſente dans ces mêmes maladies certains cas dans leſquels il devient préférable aux autres moyens ; par exemple.

(*a*) Il eſt plus convenable pour réprimer les effuſions de ſang ou de toute autre liqueur, qui ſe font par les extrémités de pluſieurs petits vaiſſeaux, d'employer les ſtyptiques, les aſtringents ou la compreſſion, moyens dont il ne réſulte aucune léſion dans les parties, que de ſe ſervir du cautère, dont l'application produit le ſphacèle. Cependant le ſang ou la lymphe ſortent quelquefois avec tant d'abondance des excroiſſances fongueuſes qui ſurviennent après l'application des ſangſues, dans les enfans, ou dans ceux dont le ſang a perdu ſa conſiſtance à la ſuite de fièvres hétiques

CAP. I.

In quibus casibus Chirurgicis, Cauterium aliis curandi rationibus meritò præferatur?

1. *CHIRURGUM etiam invitum sæpè oportet cauterium adhibere; si, e. g. æger meticulosus cultrum exhorreat, Chirurgum coget tardum potiùs escharræ secessum expectare, quàm scalpello illico officio defungi; etsi nec tam sævum, nec diuturnum dolorem creet incisio, ac inustio, ut Practico in fonticulis fodiendis, & abscessibus aperiundis, sæpè accidit; sed, quoniam tales casus, ubi Medicus errorem in consilium vertit, à proposito nostro prorsùs alieni videntur, plura hujusmodi exempla afferre nolumus.*

2. *Quanquam in morbis multis, alia curandi ratio inustioni plerùmque meritò antèponatur, in iisdem tamen nonnulli casus occurrunt in quibus cauterium præcellit: exempli gratia.*

(a) *Sanguinis, aut aliorum liquorum, è vasculorum plurium finibus, stillicidium, aptiùs per remedia styptica, astringentia, pressum, cohibetur, quæ partes non lædunt, quàm per cauterium quod sphacelum inducit. Attamen in infantibus à morsu hirudinum invulneratis, ubi sanguinis crasis tenuior, & aquosior evasit, in iis qui febre hecticâ diù laborarunt, ab excrescentiis fungosis, sanguis aut lympha tantâ sæpè copiâ stillat, quod ipse non semel expertus sum, ut nullum aliud remedium, præter cauterium, liquorum fluxum jugem sistere valebat.*

fort longues, (ce que j'ai vû arriver plusieurs fois) qu'on ne peut l'arrêter qu'à l'aide du cautère.

(*b*) Pour l'ordinaire on arrête certainement & sans retour les hémorragies fournies par l'ouverture des artères, en liant les vaisseaux. Cependant il se rencontre dans la pratique, des cas, où par rapport à la situation & au cours du vaisseau, le bandage ni la ligature ne peuvent être d'aucun usage, & où on est obligé de recourir au cautère. La chose deviendra plus sensible par un exemple. Supposons que l'artère interosseuse de l'avant-bras ou de la jambe, ait été ouverte par une épée ou tout autre instrument piquant; il est bien certain que dans ce cas la compression ni la ligature n'offriront aucune ressource, & qu'on sera obligé de porter un fer rouge sur l'ouverture de l'artère, à l'aide d'une cannulle, pendant qu'en même tems on fera une forte compression sur le tronc de l'artère brachiale ou crurale avec un tourniquet, pour empêcher que l'affluence du sang n'amortisse l'action du feu. La pratique m'a offert un cas de cette nature, où le succès fut le plus heureux; & pour peu qu'on soit versé dans l'anatomie, on concevra facilement qu'il peut se rencontrer souvent.

(*c*) On extirpe avec le plus grand succès les tumeurs enkistées, les tubercules & les excroissances, avec l'instrument tranchant, & l'on guérit les fistules en les ouvrant par le même moyen; mais souvent ils sont insuffisans pour détruire radicalement ces maladies, & pour lors on est obligé de recourir au cautère.

3. Dans les cas où l'on pourroit se servir indifféremment du scalpel ou du cautère, on donne quelquefois la préférence à celui-ci, & avec raison, par rapport à la façon dont il agit, & à ses qualités particulières, parce que c'est un remède irritant, stimulant, qui cause l'obstruction, la stagnation des humeurs, change la nature de celles-ci, & produit une escarre dont la lente séparation d'avec les parties vives peut être de quelque utilité. Il ne sera pas hors de propos de rendre ce que nous venons de dire plus sensible par des exemples.

(b) *Sanguis ex vulneratâ arteriâ proſiliens, ut plurimùm, tutiſſimè & certiſſime ſiſtitur ligaturâ injectâ; nec tamen apud Practicos deſunt exempla, ubi, ob ſitum & decurſum vaſis, nec vinculum, nec ligatura prodeſſe poſſunt, & cauterium adhibere neceſſe eſt. Exemplo res clarior patebit. Supponamus arteriam interoſſeam, cubitalem, aut cruralem enſe vel ſimili inſtrumento acuto punctam: nil certè hic loci, preſſio aut vinculum valebit; ferro autem ignito per cannulam immiſſo, arteriam inurere oportebit, dum interim applicatâ faſciâ tortili truncus arteriæ humeralis, aut femoralis fortiter comprimitur, ne effluens ſanguis ignem extinguat; cujus rei ſucceſſûs memorabile exemplum in praxi vidi, & cuivis parùm etiam in anatomicis perito, tales caſus quàm plurimi ſe obvios dabunt.*

(c) *Tumores ſaccati tutiſſimè & citiſſimè plerùmque cultro abſcinduntur; fiſtulæ ſcalpello aperiuntur; tubercula & excreſcentiæ exſcinduntur; ſed ſæpiſſimè prorsùs impoſſibile eſt, inſtrumenta inciſoria, hiſce in morbis, ita adhibere, ut radicitus tollantur; cauteria igitur in auxilium vocare neceſſe eſt.*

3. *Ubi quod agendum eſt, ſcalpello æquè atque cauterio peragi poteſt, hoc tamen illi, ob modum quo effectum ſuum edit, & dotes ſingulares, aliquando merito præfertur, quatenùs irritat & ſtimulat, obſtructionem, & humorum ſtagnationem creat, horum naturam immutat, & eſcharram tardè à partibus vivis ſubjacentibus ſecedentem producit. Pauca exempla hùc ſpectantia referre haud fortè abs re alienum erit.*

(*a*) On réussit souvent bien plus certainement & avec une moindre perte de substance par l'application du feu, que par l'incision ou tout autre moyen, à affoiblir la violence du venin introduit dans une plaie, & à prévenir ses pernicieux effets sur les nerfs, ainsi que ceux qui résultent du transport du sang de la partie malade dans le reste du corps.

(*b*) Il est presque impossible d'obtenir la cicatrisation de ces ulcères fongueux dont il découle une sanie de couleur pâle & cendrée, si l'on n'en détruit les mauvaises chairs par le cautère. Ce remède ranime l'action & la force des solides, obstrue les vaisseaux, & procure enfin la formation d'un pus blanc, épais, glutineux &, comme l'on dit, *louable*.

(*c*) La gangrêne, qui vient de foiblesse & de relâchement, gagne souvent les parties saines, si on ne la borne à tems par l'application de ce remède, dont l'efficacité procure la séparation des parties mortes d'avec les vives.

(*d*) Lorsque l'os est vicié sans que cependant la circulation y soit totalement éteinte, l'exfoliation se fait attendre fort long-tems; car pour qu'elle se fasse, il faut que la partie morte se desséche, & que la partie saine s'enflamme. Lorsqu'on applique le cautère, qui produit ces deux effets en même-tems, la lame osseuse se sépare beaucoup plus promptement, parce que les chairs qui croissent au fond & aux bords de la plaie, la poussent en tous sens. Je ne puis m'empêcher de relever ici l'erreur de plusieurs Auteurs, qui vantent le succès du cautère dans les caries profondes; instruit par l'expérience, j'ose assurer que si on n'a pas soin d'emporter par la rugine une bonne partie de la lame, qui doit s'exfolier, on retirera de foibles avantages de l'application du cautère; car ses effets ne s'étendent pas jusqu'à la partie intérieure de l'os.

(*e*) Les Varices, & sur-tout celles des jambes, qui sont ordinairement accompagnées d'extravasation de sang

(a) *Venenum vulneri immissum debilitatur; vis ejus in nervos, aut in sanguinis circuitum abrepti, igne adhibito, certiùs sæpè, & cum minore carnis jacturâ præcaveri potest, quàm incisione, aut alio remedio quocunque.*

(b) *Ulcus Fungosum, pallidi aut cineritii coloris saniem evomens, vix ac ne vix quidem conglutinatur, nisi priùs, cauterio adhibito, carnem mali moris inuras, quo partes solidæ stimulentur, roborentur, vasa obstruantur; pus denique album, spissum, glutinosum, laudabile, ut aïunt, efformetur.*

(c) *Gangræna ex debilitate & laxitate partes vicinas sanas sæpè trahit, nisi tempestivè ad idem remedium recurritur; hujus autem efficaciâ partes mortuæ citò à vivis secedunt.*

(d) *Si os vitiatum sit, nec tamen in eo humorum circuitus omninò desierit, vix post longum tempus sanitas exfoliatione restituetur; nam necesse est aridum sit, id quod vitiatum est, & simul inflammetur pars viva subjacens. Cauterio igitur admoto, quod utrique usui inservit, ex osse squamma citò secedet, carneâ fundo sursùm & ab ambitu versùs centrum pullulante. Neque hîc loci præterire possum plurium Authorum errorem, qui asserunt cauterium, optimo successu, in carie profundâ usurpari; ipse enim experientiâ edoctus affirmare ausus sum, nisi priùs ossis corrupti pars maxima scalpro exscindatur, cauterium vix quidquam valere; quoniam effectus ejus mortiferi interiora ossis non attingunt.*

(e) *Venarum varices, quas sæpe, in cruribus præcipuè, comitatur sanguinis in telam cellulosam effusio, aptiùs &*

dans le tiſſu cellulaire, ſe guériſſent bien plus promptement par le cautère que par l'inciſion, ou tout autre moyen, parce que le danger de l'hémorragie eſt moindre.

(*f*) L'inflammation excitée par les cautères change ſouvent un cancer cutané, rongeant, ambulant, en un ulcère de bon caractère qui ſe cicatriſe bientôt après.

(*g*) Les tumeurs indolentes, dont la ſuppuration eſt tardive, mûriſſent bien plutôt par l'application du cautère, & la chûte de l'eſcarre donne une libre iſſue à la matière qu'elles contiennent. Les cautères paroiſſent donc être propres à procurer la maturité & l'ouverture des tumeurs ſcrophuleuſes, aqueuſes, gélatineuſes, des bubons froids vénériens, des parotides, des bubons peſtilentiels, & autres tumeurs ſemblables.

(*h*) Les os, ſoit compactes, ſoit mols, & parmi ces derniers, ceux qui le ſont davantage, ſe carient ordinairement à leur ſuperficie, lorſqu'ils ſont découverts & expoſés à l'impreſſion de l'air; ſi en ce cas on rugine la partie altérée, ou qu'on l'emporte avec la gouge, il eſt à craindre que la lame ſaine qui eſt deſſous, expoſée auſſi à l'air par ces opérations, ne ſoit atteinte de carie avant que la plaie ait pû ſe remplir de nouvelles chairs. On ne peut donc ſe conduire ainſi dans ces ſortes de cas ſans courir le riſque de rendre la cure fort longue & fort ennuyeuſe. On préviendra cet inconvénient en procurant une exfoliation ſalutaire par l'application du feu ſur la ſurface altérée de l'os.

(*i*) On eſt quelquefois obligé de tenir l'orifice de certains ulcères ouverts, pour que le fond ait le tems de ſe conglutiner & ſe remplir de chairs. Par exemple, lorſque par rapport à la ſituation, il eſt impoſſible d'emporter auſſi profondément qu'il ſeroit néceſſaire, une tumeur enkiſtée, dont le ſac contient de l'eau, ou de la matière ſemblable à de la gelée ou à de la bouillie; lorſqu'une flèche ou tout autre corps étranger, eſt engagé ſi profondément dans une plaie qu'on ne puiſſe en

faire

cum minori hæmorragiæ periculo, cauterio quàm incisione, aut, aliter curantur.

(f) *Inflammatio, cauteriis excitata, cancrum cutaneum exedentem, serpentem, sæpè immutat in ulcus boni moris, cito cicatrice obducendum.*

(g) *Si tumor lentus & indolens per se tardiùs in suppurationem abeat, cauterio applicato, citiùs sæpè deliquescet, & maturescet, & dein escharra opportunè decidens, exitum materiei præbebit. Cauteria igitur idonea esse videntur tumoribus strumosis, aquosis, gelatinosis, bubonibus lentis venereis, parotidibus, bubonibus pestilentibus, & his similibus maturandis & aperiundis.*

(h) *Ossa etiam vel dura, vel mollia, præsertim verò molliora, denudata, & aëri exposita, cariem in superficie sæpè contrahunt; & si pars corrupta radiculâ abradatur, vel scalpro exscindatur, periculum est ne squamma etiam subjacens, cariosa evadat, priùs quàm caro pullulans vulnus resarciat. Chirurgus igitur curationem hoc modo aggrediens, ægro tædium & molestiam plurimam afferet: quod præcaveri poterit, ossis superficiem cauterio inurendo, ut exfoliatio salutaris exindè fiat.*

(i) *Aliquando, ut ritè ex fundo ulcus conglutinetur, orificium ejus apertum tenere necesse est; si, e. g. saccum in quo aqua, materies gelatinosa vel pultacea collecta est, ob situm, eradicare impossibile sit; si telum vulneri altè insederit, aut corpus aliquod extraneum firmiter inhæserit, ita ut vi evelli nequeat; si ossis superficies corrupta sit, sed squamma nondùm decesserit: in his & similibus, utile erit ulceris labra cauterio inurere, ne orificium intempestivè nimis arctum evadat. In abscessibus itaque, & tu-*

faire l'extraction; lorsqu'une lame d'os carié n'est point encore séparée. Dans tous ces cas, ou autres semblables, il est utile de détruire les bords de l'ulcère à l'aide du cautère, pour empêcher que son ouverture ne devienne trop étroite. C'est pourquoi lorsque l'on ouvre les abscès & les tumeurs, dont nous avons parlé, il faut observer de brûler les tégumens avec le cautère, afin qu'après la chûte de l'escarre, si l'on peut sans danger différer l'évacuation de la matière jusqu'à ce tems, cette même matière trouve une issue facile. Si au contraire il est nécessaire de l'évacuer sur le champ, comme dans les cas rapportés ci-dessus, (§. 9.) il faut enfoncer le bistouri dans la tumeur, au travers de l'escarre.

CHAPITRE II.

JUSQU'ICI nous avons parlé des cautères en général; car les uns & les autres ont la propriété de causer la gangrène, qui est plus ou moins considérable, plus superficielle, ou plus profonde, suivant les forces, la quantité du cautère, la durée de son application, & suivant la tissure plus ferme ou plus lâche des parties sur lesquelles on les applique Mais outre ces effets, qui leur sont communs, chacun en a qui lui sont particuliers, & que nous devons examiner ici, afin de pouvoir connoître ceux dont il sera nécessaire de faire choix dans les cas particuliers.

1. Le feu brûle de loin sans que la flamme ni le corps enflammé soient appliqués à la partie. Il n'en est pas ainsi du cautère potentiel.

2. Le feu produit le même degré de brûlure, bien plus vîte que le cautère potentiel, quel que soit ce dernier.

3. Les liqueurs animales diminuent toujours l'activité du feu; au contraire, elles augmentent celles du cautère potentiel.

moribus aperiundis, ad id cavendum, tegumenta cauterio inurere oportet, ut escharra decidens, si eò usque humores in carcere tenere tutum sit, materiei exitum relinquat; si verò materiem contentam citò evacuare necesse sit, ut in casibus jam & suprà ad §. 9. memoratis, scalpellus per mediam escharram adigendus est.

CAP. II.

HUC usquè de cauteriis in genere diximus; ab utroque enim inducitur necrosis, quæ aut major, aut minor, lèvior, aut profundior evadit pro cauterii viribus & quantitate, spatio temporis quo applicatur, & firmiore aut laxiore organi compage: sed, præter communia, utrumque quædam sibi propria vindicat, quæ ut ritè dignoscamus, quodnam in singulis casibus eligendum est, idoneè hìc loci inquirenda veniunt.

1. *Ignis procul inurit, quamvis nec flamma, nec corpus ignitum parti applicetur. Non ita verò cauterium potentiale.*

2. *Ignis eundem inustionis gradum multò citiùs, quàm potentiale cauterium quodcumque, producit.*

3. *Liquores animales ignis vim nonnumquàm minuunt; cauteriis potentialibus admixti sæpiùs eorundem vires intendunt.*

4. Le cautère actuel dissipe les humeurs en fumée : ce que ne fait pas le cautère potentiel.

5. On est plus le maître de borner la brûlure occasionnée par le feu, qu'on ne l'est de borner les effets des autres cautères.

6. Le fer ardent excite une plus grande irritation, & une inflammation plus vive dans les parties voisines, que le cautère potentiel.

Les phénomènes que nous venons de rapporter, & les effets du feu sur les animaux, dont nous avons parlé plus haut, sont évidents, & n'ont pas besoin d'être prouvés. Je n'ai parlé que de la puissance de brûler que possèdent les cautères potentiels ; je passe exprès sous silence les qualités qui leur sont particulières, selon qu'ils sont lixiviels, salins, métalliques, mercuriels, arsénicaux, quoique les qualités nuisibles de quelques-uns les ayent tous fait proscrire en général par quelques Auteurs.

CHAPITRE III.

En quels cas le Cautère actuel est-il préférable au Cautère potentiel, & aux autres moyens de guérison ?

ON doit préférer le cautère actuel lorsque l'on a besoin de brûler sur le champ & très-promptement. On peut apporter pour exemple de ce cas celui d'une plaie infectée de venin ; la sortie du sang & de la lymphe trop dissous, par l'extrémité des petits vaisseaux, qu'on ne peut arrêter par les styptiques ; l'impossibilité d'arrêter ni par la ligature, ni par la compression, l'écoulement du sang par l'ouverture des artères.

2. Lorsqu'il est nécessaire pour obtenir la guérison, de dissiper les humeurs aqueuses, ou d'exciter l'action

4. *Cauterium actuale humores in fumum dissipat; non ita potentiale.*

5. *Ustionis limites certiùs per ignem quàm per cauteria alia definiuntur.*

6. *Ferrum candens majorem, quàm potentialia cauteria, irritationem & inflammationem in partibus vicinis producit.*

Phænomena nunc recitata, & ignis effectus in animalia anteà memorati sponte patent, ideo nec probatione indigent. Solius urendi potestatis, quam possident cauteria potentialia, mentionem feci; cæteras eorum dotes, unicuique singulares, prout lixivialia, salina, metallica, mercurialia, arsenicalia sint, de industriâ sileo, etsi ob eorum quorundam noxias qualitates ansam arripuerunt Autores, ut cauteria quæcumque damnarent.

CAP. III.

In quibus casibus Cauterium actuale, Cauterio potentiali, & aliis omnibus sanandi rationibus præstet?

1. *SI adustione celerrimâ confestim opus sit, ignis meritò præfertur. Hujus rei exemplo erunt vulnus veneno infectum; sanguinis, aut lymphæ ex vasculis stillicidium; sanguinis ex vulneratis arteriis profluvium, ubi nec vinculum, nec pressio valet.*

2. *Si, ad curationem ritè peragendam, humores aquosos dissipare, aut vasa stimulare usui erit: ut absorbtio &*

des vaiſſeaux, afin que l'abſorption & la ſuppuration en ſoient augmentées. Nous avons dit plus haut, qu'on ſe trouvoit bien de l'uſage du cautère dans le traitement des tumeurs aqueuſes, gélatineuſes, &c.

3. Les cautères potentiels ne rempliſſent point nos vûes lorſqu'il eſt néceſſaire de preſcrire des bornes exactes à la brûlure; car ces médicamens ſe fondent plus ou moins en exerçant leur action, & s'étendent dans le voiſinage, ſur-tout au-deſſous de l'endroit où ils ont été appliqués. Le feu au contraire s'employe très-avantageuſement en ce cas, & on doit s'en ſervir; ſur-tout (*a*) ſi par rapport à la ſituation de la partie malade, on ne peut conduire à l'œil l'application du cautère, ni la corriger avec la main lorſqu'elle a été mal faite, & qu'il y a en même-tems un écoulement abondant de liqueurs propres à fondre le cautère potentiel. On arrêtera donc bien plus ſûrement les hémorragies par le feu que par le cautère potentiel.

(*b*) Lorſque l'on craint que du pus, ou quelqu'autre humeur, ne s'écoule pendant l'action du cautère, on doit ſans contredit préférer le cautère actuel, parce que les médicamens cauſtiques ſe fondant par l'action des liqueurs épanchées, ils ſont entraînés avec elles, & brûlent & rongent les parties voiſines. Ces accidens ne ſont point à craindre de la part du feu.

(*c*) S'il eſt néceſſaire de cautériſer des tumeurs & des ulcères ſitués dans le goſier, un fer rouge conduit ſur le mal au moyen d'une cannulle, remplit parfaitement cette indication, ſans bleſſer les parties voiſines, & ſans que le malade ſoit expoſé à rien avaler de nuiſible.

(*d*) Dans la carie appellé *vermoulure*, le cautère potentiel pénètre plus profondément qu'il ne faut; ce qu'on ne peut reprocher au feu.

4. Le feu eſt bien plus ſtimulant que le cautère potentiel; il ſera donc d'une plus grande efficacité pour guérir les ſpaſmes, fortifier les ſolides, exciter l'inflammation, & accélérer la ſuppuration, & devra être pré-

suppuratio augeantur.

3. *Si ustionis limites accurate definire oportet, cauteria potentialia votis non cedunt; nam hæc semper, inter urendum, plus minùs, & liquescunt, & per spatium vicinum, maximè inferiùs diffundunt; ignis contrà optimè rem peragit; & præcipuè adhibendus est,* (a) *si ex partis afflictæ situ, cauterium nec oculo dirigi, nec manu corrigi potest, & simul adsit fluxus liquorum copiosus, cauterium potentiale colliquefaciens. Hemorragiæ itaque igne aptiùs quàm cauteriis potentialibus cohibentur.*

(b) *Si metus est ne pus vel humor alius, interurendum, effluat, cauterium actuale meritò præfertur; quoniam à liquoribus effusis medicamina caustica liquescunt, cum iis rapiuntur, vicinas partes urunt, erodunt; non ita ferrum candens.*

(c) *Si oris & faucium tumores & ulcera cauterio inurere opus sit, ferrum ignitum per cannulam introductum usui optime inserviet, & nec partes vicinas sanas lædet, nec periculum afferet nè noxium quid deglutiatur.*

(d) *In carie vermiculari dictâ, cauterium potentiale altiùs quàm convenit, inurit; non item ignis.*

4. *Ignis acriùs quàm cauterium potentiale stimulat; meliùs igitur inserviet spasmis tollendis, solidis roborandis, inflammationi excitandæ, suppurationi promovendæ, & meritò in casibus mox memorandis præfertur.*

féré dans les cas dont nous allons parler.

(*a*) Dans l'odontalgie, les affections des nerfs, le clou hystérique, l'apoplexie, la paralysie, &c. l'irritation causée par l'application d'un fer ardent, calme souvent des douleurs très-aiguës, & guérit quelquefois les maladies.

(*b*) Lorsqu'on a tenté inutilement dans les cas rapportés ci-dessus, de provoquer la suppuration & la séparation désirées par le cautère potentiel, on en vient à bout au moyen de l'application d'un fer rouge, par l'inflammation subite & violente qu'il excite dans les parties vives.

Quoique je connoisse la théorie des Anciens sur les qualités différentes du feu solaire, & du feu dont nous nous servons communément; cependant j'ai toujours parlé du fer ardent & du cautère actuel comme d'un seul & même remède, parce que tout le monde convient qu'on fait utilement & promptement toutes les cautérisations possibles par son moyen.

Quoique le raisonnement & l'expérience répétée, & les succès surprenans du cautère actuel dans les maladies les plus difficiles à guérir, rendent son usage très-recommandable; il s'est cependant trouvé des Auteurs qui les condamnent absolument dans tous les cas chirurgiques, par rapport à la cruauté dont il présente l'image, & qui retombe sur le Chirurgien lui-même, ainsi que par rapport à la terreur que ce remède imprime au malade, & aux douleurs violentes qu'il lui fait éprouver. Mais on peut leur répondre.

1°. Que dans le tems où ce remède étoit fort usité, on ne taxoit point les Chirurgiens de cruauté : d'ailleurs il me semble qu'il y en a bien davantage dans ces opérations chirurgiques qui s'exécutent par une lente dissection des parties; méthode cependant dont ils font de pompeux éloges.

2°. Que l'on peut diminuer certainement la frayeur du malade en cachant le fer dans une cannulle, & en cou-

(a) *In odontalgiâ, affectionibus nervosis, clavo hysterico, apoplexiâ, paralysi, &c. ferramenti igniti stimulus, dolores sæpe levat, morbos etiam aliquandò tollit.*

(b) *Postquàm frustrà tentatum est in casibus suprà memoratis cauterio potentiali suppurationem & separationem optatas parare, ferrum candens votis respondet, ob subitam & summam, quam excitat in partibus vivis, inflammationem.*

Licet non immemor sim antiquorum theoriæ, de ignis solaris, culinaris, &c. variis qualitatibus, nunquam non de ferro ignito & de cauterio actuali, tanquam uno eodemque remedio locuti sumus, quoniàm apud omnes hodiè constat ferrum ignitum prompiè & utiliter omni ustionis usui inservire.

Quanquam ratione & experientiâ repetitâ, cauterii igniti usus comprobatur, & non obstante insigni ejus in morbis curatu difficillimis, successu, quidam tamen Authores ejus usum in omnibus casibus Chirurgicis improbârunt, propter speciem, ut aïunt, crudelitatis, quam præ se fert, quâ quasi ipsum Chirurgum inurit, & propter terrorem quem ægro incutit, & dolorem acerrimum quo eum afficit. His respondere sufficit;

1°. *Quo tempore cauterium actuale plurimùm in praxi pollebat, Chirurgi non arguebantur crudelitatis, & mihi saltem plùs sævitiæ in illis operationibus chirurgicis videtur, ubi à tardâ dissectione curationem aggreditur, quamque illi rationem laudibus efferunt, quàm in com' ustione.*

2°. *Si ferrum ignitum cannulâ condatur, & ægri caput obvolvatur, ut semper fit in operationibus chirurgi-*

vrant le visage du malade, comme on a coutume de le faire dans toutes les opérations de Chirurgie.

3°. Que la douleur causée par le cautère actuel, n'est ni aussi cruelle, ni aussi intolérable qu'on se l'imagine ordinairement, & qu'elle n'est pas de longue durée, comme l'a fort bien remarqué *Heister* (*a*). M. *Morand* (*b*) ayant appliqué le cautère actuel sur le nez, dont la sensibilité est fort grande, le malade, autant qu'on en puisse juger par son histoire, ne se plaignit point d'avoir souffert de violentes douleurs; & si notre témoignage pouvoit ajouter quelque chose à l'autorité de ces grands Hommes, & à celle de presque tous les Anciens, j'assurerai que j'ai vû moi-même appliquer des fers rouges sur des plaies, des ulcères, sur la peau même, sans qu'il s'en soit suivi ni des douleurs, ni des convulsions aussi atroces que celles que cause la ligature des artères.

(*a*) *Heist. Instit. Chirurg. Part.* 1. *Lib.* 1. *Cap.* 2. & *Part.* 2. *Cap.* 26.
(*a*) *Mémoires de l'Academie de Chirurgie*, *T.* 2. *p.* 228. 2.

CHAPITRE IV.

En quels cas le Cautère potentiel mérite-t-il la préférence sur le Cautère actuel?

1. SI dans la partie où l'on doit appliquer le cautère, l'humidité est si grande qu'elle éteigne le feu & rende son application inutile, on doit préférer le cautère potentiel, par exemple:

(*a*) Une petite quantité d'un caustique lixiviel, introduit dans le creux d'une dent, recouvert de coton, de peur qu'en se fondant il ne ronge la langue & les gencives, convient mieux que l'application du feu.

(*b*) Les caries avec hypersarcose, & certaines excroissances fongueuses, fournissent une si grande quantité d'humidités, que ce seroit en vain qu'on y appliqueroit

cis, terror multùm minuitur.

3°. *Dolor à cauterio ignito excitatus, non tàm sævus, nec intolerabilis est quàm fingitur, & citò desinit, ut* Heisterus (*a*) *jure annotavit; & accuratus* Morand (*b*) *nasum, partem maximè sensilem, cauterio actuali adussit, nec æger, quantùm ex historia scire licet, adeò graviter de cruciatu conquestus est; & si quid fidei tantorum virorum & veterum ferè omnium dictis, nostrum testimonium addere posset, assererem ipsum me vidisse ferramenta ignita, vulneribus, ulceribus, & cuti etiam admota, nec tamen dolores tam atroces, tremores, convulsiones insecutas, quàm arteriarum ligationes, &c. sæpè comitantur.*

(*a*) Heist. Instit. Chirurg. Part. 1. Lib. 1. Cap. 2. Part. 2. Cap. 26.
(*b*) *Morand.* Memoires de l'Acad. de Chirurg. T. 2. p. 228.

CAP. IV.

Quibus in casibus Cauterium potentiale actuali præcellat ?

1. **S**I *humidum tantâ copiâ redundet ut ignem extinguat, ita irritam ejus applicationem faciat, cauterium potentiale certò eligendum est. Exempli causa:*

(a) *Frustulum caustici lixivialis, dentis cavo introductum, & xilo obductum, ne causticum dissolutum linguam & gingivas inurat, aptiùs usurpatur ferramento ignito.*

(b) *Ossa carie exesa cum hypersarcosi, & excrescentiæ quædam fungosæ, liquores tantâ copiâ evomunt, ut irrito conatu adhibeatur ignis; cauterio verò potentiali exedun-*

le feu; le cautère potentiel eſt ſeul capable de les détruire, pourvû cependant qu'on prenne les précautions néceſſaires pour empêcher que ce remède ne ſe répande au loin; & ne brûle les parties ſaines.

2. Il eſt des cas où l'irritation cauſée par le feu, comme trop violente, ſeroit nuiſible, & où celle que cauſe le cautère potentiel, comme moindre, produit des effets ſalutaires.

Donnons des exemples de ces cas.

(*a*) S'il faut ouvrir un phlegmon ou un éréſipèle ſuppuré, & que le malade ait une répugnance trop forte pour l'inſtrument tranchant, il faut avoir recours au cautère potentiel.

(*b*) Un cancer d'un petit volume, ou le reſte d'un cancer conſidérable qui n'a pû être extirpé en entier par rapport à la ſituation, peuvent être détruits par le cautère potentiel.

(*c*) Si les chairs d'une plaie ou d'un ulcère, d'ailleurs d'un bon caractère, croiſſent trop, on les réprime avec ſuccès en les touchant ou avec la pierre infernale, ou avec le vitriol romain.

SECONDE PARTIE.

ON eſt convenu de regarder comme Auteurs anciens les Grecs & les Romains, auxquels on ne peut conteſter le nom de Peres de l'Art de guérir, les Ecrivains Arabes, & tous ceux enfin qui depuis le rétabliſſement des Lettres, ont fleuri dans le quinzième & ſeizième ſiècles; mais on peut encore joindre à ceux-ci ceux de leurs ſucceſſeurs qui marchant ſcrupuleuſement ſur les traces de leurs Maîtres, n'oſèrent parler, penſer, agir que par eux. Ces Hommes ſerviles abandonnant l'uſage de leur raiſon pour ne ſe conduire que par celle des Anciens, étoient biens éloignés de faire

tur, modò interim cautum ſit ne longè latèque hoc remedium ſe diffundat, & partes ſanas corrodat.

2. *Ignis irritatio acris in quibuſdam caſibus nocet, ubi cauterii potentialis ſtimulus minor etiam prodeſt; cujus rei exemplis ſint ſequentia.*

(a) *In phlegmone qui in ſuppurationem abiit, ſi cultrum æger exhorreat, cauterio potentiali uti neceſſe eſt.*

(b) *Cancer parvus, aut cancri majoris reſiduum, quod ob ſitum exſcindi nequit, repetitis cauterii potentialis applicationibus auferri poteſt.*

(c) *Si ulceris, aut vulneris, alioquin boni moris, caro luxuriet, cauſtici lunaris, aut vitrioli romani tactu reprimitur.*

PARS II.

GRÆCI & *Romani Medicinæ Patres, Scriptores Arabes, & omnes denique qui antè Litterarum inſtaurationem, ſæculo decimo quinto aut ſexto poſt Chriſtum floruerunt, Authores antiqui apud omnes habentur; ſed & his annumerare licet, ex eorum etiam ſucceſſoribus, qui præceptores prorsùs ſecuti, in eorum verba quaſi jurârunt; hi enim majorum magis freti quàm ſuâ ratione, eorum theorias evertere, veritatem erroribus obrutam eruere, novi quidquam proferre, & experimentis confirmare non audebant, ita ut ſæculum vix præterierit, ex quo ſanguinis circuitu detecto, omni dein antiquorum theoriâ everſâ,*

des efforts pour renverſer leurs théories, faire triompher la vérité des erreurs ſous leſquelles elle étoit accablée, produire quelque choſe de nouveau, & le confirmer par des expériences, enſorte qu'on peut aſſurer qu'à peine y a-t-il un ſiècle qu'après avoir découvert la circulation & renverſé de fond en comble la théorie des Anciens, ceux qui profeſſent l'Art de guérir ont commencé à penſer par eux-mêmes, à bâtir des théories ſur une baſe ſolide, & à régler leur pratique ſur ces théories; aujourd'hui même encore les Maréchaux marchant ſur les traces des Anciens, conſervent l'uſage fréquent du cautère actuel. Les Chirurgiens modernes au contraire, après avoir découvert les erreurs des Anciens, & peut-être entraînés par un trop grand amour de la nouveauté, paroiſſent s'être trop écartés d'une pratique utile & confirmée par l'expérience. En eſt-il ainſi de l'uſage du feu? c'eſt ce que décidera la ſolution de la queſtion propoſée par l'ACADÉMIE ROYALE de Chirurgie: *Le feu ou cautère actuel a-t-il été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes?*

CHAPITRE I.

Le Cautère actuel a-t-il été trop employé par les Anciens.

POUR répondre comme il convient à la première partie de cette queſtion, nous ne citerons pas un grand nombre d'Auteurs, & nous ne ferons pas étalage d'une érudition propre à fatiguer le Lecteur: nous ne parlerons que de la Pyrotechnie de *Marc Aurele Séverin*, homme d'une érudition conſommée, & qui fleuriſſoit il y a cent ans. Cet Auteur, tout dévoué aux Anciens, appuye de leur autorité les éloges qu'il fait du feu, dont l'uſage commençoit alors à être négligé dans

iterùm pro se Medici cogitârunt, theorias certâ basi struere, praxim iis denique accommodare, cœperunt; adhuc dùm etiam veterinarii, majorum vestigiis insistentes, cauterii usum multiplicem retinent. Medici contrà hodierni, Virorum antiquiorum erroribus detectis, nimio fortè novitatis studio, à praxi utili & usu comprobatâ, ultrà æquum bonumque non nunquam recessisse videntur. Non ita in cauterii usu se res habeat, ACADEMIÆ REGIÆ illustris quæstione perpensâ patebit, scilicet: An non ignis aut cauterii actuali usus nimiùm apud Antiquos invaluerit; nimiùm verò apud hodiernos exoluerit?

CAP. I.

An non Antiqui nimio in ignis usu fuerunt?

UT hujus quæstionis parti priori aptè respondeamus, Authores complures ad Lectoris fastidium citare, & eruditionem ostentare nolumus: ad Marci-Aurelii Severini *pyrotechniam referre potiùs visum est, cujus centum circiter abhinc annos eruditionis in re Medicâ fama claruit; totus fuit Antiquis addictus, quos plurimos in ferramenti igniti laudes citat, apud Practicos tunc temporis in desuetudinem abeuntis, quoniam Chemia nuper introducta, remedia inurentia suppeditare cœpit efficaciora,*

la pratique, parce que la Chymie qu'on avoit introduite depuis peu dans la Médecine, fournissoit des médicamens caustiques plus sûrs que la moutarde, le vinaigre, le *natrum*, la couperose, la chaux vive, le verd de gris, & autres semblables dont on se servoit autrefois. En outre, l'Anatomie & les Arts méchaniques, beaucoup plus cultivés, ont enrichi la Chirurgie de jour en jour de nouvelles méthodes d'opérer, plus sûres que celles qui étoient connues.

Avant de faire l'extrait du Livre de *Séverin*, il est bon d'observer que souvent il cite, comme fauteurs de ses sentimens, des Auteurs qui ne conseillent point l'usage du feu dans tous les cas, comme lui qui traite expressément cette matière. Quelques-uns aussi parmi les Anciens, & *Celse* entr'autres, qu'on devroit étudier nuit & jour, donne à l'usage du feu des éloges médiocres, & avec la sagacité qui lui est ordinaire. Cependant la plûpart des Chirurgiens de ce tems employoient le cautère actuel, selon la doctrine de *Séverin*.

SECTION PREMIERE.

Sentimens des Anciens sur les effets du Feu.

LES Anciens regardoient le feu comme propre à remédier aux maladies de tous les tempéramens, soit que le corps péchât par trop de chaleur ou par trop de froid, par sécheresse ou humidité, &c. Enfin, selon eux, il possédoit la propriété de procurer la coction & la suppuration, de ramollir, d'atténuer, de résoudre, d'attirer, d'absorber, d'extraire, d'amasser, de resserrer, d'ouvrir, de relâcher, de pousser au-dehors, de fortifier, de rétablir, de diviser; en un mot il possédoit toutes les vertus.

Ils croyoient que les effets du feu étoient différens, suivant sa nature & la façon de l'appliquer; c'est-à-dire, selon qu'on le formoit, en rassemblant les rayons du Soleil,

quàm sinapi, acetum, natrum, sal, atramentum sutorium, calx viva, æris flores, & similia olim usitata; præterea, ob Anatomiam & Artes mechanicas nunc acriùs excultas, inventis rationibus operandi novis & tutioribus, Chirurgia quotidiè locupletata est.

Antequàm Severini *Librum, quasi in compendium cogamus, annotandum venit illum Authores sæpè in partes suas trahere, qui non in omnibus quos ipse, ex professo de ignis usu agens, casus memorat, ferrum candens adhibent. Ex Antiquis etiam nonnulli, Latinissimus præsertim* Celsus, *quem nocturnâ versare manu, versare diurnâ proderit, parcè, & pro sagacitate suâ ustionem laudat. Chirurgi tamen tunc temporis plerique, adustionem, juxtà* Severini *doctrinam, exercuerunt, quæ ita est.*

SECTIO PRIMA.

De ignis effectibus Antiquorum sententia.

IGNEM *omnibus temperamentorum malis remedium Antiqui crediderunt, seu corpus calore, seu frigore peccaret, siccitate aut humiditate, &c. Cunctis denique temperamentis occurrere, concoquendi, suppurandi, & molliendi vi valere; attenuandi, discutiendi, attrahendi, absorbendi, extrahendi, evocandi, astringendi, aperiendi, laxandi, excludendi, roborandi & confirmandi, insecandi, & omnibus denique facultatibus gaudere.*

Ignis effectus pro variâ ejusdem naturâ, & modo applicandi, varii æstimantur; pro ut scilicet solis radiis coactis constabat vel igne culinari, eoque cum, vel sine flammis;

Soleil, ou qu'on ſe ſervoit du feu vulgaire; ſelon que ce feu étoit enflammé ou ne l'étoit pas; que les ſubſtances qui lui ſervoient d'intermède ou de véhicule, étoient ſolides ou fluides, & qu'elles étoient tirées du regne animal, végétal, ou minéral. Ils donnoient différentes règles ſur la grandeur & la figure du cautère, ſur la façon de lui communiquer le feu & de l'appliquer; & ces règles ſe rapportoient à leurs différentes théories ſur la nature des humeurs peccantes, & la dignité des parties.

Les parties du corps auxquelles on applique le feu, ſont expoſées à pluſieurs accidens, tels que l'influx des humeurs, l'inflammation, la douleur, l'intempérie, & ces accidens dépendent de l'acrimonie du feu. Mais quelques Anciens s'imaginoient qu'il y avoit des ſubſtances douées d'une vertu ſi réfrigérante, ſi aſtringente, ſi répercuſſive, qu'elles pouvoient empêcher les effets délétères du feu, de paſſer les bornes que leur preſcrivoit la volonté de l'opérateur.

Quant à nous, qui avons rejetté la plûpart des théories des Anciens ſur la nature des maladies & les remèdes propres à les guérir, qui ne connoiſſons d'autres effets du feu que ceux que nous avons rapportés au commencement de cette Diſſertation, & qui ſommes perſuadés qu'ils ne diffèrent que par rapport à la durée & à la force de l'impreſſion, à la ſenſibilité, la ſolidité, l'uſage des parties brûlées, nous ſerons peut-être portés à conclure que la pratique des Anciens, ſuggérée par de vaines théories ſur l'uſage du fer ardent, a dû être néceſſairement expoſée à mille erreurs. Il ne faut cependant pas trop ſe hâter de tirer cette conſéquence; car il eſt certain que ce n'eſt qu'après avoir trouvé des remèdes qu'on a diſcouru ſur leur action & ſur leurs effets, & que l'art de guérir n'a pas été inventé d'après le raiſonnement, mais que ce n'eſt au contraire qu'après que l'art de guérir a été inventé, qu'on a commencé à raiſonner; en un mot, que les Médecins ſe ſont fort éloi-

aut à materiâ solidâ vel fluidâ excitabatur, & hæc ex regno animali, vegetabili, seu minerali petita. Secundùm varias theorias de natura humorum in morbis peccantium, locorum dignitate, varias regulas de magnitudine & figuris cauterii tradiderunt, de ignitionis & impressionis modis, &c.

Subjicitur pars corporis, quæ inuritur, nonnullis offensis, e. g. humorum incursibus, inflammationi, dolori, intemperiei, cunctis quidem ab ignis acrimoniâ excitatis; crediderunt etiam plures substantias tali vi refrigerante, astringente, repellente pollere, ut etiam impedire possent ne ignis effectus deleterii, ultrà opificis consilium excurrerent.

Nobis qui Virorum antiquorum theorias plerasque de morborum naturâ & medelis rejecimus, qui alios, præter memoratos in initio hujus Dissertationis, ignis effectus, nosmet ignorare fatemur, hosque varios solum modò dicimus, pro vi & duratione impressionis, partium ustarum sensilitate, soliditate, usu, &c. inde fortè colligere proclive erit, priorum praxim vanis theoriis de ferri igniti usu suffultam, erroribus necessariò stipatam, obvolutam esse. Lente tamen ad talem conclusionem festinandum est; novimus enim, repertis Medicinæ remediis, homines de rationibus eorum differere cœpisse, nec post rationem, Medicinam esse inventam, sed post inventam Medicinam, rationem esse quæsitam, & plurimùm in praxi à theoriâ quam colebant recessisse Medicos. Praxis itaque Antiquorum erronea fuerit necne perpendamus.

gnés dans la pratique, de la théorie qu'ils cultivoient. Examinons donc si la pratique des Anciens a été erronée ou non.

SECTION II.

Pratique des Anciens.

Les Anciens se sont toujours servis du feu pour arrêter les hémorragies des gros vaisseaux. Mais comme le fer rouge, lorsqu'on l'ôte, entraîne souvent avec lui l'escarre qu'il a faite, & trompe ainsi l'intention de l'opérateur, & que d'ailleurs cette escarre, lors même qu'elle reste, résiste rarement à l'effort & à l'impétuosité du sang, & qu'elle tombe trop tôt, ce seroit mal-à-propos qu'on se serviroit du cautère actuel, lorsque la compression, les styptiques, ou la ligature, peuvent avoir lieu.

Ils cautérisoient les artères de la tête en plusieurs endroits pour déplacer le sang épanché & mêlé avec les humeurs de l'œil. Mais on remédie bien plus sûrement à cette maladie par les évacuans, les topiques résolutifs, ou en incisant avec un instrument convenable la cornée dans sa partie inférieure.

Les Anciens employoient le cautère actuel dans les douleurs & les dépôts d'humeurs; mais cette méthode est fort dangereuse dans les maladies aiguës & inflammatoires, qui cédent ordinairement aux évacuans, aux saignées, aux émolliens. Supposons d'ailleurs qu'il soit nécessaire d'ouvrir une issuë aux humeurs lentes & pituiteuses par un cautère, il ne sera même en ce cas, plus sûr, plus prompt, & moins douloureux pour le malade, de le pratiquer par incision, que par inustion, comme nous l'avons insinué ci-dessus.

Ils cautérisoient dans l'Empiême; ils enfonçoient un fer rouge dans les abscès du foye, dans le bas-ventre des hydropiques; ils ouvroient la vessie urinaire avec un scalpel rougi au feu, pour faire l'extraction de la pierre; ils se servoient d'un cautère actuel contre l'hydrocèle &

SECTIO II.

Antiquorum Praxis.

Ad cohibenda sanguinis profluvia ex vasis majoribus, ignem semper adhibuerunt veteres. Sed quoniam ferrum, ubi eximitur, escharram sæpè trahit, & spem opificis fallit, raròque escharra sanguinis impetui satis resistit, & nimis citò decidit, cauterium ignitum inepte applicatur ubi pressio, styptica, vinculum, hæmorragiæ sistendæ valent.

Capitis arterias pluribus locis inurebant, ad sanguinem effusum, & humoribus oculi immixtum removendum. Aptiùs verò huic malo succurritur evacuantibus, topicis resolventibus, seu corneæ partem inferiorem apto instrumento incidendo.

Doloribus & humorum fluxui, ferro ignito Veteres occurrere soliti sunt. Periculosæ certè res aleæ in morbis acutis & inflammatoriis qui evacuantibus, venæ sectione, & emollientibus optimè cedunt. Ponamus etiam humores lentos, pituitosos, per fonticulum elicere necesse esse; in hoc etiam casu, tutiùs, citiùs, & cum minore ægri dolore, incisione, quàm ustione, Chirurgus proposito inserviet, ut anteà monuimus.

Urendos Empyïcos professi sunt. In hepar suppuratum, aut in ventrem hydropicum, ferrum candens adigerunt. Ut calculum extraherent, scalpro candente vesicam urinariam inurebant. Ad hydrocelem & ad ulcera intestini recti sananda, cauterio ignito usi sunt. Quæ operationes, ob par-

contre les ulcères de l'inteſtin *rectum.* Toutes ces opérations ſont ſi dangereuſes par rapport à la ſenſibilité des parties & à la néceſſité des fonctions des organes auxquels, ou au voiſinage deſquels, ils appliquoient le cautère, qu'il eſt ſurprenant que les Anciens ayent oſé les entreprendre; & il eſt évident qu'on leur doit préférer celles qu'on pratique aujourd'hui dans ces mêmes cas. Ils ont oſé conſumer par le feu les polypes des narines, qu'on emporte ſûrement par l'extraction & par la ligature. Ils brûloient les tégumens dans les hernies. Ils traitoient par le fer rouge les fiſtules à l'*anus*, & les chûtes du fondement : ils conſumoient par ce moyen les *fungus* de la même partie, les verruës, les tubercules, les ulcères rongeans de la verge. Ils corrigeoient l'union contre nature des narines, des doigts, des lèvres, du vagin, à l'aide du feu. Ils brûloient le frein de la langue trop long. En un mot, ils préféroient dans tous ces cas un remède cruel & inepte, à l'uſage facile & doux de l'inſtrument tranchant.

Ils ont été dans l'uſage d'appliquer le feu à l'*ægilops;* pratique inutile, & qu'on ne doit jamais ſuivre*:* car, lors même que les parois du conduit lacrimal ſont cariées, on détruit bien plus ſûrement & plus facilement la partie corrompue en la ſaiſiſſant avec des pinces, ou tout autre inſtrument, en l'ébranlant, & en l'arrachant enſuite.

Les ébranlemens des dents ont quelquefois des cauſes internes, & dans ce cas les Anciens conſeilloient d'appliquer un fer rouge ſur les gencives ; mais ſi les dents ſont ébranlées dans leurs alvéoles, parce que celles-ci ſe rempliſſent d'une matière oſſeuſe, à quoi ſervira l'application du cautère actuel ſur les gencives? Si au contraire leur ébranlement vient de ce que les gencives ſont relâchées & flétries, il eſt certain que les médicamens aſtringens, fortifians, ſont bien plus propres à corriger ce vice.

Il eſt donc conſtant par tout ce que nous venons de

tium sensilitatem, organorum functiones necessarias, quibus aut quorum vicinio cauterium adhibitum sit, adeo periculi plenæ sunt, ut mirum videatur has antiquos aggredi ausos esse, & sponte patet operationes hodie exercitas iis longè longèque anteferendas esse. Polypos narium, extractione vel vinculo certe tollendos, igne consumere ausi sunt. Tegumenta in herniis inurebant. Ani fistulas & procidentias, ani fungos, hæmorroides, verrucas, tubercula, penem exulceratum, exesum, cauteriis ignitis delebant. Nares coalitas, digitos concretos, vaginæ muliebris latera concreta, frænum linguæ nimis longum, ferramentis ignitis dirimebant; præ leni & facili scalpelli usu, inepto certe & crudeli remedio.

Ægylopes adurere mos fuit, plerùmque verò inutilis, & vix ac ne vix quidem exercendus; osseis etiam ductûs lacrymalis parietibus carie exesis; pars enim corrupta, volsellâ vel tali instrumento prehensa, tutiùs & aptiùs infirmatur, dein evellitur.

Dentes non numquam ex internâ causâ moventur, in quo casu ferramentum candens gengivis admoveri suadent Veteres. Si vero dentes loculamentis materie ossescente repletis vacillent, nil proderit ferramentum; si verò, propter gingivarum laxarum, marcescentium vitium, moveantur, medicamenta astringentia, indurantia, malo corrigendo magis proficient.

Cauterium igitur actuale Antiquos sæpè adhibuisse, ubi

dire, que les Anciens ont ſouvent employé le cautère actuel dans des cas où il n'étoit pas même beſoin de cautère. Outre cela, ſi l'on prend la peine de comparer ce que nous avons établi ci-deſſus avec ce que nous dirons ci-après, d'après *Severin*, on verra manifeſtement qu'ils ſe ſont ſervis du fer ardent dans des cas où le cautère potentiel eſt mieux indiqué.

Leur pratique conſtante dans la carie des os & des dents, étoit d'appliquer ſur l'endroit carié des fers rougis au feu; ils en appliquoient aux excroiſſances fongueuſes en général; ordinairement aux abſcès ſuppurés, à l'éréſipèle, à l'hyperſarcoſe des plaies & des ulcères, & même aux endroits dont les parties voiſines très-ſenſibles ne peuvent ſouffrir l'approche du feu, comme aux bords des paupières, aux excroiſſances de la caroncule lacrymale, aux caroncules de l'oreille, à celles de l'urèthre, au panaris, aux cors des pieds, &c. Il eſt donc évident que le feu a été trop employé par les Anciens.

CHAPITRE II.

Le Cautère actuel a-t-il été trop négligé par les Modernes?

QUELQUES Ecrivains modernes ſyſtématiques, ſe croyant obligés de traiter de tout ce qui concerne la Chirurgie, donnent la deſcription de différentes formes de cautères, & en indiquent (*a*) l'uſage dans la carie des os, dans le ſkirre, dans le cancer, les excroiſſances, les charbons, les gangrênes, pour ouvrir des fonticules, faire des ſetons, arrêter les hémorragies, dans l'*amaurosis*, l'épilepſie, les douleurs de ſciatique, de dents, & d'autres parties, & parlent ſouvent de ſon uſage & de ſon efficacité pour la guériſon des mala-

(*a*) *Heiſter*, *Inſtit. Chir.*

dies

nequidem cauterio opus erat, ex jam dictis patet; prætereà si quæ suprà evicimus, cum mox infrà ex Severini Libro citandis conferantur, liquidò apparebit ferrum candens sæpè etiam in his casibus adhibitum fuisse, ubi cauterium potentiale aptiùs proposito inserviret.

Dentibus & ossibus carie exesis ferramenta ignita semper admovebant; excrescentiis fungosis in genere, nunquam non abscessibus suppuratis, eresypelati, vulnerum, & ulcerum hypersarcosi, & ubi etiam partes vicinæ sensilissimæ igni propinquo ferendo impares erant, &c. limbis palpebrarum, carunculæ lacrymalis excrescentiis, auris carunculis, urethræ carunculis, paronichiæ, clavis pedum. His exemplis satis superque constat Antiquos in usu ignis nimios fuisse.

CAP. II.

An non Cauterii actualis usus nimium apud hodiernos exolevit?

SCRIPTORES *quidam recentiores systematici, qui omnia ad Artem Chirurgicam pertinentia proferre se teneri credunt, cauterii formas varias depingunt, & ossibus carie exesis, schirro, cancris, excrescentiis, carbunculis, gangrænis, ut & fonticulis perfodiendis, setaceis trajiciundis, hæmorragiis sistendis, amaurosi, epilepsiæ, doloribus sciaticis, dentium, aut aliarum partium sedandis admoveri sinunt* (a), *eorumque vim & usum ad morbos tollendos iterùm atque iterùm memorant* (b). *Ex his, primo*

(a) Heister. Inst. Chir.

(b) Ibidem.

dies (*a*). Qui ne croiroit d'abord que ces Auteurs ne s'écartent presque point de la pratique des Anciens ? Cependant lorsqu'ils nous exposent (*b*) la terreur que ce remède imprime aux malades, sa cruauté, (*c*) les douleurs violentes qu'il cause, les dangers que son application même dans les gangrènes (*d*) fait encourir, & que dans les endroits cités ci-dessus, l'éloge qu'ils en font consiste à dire, que *les Maîtres de l'Art prescrivent ce remède .... L'usage des cautérisations chirurgiques est extraordinairement tombé... Les anciens nous ont appris à nous servir du feu* (*e*) : on est porté à croire que ces Auteurs, en ne condamnant pas tout-à-fait l'usage du feu, se conduisent plutôt par une autorité étrangère, que par leur raisonnement & leur expérience propre.

D'autres Auteurs décrivent, & même ont fait graver (*f*) plusieurs espèces de cautères; & à peine s'en servent-ils, si ce n'est dans le traitement de la fistule lacrymale, (*g*) & dans l'exfoliation des os (*h*).

Il s'en trouve parmi les Modernes, dont le langage pourroit faire croire que l'usage du feu leur est (*i*) familier : comme cependant ils n'en font éloge que pour réprimer les fongus & traiter la carie avec vermoulure, ils renferment l'usage de ce remède dans des bornes trop étroites, de même que d'autres qui le conseillent seulement dans la gangrène humide (*k*), dans la carie profonde (*l*), & dans la fistule lacrymale (*m*).

On soutient dans quelques dissertations nouvelles, que le cautère actuel est plus pernicieux qu'utile dans la

(*a*) *Heister, Instit. Chir.*
(*b*) *Ibidem.*
(*c*) *Ibidem.*
(*d*) *Ibid.*
(*e*) *Ibid.*
(*f*) Garengeot, *des Instrum. de Chirurg*
(*g*) Idem. *Traité des opérations.*
(*h*) *Ibid.*
(*i*) Monro, *Edimb. Essais.*
(*k*) Guizard. *Pratique de Chirurgie.*
(*l*) Ibid. Le Dran. *Observations.*
(*m*) Le Dran, Platner, Garengeot.

primo intuitu, quis fortè cogitet à praxi Veterum eos vix recedere, cùm verò iidem Authores, terrores, crudelitatem acerbam, (a) *dolores sævissimos, pericula denique quæ ferri candentis vel gangrænis admoti* (b) *usum circùmstant, cumulatim objiciunt,* (c) *& in locis pluribus vix laudant. Ita enim loquuntur :* Expertissimi Chirurgicæ Artis Professores præcipiunt.... ustiones Chirurgicæ magnoperè in desuetudinem abierunt.... veteres ferro adurere docuerunt, &c. (d) *hìc non levis oritur suspicio, non suæ eos rationi aut experientiæ confisos, sed aliorum authoritate ductos, cauterium ignitum prorsùs non improbasse.*

Authores alii plura ferramenta ustoria describunt, & figuris exprimunt; (e) *sed in usum vix revocant, fistulâ lachrymali* (f) *& ossium exfoliatione exceptis* (g).

Apud hodiernos reperiuntur qui verbis utuntur, quibus innuere videntur usum ignis sibi esse consuetum; (h) *quoniam verò ad fungum reprimendum, & in carie verminculari tantùm laudant, ab his intrà nimis arctos limites remedium coërcetur; ut etiam ab iis qui usum ejus solùmmodò suadent in gangrænâ humidâ* (i), *carie profundâ* (k), *& fistulâ lachrymali* (l).

In nuperis quibusdam dissertationibus contenditur, in fistulâ lachrymali etiam cauterium actuale plus nocere

(a) Heister. instit. Chir.
(b) Ibidem.
(c) Ibid.
(d) Ibid.
(e) *Garengeot*, des Instrum. de Chir.
(f) *Idem*. Traité des Opérations.
(g) Ibid.
(h) *Monro*. Edimb. Essais.
(i) *Guizard*. Pratique de Chirurgie.
(k) *Ibid. Le Dran*. Observations.
(l) *Le Dran, Platner, Garengeot*.

fistule lacrymale (*a*). D'autres Auteurs croyent que ses effets ne sont pas aussi fâcheux dans la carie des os, que dans les autres cas où on les désapprouve (*b*). D'autres prétendent qu'on ne doit pas même s'en servir dans la carie des os (*c*). Quelques - uns disent que ce remède n'est plus pratiqué que dans la carie profonde, dans l'Exostose & l'Hypersarcose; ils ajoûtent cependant que ce n'est qu'au grand préjudice de l'Art de guérir, que les Modernes en ont rejetté l'usage dans plusieurs cas (*d*) Quelques autres avancent que ce remède est totalement tombé dans le discrédit, & qu'on ne s'en sert aujourd'hui que pour les tumeurs malignes & les ulcères de mauvais caractère, lorsqu'il est à craindre que la malignité ne s'étende & ne gagne les parties saines, parce qu'on doit peu compter sur les autres remèdes (*e*). D'autres, que c'est être trop cruel que d'appliquer un fer rouge sur le corps vivant, & sur-tout sur les parties molles (*f*) : la cautérisation même des os paroît être un remède trop cruel (*g*) ; & il ne faut l'appliquer que sur des parties gangrenées. Qu'est-il besoin d'en dire davantage? Ce remède, qu'on regardoit autrefois comme divin, sera dans peu, si l'on en croit cet Auteur, (*h*) rejetté par tout le monde.

Si donc il est constant que non-seulement il n'est plus question à présent de cautère actuel dans les Livres de Chirurgie, mais encore que ce remède est banni de la pratique & des hôpitaux; s'il est vrai qu'on ne trouve plus à présent dans les Arcenaux chirurgiques, sur-tout des jeunes Chirurgiens, des fers propres à cautériser, (deux

(*a*) Ferrein. *Non ergò fistulæ lachrymali Cauterium actuale.*
(*b*) Platner. *Instit. Chirurg.*
(*c*) Le Monier. *Non ergò in ossium carie Cauterium actuale.*
(*d*) Le Cat. *Recueil des Pièces qui ont concouru pour les Prix de l'Académie de Chirurgie.*
(*e*) Bassius. *Ibidem.*
(*f*) Le Dran. *Introduct. aux Opérations.*
(*g*) Sharp. *Introduct. aux Opérations.*
(*h*) Sharp.

quàm prodesse. (a) *Authores alii credunt, non æque grave esse ossibus corruptis admotum, ac in aliis casibus in quibus improbatur;* (b) *alii ne quidem ex usu esse ad ossa vitiata adhibuisse* (c); *quidam denique, hodie remedio esse desiisse, carie profundâ, & ossium Exostosi vel Hypersarcosi exceptis; subnectentes tamen, non sine Medicinæ damno, hodiernos in multis casibus id rejecisse;* (d) *alii, apud omnes in desuetudinem abiisse, excipias fortè tumores malignos, ulcera mali moris ubi periculum est ne serpat malignitas, & partes sanas trahat, aliis remediis hîc loci parùm proficientibus* (e); *alii nimis acerbum esse in vivum corpus, præsertim verò partes molliores, igne sævire:* (f) *ossium etiam ustio nimis crudelis, nimis acerba damnatur* (g), *gangrænis admovere relligio est. Quid multa? Remedium olim ferè divinum, brevi, eodem Authore* (h), *prorsùs apud omnes desuescet.*

Si igitur non solùm à Libris, sed à praxi & nosocomiis, per totam ferè Europam, exolet cauterium actuale, nec in Chirurgorum saltem juniorum armamentariis, ferramenta ustioni apta reperiantur; (quod utrumque verissimum est) cum Platnero *concludere licebit, in hâc nostrâ molliori ætate, ignem remedio esse ferè desiisse.* (i)

(a) *Ferrein.* Non ergò fistulæ lachrymali Cauterium actuale.
(b) *Platner.* Instit. Chirurg.
(c) *Le Monier.* Non ergo in ossium carie Cauterium actuale.
(d) *Le Cat.* Recueil des Pieces qui ont concouru pour les Prix de l'Academie de Chirurgie.
(e) *Bassius.* Ibidem.
(f) *Le Dran.* Introduct. aux Opérations.
(g) *Sharp.* Introduct. aux Opérations.
(h) *Sharp.*
(i) *Platner,* Instit. Chirurg.

vérités qu'on ne peut contester,) qu'il nous soit permis de conclure avec *Platner*, que dans notre siècle délicat on a presque cessé de mettre le feu au nombre des remèdes (*a*).

Si enfin l'ACADÉMIE daigne donner son approbation à ce que nous avons dit au *Chap. II.* de la *première Partie* de cet Essai, pour établir l'excellence du cautère actuel dans plusieurs cas, nous conclurons que les Modernes en ont trop négligé l'usage.

(*a*) Platner. *Instit. Chirurg.*

Si igitur ACADEMIA *illustris approbare dignetur, quæ* Part. I. Cap. II. *hujusce Tentaminis, de cauterii actualis in multis casibus præcellentiâ stabilire conati sumus, concludendum tandem erit, hodiernos cauterii actualis usum nimiùm neglexisse.*

SUJET

REMIS EN 1755.

POUR LE PRIX DE 1756.

L'AMPUTATION étant abſolument néceſſaire dans les plaies compliquées de fracas des Os, & principalement celles qui ſont faites par armes à ſeu; déterminer les cas où il ſaut faire l'opération ſur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raiſons.

LE Prix double a été adjugé au Mémoire, N°. 20, ayant pour deviſe: *Natura vim non patitur.* L'Auteur eſt M. FAURE, Chirurgien-Major du Régiment de *Royal-Vaiſſeaux*.

Le Mémoire: N°. 19, ayant pour deviſe: *Au jugement de l'Adadémie*, a concouru ſeul; & il auroit vrai-ſemblablement partagé le Prix, ſi la pratique en eût étayé la doctrine. M. LE CONTE, Chirurgien établi à Arcueil, a montré une copie double de ce Mémoire.

MÉMOIRE

MÉMOIRE
SUR LA
QUESTION PROPOSÉE
Par l'Académie Royale de Chirurgie.

POUR LE PRIX DE 1756.

Par M. FAURE.

RIEN ne feroit plus intéressant pour la Chirurgie Militaire, que de pouvoir établir des règles certaines dans les plaies compliquées de fracas d'os, & principalement faites par armes à feu, pour déterminer les cas où il convient de faire l'amputation sur le champ; ceux où il pourroit être nécessaire de la différer; les circonstances qui exigent de s'écarter d'un usage trop général, ou qui obligeroient de préférer l'amputation prompte, plutôt que d'exposer les blessés aux accidens attachés à des transports incommodes ou trop éloignés. Ces principes une fois posés, l'on marcheroit à pas sûrs dans la carrière; l'Art n'offriroit plus de difficultés à vaincre sur ce sujet; tout feroit éclairé par une saine théorie, appuyée sur les faits les plus frappans. C'est ce qui paroît avoir été l'objet principal de l'Académie dans la question proposée pour le prix de l'année 1756.

Mais si l'on considère avec attention l'état d'un homme atteint d'un coup de feu, la situation où se trouvent les parties lésées, dont les unes sont contuses,

déchirées, brûlées, détruites; les autres, comme les os, brisées par éclats; les fluides bouleversés, la commotion portée dans le genre nerveux avec une telle agitation, que toute la machine se trouve en combustion, ou prête à le devenir, soit par la violente impression du choc, soit par la frayeur & la consternation du blessé; l'on doit demeurer comme en suspens sur la méthode qu'il convient d'employer dans ces circonstances. Car si l'on examine d'un côté l'état actuel des blessés, & de l'autre le peu de réussite des amputations qui se font sur le champ (*a*), il sera impossible de n'en pas inférer, que jamais la théorie ne s'est mieux accordée avec la pratique. En effet, est-ce dans le moment où la fougue des accidens est prête à se manifester de toutes parts, que l'on portera le fer sur le membre offensé, pour l'extirper? N'est-il pas certain qu'il doit en arriver des accidens funestes; que l'amputation dans ce cas doit être regardée en quelque sorte comme une seconde blessure, dont l'effet naturel occasionnera un plus grand nombre de symptômes fâcheux? Et le raisonnement sain ne dicteroit-il pas d'attendre, s'il étoit toujours possible, l'effet des remèdes propres à calmer, avant que de procéder à une opération de cette nature, qui ne peut être combinée avec un tel état de violence, sans précipiter les blessés dans un danger encore plus imminent, tant par le surcroît des vives douleurs qu'elle excite dans tout le genre nerveux, que par la grande confusion apportée à la masse entière des fluides déja répercutés: ce qui accroît la fièvre, produit le gonflement, la tension & souvent même une inflammation considérable qui se fait ressentir non-seulement à la circonférence du moignon, mais encore à tout le membre.

Ces désordres ne peuvent venir que pour avoir amputé dans un moment si critique, puisqu'ils ne sont point apperçus dans un tems où la nature est moins agitée.

(*a*) Toute amputation faite sur le champ est en général dangereuse par ses suites.

En effet, la trop forte pression des parois des vaisseaux sur la surface globuleuse des fluides dans les canaux trop gorgés des environs de la partie lésée, attire en partie ces fâcheux symptômes: les fluides, poussés avec trop de vîtesse vers le moignon, s'engageant dans les canaux collatéraux, dont le ressort se trouve affoibli, (joint à la résistance de la ligature des vaisseaux & de l'appareil, qui font effort en plusieurs sens sur l'embouchure de ces vaisseaux qui ont été tronqués), doivent produire nécessairement cet effet. Comme les fluides ne sont qu'un composé de plusieurs petits corps globuleux qui cèdent à la moindre pression, passant facilement dans les canaux où ils trouvent moins de résistance, ils sont obligés souvent d'y séjourner, & de les distendre. Cette distention est quelquefois si forte dans toute la circonférence du moignon, qu'elle produit un gonflement à tout le membre, d'autant plus considérable, que le mouvement du ressort des tuyaux est appliqué plus fortement sur la surface des fluides, & les oblige à une circulation plus rapide. La véhémence de leurs globules, dont le choc est porté à ce degré, ne peut que produire une infinité d'accidens de toute espèce, soit par la trop grande tension des vaisseaux, soit par l'engorgement des fluides, qui force leurs globules à séjourner dans des canaux qui leur sont en quelque sorte étrangers, & où ils contractent de mauvais principes, bien différens de ceux qu'il faudroit pour fournir après l'amputation, cette lymphe douce, si avantageuse à la bonne suppuration.

On ne voit au contraire sortir de l'embouchure des vaisseaux, après les amputations subites, & qui n'ont point été préparées, qu'un fluide sanguinolent qui n'a pû être travaillé, & qui péche visiblement par sa trop grande abondance : d'où nous avons cru entrevoir la cause des symptômes mortels, qui en sont presque toujours la triste suite, comme mouvemens convulsifs, transport au cerveau, gangrêne : &c. faits dont nos yeux ont

si souvent été les fidèles témoins dans les hôpitaux d'armée, & principalement après les batailles de Fontenoi, de Raucoux, & de Lauffeld, où il sembloit que la Chirurgie Militaire n'avoit d'autre objet que de faire l'amputation le plus promptement qu'il étoit possible, dans l'idée de s'opposer au développement des accidens : mais le grand nombre des blessés n'ayant point permis d'en faire autant qu'on auroit desiré, il en arriva que nombre de ces opérations furent différées. L'on vit alors avec surprise réussir presqu'en totalité les opérations retardées, tandis que celles qui furent faites sur le champ, eurent un succès tout opposé : tant il est vrai que la nature ne veut point être prise dans un état de trouble & d'agitation, & semble favoriser davantage la méthode qui tendroit à différer l'amputation, si les circonstances pouvoient toujours le permettre.

Mais pour donner toute la force possible à cette proposition, rappellons l'expérience que nous avons eu occasion de faire nous-même, après les journées dont il vient d'être parlé, sur un assez grand nombre de blessés que nous imaginâmes de soustraire à la loi qui les condamnoit à subir l'amputation faite sans préparation, dans l'espérance d'un succès moins équivoque, & dans la vûe aussi d'affermir davantage nos principes, par des épreuves assez réitérées pour forcer l'incrédulité la plus opiniâtre. Dix blessés Anglois, reste d'un nombre d'environ mille, conduits dans les hôpitaux de Douay, après la bataille de Fontenoi, furent en conséquence mis en réserve. La nature de leur blessure étoit telle, que l'amputation dans la plûpart étoit indispensable, puisque plusieurs avoient été frappés par le canon : il n'étoit seulement question que d'amputer plutôt ou plus tard.

* Observations sur dix blessés de Fontenoi.

* Le premier avoit eu la tête de l'*humerus* emportée d'un coup de canon, qui endommagea l'acromion, & détruisit en partie le muscle deltoïde : dans le même moment un coup de fusil lui fit une fracture complette

à la partie moyenne inférieure de la jambe. L'amputation du bras dans l'article fut faite le 29 de la blessure; la plaie de la jambe guérie sans ce fâcheux remède, & le blessé parfaitement rétabli dans l'espace de deux mois, à compter du jour de l'opération.

Le second avoit eu l'os fémur fracturé d'un coup de bale à la partie moyenne inférieure, sans néanmoins que le coup eut produit un grand désordre. La bale fut retirée avec le reste des corps étrangers restés dans la partie, au moyen d'incisions profondes qui dégorgèrent la plaie, & mirent les parties à l'aise. Le malade fut pansé selon les règles: on fit des saignées copieuses; des boissons douces & abondantes furent administrées dès les premiers jours. Les accidens les plus notables furent la fièvre, le gonflement & l'inflammation à toute la cuisse & au genou, qui se dissipèrent même au bout de vingt jours par la suppuration, qui fut abondante; & au moyen des minoratifs doux & huileux qui achevèrent de préparer l'opération, l'amputation de la cuisse fut faite quarante jours après le coup porté; l'affaissement du sujet, le mauvais état de la blessure, & les os cassés qui ne se réunissoient point, ayant contraint de recourir à ce remède extrême, dont le succès total fut obtenu sans accident au bout de deux mois & demi.

Le troisième étoit blessé d'un coup de fusil, qui fractura les deux condiles du fémur: comme le coup avoit été porté de près, la bale qui ne fit que son trou n'avoit produit aucun éclat considérable; l'entrée en étoit au condile externe proche les attaches des muscles jumeaux, & la sortie au condile interne. On débrida la plaie; on ménagea les parties tendineuses & aponévrotiques; on tira les corps étrangers & les esquilles; on y passa un séton; on appliqua des cataplasmes émolliens & relâchans, des saignées copieuses remplirent les premières indications. Les accidens furent d'abord violens, comme gonflement & tension considérable suivie d'inflammation, qui s'étendoit presque à tout le membre; des con-

vulſions ſe firent auſſi ſentir les premiers jours. Tous ces fâcheux ſymptômes ne cédèrent qu'après la formation d'un dépôt qui ſurvint à la jambe entre les muſcles jumeaux, & dont l'évacuation fut copieuſe. Enfin, la ſuppuration s'étant bien établie aux deux plaies, les accidens les plus fâcheux ſe diſſipèrent vers le 15, & il n'en ſurvint plus de notables. L'amputation de la cuiſſe fut faite le quarante-deuxième jour de la bleſſure à cauſe du mauvais état des plaies & de l'articulation du genou abreuvée, & que les parties qui l'affermiſſent, ſe détruiſoient par la mauvaiſe ſuppuration qui en découloit; ce qui affoibliſſoit trop le ſujet, quoiqu'on eût la précaution dans les derniers tems de le ſoutenir avec les cordiaux. Enfin, n'étant pas poſſible à la nature de rétablir le déſordre de l'articulation, l'amputation, comme il vient d'être dit, fut indiquée comme le ſeul remède capable de ſauver la vie au ſujet: elle eut le ſuccès le plus heureux, ne préſenta aucun accident conſidérable à combattre, & la guériſon fut complette dans l'eſpace de trois mois.

Le quatrième étoit atteint d'une bale de fuſil, qui fit une fracture complette à la partie ſupérieure de l'avant-bras, laquelle s'étendoit juſqu'à ſon articulation avec l'*humerus*: l'entrée ſe trouvoit à la partie moyenne ſupérieure, face externe du *radius*, le muſcle radial externe, le long & le court, furent en partie détruits en cet endroit, & l'os réduit en pluſieurs pièces: le *cubitus* ſe trouva légèrement fracturé, & l'a bale ſortie. Le panſement ſe fit ſelon les règles; on ſe comporta pour l'adminiſtration des remèdes, comme on l'a dit dans la ſeconde & la troiſième obſervation. Les accidens furent aſſez conſidérables; les principaux furent une fièvre forte, gonflement, tenſion, inflammation au bras & à l'avant-bras; ils ſe diſſipèrent peu à peu vers le douzième jour de la bleſſure par l'abondante ſuppuration qui découloit de la plaie, qui ſe trouva au bout de quarante-deux jours remplie de mauvaiſes chairs, malgré les précautions que

l'on avoit prises de les réprimer : les parties qui affermissent l'articulation étant détruites par la suppuration qui l'avoit abreuvée, & l'Art ni la Nature ne pouvant remédier à un tel état, l'amputation du bras fut faite le quarante-deuxième jour du coup porté, & la guérison obtenue sans accident dans l'espace d'environ deux mois de l'opération.

Le cinquième avoit reçu le coup à la partie inférieure de l'avant-bras avec fracas des os du carpe de la première rangée : l'entrée de la bale étoit à la face externe du poignet, & la sortie à la partie interne. On fit plusieurs incisions ménagées par rapport aux tendons fléchisseurs, extenseurs, & au ligament. La plaie fut pansée méthodiquement, & le traitement soumis aux mêmes règles. Les accidens ne furent point considérables ; il survint une tension accompagnée d'inflammation à l'avant-bras & à la main ; la fièvre fut assez forte les premiers jours, & tout céda à la suppuration copieuse qui découloit de la plaie. Enfin, le blessé conduit au quarante-troisième jour du coup porté, les os du poignet se trouvant désunis de leur jonction, & de couleur noire, la matière putride qui découloit ayant dilacéré les tendons, & l'Art n'offrant plus de ressources pour conserver l'extrémité, l'amputation de l'avant-bras fut exécutée à ce terme, & le malade guéri sans accident facheux dans l'espace de cinquante jours après l'opération.

Le sixième avoit été frappé par un boulet de canon, dont le coup porté en dédolant à la partie moyenne supérieure du bras, proche l'attache mobile du tendon du muscle deltoïde, brisa l'*humerus* de plus de la largeur d'un pouce : la contusion fut forte ; on fit de grandes incisions pour enlever les esquilles ; la fièvre, le gonflement de l'épaule, du bras & de l'avant-bras, furent considérables. Des convulsions se manifestèrent dès les premiers jours ; la plaie devint livide & séche ; on la ranima par le moyen des spiritueux. Enfin la suppuration s'étant établie quelques jours après, peu à peu les plus

grands accidens diſparurent. Le bleſſé conduit au terme de quarante-quatre jours, le membre étoit atrophié, point de régénération dans la ſubſtance oſſeuſe; ce qui joint au mauvais état de la plaie, dont il découloit une abondante ſuppuration qui exténuoit le ſujet, détermina au retranchement du membre, qui ne fut ſuivi d'aucun accident conſidérable; & le bleſſé jouiſſoit d'une parfaite ſanté deux mois & demi après l'opération.

Le ſeptième atteint d'un coup de fuſil dont l'entrée ſe trouvoit à la partie ſupérieure face externe du premier os du métacarpe, & la ſortie dans la main, avec fracas de cet os, & déchirement aux tendons des deux premiers doigts, fut conduit ſuivant la même méthode. Nombre d'accidens fâcheux ſurvinrent dans le cours du traitement: le bras, l'avant-bras & la main devinrent conſidérablement tendus; la fièvre étoit forte & accompagnée de convulſions; des fuſées, des dépôts s'établirent. Les accidens les plus violens cédèrent enfin après l'ouverture de ces dépôts; & ces accidens furent même en quelque ſorte diſſipés vers le dixième de la bleſſure. Il ſe fit une ſi grande fonte par la plaie & par l'ouverture des dépôts, que le bleſſé devint d'une maigreur étonnante: & comme une partie des tendons étoient dilacérés, que l'articulation du poignet, abreuvée par les mauvais ſucs qui en découloient, ôtoient toute eſpérance de ſauver le membre, l'amputation de l'avant-bras fut réſolue au quarante-ſixième jour de la bleſſure, & la cure obtenue ſans accident au cinquante-cinquième de l'opération.

Le huitième avoit été frappé par une bale de fuſil qui fracaſſoit le *calcaneum*, & déchiroit le tendon d'Achille enſemble avec les parties contiguës. Le même traitement fut employé, toujours dans le principe d'éloigner le terme de l'amputation, & de mettre à profit les efforts de la nature. Un gonflement, une tenſion conſidérable à la jambe & au pied, une fièvre ardente, ſe manifeſtèrent; des convulſions ſe firent reſſentir pendant plusieurs

plusieurs jours. Ces divers symptômes finirent par les dépôts qui se formèrent à la jambe & sous le pied ; la jambe se retira considérablement, à cause du tendon d'Achille détaché : toute l'articulation du pied avec la jambe se remplit de sinuosités. Enfin, le mauvais état des plaies nous obligea de recourir à l'amputation de la jambe quarante-six jours après le coup porté, & la cure fut obtenue au bout de trois mois & quelques jours.

Le neuvième avoit été frappé par un boulet de canon à la partie moyenne de la jambe, face interne du *tibia*, avec fracas des deux os : le péroné se trouva moins endommagé ; on enleva les éclats ; on dégorgea la partie au moyen de profondes incisions ; on pansa la plaie. Une fièvre ardente accompagnée de tension & de gonflement à la cuisse & à la jambe, furent les principaux accidens que l'on eut d'abord à combattre, & qui cédèrent enfin à l'action des remèdes indiqués & à la grande suppuration de la plaie. Mais la nature ne fournissant aucuns sucs pour opérer la réunion des os cassés, & le malade étant parvenu à ce degré d'affoiblissement si désirable pour le succès des amputations, l'extirpation de la jambe fut indiquée au quarante-septième jour du coup porté, & eut tout le succès qu'on pouvoit désirer, puisque la guérison s'obtint dans l'espace de trois mois & demi de l'opération.

Enfin le dixième avoit été frappé par une bale de calibre à la partie inférieure de la jambe : la plaie se communiquoit aux os du tarse ; la bale avoit son entrée à la malléole externe, & sa sortie un peu au-dessous de la malléole interne, de façon que les éclats qui n'étoient pas considérables, s'étendoient à l'articulation du pied. Les incisions qu'on fit pour enlever les corps étrangers, & les esquilles, furent ménagées par rapport aux tendons, &c. On pansa la plaie à l'ordinaire ; les remèdes appropriés en pareil cas, furent mis en usage. Malgré ces précautions, les accidens furent violens, tels que

la fièvre, le gonflement, l'inflammation à la jambe, au genou & au pied. Des convulsions s'emparèrent du blessé pendant quelques jours. Les plus forts symptômes se dissipèrent enfin après l'ouverture des dépôts qui se formèrent sous le jarret & sous la plante du pied; & par la grande suppuration qui découloit de ces plaies: ce qui fit perdre au blessé cette portion surabondante de force, qui semble faire périr un si grand nombre de sujets dans les amputations promptes. Enfin la jambe devint atrophiée, les autres parties livides, les os de couleur noire: & l'Art n'offrant plus de ressource pour espérer de pouvoir conserver l'extrémité lésée, l'amputation de la jambe fut indiquée au quarante-septième jour de la blessure; & la cure obtenue sans accidens notables trois mois & quelques jours après l'opération.

Voilà dix faits bien propres à appuyer les principes que nous exposons ici (*a*): car tandis que par la méthode ordinaire on voyoit périr une si grande quantité d'amputés, j'eus le bonheur de sauver les dix de ma réserve en les préparant à l'amputation. Si cette expérience n'eût été faite que sur un, deux, & même trois blessés réchappés par cette méthode, ce seroit toujours un préjugé favorable de sa solidité. Mais il me paroît difficile de ne pas être frappé d'une épreuve répétée jusqu'à dix fois, & avec un succès toujours pareil, & notamment dans les espèces de blessures dont il est ici question, qui exigèrent trois amputations de bras, y compris une dans l'article, deux de cuisse, trois de jambe, & deux de l'avant-bras.

Ce seroit donc envain que l'on objecteroit, comme font quelques Critiques, qu'un succès si manifeste tient du prodige, & qu'en retardant l'amputation dans le cas

(*a*) J'ai pour témoins de ces dix faits M[rs]. *Majaut*, pere & fils, qui signèrent tous les deux le détail qui en fut remis par moi à M. *de la Peyronie*; M[rs]. *Dufour* & *Henri*, Chirurgiens employés à l'Hôpital de Douay; & M. *Delaitre*, Chirurgien Aide-major de l'armée, qui visita ces dix blessés pour en rendre compte à M. *Andouillé*, Chirurgien major.

où elle eſt ſuppoſée indiſpenſable, la nature s'épuiſe en efforts ſuperflus. Pourquoi recourir à la voie des miracles pour expliquer des faits dont il eſt ſi facile à l'Art de rendre raiſon ? N'y a-t-il pas lieu de penſer que les inciſions qui furent faites pour procurer un ample dégorgement aux plaies, mettre les parties à l'aiſe, extraire les corps étrangers, enlever les eſquilles qui cauſoient de l'irritation, vuider les dépots qui ſurvinrent en quelques parties, &c. avec les ſaignées copieuſes faites dès les premiers jours, l'adminiſtration des boiſſons adouciſſantes, les lavemens, les minoratifs doux & huileux, & autres remèdes relâchans & calmans dont on fit uſage, ont d'abord rapellé les fluides répercutés par la ruine des vaiſſeaux, faite avec tant de précipitation, & ont favoriſé cette ſuppuration louable que l'on a vû conſtamment s'établir peu de jours après l'application de ces différens remèdes, & dont l'effet a toujours été d'entraîner les débris des vaiſſeaux ruinés, d'expulſer les corps étrangers, les portions d'os briſés, qui avoient pû reſter, & déterminer le gonflement, la tenſion, l'inflammation & la fièvre. Seroit-ce donc en pure perte que l'économie animale ſeroit conduite à ce point de calme & de tranquillité dans le tems qui précédera immédiatement celui de l'amputation ? Et que pourroit-on craindre d'amputer dans ces circonſtances ? Quels accidens auroit-on à redouter quand le ſyſtême général des ſolides & des fluides ſeroit rétabli dans l'ordre naturel, c'eſt-à-dire, lorſque les fluides ſeront pouſſés uniment & doucement dans leurs canaux, & qu'abordant vers la partie léſée, ils pourront enfiler avec aiſance les vaiſſeaux collatéraux, puiſque la route des autres ſe trouve détruite? La ſuppuration après l'opération étant moins abondante à raiſon de la diminution des fluides, l'on n'auroit plus à craindre les accidens funeſtes qui arrivent aux ſujets opérés dans un état d'une trop forte vigueur, ni l'engorgement des fluides dans les canaux collatéraux où ils acquièrent néceſſairement de mauvaiſes qualités, ainſi

qu'il a été dit, si éloignées de celles qui conviennent à la bonne suppuration ; sans parler d'autres accidens tout aussi connus, qui font périr les blessés quand leurs forces n'ont pas été mises en proportion avec celles qu'exige la nature des amputations.

Cette vérité est d'autant plus constante dans les amputations faites au moment du coup, qu'il faut de toute nécessité, pour que le malade guérisse, qu'il ait perdu une grande quantité de sang avant l'opération, ou qu'il s'établisse une abondante suppuration au moignon ; chose assez rare dans un sujet robuste, comme il a été dit. Si le blessé a trop de force, il périt par excès ; s'il n'en conserve pas assez, il périt par défaut. Il y a donc un milieu à saisir qui ne peut se trouver ni dans le moment du coup porté, où l'économie animale est encore dans le plus grand état de vigueur, ni dans l'état d'un notable dépérissement, qui ne permet aucun autre genre d'affoiblissement.

Après tout ce qui vient d'être dit dans cet article ; nous croyons pouvoir avancer cette proposition fondamentale, qu'à ne considérer l'amputation faite sur le champ qu'en elle-même, & sans égard au circonstances qui peuvent l'exiger, de notables inconvéniens doivent s'y rencontrer, l'Art ne pouvant jamais être d'accord avec la Nature : qu'en conséquence, toute opération de cette espèce faite immédiatement ou peu après le coup reçu, doit être dangereuse dans ses suites ; qu'il ne faut pas s'étonner de voir périr une si grande quantité d'amputés ; & qu'enfin la Nature semble demander qu'une opération de cette importance, qui porte un si grand trouble dans l'ame des blessés, & bouleverse à tant d'égards les fonctions naturelles de l'économie animale, ne soit point faite au moins dans le moment de la plus violente agitation, & quand le systême général des solides est dans le plus grand érétisme. Mais comme il arrive souvent qu'une blessure se trouve si fort compliquée dans ses circonstances, qu'il y auroit un danger évident de

différer l'amputation, comme par exemple, 1°. s'il étoit question d'un membre tronqué.

En quels cas il faut faire l'amputation sur le champ.

2°. Dans le cas de quelques grandes articulations fracassées, soit par le boulet, par la bombe, l'obus, la grenade, &c.

3°. Dans le cas d'une extrémité presque détruite, les os s'y trouvant éclatés, avec une déperdition considérable des parties molles.....

4°. Si les os se trouvoient, pour ainsi dire, moulus dans une grande étendue, & les parties qui les avoisinent, fort meurtries & contuses, avec déchirement des parties tendineuses & aponévrotiques....

5°. Si une articulation quelconque étoit fracturée avec lésion considérable aux parties ligamenteuses qui la tiennent affermie.

6°. S'il étoit question d'un tronc d'artère ouverte, d'où sortiroit incessamment une grande quantité de sang dont on ne pourroit se rendre maître.

Dans tous ces six cas, dis-je, la soustraction prompte de la partie lésée, est le seul remède que connoisse la Chirurgie à raison des accidens encore plus fâcheux, qui surviendroient indispensablement pour peu que l'amputation fut retardée. Car dans le premier cas, la Nature ne pourroit réunir les parties sans le secours de l'Art, à cause de l'irrégularité de leurs déchiremens, & du décharnement de la partie osseuse, lequel s'étend plus ou moins suivant la force du coup; ces circonstances nécessitent à l'opération immédiate, puisque tout s'y réduit au fond à couper plus exactement les parties déja emportées par le coup; ce qui ne doit souffrir aucun retardement.

Les accidens, dans le second cas, ne seroient guères moins fâcheux, tant par les douleurs intolérables dont le fracas des grandes articulations est toujours suivi, que par le spasme, les convulsions violentes, la fièvre aiguë, l'inflammation, & la tension considérable de tout le membre; suites toujours ordinaires du déchirement des

tendons & des bandes ligamenteuſes, des aponévroſes, & de la capſule, léſées, & qui ne peuvent être prévenues que par une prompte amputation.

Il arriveroit dans le troiſième cas, l'extrémité étant preſque détruite par la ruine complette & profonde des vaiſſeaux, où tout le principe vital ſeroit anéanti, que la gangrêne s'empareroit de tout le membre dans peu de tems. Ainſi il ne paroît pas que l'Art puiſſe employer d'autre moyen que l'amputation faite ſur le champ.

Le quatrième cas préſenteroit à peu près les mêmes inconvéniens : les os de l'extrémité fracaſſée ſe trouvant preſque moulus dans une grande étendue, les inciſions que l'on ſeroit tenu de faire pour enlever une ſi grande quantité de fragmens oſſeux qui occaſionneroient de l'irritation par l'irrégularité de leurs parties, laiſſeroient, pour ainſi dire, l'extrémité ſans appui, & la priveroient de beaucoup de parties molles : inconvéniens plus fâcheux que ceux attachés à l'amputation même, d'autant plus qu'une fièvre ardente, des convulſions & la gangrêne, termineroient bien vîte la vie du ſujet.

L'amputation dans le cinquième cas, ne pourroit non plus être guères différée, attendu la difficulté de prévenir les accidens terribles dont les déchiremens des parties de l'articulation ſont toujours ſuivis, comme on vient de le remarquer dans le ſecond cas. En effet, ces accidens ſont les ſuites des dépôts conſidérables ; les parties qui lient l'articulation, ſeroient entraînées par la ſuppuration ; la ſynovie n'étant plus retenue par ſes enveloppes, s'épancheroit malgré les précautions de l'Art, les bleſſés tomberoient dans le maraſme : ce qui formeroit tout autant de maladies dont la mort certaine ſeroit le triſte effet. Sentiment même conforme à l'opinion des plus grands Auteurs.

La néceſſité de recourir au même remède eſt ſi abſolue dans le ſixième cas, qu'il n'y auroit, comme on le ſçait, aucun inſtant à perdre pour l'employer ; la ligature promptement faite au vaiſſeau dans le cas dont

il s'agit, où l'on ne pourroit se rendre maître du sang par aucun autre secours de l'Art, étant le seul moyen pratiquable de sauver la vie au blessé.

S'il arrive cependant que quelques Observateurs produisent des exemples contraires aux loix que nous venons d'établir, & indiquent un certain nombre de blessures de l'espèce, ou à peu près de celles dont il vient d'etre parlé, guéries sans amputation, comme nous en rapporterons nous mêmes quelques exemples ci-après; ces cas ne doivent être regardés que comme exceptions à la règle générale. Car l'on sent bien que ce n'est pas sur quelques cas particuliers que l'on doit asseoir les principes d'une méthode universelle : pour un membre que l'on parviendroit à sauver en n'amputant point, ou en différant l'amputation dans quelques-uns des six cas dont il vient d'etre parlé, l'on exposeroit une infinité de sujets à perdre la vie. Ainsi, en avançant que toute amputation est dangereuse dans ses effets, lorsqu'elle est faite dans les circonstances que nous venons de marquer, où toutes les parties du corps humain seroient dans un état de violence, avouons en même-tems qu'elle ne sçauroit être différée dans les six cas mentionnés ci-dessus, sans exposer les blessés à une mort certaine.

Si l'Art nous développe ici tout le danger de l'opération, il nous montre en même-tems l'indispensable nécessité de l'affronter; c'est un hazard à courir, un pas dangereux dans la carrière où nous devons marcher, dont aucune route ne peut détourner. Ainsi ne cherchons point à en étendre les limites au-delà des bornes que la Nature semble prescrire, & renfermons-nous au contraire dans la sphère des connoissances qu'elle nous a tracées.

Tirons des principes que nous avons établis, les connoissances que nous devons acquérir sur le traitement des blessures, qui ne sont point de nature à permettre aucun genre de transport; le tems indispensable pour

cette opération, le mouvement de la voiture, le peu d'espace que chaque homme y trouve, soit dans les ambulances ordinaires, soit dans les transports ordonnés à la suite de grands faits d'armes, étant autant de circonstances qui aggraveroient encore l'état des blessés, & ne produiroient que le funeste effet de les faire périr plutôt. Nous terminerons ici cet article, persuadés que nous n'avons rien omis d'essentiel pour répondre aux vûes que l'Académie s'est proposée dans son Programme, pour la discussion d'une matière si intéressante.

S'il est vrai, comme nous pensons l'avoir démontré, que toute amputation faite sans préparation & avant le rétablissement du calme dans la machine, soit dangereuse dans ses effets, & qu'il ne faille l'employer même qu'en tremblant dans les cas forcés dont il vient d'être question, plutôt comme mal nécessaire, que comme remède efficace; avouons que cette proposition amène naturellement celle de différer l'amputation dans tous les autres cas, que nous appellerons *cas du second genre*; comme par exemple, s'il étoit question d'une plaie compliquée qui ne seroit néanmoins point accompagnée d'un grand fracas d'os, ni d'une grande déperdition de partie molle dans tel endroit des extrémités que ce fût, & même aux articulations.

Ces différentes blessures peuvent être plus ou moins compliquées, soit par fracas d'os, soit par meurtrissures ou dilacérations aux parties qui servent à exécuter les divers mouvemens qui y sont relatifs; bandes ligamenteuses, tendons fléchisseurs, extenseurs, &c. Cependant nous les envisagerons toujours comme cas ou blessures du second genre, & comme moins considérables que celles dont il a été fait mention dans la première Partie de ce Mémoire.

Or l'Art paroît nous développer dans les cas dont il est ici question, la vraie méthode à suivre dans le traitement de ces blessures; il semble que nous pouvons appliquer ici les principes dont nous avons parlé d'abord

bord, c'est-à-dire, attendre le calme des accidens autant qu'il sera possible, & même faire tous nos efforts pour y parvenir, avant que de procéder à l'amputation: car quelle raison pourroit-on alléguer pour appuyer l'opinion de l'amputation subite? Seroit-ce, comme on dit, dans l'idée de prévenir des accidens fâcheux, tandis qu'elle ne sert au contraire le plus souvent qu'à les faire développer plus haut, comme nous l'avons si souvent remarqué dans les hôpitaux d'armées, ainsi que nous l'avons déja dit? Seroit-ce encore, comme on ne cesse de le répéter, dans la crainte d'une diminution de forces dans le sujet, occasionnée par le retardement de l'opération, tandis que cet état est le plus désirable de tous, attendu que les accidens sont toujours en proportion avec les forces du sujet, & que plus elles diminueront, plus les premiers doivent diminuer aussi. En effet, lorsque la masse des fluides n'est point diminuée dans les vaisseaux, que la diète, les évacuations de tout genre, n'ont point affoibli le corps humain, que le calme enfin n'est point rétabli, l'amputation survenant dans ces circonstances pourroit-elle produire un effet égal à celui dont elle eût été suivie si elle eût été préparée par cette voie? Et pourquoi remarque-t-on que les sujets les plus robustes périssent plutôt que les autres dans ces occasions? Combien n'avons-nous pas vû de Grenadiers, dans les tranchées, ou après quelques autres faits d'armes, ne pouvoir soutenir les opérations auxquelles des sujets bien plus foibles résistoient avec succès (*a*)? C'est donc un point de fait, & que la théorie en même-tems démontre, que plus l'amputation sera appliquée sur un sujet foible, soit par sa constitution naturelle, soit par une préparation antérieure, plus les espérances de succès augmenteront, toutes choses d'ailleurs égales.

Les dix faits que nous avons rapportés dans la première partie de ce Mémoire, sont bien propres à confirmer les principes que nous venons d'établir ici, puisqu'ils

(*a*) Comme il a été remarqué aux siéges de Mons & d'Ath.

constatent tous le succès de la méthode que nous proposons, de préparer les sujets avant que de les opérer, dans les cas dont nous parlons.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé les plaies d'armes à feu que sous le point de vûe qui nous les a présentées du côté de l'amputation en général; c'est-à-dire, que nous avons supposé que les circonstances de la blessure exigeoient nécessairement le retranchement du membre, conformément à l'esprit du programme : & nous croyons avoir établi solidement les distinctions qu'il convenoit de faire dans les plaies du premier & du second genre, pour amputer plutôt ou plus tard; & le bien qui reviendroit de différer souvent l'amputation, & d'y préparer même le sujet selon les règles de l'Art, pour prévenir les accidens dont nous avons fait si souvent mention. Or si cette méthode avouée par la raison, si conforme aux loix de la Nature, & autorisée par l'expérience, se montre supérieure à celle que suivent la plûpart des Chirurgiens, & tend à conserver un plus grand nombre de sujets, combien ne s'élève-t-elle pas encore au-dessus, étant considérée par rapport à la conservation même des membres, qui après l'inspection des plus grands Maîtres, auroient été condamnés à l'amputation, tandis que l'expérience a souvent fait connoître la possibilité de leur conservation. Or par la pratique ordinaire, point de ressources dans ce cas, puisque le membre est extirpé sur le champ; au lieu que par la méthode de différer l'amputation, tous les hazards heureux tournent au profit de l'humanité, en même-tems que la vie se trouve plus en sûreté.

Il est si difficile d'aprécier au juste les vraies forces de la Nature dans ses efforts perpétuels, pour conserver les extrémités endommagées, qu'il est presqu'impossible de n'y être pas souvent trompé en se pressant trop d'amputer. L'on feroit des Volumes entiers si l'on vouloit rapporter l'Histoire de tous les membres condamnés à l'amputation, que la résistance des malades, ou autres

causes semblables, ont conservés : en sorte qu'il sera impossible de ne pas tomber dans l'inconvénient des opérations hazardées, tant que la Chirurgie n'adoptera pas des principes fixes sur cette matière. Le seul qui me paroisse devoir être reçu, & remplir l'objet de l'Art dans toute son étendue, c'est celui qui prescriroit de ne se déterminer à l'amputation dans les blessures du second genre dont il est ici question, qu'au moment où les efforts de la nature tendroient, non à conserver la partie, mais à s'en débarrasser; car il faut remarquer que son opération doit être différente dans ces deux cas. Quand un membre sera vicié au point de ne pouvoir être conservé, la Nature cherche d'elle-même à s'en séparer comme d'un poids inutile & qui lui devient à charge; ce membre cessant d'être dans le rapport primitif avec les autres parties de l'économie animale, lui devient en quelque sorte étranger, & dès-lors la Nature fait effort pour l'expulser. Ce qui est tellement vrai, qu'il est arrivé dans plusieurs cas que la Nature s'est servie de la gangrène comme d'un instrument pour séparer le vif d'avec le mort, & opérer par-là une véritable amputation : mais ce cas sera marqué par quelques signes extérieurs, différens de ceux qu'elle emploie lorsqu'elle cherche à conserver.

Toute la difficulté se réduira donc à consulter ces signes pour sonder, pour ainsi dire, la Nature, & parvenir à connoître sa véritable intention, afin de se régler en conséquence : or il n'est pas douteux que dans le moment du coup reçu, & même assez long-tems après, le systême de la Nature doit être de secourir, autant qu'il est en elle, la partie lésée. Par conséquent ce seroit mal prendre son tems & la troubler dans ses fonctions, que de se décider à l'amputation dans ce moment : l'Art doit agir suivant le plan que la Nature paroîtra suivre. Or dans les premiers tems du coup porté, tous ses efforts étant relatifs à la conservation, il ne doit être question dans le traitement que d'employer les remèdes ordi-

naires; c'est-à-dire, qu'il faut se conduire comme s'il n'étoit véritablement question que de conserver la partie blessée, & d'aider la Nature dans ses fonctions. Une conduite opposée mettroit l'Art en opposition avec elle: mais quand les signes extérieurs changeront, que la plaie deviendra livide, que la suppuration sera putride & de mauvaise couleur, que les chairs deviendront baveuses, les os de couleur noire, la partie menacée de gangrêne, ou d'atrophie, & autres signes de cette espèce connus; dès-lors le systême de la Nature est changé : ce n'est plus la conservation du membre qu'elle cherche, c'en est au contraire le retranchement, puisqu'elle lui refuse les sucs qui lui seroient nécessaires pour le rétablir dans l'état primitif. Or le systême de la Nature changeant, celui de l'Art doit changer aussi. Ainsi ce sera là le moment d'amputer; & l'amputation ne doit par conséquent être regardée dans le principe que comme un remède ordinaire, institué pour aider la Nature dans ses besoins. Mais comme il peut arriver que les signes extérieurs restant long-tems les mêmes, ou à peu-près, sans que la cure avance, & qu'au contraire le sujet s'affoiblisse par une suppuration ou trop abondante ou trop longue, à cause de la mauvaise disposition des sucs, les os ne se réunissant point, & que dans ce cas le malade finiroit par tomber dans un véritable marasme, il est certain qu'un Chirurgien doit prendre son parti dans cette occasion, & procéder à l'amputation, après néanmoins avoir employé tous les moyens connus pour soutenir le blessé dans un degré de forces convenables à son état, afin d'éviter toujours, autant qu'il sera possible, le risque des amputations faites sans nécessité absolue.

Ainsi il paroît qu'en suivant ces principes, il ne sera pas difficile de décider le point important du tems où les amputations doivent être faites dans quelques cas dont il puisse être question, en remplissant toujours le double objet d'amputer quand il le faut indispensable-

ment, & dans le tems le plus favorable : car l'on aura sans doute remarqué que le tems d'amputer dont il vient d'être question ici, qui est au moment du changement des signes extérieurs, n'est point différent de celui dont nous avons parlé dans la première Partie de ce Mémoire, où nous l'avons placé à l'époque de la chûte des principaux accidens, & quand le calme se rétablit dans la machine. C'est ordinairement du quinzième au vingtième jour du coup porté, que les accidens cessent, suivant les remarques que nous en avons faites; & c'est aussi vers ce même tems que les signes extérieurs changent, quand la partie se trouve lésée au point de ne pouvoir être conservée. Si les dix blessés dont il a été parlé au commencement de ce Mémoire, n'ont été amputés qu'aux environs de six semaines du coup porté, & se sont ainsi soutenus si long-tems, c'est vrai-semblablement par les alimens convenables qu'il y eut ordre de leur donner. Ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner que le tems de l'amputation ait pû être si fort éloigné.

L'on ne passera pas non plus sous silence ces cas qui se présentent assez souvent, & qui sortent de la règle générale. L'homme, toujours en butte à une destinée fatale qui semble se plaire à se jouer de l'humanité, ne peut pas se flatter que l'Art puisse toujours détourner avec succès ce nombre d'accidens de tout genre, dont les coups de feu sont, pour ainsi dire, toujours suivis, soit qu'ils émanent de la forte percussion du mobile choquant, qui excite l'érétisme dans le systême général des solides, & cause le trouble & la confusion dans toute la masse des fluides; soit que l'on y joigne les fatigues de la guerre, un mauvais régime, des veilles perpétuelles, même le mauvais air des hôpitaux.

Il est toujours constant que l'on se propose souvent de conserver un membre, ou d'en retarder l'extirpation, lorsque des accidens imprévûs obligent de le retrancher sur le champ, comme il arrive quand au bout de quelques jours après la chûte des escarres, il survient une

grande hémorragie dont on ne peut se rendre maître ; ou bien, lorsqu'un gonflement, une grande tension accompagnée d'une inflammation considérable à tout le membre, avec une fièvre forte, viennent à se manifester ; que la plaie se trouve livide & séche ; que la suppuration n'a pû s'établir, malgré les précautions prises ; ou que l'étant, elle se supprime tout-à-coup, les blessés ayant le pouls vîte & concentré, & que des phlictaines surviennent à la partie, accidens qui sont les avant-coureurs ordinaires de la mortification & de la gangrêne ; selon les principes que nous avons établis, il ne paroît pas que dans ces occurrences l'Art puisse employer d'autres moyens que le retranchement prompt du membre, seule ressource pour sauver le sujet.

Ainsi nous ne craindrons point de dire, qu'il est encore plus avantageux dans ces cas précipités, de faire l'amputation au moment où tous ces accidens se manifestent, que de l'avoir faite auparavant, & dans l'instant du coup ou peu après, parce que rien ne peut affoiblir le principe que nous avons posé d'abord ; que plus l'amputation étoit faite dans un terme éloigné de celui de la blessure, plus la circonstance étoit favorable à raison de la diminution dans les fluides, & d'un plus grand relâchement dans les solides, opérés par le traitement, lesquels doivent toujours produire l'effet dont il a été parlé, d'apporter un plus grand calme dans la machine. Et si les accidens paroissent ici plus considérables qu'ils ne l'étoient au moment du coup reçu, & par conséquent la machine plus troublée, ce n'est que parce que la Nature indique la nécessité de retrancher une extrémité trop lésée pour pouvoir être conservée plus long tems. Dès-lors l'amputation fait évanouir ces accidens, qui n'étoient en quelque sorte que passagers & indicatifs ; & le calme se remettra d'autant plus vîte dans le sujet, que le traitement qui aura précédé l'amputation aura été plus long, dès qu'il n'y aura point de vice particulier. Mais si dans ce même cas l'opération

n'eût été précédée d'aucun traitement capable d'affoiblir, il y a bien lieu de présumer que le sujet eût succombé à la violence des accidens multipliés, que la commotion générale du coup, combinée avec toutes les suites attachées à l'opération en général, & en particulier avec l'amputation immédiate, eût fait développer.

Ressouvenons nous toujours que l'amputation n'en ôte point la cause, que le retranchement du membre laisse toujours subsister le trouble universel imprimé à la machine par l'action rapide du mobile choquant, & y ajoute encore de nouveaux degrés de force par la douleur vive dont elle est toujours suivie. Or quel succès peut-on, encore un coup, se promettre d'une méthode qui commence par mettre le sujet dans un danger plus évident de perdre la vie, & qui augmente le désordre déja assez grand par lui-même, dans le tems qu'il faudroit s'appliquer à le diminuer?

N'est-il pas universellement reçu en matière de Médecine & de Chirurgie, qu'il faut employer les remèdes relâchans & calmans, comme les saignées, les boissons de tout genre, les lavemens, &c. dans les maladies qui troublent les fonctions de l'économie animale, avant que d'administrer les remèdes irritans? Pourquoi donc cette idée se trouveroit elle renversée dans le traitement des blessures dont il est ici question? Est-ce que l'impression rapide du corps chassé par l'arme à feu, & les suites terribles dont elle est toujours suivie, auroient apporté moins de désordre dans les parties qui constituent le corps humain, qu'on n'en remarque par l'effet d'une fièvre ordinaire, qui oblige de suivre l'ordre prescrit dans l'administration de ces différens remèdes? Et comment parviendroit-on à appuyer un tel principe par des raisons que l'Art de la Chirurgie pût avouer, tandis qu'il détruit les fondemens sur lesquels cet Art porte, en faisant marcher, pour ainsi dire, l'opération, qui doit être regardée comme un remède des plus irritans,

avant les saignées, les boissons, & autres remèdes calmans qui auroient dû la précéder? L'Art ne prescrit-il pas dans tous les cas d'opérations graves, de préparer le sujet avant que de l'y soumettre? Pourquoi donc, encore un coup, les plaies d'armes à feu seroient-elles seules exceptées d'une règle si générale, principalement quand les signes extérieurs n'indiquent aucune nécessité absolue de procéder à l'amputation; que le travail de la nature a pour objet unique de réparer les désordres de la partie lésée; qu'il est très-possible qu'elle parvienne à la conserver avec le secours de l'Art, quelque pronostic qu'on ait pû même en porter d'abord?

Si cependant on voit réussir quelques amputations par une méthode opposée au principe que nous avons établi, l'on doit regarder ces succès comme des cas particuliers, sur lesquels la baze d'une doctrine générale ne doit point porter. Ainsi nous croyons pouvoir avancer, après tout ce qui a été dit, que soit que l'on considère le principe dont il est ici question, par la saine théorie, & par son rapport avec la manière de traiter les maladies qui troublent les fonctions intérieures du corps humain, soit qu'on l'envisage du côté de la pratique, & par le succès qui l'a couronné tant de fois, l'on trouvera que tout y semble bien relatif aux vûes que la Chirurgie doit se prescrire en pareil cas. Mais pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit dans ce Mémoire, d'apporter toujours des faits pour appuyer les principes, nous avons cru devoir placer ici huit Observations graves, tendantes à prouver que la seule inspection des blessures ne suffit pas toujours pour déterminer exactement les cas où il convient d'amputer; & qu'il faut nécessairement recourir à d'autres signes moins équivoques.

OBSERV. I. Par M. *Réd.*

Le nommé *Aubillant*, Carabinier, Compagnie de *Sereme*, reçut un coup de bale de fer, à la bataille de Fontenoi, à la partie inférieure de la cuisse: le condyle externe du fémur fut fracturé avec une portion de la

rotule,

rotule, le choc principal porté au dessus de ce condyle, la bale qui se perdoit dans l'intérieur de la cuisse semblant faire un trajet considérable dans cet os qui se trouvoit en pièces, la complication de cette plaie, paroissoient n'offrir de ressource que dans une amputation prompte; mais comme on ne sçavoit point au juste où se bornoit le fracas excité par la bale perdue, ce fut un motif pour éloigner l'amputation. Les bandes ligamenteuses & les tendons qui affermissent la rotule, étoient lésées: on pratiqua les incisions nécessaires pour mettre les parties à l'aise, & enlever les fragmens d'os qui se trouvoient détachés, soit de la rotule, soit du condyle externe, & une grosse pièce du fémur qui se présentoit en pointe à la plaie; sur laquelle pièce on fut obligé d'appliquer plusieurs couronnes de trépan pour en emporter de la largeur de deux doigts. On pansa méthodiquement la plaie; on chercha à prévenir les accidens. Le blessé se trouvoit travaillé d'un cours de ventre six jours avant la blessure; le terme de l'amputation fut toujours éloigné; les accidens ne devinrent ni pressans, ni considérables: la tension à la cuisse, une inflammation légère au genou, furent les plus marqués qui s'évanouirent après la formation d'un dépôt qui se présenta à la partie supérieure latérale & postérieure de la cuisse, d'ou la bale fut tirée. Quatre mois après le coup porté, on fut fort étonné de sentir une grosse pièce du fémur qui vacilloit: on fit une incision pour aggrandir la plaie, afin de tirer la pièce (*a*), qui vint sans résistance; elle s'exfolia de toute la circonférence du fémur, elle étoit de la largeur de trois doigts & demi; on rapprocha les extrémités des os le plus qu'il fut possible; le blessé se trouva heureusement guéri au bout d'onze mois, marchant sans appui, quoique sa cuisse fût plus courte de quatre pouces que la droite. Il est sorti de l'Hopital de Valenciennes pour aller aux Invalides.

Le nommé Charles Bien-aimé, Soldat de la Com- OBSERV. II.

(a) Cette pièce d'os a été remise à M. *Garengeot*.

pagnie de Guverduc au Régiment de Beauvoisis, fut frappé par un boulet de canon à la même affaire, qui lui emporta toute la partie inférieure du péroné; le fracas fut même si considérable, que le corps du tibia & une partie de son extrémité inférieure étoient en pièces; l'astragal se trouvoit lésé de même que les ligamens, les tendons, & la membrane capsulaire. L'inspection de cette plaie ne présentoit qu'un fracas de presque toutes les parties de l'articulation, de telle sorte que le pied étoit renversé vers la partie latérale interne de la jambe, & sembloit être détaché de son articulation. Le premier objet de M. *Réad* fut de procéder sur le champ à l'amputation; & cette opinion eût certainement été celle des plus grands Maîtres, vû la nature d'une telle blessure: mais les instances du blessé, aucun accident pressant ne s'étant encore manifesté, suspendirent cette opération. On s'appliqua dès-lors à tirer les portions d'os détachées au moyen des incisions indiquées; le tiers du péroné fut enlevé, ainsi que plusieurs pièces de la partie inférieure du tibia, & quelques fragmens de l'astragal: on pansa la plaie, les parties furent mises en situation, & maintenues par un appareil convenable qui resta quatre jours sans être levé. Le blessé fut saigné huit fois dans les premiers jours, des boissons adoucissantes, une diète rigoureuse, furent prescrites: on avoit attention de fomenter souvent la partie lésée avec la lessive de cendres de sarment, dans laquelle on ajoutoit un peu d'eau-de-vie. Il ne survint aucun accident fâcheux pendant tout le cours de la cure, qui s'obtint au bout de quatre mois. Le Soldat est sorti de l'Hôpital de Valenciennes pour aller aux Invalides, marchant sans canne ni bâton. La partie du péroné qui fut détruite, ne s'est point régénérée; le suc osseux qui s'est épanché, a formé une espèce de croûte, qui s'est unie au tibia; & le tout ne faisoit qu'un seul os.

OBS. III. Un Soldat du Régiment d'Aubeterre reçut à la même bataille un coup de fusil à la partie moyenne inférieure

de la jambe avec fracture complette des deux os : on dilata la plaie au moyen d'incisions profondes ; les corps étrangers & les fragmens d'os furent retirés, la plaie fut pansée, & les parties maintenues dans une situation convenable : on s'appliqua à prévenir les accidens par d'amples saignées, & les remèdes calmans & reláchans administrés à proportion que la Nature de la blessure l'exigeoit. Les accidens furent peu considérables, eu égard à la blessure : il survint une fusée qui termina un dépót peu considérable à la partie supérieure de la jambe, & le blessé fut parfaitement guéri dans l'espace de trois mois.

Un Soldat Suisse reçut un coup de fusil à la partie supérieure de l'avant-bras avec fracas du *radius* ; la bale fut tirée proche l'articulation de cet os avec l'*humerus*, ainsi que les autres corps étrangers, & les portions d'os détachées, par des incisions convenables. Le pansement se fit méthodiquement ; on s'attacha à prévenir les accidens par les remèdes indiqués en pareil cas, & ces accidens ne furent point considérables : la fièvre fut assez forte dans les premiers jours ; l'avant-bras & la main devinrent gonflés, mais la suppuration fit disparoître le tout, & le blessé obtint guérison dans deux mois & quelques jours. OBS. IV.

Un Anglois fut frappé d'un coup de feu à la partie supérieure du bras, à la journée de Fontenoi ; la bale fut tirée de la tête de l'*humerus* par une légère incision, aussi-bien que plusieurs petits fragmens d'os. Jamais le blessé n'a gardé le lit ; il a toujours vécu comme à son ordinaire. Il se fit une légère suppuration qui entraînoit quelques petites esquilles sans la moindre inflammation apparente ; & la plaie fut très-bien guérie dans l'espace de six semaines. C'est une cure que j'ai suivi moi-même. OBSERV. V.

Le 9 Juin 1742 M. *de Lagrange*, Capitaine au Régiment de Piémont, fut frappé à la main droite par un boulet de canon, qui forma une plaie compliquée par le déchirement des tégumens & la dilacération des parties OBSERV. VI.

tendineuses & aponévrotiques. La partie lésée présentoit plusieurs lambeaux mâchés & contus dans une grande étendue. M. *Trecourt*, Chirurgien-major du Régiment, & Docteur en Médecine, débrida la plaie, & mit les parties à l'aise au moyen d'incisions convenables. Les circonstances n'étoient pas heureuses, l'armée devant faire un mouvement, ce qui obligea de transporter le malade. Le dixième jour on assembla les Chirurgiens Consultans, qui opinèrent pour l'amputation, attendu les accidens qui leur parurent pressans : les tendons fléchisseurs des doigts coupés & lacérés, sortoient par la plaie; un gonflement, une inflammation considérable se faisoient ressentir à la main & au bras, ce qui étoit encore accompagné d'une fièvre violente; situation triste dans le moment même d'un départ précipité, où l'on ne pouvoit appliquer les remèdes convenables. Mrs. *de la Martiniere* & *Trecourt* furent les seuls d'avis de différer l'opération, s'étant apperçus en plusieurs occasions du peu de succès des opérations promptes. Ils convinrent que le blessé seroit conduit à Prague, quoique l'on ne dût y entrer que cinq jours après, & que l'on dût s'attendre à des marches forcées, à des harcélemens continuels de la part des ennemis, qui donnèrent à peine le tems de faire quelques saignées au malade. La suppuration se trouva bien établie le quinzième, ce qui dissipa les accidens; & l'Officier jouissoit d'une bonne santé deux mois & demi après, avec l'agrément de se servir de sa main.

OBS. VII. Pendant le siége de Prague de l'année 1742, M. *Doms*, Lieutenant au Régiment de Piémont, se trouvant attaqué d'une fièvre quarte depuis près de trois mois, accompagnée d'un cours de ventre, qui l'avoit réduit, pour ainsi dire, dans un état de marasme, voulut par un excès de zèle se porter aux travailleurs; & comme sa main droite s'appuyoit sur un bâton, il y fut frappé par un obus qui cassa les os du carpe & du métacarpe, & déchira les tendons extenseurs des doigts ensemble

avec les parties relatives. M. *Trecourt* enleva les fragmens d'os au moyen d'incisions nécessaires, & pansa la plaie méthodiquement. Les accidens furent considérables, comme fièvre violente, accompagnée de redoublement; une grande tension, une inflammation se manifestèrent au bras; la plaie devint séche & livide. On manda les Chirurgiens Consultans, qui furent d'avis d'amputer, ce moyen étant regardé comme le seul propre à sauver la vie au sujet; mais sa grande foiblesse faisoit douter du succès. Le frere de M. *Trecourt*, à qui les soins du malade avoient été confiés, ne jugea point à propos de faire l'amputation, principalement dans le tems où les accidens sembloient anéantir la nature; loin de chercher à l'accabler, il trouva moyen de la ranimer par des remèdes convenables. Le dixième de la blessure la suppuration fut abondante, ce qui dissipa les accidens; mais ils reparurent quelques jours après par l'imprudence que l'on eut de donner des alimens solides au blessé, qui tomba dans une si grande foiblesse, que M. *Trecourt* fut obligé de recourir aux cordiaux, mêlés avec des absorbans, qui ranimèrent le malade. Les accidens se dissipèrent insensiblement, & la guérison s'obtint au bout de trois mois sans inconvéniens, sinon que l'Officier ne pouvoit se servir que du pouce & de l'indicateur.

Au mois d'Octobre 1755, un nommé *Meunier*, de la Ville d'Avesnes, âgé d'environ dix-huit ans, d'une complexion valétudinaire, reçut un coup de feu à la main droite, à la partie inférieure des os du métacarpe, qui furent fracassés dans toute leur étendue, avec dilacération des parties tendineuses & aponévrotiques; l'atonie se faisoit ressentir presqu'à tout le membre. Les Chirurgiens assistans furent d'avis d'amputer sur le champ; mais la résistance des parens y mit obstacle. OBS. VIII.

L'on pansa la plaie selon les règles de l'Art. Le second jour je fus appellé pour visiter le blessé; mon opinion fut conforme à l'idée des parens. Le sixième de la

blessure, la partie se ranima, la suppuration s'établit: il ne s'est point manifesté d'accidens fâcheux, quoique le malade n'ait été saigné qu'une fois. Deux mois après le coup porté, le jeune homme jouissoit d'une bonne santé. M. *Nossier*, Chirurgien Aide-major de l'Hôpital d'Avesnes, a suivi cette cure.

M. *Réad*, Chirurgien-major de l'Hôpital de Valenciennes, de qui nous avons emprunté les trois premières Observations, assure en avoir trente de plaies compliquées de fracas d'os, à la vérité moins graves que les trois premières, presque toutes guéries sans amputation, quoique, selon les règles ordinaires, la plûpart eussent exigé cette opération sur le champ. De neuf cens blessés qui furent transportés aux Hôpitaux de Valenciennes après la bataille de Fontenoi, le nombre des amputés s'est réduit à onze, dont neuf ont été guéris parfaitement quoiqu'amputés du dixième au quinzième jour de la blessure, & à proportion du changement qui survenoit dans les signes extérieurs de la partie lésée, & que les malades avoient été mieux préparés.

Voilà donc une méthode dont tout concoure à confirmer le succès; des membres sauvés, qui eussent été extirpés par les principes ordinaires, & qui auroient mis les sujets dans un plus grand danger de perdre la vie; & un plus grand nombre d'amputations heureuses, puisque le nombre de celles qui réussissent par le systême ordinaire, est au plus par quelques-uns évalué au tiers (ce qui est bien contraire aux Observations que nous eumes occasion de faire après la bataille de Fontenoi, où le succès d'environ trois cens amputations fut réduit à trente ou quarante,) tandis que si l'on rassemble seulement celles de M. *Réad*, & celles que nous avons eu occasion de faire nous-mêmes en suivant d'autres principes, la perte loin d'être portée au tiers supposé du nombre des amputés, ne va pas même au dixième; différence prodigieuse, qui doit faire d'autant plus d'impression sur lesprit de l'Académie, qu'il s'agit d'un point qui intéresse particulièrement le bien

de l'humanité en général, auquel elle consacre tous ses soins & la gloire de la Chirurgie. Mais cependant il ne faut pas se dissimuler qu'une telle disproportion doit être modérée par un certain nombre de blessés morts à la suite de l'amputation immédiate, ou peu après, lesquels auroient également péri quand l'amputation eût été retardée.

Il est des espèces de plaies, qui combinées avec la constitution actuelle de certains sujets, sont véritablement incurables, puisque d'autres sujets réchappent, atteints des mêmes blessures, opérés par la même main, traités de la même manière & dans les mêmes circonstances: or il seroit injuste de mettre sur le compte d'une méthode quelconque le peu de succès de telles opérations. Aussi nous ne prétendons point établir aucune prééminence de systême sur ce point. Le parallèle des deux méthodes ne doit porter que sur des sujets d'égale constitution, propres à soutenir la confusion que l'amputation répand dans l'économie animale. Ainsi si par un calcul certainement exagéré, l'on supposoit que dans un certain nombre de blessés aux extrémités, il s'en trouvât toujours la sixième partie à prélever à cause du vice actuel de leur constitution, suivant toujours l'hypothèse du tiers des sujets sauvés par l'amputation immédiate, ce qui est une supposition de beaucoup au-dessus de celle que l'expérience nous a fait connoitre, ce nombre seroit porté alors aux deux cinquièmes; c'est-à-dire, que sur quatre cens cinquante amputations, cent quatre-vingt réussiroient: au lieu que si notre proportion se soutenoit toujours, comme nous avons le même droit de l'exiger, nos succès dans les mêmes circonstances seroient portés à plus de quatre cens cinq, ce qui ne se ressemble point.

On sent bien qu'il seroit superflu de nous objecter la pluralité des blessés qui n'arriveroient point au terme prescrit pour l'amputation. Ce nombre ne sçauroit être autre que celui même destiné à périr dans les deux hypothèses, puisque très-certainement on accordera bien

que de ce qu'ils n'auroient point été amputés, le traitement étant d'ailleurs le même, ils ne seroient point succombés plutôt. L'amputation de plus dans le sujet, doit le mettre dans un danger de la vie toujours imminent, & peut d'autant moins être comparée aux incisions passagères qu'exige la méthode de l'amputation différée, que celles-ci étant d'un ordre bien inférieur, loin de troubler l'économie animale au même point, & de contrarier la Nature qui tend à conserver dans ce moment, doivent au contraire être considérées comme un secours qu'elle demande dans le tems où elle fait effort pour régénérer la partie lésée. Il ne paroît donc pas qu'on puisse rien opposer de solide contre cette méthode.

Nous ne croyons pas hors de propos avant que de finir ce Mémoire, de dire un mot de ces évacuations précipitées qui ont coutume d'être faites à l'armée après de grandes batailles & de longs siéges, & qui obligent souvent ou d'abandonner les blessés aux ennemis ou de les transporter à des distances considérables. Ces deux inconvéniens également à redouter, obligent de s'écarter de la loi générale : car le risque où sont les malades de tomber entre les mains de Chirurgiens peu éclairés, le danger du transport, la nécessité du pansement, l'embarras des appareils composés dont il convient de se servir dans les plaies compliquées de fracas d'os, sont autant de circonstances qui paroissent exiger la soustraction prompte de l'extrémité lésée, afin de simplifier les pansemens, de diminuer les douleurs des blessés, qui souffriroient moins dans les voitures, étant transportés dans un état semblable, que s'ils l'étoient avec l'extrémité endommagée. Mais si le terme du transport ne s'étendoit pas au-delà de trois ou quatre lieues, comme à Fontenoi ou à Lauffeld, l'ordre que nous avons établi pour amputer plutôt ou plus tard, ne doit point être altéré, les blessés pouvant être transportés plus ou moins commodément dans les vingt-quatre heures, sans éprouver de changement notable à leur état.

MÉMOIRE

MÉMOIRE
SUR LA
QUESTION PROPOSÉE
Par l'Académie Royale de Chirurgie.
POUR LE PRIX DE 1756.

L'AMPUTATION étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui sont faites par armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'amputation sur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raisons.

Par M. LE CONTE.

L'ACADÉMIE, en proposant cette importante Question à résoudre, ne demande pas qu'on lui expose la nature des plaies faites par armes à feu. L'excellent Mémoire qu'Elle a couronné du Prix de 1738, ne nous laisse rien à desirer sur cette matière. Il ne s'agit pas non plus d'établir ici la différence de ces plaies, & de faire entr'elles le discernement de celles pour lesquelles l'amputation est nécessaire, d'avec celles qui n'exigent point cette opération. Ce discernement est supposé déja fait, & la nécessité de l'amputation décidée en conséquence. C'est donc précisément dans cet instant de décision pour cette opération, que l'Acadé-

mie demande au Chirurgien, non pas s'il faut la faire; on en convient; mais s'il faut la faire sur le champ, ou bien s'il faut la différer. Voilà l'état précis de la question, qui s'offre d'elle-même toute divisée en deux Parties. Pour y répondre, je déterminerai dans la premiere Partie de ce Mémoire les cas où l'amputation doit être faite sur le champ; & dans la seconde, ceux où il convient de la différer. Trop heureux si mon travail peut être de quelque utilité dans la pratique.

PREMIERE PARTIE.

Cas où l'amputation doit être faite sur le champ.

La voie la plus simple que je croie pouvoir suivre dans la détermination des Cas demandés par la première Partie de la Question, est de les indiquer par ordre, & de joindre à chacun en particulier les motifs de la détermination. Mais pour que cette méthode, où il ne doit paroître aucun systême particulier, ait le double avantage de la brièveté requise, & de toute la clarté dont la matière est susceptible, trois suppositions me paroissent nécessaires.

Je suppose donc, 1°. que le blessé ne puisse être transporté sans un délai considérable; ou que le trajet n'étant pas long, il ne puisse être transporté commodément. Il n'est pas douteux que le mouvement en cette occasion produit, ou par sa durée ou par sa rudesse, un délabrement qui doit rendre l'opération moins sûre après qu'avant le transport.

2°. Que la Chirurgie soit venue assez-tôt au secours du blessé, pour que le tems nécessaire à un examen convenable n'ait pas mis un trop long intervalle entre l'instant de la décision & celui de l'opération. Une plaie l'exigeoit dans un instant moins éloigné du coup de feu;

pour laquelle elle ne convient plus dans un autre, qui est cependant celui du premier abord pour l'œuvre de la main; ce retardement ne contribueroit-il pas fort à ce que pour l'ordinaire il se sauve à peine un tiers de ceux à qui l'amputation est censée faite sur le champ dans les armées? Le nombre des Chirurgiens n'y étant point proportionné au nombre excessif des blessés, dont les besoins sont également pressans, ou plus pressans dans les uns que dans les autres, il n'est pas possible de suffire à tous, ou de faire le juste discernement de ceux-ci d'avec ceux-là. Tels devroient être amputés les premiers, qui ne le sont que les derniers, ou dans un tems moyen qui n'est plus celui de la décision. La Chirurgie n'a pas dans ses ressources de quoi parer à ce funeste inconvénient: mais sa théorie n'en est pas moins sûre; & lorsque les moyens qui ne sont pas en son pouvoir, lui permettront d'en suivre les principes dans l'exécution, elle aura plus d'heureux succès dans la pratique.

3°. Qu'il ne faut jamais perdre de vûe dans cette première Partie, que l'état de la plaie soit tel qu'en donnant lieu d'appréhender un développement dont les effets seroient dangereux, il n'indique pas en même-tems des accidens actuels nuisibles à l'opération: car comme il ne suffit pas pour se déterminer à faire l'amputation sur le champ, de pouvoir la faire plus sûrement, si d'ailleurs le cas n'est pas pressant, de même aussi l'indication des accidens consécutifs ne doit point déterminer à la faire dans le premier tems, si les accidens actuels y sont contraires.

Ces trois suppositions, dont la dernière sur-tout a des rapports plus étendus, doivent toujours être sous-entendues dans la détermination des cas de la première Partie, & servir à en restraindre la généralité.

PREMIER CAS.

Lorſque l'un des grands os, tels que le *fémur* ou l'*humerus*, eſt fracaſſé de façon que les deux bouts fracturés forment des pointes ſaillantes qu'on ne peut ni emporter, ni arcbouter de manière à en avoir une bonne réunion.

Deux raiſons, en pareil cas, doivent déterminer l'amputation. La première, eſt que les pointes ſaillantes ne peuvent par le délai qu'augmenter le déchirement des parties molles qui les enveloppent en les irritant de plus en plus. La ſeconde, eſt que le volume des parties molles étant très-conſidérable, eu égard à l'unité d'os dans la cuiſſe & au bras, les accidens doivent être fort à craindre dans ces ſortes de plaies, que leur plus grande proximité du tronc ne rend déja que trop dangereuſes.

SECOND CAS.

Lorſque l'un des os, de la cuiſſe ou du bras, de la jambe ou de l'avant-bras, eſt briſé en pluſieurs endroits; c'eſt-à-dire, que ſur la longueur il ſe trouve pluſieurs fractures à quelque diſtance les unes des autres: à plus forte raiſon ſi deux os enſemble, ſoit de la jambe ſoit de l'avant-bras, ſont dans le cas.

La raiſon en eſt ſenſible; c'eſt la complication de fracture, qui dans le cas préſent fait juger l'amputation néceſſaire. Donc cette complication ſe trouvant multipliée, la déciſion doit en déterminer l'opération au premier tems. Il réſulte en effet de ces fractures multipliées autant de plaies internes, qui, quoique improprement dites, ſont d'autant plus à craindre, que la plaie principale influe ſur chacune d'elles, & que celles-ci réciproquement influent ſur la principale. Extraire tant de parties, ce ſeroit ôter l'os preſqu'en entier: tenter de les réduire, eſt une entrepriſe ſi difficile, qu'elle paroît impoſſible.

TROISIEME CAS.

Lorſque dans cette multiplicité de fractures, l'extrémité de l'os eſt tellement caſſée, qu'elle en eſt ſéparée du corps de l'os.

Outre ce qui vient d'être dit pour établir la déciſion précédente, dont celle-ci n'eſt qu'une ſuite, il ſe trouve ici une circonſtance qui doit faire accélérer l'amputation ; c'eſt que la plaie principale eſt déterminée aux parties ligamenteuſes, aponévrotiques & capſulaires, que l'on ſçait être beaucoup plus ſuſceptibles d'irritation que les parties charnues. Les accidens n'y peuvent donc que s'accroître par le délai, & devenir inſurmontables ; on ne peut en diſconvenir, pour peu que l'on connoiſſe la nature & le tiſſu des ligamens, des aponévroſes, leur extrême ſenſibilité, & la difficulté de les mettre en ſuppuration.

Il eſt vrai que ſi l'extrémité briſée étoit l'inférieure de quelqu'un des os de l'avant-bras ou de la jambe, le cas ſeroit un peu moins preſſant à raiſon du plus grand éloignement du tronc ; mais en ce cas il ne ſeroit permis de différer que pour donner la préférence au plus preſſant, & ce ſeroit toujours amputer ſur le champ.

QUATRIEME CAS.

Lorſqu'une articulation eſt tellement fracaſſée, que les os qui la compoſent en ſont comme écraſés & réduits en eſquilles, & que la déſunion de ſes parties ne laiſſe aucun point d'appui aux parties molles.

La raiſon eſt que d'un côté il n'eſt pas poſſible en pareil cas d'obtenir la réunion des pièces, & que de l'autre on ne peut ſe flatter de prévenir les ſuites funeſtes de la meurtriſſure, qui affecte ici les parties tendineuſes & ligamenteuſes, qui, comme on vient de

le remarquer, font beaucoup plus fufceptibles d'irritation que les autres parties molles.

CINQUIEME CAS.

Lorfque le corps contondant qui a fait fracas dans une articulation s'eft tellement enclavé dans quelque grand os, qu'on ne peut l'en ôter, & que les grands accidens commencent à paroître.

La preuve en réfulte, & à plus forte raifon, de ce qui vient d'être dit dans le cas précédent, quand même il n'y auroit pas deftruction entière de l'articulation: la circonftance des grands accidens qui menacent, ne permet point de revenir à de nouvelles tentatives, quand les premières n'ont fervi de rien pour l'extraction du corps contondant.

Ceci peut fe confirmer par deux Obfervations; l'une, de M. *Defport*, qui eft la treizième, dans fon Traité des Plaies d'armes à feu; l'autre, de M. *le Cat*, Prix de l'Académie. *Tome I. page* 224, *fin.* On voit dans la première que les accidens que M. *Defport* eut à combattre, euffent infailliblement emporté le canonnier, s'il ne fût enfin parvenu à extraire à grande peine la bale qui s'étoit enclavée dans l'os du fémur. On voit par la feconde, que fi l'amputation ne fauva point l'Officier, c'eft qu'on la fit trop tard; & ce qu'il y a de bien remarquable, c'eft que la bale dont parle M. *Defport*, avoit fait fimplement fon trou fans autre fracas dans l'articulation, & que l'éclat de grenade dont parle M. *le Cat*, avoit à la vérité intéreffé la rotule, & traverfé le genou jufqu'à la furface poftérieure du fémur; mais il n'avoit fait aucune autre fracture.

Il s'enfuit donc que l'inhérence du corps contondant à la fubftance offeufe, dès qu'elle eft invincible & jointe à quelque fracas confidérable dans une articulation, & que les accidens commencent à paroître, forme le cas

d'une prompte amputation. Les exemples du contraire ne peuvent infirmer la décision, si la parité n'y est entiere dans les circonstances.

SIXIEME CAS.

Lorsque l'artère du membre fracassé est ouverte ou par le corps contondant, ou par la fracture, & qu'on a tenté envain d'arrêter le sang, soit par l'agaric de chêne, soit par la ligature.

La gangrène inévitable, & qui suit même de fort près en pareil cas, en est seule la raison peremptoire. Si l'on a ajouté comme condition préalable à l'opération, la tentative pour l'étanchement du sang, ce n'est qu'en supposant qu'on peut la faire sans un délai nuisible; & parce qu'il peut se faire, comme il arrive quelquefois, qu'une branche d'artère collatérale se dilate suffisamment pour suppléer au défaut de l'autre. Cette précaution, dont le bon effet peut aller jusqu'à préserver le membre de l'amputation, en le préservant de la gangrène, ne peut manquer d'être du goût de l'Académie, qui dans les Questions qu'elle nous propose, n'a pas moins en vûe la conservation des Citoyens que la perfection de la Chirurgie.

Soyons habiles à amputer; mais ne négligeons rien pour nous en dispenser quand le tems & l'état du blessé nous le permettent.

SEPTIEME CAS.

Lorsqu'une partie d'un membre est emportée par le coup de feu.

Outre qu'en pareil cas la plaie n'est pas unie, l'os n'étant pas cassé net, les éclats peuvent s'étendre bien au-dessus de la plaie, avec commotion.

L'on a même vû l'articulation supérieure luxée par le même coup qui avoit emporté la partie inférieure; &

l'on peut assurer que si la luxation n'y paroît point, c'est que les ligamens & la capsule ont résisté. Or qui ne sent ce que doit produire une telle résistance dans ces sortes de parties ?

Ce seroit donc faire une très-grande faute non-seulement de différer en ce cas l'amputation, mais même (qu'il me soit permis de pousser jusques-là la conséquence) de ne faire que rafraîchir cette amputation brisée & mâchée. L'on risqueroit par ce ménagement, vraiment cruel, de voir l'articulation supérieure se gonfler, l'inflammation s'y mettre, la fièvre s'allumer, la suppuration, si difficile à s'établir dans ces parties, manquer, & le blessé périr; à moins qu'à la première apparence du gonflement on ne fît de nouveau l'opération au-dessus de l'articulation. Or ne vaut-il pas mieux, puisqu'il le faut, en venir là d'abord, tant pour prévenir les accidens si ordinaires & si difficiles à combattre dans les parties ligamenteuses & aponévrotiques, (sur quoi l'on ne sçauroit trop insister) que pour épargner au blessé la peine de souffrir deux fois pour une, cette terrible opération.

CAS PARTICULIERS.

Concernant les accidens consécutifs.

1. Si l'une des plaies dont il s'agit, ayant été traitée dans le premier tems comme n'exigeant pas une prompte amputation, il y survient des convulsions, & que la section des tendons voisins ne fasse point cesser les accidens, il n'y a plus à différer. L'amputation peut seule empêcher ces convulsions particulières de se communiquer à tout le corps, & de causer une mort précipitée.

2°. Si à l'inflammation des parties membraneuses, aponévrotiques, &c. succède une gangrène considérable, prête à gagner l'endroit au-delà duquel on ne peut reculer

reculer la ſection des chairs, l'amputation ne peut plus ſe retarder, à moins que ſelon toutes les règles de l'Art, on ne juge encore pouvoir appliquer avec ſuccès le cautère actuel dont l'Académie vient de faire revivre le bon uſage. On peut voir le Mémoire qui a remporté le Prix ſur cette matière.

Ces deux cas ne ſont placés ici que pour ne rien laiſſer à déſirer; l'on ne peut même les regarder comme déplacés, puiſqu'une amputation qu'on ſe voit forcé de faire plutot qu'on ne croyoit devoir y être obligé, peut abſolument être regardée comme celle qu'il faut faire ſur le champ. Du moins eſt-il certain que les motifs qui déterminent en l'un & l'autre cas à faire l'opération ſans différer, demandent la même célérité pour le moment, que ceux qui déterminent à la faire dans le premier inſtant.

Voyons maintenant les cas où il faut la différer. L'on y trouvera le correctif des premiers; & le rapport des uns aux autres en fera mieux ſentir les différences.

SECONDE PARTIE.

Cas où il faut différer l'amputation.

SI le ſeul danger qu'il y auroit à faire l'amputation ſur le champ, eſt une raiſon ſuffiſante de la différer, il faut convenir auſſi que le danger qu'il y a toujours à la faire, doit également déterminer à remettre le plus qu'on peut l'opération, tant qu'on ne court aucun riſque par le délai. Il peut en arriver qu'une plaie pour laquelle elle aura été jugée néceſſaire, & avec raiſon, dans l'inſtant de la déciſion, change tellement d'état dans le ſecond & le troiſième tems, qu'on puiſſe ſauver le bleſſé ſans la faire: on doit même être perſuadé que la Nature, en ſuſpendant ainſi les développemens critiques,

nous avertit expressément de ne point la troubler. En ne nous demandant alors que les secours ordinaires de l'Art, elle nous défend de traverser son travail par une opération qui lui donne toujours d'énormes obstacles à surmonter. Quelque sçavante & quelque habile qu'elle soit, elle ne parvient jamais sans beaucoup de peine & sans un grand danger, à fabriquer une circulation nouvelle, & à établir la suppuration dans un moignon, où toutes les fibres & tous les vaisseaux sont non-seulement coupés, mais même entièrement privés du commerce nécessaire à l'organisation; où les extrémités de ces mêmes vaisseaux violemment serrées & étranglées par une forte ligature, sont, pour ainsi dire, abandonnées à elles-mêmes, sans autre rencontre que celle des topiques, plus propres à les irriter qu'à ménager leur sensibilité; où les fluides ne trouvent que des culs de sac, qui les empêchent de répandre sur la plaie le suc vital qu'ils portent en trop grande abondance aux parties supérieures.

Il suit de ces principes, qu'on peut se déterminer par deux différens motifs à différer l'amputation, ou parce qu'il y auroit trop de danger à la faire sur le champ, ou parce qu'on peut sans un grand danger la remettre à un autre tems. Je déterminerai dans un premier Article les cas où le premier motif doit avoir lieu; & dans un second Article, les cas où le second motif doit décider pour le délai.

ARTICLE PREMIER.

Cas où l'on doit différer l'amputation, parce qu'il y auroit trop de danger à la faire sur le champ.

PREMIER CAS.

LORSQUE la plaie compliquée de fracas des os, du bras, de l'avant-bras, de la cuisse & de la jambe, est accompagnée d'une commotion trop forte. Je m'explique; & de l'explication naitront comme d'elles-mêmes les raisons du délai.

Par commotion trop forte, j'entends celle qui de la partie blessée s'étend à toute l'économie animale par le genre nerveux; on la connoît par ses suites, ou plutôt par ses effets presque momentanés: ce sont pour l'ordinaire la petitesse & la concentration du pouls, la syncope, les angoisses, la perte de la raison, les mouvemens convulsifs, le hoquet, le vômissement, les frissons irréguliers, avec roidissement de tout le corps, le froid universel, l'engourdissement général avec pesanteur, le changement de couleur, qui devient jaune, verte, plombée, &c Ces effets qui ne peuvent manquer d'être apperçus du Chirurgien, pour peu qu'il soit attentif, l'obligent de différer l'amputation, sans qu'il soit nécessaire de les voir tous réunis. C'est assez du concours sensible de quelques-uns pour le décider: il peut même suffire d'un seul tel que seroit le froid universel, l'engourdissement général, le roidissement de tout le corps, la convulsion de toutes les parties. Ces effets indiquent la commotion dont je parle, & sont la preuve d'un étranglement qui arrête le mouvement musculaire, & intercepte la circulation.

Or il eſt indubitable que l'amputation dans ce moment doit rendre ces deux accidens encore plus funeſtes: car, en premier lieu, dans l'état d'érétiſme où eſt le genre nerveux, elle ne peut qu'y ajouter un ſurcroît d'irritation. En ſecond lieu, elle ne peut qu'intercepter de plus en plus la circulation en occaſionnant une obſtruction plus grande dans tous les vaiſſeaux ; car il eſt évident que la ſuppreſſion du membre retranché, ne permettant plus aux liquides de continuer le peu de mouvement progreſſif qu'ils pouvoient encore y avoir avant l'amputation, c'eſt une néceſſité que le reflux s'en faſſe dans les autres, qui ne ſont déja que trop tendus ; & que par une ſuite inévitable, le ſurcroît de gonflement augmente la tenſion & l'érétiſme des parties nerveuſes, & mette un nouvel obſtacle à la circulation. Qu'en doit-il arriver, que ſuſpenſion d'excrétions, fièvre violente, avec rêveries, redoublement de convulſions & de hoquets, inflammation, gangrêne ?

SECOND CAS.

Trop de vigueur dans le bleſſé, jointe à la commotion.

C'eſt une ſuite du cas précédent. Cet état de vigueur, bien loin d'être favorable à l'opération, comme étant le plus fort & le plus ſain, ne peut y être que nuiſible, parce qu'à raiſon du plus de vigueur, la contraction des ſolides & la conſiſtence ou denſité des fluides, ſont trop fortes, & par conſéquent plus capables d'augmenter que de diminuer le gonflement, la tenſion & l'engorgement, qui, comme il vient d'être prouvé, ſont encore plus conſidérables après le retranchement d'un membre, qu'ils ne l'étoient auparavant.

On a vû dans l'expoſé préliminaire de cette ſeconde Partie, ce que fait la ſeule ligature néceſſaire dans cette opération : la contraction & la denſité dont je parle,

jointes à la suppression du membre, & à la compression extraordinaire de toutes les parties qu'embrasse la ligature, forment la preuve complette de la décision : aussi voit-on pour l'ordinaire que l'amputation réussit mieux quand le sujet est affoibli, parce qu'alors la circulation est plus douce & plus unie. Les solides se trouvant plus relâchés, & les fluides atténués, ceux-ci éprouvent dans leur reflux beaucoup moins de résistance, & enflent avec bien plus d'aisance les voies nouvelles que la Nature substitue à celles qui manquent.

TROISIEME CAS.

Mauvaises qualités des liqueurs. J'entends celles dont les causes sont internes, telles que quelque virus scrophuleux, scorbutique, vérolique, la jaunisse, le marasme, un vice épidémique de maladie contagieuse, une fièvre violente. Il faut nécessairement les détruire, ou commencer à les corriger avant que de faire l'amputation; elles ne peuvent que porter le désordre dans la plaie en y portant leur vice, par le commerce continuel & réciproque de toutes les parties du corps. La foiblesse qui les accompagne, n'est plus ce relâchement louable des solides dont nous parlions tout à l'heure; mais une énervation aussi vicieuse, que la dépravation dont elle est le pernicieux effet. La foiblesse n'a besoin que de confortatifs : la dépravation, pour cesser d'être nuisible, a besoin de correctifs; & l'on sent la différence des uns aux autres pour accélérer ou retarder une opération qui peut dépendre de ces secours.

QUATRIEME CAS.

L'état inflammatoire d'un viscère principal, tel que le poumon, le cerveau, les meninges, &c. une tension inflammatoire au voisinage de la blessure, qui s'éten-

droit jusqu'à l'endroit où se doit faire l'amputation.

Deux raisons établissent la nécessité du délai en pareil cas : la première est que l'inflammation dont il s'agit, feroit sur la plaie le même effet que les causes de dépravation, déduites dans le cas précédent. La seconde, que le reflux inévitable de la plaie aux autres parties, ne pourroit qu'augmenter l'inflammation dans le viscère qui en est affecté.

Le méchanisme sur lequel ces deux raisons sont fondées, est suffisamment développé dans les cas précédens, & oblige de lever l'obstacle avant que d'en venir à l'opération.

CINQUIEME CAS.

Défaut de pansement dans le premier tems.

Il arrive de ce défaut que la dépravation dans les parties blessées devient par le laps de tems équivalente à celle qui est l'effet des vices & des causes internes du troisième cas ; alors elle doit également se communiquer à toute l'habitude du corps par le commerce continuel & réciproque : elle exige donc également les correctifs préparatoires à une heureuse amputation.

SIXIEME CAS.

Mortification non bornée, sur-tout lorsqu'au-dessus de la plaie se trouve une tuméfaction phlogistique, qui s'étend au-dessus de l'endroit où doit se faire la section des chairs.

Ne point différer en pareil cas, ce seroit risquer de voir au-dessus de la section même la gangrêne se former & gagner les parties supérieures ; ce qui arrive surtout quand les causes sont de la nature de celles auxquelles je viens d'attribuer, dans le troisième cas, les mauvaises qualités des liqueurs.

Comme le membre se trouve alors sphacélé en fort peu de tems, l'on pourroit croire que l'amputation prompte est l'unique ressource ; mais l'expérience supérieure à tous les raisonnemens, y est contraire, & l'on a vû plusieurs sujets en qui cette opération a été infructueuse, pour s'être pressé de la faire avant que la mortification fût bornée.

M. *Boucher* appuie cette doctrine, dans ses Mémoires, de l'exemple d'un cadet Hollandois, qui mourut avec la gangrêne au moignon & à la cuisse deux jours après y avoir souffert l'amputation, qu'on avoit cru pouvoir seule en arrêter le progrès.

M. *Pialoux* ayant observé les mauvais succès de cette opération dans les mêmes circonstances, prit en conséquence le parti de ne la plus faire, que la mortification ne fût bornée par une ligne circulaire de séparation bien profonde : aussi en fit-il plusieurs avec cette précaution, qui lui réussirent toutes ; quelques-unes même de la cuisse.

Dans tous ces cas, comme l'on voit, il y auroit un danger évident à faire l'amputation sur le champ : ceux où l'on ne risque point à la différer seront déterminés dans l'Article suivant.

ARTICLE II.

Cas où l'on doit différer l'amputation, parce que l'on peut sans grand danger la remettre à un autre tems.

PREMIER CAS.

En général, lorsque le fracas en conséquence duquel l'amputation est jugée nécessaire, ne vient que du mousquet.

La raison est que la collision n'en étant que foible, en comparaison de celle qui vient du canon, de la bombe, & de la grenade, la commotion n'en peut occasionner des accidens aussi difficiles à combattre, ni capables de produire des effets aussi étendus & aussi prompts : à quoi il faut ajouter que la contusion & le déchirement fait par la bale, sont toujours moindres, que dans les plaies faites par le boulet & les éclats des autres instrumens plus forts que le fusil.

Ce délai donne au malade le tems de revenir du saisissement, qui jette toujours du trouble dans l'économie animale; à la Nature, celui de fournir les ressources secrettes en reprenant, pour ainsi dire, son assiette ordinaire; au Chirurgien, celui d'opérer moins brusquement, & par conséquent avec plus de sécurité. S'il en arrive que le blessé guérisse sans amputation, la Chirurgie ne pourra qu'applaudir à un traitement, qui aura si heureusement combattu les accidens sur lesquels elle avoit jugé avec fondement cette opération nécessaire dans le moment de la décision. Les exemples de cet heureux succès sont si communs, qu'on ne finiroit pas si l'on vouloit rapporter ici les Observations qu'en fournissent nos grands Maîtres : elles sont connues de l'Académie

cadémie ; & j'ose avancer que le délai dans le cas présent est d'autant plus conforme à ses vûes, qu'il tend à conserver au blessé la vie avec tous ses membres.

Mais, dira-t-on, dès que l'amputation est une fois jugée nécessaire, ne vaut il pas mieux la faire avec toute l'assurance possible du succès, quand il ne s'y trouve pas de grands obstacles à vaincre, que d'exposer, en différant, à en avoir de difficiles à combattre?

Je réponds à cela, que si la maxime sur laquelle on raisonne, peut avoir lieu dans les cas où l'œuvre de la main ne tire pas à de funestes conséquences, c'est certainement en abuser, que de l'appliquer à une opération qui met toujours la vie du sujet en un très-grand danger; & je persiste à dire que l'espérance de bien faire l'amputation & d'y réussir, ne doit jamais l'emporter sur l'espérance de l'éviter : or celle-ci subsiste tant que rien ne presse d'amputer.

SECOND CAS.

Lorsque le fracas n'attaque l'os que dans sa partie moyenne, pourvû cependant que les circonstances ne soient pas les mêmes que dans le premier cas de la première Partie ; que la plaie contuse n'indique pas des accidens consécutifs dont le développement seroit à craindre; & que les parties charnues n'aient point perdu leur chaleur naturelle. Le cas s'étend à tous les grands os.

Ce qui doit avec ces précautions déterminer au délai, en pareil cas, c'est que,

1°. Selon les loix de la Méchanique, il est besoin d'un moindre effort pour rompre un corps dur de quelque étendue, par son milieu, que vers l'une ou l'autre de ses extrémités. D'où il s'ensuit que la fracture d'un des grands os dans sa partie moyenne, doit être l'effet d'une collision moins violente, & qui produit conséquemment une commotion moins forte & moins dangereuse dans ses suites : au lieu que le fracas des extré-

mités suppose une collision plus violente, tant à raison de leur proximité des points d'appui, qu'à raison de leur consistence, qui les rend moins fragiles que le corps de l'os creux.

2°. La partie moyenne de l'os est enveloppée de parties charnues, moins susceptibles en elles-mêmes d'irritation & de douleurs aiguës, parce que les fibres en sont plus molles & moins *attrites* pour l'ordinaire, parce que la partie osseuse qu'elles enveloppent, résistant moins à la collision, leur occasione une contusion moins forte, au lieu que les parties molles qui recouvrent les apophises, les épiphises, & leurs environs, sont plus susceptibles d'irritation, & plus *attrites*, pour les deux raisons contraires, & de leur tissu plus serré, & du plus de résistance de la partie osseuse qu'elles enveloppent, à l'impulsion du corps contondant.

TROISIEME CAS.

Lorsque dans l'articulation du coude ou du genou, la fracture n'affecte point l'extrémité inférieure de l'*humerus* ou du fémur, quoique l'autre partie de cette articulation soit fracassée, si d'ailleurs les accidens ne sont pas urgens, l'on doit encore différer.

Car quoiqu'il soit vrai, comme il vient d'être prouvé dans les cas précédens, que les têtes d'os en général résistent plus à la collision, & exigent conséquemment un plus grand effort pour être cassées, que la partie moyenne, & que de-là suivent les conséquences que nous en avons tirées ; on doit cependant conclure ici, que cette collision plus forte ne l'a pas été dans le cas présent à un degré d'excès qui demande célérité pour l'opération, puisque l'extrémité, soit de l'*humerus*, soit du fémur, n'en est pas endommagée malgré la contiguité.

Mais ce qu'il faut remarquer ici, & qui mérite une attention particulière, c'est qu'en faisant dans le cas pré-

ſent l'amputation ſur le champ, l'on ſacrifie tout d'abord une articulation dont la fracture n'affecte que la partie inférieure. Or en différant on ne riſque rien de plus, & il peut en arriver que l'on ſoit diſpenſé de faire un tel ſacrifice.

QUATRIEME CAS.

Lorſque dans les plaies des jointures de la jambe avec le pied, & de l'avant-bras avec la main, les os de la jambe & du tarſe, de l'avant-bras & du carpe, ne ſont caſſés ou briſés qu'en partie, parce que l'éloignement du tronc, ſur-tout quand les accidens ne ſont pas extraordinaires, rend le progrès de la commotion moins dangereux dans ces parties, & que d'ailleurs une foule d'Obſervations favoriſent cette déciſion : inutilement les mettrions-nous ſous les yeux de l'Académie.

Le même cas doit s'étendre, & à plus forte raiſon, aux articulations des extrémités, ſoit au métacarpe, au métatarſe, & aux phalanges. La Chirurgie dans ces ſortes de plaies, a l'avantage d'être dirigée par l'étendue de l'eſpace entre les extrémités & les articles principaux, & de pouvoir combattre les accidens primitifs ſans craindre que les conſécutifs la préviennent, & lui deviennent inſurmontables.

Ces raiſons me paroiſſent ſi ſolides, que je ne puis voir ſans regret des mains amputées ſur le champ. Il eſt vrai que dans les exemples qu'on en rapporte, la pratique ſe trouve juſtifiée par le ſuccès ; mais ce ſuccès, qui prouve à la vérité qu'on a bien opéré, & dans des circonſtances qui n'avoient rien de contraire à l'opération, prouve-t-il également qu'on ne pouvoit ſans danger la remettre à un autre tems ? Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que ceux à qui l'on a retranché, dès l'inſtant de la bleſſure, cette partie du corps ſi néceſſaire & ſi utile même, quelque mutilée qu'elle ſoit, ne l'auroient pas plus perdue ſi l'on avoit différé l'amputation.

CINQUIEME CAS.

En général, lorſque les plaies compliquées de fracas des os ne ſont point faites par armes à feu.

La raiſon du délai eſt, que ces ſortes de plaies ne ſont jamais accompagnées d'une commotion ſi grande que celles d'arquebuſades, qui demandent célérité, & que les accidens primitifs ne s'en étendent ni ſi loin, ni ſi promptement.

Ce dernier cas ſeroit ſuperflu ſi l'Académie ne renfermoit dans ſa Propoſition que les plaies faites par armes à feu. Mais en ſe ſervant du terme *ſur tout*, elle a donné clairement à entendre que ſi c'étoit-là ſon intention principale, elle ne prétendoit pas exclure de ce Mémoire les autres plaies également compliquées de fracas d'os.

RECAPITULATION.

Ce détail préſente naturellement trois ſortes de cas déciſifs de l'accélération ou du retardement de l'amputation : des cas *preſſans ;* ce ſont ceux de la première Partie de ce Mémoire : des cas *nuiſibles ;* ce ſont ceux du premier Article de la ſeconde Partie : des cas neutres, ce ſont ceux du ſecond article de la ſeconde partie.

Les premiers ſont toujours tels dès le premier inſtant, & ne le ſont que parce qu'ils peuvent devenir *nuiſibles* en très-peu de tems par un accroiſſement d'irritation.

Les ſeconds peuvent être *preſſans ;* mais comme *nuiſibles*, ils ſont ſi contraires à l'amputation, qu'ils la rendroient pire que le mal ſi on la faiſoit ſur le champ.

Les troiſièmes n'ont rien d'un côté qui ſoit contraire à l'opération, ni rien de l'autre qui oblige de la faire dans le premier tems.

Amputer ſur le champ dans les cas *preſſans*, c'eſt em-

ployer l'unique moyen de ſauver le bleſſé du péril. Le faire de même dans les cas *nuiſibles*, quoique preſſans d'ailleurs, c'eſt abréger de gaité de cœur la vie d'un homme qui paroît à la vérité devoir bien-tôt la perdre, mais dont il y a toujours à eſpérer tant qu'il vit, & que la Nature peut être aidée par d'autres ſecours. Faire enfin l'amputation ſur le champ dans les cas *neutres*, c'eſt prévenir, j'en conviens, des accidens qui pourroient la rendre impratiquable ſi l'on en étoit prévenu; & qu'ils fuſſent développés juſqu'à un certain point: mais c'eſt faire courir avant le tems les riſques d'une opération, qui met toujours la vie du ſujet en danger.

La néceſſité oblige de diligenter dans les cas *preſſans*. L'humanité défend d'agir ſur le champ dans les cas *nuiſibles*. La prudence exige qu'on ne ſe preſſe point dans les cas *neutres*. De-là deux règles générales.

PREMIERE REGLE GÉNÉRALE.

Toujours différer l'amputation dans les cas nuiſibles *& dans les cas* neutres, *& ne la faire ſur le champ que dans les cas* preſſans.

Mais dans ces cas preſſans il y en a qui ſont nuiſibles dès le premier inſtant pour cauſe de vices internes; & l'on peut s'y méprendre, ſoit parce que ces vices ne ſont pas faciles à appercevoir, ſoit qu'ils échappent à l'attention du Chirurgien, plus occupé de ce qu'il y a d'apparent dans la plaie, que de ce qui rend intérieurement l'habitude du corps ou du tempérament, vicieuſe. Il y en a d'autres qui n'étant point nuiſibles dès le premier moment, le deviennent en très-peu de tems par un développement des accidens primitifs, qui confinoit déja avec les conſécutifs à la première inſpection de la bleſſure: & comme le moins tient beaucoup du plus dans les plaies de cette eſpèce, on peut regarder comme encore preſſans des cas qui ſont déja nuiſibles.

Or amputer sur le champ dans ces deux sortes de cas, c'est le faire à contre-tems ; trop tôt pour ceux qui sont nuisibles dès le premier instant ; trop tard pour ceux qui étoient pressans d'abord, mais qui cessent de l'être alors en devenant nuisibles.

SECONDE REGLE GÉNÉRALE.

N'amputer sur le champ, même dans les cas pressans ; *que quand on est sûr, autant qu'on le peut être, qu'ils ne sont point* nuisibles *pour cause de vices internes, ou qu'ils ne touchent point aux accidens qui les rendroient* nuisibles.

Si de la théorie qui nous fournit ces deux règles générales, nous rapprochons l'expérience, nous y trouverons de quoi les appuyer & en faire sentir les avantages. Sans remonter à des tems reculés, arrêtons-nous à l'action de Fontenoi. Plus l'époque en est proche de nos jours ; plus nous serons autorisés à croire qu'il y avoit d'habileté dans la Chirurgie, qui va toujours en croissant en degrés de perfection. Dans ce tems si voisin du nôtre, & où l'on vit opérer tant d'habiles mains déja exercées depuis plusieurs années, que le fléau de la guerre leur avoit fourni des sujets sans nombre, combien en réchappa-t-il de ceux à qui l'amputation fut faite sans différer ? A peine un tiers. M. *Boucher* en a donné la liste : on peut la consulter. D'où a pû venir un si mauvais succès ? Seroit-ce trop hazarder que de l'attribuer en très-grande partie à ce qu'on a confondu les cas nuisibles avec les cas pressans ? N'est-il pas même permis de conjecturer que du tiers qui s'est sauvé, la plûpart étoit dans le cas neutre, dont par conséquent un assez bon nombre auroit pû guérir sans amputation ; en sorte que des amputés, il n'y en auroit eu sans ceux-ci qu'environ un quart de sauvé ? C'est ce que je soumets au jugement de l'Académie.

Je ne vois rien qu'on puisse m'objecter, à quoi je n'aie répondu d'avance, sinon peut-être que les blessés qui seront dans les cas nuisibles, auront, en conséquence du délai, beaucoup plus à souffrir que si l'amputation à laquelle il faudra venir après bien de douloureux préparatifs, leur étoit faite sur le champ.

Mais, 1°. Je ne crains point qu'une pareille objection soit jamais faite par aucun des grands Maîtres de l'Art. 2°. Il est facile de répondre que si en pareil cas l'on est obligé de faire souffrir aux blessés des incisions de toute espèce, les taillades, l'application du cautère, &c. c'est leur état qui nous réduit à cette fâcheuse nécessité, & qu'il vaut mieux tenter à diverses reprises de leur sauver la vie par plusieurs souffrances, que de les faire certainement mourir par la première: car autant nous sommes sûrs de faire mourir ces sortes de blessés par une amputation faite sur le champ, autant connoissons-nous peu les ressources que la Nature & le tempérament, aidés de ces préparatifs, peuvent nous ménager pour l'opération remise à un autre tems. M. *Faure* eut-il sauvé les dix amputés s'il leur eût fait l'opération dans le premier tems? En fut-il mort les deux tiers de ceux de Fontenoi, si l'on se fût moins pressé de la faire à la plus grande partie? Je ne sçaurois me le persuader. C'est à l'Académie d'en juger.

SUJET

PROPOSÉ EN 1756.

POUR LE PRIX DE 1757.

Dans les cas où l'amputation de la cuisse dans l'article paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade, déter miner si l'on doit pratiquer cette opération, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.

L'Academie a reçu douze Mémoires sur ce sujet, & n'en a point trouvé qui fût digne du Prix. Parmi ces Mémoires, il en est un dans lequel l'Auteur a en vûe de prouver que l'opérarion proposée n'est pratiquable en aucun cas. S'il eût établi cette assertion de façon à lever tous les doutes sur cela, le Prix lui auroit été décerné, & le seroit encore à celui qui prouveroit incontestablement cette proposition ; parce qu'il seroit censé avoir démontré que cette opération ne peut jamais être une ressource pour sauver la vie à un malade, contre la supposition suivant laquelle l'Académie demande si on doit la faire, & quelle seroit la meilleure méthode de la faire.

Le même sujet a été remis pour l'année 1759, avec promesse d'un Prix double.

SUJET

SUJET

PROPOSÉ EN 1757.

POUR LE PRIX DE 1758.

DÉTERMINER les cas où les injections sont nécessaires pour la cure des Maladies Chirurgicales, & établir les règles générales & particulières qu'on doit suivre dans leur usage.

CE point de la Thérapeutique Chirurgicale a été jusqu'à présent fort peu approfondi, & présente néanmoins un vaste champ de doctrine. L'Académie désire que l'on expose les avantages & les inconvéniens que les injections doivent avoir dans les différentes espèces de maladies, & suivant la nature différente des parties malades, notamment de celles qui sont contenues dans les capacités; que les Auteurs donnent les procédés particuliers qu'ils pourroient avoir, tant pour les compositions que pour les instrumens : enfin, que leur théorie soit appuyée sur des exemples & des observations.

L'Académie a jugé à propos d'ajouter cette condition à celles qui ont été jusqu'ici demandées: sçavoir, que les Auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages; mais que pour se faire connoître, ils y joindront, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualité; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la Pièce ait remporté le Prix.

Le Prix a été adjugé au Mémoire, N°. 8. ayant pour devise cette phrase de *Celse: Satius est anceps experiri auxilium quàm nullum.* L'Auteur est M. GRILLON, Maître en Chirurgie à Rouen.

MÉMOIRE SUR LES INJECTIONS.

Par M. GRILLON.

I.

LA perfection d'un Art est l'ouvrage de la sagacité, de l'industrie, & des travaux : leur alliance a seule le droit d'en étendre la sphère ; elle crée, elle réforme les différens moyens propres à donner la plus grande précision à son exercice. C'est par elle que la Chirurgie se trouve enrichie d'une infinité d'inventions ; ses Livres en sont remplis, & l'on ne peut les y considérer sans en admirer le nombre & la variété. Si chacune d'elles avoit apporté le sceau de la perfection en sortant du génie de son Auteur, cet Art auroit aujourd'hui peu à désirer pour être aussi parfait qu'il est utile. Il est encore éloigné de jouir de ce double avantage ; car malgré les efforts des grands Hommes de tous les tems & de tous les lieux qui l'ont cultivé, il y a encore des parties qu'ils ont laissé si imparfaites, qu'elles ont un extrême besoin d'être approfondies pour qu'on puisse en tirer tous les avantages qu'on a droit d'en attendre.

II.

Les injections sont du nombre des inventions de la Chirurgie, desquelles il ne nous reste que de foibles

traces. Depuis la naiſſance de cet Art juſqu'à nos jours, nous voyons qu'elles ont été miſes en uſage ; mais cette ancienneté de ſervices nous apprend peu de choſes de leur utilité. En effet, quels avantages pouvons-nous tirer des Obſervations & des exemples vagues, où il ſemble dans la plûpart, qu'on s'en ſoit ſervi plutôt par imitation, par habitude, que par des indications appuyées ſur des raiſonnemens émanés des circonſtances qui doivent décider de leur néceſſité. Quel fond pouvons-nous faire ſur la confiance aveugle que lui ont voué certains Praticiens qui les ont employées dans les cas où elles ſont viſiblement, nous ne dirons pas ſeulement contraires, mais pernicieuſes ; ſur un mépris ſi outré de la part d'autres Praticiens, qu'ils ont dédaigné d'implorer leur ſecours dans des circonſtances où elles auroient pû rendre les plus importans ſervices ? Tel eſt l'état où ſe trouve cette partie de la Chirurgie ; elle a été juſqu'à ce jour enveloppée de ténèbres ſi épaiſſes, qu'il n'y a eu que les grands Maîtres, guidés par le flambeau de l'expérience, & des réflexions ſolides, qui ayent pû en connoître la vérité.

III.

L'Académie Royale de Chirurgie, dont les travaux ont pour baſe la perfection des objets qu'elle embraſſe, demande que l'on mette la doctrine des injections dans un jour ſemblable à celui dont jouiſſent pluſieurs parties de la Chirurgie. Nous penſons qu'il faut pour cela recueillir avec ſoin ce qui eſt épars de côté & d'autre ſur cette matière, en exprimer ce qu'il y a de vrai & de bon, & l'incorporer à nos propres connoiſſances. Quoique cette proviſion ne ſoit compoſée que de fragmens ſans rapport, ſans liaiſon, ſouvent en contradiction entr'eux, ne les mépriſons point : il nous ſeroit difficile, ſans eux, de faire paroître notre ſujet dans le jour dont il a beſoin. C'eſt à leur faveur qu'il nous ſera permis de

parvenir à sa juste appréciation, de dévoiler les degrés de ses propriétés, & les cas où elles se déployent. Un moyen ne peut être universel; son efficacité est donc nécessairement bornée. Quelles qu'en soient les limites, il faut les connoître; car il est certain qu'on n'en tirera pas tous les avantages qu'il promet & qu'il peut donner, si on n'a pas déterminé avec précision les circonstances favorables ou défavorables qui permettent ou défendent son usage. L'abus qui suivra de cette indétermination le rendra infidèle, & son infidélité lui méritera la proscription. Il est donc indispensable de fixer les termes où commencent & finissent ses propriétés: avec cette sage précaution, on obtiendra ce qu'on a lieu d'en espérer.

I V.

La Chirurgie ne doit s'armer de l'appareil effrayant de ses instrumens tranchans, que lorsqu'elle a épuisé ou reconnu insuffisans des moyens plus doux & plus simples: amie de l'humanité, entièrement occupée du soin de la faire jouir de tous les droits de la vie & de la santé, elle est satisfaite lorsqu'elle peut y travailler sans révolter sa sensibilité. Nous trouvons cet avantage dans les injections: ce sont des médicamens fluides dont les qualités sont diversifiées, comme les circonstances qui demandent leur usage; la Chirurgie les emploie pour la guérison des maladies internes & externes, à la faveur d'un instrument nommé *seringue*.

La simplicité de ce secours fait son apologie; il n'a rien de cet aspect redoutable qui souvent fait préférer aux malades les infirmités qui les accablent, à des guérisons certaines, mais que la Chirurgie ne peut leur donner que par des moyens douloureux.

V.

Les injections sont donc de ces secours de la Chirur-

gie que les malades acceptent sans répugnance. Cette prérogative les rend infiniment recommandables; elles le seroient encore plus si l'effet en étoit aussi fidèle qu'agréable : mais elles ne peuvent prétendre à de si grands avantages; elles ont des inconvéniens qui sont inséparables de leur usage; il leur est impossible de soutenir le parallèle d'efficacité avec d'autres moyens, dans bien des cas où elles sont, comme eux, pratiquables. L'examen de ces deux circonstances défavorables aux injections, en montrera la vérité, & il en résultera la connoissance de leur juste valeur, & des règles qu'il faudra observer pour l'obtenir. Par-là notre travail se trouve naturellement partagé en quatre parties : dans la première, nous rechercherons les inconvéniens des injections : dans la seconde, nous en ferons le parallèle avec d'autres moyens : dans la troisième, nous fixerons leur vrai usage : enfin, dans la quatrième, nous donnerons les règles qu'il faut observer en les employant.

ARTICLE PREMIER.

Inconvéniens des injections.

I.

LES difficultés de l'Art de guérir seroient renfermées dans des bornes plus étroites qu'elles ne sont, si les procédés dont il se sert arrivoient sans empêchemens à leurs fins; la certitude des succès seroit presque toujours la suite des entreprises. Mais il n'est pas accordé à cet Art d'avoir dans toutes ses parties tant de précision dans son exercice ; des obstacles, des inconvéniens semblent souvent s'y multiplier, pour traverser les moyens les mieux concertés : ce n'est qu'après les avoir écartés que l'on peut se flater d'obtenir ce qu'ils promettent. Pour sentir la vérité des inconvéniens que nous allons reconnoître dans l'usage des injections, il

faut avoir présent ce qu'on entend en Chirurgie par plaie profonde, *sinus*, fistule, abscès, avec ouverture disproportionnée à ses dimensions, en quelques parties externes ou internes que ces maladies soient situées. Ce sont les cas principaux dans lesquels on les emploie, & c'est par eux que nous découvrirons leurs défauts. Ce sont autant de cavernes dans le sein desquelles il y a des desordres qui troublent & s'opposent aux travaux de la Nature. L'Art, son ministre & son appui, s'empresse à l'aider; mais la petitesse des ouvertures par lesquelles il peut communiquer ses secours, & les faire parvenir jusqu'aux lieux qui les demandent, ne lui permet point d'autres voies que celles des injections. Si elles étoient aussi certaines dans leurs effets qu'elles sont faciles à pratiquer, l'Art trouveroit en elles les plus précieux avantages; mais l'exposé des nombreux inconvéniens qui les environne, doit naturellement affoiblir les espérances qu'il peut en concevoir.

PREMIER INCONVÉNIENT.

Les injections accablent & surchargent les parties dans lesquelles elles sont faites.

Leur forme est fluide; comme telles, elles ont les propriétés communes à tous les autres fluides; conséquemment elles sont composées de particules pesantes dont la gravité en quelque endroit qu'elles soient placées, est proportionnelle à la quantité de matières dont elles sont composées. Cette gravité est d'autant plus sensible aux parties malades, que la quantité de liqueur d'une injection, ordinairement proportionnée à la grandeur de la cavité destinée à la recevoir, s'y détermine subitement. Tout changement subit qui arrive aux parties du corps, leur est toujours à charge & incommode. Cette incommodité se trouve souvent répétée cinq à six fois dans un même pansement, & fait nécessairement un inconvénient, lorsqu'il se passe sur-tout dans des parties faciles à ébranler.

SECOND INCONVÉNIENT.

Les injections distendent les parties où elles sont faites; elles y occasionnent des infiltrations, des sinuosités. On ne peut remplir de liquides une cavité, sans que ses parois ne soient distendues en tous sens; ce qui nécessite de remplir une cavité qu'on injecte, c'est que tous les points de sa surface ont besoin de la présence de la liqueur injectée pour y réformer ce qui y est contre nature. Les distensions de tous les points d'une partie malade, y font naître un sentiment douloureux qui est souvent suivi d'inflammation & de ses suites. Lorsqu'elles se passent dans des parties extensibles, comme celles qui sont spongieuses, garnies d'une grande quantité de tissu cellulaire, elles augmentent les dimensions du lieu, elles ouvrent les aires des cellules, elles déchirent les moins résistantes, la liqueur de l'injection s'y insinue: de-là les infiltrations & les sinuosités.

TROISIEME INCONVÉNIENT.

Les injections enlèvent avec les fluides étrangers ces exudations glutineuses que la Nature a soigneusement travaillées pour être les matériaux élémentaires des parties solides; pour servir de vernis & de défense aux végétations tendres & délicates avec lesquelles elle s'efforce de réparer ses pertes; enfin, pour être le ciment avec lequel elle soude les parties divisées. Le Chirurgien, qui en connoît la valeur, évite scrupuleusement de les en priver: quoi de plus capable de les enlever que les injections? Ce sont des lavages qui pénètrent & entraînent aisément des sucs aussi déliés & aussi tendres; les injections ravissent donc ces sucs aux parties, & avec eux les avantages qui reviendroient de leur secours.

QUATRIEME

QUATRIEME INCONVÉNIENT.

Les injections détruisent les extrémités naissantes des vaisseaux ; elles les froncent & les durcissent, sur-tout quand elles sont fréquemment répétées.

Par l'inconvénient précédent, nous voyons les vaisseaux dépouillés de leurs enveloppes ; conséquemment plus exposés à être insultés par le choc d'une liqueur déterminée souvent avec un assez grand degré de vîtesse. Cette cause est plus que suffisante pour opérer des effets marqués : de grands Chirurgiens les ont reconnus ; c'est ce qui leur a fait avancer que les injections étoient susceptibles des mêmes inconvéniens que le tamponnement.

CINQUIEME INCONVÉNIENT.

Les injections favorisent l'introduction de l'air dans les parties où elles se font : par conséquent elles sont coupables de toutes les mauvaises impressions qu'il peut faire sur les solides & les fluides de ces parties.

Ce qui attire cet inconvénient aux injections, c'est la longueur indispensable des pansemens que l'on fait avec elles, la nécessité de répéter souvent ces mêmes pansemens, enfin, l'inattention du Chirurgien à ne pas prendre garde qu'il ne s'introduise de l'air dans la seringue dont il se sert. Toutes ces circonstances se réunissent pour prouver qu'il est presque inévitable d'empêcher l'impression de l'air dans les parties où se font les injections.

SIXIEME INCONVENIENT.

Les injections étant sous une forme liquide, elles ont les inconvéniens des remèdes de cette espèce : la vertu de ces remèdes s'altère & se dissipe très-promptement,

ils n'adhèrent que ſimplement aux ſurfaces qui ont beſoin de leur action.

Pour qu'un remède puiſſe produire ſes effets, il faut que les particules efficaces dont il eſt compoſé puiſſent ſe conſerver & s'attacher un tems ſuffiſant aux ſurfaces qui doivent les recevoir. Si, à meſure qu'elles y ſont appliquées, leur ténuité, leur ſubtilité, ſont qu'elles s'énervent & ſe diſſipent avant qu'elles ayent eu le tems de déployer leur action, leur uſage devient nul. La plûpart des compoſitions des injections ont ces défauts; ce qui limite extrêmement leurs propriétés.

SEPTIEME INCONVÉNIENT.

Sans prétendre trop charger le tableau des inconvéniens qu'entraînent après elles les injections, il eſt indiſpenſable de mettre ſur leur compte les mauvais effets qui réſultent de la manœuvre de certains Praticiens, qui, pour les faire ſortir des lieux où ils les ont faites, en preſſent l'extérieur avec rudeſſe. Ces compreſſions ſont autant de contuſions qui attirent des accidens à la maladie qu'ils traitent.

II.

Ce grand nombre d'inconvéniens qui accompagnent preſque inſéparablement l'uſage des injections, eſt ſeul capable de les faire effacer du nombre des ſecours de la Chirurgie; il les a fait abandonner par de grands Chirurgiens. *Cæſar Magatus*, ce zèlé partiſan de la rareté & de la ſimplicité des panſemens, dont la plûpart des maximes devroient être gravées ſur les murs de nos Ecoles, les a regardées d'un œil dédaigneux. Les *Belloſte*, les *Lamothe*, les *Sharp*, ne les ont pas traitées beaucoup plus favorablement: mais ce qui a encore contribué à les faire mépriſer, c'eſt l'impoſſibilité où elles ſont de ſoutenir le parallèle d'efficacité vis-à-vis d'au-

tres moyens, dans bien des cas où elles sont, comme eux, praticables.

ARTICLE II.

Parallèle des injections avec d'autres moyens.

I.

LE choix des moyens dont l'usage est possible pour la guérison d'une maladie, est de la dernière importance. Pour y parvenir avec cette précision qui n'admet que le plus convenable, il faut déchirer le voile de ces ressemblances apparentes qui, en faisant prendre le change, détournent de la connoissance indispensable de la maladie, & du remède qui lui est propre. C'est ici l'ouvrage de l'habileté & du discernement : à eux seuls il appartient de dissiper toute équivoque, de saisir le vrai des indications, d'évaluer les degrés d'efficacité des moyens praticables qui peuvent les remplir, & de se décider en faveur de celui qui en a le plus : aussi pour faire le parallèle des injections avec l'opération, le bandage expulsif, la contre-ouverture, la mèche, & le tamponnement méthodique, nous prenons pour guides les grands Maîtres de l'Art : ce n'est que d'après eux que nous fondons l'espérance de donner une décision qui mérite d'être adoptée.

I I.

Les maladies chirurgicales auxquelles les secours dont il est question sont applicables, sont les solutions de continuité profondes, sinueuses, fistuleuses, récentes, ou anciennes : dans les unes & dans les autres, les principales raisons qui nous invitent à leur usage, sont d'obtenir la chûte des escarres, de fondre les callosités, &

ſur-tout de prévenir ou détruire les croupiſſemens de matières. C'eſt un axiôme en Chirurgie, que les liqueurs animales ſorties des routes de la circulation, & épanchées dans un lieu où ſur-tout l'air extérieur peut avoir un libre accès, ſubiſſent des dénaturations qui varient comme leur caractère & la diverſité de leur mêlange, & produiſent d'abord dans les parties où eſt l'épanchement, des déſordres diverſifiés comme leur ſtructure, leurs fonctions, & leurs relations, & enſuite tranſmettent dans tout le ſyſtême de l'économie animale des accidens formidables. Il eſt donc de la plus grande importance de choiſir le moyen dont la puiſſance détournera avec le plus de promptitude & de facilité une ſource auſſi féconde en malheurs.

Pour ſuivre ce parallèle, & entrer dans le vrai ſens des choſes, il faut avoir préſens les inconvéniens des injections: par-là nous ſerons diſpenſés d'entrer dans des répétitions qui ſeroient déplacées.

Parallèle des Injections avec l'opération.

Les maladies chirurgicales qui ſont dans le cas d'avoir beſoin de quelques-uns des moyens dont nous diſcutons les prérogatives, trouvent dans la ſection totale une ſupériorité d'avantages qu'elles chercheroient inutilement dans les autres. Toutes les loix de la ſaine Chirurgie prononcent en ſa faveur; ces loix ſont dictées par la raiſon & par l'expérience: elles nous preſcrivent d'ouvrir dans toute ſon étendue un abſcès, une fiſtule, un ſinus; de mettre le fond de ces maladies à découvert & à portée des yeux & des mains; de dilater une plaie dont le trajet a beſoin de procédés différens de ceux qu'il faut pour des plaies ſimples. Par ce moyen, le Chirurgien obſerve tout ce qui s'y paſſe, les moindres défectuoſités lui ſont ſenſibles; auſſi-tôt qu'il les reconnoît, il y remédie; ſouvent même il les prévient & les détourne. Tels ſont les avantages de l'opération dans les lieux où

elle est praticable. Nuls autres moyens ne peuvent en accorder autant, & les injections leur sont inférieures. En faut-il davantage pour les éloigner de toute comparaison avec l'opération ?

Parallele des Injections avec le bandage expulsif.

Le bandage expulsif est un des secours de la Chirurgie les plus doux à employer. C'est par un moyen aussi simple, que nous conduisons à des fins promptes & heureuses des solutions de continuité récentes ou anciennes, profondes & caverneuses ; à sa faveur nous rapprochons les parois des plaies & des ulcères ; nous empêchons ou tarissons un croupissement funeste, & nous procurons la réunion. Il est inutile de détailler comment les injections ne peuvent atteindre à d'aussi grands avantages.

Parallèle des Injections avec la contre-ouverture.

Lorsque l'entrée d'une plaie, d'un abscès, d'un ulcère, ne donne point une issue libre au sang & aux matières déposées dans leur sein, & que leur situation permet une contre-ouverture, on ne doit point hésiter à la faire : par son moyen on délivrera la partie d'un croupissement qui l'empêchoit de jouir de cette liberté nécessaire à la reproduction des substances perdues, & à la réunion des parties divisées. Les injections sont ici très-certainement praticables ; elles peuvent même enlever ces matières chaque fois qu'on les fait ; mais il n'est pas en leur pouvoir d'empêcher que dans les intervalles, que l'on est indispensablement obligé de mettre entre chaque pansement, ces matières ne s'amassent de nouveau, & ne produisent leurs pernicieux effets. Cet événement, abstraction faite des autres qui leur appartiennent, est souvent le seul qui s'oppose à la guérison de ces maladies ; il disparoit par la contre-ouverture, & donne à

celle-ci une ſupériorité de mérite qui eſt inconteſtable.

Parallèle des injections avec la mêche.

L'uſage de la mêche ſuppoſe celui de la contre-ouverture ; les cas où elle convient peuvent être ceux des injections. La contre-ouverture ſatisfait à toutes nos eſpérances, lorſque les parois des parties cavernées n'ont point été trop dévaſtées, ſoit par le croupiſſement des matières, ſoit par l'agent qui a produit la diviſion, & lorſqu'elles ont un reſſort ſuffiſant pour en rapprocher tous les points ſans laiſſer d'interſtices. Si le ſeul reſſort des parties eſt en défaut, la compreſſion externe y ſuppléera ; mais ſi ces parois ſont ruinées & abreuvées, elles ont beſoin de ſuppuration & de déterſion, & l'on ne peut les obtenir qu'en appliquant ſur leurs ſurfaces des remèdes capables de les produire. Quel autre moyen leur tranſmettra plus commodément & plus ſûrement que la mêche ? C'eſt un corps doux, mollet, qui ſe charge aiſément des médicamens néceſſaires, & les tient appliqués ſur les parties qui ont beſoin de leur préſence. Si on ſe rappelle ce que nous avons reproché aux injections, & qu'on réfléchiſſe que la mêche n'eſt ſuſceptible d'aucuns de ces reproches, on ſera convaincu de la néceſſité de prononcer en ſa faveur.

Parallèle des Injections avec le tamponnement méthodique.

Le tamponnement, dont le nom ſeul révolte, a cependant, dans des mains guidées par le génie & par le ſçavoir, des avantages qu'il ſeroit téméraire d'eſpérer de tout autre procédé. Un ſinus placé de manière à ne permettre ni ſection totale, ni bandage expulſif, ni contre-ouverture, ni mêche conſéquemment, recevra par ſon moyen un ſecours efficace. Ce tamponnement n'eſt point celui qui a excité l'indignation des Chirurgiens éclairés ; mais une garniture méthodique de tous les points du ſinus,

de manière à n'y laisser aucun vuide. Un semblable pansement, sans molester les parties affligées, favorise l'écoulement des matières croupissantes, & préserve de leurs funestes suites. L'illustre M. *Quesnay* nous fournit des exemples de ce procédé dans son Art de guérir. Ce grand Maître obtint la guérison d'un sinus caverneux, situé entre le tibia & le péroné, qui avoit produit des ravages affreux, & épuisé grand nombre de moyens, parmi lesquels se comptent les injections. Ce fait est une preuve évidente que les injections ne peuvent disputer d'efficacité avec le tamponnement méthodique.

I I I.

La connoissance des inconvéniens des injections, celle de leur infériorité aux moyens avec lesquels nous venons de les comparer, nous mène naturellement à tirer une conclusion générale, qui doit faire loi en Chirurgie : c'est que toutes les fois que les circonstances des maladies chirurgicales permettent pour leur traitement la concurrence des injections avec l'opération, le bandage expulsif, la contre-ouverture, la mèche, le tamponnement méthodique, nous ne devons point balancer à préférer ces derniers moyens. Les injections n'ont jamais rien donné qui puisse leur être comparé; l'impéritie, ou la timidité, peuvent leur accorder la préférence, mais le sçavoir la leur refusera : il seroit presque tenté de les proscrire de la Chirurgie. Cependant, réservés dans nos jugemens, en les écartant des cas proposés, nous chercherons à en faire l'application à d'autres circonstances, & nous reconnoîtrons qu'elles ne sont point à rejetter.

ARTICLE III.

Vrai usage des Injections.

I.

NOS recherches sur les injections n'ont servi jusqu'à présent qu'à les déprimer : si elles ont quelque mérite, il sera d'autant mieux établi, qu'il aura passé par un examen plus rigoureux. Ce seroit avec regret que nous les en trouverions aussi destituées que l'ont prétendu certains Chirurgiens. C'est un point que nous discuterons avec une attention scrupuleuse : pour cela, nous examinerons tous les cas où elles peuvent être employées, & nous tiendrons un compte exact de ceux d'entr'eux qui demandent ou refusent leur usage. Nous commencerons nos perquisitions par des vérités qui sont très-avantageuses aux injections.

Un moyen est estimé nécessaire lorsque dans un cas donné il est capable de produire des effets supérieurs à tout autre.

Les injections transmettent des secours dans des lieux où il est impossible d'en porter par toute autre manière.

Les endroits accessibles aux injections sont susceptibles de toutes les circonstances qui nous nécessitent de nous servir des anodins, des émolliens, des astringens, des balsamiques, des mondificatifs, des détersifs, des caustiques, &c.

Ces vérités forment une spécieuse présomption en faveur des injections. Si elles soutenoient par les faits le nombre & la variété des indications qu'elles promettent de remplir, elles seroient placées avec distinction entre les principaux moyens dont se sert la Chirurgie. Mais ce que nous avons avancé dans les Articles précédens, nous donne une juste défiance de leurs effets : elle

elle augmentera ou diminuera ſelon que leurs effets ſeront conformes ou non, avec les loix de la Nature, les principes de l'Art, & les Obſervations les plus exactes. Ce ſeront nos guides pour déterminer les vrais uſages des injections dans,

1°. Les ſolutions de continuité externes, récentes, ou anciennes.

2°. Les ſolutions de continuité internes, récentes, ou anciennes.

3°. Les maladies des oreilles.

4°. Les maladies du nez, & des ſinus de la baſe du crâne.

5°. Les maladies des voies lacrimales.

6°. Les maladies de l'urètre & de la veſſie.

7°. Les maladies du vagin & de la matrice.

8°. Les ulcères, & quelques autres maladies du *rectum*.

I I.

Dans les ſolutions de continuité récentes, externes & profondes, ſoit qu'elles percent de part en part une extrémité, ou qu'elles ſe terminent à quelques points de ſon épaiſſeur, ſoit qu'elles parcourent un long trajet, ſelon ſa longueur, avec ou ſans ſortie ; que les mêmes modifications ſe trouvent dans les parties contenantes de quelques capacités ; quelles qu'en puiſſent être les cauſes, tranchantes, déchirantes, ou contondantes ; quelques parries qu'elles puiſſent avoir atteintes ; quels que ſoient les phénomènes qui les accompagnent, nous ne voyons point qu'aucunes indications puiſſent être ſatisfaites par les injections. Jamais aucun Praticien éclairé ne s'eſt aviſé de s'en ſervir en pareilles circonſtances : ils ſont les garans de notre déciſion. Si leur autorité paroît inſuffiſante, qu'on ſe rappelle les inconvéniens des injections, & les parallèles que nous en avons fait, on ſera très-certainement perſuadé de la vérité de notre ſentiment, & on nous évitera la peine de l'expoſer dans une plus grande étendue.

III.

Mais aussi-tôt que ces plaies ont cessé de fournir les tems & les gradations par lesquels elles doivent passer pour parvenir au terme d'une bonne cicatrice, & qu'elles sont dégénérées en sinus, en fistules, ou lorsque ces maladies, sinus, ou fistules, sont les suites d'un abscès, & que les matières croupissent, sans possibilité d'y faire des dilatations suffisantes, des contre-ouvertures, d'y placer une mêche, d'user du bandage expulsif, ou du tamponnement méthodique; elles tombent dans la nécessité d'avoir besoin des injections. La crainte & la pusillanimité des malades peuvent aussi nous empêcher de les solliciter par les moyens que l'Art nous ordonne: alors nous nous trouvons contraints de nous ployer à leurs foiblesses, les injections les accommodent, & quoique ce ne soient que des moyens infidèles, nous devons nous en servir. S'ils ne sont pas toujours prompts & éclatans, ils auront assez de mérite, si par une direction sage & éclairée, du tems, & de la patience, ils deviennent heureux.

IV.

Nous venons de nous trouver forcés de donner aux injections le titre de moyens principaux, & de convenir qu'on peut faire avec elles des entreprises supérieures: nous allons les voir devenir moyens auxiliaires.

Nos opérations, secondées même de plusieurs autres moyens, sont souvent insuffisantes pour completter certaines cures sans l'intervention des injections. M. *de Laisse*, Associé de l'Académie Royale de Chirurgie, nous dit (*a*), qu'ayant fait toutes les ouvertures nécessaires & possibles à un abscès très-profond, situé entre le *rectum* & la vessie, il s'apperçut, après dix jours d'un pansement convenable, par l'augmentation journalière

(*a*) Recueil d'Observations de Chirurgie.

des matières purulentes, qu'il y avoit un clapier inaccessible à la manière de son traitement; ce qui le détermina à y ajouter les injections : elles secondèrent si bien ses autres moyens, qu'il termina la cure heureusement. On trouve chez l'immortel *Paré*, spécialement dans son Traité des plaies d'armes à feu, des exemples de guérisons qu'il n'a pû accomplir qu'en associant les injections aux autres secours dont il s'étoit servi inutilement. M. *Trioen* (a), conjointement avec M. *Toussaint*, Chirurgien, avoit traité, sans succès, un abscès sinueux, avec les incisions, le bandage expulsif; ce qui les engagea à y ajouter les injections : cet ensemble combla leurs vœux.

Nos Observateurs nous fournissent un grand nombre d'autres exemples, par lesquels il est évident que les injections sont des moyens auxiliaires dont la Chirurgie ne peut absolument se passer.

V.

Nous avons accordé aux injections tout ce qu'elles peuvent prétendre dans le traitement des maladies externes; leurs droits s'y sont trouvés établis sur l'impossibilité de nous servir des autres moyens. Arrêtés par les obstacles qu'opposent les malades, la situation, la Nature, & les fonctions des parties affligées, nous avons été obligés d'implorer leurs bons offices. Si les limites dans lesquelles nous les avons renfermées sont très-étroites, elles seroient fort reculées, si nous nous en rapportions au plus grand nombre des Praticiens dans le traitement des maladies internes. C'est ici où particulièrement, sans distinction des cas, ils ont prodigué les injections. S'y est-il agi d'arrêter des hémorragies, de dissiper des épanchemens sanguins ou purulents, de déterger & de favoriser la réparation des substances détruites? ils ont eu recours aux injections; ils les ont,

(a) *Fasciculus Observationum Medico-Chirurgicarum.*

pour ainſi dire, regardées comme les ſeuls & uniques ſecours qu'il fût poſſible d'oppoſer à ces maladies. Examinons ſi les vrais principes de l'Art & les loix de la Nature, ſe réuniſſent pour applaudir à de ſemblables procédés.

Les loix de la Nature ſont uniformes dans toutes les parties du corps humain ; les phénomènes qui s'y paſſent ſont parfaitement correſpondans à ces loix. La Nature ne change point de conduite pour réformer les défauts qui arrivent aux organes qui ſont voilés à nos ſens : elle eſt la même que celle dont elle ſe ſert pour redreſſer ceux des parties externes : la réunion des parties diviſées, la déterſion des ſurfaces dévaſtées par des ſuppurations, la réparation de leurs pertes & leur cicatriſation, s'accompliſſent dans les replis les plus cachés, comme à la ſurface du corps. Une ſi parfaite analogie dans le méchaniſme des opérations de la Nature, nous ordonne, en quelque lieu qu'il ſe paſſe, l'uſage des mêmes moyens, pour le favoriſer.

Les vrais principes de l'Art ne peuvent être en contradiction avec les loix de la Nature ; ces principes nous commandent, dans les amas ſanguins & purulens, de pratiquer une ouverture dans le point le plus propre à leur donner une libre ſortie. L'expérience nous montre tous les jours que des parties ruinées par de longs croupiſſemens, ſe détergent, ſe régénèrent, & ſe réuniſſent par les ſeuls efforts de la Nature, aidée par une ſimple ouverture. Puiſque la Nature n'a beſoin que d'un moyen auſſi ſimple pour la ſeconder dans la cure des maladies externes, pouvons-nous douter qu'il ne puiſſe lui ſuffire dans celle de ſemblables maladies internes ? Ainſi, toutes les fois que la tête, la poitrine, & le bas-ventre, ſont infeſtés par des épanchemens ſanguins ou purulens, n'héſitons point à placer des ouvertures dans les endroits de ces parties, qui puiſſent le plus facilement les délivrer de leur funeſte préſence. Les forces de la Nature dégagées de la contrainte où ces corps étrangers

les tenoient, reprendront leur vigueur, & accompliront dans le silence & dans le secret, des merveilles plus promptes & plus étonnantes que celles que nous admirons à découvert.

V I.

Le rampart solide dont le cerveau est environné, ne le garantit pas toujours des insultes extérieures: l'importance de cet organe ne le met point à l'abri de la fureur des maladies internes. Les effets de ces causes qu'il nous convient d'examiner, sont les épanchemens sanguins ou purulents: ils se placent entre le crâne & la dure-mère, entre celle-ci & la pie-mère, & dans la substance même du cerveau. Quand leur situation permet l'accès des secours de la Chirurgie, il y a beaucoup à espérer pour leur destruction, & celle des désordres qu'ils ont fait naître. C'est dans ces occasions que l'Art par ses opérations lève les obstacles qui s'opposoient à l'exercice des plus belles facultés de l'homme.

Le sang & le pus, amassés & épanchés dans la cavité du crâne, ne peuvent en sortir que par deux voies; la résorbtion des matières, & l'ouverture de cette partie. La première manière ne peut satisfaire qu'aux petits épanchemens; c'est plutôt l'ouvrage de la Nature que de l'Art. La seconde satisfait aux grands épanchemens; c'est plus l'ouvrage de l'Art que de la Nature. Lorsque la présence de ces substances étrangères nous est suffisamment attestée, nous devons par des recherches attentives nous assurer de la vraie position de leur foyer: parvenus à le reconnoitre, notre devoir est d'y placer une ouverture. Si elle est assez favorablement située pour donner une issue libre aux matières épanchées, nous avons obtenu ce que nous demandions: si elle est insuffisante, il faut en placer une seconde, une troisième, &c. enfin, les multiplier, autant qu'on estime qu'elles sont nécessaires. On les place à côté les unes des autres,

ou à des diſtances plus ou moins éloignées, à la manière des contre-ouvertures dans les parties molles. Les exemples viennent en nombre s'offrir pour nous montrer l'excellence de cette conduite.

Si avec tous ces procédés, on ne parvient point encore à ces fins, & qu'ils ne puiſſent point en totalité épuiſer les croupiſſemens, il faut les ſeconder par une bonne ſituation de la partie, par une application des pièces de l'appareil qui réuniſſe les avantages de préſerver les parties affligées de l'impreſſion de l'air, & de ne point gêner la liberté des écoulemens, par les cannules & les gouttières; enfin, en faiſant de douces preſſions avec le *meningophilax*, & en ordonnant aux malades, dans le tems des panſemens, de ſuſpendre leur reſpiration: avec ces différens ſecours, nous ſatisfaiſons ordinairement à l'épuiſement d'un épanchement ſanguin. Mais quelqu'artiſtement qu'ils ſoient adminiſtrés, nous ne ſommes pas toujours aſſez heureux dans les amas purulens, pour qu'ils puiſſent les tarir, & favoriſer ſuffiſamment la réparation des pertes qu'ils ont occaſionnées. Souvent, malgré la multiplicité des trépans, & celle des ouvertures des membranes du cerveau, nous ne pouvons atteindre au foyer des déſordres; il ſe trouve ſitué de façon à ne nous plus permettre d'en faire davantage: dans ces cas il nous reſte un moyen qui n'eſt point à mépriſer; c'eſt d'inſtiller quelques médicamens appropriés aux circonſtances des lieux & des effets demandés. La ſimplicité de ce ſecours ne doit point l'écarter, quoiqu'il ne ſoit capable de tranſmettre dans les parties déſolées qu'une très-petite quantité de ſubſtances efficaces, elles peuvent être ſuffiſantes pour les conſoler, & compléter les beſoins de la Nature.

Enfin, ſi par la combinaiſon des circonſtances de la maladie, nous voyons échouer nos tentatives, recourons aux injections avec les plus ſages précautions, & flattons-nous des ſuccès qu'elles ont donné aux mains expérimentées. Les grands Praticiens viennent ici nous

fournir des modèles; ils nous ont frayé des routes dans lesquelles nous devons entrer avec confiance. C'est donc l'insuffisance des autres moyens qui crée la nécessité des injections.

Si l'usage qu'on a fait des injections ne se trouve point toujours d'accord avec le terme où nous les bornons, c'est que, le plus souvent, on n'a pas réfléchi à leurs inconvéniens, ni comparé leur puissance aux moyens que nous leur préférons. Si on s'en donne la peine, on connoîtra la conformité de notre détermination avec les loix de la Nature & les principes de l'Art. Ce que nous venons d'avancer est fondé sur un grand nombre d'Observations exactement comparées.

VII.

La poitrine renferme des organes si essentiels à l'économie animale, que leur lésion entraîne des accidens fâcheux. Lorsqu'une cause externe est parvenue jusqu'aux viscères de cette cavité, & qu'elle a rompu la continuité de leurs parties constitutives, aussi-tôt le sang quitte ses routes naturelles pour se jetter avec une impétuosité proportionnée aux diamètres des vaisseaux ouverts, dans la nouvelle route qui vient de lui être frayée. Il s'épanche dans la poitrine, & y produit des désordres qui sont en raison de sa quantité : plus ils sont grands, plus la Chirurgie est empressée à en arrêter le cours. Pour y parvenir, elle a ses moyens généraux & locaux. Ces derniers consistent en des procédés qui tendent à débarrasser la partie du liquide qui y est déposé.

Si l'ouverture qui a été faite aux parties externes par l'instrument qui a blessé, est, par sa situation & par sa grandeur, assez avantageuse pour lui donner passage, la Chirurgie ne fait qu'y ajouter un pansement convenable.

Si cette ouverture n'a pas les qualités requises, on les lui donne, ou on lui en substitue une autre qui les réunisse.

Si ces moyens, en réuſſiſſant à détruire l'épanchement à meſure qu'il ſe fait, n'empêchent pas la continuation de l'hémorragie, quelques Praticiens nous invitent, par leur exemple, à porter dans ces parties des aſtringens par voie d'injection. Quoique *Scultet* diſe s'en être ſervi, nous ne pouvons adopter ſon avis, parce que

1°. Il nous paroît douteux qu'une injection puiſſe parvenir juſques dans la ſubſtance du poulmon, à moins que ce viſcère ne ſoit adhérent à la pleure dans le point où eſt la plaie.

2°. C'eſt que ſi elle s'y introduiſoit, elle en inonderoit les cellules, & feroit naître l'oppreſſion & la toux, &c.

3°. Les eſpèces d'aſtringens qu'il eſt permis d'y tranſmettre n'ont pas aſſez de puiſſance pour avoir priſe ſur les vaiſſeaux léſés. On ne peut donc s'empêcher de conclure que les injections aſtringentes ne ſont point admiſſibles dans les hémorragies du poulmon.

La Chirurgie ſcholaſtique recommande les injections délayantes pour détremper le ſang amaſſé & coagulé dans la poitrine : nous ne voyons pas que les Praticiens en ayent fait beaucoup d'uſage ; les ouvertures, aidées des panſemens méthodiques, des cannules, &c. leur ont ſuffi. Nous croyons que nous ne pouvons rien faire de mieux que de nous conformer à leur conduite. L'on ne doit pas ignorer que la grande quantité de tranſpiration qui exude des ſurfaces du poulmon & de la pleure, peut diſſoudre ces coagulations, & les mettre en état d'être évacuées, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'introduire aucune liqueur étrangère, dont l'impreſſion doit importuner des parties, qui n'ont beſoin que de repos & de tranquillité.

Il n'eſt pas de maladies pour leſquelles les injections ayent été en plus grande recommandation que dans les ſuppurations internes de la poitrine. Les Anciens, & le plus grand nombre des Modernes, ſans nulle diſtinction

de

de circonſtances, prononcent unanimement qu'elles doivent y être miſes en uſage ; leurs conſeils ſont appuyés de leur pratique. On ne peut ſur cette matière conſulter leurs ouvrages, ſans y trouver un moyen uſité. Cependant quand on examine les choſes de près ; ſi on ramaſſe tous les cas où ils s'en ſont ſervis, qu'on les compare ſoigneuſement entr'eux, & qu'on réfléchiſſe ſur les différens ſuccès, on reconnoît ſenſiblement que toutes les circonſtances ne ſont point favorables aux injections.

Pour déterminer celles de ces circonſtances qui exigent les injections, nous établiſſons que le pus qui s'épanche dans la poitrine peut venir, 1°. D'une plaie du poulmon. 2°. D'un abſcès dans la ſubſtance de ce viſcère, avec ou ſans adhérence à la pleure. 3°. Enfin, d'un abſcès formé dans le tiſſu cellulaire de la pleure.

Si la réunion d'une plaie du poulmon n'eſt point faite dans un tems convenable, la ſuppuration y ſurvient. Dans ce cas, il n'eſt queſtion que de ne ſe point oppoſer à la libre ſortie du pus. On ne doit être occupé que de la favoriſer par la grandeur & la bonne ſituation de l'ouverture de la poitrine ; & l'on ſera ſi attentif à ne la point interrompre, qu'on évitera avec ſcrupule l'uſage des pièces d'appareil qui pourroient le faire. On la ſecondera par l'attitude des malades, en leur ordonnant de faire de fortes inſpirations, & s'il eſt néceſſaire, par des cannules. Cette conduite a donné à ceux qui lui ont été fidèles, & promet à tous ceux qui le feront, les plus grands ſuccès.

Si cependant, par une ou pluſieurs des cauſes poſſibles, le tems nous apprenoit, par des ſuppurations abondantes & dénaturées, que notre manière d'agir eſt inſuffiſante, il faudroit recourir à l'inſtillation de quelques médicamens reconnus propres à rectifier les défauts obſervés. Enfin, ſi les effets ne répondoient point à nos eſpérances, on a les injections.

Lorſqu'un abſcès du poulmon, ſans adhérence à la

pleure a versé le pus qu'il contenoit, dans la cavité de la poitrine, & que l'épanchement nous est connu, nous pratiquons l'empième. Par cette opération, nous donnons un libre cours à la matière épanchée; & la Nature délivrée de la présence de son ennemi, sera peut-être en état de réparer les torts qu'il lui a faits. Dans des cas équivalens, elle les répare bien, dans les maladies externes, aidée d'une simple ouverture.

Si avec un tems convenable nous reconnoissons qu'elle ne peut surmonter les obstacles qui s'opposent à ses opérations, secourons-la par les moyens mentionnés ci-dessus : s'ils ne sont pas assez puissans, alors il nous est indispensable d'appeller les injections à son secours. On ne doit cependant pas le faire dans tous les cas : il est des conditions sans lesquelles nous ne devons rien espérer de leur usage, il faut être certain que les parois du sac de l'abscès, forment un rempart qui empêche la liqueur injectée de pénétrer dans les cellules pulmonaires, sans quoi on se trouveroit exposé à causer des accidens qu'il est facile d'imaginer. Dans ce cas malheureux, il n'y a d'autre parti à prendre que d'entretenir l'écoulement à la faveur d'une cannule, & de se reposer pour le reste de la cure sur les bienfaits de la Nature.

L'abscès du poulmon adhérant à la pleure, ayant détruit cette dernière avec les muscles intercostaux, se montre au-dehors. Les signes qui le manifestent, nous déterminent à l'ouvrir; nous devons ensuite nous comporter comme nous l'avons recommandé dans l'abscès précédent.

Si les ressources qui y sont indiquées se trouvent épuisées, il nous reste celle des injections. Il faut ici redoubler de circonspection, pour éluder leurs inconvéniens. Pour le peu qu'elles puissent avoir de communication avec les cellules du poulmon, nous devons les exclure : si nous sommes assurés qu'elles n'en aïent point, nous devons les ménager de manière à ne point violenter les surfaces ulcérées, sans quoi nous nous exposé-

rions à les rompre, & à inonder le poulmon.

Il se forme des abscès dans le tissu cellulaire de la pleure ; le pus qu'ils renferment peut se manifester à l'extérieur, ou s'épancher dans la cavité de la poitrine. Dans le premier cas, nous faisons une ouverture dans le lieu où nous reconnoissons l'existence du pus. Bien placée & suffisamment grande, elle lui donne un libre passage, & les parois du kiste doivent se rapprocher & se réunir. Si quelques circonstances s'y opposent, il faut chercher à les deviner & les détruire. S'il est besoin de porter des remèdes dans le fond du sac, il faut d'abord y en instiller. Si cette manière est insuffisante, les injections deviennent nécessaires : elles n'ont ici que leurs inconvéniens généraux ; il n'est pas à craindre qu'elles parviennent jusques dans le poulmon.

Quand le pus de ces abscès se dépose dans la cavité de la poitrine, nous lui donnons issue par l'opération de l'empième : l'entretien de son écoulement, sans jamais y mettre empêchement, est le seul secours que nous devons employer pendant tout le tems de la cure. Il n'est point permis de se servir d'injections ; le poulmon étant sain, on ne pourroit en faire sans s'exposer à importuner toute sa surface externe. Indépendamment de cet inconvénient, nos injections sont ici inutiles ; car quelle apparence y a-t-il qu'une liqueur jettée au hazard dans la cavité de la poitrine, puisse aller enfiler un pertuis fait à une membrane qui est nécessairement affaissée, puisque le liquide qui la distendoit par sa présence n'y est plus. Il est donc de la plus grande conséquence de ne point confondre ces abscès avec les précédens, & de bannir absolument de leur traitement l'insertion de tout médicament dans la poitrine.

Nous croyons avoir resserré les injections dans leurs justes bornes, pour le traitement des suppurations de la poitrine : les places que nous leur avons assignées, nous paroissent les seules qui puissent leur appartenir. Si no-

tre sentiment a besoin de garanties, on en trouvera particulièrement dans les ouvrages de *Lamotte*.

VIII.

Le bas-ventre fournit à l'Art de guérir l'exercice le plus étendu : le nombre des organes qui y sont placés & la variété de leurs fonctions, font qu'ils sont susceptibles d'une infinité de maladies. Celles auxquelles l'objet de nos recherches est applicable, sont universelles & particulières. Les premières, sont les épanchemens sanguins, purulens, séreux, chileux, urineux, bilieux, stercoraux, &c. Les secondes, sont quelques maladies circonscrites du foie, des voies urinaires, & de la matrice.

Si quelques unes des digues que la Nature a multipliée dans le bas-ventre, contre les liqueurs qu'elles sont destinées à contenir, viennent à se rompre dans les points correspondans à cette capacité, il s'y fait un épanchement. S'il est de nature par la quantité ou l'espèce de liquide qui le forme, à ne pouvoir être dissipé par d'autres moyens que par ceux dont la Chirurgie est en possession, alors elle se trouve chargée de les mettre en usage. On a plus lieu aujourd'hui que jamais d'en attendre de bons succès. Les sçavans Mémoires de MM. *Petit*, Fils, & *Garengeot* (a), ont mis cet objet dans un si beau jour, & détruit les préjugés qui en masquoient la vérité, qu'il n'est plus permis de la méconnoître, ni de se tromper sur la conduite qu'il faut tenir. Les faits y donnent naissance à la théorie la plus brillante & la plus convainquante: à sa faveur on est mené à une connoissance parfaite du méchanisme par lequel les liqueurs épanchées dans la cavité du bas-ventre s'y amassent dans un endroit déterminé. Il n'est donc question maintenant que d'avoir un concours de preuves suffisantes de l'existence d'un épanchement. Lorsque nous y sommes parvenus, nous ne

(a) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome II.

devons avoir rien de plus pressé que d'y donner issue. Une ouverture suffisante appropriée aux circonstances des lieux, aidée d'une bonne manière de panser, rempliront au gré de nos désirs tout ce qu'exige un cas semblable. L'écoulement, quelle qu'en soit la matière, se faisant avec facilité, nous ne devons être occupés que du soin de l'entretenir : il nous promet de trop grands avantages pour ne pas craindre de le troubler. N'allons donc point chercher à le seconder par de nouveaux moyens, que nous ne soyons certains de son insuffisance. Les faits nous prouvent assez que la Nature est satisfaite de ce seul secours : en faut-il davantage pour l'accréditer, & lui accorder la plus grande confiance ?

Nous tenons pour solidement établi en Chirurgie, que dans tous les épanchemens du bas-ventre, à l'exception peut-être des purulens, l'ouverture est le seul & unique moyen que nous ayons à mettre en usage. Nous sommes bien éloignés de proposer les injections dans ce cas : pourrions-nous espérer de les faire parvenir jusqu'au lieu principal du désordre ? nous l'ignorons le plus souvent. Croyons-nous pouvoir, par elles, effacer les impressions qu'ont fait les matières épanchées dans l'endroit où elles se sont amassées ? Il faut peu connoitre les ressources de la Nature pour soupçonner son impuissance, sçachant ce quelle est capable de faire dans la cure de quelques-unes de nos opérations herniaires. Dira-t-on qu'une masse de sang épaissie pourroit être détrempée & disposée à l'évacuation par le moyen des injections ? Ne soyons point impatiens : si notre ouverture a les qualités requises, la liqueur se dissoudra & s'évacuera, sans que nous courions les risques d'attirer des accidens par l'introduction de substances étrangères. Notre sentiment est, comme l'on voit, fort opposé à celui de ceux qui conseillent de faire des injections après l'opération de la paracentèse. De quelque côté que nous envisagions leurs desseins, nous

ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des rêveries indignes de réfutation.

Lorſque nous avons prononcé l'excluſion des injections du traitement des épanchemens dans le bas-ventre, nous avons dit que peut-être elles ſeroienr de quelque utilité dans les purulens. La cicatriſation d'une plaie à quelques viſcères du bas-ventre, ayant manqué, elle entre en ſuppuration; le pus qu'elle diſtille s'amaſſe inſenſiblement dans un point déterminé de cette cavité. Il en eſt de même d'un abſcès formé dans quelques-uns des viſcères qui y ſont renfermés. Rompu dans un point correſpondant à cette cavité, ſon pus s'épanche & s'amaſſe de même dans un endroit de cette cavité.

Lorſque nous ſommes bien certains de cet amas purulent, nous y pratiquons une ouverture; notre attention doit être de la placer dans le lieu le plus commode pour laiſſer ſortir avec aiſance & facilité la matière de l'épanchement. Il ne nous reſte rien de plus à faire que d'entretenir & favoriſer l'écoulement; tout autre ſecours ſeroit ſuperflu s'il n'étoit pas nuiſible. On eſt communément très-empreſſé à ſe ſervir des injections; la vûe du pus ſemble repréſenter des ſurfaces détruites & abreuvées, qui indiquent la néceſſité des ſuppuratifs, des déterſifs, &c. On ne connoît d'autre manière de leur tranſmettre ces remèdes que celle des injections; auſſi n'héſite-t-on point à les employer. On ne précipiteroit point tant leur uſage ſi on avoit préſens leurs inconvéniens, & les difficultés qu'il y a de les faire parvenir au foyer de la maladie. Une plaie, un abſcès de la région épigaſtrique, verſeront leur pus qui s'amaſſera dans l'hypogaſtrique : nous y faiſons une ouverture, & nous prétendons que de-là notre injection ſe rendra dans le lieu affligé. Nous en eſtimerons l'impoſſibilité & le danger, quand nous réfléchirons aux diſtances à parcourir, & aux parties qui doivent être expoſées aux impreſſions des médicamens injectés. Des

positions respectives, moins éloignées des foyers des maladies & des ouvertures, donneront peut-être moins d'inconvéniens; mais elles en auront toujours. Dans quelque partie du bas-ventre qu'on suppose la source du pus qui y est épanché, nous ne voyons point qu'il soit possible d'y faire parvenir la liqueur d'une injection. Qu'on la place même vis-à-vis de l'ouverture; qu'on soit certain qu'elle y parviendra; que nous reviendra-t-il d'y déterminer une liqueur qui ne peut la toucher que superficiellement, & qu'il ne nous est pas permis de laisser séjourner, sans l'exposer à importuner des parties saines, sans avantages pour les malades? Ainsi, de quelque façon que soient placées les ouvertures pour évacuer les épanchemens, relativement aux foyers qui les fournissent, on ne trouvera jamais dans les injections que des moyens infidèles, pleins d'inconvéniens, sans qu'ils puissent donner les moindres bienfaits. Nous sçavons que de grands Maîtres s'en sont servis, même avec apparence de succès: nous respectons leur autorité, mais nous ne pouvons nous y soumettre. Nous sommes dans une ferme persuasion qu'ils auroient plus promptement réussi, s'ils n'avoient pas employé un semblable moyen.

Nous ne faisons point mention des suppurations placées entre le péritoine & les muscles du bas-ventre; nous les comprenons dans les maladies externes sur lesquelles nous avons donné notre décision à l'égard des injections.

Les abscès du foie sont des maladies redoutables à l'une & à l'autre Médecine: cependant ceux qui sont accessibles à la médecine externe, peuvent recevoir des secours efficaces. Le sort de ces maladies est dans leur situation. Lorsque des adhérences salutaires ont concentré la matière dans un lieu où nos opérations peuvent parvenir, sans craindre, avec des précautions sages, qu'elle ne s'épanche dans le bas-ventre, nous sommes, en les pratiquant, dans la voie du succès. Il est souvent

très-difficile de bien s'assurer de l'existence de ces dépôts ; mais aussi quand on y est parvenu, il n'y a point à temporiser pour en satisfaire les indications. La principale est de donner issue au pus qu'elles contiennent, par une ouverture assez grande & bien située : alors nous devons rester quelque tems spectateurs des travaux de la Nature ; ils sont ordinairement rapides, lorsqu'il n'y a plus d'obstacles qui lui résistent. Si des marques certaines nous attestent qu'ils sont heureux, confions-lui tranquillement le reste de la cure. Pendant son cours, ne nous occupons que du soin d'empêcher le croupissement du pus ; nous n'avons que cela à redouter.

Si cependant, malgré les avantages d'une ouverture bien conditionnée, & d'un pansement artiste, nous nous appercevons que la guérison est retardée, il faut tâcher d'en découvrir la cause. Si les qualités des suppurations nous montrent que les surfaces de l'abscès ont des vices que la Nature ne peut surmonter ; il faut appliquer sur les parties des moyens propres à l'aider efficacement. Nous avons donné ci-devant la préférence à l'instillation : nous recommandons encore ici de l'essayer avant d'en venir aux injections. Si nous sommes dans la nécessité de nous servir de ces dernières, redoublons nos attentions pour éviter de caverner un viscère tendre qui se laisse aisément pénétrer & abreuver. Des inconvéniens de cette importance doivent nous rendre très-réservés sur l'usage des injections.

Les abscès du foie & la manière d'en diriger le traitement, ont été jusqu'à nos jours enveloppés de nuages très-épais. Nous avons l'obligation à l'illustre M. *Morand* d'avoir mis cet objet dans le plus grand jour. Il a donné sur cette matière un Mémoire où l'on trouvera des notions exactes, & qu'il faut lire dans le recueil même de l'Académie Royale de Chirurgie. (*a*).

(*a*) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. Tome II.

IX.

Les principales maladies des oreilles qui peuvent demander les injections, sont la collection & l'endurcissement de la liqueur qui s'y filtre, connue sous le nom de *cerumen*, & les ulcères.

Nous ne pensons pas que la première de ces maladies puisse absolument avoir besoin d'injection : on peut en délivrer ces organes avec les instrumens convenables; s'ils sont insuffisans, un bain de vapeurs & l'instillation, faits avec des remèdes appropriés, les aideront à parfaire la cure.

Nous n'entrerons point dans le détail des espèces d'ulcères qui peuvent affliger les oreilles; nous dirons seulement que plus ils sont extérieurs, moins on doit recourir aux injections pour les guérir. Le bain de vapeurs, la fumigation, & l'instillation, sont les vraies manières de leur porter des secours : elles sont sans inconvénient, & les injections peuvent en avoir. Nous offrons, par préférence aux injections, les mêmes moyens pour le traitement des ulcères profonds, & nous exhortons de ne recourir à elles qu'après avoir épuisé ceux-ci.

X.

Les maladies des voies lachrymales trouvent dans les injections des secours qu'on ne doit point négliger. Nous ne discuterons point si les injections peuvent satisfaire à toutes les espèces, & aux complications possibles de ces maladies. Nous nous renfermons à dire que quelques-unes de ces maladies ont été traitées, & le sont tous les jours, par les méthodes de MM. *Anel* & *Laforest*, avec les succès les plus heureux. Ils sont promis, ces succès, à tous ceux qui sçauront faire choix des circonstances, & se servir des injections avec autant d'adresse & d'intelligence qu'eux.

X I.

Les Praticiens nous fourniſſent un grand nombre d'Obſervations d'ulcères du nez, & des ſinus qui y aboutiſſent, ſpécialement des maxillaires, par leſquelles il nous eſt évident que les injections ſont néceſſaires au traitement de ces maladies. Rien ici ne répugne à leur uſage; & les conditions, les lieux, les rendent indiſpenſables. En effet, de quel autre moyen pourrions-nous nous ſervir, ſur-tout à l'égard des ſinus maxillaires, après les opérations que nous eſtimons convenables, pour déterger les ulcères de ces parties, & prévenir la dépravation des matières qui en découlent ? dépravation qui eſt toujours & bien-tôt portée à un degré extrême, par l'accès continuel & inévitable de l'air.

X I I.

Il eſt inconteſtable qu'il y a certaines maladies de la veſſie, que nous ne pouvons convenablement traiter que par des topiques portés dans ſa cavité. Nous les y faiſons commodément parvenir à la faveur des injections. C'eſt avec elles que nous remédions à deux maladies oppoſées de cet organe, ſon trop grand retréciſſement, & ſa trop grande dilatation.

Les ſpaſmes qui tourmentent ſi fréquemment les parties nerveuſes, ſe fixent ſouvent à la veſſie ; ils ne peuvent s'y arrêter pendant quelque tems avec quelques degrés de violence, ſans que les liqueurs retardées dans leur cours par l'étranglement des vaiſſeaux ne s'épaiſſiſſent. Les conſtrictions ſpaſmodiques des membranes qui forment cet organe, & l'épaiſſiſſement des liqueurs contenues dans leurs vaiſſeaux, doivent néceſſairement produire l'augmentation d'épaiſſeur de ces mêmes membranes, & la diminution de la capacité de la veſſie. Cette maladie donne des accidens auxquels nos remèdes gé-

néraux peuvent apporter peu de secours, si nous ne travaillons à les soulager par des moyens immédiats. Les seules injections nous les offrent ; aussi est-ce à leur faveur que M. *le Dran*, dont le nom vivra autant que la Chirurgie, a guéri un racornissement de vessie (*a*). Cet organe qui d'abord ne pouvoit contenir que deux cuillerées de liqueur, se dilata peu à peu, & parvint à recouvrer ses dimensions naturelles.

L'expérience journalière nous apprend que la trop grande extension des parties de notre corps leur fait perdre leur ressort. Leur action organique dépérit en même raison de cette perte. Les rétentions d'urine produisent souvent ces effets sur la vessie. Les degrés de cette maladie doivent nous décider sur le choix des moyens, dont nous devons user pour la combattre. Lorsque nous les estimons assez considérables pour ne devoir pas mettre notre entière confiance dans la seule déplétion de la vessie, nous devons appeller à notre secours des topiques, qui, en stimulant ses parois, les invitent à reprendre leur ressort, & à lui redonner sa capacité ordinaire. Les injections composées conformément à l'exigence de ces cas, sont la baze de nos espérances.

La surface interne de la vessie est souvent attaquée par des ulcères. Cette maladie, que nous comparons à des aphtes, afflige pendant très-longtems cet organe, lorsque nous ne cherchons à le soulager que par des moyens internes. Nous sommes donc dans l'obligation de nous servir de moyens locaux. Les injections sont notre ressource. Diversifiées selon les indications bien appréciées des circonstances de cette maladie, nous trouvons en elles de quoi les remplir. Elles abrègent la cure en calmant les irritations, en détergeant & favorisant la cicatrisation des points ulcérés.

Sans les injections, les Lithotomistes exposeroient souvent leurs malades à la cruelle nécessité d'être opérés

(*a*) Observations de Chirurgie.

une seconde fois ; à leur faveur ils font sortir de la vessie, après l'opération de la lithotomie, des petites pierres, ou des fragmens de pierres, qu'ils ne pourroient tirer qu'avec difficulté & danger, par le moyen des instrumens ordinaires. Avec les injections, on parvient à dégager des pierres arrêtées à l'insertion des uretères dans la vessie. M. *le Dran* a réussi à en faire sortir une qui y étoit fixée. Sa présence y causoit une irritation qui excitoit la tension des fibres aponévrotiques qui sont interposées entre les insertions des uretères. Les injections émollientes ayant relâché ces parties, elles laissèrent échapper la pierre.

Les injections ne montrent pas moins d'efficacité dans les maladies de l'uretère que dans celles de la vessie. Il n'y a que leur abus, dans certaines maladies de cette partie, qui soit condamnable ; lorsqu'elle est affligée d'inflammation, ou d'ulcères, dont la cause est innocente, les injections sont très-profitables. On ne peut nier qu'on ne se trouve très-bien des injections adoucissantes & calmantes, dans les inflammations opiniâtres des gonorrhées. Il n'est pas permis, sans prévention, de ne point reconnoître leurs avantages, sur la fin de ces maladies dont le traitement a été méthodique, & régulier. Il ne s'y agit souvent que de tarir un écoulement simple & incommode, & donner du ton à une partie que la réitération, ou la longueur de la maladie a trop affoibli. Les injections dont les compositions sont relatives à ce qu'exigent ces états, réussissent à les réformer.

XIII.

Tous ceux qui ont écrit sur certaines maladies de la matrice & du vagin, recommandent les injections. Leurs autorités jointes à la conformation de ces parties, prouvent assez que c'est une des manières d'y porter des remèdes la plus commode. Il n'y a donc de difficulté, à cet égard, que dans la connoissance des maladies. C'est leur caractère qui doit servir de guide pour faire choix

des remèdes qui doivent composer les injections, & du tems de les employer. De ces maladies, celles que l'on peut ranger dans la classe des ulcères simples, comme ceux qui résultent d'une plaie reçue en ces parties, d'un abscès, de l'extirpation d'un Fongus, &c. permettent l'injection, aussi-tot qu'elle est crue nécessaire. Les ulcères graves les demandent aussi, dans la vûe d'en adoucir la férocité. Les Vénériens exigent les traitemens qui leur sont relatifs, sans qu'il soit permis d'en tarir l'écoulement avant l'extinction de la cause qui les a fait naître; alors la persévérance d'un écoulement innocent peut être réprimé par les injections. Les fleurs blanches exigent aussi des précautions dont il faut s'instruire avant qu'on puisse chercher à les tarir par les secours des injections.

M. *Recolin* nous a fait voir l'utilité des injections d'eau chaude dans la matrice, quand il y reste des portions de l'arrière-faix, après les fausses couches. (*a*)

X I V.

Les ulcères superficiels du *rectum*, soit qu'ils soient les suites de l'extirpation d'hémorrhoïdes, de fongus, ou de quelques autres causes, tombent dans le cas de l'usage des injections. On porte commodément dans cette partie, par leur moyen, les remèdes nécessaires à ces ulcères.

X V.

Indépendamment des cas où nous avons déterminé les injections nécessaires, elles ont encore quelques autres utilités qu'il ne faut point mépriser.

Les injections tiennent lieu de dilatans dans les cas où les corps étrangers sont engagés dans des parties très-sensibles, dont la moindre irritation feroit naitre les accidens les plus redoutables. Quoique ce ne soit qu'un

(*a*) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. Tome III.

foible secours, il ne faut point le rejetter, il est le seul sans danger, & les dilatans solides en ont.

S'il est question d'aider un écoulement, dont la pente quoiqu'assez favorable soit cependant insuffisante, on trouvera dans les injections dequoi les favoriser.

Enfin, si nous voulons découvrir l'étendue d'un sinus, d'une fistule, dont les tortuosités rendent l'accès impossible à nos sondes, nous nous servons des injections : par elles nous en estimons les dimensions ; la quantité de liqueur admise, nous les fait apprécier ; & cette connoissance nous détermine sur le choix des procédés.

X V I.

Nous pensons avoir accordé aux injections toute la part qu'elles peuvent prétendre au traitement des maladies auxquelles elles sont applicables. Les loix de la nature & de l'art ont été nos guides ; si nous nous sommes trompés dans notre décision, c'est que nous les avons mal interprétées, ou que nous en avons fait une fausse application. Nous nous flattons cependant, que si on est bien pénétré de ce que nous avons dit dans les deux premiers articles de ce Mémoire, on sera convaincu qu'il n'est pas possible de donner une plus grande extension à l'usage des injections. Au reste, notre théorie est générale, elle doit avoir ses exceptions. Il ne nous a pas été possible d'examiner toutes les nuances des circonstances des maladies ; par conséquent, nous n'avons pû déterminer si quelques-unes d'elles ne sont point capables de faire plier notre décision ; mais la singularité des cas ne peut faire loi, ni la détruire.

ARTICLE IV.

Règles qu'il faut observer dans l'usage des Injections.

I.

NOUS sommes parvenus à reconnoître que les injections tiennent un rang distingué dans le nombre des moyens dont se sert la Chirurgie. Les services importans qu'elles ont rendus, le leur ont mérité. Les mains entre lesquelles elles ont rendu ces services, étoient sans doute conduites par des règles, qui, quoique enveloppées dans le silence, n'en étoient pas moins fidèlement observées. Comme nous ne pouvons espérer d'en tirer les mêmes avantages, sans la connoissance de ces règles, nous ne devons rien négliger pour l'obtenir.

PREMIERE RÉGLE.

Il faut que la liqueur des injections soit animée de quelques degrés de chaleur au-dessus de ceux des parties dans lesquelles on les fait. Une chaleur qui ne seroit qu'égale à celle des parties où se font les injections, seroit capable de leur imprimer un sentiment de froid qui leur seroit, non-seulement à charge, mais funeste. Nous croyons même avoir observé que les viscères s'accommodent très-bien d'un degré de chaleur, qui seroit importun aux organes du toucher. Il n'y a peut-être que les cas, s'il en est, des injections astringentes qui exigeroient qu'on se relâchât de cette règle.

DEUXIEME RÉGLE.

Le siphon de la seringue dont on se sert pour faire les

injections, doit avoir le plus grand diamètre possible; relativement à la partie.

Nous trouvons plusieurs avantages dans la pratique de cette règle.

1°. Le choc du jet de la liqueur molestera moins les parties sur lesquelles il sera déterminé; d'après cette loi, que le choc d'un corps sur le nôtre, toutes choses égales d'ailleurs, fait d'autant moins de sensasion, qu'il a plus de surface; *& vice versâ.*

2°. Dans un tems donné on déterminera une plus grande quantité de liqueur; d'où s'ensuivra une plus grande promptitude dans l'exécution du pansement.

3°. Cette plus grande quantité de liqueur injectée dans le moindre tems possible, sans offense des parties, délayera & entraînera plus promptement & plus facilement, les matières étrangères, quelquefois tenaces & adhérentes.

TROISIEME RÉGLE.

La quantité de liqueur que l'on doit déterminer dans la partie, chaque fois que l'on fait l'injection, doit être proportionnée à la grandeur du lieu qui est destiné à la recevoir. On ne peut violer cette règle sans s'exposer à deux inconvéniens.

Le premier est que si la liqueur de l'injection n'est point suffisante pour remplir la partie malade, on tombera dans la nécessité de réitérer plusieurs fois l'injection, d'allonger le pansement, & d'exposer long-tems les parties malades à l'air.

Le second a lieu, lorsqu'elle excède la capacité de la partie malade, sur tout dans les cas où la liqueur ne revient que difficilement, ou dans ceux qui demandent qu'elle séjourne un certain tems. Il résultera de cet excès de replétion, des distensions, des déchiremens des parties injectées, des infiltrations, &c.

QUATRIEME

QUATRIEME RÉGLE.

Il faut renouveller souvent les pansemens que l'on fait avec les injections.

L'application de cette règle se trouve spécialement dans les cas où les injections sont le seul remède, ou le principal. Elle a peu de place dans ceux où elles ne sont qu'auxiliaires.

Les fondemens de cette régle se trouvent 1°. dans la forme des injections. 2°. dans la nature des maladies dans lesquelles on s'en sert.

La forme fluide des injections fait que la vertu des médicamens qui les composent, se dissipe très promptement, & qu'elles ne s'attachent que très-foiblement aux parties malades : de-là la nécessité de leur réapplication fréquente.

La plûpart des maladies qui demandent des injections, sont des ulcères sinueux, caverneux, fistuleux, dont tous les points des parois versent des matières dépravées, plus ou moins éloignées du caractère du vrai pus. On ne peut se garantir de leur collection & de leur croupissement, que par lafréquence des pansemens. Les Praticiens nous fournissent des exemples où les injections ont été renouvellées, jusqu'à six fois en vingt-quatre heures.

CINQUIEME RÉGLE.

On doit diminuer la quantité de la liqueur de l'injection, à proportion qu'on s'apperçoit que le lieu dans lequel on la fait, diminue de capacité.

Cette règle regarde particulièrement les solutions de continuité avec perte de substance, dont la réparation s'avance de jour en jour.

Un Praticien inobservateur de cette règle, perdroit les fruits de ses travaux ne s'appercevant point des pro-

grès de la guérison, & s'obstinant à déterminer la même quantité de liqueur dans un lieu dont les dimensions diminuent de moment en moment ; il convertiroit une heureuse régénération, en une caverne incurable.

Cette règle a ses exceptions. Lorsque nous sommes dans le dessein d'augmenter les dimensions perdues d'une partie, nous devons, à mesure que nous nous appercevons qu'elle les recouvre, y déterminer une plus grande quantité de liquide. Tel est le cas du racornissement de la vessie.

SIXIEME RÉGLE.

Il faut faire les pansemens avec les injections dans le moindre tems possible.

Les avantages des pansemens prompts sont évidens. Pour les obtenir dans les pansemens faits avec les injections, il faut avoir attention à ce qu'il ne manque rien aux instrumens avec lesquels on les fait, & que les médicamens dont elles sont composées soient maintenus au même degré de chaleur, par le moyen du bain Marie. Avec cette précaution on évitera les longueurs qui résultent du trop ou trop peu de chaleur, & de la nécessité de rajuster des instrumens mal disposés.

SEPTIEME RÉGLE.

On doit, autant qu'il est possible, favoriser la sortie de la liqueur injectée, en situant la partie malade de manière qu'elle puisse s'écouler aisément, par la seule pente, aidée dans certains cas, par la retenue de la respiration, par une douce pression, mais sans aucune violence externe.

Si cependant en suivant cette règle, on ne peut parvenir à faire sortir la liqueur, on doit la retirer avec une autre seringue que celle qui a servi à faire l'injection, afin de ne la point gâter.

C'est en observant fidèlement cette règle, qu'on obvie aux inconvéniens qui résultent de la mauvaise manœuvre de comprimer trop fortement l'extérieur des parties injectées.

HUITIEME RÉGLE.

Aussi tôt qu'on reconnoît qu'on a satisfait aux indications qui avoient commandé l'usage des injections, on doit les discontinuer. C'est s'exposer, non-seulement à perdre les bons effets d'un remède & même à lui en faire produire de mauvais, que de porter son usage au-delà de sa nécessité. Cette vérité trouve aisément son application aux injections. De quelques qualités qu'elles soient revêtues, il y a indispensablement inconvénient à les continuer lorsqu'elles ont rendu les services qu'on s'en promettoit. On ne peut disconvenir que les injections astringentes doivent être cessées aussi-tôt que l'hémorragie est appaisée; les émollientes, dès qu'on a rappellé le ton des parties à leur état naturel; les toniques, quand on a redonné aux parties le ressort qu'elles avoient perdues; les détersives, lorsqu'on reconnoît, par la bonne qualité du pus qui se trouve sur les pièces de l'appareil ou dans l'injection, que la détersion est faite, &c. On sent assez quelles suites auroient toutes les espèces d'injections, sans qu'il soit nécessaire d'en donner d'explication, si on s'en servoit au-delà du terme que nous prescrivons.

I I.

Les infidélités & les inconvéniens qui suivent l'usage d'un moyen, viennent ordinairement de son indûe application. Il n'y a qu'une sage méthode qui puisse en assurer le succès, & elle est fondée sur des règles qui en dirigent la conduite. Nous venons de donner celles que nous estimons devoir servir de base à la pratique des injections. Nous croitions nos veilles très-récompensées

ſi nous avions pû réuſſir à ôter les injections de la claſſe des ſecours douteux & incertains, & à les avoir mis au rang de ceux dont une ſage adminiſtration ſçait tirer de très-grands ſervices. Alors nous ceſſerions avec grand plaiſir de dire à leur égard : *Satius eſt anceps experiri auxilium quàm nullum.*

III.

Les injections appartenant à la Chirurgie manuelle, & à la médicale, il ſembleroit indiſpenſable de les conſidérer ſous ces deux égards.

Nous croyons avoir donné à la Chirurgie manuelle des injections, toute l'étendue qu'elle comporte. Il eſt vrai que nous y aurions pû y ajouter la deſcription des inſtrumens qui ſervent à tranſmettre les remèdes dans les endroits où nous les jugeons néceſſaires : mais les arcenaux de la Chirurgie en ſont remplis ; il y en a de toutes les grandeurs & de toutes les formes. Si elles ne peuvent ſuffire aux deſſeins de l'Artiſte, c'eſt à lui à y faire les rectifications néceſſaires, ou à en inventer qui ſoient capables d'y ſatisfaire. Celui dont le génie ſera aſſez heureux pour reconnoître l'inſuffiſance des inſtrumens ordinaires dans les cas ſinguliers, ſçaura les rectifier ou en inventer de nouveaux.

Si nous n'avons rien dit de la Chirurgie médicale des injections, c'eſt que nous avons regardé cette partie, comme appartenant inſéparablement aux claſſes des remèdes, dont nous compoſons les diverſes formules des injections. C'eſt dans la connoiſſance de ces claſſes de remèdes, que l'on puiſera celle des formules des injections. C'eſt-là que l'on apprendra les vertus générales, ſpécifiques & particulières, de chacun des individus qu'elles renferment, la manière & les réſultats de leurs combinaiſons ; nous ne dirons pas ſeulement des remèdes compris dans la même claſſe, mais de ceux de plusieurs claſſes. Si nous nous étions ſeulement arrêtés à effleurer cette matière, elle nous auroit emporté très-

au-delà des bornes de notre objet; nous n'aurions pû que donner des notions générales & quelques formules. Les premières n'auroient instruit que superficiellement, & les secondes auroient été dangereuses. Nous n'avançons rien de trop, en disant que des formules dans un pareil ouvrage sont dangereuses. Quelques nombreuses qu'eussent été ces formules, elles n'auroient certainement pas pû comprendre toutes les combinaisons médicales, capables de répondre à toutes les indications possibles. Les ressemblances apparentes de tous les cas proposés avec ceux qu'on a actuellement sous les yeux, font adopter ces formules, sans qu'on s'apperçoive des différences qui les éloignent, & les rendent souvent opposées. De-là ces erreurs si préjudiciables aux malades, & si honteuses pour le Chirurgien. Un autre inconvénient qui résulte des formules, dans un traité comme celui ci, c'est qu'elles fomentent la paresse, & perpétuent l'ignorance. On trouve, ou l'on croit trouver son ouvrage tout fait, & par-là on s'estime dispensé d'aller s'instruire dans les sources, & de les approfondir.

NOUVEAUX PRIX

ETABLIS

PAR L'ACADEMIE ROYALE DE CHIRURGIE.

1755.

IL eſt dit dans le Teſtament de M. *de la Peyronie*, que les revenus des fonds qu'il a légués à la Compagnie des Maîtres en Chirurgie de Paris, étant appliqués aux uſages particuliers qu'il ordonne en être faits, le ſurplus ſera employé en dépenſes, pour l'utilité & les progrès de la Chirurgie, & de l'Académie Royale de Chirurgie.

En conſéquence, outre la Médaille de cinq cens livres pour le Prix dont l'Académie donne le ſujet, elle en donnera dorénavant une de deux cens livres tous les ans à celui des Chirurgiens étrangers ou Régnicoles, non Membres de l'Académie, qui l'aura mérité par un ouvrage ſur quelque matière de Chirurgie que ce ſoit, au choix de l'Auteur. Ce ſecond Prix ſera nommé *Prix d'Emulation*.

L'Académie donnera encore chaque année, cinq Médailles d'or de cent livres chacune, à cinq Chirurgiens, ſoit Académiciens de la claſſe des Libres, ſoit ſimplement Regnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année précédente, un Mémoire, ou trois Obſervations intéreſſantes.

Ces Prix ſeront adjugés dans la Séance publique avec celui de cinq cens livres, fondé par M. *de la Peyronie*. A l'égard des Ouvrages, ils rentrent naturellement dans la claſſe de ceux dont l'Académie compoſe ſa collection, & ils ne paroîtront point imprimés à part.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le troisième Tome des Prix de l'ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE.

A.

ABSCÉS: (intérieurs) ne sont pas toujours l'effet de la métastase, & en sont souvent la cause, page 7. Signes qui annoncent qu'un abscès est fait, 272. Pour se déterminer à ouvrir les abscès plutôt ou plus tard, il faut considérer l'espèce de suppuration, *ibid.* (Scrophuleux) comment doivent être ouverts, 273. Comment doivent être pansés, *ibid.* (Profonds) les anciens préféroient le cautère actuel pour l'ouverture de ces abscès, 417. Le cautère actuel, utile, selon les anciens, pour l'ouverture des abscès de la poitrine, 427, 428. Et pour le traitement des abscès gangréneux, 441. (Du foye) doivent être ouverts, 575. Les signes qui annoncent ces abscès, 418. Les injections ne doivent pas être employées dans le traitement de ces abscès, 576

Absorbans: utiles pour la guérison des écrouelles, 78, 115, 222. Leur usage en ce cas, 327, 328. Le long usage en seroit nuisible, 222. Les apéritifs préférables aux absorbans, *ibid.*

Acide: ce que l'on entend par-là, 153. Les effets du vice scrophuleux

scrophuleux prouvent qu'il est causé par un acide, 52. 199, 318. Les alimens chargés d'acides sont cause d'écrouelles, 58. Comment agissent en pareils cas les acides fournis par les végétaux, 150. Pourquoi les acides occasionnent ces désordres dans les enfans, dans les filles, & dans ceux dont le sang est appauvri, *ibid.* Il y a un sel acide dans le sang: autorité d'Hyppocrate, 154. Quoique les acides existent dans le sang, cependant ils n'y sont pas naturels, *ibid.* Les acides ont particulièrement leur siége dans l'estomac, 155

Acrimonie: ce que c'est, 194. L'acrimonie scrophuleuse n'est jamais simple, 195. Comment agit l'acrimonie pour produire la mortification, *ibid.* Quels remèdes conviennent pour diminuer l'acrimonie, 216

Air : comment il peut être cause des écrouelles, 55. Sur-tout l'air humide, 293. Le changement d'air est utile pour la guérison des écrouelles, 89. L'air des montagnes est utile pour la guérison des écrouelleux habitans des Villes, 90. Comment l'air peut donner lieu à l'épaississement de la lymphe, 147. Quelle espèce d'air convient pour la guérison des écrouelles, 211 *& suiv.* Un air doux & léger y convient fort, 346

Alimens : comment ils peuvent être cause d'écrouelles, 58, 147. Par leur quantité, 148. Par leur qualité, *ibid.* Le changement d'alimens dans les enfans qu'on sèvre, est souvent cause de cette maladie, 294. Quels alimens conviennent dans le traitement général des écrouelles, 212. Des écrouelles commençantes, p. 118. Les alimens visqueux fournissent un acide qui cause les écrouelles, 273

Amers : les amers & le quinquina sont utiles pour la guérison des écrouelles, 79

Amputation : la considération des accidens qui accompagnent les plaies avec fracas d'os & par armes à feu, indique la nécessité de différer l'amputation, 490. Observations qui prouvent les avantages de l'amputation retardée, 492 *& suiv.* Quels sont les avantages de l'am-

putation retardée, 498 *& suiv.* Pour assurer le succès de l'amputation, on doit tâcher de saisir le tems où le corps n'est ni dans une trop grande vigueur, ni dans un dépérissement notable, 500. L'amputation faite dans le tems de l'agitation violente, & de l'érétisme général, est dangereuse, *ibid.* Il faut faire l'amputation sur le champ, lorsque les accidens consécutifs sont absolument fâcheux, *ibid.* Cas où elle est nécessaire sur le champ, 501 *& suiv.* Elle ne peut être différée dans ces cas sans exposer le malade à une mort certaine, 503. Circonstances qui déterminent à courir les dangers de l'amputation, 504. L'amputation doit être différée dans toutes les plaies compliquées, qui ne sont pas accompagnées de grands fracas d'os, ni de déperdition considérable même aux articulations, *ibid.* Dans ces cas elle ne doit être faite qu'après que les grands accidens sont passés, 505, 506. Les accidens de l'amputation sont en proportion des forces du sujet, *ibid.* L'amputation différée donne souvent lieu de conserver un membre qui sembloit d'abord devoir être amputé, *ibid.* Dans le cas où l'amputation n'a pas été urgente, on ne doit se déterminer à la pratiquer qu'au moment où la nature indique sa nécessité, *ibid. & suiv.* Elle est indiquée, lorsque les signes extérieurs d'une plaie compliquée de fracas d'os, prennent un mauvais caractère, 508. Lorsque le malade s'affoiblit trop, & lorsque les os ne se réunissent point, *ibid.* Quel est le tems le plus favorable pour faire une amputation différée, 509. Des accidens que l'on ne peut prévoir, déterminent souvent à faire sur le champ une amputation que l'on vouloit éviter, ou retarder, *ibid. & suiv.* Il est plus avantageux de faire l'amputation dans ces cas urgens, que de l'avoir faite dans l'instant du coup, ou peu après, 510. L'amputation fait évanouir les accidens qui n'étoient en quelque sorte qu'indicatifs, *ibid.* Peut augmenter les accidens primitifs, *ibid.* Doit être précédée par l'administration des remèdes calmans, & relâchans, 511. Peut être

indiquée nécessaire contre les règles prescrites, lorsque l'on est obligé de transporter fort loin les blessés, 520, 522. Cas où il faut différer l'amputation, 529. Pourquoi elle réussit mieux, quand le sujet est affoibli, 533. L'amputation n'arrête point les progrès de la mortification, *ibid.* Se fait avec succès, lorsque la gangrène est bornée, 535. On doit différer l'amputation, lorsqu'on peut sans danger la remettre à un autre tems, 536. Application de ce principe à plusieurs cas, *ibid. & suiv.* Distinction des cas qui doivent diriger pour différer l'amputation, ou la faire sur le champ, 540. Il faut toujours la différer dans les cas nuisibles, & dans les cas neutres; & ne la faire sur le champ que dans les cas pressans, 541. Il faut n'amputer sur le champ, même dans les cas pressans, que, quand on est sûr, autant qu'on peut l'être, qu'ils ne sont point nuisibles pour cause de vice interne, ou qu'ils ne touchent pas aux accidens qui les rendroient nuisibles, *ibid. & suiv.*

Antiscorbutiques : sont utiles pour la cure des écrouelles, 80

Apéritifs : bons pour la guérison des écrouelles, 218. Sur-tout de celles qui dépendent de l'épaississement de la lymphe, 239. Quels sont ceux que l'on employe plus particulièrement dans cette maladie, 218

Articulations : sont très-sujettes aux engorgemens scrophuleux. Pourquoi, 290. L'anchylose succède souvent à ces engorgemens, 333. Comment l'on doit traiter les dépots des articulations, 309, 334. Utilité du feu dans ces maladies, 429, 435

B.

BAins : leur utilité pour la guérison des écrouelles, 273. Sur tout si le sujet est plétorique, 233. Il y a des cas où il en faut user fréquemment, 238

Bandages : (expulsifs) sont plus avantageux que les injections pour la guérison des sinus, 557

C.

CAncer : (des mammelles) succède souvent aux engorgemens scrophuleux

des glandes axillaires, 170. Les écrouelles prennent quelquefois le caractère du cancer, 189. Signes qui annoncent ce changement, *ibid. & suiv.*

Carie : comment on doit traiter celle des os scrophuleux, 332. Utilité du cautère actuel dans ce cas, *ibid.* La carie scrophuleuse doit être rangée parmi les caries humides, *ibid. & suiv.* Utilité du cautère actuel dans les caries humides, 390, 409. Procédé particulier pour faire pénétrer les médicamens dessicatifs dans les caries spongieuses, 421. Attentions sur l'usage du cautère actuel dans les caries profondes, 454

Caustiques : Utilité des caustiques pour l'ouverture de certaines tumeurs scrophuleuses, 136. Avantages des caustiques sur l'instrument tranchant, 136, 331. Les caustiques excitent la fonte des tumeurs écrouelleuses dures, 136. Sont utiles aussi dans d'autres tumeurs, 384. Comment ils agissent, 261. Combien on distingue de sortes de caustiques, *ibid.* Usage des caustiques vessicatoires, 262. Les caustiques seroient dangereux sur les tumeurs scrophuleuses tendantes au cancer, 264. Leur usage dangereux au voisinage des gros vaisseaux & des nerfs, 331.

Cautères : leur utilité pour la guérison des écrouelles, 94. Et particulièrement pour les anciennes, 106, 305. Lieux où l'on applique les cautères, 250. (Actuel) voyez le mot : feu. Le cautère actuel convient pour les tumeurs scrophuleuses dont le fond est mollasse, ou voisin des os, 137. Son usage étoit fréquent dans l'ancienne Chirurgie, 358. Ce que c'est que cautère potentiel, 363. Combien il y en a d'espèces, & comment il agit, 364. Comment on applique la pierre à cautère, 278. Le cautère actuel a l'avantage sur le potentiel d'avoir une action précise & déterminée, 366. Ses effets sont primitifs ou sécondaires. Effets primitifs, *ibid.* Effets sécondaires, ou idiopatiques, 368. Il peut encore produire des effets indirects, ou sympathiques, *ibidem.* Quelles sont ses propriétés, 369. Il convient pour atta-

quer, & détruire les exostoses malignes, 372. Pour les exostoses bénignes, abscédées, compliquées de fongosités, & de carie humide, *ibid.* N'auroit pas la même utilité pour l'exostose solide, 373. A été beaucoup employé par les anciens pour la cure des hernies, *ibid.* Le cautère potentiel a été employé par quelques modernes dans la même vûe, *ibid.* Ces deux moyens ne sont pas préférables à l'instrument tranchant, *ibid.* & *suiv.* Les Anciens employoient mal-à-propos le cautère actuel pour la guérison de l'œdème, & de l'emphysème, 375. Le cautère peut être employé utilement pour résoudre certaines inflammations opiniâtres, comme les ophtalmies, &c. *ibid.* Avantages réciproques du cautère actuel & potentiel selon les cas, 376. Le cautère actuel convient aux tumeurs malignes locales, 378. Même avec une gangrène locale, *ibid.* Pour terminer les tumeurs froides des articulations, 380. Pour traiter les concrétions humides, surtout si elles sont de mauvais caractère, 384. Pour une tumeur fongueuse des narines, *ibid.* & *suiv.* Ne convient pas dans les maladies par dérangement de la grandeur naturelle, 386. Dans les maladies par excès ou par défaut des parties, *ibid.* Utilité du cautère pour guérir la paralysie, 388. Le cautère actuel a été employé utilement par les Anciens, pour le relâchement des ligamens, 389. Est absolument inutile dans le traitement des plaies, excepté pour certaines hémorragies qu'on ne peut arrêter par les autres moyens, 392. Pourroit être utile dans le traitement des plaies vénimeuses; & le potentiel seroit dangereux, *ibid.* Pourroit être utile pour le venin de la rage, 393. Ne convient point aux ulcères dont on pourroit détruire les callosités par l'instrument tranchant, *ibid.* Est utile particulièrement pour guérir les ulcères *cacoëthes*, 394. Raisons de préférence du cautère actuel sur le potentiel dans ces cas, 396. Les Anciens ont abusé du cautère actuel pour le traitement de toutes les fistules

lacrymales, il peut cependant convenir pour quelques-unes, 398. Le cautère actuel ou potentiel ne convient pas aux ulcères chancreux & rongeans, 399. A moins qu'ils ne dépendent d'un vice local, 401. Quel peut être l'usage du cautère dans les maladies par déplacement, pag. 404. Son utilité pour le rhumatisme, 407. Pour la goutte, 407, 419. Pour les douleurs de tête permanentes, 408. L'usage du cautère actuel est très-ancien, 414. Fort recommandé par Hyppocrate pour l'abscès de la poitrine & l'anazarque, 415 *& suiv.* Peut être utile dans le cas d'œdème, 416. Les douleurs opiniâtres, 419. Pour faire diversion des humeurs, 421. L'ulcère produit par le cautère ne doit pas être guéri, que l'humeur morbifique ne soit épuisée, 424. L'usage du cautère actuel selon Celse, *ibid.* Selon Ætius, 426. Selon Paul d'Ægine, 428. Selon Marc-Aurele Severin, 440. Selon Fabrice d'Aquapendente, 434. Un des principaux usages du cautère actuel est de corroborer les parties voisines, 429. Les Arabes ont abusé de l'usage du cautère actuel, 432. Ambroise Paré a supprimé l'usage du cautère actuel dans la pratique des amputations, & le traitement des plaies d'armes à feu, *ibid.* Il le croit utile pour l'Ægylops, la cure de la sciatique, la morsure des animaux enragés, 433. Le cautère actuel a été employé utilement pour la guérison de l'ozéne, 437. Pour l'amputation du *pénis*, 438. Pourquoi il a été négligé par les Modernes 441. Peut être employé pour certains anthrax, les maux de gorge gangréneux, les carcinomes des os maxillaires, supérieurs, ou inférieurs, *ibid.* Convient pour arrêter les hémorragies dans les cas très urgens, & est nécessaire pour celle de la langue, 442. Quels sont les cas où le cautère doit être préféré aux autres moyens de guérison, 450. Le cautère doit être employé pour certaines tumeurs & fistules, 452. Est préférable à l'instrument tranchant dans les plaies vénimeuses, *ibid.* Pour les

ulcères fongueux, 454. Pour la gangrêne par relachement, *ibid.* Pour les varices anciennes, les cancers cutanés, ambulans, les tumeurs indolentes, *ibid.* Est préférable au potentiel, lorsqu'il s'agit de brûler promptement, 460. Lorsqu'il s'agit de parties où l'on ne peut diriger l'action du cautère potentiel, 462. Lorsque l'on craint que le pus ne fonde la pierre à cautère, *ibid.* Lorsque l'on veut cautériser des tumeurs, ou ulcères situés dans le gosier, *ibid.* Pour guérir le spasme, exciter l'inflammation, accélérer la suppuration, *ibid.* Le cautère actuel toujours employé par les Anciens, pour arrêter les hémorragies, est inutile, lorsque la compression, les styptiques & la ligature peuvent avoir lieu, 476. Examen de la pratique des Anciens dans l'usage du cautère actuel. *ibid.* Sentimens de quelques Modernes sur l'usage du cautère actuel, 480

Chaleur : effets de la chaleur naturelle des animaux, 444. Quel effet produit sur le corps une chaleur un peu plus forte, *ibid.* L'action d'une chaleur plus forte fait élever des vésicules sur la peau, *ibid. & suiv.* La chaleur trop forte cautérise les parties, *ibid.*

Commotion : celle qui accompagne les plaies avec fracas d'os, est une raison pour différer l'amputation, 531. Quels sont les signes qui indiquent la commotion, *ibid.* La commotion procure l'étranglement, & intercepte la circulation, *ibid.*

Contr'ouvertures : elles sont préférables aux injections pour la guérison des épanchemens intérieurs, 564

D.

Dégorgement : le dégorgement des plaies compliquées de fracas d'os assure le succès de l'amputation, 499

Délayans : usage des remèdes délayans & humectans pour la guérison des écrouelles, 215

Délitescence : ce que c'est, 4. La délitescence peut être regardée comme une bonne, ou une mauvaise terminaison, *ibid.* Est quelquefois suivie de métastase, 5. Ce

qui peut occasionner la délitescence, 197. Elle arrive rarement aux tumeurs scrophuleuses, *ibid.* Cette terminaison est fâcheuse dans ce cas, 198

Dentition: Comment elle peut être cause des écrouelles, 295

E.

EAu: est la base & le meilleur de tous les humectans, 216. Les eaux cruës & particulièrement celles des montagnes sont des causes d'écrouelles, 53. L'eau, selon ses qualités, produit une acrimonie acide ou alkaline, 152

Eaux minérales, les eaux minérales peuvent être très-utiles pour la guérison des écrouelles, 81, 93, 311. Les eaux Bonnes en *Béarn*, & celles de *Barréges* conviennent beaucoup pour la guérison des écrouelles, 82. Comment elles agissent. *ib.* Ces eaux facilitent la digestion du lait, 88. Les eaux minérales, ferrugineuses, & les sulphureuses, conviennent comme apéritives, dans le traitement des écrouelles, 221. Sur-tout les ferrugineuses à la fin du traitement, 328. Les eaux minérales, froides ou chaudes, ne conviennent pas également à tous les sujets, 221

Ecrouelles: ce que c'est, 311. Les écrouelles sont une maladie fort ancienne; ce qu'en ont pensé les Anciens & quelques Modernes, 25 & *suiv.* Presque tous les Modernes reconnoissent pour cause des écrouelles le vice de la lymphe, 29, 36, 290, 297. D'où paroissent dépendre les causes des écrouelles, 32, 48, 293, 340. Les écrouelles dépendent particulièrement de la disposition acide des humeurs, 52. Les écrouelles ont souvent pour cause l'eau, l'air, & les alimens, 53. Enfin le mauvais usage des six choses non-naturelles, 318. Pourquoi les habitans des montagnes sont plus sujets aux écrouelles, 56. Les eaux de neige fondue, & croupissantes, peuvent en être cause, 293. Les écrouelles dépendent d'un vice général du suc nourricier, & se développent dans une partie selon les mouvemens organiques, 70. Les écrouelles sont souvent produites par des maladies dégénérées,

rées, 73. La maladie vermineuse peut être cause d'écrouelles, 315 & *suiv.* L'intempérie mélancholique peut aussi en être cause, 317. Différences des écrouelles, 292, 320. Différences des écrouelles d'avec d'autres maladies, 37. Elles sont bénignes, malignes, composées ou compliquées, 159. Signes par lesquels on reconnoit les écrouelles, 30, 31, 46. Signes qui caractérisent les écrouelles dans leur commencement & dans leur progrès, 46, 323, 329. Les signes démonstratifs des écrouelles ne sont pas tous également univoques, 201. Signes qui peuvent être regardés comme des effets d'écrouelles 204. Comment on peut reconnoître les écrouelles compliquées, 207. Comment on peut distinguer les écrouelles simples, malignes, ulcérées & chancreuses, 339. Les écrouelles attaquent les jeunes gens & disparoissent souvent à l'âge de puberté, 30, 35. Dans quels cas cette maladie est plus commune parmi les enfans, 31, 47. Les écrouelles sont ordinairement indolentes, 31, 34. Pourquoi & comment les écrouelles arrivent plus aisément aux enfans, 32, 292. Les écrouelles ne sont pas maladies héréditaires, 36. Les écrouelles n'ont aucun rapport avec les maladies vénériennes, *ibid.* Les écrouelles compliquées de vice vénérien, ne cèdent pas toujours à l'usage du mercure, 37. Les écrouelles produisent souvent une fausse ou mauvaise suppuration, 38. Les écrouelles attaquent particulièrement les parties glanduleuses, 38, 49. Pourquoi les écrouelles se portent plutôt à la tête dans les enfans, 49. Ceux qui sont attaqués d'écrouelles ont souvent le foie malade, 59. Changemens dans lesquels passent les parties affectées d'écrouelles, 61. Explication des simptomes ordinaires des écrouelles, 65. Simptomes singuliers des écrouelles, 69. Pourquoi & comment les simptomes des écrouelles disparoissent en certaines circonstances, *ib.* Les goëtres ne sont pas toujours simptômes des écrouelles, 71. Les écrouelles peuvent se communiquer par

contagion, 74. On doit distinguer dans les écrouelles trois états différens, 101. Les écrouelles parvenues à un certain point ne doivent pas être traitées, 103. On doit considérer dans le traitement de cette maladie, l'âge, le sexe, l'ancienneté, 104. La révolution du tempérament, & la mutation d'âge font des effets singuliers sur les écrouelles, 105. Il est difficile de reconnoître les écrouelles commençantes dans le premier état, 116. Avantages qui pourroient résulter de cette connoissance, 116. *& suiv.* Les écrouelles attaquent toutes les parties internes & externes, 157, 337, 313, 321. Les simptômes qui accompagnent les écrouelles, démontrent le vice de la lymphe, 168. Les écrouelles sont quelquefois accompagnées de gonflemens aux jointures & suivies d'anchyloses, *ibid.* Elles sont contagieuses comme elles sont héréditaires, 176. Dans quel tems elles se développent, 177. Les écrouelles héréditaires affectent les adultes souvent pendant toute leur vie, parce qu'elles naissent, & croissent avec eux, 178. Les écrouelles acquises sont primitives ou consécutives, 179. Quels sont les sujets plus ordinairement affectés d'écrouelles, 316. Les écrouelles peuvent avoir lieu sans engorgement des glandes du mésentère, 318. Le vice des écrouelles affecte particulièrement les sucs graisseux, les sucs blancs & sur-tout les sucs gélatineux, 319. L'humeur des écrouelles cause différens accidens selon les parties où elle se porte, 322. Les écrouelles peuvent être sécondaires ou l'effet d'une autre maladie, 341. Il y a des écrouelles endémiques, 179. Comment on établit leur prognostic, 207, 293, 343. Les écrouelles sont plus à craindre pour les petits enfans & pour les vieillards que pour les adultes, 208. Elles ont des variations selon les tempéramens, *ibid.* Et différens noms selon les parties, 291. Celles qui prennent un caractère chancreux sont très-dangereuses, 189. Comment on doit les traiter, & d'où l'on doit tirer les indications, 38. Quels sont les bons effets des vômitifs &

des purgatifs pour la cure des écrouelles, 75 *& suiv.* De la saignée, pag. 326. Des apéritifs & délayans, *ibid.* 215, 217. Des incisifs, 326. Des fondans, pag. 327. Des absorbans, 78, 327 *& suiv.* Des amers & du quinquina, 79. Des antiscorbutiques, 80. Du mercure, 84. L'usage du lait ne peut être utile pour la guérison des écrouelles, 80. Indications générales pour la cure de cette maladie, 81 *& suiv.* Utilité du régime pour la guérison & quel il doit être, 87. Le changement d'air est utile dans ce cas, 89. Utilité des cautères pour la guérison des écrouelles, 94. Pour guérir cette maladie, il faut changer la nature du suc nourricier, 118. Le mariage convient aux jeunes gens écrouelleux, 121. Il ne convient pas de même à ceux qui ont des écrouelles un peu anciennes, 122. Remarques importantes sur le traitement des écrouelles, 123. La guérison peut être complette, quoiqu'il reste des tumeurs extérieures, 130. On doit remédier aux simptomes des écrouelles selon l'état des parties, 141. Pour traiter les écrouelles, il faut avoir égard aux signes commémoratifs, 200. Quelles sont les indications que l'on a à remplir dans la cure des écrouelles, 210. Elles ne peuvent être guéries par certains moyens que le préjugé a paru accréditer, *ibid.* Elles sont incurables parvenues à un certain degré, 211. L'art fournit le régime, les médicamens & l'opération pour guérir les écrouelles; quelles sont les choses qui dirigent l'usage de ces moyens, *ibid.* Le bon usage des choses non-naturelles est utile pour la guérison des écrouelles, *ibid. & suiv.* Les médicamens altérans & évacuans sont nécessaires pour la guérison des écrouelles, pag. 213. Usage des préparations d'antimoine & du fondant de Rotrou pour la guérison des écrouelles, 224, 244, 245. Usage des diaphorétiques & des sudorifiques, 230. Si les écrouelles résistent au traitement & deviennent malignes, on ne doit tenter qu'une cure palliative, 248. Quelle est l'ad-

miniſtration des remèdes externes pour la guériſon des écrouelles, 251, 264, 306. La cure des écrouelles s'accomplit par le régime, les remèdes internes, & les remèdes externes, 301. Comme on doit traiter les écrouelles des petits enfans à la mammelle, 304. Comment on doit traiter les écrouelles internes abſcédées, *ibid.* Les écrouelles héréditaires, & celles qui arrivent à un ſujet d'un certain âge ſont ſouvent incurables, 61. Quand les écrouelles ſont compliquées de maladies graves, il faut en ſuſpendre le traitement, 63. Spécifiques contre les écrouelles, 39, 346.

Epanchemens : ceux qui ſe font ſous le crâne doivent être traités par l'ouverture du crâne, la ſituation, les cannules, &c. 565. Si ces moyens ſont inſuffiſans, les injections peuvent être utilement employées, 566. Lorſqu'il y a des épanchemens dans la poitrine, on doit pratiquer des ouvertures, pour les évacuer convenablement, 567. Quels ſeroient les inconvéniens des injections pour ces épanchemens, 568. L'épanchement de pus à la ſuite d'un abſcès du poumon doit être traité par l'empyême, 569. Si l'injection pénètre dans les cellules pulmonaires, il faut donner iſſuë à cet épanchement par une cannule, 570. Les épanchemens du bas-ventre doivent être traités, en faiſant une ouverture ſuffiſante pour l'évacuation, 572 & *ſuiv.*

Eſcarre : comment ſe ſépare de la partie ſaine, 446. Plus elle eſt épaiſſe, plus elle tombe aiſément, 420.

Exoſtoſes (bénignes, abſcédées, compliquées de fongoſités, de carie humide) peuvent être traitées par le cautère actuel, 372. malignes (quant au vice local) doivent être traitées par le cautère actuel, *ibid.*

F.

FEr : uſage des préparations du fer, & comment il agit pour la guériſon des écrouelles, pag. 220.

Feu : ce que c'eſt que le feu conſidéré en général, 364.

Ce feu eſt un des principaux mobiles de l'œconomie animale, *ibid.* Quels ſont les inconvéniens de l'excès du feu, 365. Il a été beaucoup trop employé par les Anciens, 358. Et beaucoup trop négligé par les Modernes, 359. *& ſuiv.* Une bonne théorie peut ſeule ſervir à déterminer les cas où le feu convient, 361. La matière du feu unie à un corps métallique produit la ſubſtance brulante, 365. Le feu acquiert une force d'autant plus conſidérable, que la denſité du métal eſt plus grande, *ibid.*

Fièvre : la fièvre lente eſt preſqu'ordinaire à ceux qui ſont attaqués d'écrouelles, 322

Fiſtules : les fiſtules lachrymales, anciennes & fongueuſes, peuvent être traitées par le cautère actuel, 427, 428 Les Anciens en ont abuſé pour cette maladie, 398

G.

Gangrêne : la gangrêne qui dépend d'un principe local peut être traitée par le cautère actuel, 378. La gangrène ſéche qui dépend d'une affection ſur les nerfs peut être traitée par le cautère actuel, 386. La gangrène qui n'eſt point bornée, peut etre traitée de meme, 371. La gangrène par relachement peut être traitée par le cautere actuel, 454. La gangrene ſurvient après l'amputation, lorſqu'on la fait, la mortification n'étant point bornée, 531

Glandes : on peut ſe ſervir de trochiſques cauſtiques pour emporter les corps glanduleux, 279. Les glandes ne ſont pas les ſeules parties, ſuſceptibles d'engorgemens ſcrophuleux, 289, 311. Pourquoi certaines glandes y ſont plus ſujettes que les autres, 290, 317. Les glandes externes peuvent être affectées ſans que les internes le ſoient, 298. Quel traitement convient aux engorgemens ſcrophuleux des glandes ſalivaires, 334

Goëtres : ne ſont pas toujours ſimptômes des écrouelles, 71. Les Goëtres ſont ordinaires dans certains cantons des montagnes, 71 *& ſuiv.* Comment on diſtingue les goetres ſcrophuleux des autres eſpèces, 204

Grenouillette : cette tumeur peut être l'effet d'un vice ſcrophuleux, 168

H.

HEmorroïdes : le cautère peut être utilement appliqué ſur quelques parties voiſines pour réſoudre des hémorroïdes, 376. Le cautère actuel ne doit être appliqué ſur des hémorroïdes qu'en cas d'hémorragie, 377

Hernie : l'inſtrument tranchant eſt préférable aux cautères actuel & potentiel dans la cure des hernies, 374

I.

INduration : (des tumeurs ſcrophuleuſes) eſt plus ordinaire, lorſqu'elles ſont formées par congeſtion, 190. L'uſage mal entendu des répercuſſifs, réſolutifs & fondans, peut donner lieu à l'induration, *ibid.* Signes qui annoncent cette terminaiſon, 191. Dans quels cas elle eſt avantageuſe, *ibid.*

Injections : l'uſage des injections eſt fort ancien, & il n'a pas été déterminé par des règles préciſes, 547. Utilité des obſervations, pour déterminer l'uſage des injections, 548. Inconvéniens des injections, 550. *& ſuiv.* Elles ont été abandonnées par de grands Praticiens, 554. Parallèle des injections avec les autres moyens de guériſon dans les maladies Chirurgicales, 555. Parallèle des injections avec l'opération 556. Elles n'ont pas les avantages de l'opération dans les lieux où elle eſt praticable, *ibid.* N'ont pas l'avantage des bandages expulſifs pour la guériſon des ſinus, 557. N'ont pas l'avantage des contr'ouvertures, pour la guériſon d'une plaie, d'un abſcès ou d'un ulcère qui ſe vuident difficilement, *ibid.* N'ont pas l'avantage, comme la mêche, de tenir les médicamens appliqués dans le trajet de la plaie, 558. N'ont pas l'utilité du tamponnement méthodique, *ib.* Ne doivent pas être préférées aux autres moyens de guériſon, quand ils peuvent avoir lieu, 559. Vrai uſage des injections, 560. Les injections tranſmettent des ſecours dans les lieux où il eſt impoſſible d'en por-

ter par tout autre moyen, *ibid*. Elles favorisent l'usage des médicamens de toute espèce, *ibid*. Ne peuvent point convenir aux plaies même contuses dans les premiers tems, 561. Peuvent être employées pour les plaies dégénérées en fistules, ou en sinus, lorsqu'on ne peut pas mettre en usage les autres moyens de guérison, comme moyens principaux, 562. Peuvent être employées comme moyens auxiliaires, *ibid*. Leur usage n'est point indiqué pour les épanchemens intérieurs, 564. Les injections conviennent aux épanchemens sous le crâne, lorsque les autres moyens ont été insuffisans, 566. Les injections astringentes conseillées par Scultet pour les hémorragies du poumon, ne doivent pas être employées, 568. Les injections délayantes sont inutiles, & même peuvent être nuisibles, pour détremper le sang amassé & coagulé dans la poitrine, *ibid*. Quoique les injections ayent été conseillées pour les suppurations internes de la poitrine, elles sont en général inutiles, & ne conviennent que quand les autres moyens sont insuffisans, 570. Les injections peuvent convenir pour certains abscès fort étendus du tissu cellulaire de la plèvre, *ibid*. Ne conviennent point, si ces abscès devenoient pénétrans, 571. Sont peu utiles, & même dangereuses pour traiter les épanchemens purulens du bas-ventre, 574, 575. Inutiles pour le traitement des abscès au foye, p. 576. Peuvent être utiles dans quelques maladies des voies lachrymales, p. 577. Pour celles des sinus maxillaires, 578. Pour celles de la vessie, *ibid*. Après la lithotomie, pag. 579. Dans les maladies de l'urèthre, 580. Dans certaines maladies de la matrice & du vagin, *ibid*. Pour traiter les ulcères superficiels du *rectum*, 581. Peuvent tenir lieu de dilatans & favoriser l'extraction des corps étrangers, *ibid*. Règles à observer dans l'usage des injections, 583. Quand les injections ont produit leur effet, on doit les cesser, 587. Les injections ne sont pas des moyens dont le succès soit douteux, ou indif-

férent, *ibid.*
Insolation : ce que c'est, en quels cas l'employoient les Anciens, 429
Instillation : ce que c'est. Souvent préférable aux injections, 566, 576
Instrument : (tranchant) son usage dans les maladies chirurgicales, 140

L.

LAit : la mauvaise qualité du lait d'une nourrice peut être cause d'écrouelles, 294, 340. Le lait est très-utile pour le traitement des écrouelles commençantes, 178. Et après le traitement des écrouelles, 248
Ligature : effet de la ligature après l'amputation, relativement au moignon & à la circulation, 530, 533
Lymphe : ce que c'est, 143, 144. Sa viscosité est une des causes des écrouelles, 36, 144, 290, *& suiv.* Il faut changer son caractère pour le traitement des écrouelles, 118. Quelles sont les causes de l'épaississement de la lymphe, 145. Comment l'action trop forte des solides peut causer cet épaississement, *ibid.* Comment le défaut d'action des solides peut donner lieu à l'épaississement de la lymphe, 145. Comment la pléthore peut y donner lieu, 146. Comment les choses non-naturelles causent l'épaississement de la lymphe, 147. C'est à la dépravation de la lymphe plus ou moins acrimonieuse qu'il convient de rapporter les désordres des écrouelles, 156. Comment on peut reconnoître l'espèce de dépravation de la lymphe, 165. La lymphe transmet son vice aux autres humeurs, 167. Le vice de la lymphe produit quelquefois le gonflement des jointures & l'anchylose, 168. La lymphe viciée agit sur les organes les plus délicats, 170. *& suiv.*

M.

MAladies : divisions des maladies chirurgicales, 370. Par dépravation de la grandeur naturelle des parties, 371. Par dépravation de la figure naturelle, 386. Par dépravation du mouvement, 388
Maturatifs : ces médicamens sont émolliens ou irritans, 256. Dans quels cas conviennent

viennent ces médicamens, *ibid.* Quelles sont les indications qui en déterminent l'usage, 258

Médicamens : Quelle doit être l'administration des médicamens internes pour la guérison des écrouelles, 231. Des médicamens externes, 251. Comment agissent les topiques, 362

Mercure : n'est point un remède certain pour la guérison des écrouelles, 29. Pas même pour les écrouelles compliquées de vice vénérien, 37. Les préparations qui méritent préférence en ce cas, 242, 302. Peut cependant quelquefois convenir dans cette maladie, en y joignant les eaux minérales, 84. L'usage intérieur du mercure combiné avec des évacuans & des altérans, est quelquefois utile dans cette maladie, 224. Quelles sont les préparations de mercure les plus usitées, *ibid.*

Métastase : ce que c'est, & comment elle doit être définie, 4. Elle ne peut avoir lieu que dans les maladies causées par quelque fluide, *ibid.* Elle prend différens noms selon les maladies, où elle arrive, *ibid.* N'étoit point inconnue aux anciens, 6. Ne se peut pas faire subitement, 7. Causes de la métastase, 7, 14. Maladies où la métastase arrive, 10. Les maladies qu'elle produit sont différentes selon les parties où elle se fait, *ibid.* Dans quels cas il faut éviter la métastase, 14. Dans quels cas il faut la procurer, *ibid.* Comment agissent les causes qui peuvent la procurer, 14 & *suiv.* Signes qui la font connoître, 17. Les signes de la métastase varient selon l'espèce de la maladie, & selon la partie affectée, *ibid.* Moyens de la prévenir selon les différens cas, 18. Moyens que l'on peut employer pour la procurer selon les cas, 19. La différence des mouvemens organiques peut donner lieu à la métastase des tumeurs écrouelleuses d'une partie à une autre, 70. Métastase opérée par les cautères, ventouses, & séton, 409.

Mortification : les engorgemens scrophuleux se terminent quelquefois par mortification, 191. La mortification est séche, ou humide, *ibid.* Causes de la mortification, *ibid.* Comment se

forme la mortification humide, *ibid.* Comment agit l'acrimonie pour produire la mortification, 195. La mortification des tumeurs scrophuleuses ne peut guéres être avantageuse, 196

Moxa : Les Anciens se servoient du *moxa* embrasé pour cautère actuel dans la cure des douleurs opiniâtres opiniâtres, 419

O.

OPhtalmie : les ophtalmies scrophuleuses doivent être traitées par l'usage des vésicatoires ou du séton, 334. Le cautère est utile pour résoudre certaines ophtalmies, 375

P.

PAralysie : le cautère peut être utile pour la cure de la paralysie, 388, 425

Parotides : Remarques sur les parotides scrophuleuses, 139. Difficultés sur l'extirpation des parotides scrophuleuses, 139 *& suiv.*

Plaies : le cautère actuel est absolument inutile dans le traitement des plaies simples, 392. Les plaies d'armes à feu ne doivent pas être traitées par ce moyen, *ibid.* Les plaies venimeuses peuvent être utilement traitées par le cautère actuel, 392, 454. Les plaies faites par la morsure des animaux enragés peuvent être traitées de même, 426, 427. Dans les premiers tems d'une plaie compliquée, où l'amputation n'est pas d'abord indiquée, on doit employer les moyens généraux pour la cure, 507. Lorsque les signes extérieurs changent, & que la plaie prend absolument un mauvais caractère, l'amputation du membre peut avoir lieu, 508. L'Art ne peut pas toujours éloigner les accidens qui accompagnent les plaies d'armes à feu, 509. Les remèdes calmans & relâchans, comme la saignée, &c. doivent d'abord être employés dans le traitement des plaies compliquées, 511. Il y a des espèces de plaies qui combinées avec la constitution du sujet, sont véritablement incurables, 519. Les plaies compliquées ne doivent être traitées avec les injections, que quand elles ont dégénéré en sinus, ou en fistules, 562

Purgatifs : les purgatifs actifs sont souvent préférables dans le traitement des é-

crouelles, 77. Comment agissent les atténuans cathartiques ou purgatifs, 227. Les purgatifs forts doivent souvent être employés avec des correctifs, 228. Quels sont les purgatifs indiqués dans le traitement des écrouelles, *ibid.* On doit souvent joindre dans ce cas les apéritifs avec les purgatifs, 229. Les purgatifs conviennent, quand les écrouelles dépendent du vice des digestions, 240

Pus : le pus des ulcères scrophuleux a différente couleur & consistence selon les complications & les causes de la maladie, 188

R.

Reflux : ce que l'on entend par reflux ou suppression de suppuration, 5. Comment on peut prévenir les troubles qui résulteroient du reflux des matières purulentes des écrouelles, 249

Régime : son utilité, & quel il doit être pour la guérison des écrouelles, 87, 211, 301, 345. Doit varier selon le traitement des écrouelles, 88

Résolution, ce que c'est, 4, 180. En quoi elle differe de la délitescence, 4. La résolution des tumeurs écrouelleuses ne doit pas être tentée dans certains cas, 130, 181, & 182. Quelles sont les conditions requises pour que la résolution se fasse, 181. Pourquoi la résolution des tumeurs scrophuleuses est difficile, *ibid.* Dans quel cas elle peut être heureuse, 182. Comment on connoît que la résolution se fait, *ibid.*

Résolutifs : Quels sont les résolutifs qui conviennent dans le traitement des écrouelles, 254

Résorbtion : du pus, ce que c'est, 5. Elle peut causer beaucoup d'accidens, *ibid.* Comment se fait la résorbtion, 6

S.

Sang : la partie blanche du sang est celle des humeurs qui est plus disposée à l'acide, 65. Il y a dans le sang des sels de différentes espèces, 153

Séton : il est préféré au cautère par quelques Praticiens pour la guérison des affections scrophuleuses, 250

Sinus : Comment on doit les

dilater ſelon leur ſituation, 279 *& ſuiv.*

Sudorifiques : ne ſont pas préférables à l'uſage des eaux minérales pour la guériſon des écrouelles, 94. Les ſudorifiques & diaphorétiques doivent ſouvent ſuccéder aux purgatifs dans le traitement des écrouelles, 229 Quel doit être l'uſage de ces remèdes, 230, 504

Suppreſſion : la ſuppreſſion des règles peut être cauſe d'écrouelles, 294. Il faut détruire cette ſuppreſſion pour guérir cette maladie, 303. Le rétabliſſement des règles guérit ſouvent cette maladie, 273

Suppuration : Ce que l'on entend par reflux de ſuppuration, 5. La ſuppreſſion de ſuppuration a ſouvent lieu, quand le genre nerveux eſt attaqué, 10. Qualité de la ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes, 31. La ſuppuration des écrouelles eſt ordinairement fauſſe ou mauvaiſe, 38. Comment on doit aider la ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes, 131. Il faut attendre que la ſuppuration ſoit complette pour ouvrir les tumeurs ſcrophuleuſes, 133. La ſuppuration de ces tumeurs eſt tardive, difficile, & irrégulière, 182. Cette ſuppuration ſe forme & s'annonce de diverſes manières ſelon la nature de la tumeur, *ibid.* N'eſt pas toujours accompagnée d'inflammation, *ibid.* Quels ſont les agens de la ſuppuration & comment elle ſe forme, 183. Dans quels cas la ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes peut être ſalutaire, 184. Cas particuliers où la ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes paroît de mauvais caractère, *ibid.* La ſuppuration ſpontanée des tumeurs ſcrophuleuſes peut être regardée comme putride, 185. Quoique la ſuppuration ſpontanée ſoit annoncée par des ſignes bénins, elle a des ſuites dangereuſes, 185. Cette eſpèce de ſuppuration âcre produit des ulcères ſinueux, & des fiſtules, 186. La ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes, graiſſeuſes, eſt quelquefois putride, *ibid.* La ſuppuration des tumeurs ſchirreuſes qui s'abſcèdent en pluſieurs endroits, eſt déſavantageuſe, *ibid.* La ſuppuration des tumeurs

schirreuses est longtems à s'établir, 187. Peut être aidée par les maturatifs, 256. La suppuration étant moins abondante par la diminution des fluides, le succès de l'amputation sera plus assuré, si elle est retardée, 499

T.

TUmeurs: Caractère des tumeurs scrophuleuses, 311, 336 *& s.* Elles disparoissent & reviennent aisément, 31. La figure, la quantité, la situation, la dureté de ces tumeurs, fournissent différentes indications, 38. Les tumeurs scrophuleuses prennent différentes formes, selon l'état de la maladie, 62. Mécanisme de la formation des tumeurs écrouelleuses dans les glandes, *ibid.* Quelles sont les parties où peuvent naître ces tumeurs, 125. Quels sont leurs différens états, 126. Comment on doit les traiter selon les différens états, 127. Il y a des cas où on ne doit pas tenter de les résoudre, 129, 130. Comment on doit traiter les tumeurs scrophuleuses qui tendent à suppuration, 131. Il faut prendre garde de les ouvrir trop tôt, 133. Par quels moyens on doit ouvrir ces tumeurs abscédées, *ibid.* Dans quels cas il convient de les ouvrir par le fer, 133. Par le caustique, 135. Avec le cautère actuel, 137. Le traitement d'une tumeur écrouelleuse excite souvent le gonflement des tumeurs voisines, *ibid.* L'extirpation des tumeurs écrouelleuses avancées a souvent des suites fâcheuses, 139. Ces humeurs ont presque toujours la dureté & la résistence des tumeurs schirreuses, 143 *& suiv.* Elles sont bénignes, ou malignes, 158. Elles sont encore composées ou compliquées, 159. Elles prennent différens noms selon les parties où elles arrivent, *ibid.* Selon la consistence de la matière, 160. Comment elles se forment, 161. Comment elles augmentent, 162 *& suiv.* Comment se forme le kiste, 164. Ces tumeurs sont des engorgemens vasculaires & glanduleux, *ibid.* Quel est l'état des tumeurs bénignes, 166. Comment elles deviennent malignes, *ibid.* Pourquoi elles sont immobiles, 167. Elles se multiplient selon la quantité du virus, *ibid.* Elles parcourent

quelquefois les mêmes tems que les autres tumeurs, mais moins promptement, 180. La chaleur & la douleur caractérisent les tumeurs scrophuleuses phlegmoneuses, 183. Les tumeurs à la superficie desquelles il y a plusieurs petits abscès, & dont la base est schirreuse, se terminent par une suppuration désavantageuse, 186. Les tumeurs schirreuses suppurent difficilement, *ibid.* Les tumeurs scrophuleuses sont disposées à l'induration à raison du fluide qui les forme, 190. Elles se terminent quelquefois par mortification, 192. La mortification de ces tumeurs se fait avec moins de douleur que celle des tumeurs inflammatoires, 195. Celles qui se terminent par mortification, ont souvent des suites fâcheuses, 196. Les tumeurs de nature scrophuleuse doivent être essentiellement distinguées des tumeurs catharreuses par fluxion, 202. Comment on peut distinguer ces différentes maladies par rapport à leurs causes, *ibid.* On ne peut reconnoître la nature de la matière qui forme les tumeurs scrophuleuses, qu'après leur ouverture, 206. Elles ont des variations pernicieuses, selon la constitution & le tempérament 208. Quelles sont les intentions que l'on doit remplir dans le traitement de ces tumeurs, 251. Leur résolution est difficile, 251, 252. Celles que l'on veut résoudre doivent être traitées par les émolliens avant l'usage des résolutifs, 252. Quel effet les médicamens résolutifs doivent produire pour opérer la résolution, 254. Quel seroit l'inconvénient des résolutifs appliqués trop tôt, ou pendant l'inflammation, *ibid.* Lorsque les tumeurs scrophuleuses tendent à suppuration, on doit employer les maturatifs émolliens, ou irritans, selon les circonstances, 255. Les tumeurs scrophuleuses dures peuvent être conduites à la suppuration par les emplastiques, 257. Les caustiques peuvent aider la maturation des tumeurs scrophuleuses, indolentes & froides, 258. Les caustiques seroient dangereux sur les tumeurs enflammées & douloureuses, 264. Les tumeurs scrophuleuses récentes doivent être ramollies, 265. Lors-

qu'elles ont été ramollies, il faut avoir recours aux résolutifs, 266. (Suppurées) doivent être ouvertes par l'instrument tranchant, 275. Celles qui sont suppurées inégalement & dures, doivent etre ouvertes par les caustiques, *ibid.* Quelles considérations exige l'ouverture de ces tumeurs suppurées, par l'instrument tranchant, *ibid.* Comment on doit panser ces tumeurs ouvertes pour prévenir les fistules, 275. Quand elles sont ouvertes, s'il reste des corps glanduleux, on doit les emporter avec des trochisques caustiques, 279. (terminées par induration) doivent être emportées, s'il est possible, 280. Comment on doit pratiquer l'extirpation selon les cas, 282, 307. Comment on doit traiter la mortification de ces tumeurs, 285. Si elles deviennent cancéreuses, on ne doit tenter qu'une cure palliative, 286. Quels sont le régime & les topiques convenables dans ce cas, *ibid.* Quelles parties sont plus susceptibles de ces tumeurs, 289. *& suiv.* Comment on doit traiter ces tumeurs par les topiques, 306. Quelles opérations conviennent pour le traitement de ces tumeurs, *ibid.* La Ligature peut convenir pour emporter certaines tumeurs scrophuleuses, 308. Quelles conséquences on peut tirer de l'inspection intérieure des tumeurs scrophuleuses, 315. Quelle est la matière qui forme ces tumeurs, 316. Comment les sucs graisseux & particulièrement les sucs gélatineux servent à les former, 319. Pourquoi elles sont difficilement atteintes de pourriture, & sont plus sujettes à une disposition acide, ou rance, *ibid.* Pourquoi elles suppurent difficilement & se durcissent, 320. Elles se terminent quelquefois par résolution, & comment on peut la procurer, 328. Quand elles sont nouvelles, le seul usage des remèdes intérieurs suffit pour les guérir, 329. Comment on doit traiter ces tumeurs qui tendent à suppuration, *ibid.* Comment on doit traiter celles qui sont suppurées, *ibid. & suiv.* Celles qui ne sont pas suppurées complettement, doivent être entamées par le caustique, 331, 351. Quand on attaque ces tumeurs, il faut

les emporter complettement, p. 331. Quel traitement peut être employé pour ces tumeurs terminées par induration, 333. Comment on doit traiter celles qui sont abscédées à la superficie seulement, 351. Les tumeurs inflammatoires suppurées doivent être ouvertes par l'instrument tranchant, 377. Les tumeurs inflammatoires, malignes, dépendantes d'un vice général, doivent être traitées par les attractifs suppurans, 378. Les tumeurs malignes dépendantes d'un vice local, peuvent être traitées par le cautère actuel, *ibid.* Les tumeurs malignes avec une gangrêne seulement locale, peuvent être traitées par le cautère actuel, *ibid.* Les tumeurs froides des articulations sont utilement traitées par le même moyen, 380. Les tumeurs concrétes doivent être extirpées, & quels sont les moyens d'extirpation, 381. Les tumeurs dont la base est étroite, peuvent être extirpées par la ligature, 382. Dans quels cas les tumeurs doivent être traitées par l'instrument tranchant, 383. Dans quels cas par le cautère actuel, *ibid.* Dans quels cas par le caustique, *ibid. & suiv.* Les tumeurs sensibles & dures ne doivent point être traitées par le cautère actuel, p. 384. Les tumeurs qui suppurent difficilement, doivent être ouvertes par le cautère potentiel, 441

V.

Vomitifs : l'hypecacuana, comme vomitif, est préférable pour les écrouelleux, p. 77. Les vomitifs peuvent être très-utiles, dans les premier tems des écrouelles, 214

Ulcères : les ulcères calleux ne doivent point être traités par le cautère, tant que l'on peut attaquer les callosités par l'instrument tranchant, 393. Les ulcères *cacoethes* ne peuvent souvent être guéris que par le cautère actuel, 394, 396. Ou par les caustiques, 395. Mais non les ulcères chancreux & rongeans, 399. A moins qu'ils ne dépendent d'un vice local, 401

Fin de la Table des Matières.

Le Privilége est à la fin du troisieme Tome des Mémoires.